
WIDENER LIBRARY
HX JGTT E




SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV. ANG.
VE
RI
TAS



LE MERCURE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

LE MERCURE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

RÉDIGÉ

PAR MM. ADER, ANNÉE, BERT, BERVILLE, FÉLIX BODIN, BUCHON, CHATELAIN, CHASLES, DULAURE, ALEXIS DUMESNIL, EVARISTE DUMOULIN, EMMANUEL DUPATY, ETIENNE, GUADET, A. JAL, A. JAY, LANJUINAIS (de l'Académie des inscriptions), DE LATOUCHE, CAUCHOIS-LEMAIRE, N. MARGUERON, MONTROL, MOREAU, J.-P. PAGÈS, L.-B. PICARD (de l'Académie française), X.-B. SAINTINE, DE SENANCOUR, LÉON THIESSÉ, A. THIERS, P.-F. TISSOT, YMBERT, etc.

TOME ONZIÈME.

Paris.

AU BUREAU DU MERCURE,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N. 10;

P. MONGIE, L'AINÉ, LIBRAIRE,
BOULEVARD DES ITALIENS, Nº 10.

1825.

LE MERCURE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

MERCURE

ET

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

PROLOGUE.

MERCURE *seul.*

QUELLE union bizarre obstinément rassemble
Un Siècle, un Immortel, fatigués d'être ensemble!
Un Siècle éclos d'hier, et dont la nullité
Insulte au décorum de ma divinité?
Le fat! Jusques à quand faudra-t-il qu'on m'enchaîne
Aux pieds d'un vieux Journal, une fois par semaine?
Si ce Siècle du moins respectait mon pouvoir?
Mais il veut contrôler : je dis blanc, il dit noir;
Quoiqu'il marche après moi, j'ai l'air de son esclave!
Comme des Cardinaux, se traînant au conclave,

Nous nous embrassons bien pour nous embarrasser!
Aussi chacun dit-il, en nous voyant passer :
Voilà deux ennemis qui sont inséparables.

(Le Dix-Neuvième Siècle entre sur la scène.)

Que m'apportez-vous là? des Charades, des Fables
Qu'il faudra qu'on imprime et qu'on lise à huis clos?
Vais-je servir encor d'enseigne à vos travaux?

LE SIÈCLE.

D'où cette voix pénible est-elle donc venue?
Du col d'un alambic, des flancs d'une cornue?
Cher compagnon, c'est vous! Quel nouveau Réaumur
Vous a dans ce beau cadre attaché sur le mur?
Quoi! vous enfermiez là ce torrent d'hexamètres?
Vous êtes singuliers, vous autres baromètres,
Toujours à la tempête!

MERCURE.

O quatre fois hélas!
Vous l'entendez, mon père, et vous ne tonnez pas!

LE SIÈCLE.

Votre père, aujourd'hui', « ne trouble plus personne. »
Puis, quand il serait Dieu, ce n'est pas Dieu qui tonne.
Tu n'en conviendras pas; cependant que veux-tu?

MERCURE.

Mais voyez donc un peu, le maraud me dit : *Tu.*

LE SIÈCLE.

Pourquoi du mot *maraud* déparer ton langage?
La langue de Scarron ne sied plus à notre âge.

MERCURE.

L'âge, c'est bon pour toi que le temps a daté;
Toi, du temps qui s'enfuit fragment numéroté.
Moi, je n'eus jamais d'âge; on est un Dieu, je pense!
Un Dieu! c'est éternel.



LE SIÈCLE.

La gothique sentence!
Comment ne sens-tu pas que les Dieux sont mortels ?

MERCURE.

L'oubli peut un moment éclipser leurs autels;
Mais un jour.....

LE SIÈCLE.

Qui le sait? Vous revivrez peut-être;
On voit bien d'autres morts s'émpresser de renaître.
A l'emprunt alléchés, nos défunts Turcarets
Ont, sous un titre hébreu, ressuscité leurs traits :
Et feu l'abbé Terray, que sa tombe importune,
Attèle encor la France au char de sa fortune;
Loyola, ramené par ces benins vautours,
Dont l'Inde a, grâce à lui, peuplé nos basse-cours,
Prêchant déjà tout haut sa doctrine rusée,
Reparaît sous les plis de sa soutane usée;
Mais ces fantômes-là feront de vains efforts;
Ils ont beau revenir, les revenans sont morts.
Quant à toi, qui crois vivre, et qui te plains sans cesse
Que je marche à ta suite, ou te tiens à la lesse,
(Et c'est par métaphore ici que nous marchons)
Dis-moi, sans te fâcher, pourquoi nous nous fâchons?
Au lieu de disputer, changeons de politique;
Soyons comme l'aveugle et le paralytique :
Moi, je serai l'aveugle, ou j'en ferai l'emploi,
« Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

MERCURE.

Qui! moi! paralytique! et n'ai-je pas des ailes?

LE SIÈCLE.

Hélas! mon cher Mercure, à quoi vous servent-elles?
Vous protégez le vol, mais..... vous ne volez pas.

MERCURE.

Voilà l'esprit du jour ! ou trop haut, ou trop bas.
Point de milieu pour vous ; quand votre essor sublime
Quitte les régions de l'amour ou du crime,
Aux tréteaux de Brunet vous courez emprunter
Des mots, qu'un Dieu de goût ne saurait répéter.
Sans règles et sans frein, votre génie habille
Melpomène en soutane, et Thalie en guenille ;
Thalie est sans pudeur, et ses ris indécens
Feraient rougir les Dieux, s'ils étaient innocens.

LE SIÈCLE.

Melpomène est prêcheuse, et sa sœur, je l'avoue,
Conseille, en les montrant, les vices qu'elle joue ;
Je sais que du public méprisant les clameurs,
Elle épargne un ministre et déprave les mœurs ;
Que cette muse enfin, grossièrement folâtre,
Passe par la Police en allant au théâtre,
Et comme ces rois francs au cloître condamnés,
Livre à d'obscurs ciseaux ses cheveux profanés.
Mais pourquoi l'accuser? Accusez la censure,
Le tribunal secret de la littérature.
Si Duval peut flétrir, dans le temple des lois,
Ces députés anglais qui vivent de leurs voix,
Il détruit le commerce avant qu'on ne s'y livre :
Que de spéculateurs n'auront plus de quoi vivre!
Étienne pourrait bien venger en vers piquans
Les droits qu'ont défendus ses discours éloquens ;
Étienne doit se taire, et sa flamme caustique
Briller, sans se montrer, sous le boisseau comique.
Quand le vice, tremblant de se voir réformer,
Condamne Aristophane à se faire imprimer,
Quand on met à l'index Picard après Molière,
On fait le Coin de Rue ou bien la Cuisinière.
Que voulez-vous qu'on fasse?

MERCURE.

On ne fait rien du tout.
Ces malheureux censeurs on les maudit partout!
Je ne puis faire un pas sans heurter la censure.
Que ne sait-elle au moins, puisqu'il faut qu'on l'endure,
Du fer dont elle abuse élaguer vos romans!
Vos méditations, vos sublimes tourmens.
Le Pinde, grâce à vous, est devenu barbare;
On y grince des dents plus qu'au fond du Tartare.
L'élégie aujourd'hui, s'étonnant de ses pleurs,
Dans un psaume éternel étale ses douleurs.
Vos vers sont des tableaux, votre plume une lyre!
Qu'est devenu Bernis et son galant délire?
Lui ne dédaignait pas de célébrer Iris,
Et d'offrir à Délie un bouquet de Chloris.
Voilà quel sacrifice on fait à sa maîtresse!
Et j'ai vu Cupidon, couronnant sa tendresse,
D'une flèche de plus percer l'heureux vainqueur;
Mais vous, c'est le chagrin qui nourrit votre cœur;
Vous chantez Maria.... Bertha!... C'est ridicule.
Pourquoi négligez-vous l'amante de Tibulle?
Elle était jeune et belle....

LE SIÈCLE.

Oui, Mercure, autrefois;
Mais on peut maintenant renouveler son choix.

MERCURE.

Croyez-vous mieux aimer que l'on n'aimait à Rome?

LE SIÈCLE.

Nous aimons autrement.

MERCURE.

Vous parlez en jeune homme.

Votre fièvre a gagné jusqu'à mes rédacteurs.
Dédaigneux du passé, ces jeunes novateurs,
Des Martyrs aux Incas préféreront les pages,
Chactas à Bélisaire!... Ames vraiment sauvages!
Vous aimez mieux René, par ennui criminel,
Que les Contes moraux de monsieur Marmontel!
Au-dessus de Chaulieu vous mettez Lamartine!
Et l'auteur qui s'est peint sous les traits de Corinne,
Écrit mieux, suivant vous, qu'*Ablancourt* ni *Patru!*
Je ne le croirai pas, je ne l'ai jamais cru.
Rien ne vous est sacré.... La Harpe, par exemple,
Vous venez le braver jusqu'en son propre temple :
Je l'ai vu philosophe et je l'ai vu chrétien,
Encore un peu de temps il eût été payen :
Imitez ce grand homme au lieu de la proscrire;
Il savait ignorer la langue de Shakspire.
Qu'est-ce que les Anglais? Qu'est-ce que les Germains?
Je ne connais d'auteurs que les auteurs romains
Et les grecs.

LE SIÈCLE.

Avant eux je mettrais la nature ;
Nous la voulons partout, même en littérature.
Oui, Mercure, aujourd'hui, dans les arts, dans les lois,
On veut la liberté, le seul soutien des rois.
Je relis tant qu'on veut Racine dans Racine,
Mais non dans Campistron, dont le goût m'assassine.
Je n'ouvrirai jamais Virgile qu'en tremblant,
S'il faut le lire encore imité par Vaublanc.
« Vous voulez de l'ancien, n'en fût-il plus au monde! »
Moi je crois du nouveau la source plus féconde.
Les hymnes, qu'on prodigue au grand Léonidas,
Me paraîtront plus beaux, s'ils chantent Nicetas,
Le vengeur d'Ipsara, Botzaris ou son frère.
Flétrirons-nous toujours Séjan avec Tibère,

Néron, Caligula, Commode ou Constantin?
Pourquoi de ces tyrans, cherchant le nom lointain,
D'une fange vieillie exhumer leur mémoire,
Et laisser Louis-Onze en paix dans notre histoire?
Quels vers l'ont sillonné de leurs foudres brûlans?
N'est-on pas las d'apprendre, au bout de deux mille ans,
Que Claude était stupide et mené par sa femme?
Louis-le-Débonnaire est là qui nous réclame.
Le navire d'Argo doit être fatigué
D'avoir, sans jeter l'ancre, aussi long-temps vogué;
Montrez-moi, traversant les ondes atlantiques,
Lafayette voler à des moissons civiques.
Byron d'un peuple entier adoptant le malheur,
Bolivar abdiquant le prix de sa valeur,
Et suspendant sans faste à ses humbles murailles
Son glaive qu'orne encor la pourpre des batailles,
Ne peut-il inspirer à nos cœurs palpitans
Ces éloges nerveux qui triomphent du temps?
Célébrez ces tribuns dont l'ardente espérance
Ouvre à la liberté tous les ports de la France,
Que la voix de Dudon n'a jamais convaincus,
Qui sûrs de l'avenir, quand on les croit vaincus,
Disputent pied à pied le sol de la patrie,
Relèvent sous l'orage une tête aguerrie,
Et sauront à Lalot, Mestadier, Puy-Maurin,
Ravir des droits du peuple un lambeau souverain....

MERCURE.

Amen. Et s'il le faut, j'admire leur courage.
Quand ils seront anciens j'en dirai davantage;
On ne doit honorer que les gens qui sont morts.
Si vous me condamnez, choisissez mieux mes torts.
M'entendez-vous jamais parler de Lacretelle,
Qui sous ses pensions tient l'histoire en tutelle?
Cherchant partout les pas du Cicéron français,

Ai-je pour Massillon salué Lamennais,
Ou dans Hermopolis cru retrouver ses traces?

LE SIÈCLE.

Je ne t'accuse pas d'aimer les gens en places :
Mais que l'auteur d'Ophis déroule à ton regard
L'effroyable tissu des crimes de Richard,
C'est sa religion que tu vois dans sa pièce :
Par esprit de parti, vantant sa hardiesse,
Tu blâmes en secret sa tragique hauteur,
Et pour toi L...... est un plus grand auteur.
Quand Lavigne, abjurant un Permesse qui s'use,
Dans le Gange indien veut rafraîchir sa muse,
Tu ne suis qu'en tremblant ses écarts indiscrets,
Et, comme un Paria, désertant Bénarès,
Tu blâmes le sujet qui vaut mieux que l'ouvrage.
Si Soumet au contraire à tes yeux bien plus sage
Immole après Sophocle, Eschyle et Crébillon,
L'assassin tant puni du pauvre Agamennon!
Tu souris d'un air tendre au choix des personnages,
Et de son jeune style éblouissant d'images,
Ta verve prosaïque attaque la beauté.
Quoi, tu prétends, Mercure, aimer la liberté,
Et tu veux sans pitié, tu veux qu'on désespère
De jamais s'amuser autrement que son père!
Les peuples de ce siècle ont secoué leurs fers,
Mais c'est un peuple aussi que ceux qui font des vers;
Combien de temps encor faudra-t-il qu'il radote!

MERCURE.

Aristote, Aristote, et jamais qu'Aristote.

LE SIÈCLE.

Les sciences du moins......

MERCURE.

On vante leur éclat!

Mais à qui le doit-on ? aux anciens seuls.

LE SIÈCLE.

Ingrat !

La physique moderne a pris soin de ta vie :
Au lieu de t'immoler, elle te modifie.
Transformé sous ses mains en argent animé,
Et dans un tube étroit avec art renfermé,
Tu suis les mouvemens de la température.
Les rentiers du faubourg, qui craignent la froidure,
Vont au coin du Palais, visitant ton cachot,
Te demander des yeux s'ils ont tort d'avoir chaud,
S'ils peuvent prudemment, six mois après décembre,
Risquer, sans deux habits, de sortir de leur chambre ;
Que t'importe un olympe aujourd'hui dégradé,
Quand sous trois noms divers les humains t'ont gardé :
Quand l'astre de Vénus vient consultant Mercure.....

MERCURE.

Tout cela ne fait rien à la littérature.
Que sont, pour les neuf sœurs, vingt secrets découverts !
Avec de la chimie on ne fait pas des vers.

LE SIÈCLE.

Mais l'esprit en perçant tant de routes nouvelles,
A, pour les parcourir, vu s'agrandir ses ailes,
Le cercle de l'esprit, toujours illimité,
Ne peut pas s'élargir seulement d'un côté,
Il s'élargit partout.

MERCURE.

Ce n'est pas clair.

LE SIÈCLE.

Il semble.....

MERCURE.

Que nous différons trop pour demeurer ensemble.
Vous m'avez mutilé, vous m'avez sans pitié

Raccourci des deux tiers, plutôt que de moitié :
De mes ailes sans fin p o'ongeant l'envergure,
Vous m'avez de Nonotte imposé la coiffure :
Eh bien ! quand je d vrais n'y survivre qu'un jour,
Laissez-moi m'appeler le Mercure tout court.

LE SIÈCLE.

Tu veux capituler ! j'y consens. La victoire
A l'un de nos partis doit accorder la gloire ;
Jurons que le vainqueur jaloux, mais généreux,
N'exilera jamais le vaincu malheureux ;
Qu'il sera, pour le moins, rédacteur honoraire.

MERCURE.

Eh quoi ! mon ennemi deviendrait-il mon frère ?

LE SIÈCLE.

C'est peu : tu me devras tous tes honneurs perdus,
Tes membres regrettés, des dons inattendus.....

MERCURE.

Je n'y résiste pas, ce trait me détermine :
Si de mon nom sacré la classique origine
Te rend de nos vieillards les yeux plus indulgens,
Tu m'accréditeras auprès des jeunes gens,
Et l'on verra bientôt, unis dans leur carrière,
Nos astres fraternels se prêter leur lumière.

JULES LEFÈVRE.



MARIE DE BRABANT, *poëme; par* M. ANCELOT (1).

(PREMIER ARTICLE.)

J'AIME dans M. Ancelot un talent de l'école de Boileau; la vérité, la clarté, l'élégance soutenue, la pureté, sont en lui des qualités distinctives : la raison semble être sa première muse; jamais sa pensée n'a de nuages; jamais son expression n'est obscure. Il parle une langue choisie, dont les ornemens, avoués par le goût, ne trahissent point cette ambition trop commune aujourd'hui; il respecte notre idiome et son caractère; il sait les assouplir sans leur faire violence; quand il s'élève, il se soutient, parce qu'il a mesuré son vol; ses hardiesses ne dégénèrent point en témérités. On remarque dans ses tragédies, même au milieu de la déclamation des acteurs, qui dénature souvent la poésie, une étonnante fermeté de style et une richesse de rimes qui ne paraît avoir coûté aucun effort, tant il a d'habileté à ne jamais blesser l'oreille par des consonnances étranges ou inattendues. J'insiste sur ce dernier genre de mérite, parce que Jean-Baptiste lui-même ne l'a pas eu toujours, et que, parmi les jeunes rivaux de M. Ancelot, il s'en trouve qui ne craignent

(1) Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. A Paris, chez Urbain Canel, libraire, place St.-André-des-Arts.

pas de placer à la fin des vers les mots les plus bizarres. D'ailleurs, sans être le janséniste de la rime, titre que Delille se donnait à lui-même, je sais combien la richesse de la rime ajoute à la musique des vers, et surtout combien de bonnes fortunes poétiques le travail, qui produit cette richesse, procure aux écrivains doués d'une patience qui garde encore le feu sacré.

Dans son premier ouvrage, M. Ancelot, en montrant toute la sévérité de l'âge mûr, parvint à triompher de la plus grande des difficultés du théâtre, celle de soutenir une situation toujours la même, une tragédie dont le dénouement inévitable se présente sans cesse à la pensée du spectateur. Cependant ce n'est pas que la pièce fût animée de cette flamme dont parle Virgile, *igneus vigor*; on n'y sentait nulle part l'impression d'une ame brûlante et passionnée; cependant elle obtint un succès véritable, grâce aux ressources que l'auteur avait trouvées dans la méditation attentive de son sujet.

Ebroïn ou *le Maire du Palais* ne pouvait aspirer à la même destinée; il n'a pu rester à la scène, parce qu'un homme, qui menace toujours et ne frappe jamais, n'inspire ni terreur, ni pitié, ni admiration. Les poëtes dramatiques doivent tous prendre pour devise le cri d'Achille dans Iphigénie :

Il faut des actions et non pas des paroles.

La tragédie, qui fournit cet à-propos à la critique, m'avertit de rappeler à l'auteur qu'il a surtout besoin d'étudier profondément dans Racine l'art de passionner ses rôles. Racine développe tout un plan de guerre dans Mithridate; tantôt sonde d'un regard

perçant les profondeurs du cœur humain ; tantôt déroule les mystères de la politique dans Britannicus : voyez s'il tombe jamais dans la froideur ? Comment évite-t-il ce danger mortel pour une tragédie? En donnant toujours une passion ardente pour ministre et pour interprète aux pensées des personnages. Mithridate, parlant à ses deux fils, comme Annibal à ses capitaines, au moment de marcher sur Rome, est enflammé par la vengeance bien plus puissante encore sur son cœur que le serment prêté devant les autels par le digne fils du grand Amilcar. Mithridate, qui fit mourir en un jour cent mille Romains, respire une haine immortelle contre eux, et veut aller laver dans leur sang

La honte de cent rois et la sienne peut-être.

Tout ce qui sort de ce cœur enflammé, comme celui de la reine des dieux acharnée à la perte des Troyens, porte le cachet d'une haute éloquence.

D'autres passions, le dépit, le ressentiment des injures, tous les genres d'orgueil, l'audace et la sécurité du crime sans remords et absous à ses propres yeux par la grandeur du but et l'éclat du succès, l'ambition, l'amour du pouvoir, l'espérance ardente de le ressaisir, communiquent aussi la vie au discours d'Agrippine à son fils ; ce discours devait produire la plus profonde impression au théâtre ; mais malheureusement il nous manque depuis quarante ans une actrice capable de se pénétrer des beautés de ce rôle, et de les faire jaillir en traits de feu du fond d'une ame encore plus brûlante que celle du poëte, telle qu'on la voyait éclater dans la Dumesnil, quelquefois plus sublime que Cor-

neille dans Rodogune, plus déchirante que Racine dans Athalie, plus pathétique que Voltaire dans Mérope. Comme modèle du talent de passionner la politique, on peut encore citer à M. Ancelot le rôle d'Acomat tant admiré par l'auteur de Zaïre. Peut-être le grand Corneille n'a-t-il point assez donné aux conseils de Cinna, dans l'entretien avec Auguste et Maxime, l'accent de la passion qui pousse ce fougueux conspirateur à donner au maître du monde un avis qui doit assurer et hâter sa perte, en le décidant à retenir l'empire absolu. Et en général imitons, s'il se peut, la rigueur et la vérité de Corneille dans les entretiens politiques, mais préservons-nous de son penchant à la dissertation; le théâtre ne vit que par les passions qui ne dissertent jamais, même lorsque le sentiment, dont elles sont agitées, se répand avec abondance dans leurs paroles.

M. Ancelot n'avait point évité l'écueil que je viens de signaler, mais sa pièce, où brillent de belles scènes, étincelait de vers d'une précision égale à leur élévation. Le rôle d'Ebroïn en était semé, sans qu'on pût cependant lui reprocher d'effacer les autres rôles; au contraire, le style m'a paru se soutenir d'un bout à l'autre de la pièce.

M. Ancelot a été plus heureux avec le comte de Fiesque qu'avec le Maire du Palais. A la vérité, il a trouvé le sujet traité par Schiller, mais combien un larcin, pareil à celui qu'il peut montrer avec quelque orgueil, demande encore de talent! Que de force et de liberté sont nécessaires au poëte dramatique pour ne pas se laisser asservir par les idées d'un autre, pour conserver son indépendance dans le commerce despotique du génie! Quelles difficultés à vaincre pour faire

adopter à notre goût des choses étrangères à notre manière de voir et de sentir au théâtre! Quelle peine on éprouve à négliger des beautés d'un ordre supérieur qui ne peuvent s'accommoder avec notre système dramatique trop sévère pour pardonner aux défauts par lesquels il faut souvent les acheter! Que d'efforts il faut faire pour remplacer ce qu'on ne peut imiter, et conserver à la composition le caractère grandiose et l'originalité qu'elle doit aux licences et à la témérité mêmes du modèle! Je ne dirai point à M. Ancelot qu'il ait triomphé de tous ces obstacles, mais du moins il n'a pas mis Schiller sur le lit de Procuste : le comte de Fiesque a conservé sa taille naturelle dans la tragédie française; moins sévèrement écrite que les deux autres du même auteur, elle a plus de coloris, et surtout plus de mouvement et d'action. Toutefois on y désire encore la flamme tragique, et cet accent grave et profond de Melpomène qui respirent dans les belles scènes de Ducis. Ce poëte n'est point un modèle, mais on peut lui demander d'utiles conseils. Ainsi, prenant pour exemple l'OEdipe de Sophocle, la traduction de cette pièce par Chénier avec les libres imitations de Ducis, on reconnaît avec étonnement que ce dernier est parfois plus fier et plus pathétique que le rival d'Euripide; on reconnaît de même combien l'élégance et la correction de l'auteur de Henri VIII, devenu, après de longues hérésies littéraires, le disciple et l'admirateur des Grecs, sont pâles et faibles auprès de la vigueur et de la verve du peintre de Macbeth et d'Othello.

Nos mœurs devenues plus sévères, nos ames plus fortement trempées, l'impression des grandes et effrayantes scènes que nous avons vues devraient avoir élevé,

agrandi notre muse tragique, et je ne sais d'où vient qu'elle manque de force et d'audace, dans la peinture des passions orageuses qui bouleversent le cœur de l'homme ; on la dirait accablée sous le poids d'un passé terrible et toujours présent aux imaginations frappées. Puissent mes reproches la relever de cette faiblesse et de cette stupeur ; puissé-je produire en elle la métamorphose d'Alecto indignée des reproches de Turnus ; le tableau de Virgile est l'image la plus fidèle de ce que doit devenir la tragédie entre les mains de quelque nouvel Eschyle destiné à ramener la terreur sur la scène française; il faut désormais que la tragédie, plus fidèle que jamais à la nature, plus attentive encore à lire dans le cœur humain, plus habile à en faire sortir l'accent et le cri des passions, plus intimement unie aux grands intérêts des peuples, plus féconde en hautes leçons, cause des émotions profondes, ou qu'elle renonce à l'espoir de conserver son empire et ses droits. M. Ancelot a encore un grand nombre d'années devant lui, qu'il se pénètre bien de ces vérités; elles peuvent avoir la plus salutaire influence sur l'avenir de son talent; j'aurais bien de la joie à en reconnaître déjà la trace dans la première tragédie qu'il prépare sans doute, car à son âge on est toujours gros de quelque ouvrage. En attendant, nous parlerons spécialement, dans un prochain article, de Marie de Brabant.

P.-F. Tissot.

TRISTAN LE VOYAGEUR, *ou* LA FRANCE AU XIV[e] SIÈCLE, *par* M. DE MARCHANGY (1).

M. DE MARCHANGY a une double réputation dans le monde : il est magistrat et poëte. Il marche par des sentiers divers, et ne croit pas qu'il en soit de la gloire comme du lièvre : il en court deux à la fois.

Vous le verrez tantôt appuyé sur Thémis et tantôt sur Calliope. Ce colosse de renommée a un pied sur le parquet et l'autre au sommet du Parnasse ; il a rimé jadis des idées sur le *bonheur*, en un style bien remarquable ; il a fait un roman intitulé, je crois, *les Carbonari*, dédié à un connaisseur autocrate, et enfin il a réformé la triste gravité de l'élocution judiciaire. Au lieu de rappeler cette froide et sévère éloquence des anciens défenseurs de la loi, les réquisitoires de M. de Marchangy sont devenus des modèles du genre pompeux et vaporeux. On l'a entendu demander la peine capitale en des phrases sonores ; on l'a vu laisser tomber des fleurs de rhétorique jusqu'au pied du char qui mène les patiens.

Aujourd'hui il présente à d'autres juges le docte fruit des loisirs que lui ont faits les bureaux de la Chambre législative. C'est à son double et récent exil de la tribune que nous devons sans doute l'histoire de *Tristan le Voyageur*, seigneur de Marans et de la Garnache.

(1) In-8°, t. 1 et 2. Prix : 14 fr. Chez Maurice, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n. 1.

M. de Girardin contribua un peu, dans le temps, à affranchir du soin de nos affaires publiques l'historien que la postérité réclamait tout entier; et M. le Procureur-général doit dédier à l'ancien préfet de la Seine-Inférieure ce fragment d'un vers de Virgile: *Deus hæc otia fecit.* C'est par un sentiment de justice distributive que nous offrons aussi a M. de Girardin une partie de la reconnaissance que nous a inspirée la lecture de *Tristan*.

Que veut l'auteur de ce nouvel ouvrage, et quel but se propose-t-il en nous peignant le quatorzième siècle? Il vous l'exposera lui-même dès son introduction; il vous dira qu'il veut réconcilier le présent avec le passé, nous rendre les grâces de la dîme, les douceurs de la main morte, et ramener nos muses demi-gauloises à la *littérature patrimoniale*. Il veut faire pour nos cœurs ce qu'il prétend avoir fait pour nos imaginations dans la *Gaule poétique*. Là, « il a traversé, dit-il, tous les *âges* de la France, depuis les *forêts* des Druides jusqu'à *l'olympe de Louis XIV*. » Aujourd'hui, déguisé en ménestrel, M. le Procureur-général veut vous conter « la vie des bourgeois et des matrones, les priviléges des confréries et des corporations. » Il veut vous allécher à l'odeur de ce siècle où la féodalité *était un pacte d'amour*. Age d'or, où un évêque, pendant les premières semaines qui suivaient son élection, avait crédit chez tous les habitans d'une ville et pouvait les *contraindre* à lui *prêter* de l'argent. Alors sur notre territoire, qui n'offrait pas le *hideux morcellement des propriétés*, un cultivateur n'était pas libre de se marier hors de la terre de son seigneur : usage qui était fort sage, ajoute notre philosophe, car, *sous prétexte de se*

marier ailleurs, les serfs eussent délaissé le domaine féodal.

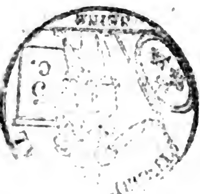
En ce temps-là, pour faire trouver à un laboureur de quoi payer ses créanciers, bien que d'ingrats sillons, comme le dit M. de Marchangy, ne lui rendissent point toujours ses sueurs, ses économies et ses emprunts, on envoyait chez lui un *mangeur-ravageur* ou *garde-mangeant*, lequel, armé d'un appétit judiciaire, s'engraissait aux dépens du débiteur. La justice était rendue avec des chances moins périlleuses qu'à l'époque où nous avons eu le malheur de naître. Écoutez M. de Marchangy, et rapportez-vous-en à son expérience. « Nos pères, persuadés que tout raisonnement » humain n'engendre qu'erreur, orgueil et *pauvretés*, » ne voulaient pas lui soumettre leurs débats. Ils ai» maient mieux s'en rapporter au hasard. Il y avait » sur les bords de la Loire un grand chêne où les plai» deurs allaient s'asseoir par un grand vent, et en » présence de témoins : celui du côté duquel tom» bait la première feuille de l'arbre *aux oracles* ga» gnait *tout bonnement* son procès. »

Cette justice-là est une amère critique de nos codes dépravés et de nos procédures. S'il faut dire toute la vérité, c'est peut-être ce monument historique de vertu naïve, qui nous a décidé à partager les idées de M. de Marchangy sur la supériorité des tribunaux au quatorzième siècle. Au reste, cette conquête que l'historien fait, à son insu, n'a point été l'affaire d'un moment, ni le fruit d'une conviction prématurée. Pour franchir l'espace qui sépare 1825 de 1373, il faut prendre son élan d'un peu loin. Il faut quelque courage pour sauter à pieds joints par-dessus l'amour et les respects que

nous inspirent une longue succession d'aïeux et leurs efforts pour améliorer la condition humaine. Mais nous avons procédé contre les siècles par l'examen d'une admiration décroissante. Nous avons pris, à la façon de l'auteur, de l'antipathie pour les grandes époques de nos fastes civils, en raison directe de la civilisation qu'ils ont subie. Nous nous sommes dit, comme il a dû se dire à lui-même : Qu'est-ce que c'est que le dix-neuvième siècle?

Je l'ai vu naître, je ne puis pas l'estimer. Nous y remarquons « une absence complète de croyances et » d'illusions, une activité sans avenir, un besoin de » sensations nouvelles qui use rapidement la vie, qui » fait succéder à des poursuites décevantes le mal aise » et le dégoût, et qui ne pouvant être long-temps sa- » tisfait sous le règne du *bon ordre*, se ferait volontiers » une ressource des révolutions! Les bons et les mau- » vais ont fini par s'accorder; car à force d'apathie, » les uns excusent le vice et les autres pardonnent à » la vertu. On se croit en paix parce qu'on est sans » énergie ; on dit que les plaies sociales sont guéries, » parce que la gangrène en assoupit les élancemens. »

Qu'est-ce que c'est que le dix-huitième siècle ? C'est cet âge de barbarie, contempteur insolent des richesses du clergé, de la puissance des nobles et de tant de traditions scientifiques et politiques. Pour les rêves d'une philantropie universelle, il a « dédaigné des » richesses nationales, toutes *veloutées* du souvenir de » nos ancêtres, et qui tour à tour, *fleurissant et tom-* » *bant en graine* dans les champs de la patrie, rem- » plissaient d'une *odeur* à la fois poétique et religieuse » l'*intervalle* qui sépare le berceau de la tombe. »



Qu'est-ce que c'est que le dix-septième siècle ? Il avait encore du bon ; mais déjà un roi imprudent récompensait, au sein de notre France, ces sciences et ces arts « qui font tout pâlir et tout péricliter. » Il écoutait la voix de Bossuet osant faire la leçon aux trônes ; il protégeait l'auteur de *Tartufe*.... et c'est peut-être à un siècle qui fut fier de porter le nom d'un homme que nous devons d'avoir vu sur la terre salique « le démon du changement soulever les conditions, » intervertir les rangs ; les *prétentions* lutter avec les » *droits*, les désirs avec les devoirs, et l'avenir avec le » présent, *qu'il finira par étouffer sous le cauchemar* » *des espérances maladives.* »

Qu'est-ce que c'est que le seizième siècle ? Une ère de révolte et de controverse, où l'autorité des papes fut soumise à l'examen armé des princes de la terre. Il ne peut coûter de répugnance à notre oubli, ce temps qui vit commencer le schisme anglican, les Pays-Bas repousser le joug espagnol, et parmi nous un novateur, appelé je crois Michel de l'Hospital, opposer déjà les dispositions fixes des ordonnances à ces coutumes *ingénues*, à cette sagesse des législateurs primitifs « qui » avaient leur source sous les pierres, où le Franc et » le Gaulois venaient adorer leurs dieux. »

Le quinzième siècle eût mérité quelques bons souvenirs, si déjà il n'eût reçu ce mouvement décisif communiqué à l'esprit humain par les factieuses idées de Luther et par la damnable découverte de l'imprimerie.

Mais c'est le quatorzième qui réunit sans restriction toutes les conditions du bonheur des peuples et tout le beau idéal des sociétés politiquement pondérées. Là,

« d'inaltérables transmissions, des anniversaires mys-
» térieux sanctifiaient les toits du père de famille, et
» faisaient *rayonner* le présent et l'avenir, en même
» temps que les *émanations* du passé *fleurissaient* dans
» tous les sentiers de la vie!

» Chaque classe de la société avait une bonne foi
» publique..... elle avait ses *prérogatives* qui absor-
» baient les forces morales de l'ame et prévenaient ses
» désirs sur des points où elle eût pu causer des ravages. »

Le peuple avait mille compensations de *son obscurité*; les *derniers des citoyens* participaient innocemment, par certains priviléges, aux douceurs de l'état social. « A Paris, plus de dix mille clercs *étaient heu-*
» *reux* du droit qu'ils avaient d'aller couper annuel-
» lement un mai dans les forêts royales.

» Si l'ancien des laboureurs voyait passer à son fils
» aîné *le bail* d'une ferme qu'il avait cultivée cin-
» quante ans, sa vie était parfaite. Décoré du nom de
» père par tout le village, il n'avait plus à regretter
» que de n'avoir pas su *chanter au lutrin*.

» Si l'artisan avait eu le bonheur de porter la châsse,
» s'il pouvait de compagnon devenir maître, être élu
» syndic des tailleurs ou prud'homme; s'il portait, à
» l'avénement des souverains, la robe à deux couleurs
» qui caractérisait sa profession, il jetait un regard
» satisfait sur la longue carrière que ses sueurs avaient
» *fertilisée*. »

C'est pour voir en tous lieux le portrait de ce bonheur qui se compose un peu diversement pour le baron suzerain, l'altière châtelaine et le moine rebondi, que le sire Tristan parcourt la France. Il a déjà visité, dans les excursions où nous l'avons suivi, un coin de

la Normandie, une partie du Poitou et la Bretagne. Là, s'il voit des fourches patibulaires plantées aux confins de chaque baronie, et si les piliers sont *dégarnis*, il lui est *prouvé* « qu'ils sont plutôt des symboles de » puissance que des instrumens de justice ! » Ici, il entend condamner un médecin à l'amende pour n'avoir pas engagé son malade à recourir aux sacremens, et une bourgeoise à l'excommunication pour n'avoir pas envoyé sa servante à la messe. Arrive-t-il à Saint-Maixant *l'avant-veille de la Quasimodo?* Il s'endort au bruit *circulaire* d'un moulin, après avoir appris que le roi *a fait accuser de conspiration* un héritier des Lusignan, pour s'emparer de ses biens par voie de confiscation. Et s'il se réveille, c'est au bruit des Matines chantées dans l'église abbatiale. « Les chastes voix, » dit-il, arrivaient à nous *effilées* par le vent et à » moitié tombées dans l'espace. »

Le feu prend-il dans un château où l'Anacharsis du Poitou reçoit l'hospitalité ? « Je vais bien l'attra- » per, dit-il ; et courant vers la cheminée, il fait la » moue à la suie, qui s'éteint aussitôt. » Si deux époux gémissent sous le fatal sort qui a noué pour eux l'aiguillette : « il perce un tonneau de vin blanc, dont on » n'a encore rien tiré, et fait passer le premier vin » qui en sort à travers la bague qui a été donnée à » l'épouse le jour du mariage. » Voilà l'amour qui reprend son attitude, et les conjoints qui vivent en bonne intelligence pour quelque temps.

Nous pourrions accompagner plus loin notre pélerin, voir avec lui, lui montrer nous-mêmes quelques petits spectacles dignes de son goût, et comparer entre elles quelques vertus d'avant la civilisation.... mais le

lecteur nous en saurait mauvais gré. Il voudra marcher sans intermédiaire ni truchement à la suite d'un pareil guide. Tantôt ils verront ensemble « un feu sombre illuminer la découpure des créneaux; » tantôt ils entendront « les cloches d'une ville engloutie au fond d'un lac, où l'orage *vit familièrement.* » Arrivés à Ploërmel, « elle tressaillera sous leurs pas cette terre célèbre que laboureront *leurs regards* pour en faire sortir quelques grands ossemens. » La corneille, en prenant son vol, pourra les tirer de leur rêverie, en *ensemençant les nuages de paroles centenaires;* mais « l'aile flasque » et brisée de l'oiseau, soulevée par le vent comme » un lambeau de drap mortuaire », ne pourra peut-être leur laisser qu'un pâle dégoût et qu'un *sentiment sans verdure.*

M. de Marchangy a trouvé en province des Aristarques de mauvaise grâce, qui lui ont reproché des confusions de temps, de mœurs, et quelques petites distractions géographiques. Il est bien impertinent que la critique parisienne, toute à sa dévotion jusqu'à ce jour inclusivement, ait vu s'élever à Rennes une cour d'appel et de cassation. Malgré cette déconfiture, nous n'engageons point M. le Procureur-général à retourner à ses réquisitoires. Il reste à l'espoir de sa renommée littéraire tous les honnêtes soutiens, tous les consciencieux louangeurs du talent de M. d'Arlincourt. D'ailleurs, dans un réquisitoire, les anachronismes et les suppositions de faits ont des conséquences graves. C'est plus que de l'ennui qu'il en coûte, M. de Marchangy peut le savoir; et en définitive, romans pour romans, nous aimons encore mieux ses Histoires.

H.

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

(SÉANCE DU SAMEDI 1[er] OCTOBRE. — PRÉSIDENCE DE M. GROS. — DISTRIBUTION DES PRIX.)

LA séance, dont nous allons rédiger le procès-verbal, a été remarquable par deux circonstances assez singulières : un démenti fièrement donné par M. le secrétaire de l'Académie des beaux-arts aux opinions du public ; un démenti formel et bruyant, donné par le public aux arrêts de l'Académie des beaux-arts ; lutte scandaleuse et bizarre, qui a des causes que nous devons expliquer. Reprenons les choses d'un peu haut.

Les concours annuels ont pour but d'entretenir, parmi les élèves de nos écoles de musique, de peinture, de sculpture et d'architecture, l'émulation et le goût du beau, et de récompenser le talent des plus habiles par des *grands prix*, qui conduisent les lauréats à Rome, où ils sont pensionnés pendant cinq ans par la France ; ces concours ont eu lieu le mois dernier.

Leurs produits ont été exposés dans l'une des salles de ce Musée national des Petits-Augustins, que le vandalisme de nos ministres a détruit.

Le public, admis aux expositions, a eû le malheur de ne pas tomber d'accord avec le jury académique sur le mérite des ouvrages, et de prendre sous sa protection tels morceaux que l'Académie jugeait peu dignes de cette préférence.

Cette divergence de sentimens a surtout éclaté à propos du concours de *paysage historique*, et un *tolle* général s'est élevé quand on a appris que les juges de l'Institut, au mépris de l'évidence et de l'opinion des amateurs indépendans, décernaient le premier prix à une production médiocre, et n'accordaient qu'une récompense secondaire à un tableau très-supérieur au tableau couronné.

Comme il n'était pas raisonnable de croire que l'Académie eût pu se tromper aussi manifestement sans motifs, on a recherché les raisons de cette erreur, et on les a trouvées, dit-on.

On prétend que l'intrigue a pris d'assaut l'Académie, et que le zèle paternel a triomphé de la justice; on ajoute même, et nous sommes bien loin d'adopter de pareilles suppositions, que la séduction est entrée en jeu à défaut d'autres moyens de persuasion.

Nous nous hâtons de le déclarer : nous ne croyons aucun des membres de l'Institut capable de céder à des considérations qui pourraient blesser la délicatesse; mais enfin, la rumeur publique accusait plusieurs d'entre eux, et il est fâcheux qu'une protestation énergique ne soit pas venue défendre l'honneur de l'Académie cruellement attaqué par ces clameurs, et son goût si étrangement compromis par sa décision favorable au moins méritant.

Le jugement des académiciens a ligué les gens im-

partiaux contre le corps qui a déserté sa position, et la séance de samedi a pu démontrer à la classe des beaux-arts qu'il est dangereux de mentir à la conscience publique. Des murmures non équivoques ont accueilli la proclamation du nom de M. Giroux, et des applaudissemens réitérés, des bravos vengeurs ont accompagné, pendant plusieurs minutes, celle du nom de M. Brascassat, le lauréat du peuple.

Oui, du peuple, M. Quatremère! de ce peuple pour lequel vous affectez un si superbe mépris; de ce peuple qui se compose de tous les hommes étrangers aux coteries, et qui s'arroge le droit de réviser vos jugemens, de les censurer, et quelquefois même de les casser d'une façon peu galante.

Certes, il est beau, il est hardi de braver l'opinion commune, mais cette conduite finit par être périlleuse, et vous l'avez éprouvé, Monsieur, plus souvent que personne. L'autre jour encore, que vous est-il revenu de la fatale habitude que vous avez prise de vouloir marcher en dehors du bon sens populaire? Vous vous en souvenez! Vous êtes venu pour donner une leçon au public, et en définitive c'est vous qui avez reçu la leçon que vous veniez donner.

De bonne foi, Monsieur, comment avez-vous pu croire qu'on écouterait patiemment le réquisitoire classique que vous avez lancé contre le siècle nouveau et en faveur de l'ancien régime des beaux-arts? Quelles victimes il vous faut quand vous voulez sacrifier aux mânes des grands hommes! Quoi donc, ce n'est rien d'immoler sur la tombe de Girodet la république et l'empire, il faut que vous immoliez la génération présente et les générations à venir! Vous déshéritez nos

neveux de tout espoir de succès dans les arts, parce que la France a adopté le système des ouvrages *commandés* et *sans destination !* Mais, Monsieur, il nous semble que du temps de ce grand Raphaël, dont vous avez écrit l'histoire, les commandes de tableaux sans destinations publiques, c'est-à-dire destinés aux galeries, aux collections particulières, étaient passablement de mode ? Avons-nous appris que les peintres célèbres de cette époque avaient été paralysés toutes les fois qu'ils ne composaient ni pour les couvens, ni pour les églises, ni pour le pape, ni pour les musées du duc de Toscane? et d'ailleurs le soin que vous avez pris à nous dire que le *Serment des Horaces* est un chef-d'œuvre et qu'il fut créé par David, *proprio motu*, c'est-à-dire sans que le gouvernement l'eût demandé à l'artiste, sans qu'il fût destiné à remplir une place dans la galerie de Versailles ou dans un des salons du Palais-Royal; ce soin est un argument contre votre théorie chagrine. La *Scène du Déluge* en est un autre, et celui-là nous vient doublement en aide, car aussi il suffirait seul à réfuter vos assertions railleuses sur ce pacte signé, selon vous, entre les arts et Napoléon, *à la condition qu'ils ne s'occuperaient que de lui.*

Nous voudrions avoir le loisir d'énumérer, parmi tous les ouvrages que la palette et le ciseau enfantèrent pendant l'ère impériale, ceux où l'empire et l'empereur étaient tout-à-fait désintéressés; nous vous en produirions une assez longue liste qui aurait l'avantage d'appuyer notre opinion, et de vous rappeler, peut-être aussi, celle que vous aviez il y a vingt ans sur cette matière. Tenez, Monsieur, nous avouerons franchement que la peinture et la sculpture se montrèrent

comme la numismatique et la poésie, un peu trop empressées de glorifier César; mais entre nous cet empressement fut-il plus grand que celui qui mit tous les ateliers à la disposition de Louis XIV? Napoléon voulut-il plus despotiquement que le *roi du grand siècle* être loué en peinture ainsi qu'en vers? Les madrigaux à l'huile abondèrent-ils moins sous le vainqueur du Rhin que sous le vainqueur de l'Oder et du Nil? Nous ne vous entendons pas dire cependant que ce zèle des peintres du dix-septième, que cette volonté du monarque aient fait rétrograder l'art et comprimé l'essor du génie?

Oh! allez-vous dire, les choses sont bien différentes; les bottes, les schakos, les uniformes.... nous vous attendions là! et les perruques, et les habits carrés, et les hauts talons, et les rabats, et les hauts-de-chausses aiguilletés! tout cela était-il bien propice à la peinture et à la statuaire? Il est vrai qu'on avait quelquefois la ressource de déguiser en Romains des gens qu'on ne savait pas représenter à la française; mais le temps de ces mascarades convenues est passé. Sous Louis XIV on devait représenter les héros avec leurs rabats et leurs bottes à soufflets; sous Napoléon, quand les arts furent appelés à retracer les hauts faits des soldats conquérans de l'Europe, on dut les représenter avec leurs schakos, leurs bonnets à poil et leurs habits courts. Sans doute il est fâcheux pour le peintre qu'une époque, où le costume manque de *style*, soit si prodigieusement historique; mais vous voudrez bien avouer, Monsieur, que ce petit inconvénient ne doit pas empêcher l'artiste de remplir sa noble tâche; car, après tout, les arts ont une autre mission que celle de plaire aux yeux; ils doi-

vent être utiles ; s'ils ne sont qu'agréables, ils ne sont bons à rien. C'est une chose dont ne conviendra peut-être pas monsieur le secrétaire perpétuel de l'Académie, mais souffrez que nous persistions.

Un mot encore à ce sujet. L'obligation de peindre des uniformes a-t-elle glacé la verve de nos artistes? non sans doute; et nous attestons les *Pestiférés de Jaffa*, les *batailles d'Austerlitz*, de *Marengo*, d'*Ulm*, la *Reddition de Vienne*, et cette galerie militaire, qu'une politique étroite tient encore sous les verroux; galerie que vous avez admirée, que vous avez peut-être formée vous-même, et que vous regretteriez sans doute avec nous, si de tels regrets n'étaient pas interdits à votre position actuelle. Censeur sévère de tout ce qui s'est fait pendant vingt-cinq ans, en faveur même de Girodet, dont vous avez entrepris le panégyrique, faites grâce à un siècle qui produisit tant de beaux ouvrages; et si vous persistez à penser que cette époque ne fut pas favorable aux beaux-arts (1), par politesse pour vos confrères de l'Académie, ne le dites pas si crûment. M. Gérard, qui se doutait sans doute que vous alliez lui faire honte de sa célébrité acquise en d'autres temps, n'était pas venu recevoir votre mauvais compliment,

---

(1) On a peine à se persuader que l'époque où David, Gros, Gérard, Girodet, Guérin, Chaudet, Cartellier et les autres créaient leurs chefs-d'œuvre, fut peu favorable aux beaux-arts. Les récompenses ne manquaient assurément pas aux artistes et aux amateurs; on les décorait, on les flattait, on les pensionnait; et c'est, si nous ne nous trompons, à cette époque décriée aujourd'hui par M. Quatremère, que M. de Quincy était appelé à l'Institut par des suffrages absolument libres.

et M. Gros, forcé de vous entendre, laissait assez voir qu'il était jaloux de son camarade absent. Quant au public, vous savez si cette contre-révolution de la gloire, que vous avez longuement prêchée, l'a pu séduire ; il nous a paru différer avec vous de sentiment sur tous les points ; c'est qu'il est un peu entêté, voyez-vous, ce public ; il s'obstine à ne pas vouloir perdre la mémoire des succès qui illustrèrent la période brillante que vous anathématisez ; il persiste à croire que dans les arts comme dans l'industrie la concurrence est un bien ; et il rit à la seule idée de voir des peintres et des sculpteurs animer la toile et le marbre en vertu de jurandes, comme avant la révolution les tailleurs et les tisserands pratiquaient de par le roi et la maîtrise.

En vous priant d'agréer, Monsieur, l'expression de notre respect, nous vous supplierons d'agréer aussi nos excuses ; daignerez-vous nous pardonner la liberté que nous avons prise de vous adresser directement ces observations, qui en vérité sont moins les nôtres que celles des auditeurs devant lesquels vous avez récité votre oraison funèbre de Girodet ? Vous avez dit nettement son fait au siècle présent ; vous en aviez le droit. Mais enfin, missionnaire d'opinions qui appellent la controverse, vous ne vous étonnerez pas sans doute que notre hétérodoxie se soit soulevée contre votre infaillibilité ?

A. Jal.

UN BANQUET DE SEIGNEURS.

(ESQUISSES DU DOUZIÈME SIÈCLE.)

La foule des *queux*, des sergens et des jeunes varlets nobles, dont les uns s'empressaient de servir les tables et les autres circulaient autour du comte d'Amiens et de la comtesse son épouse, ne laissait pas que d'entretenir un grand mouvement dans les galeries voûtées du château, et les échos semblaient l'accroître en multipliant le bruit. Le comte, les pairs de sa cour, la comtesse, l'abbé de Nogent et quelques seigneurs auxquels l'âge ou le rang avaient mérité cette distinction, étaient assis au haut bout de la table. Le reste était occupé par les dames et les chevaliers entremêlés suivant l'usage que la galanterie chevaleresque commençait à introduire dans les festins; et un seul couteau ainsi qu'un seul *hanap* d'argent servait à chaque couple.

Les varlets élégamment vêtus de longues robes traînantes serrées étroitement par-dessus le sercot, par une ceinture de soie brochée d'argent, marchaient en se pavanant avec leurs *pigaces* (1).

(1) On sait que ces pigaces ou souliers à la poulaine, furent remis à la mode vers la fin du onzième siècle par Foulques le Réchin,

— « Eh bien ! révérend abbé, quoi de nouveau à Nogent? dit Ingelran se mettant de belle humeur pour entamer la conversation. Vous vous occupez toujours sans doute à lire ces savans clercs du vieux temps qui ont chanté les prouesses des hauts barons de Rome et de Troyes en Champagne. C'étaient, comme vous, de bons bénéficiers qui aimaient mieux rire et boire que de chanter matines.

— » Il est vrai, sire comte, répondit l'abbé, que j'ai toujours du faible pour la poésie et pour les études profanes. J'ai composé dernièrement une pièce de rimes latines que j'adresse à votre noble épouse pour la remercier de la belle chappe dont elle m'a fait cadeau. Je la lirai à vos dignités quand il leur plaira.

— « De par les quatre lions de Coucy, n'en faites rien, s'écria Ingelran en partant d'un gros éclat de rire. Je veux avoir la tête décolée aussi raz que feu monseigneur saint Jean-Baptise, premier abbé de Laon, si j'entends un mot de la langue des lettrés. Quand je me trouve au milieu des clercs qui jargonnent en latin, il me semble être Élie le prophète lorsqu'il était dans la forêt de Compiègne à écouter la conversation des corbeaux ses pannetiers. »

Tous les convives rirent et applaudirent à cette saillie, d'autant mieux que Dam Ingelran était alors

---

comte d'Anjou et mari de Bertrade qui fut enlevée par le roi Philippe Ier. La pointe de ces pigaces ressemblait assez à celle des patins. Quelquefois elle était droite, d'autres fois recourbée. Ces chaussures qui étaient dorées ou enrichies de pierreries suivant la richesse de ceux qui les portaient, furent en usage pendant plus de deux siècles.

un des seigneurs les plus renommés par l'esprit, le savoir-vivre et l'instruction. Quant au bon Guibert, il fut sans doute un peu mortifié de l'accueil qu'on faisait à ses complimens en vers léonins.

— « Il n'en était pas ainsi de feu mon cousin l'évêque, reprit Ingelran. Il était lettré, quoiqu'il ne songeât guère au salut des ames de son diocèse; car, entre nous, c'était un franc païen. Mais, à propos, nous devons songer, avant tout, à lui donner un successeur, et c'est en partie pour cette affaire que je reviens d'Amiens. » . . . .

Cependant tout en causant ainsi on procédait au dîner. Sous les tables le pavé était jonché, suivant l'antique usage, de feuillages, de fleurs et d'herbes odorantes. Des *tranchoirs*, espèce de pains très-plats cuits sous la cendre et sans levain, indiquaient la place de chaque convive. Ces pains servaient alors d'assiette, et on les mangeait à la fin du repas lorsqu'ils étaient saturés du jus des viandes ou des autres mets dont on les avait couverts. Les tostées ou rôties et l'hypocras blanc du premier service, les pâtés de gibier et les potages du second disparurent successivement. Les vins et les boissons préparées ou *pigmens*, composés de diverses épices, étaient servis chauds suivant l'habitude qui régna long-temps et qu'on croyait alors favorable à la digestion (1). On apporta les rôts.

Aussitôt on entendit à la porte de la vaste salle du banquet, résonner une fanfare de cornets et de bui-

(1) Dans les couvens, les moines qui se condamnaient à boire de l'eau pure ou simplement aromatisée de genièvre ou de sauge, la buvaient chaude : c'était un principe d'hygiène de ce temps-là.

sines (*buccinæ*, trompettes). Les deux battans de la porte s'ébranlèrent et s'ouvrirent. Un homme d'armes, à cheval et équipé de pied en cap, entra dans la salle en tenant dans ses mains un large plat de vermeil ciselé, dans lequel était le rôti d'honneur, le paon qu'on nommait la noble viande des preux. Deux sergens le reçurent et allèrent le porter, en se prosternant, devant la dame de Coucy. Celle-ci envoya aussitôt la fameuse pièce, flanquée de faisans, au châtelain Foulques son favori. Fier de cet honneur, ce chevalier, qui avait la prétention d'être fort habile dans la science de trancher du coustel, se mit alors à l'œuvre avec assez de dextérité pour mériter des applaudissemens unanimes.

Il dépeça le paon en autant de morceaux qu'il y avait de convives, et (ce qui était la grande difficulté dans l'art si estimé de l'écuyer tranchant, alors exclusivement cultivé par la noblesse) il réussit à découper tous les morceaux, de telle sorte qu'ils fussent proportionnés par le choix et par la grosseur à l'importance des personnes auxquelles ils étaient destinés. Puis il se leva, et en adressant le morceau d'honneur à la comtesse d'Amiens, il dit : « A notre noble dame, » suzeraine de notre respect et objet de l'amour de » notre suzerain. » Il remplit ensuite son hanap d'hypocras rouge et l'avala d'un trait.

Les galans convives s'empressèrent de répondre par leurs rasades autant que par leurs acclamations à ce *plege* ou toast. On en fit autant lorsque Foulques adressa le morceau du comte, en disant : « A notre » illustre seigneur. Puissions-nous maintenir long- » temps sous lui l'honneur du lion de Coucy ! » Enfin

il fit cette adresse à Alberte : « A notre belle damoi-
» selle, la fleur de Coucy ; un seul de ses regards dou-
» ble notre valeur. »

Mais la cérémonie n'était pas terminée là. Quand chacun des convives eut reçu le morceau qui lui revenait, Foulques, avant de prendre le sien, se leva de nouveau, tira la dague qui était à sa ceinture, et roulant ses yeux avec une expression farouche, il dit d'un ton solennel : « Je jure à la face de la glorieuse assem-
» blée qui m'entend, que cette chair noire du noble
» oiseau des preux sera la dernière viande qui sera
» entrée dans ma bouche jusqu'au moment où j'aurai
» plongé ce fer dans le flanc d'un ennemi de notre
» illustre seigneur. Si je romps ce vœu, je consens à
» être appelé coard et *vanterre* par les plus petits va-
» letons ou par la canaille des villains et des bour-
» geois, et je donne le droit aux premiers venus des
» jongleurs et des *gaberres* (1) de me tourner impi-
» toyablement en risée dans leurs farces. »

Plusieurs autres chevaliers, pour attirer l'attention des dames ou signaler leur zèle pour le comte, firent à leur tour différens vœux plus ou moins bizarres, renchérissant d'extravagance les uns sur les autres. Telle était la solennité qu'on appelait le *vœu du paon*, et qui entraînait souvent avec elle, ainsi que les autres usages de ce temps où le fer était en contact avec toutes choses, de longues querelles et de funestes effusions de sang.

---

(1) *Gaberre*, Bouffon. se *gaber* dans les chroniques signifie se moquer. De la même racine sans doute vient le mot italien *gabbo*, raillerie, gausserie, et peut-être le mot anglais, *gabble*, babillage.

Il y aurait encore beaucoup à dire pour décrire au long ce banquet de seigneurs. Il faudrait parler d'abord des bancs recouverts de riches étoffes, sur lesquels les convives étaient assis (d'où le mot *banquet*); il faudrait montrer les murailles ornées de guirlandes et de feuillages de *ramée* suspendus aux vieilles armures. On décrirait les brillans *dressoirs* ou buffets à plusieurs étages, dans lesquels la noblesse seule avait le droit d'étaler une riche vaisselle d'argent ou de vermeil; on n'oublierait enfin ni les *doubliers* ou nappes, ainsi nommés parce qu'on les étendait en double sur les tables, ni les torches de cire odorante que portaient les sergens pour éclairer certaines parties de la salle dans lesquelles le jour pénétrait difficilement à travers d'étroits vitraux.

Fx. B.

GUSTAVE, *ou* LE NAPOLITAIN, *mélodrame, de* MM. BENJAMIN *et* ANNECET. — LA VOGUE, *revue en un acte.*

LE triumvirat de la Gaîté laisse dégénérer le genre : *Gustave* ou *le Napolitain* sera un monument bien pauvre du règne de MM. Guilbert de Pixérécourt, Martainville et Marty. Quoi ! rien qu'un vol, un assassinat et un *écrasement* dans trois actes qui se décorent de la qualification *à grand spectacle !* mais il n'y a pas là seulement de quoi se trouver mal.

J'ai vu bien des gens désappointés. La plus superbe des nymphes de Terpsychore, Zéphirine, placée au balcon, était furieuse de voir finir le second acte sans avoir encore aucun symptôme de son attaque de nerfs ; elle secouait la tête avec dédain et disait tout bas à son *ami :* « Mon dieu ! que c'est mauvais ! que c'est ennuyeux ! Je croyais que le jeune homme, dans la scène de la grotte, plongerait son épée dans le cœur de la demoiselle, dans ce cœur si tendre ! Eh bien, non, il se contente de percer son frère ! il n'y a pas de plaisir ! l'intérêt est nul. — Madame a raison, s'écria un petit-maître, dont les yeux et les oreilles paraissaient inattentifs à tous les mouvemens de la douce Zéphirine, c'est détestable ! Que penser de ce Gustave qui s'annonce comme un joueur effréné au commencement de la pièce, et qui dans les deux autres tiers de l'ouvrage, oublie tout-à-fait qu'il y a dans la capitale des maisons privilégiées où l'on peut se ruiner avec autorisation de la police, et dans lesquelles sont toujours en mouvement des machines très-élégantes qui, en un tour de main, déshonorent les citoyens, af-

fament les familles et peuplent la Morgue. » Nous sommes devenus difficiles à contenter, en fait d'*horreurs*.

La seule chose qui ait été vraiment goûtée dans le mélodrame nouveau, c'est le dénouement : Gustave a appris qu'il est fils d'un brigand napolitain mort sur l'échafaud ; à cette nouvelle, il se précipite sous les roues d'une diligence et périt écrasé. Impossible de décrire les transports d'enthousiasme qui ont éclaté dans le parterre, lorsqu'au tableau final on lui a présenté le spectacle d'un cadavre broyé.

Peut-être ce dernier incident procurera-t-il au *Napolitain* un succès durable ; en ce cas, il est fâcheux qu'on ne l'ait pas joué avant cette époque, il aurait figuré dans la *Revue* de la Porte Saint-Martin avec tout ce qui a de la vogue aujourd'hui. Les pièces allégoriques sont toujours un peu froides ; mais l'esprit supplée jusqu'à un certain point à l'intérêt. Les épigrammes dirigées contre *Robin des Bois*, *le Bénéficiaire*, *Perlet et Gonthier*, ont répandu la gaieté parmi les spectateurs ; le *grand Opéra* et le *théâtre Italien* n'ont pas été oubliés dans le partage des méchancetés. Mais puisque les auteurs voulaient lancer sur *Bélisaire* les traits de leur satire, ils auraient dû trouver quelque chose de plus neuf que le général haranguant les *Romains* du lustre : lorsqu'ils nous ont montré un aveugle demandant la charité sur le diapason des rues, ils ne se sont pas seulement moqués de la tragédie, mais encore d'une des plus nobles infortunes de l'antiquité. Tous les personnages allégoriques (on sent que j'excepte Gonthier) prétendent épouser la *vogue*, fille du *caprice* ; mais comme on ne voit de mari digne d'elle que le *mérite*, on décide qu'elle ne serrera pas encore les nœuds de l'hymen, attendu que le *mérite* est absent.

J. J. A...

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES,

et tout ce que vous voudrez.

❀ C'est dans un mois que l'Académie française donnera un successeur à feu M. le comte Bigot de Préameneu. Le nombre des concurrens au fauteuil de son excellence se réduit à trois. Les prétendans sont MM. de Pongerville, Ancelot et Viennet. Les chances des deux premiers sont à peu près égales; ils peuvent compter, dit-on, sur une douzaine de suffrages. M. Viennet a pour lui moins de promesses, mais non pas moins d'espérance. Au moment où nous parlons, les trois candidats multiplient les visites et réalisent la première partie de cette fable où La Fontaine a représenté l'ambitieux qui court après la fortune, et l'heureux insouciant qui l'attend dans son lit. Un compétiteur qui ne croisera pas ces Messieurs dans leurs visites, en justifiera la seconde partie. Celui-là ne court pas après l'Académie : l'Académie court après lui. MM. Viennet, Ancelot et de Pongerville vont demander quel est le fortuné littérateur à qui les trente-neuf veulent ainsi faire violence. Ce n'est point un littérateur; c'est un noble duc, content de ses nouveaux loisirs, aussi éloigné des vanités littéraires qu'ennemi des tracasseries du monde, et pour qui le fauteuil de l'Institut n'est point du tout un objet d'envie. Il s'y asseoira cependant. — Et ses titres? — Ceux

qu'il eut l'avantage de pouvoir abdiquer autrefois. — Ils étaient bien peu littéraires. — Et qu'importent les titres au Parnasse? Le temps où l'Académie française brilla du plus vif éclat, ne fut-il pas celui où les trois quarts des siéges appartenaient par droit de naissance aux plus grands seigneurs de la monarchie? M. le duc Mathieu de Montmorency sera élu à la pluralité des voix. Le grand coureur des élections le lui a assuré, et il en a reçu la nouvelle sans peine comme sans plaisir. C'est une avance de politesse de la part de l'académicien, c'est une offre d'entrer dans une compagnie, pour être protégé dans une autre.

Les choses de l'étiquette sont déjà réglées pour la réception de sa Seigneurie; M. le directeur est chargé de faire l'éloge de M. Bigot, considéré dans ses rapports assez rares avec la république des lettres; et M. le duc a été prié de louer M. le comte de Préameneu comme ministre des cultes.

❋ Gloires du monde, que vous passez vite! Hommes et choses, que vos fins sont quelquefois pitoyables! Voyez-vous cette statue dans la salle à manger d'une Grâce britannique? C'est la statue impériale de Bonaparte. Ce cheval qui traîne péniblement la moitié de votre fiacre, il a habité les écuries de Windsor; et le dernier reste d'un schall de sultane sert à restaurer, sous vos yeux, la tunique de deux chiffonnières.

Il n'y a pas long-temps que je racontais à un de mes amis l'une de ces grandes dérisions de la fortune. En passant à Orléans, disais-je, j'allai, comme un voyageur désœuvré, entendre au théâtre la musique du *Tableau parlant*. Que croyez-vous que j'aie aperçu sur le personnage qui passe sa tête à travers la toile de son

portrait? Un habit révéré, un frac à longs revers, noir et brodé de ce feuillage de l'olivier, qui caractérise si bien les pacifiques habitans du palais Mazarin. Oui, mon cher; l'habit de l'Institut balayait le théâtre d'Orléans; et c'était Cassandre qui le portait!

Ce qu'il y avait de plus scandaleux, c'est que le public ignorait le scandale. La vue de ce costume ne rappelait rien à personne. Les plus attentifs disaient seulement: Voilà un habit de fantaisie bien ridicule. L'acteur a tort de *charger* jusques dans sa toilette; et en vérité, dans cet opéra, c'est assez de la caricature du beau Léandre. Je ne pus tenir à mes sentimens d'indignation: après la pièce je montai au théâtre..., et le directeur m'avoua ingénument que cet habit de magasin provenait de la succession de feu Louis-Sébastien Mercier, auteur du *Tableau de Paris*.

Calmez votre sainte colère, me dit mon interlocuteur. Pendant que vous voyagiez vers l'Orléanais, j'explorais, moi, l'intérieur du Brésil, depuis l'Amazone jusqu'à Rio-Janeiro, pauvre capitale, où a laissé sa dépouille mortelle notre pauvre Lebreton, qui fut secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts. A la suite d'un dîner assez gai chez un planteur, on nous proposa, à nous autres Européens, de nous faire voir une lutte de sauvages. On y célébrait une noce; et ces sauvages, déjà apprivoisés, étaient entrés la veille à la ville, pour échanger des pelleteries contre les oripeaux de la civilisation, dont ils sont fort amoureux. L'époux cuivré dansait de toutes ses forces et tout nu; seulement le frac du secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts qu'il portait à cru, lui couvrait les épaules, une très-petite partie de la poitrine, et les

bras un peu au-dessous du coude. C'était une figure digne de Calot ou de Charlet. Pourquoi Taunay était-il à Buénos-Ayrès plutôt que dans la cabane des deux époux?

Nous confondîmes nos gémissemens sur cette double profanation, en confessant, cependant, qu'un habit de l'Institut ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Nous souhaitâmes que le jeune Brésilien n'eût point trouvé à ce costume les vertus que Sganarelle ressent sous la robe du docteur Purgon. Heureux s'il lui a dû des inspirations matrimoniales!

❋ Ce n'est pas une nouvelle si MM. les chargés d'administrations comiques s'efforcent d'établir partout leur influence, contradictoirement avec les espérances et les plaisirs du parterre. Nous n'avons pas la prétention de faire remarquer les premiers que *Mahomet*, le *Festin de Pierre* et *Tartufe* vont disparaître de l'Odéon au profit de *Robin des Bois*. Mais nous engageons les lecteurs de la *Gazette* et du fier *Journal de Paris* à lire une fois, sans tirer à conséquence, le *Constitutionnel* de la semaine dernière. Il ne s'agit pas de politique, qu'ils se rassurent. Nous voudrions seulement mettre sous leurs yeux deux ou trois petits plaidoyers en faveur de Corneille, des lettres françaises et du bon sens. Il est difficile d'avoir raison avec plus de force et d'évidence. Les benins souscripteurs dont nous parlions, devraient essayer ce régime de lecture, seulement pour se donner le plaisir des contrastes, et pour obéir aux règles de cette hygiène, qui recommande aux infirmes l'air des sites élevés au lieu de l'atmosphère des bas lieux.

❋ On parle de deux ou trois auteurs qui se seraient

cotisés pour faire en Suisse un voyage pittoresque, à peu près comme on se réunit pour composer un vaudeville au café des Variétés. Nous souhaitons à ces messieurs un autre succès encore que celui d'avoir défrayé leur double *voiturin* ; mais en conscience, il faut leur rappeler qu'on a peu lu en France le *Pèlerinage du docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque et du romantique*. Au reste, si nos Childe-harold helvétiques n'avaient point de triomphe collectif, ils sont en fonds pour en obtenir chacun de leur côté.

❀ M. Urbain Canel, éditeur qui a de la politesse et libraire homme d'esprit, s'occupe de faire imprimer les *Annales romantiques* pour l'année de grâce 1826. Ce sera une compilation détestable dont il vendra trois mille exemplaires. Que voulez-vous? Il y a des gens qui aiment mieux le goût sauvage du fruit vert que la plus douce des poires molles. On connaît des juges assez dépravés pour voir avec moins d'indulgence l'impuissance prêcheuse de la caducité, que quelques erreurs de la jeunesse.

❀ Le brillant auteur de *Jeanne d'Arc* (nous ne parlons pas de M. Davrigni : Dieu veuille avoir son ame de censeur!), M. Soumet, achève un opéra ; un grand opéra, entendez-vous? Il consent à faire étouffer des vers harmonieux par des cymbales et des trombones. Il veut qu'on le chante dans la rue Lepelletier, après qu'on l'a chanté dans la rue de Richelieu. Du moins a-t-il créé une fable originale? — Mon Dieu non ; il a pris à Byron sa *Fiancée d'Abydos*. — Et qui lui a donc donné tant de modestie? — Le succès de Pharamond.

❀ M. de Vigny, auteur d'*Eloa*, va publier un poëme

et un roman. Le poëme s'appelle *le Déluge*, et le roman, *Cinq Mars*. Faisons des vœux pour que les aventures du jeune favori de Louis XIII soient aussi étranges que celles de la maîtresse du Diable, et les vers du second poëme aussi beaux que ceux du premier. Le Girodet de la poésie trouvera peut-être des envieux et des détracteurs ; mais pour nous, sans abdiquer d'avance le droit de le juger, nous donnerions déjà pour ses vers sur le Déluge, le déluge de vers dont nous sommes inondés.

❋ M. Guiraud n'a pas voulu se mettre sur les rangs de l'Académie avant que M. de Lamartine y fût nommé. Le talent est toujours consciencieux et la modestie spirituelle.

❋ *Les Martyrs de Souli* sont une fort belle composition de M. Lemercier. Lisez seuls, si vous voulez, sa mâle préface ; mais tâchez d'assister à une lecture de la tragédie faite par l'auteur lui-même.

❋ On meurt encore d'amour. En voici un exemple que nous offrons à l'émulation de ces dames. La plus jeune fille d'un des banquiers de la cité de Londres avait aperçu lord Byron au théâtre. Sa vue, le souvenir de ses ouvrages, l'émotion que cause toujours la célébrité vivante, avaient décidé dans le cœur de la pauvre Miss une invincible passion. Sa vertu même exalta bientôt cette passion funeste. Elle errait, dans sa démence, autour des jardins que l'auteur de Manfred possédait à quelques milles de Richemond. Byron connut le malheur de cette jeune fille et lui témoigna le plus touchant respect. Elle entrait à toute heure dans la retraite de son poétique amant. Elle laissait ordinairement sur le banc où elle s'était assise, au lieu

du bouquet de Nina, des vers qui n'étaient pas toujours indignes de l'objet qui les avait inspirés. Elle adressait encore des plaintes passionnées au défenseur des Grecs, que déjà il était tombé sur les rivages de Missolonghi. Le jour où les restes de Byron ont abordé en Angleterre, elle sort, elle rencontre un cercueil, demande le nom de l'illustre mort, et tombe sans vie sur le rivage.

Si quelques-unes de nos dames n'attendaient en France que l'occasion de trouver des grands hommes pour mourir d'amour, il y aurait de la mauvaise grâce à ne pas leur indiquer la société des bonnes lettres.

❊ M. Gérard n'est pas si occupé du tableau du sacre, qu'il ne songe à sortir des compositions de circonstances; il ne courtise pas la fortune au point de négliger la gloire. Les amis du grand peintre parlent d'un tableau de la peste de Marseille, déjà commencé, et destiné à rappeler une composition de David, la plus belle peut-être que le vieillard exilé ait laissé à sa patrie.

❊ M. Delaroche vient de terminer un tableau de genre dont le sujet bizarre est emprunté d'un roman attribué faussement à Walter Scott (Waladmor). Deux naufragés se disputent au milieu des flots une frêle planche, qui ne peut assurer que le salut de l'un des deux. Cette lutte de l'homme contre l'homme au milieu de la tempête qui va les engloutir, est un spectacle horrible, mais pittoresque. Ces deux naufragés sont frères : ils ne se reconnaissent qu'au moment de périr.

❊ M. Flatters, dont le ciseau patriotique nous a rendu autrefois les traits de M. Manuel, a obtenu

l'honneur de modeler un de nos vainqueurs de passage. L'artiste cherchait autrefois à mériter, par ses œuvres, nos suffrages désintéressés; il travaille maintenant pour le roi de Prusse.

❋ Quel malheur! on vient de découvrir un procédé par lequel on peut rendre tous les papiers incombustibles! Les petites maîtresses n'écriront plus de billets doux, et les ministres ne correspondront plus que par le télégraphe.

❋ Un peintre déjà renommé parmi les connaisseurs, Truchot, enlevé trop tôt à la gloire et à ses amis, avait laissé sans *pendant* son pathétique tableau du *Convoi d'Isabelle de Bavière*. M. de Rességuier en vient de faire une copie; non pas à la manière de Bervick ou de Morghen, mais d'après l'école de Fontanes. Les vers du poëte accompagnent dans la galerie d'Orléans l'ouvrage du jeune peintre : c'est une couronne sur un cercueil.

❋ Madame Amable Tastu prépare *les Chroniques de France*, poëmes qui rappelleront, sous des formes variées, les plus glorieuses époques de notre histoire. Les grands événemens, depuis les Gaulois jusqu'au dix-neuvième siècle, y sont peints avec les couleurs d'une riche palette. Ce monument national, et tout moderne, sera élevé aux accords d'une lyre qu'eût applaudie l'antiquité.

❋ En finissant, nous entendons parler à notre oreille de poëtes de tout âge et de tout sexe qui ne manquent ni de réputation ni de talent; mais nous hésitons à les citer, parce que leur talent n'est pas un but : c'est un moyen. Hélas! quand ils ont bien fait, pourquoi ne se sentent-ils pas payés? et d'où vient que si tel front n'a pas rougi, il ne se croit pas cou-

ronné ? Nous dirons de tout cela quelques mots plus tard ; nous mêlerons, comme nous pourrons, les triomphes, les quittances, l'honneur des Muses, et le scandale. En attendant, nous souhaitons à ces rimeurs à deux fins un peu de l'embarras pudique que nous éprouvons nous-mêmes à nous occuper d'eux dans un honnête journal.

❋ *P.-S.* Le jour des *épouvantemens* romantiques va se lever ! Racine, que personne n'attaque, a trouvé un vengeur, et M. Auger un Seïde. Le traducteur de la Jérusalem se croise pour la sainte cause. Le Tasse de Toulouse va reparaître, coiffé de l'armet de Mambrin. Gare aux moulins romantiques !

M. Baour, puisqu'il faut le nommer, va nous dire, après cinq ans du silence des tombeaux, UN MOT en 45 pages. Nous sommes trop polis, nous, pour ne pas lui en répondre deux, quand il aura fait sa rentrée dans le monde. Nous savons déjà que le *Globe*, la *Revue d'Édimbourg* et la réputation d'*André Chénier* n'ont qu'à se bien tenir. Ce malheureux Chénier n'était pas de l'école de M. Baour : on se souvient qu'en allant mourir il se touchait le front, en disant : « Pourtant j'avais quelque chose là ! »

Plus fier qu'Alexandre, *le quarante* n'a point voulu qu'Apelle même fît son portrait, il l'a dessiné de ses propres mains. Il dit de lui :

Partout vos vers *gascons* ne sont-ils pas sifflés ?
N'avez-vous pas deux fois, sacrilége et barbare,
Égorgé de vos mains le cygne de Ferrare ?
Démentez donc ce bruit, en tous lieux répandu,
Que pour vous la pensée est le fruit défendu ?
Rimeur sonore et creux dont la verve guindée
Sans le secours d'autrui n'eut jamais une idée,
Et qui depuis vingt ans, fléau de tout lecteur,
Ne comptez que vous seul pour votre admirateur !

DEUX

ODES D'HORACE.

EXTRAIT D'UNE TRADUCTION INÉDITE ET COMPLÈTE DES ODES.

AUX ROMAINS,

PENDANT LES GUERRES CIVILES.

ODE VII, LIVRE V.

Arrêtez, arrêtez, où courez-vous, barbares,
Tous, le glaive nu dans la main?
Quoi, Neptune et ses bords avares
Ne sont-ils pas rougis d'assez de sang Romain!

Encor, s'il eût coulé sur les murs de Carthage,
Aux feux latins abandonnés;
Ou pour amener en ôtage
Vers nos sacrés remparts les Bretons enchaînés!

Mais non; et pour le Parthe, ô Rome, quelle joie!
Dans ton sein ton bras s'est plongé:
L'ours de l'ours ne fait pas sa proie,
Le tigre ne meurt point par le tigre égorgé.

Romains, qui vous égare? est-ce un démon farouche?
Le crime, une aveugle fureur?
Parlez.... Ils se taisent. Leur bouche
Tremble; leur front stupide a pâli de terreur.

N'en doutons plus; Rémus, victime fraternelle,
Dénonça Rome aux dieux puissans
De qui la vengeance éternelle
Poursuit le meurtrier dans ses fils innocens.

A VALGIUS,

Non semper imbres, etc.

Les fleuves, sous de lourdes chaînes,
Ne sont pas captifs en tout temps,
Cher Valgius, ni les grands chênes
Toujours insultés des autans;
De l'onde Méditerranée
Voit-on la tempête obstinée
Sans cesse éveiller la fureur;
Ou, dans les plaines fécondées,
Chaque mois, les froides ondées
Noyer l'espoir du laboureur?

Et d'un fils que la mort t'enlève
Ta voix déplorant le destin
Soupire, quand Vesper se lève,
Quand rougit l'astre du matin.

Le vieux Nestor eut moins de lar es
Pour Antiloque, par les armes
Moissonné si jeune et si beau ;
Et la tendresse maternelle
N'a point, d'une plainte éternelle,
Honoré Troïle au tombeau.

Viens ; que tes douleurs étouffées
N'osent plus amollir ton cœur ;
Viens ; chantons les nouveaux trophées
Du grand César, toujours vainqueur :
Le Niphate, à sa voix hardie,
Et le fleuve de la Médie,
Abaissant leurs flots subjugués ;
Et, dans les étroites barrières,
Prescrites par ses mains guerrières
Les coursiers gélons relégués.

EMILE DESCHAMPS.

Discours sur les Révolutions de la surface du Globe; *par* M. Cuvier.

C'est peu de réfléchir sur les mystères de notre organisation, notre curiosité soumet la nature aux mêmes calculs. Non contens de voir le monde tel qu'il est aujourd'hui, nous voulons savoir ce qu'il fut autrefois, souvent même ce qu'il sera un jour. Nous recomposons le vieil univers avec les débris qu'on trouve dans le nouveau. Personne n'est plus capable que M. Cuvier de nous aider à reconstruire cet édifice imaginaire, qui ne l'a pas toujours été. Antiquaire d'une nouvelle espèce, comme il le dit lui-même, il a appris à restaurer les monumens des révolutions passées et à en déchiffrer le sens. Ces secrets sont consignés dans son grand ouvrage sur les fossiles. Il en publie séparément l'introduction, « afin que les personnes, qui n'ont pas le loisir d'approfondir ces matières difficiles, puissent en prendre au moins une idée générale, *et* apprécier les raisonnemens auxquels ces découvertes servent de base, *et* les conséquences importantes qui en résultent pour l'histoire de la terre et de l'homme. » C'est une attention délicate qui trouvera plus d'un ingrat.

Me trouvant au nombre de ceux qui n'ont ni le temps d'étudier sept volumes in-4°, ni les connaissances nécessaires pour en apprécier le mérite, j'ai voulu avoir *au moins une idée générale* des richesses qu'ils

renferment. Séduit quelquefois par les brillantes rêveries de Bernardin de Saint-Pierre, étonné souvent des théories spécieuses de Bailly ou des songes de Mairan, entraîné malgré moi par les hypothèses éloquentes de Buffon, je m'étais composé de tous ces systèmes mon système particulier sur la formation du globe et ses diverses révolutions. Il était un peu vague, comme tous les systèmes qui ne reposent pas sur une instruction solide et des données positives. J'étais, dans cet état, plus accessible qu'un autre à échanger mes chimères pour des réalités. M. Cuvier a-t-il opéré ce miracle, qui ne demandait pas mieux que de se faire? Je ne l'assurerais pas. J'ai bien peur d'être obligé de me créer le loisir de lire son grand ouvrage, et le temps d'acquérir l'instruction qu'exige une pareille lecture.

Je crains qu'en écrivant ce discours il n'ait trop oublié que c'était un discours, ou ne s'en soit trop souvenu. Il ne décrit plus les avantages du budget, mais il fait le bordereau de ses découvertes. C'est le même style, employé à soutenir de meilleures idées. Pourquoi, quand on s'adresse aux gens du monde, dédaigner le secret de leur plaire? est-ce parce que M. Cuvier est de l'Académie française qu'il abjure l'éloquence? Fontenelle aurait pu lui apprendre qu'un peu de parure ne messied point à la science. Buffon était de l'Académie, et cependant il a su jeter un voile si brillant sur de fausses théories, qu'il nous les fait aimer. La vérité toute nue est sans doute plus belle, mais il faut la montrer sous un foyer de lumière assez vif pour faire sentir tout le prix de sa nudité. D'Alembert dans la préface de l'Encyclopédie ne s'est pas affranchi des formes oratoires; pourquoi M. Cuvier les a-t-il négli-

gées ? Son discours est aussi une préface, mais il porte un nom plus ambitieux qu'il ne justifie pas. On n'y rencontre guère que l'indication de ce qu'on doit trouver dans le livre qu'il précède. C'est une table préliminaire. Suivons l'ordre des matières.

Après avoir établi d'une manière lumineuse comment les différentes couches du sol se sont formées et superposées, il présente une liste à peu près complète des auteurs les plus marquans qui ont écrit sur la géologie, et l'exposé sommaire de leurs divers systèmes. Il en cite un (M. Bertrand), qui fait le globe creux, et y place un noyau d'aimant qui se transporte au gré des comètes d'un pôle à l'autre, entraînant avec lui le centre de gravité et la masse des mers, et noyant ainsi alternativement les deux hémisphères. Je regrette qu'à cette occasion il n'ait pas rappelé un ouvrage peu connu, mais non moins curieux, où M. Paris développe sur le mécanisme du monde une théorie où l'aimant joue un grand rôle. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler un homme de génie, dont les immenses travaux lui obtiendraient peut-être chez les savans le rang qu'il mérite, s'il joignait à moins de modestie le titre de conseiller d'État.

Plus loin M. Cuvier analyse avec une grande sagacité les idées qui l'ont conduit à classer les espèces dont il a trouvé les ossemens. Cette partie du discours est malheureusement la plus courte. Chacun lira avec plaisir le petit nombre de pages où il expose les rapports qui existent entre les animaux du même ordre.

« Puisque ces rapports sont constans, dit-il, il faut
» bien qu'ils aient une cause suffisante; mais comme
» nous ne la connaissons pas, nous devons suppléer

» au défaut de la théorie par le moyen de l'observa-
» tion ; elle nous sert à établir des lois empiriques,
» qui deviennent presque aussi certaines que des lois
» rationnelles, quand elles reposent sur des observa-
» tions assez répétées ; en sorte qu'aujourd'hui quel-
» qu'un qui voit seulement la piste d'un pied four-
» chu, peut en conclure que l'animal qui a laissé cette
» empreinte, ruminait ; et cette conclusion est toute
» aussi certaine qu'aucune autre en physique ou en
» morale. Cette seule piste donne donc à celui qui l'ob-
» serve, et la forme des dents, et la forme des mâ-
» choires, et la forme des vertèbres, et la forme de
» tous les os des jambes, des cuisses, des épaules, et
» du bassin de l'animal qui vient de passer. *C'est une*
» *marque plus sûre que toutes celles de Zadig.* »

Avouons qu'on ne s'attendait guère à rencontrer Zadig en cette affaire. M. Cuvier a sans doute volé ce mot à sa conversation. Il y était beaucoup mieux placé. Rien de plus choquant dans un ouvrage sérieux, qu'un petit trait spirituel qui change tout d'un coup la direction de vos idées, et vous transporte des hauteurs du monde philosophique autour d'une table à thé. Il n'en faut pas davantage pour que le livre dont nous parlons dorme pendant quinze jours sur un pupître. Plus d'un lecteur superficiel quittant le pied fourchu dont on vient de lui montrer la trace, s'en ira chez Voltaire courir après le chien de Zadig. Ce n'est pas-là sans doute l'effet qu'a voulu produire M. Cuvier.

Je ne sais, au reste, si l'on perdrait beaucoup en interrompant cette lecture pour celle de Voltaire, qui ne laisse pas que d'être amusant, même quand il

parle de physique, et des colliers pétrifiés des pélerins de Saint-Jacques. Ces opinions qui ont au moins le mérite de la bizarrerie, nous intéresseront presque autant qu'une nomenclature sèche, et bien sèche, de toutes les opinions émises sur les zodiaques. Leur discussion est sans doute indispensable, quand il s'agit d'assigner un âge au monde habité. Je sais aussi qu'il est difficile d'être éloquent quand il s'agit de déterminer la position des signes célestes; que l'élégance ne se prête guère à parler des solstices, de la précession des équinoxes et autres dogmes scientifiques; mais à quoi bon rappeler tant de détails et de calculs minutieux dans un discours qui doit présenter plutôt les résultats des expériences que les expériences elles-mêmes? Si M. Cuvier avait découvert un zodiaque fossile, je concevrais qu'il s'étendît avec plaisir sur cette découverte; l'intérêt que je trouverais à la controverse, me ferait aisément passer sur l'aridité de la critique; mais que M. Cuvier appuie de son opinion, sans y joindre de nouvelles preuves, les opinions si connues de M. Biot ou de M. Letronne, et ne m'y conduise qu'à travers le dédale des opinions divergentes de leurs prédécesseurs, j'avoue que je n'en vois pas l'indispensable nécessité.

Passons à la péroraison; elle n'est pas longue. Vous n'y verrez que les noms des différentes races de fossiles. Les noms, me dira-t-on, sont eux seuls plus éloquens que de belles phrases? Sans doute; mais pour les lecteurs seuls qui pourront faire ces belles phrases, que M. Cuvier ne fait pas. Le plus grand nombre des lecteurs, et, pour cause, aime la besogne toute faite. Si M. Cuvier avait réellement composé un discours, je

crois qu'au lieu d'énoncer ses découvertes, il eût appuyé davantage sur leur importance. Il eût relégué dans ses savans in-4° les squelettes de ses énormes mégatherium, de ses énormes mastodontes, de ses lézards aussi grands que des baleines, et nous les eût montrés vivants, errants dans un monde où l'homme n'existait pas. Il eût rétabli en forêts les vastes houillères qui dorment sous nos pieds, et les eût peuplées de ces immenses habitans. Au lieu de dire que la mer a déserté son ancien lit, n'eût-il pas mieux fait de nous peindre cette étonnante migration des flots? Sans nous indiquer les causes, puisqu'on les ignore, de la dernière révolution qui a laissé le monde tel qu'il est, il pouvait, dans l'hypothèse qu'elle a été soudaine et instantanée, nous en faire une peinture assez frappante pour qu'on ne pût l'oublier. Qui m'assurera qu'après avoir lu la vérité dans M. Cuvier, on ne l'oubliera pas pour se souvenir des erreurs de Buffon? Si l'imagination, pour ne pas s'égarer, doit marcher appuyée sur la science, la science, à son tour, doit s'appuyer sur l'imagination pour laisser des traces durables. Quand on veut inspirer aux esprits paresseux le désir de s'instruire, il faut les étonner par les résultats de notre instruction, et le seul moyen de les étonner et de les convaincre, est de leur présenter ces résultats sous une forme qui les séduise. En un mot, M. Cuvier nous a donné les matériaux d'un excellent discours sur les révolutions de la surface du globe. Nous l'engageons très-fort à le faire.

Z.

D'UNE SATIRE INÉDITE

INTITULÉE :

Le Classique et le Romantique, *dialogue; par* P.-M.-L. Baour-Lormian, *de l'Académie française.*

Titre pompeux, vous en avez menti ! Non, cette satire contre M. Baour n'est pas de M. Lormian, de l'Académie française. A qui espérez-vous de le faire croire? sans doute *aux gens qui ne sont pas d'ici* et qui ne connaissent pas la chatouilleuse susceptibilité du *Tasse de Toulouse.* M. Lormian ne badine point avec la gloire ; sa renommée *pyramidale,* il l'a cuirassée d'un triple airain pour la rendre inattaquable; il l'a défendue du bec et de la plume; il l'exalterait même au besoin en vers ainsi qu'en prose; et ce n'est pas lui, croyez-moi, qui, même en plaisantant, voudrait donner la réplique aux brocards; il est encore poursuivi par l'ombre de Lebrun ; il sait trop bien que le public ne demande pas mieux que de rire de la vanité de certains poetes, et que, surtout contre ceux qui veulent forcer son admiration,

Du côté des railleurs quelquefois il se range.

Si la satire est d'un Baour, elle n'est point de celui que

vous dites. Le dialogue que vous prêtez à M. Lormian est une de ces nombreuses *confessions*, un de ces *testamens* apocryphes, inventés par la malice ennemie de quelques imposteurs pour couvrir les héros d'un ridicule, dont le temps et la justice des hommes ne peuvent pas toujours les venger. La mémoire de plusieurs ministres, de plusieurs souverains, et même celle d'un certain nombre de femmes, est restée chargée de ces mensonges arrangés par la malveillance. On s'était rarement amusé à faire peser sur un poëte (et un poëte vivant encore!) la fâcheuse célébrité qui suit de pareilles publications. Pourquoi M. Lormian est-il devenu l'objet d'une mystification de cette espèce?

Mais quel est l'audacieux qui s'est ainsi emparé du nom de M. Baour, pour immoler les classiques dans la personne de ce *quarante?* Je l'ignore; quel qu'il soit, c'est un mal avisé. Il faut vraiment qu'il soit pourvu d'une terrible dose d'amour-propre pour oser s'attaquer à un académicien faiseur d'épigrammes s'il en fut jamais, homme d'esprit et de génie, comme il l'a cent fois avoué lui-même avec une admirable franchise, grand producteur de vers de tous les mètres, dangereux adversaire qui jadis eût aussitôt tourné vingt dixains satiriques que traduit une octave amoureuse, et, par-dessus tout cela, le plus irritable des poëtes! Il faut qu'il soit bien téméraire pour venir disputer à cet immortel ses titres au rang qu'il a pris sur le Parnasse et qu'il y gardera, parce qu'il l'a conquis sous l'empire, en célébrant César dans ses vers *sublimes;* parce qu'il a légitimé sa conquête depuis la restauration, par des chants *magiques* sur *le Sacre de Charles X;* parce qu'enfin il a, dans le caractère,

cette ténacité gasconne qui fait inamovibles les places au sommet de l'Hélicon, comme sur les bancs du ministère.

Et que veut donc l'usurpateur qui, après avoir revêtu l'habit de l'Institut et s'être couvert d'un masque à peu près semblable à la figure de M. Baour-Lormian, provoque celui dont il s'est fait le Sosie? Pourquoi ces injures à un écrivain modeste qui, tranquille à l'abri de ses lauriers et d'une pension qu'*un tyran* le força d'accepter, vit à peu près ignoré aujourd'hui, et ne sortit, il y a cinq mois, du sommeil où il s'est condamné, que pour émarger en vers alexandrins la feuille des bénéfices littéraires? pourquoi jeter son nom au milieu de l'inutile dispute des classiques et de leurs jeunes antagonistes? Cruel besoin de nuire, méchant conseiller, toi seul as pu inspirer cette perfidie! toi seul as pu imaginer de faire jouer à M. Lormian un rôle peu digne de ce vétéran de l'armée d'Aristote, dans une guerre où il n'avait pas voulu s'engager.

Je voudrais qu'on eût plus de respect pour les grands hommes, et qu'une loi sévère, protectrice de l'honneur des demi-dieux mortels, punît exemplairement les écrivains qui, pour se ménager un honorable anonyme, empruntent des noms famés, et ne se font auteurs que pour déchirer ceux à qui ils ont volé leurs noms et leurs titres. Sans doute, la plupart de ces faussaires n'usent de tels moyens que pour attirer l'attention du public sur leurs productions, que l'étiquette dont ils les parent recommande seule aux lecteurs; mais le satirique qui a mis M. Lormian en scène dans le dialogue que publiera M. Canel, n'avait pas besoin de cette supercherie pour se faire distinguer. L'idée de sa

composition est heureuse ; il a de l'esprit et même du talent ; quant à ses doctrines, elles semblent appartenir à un de ces indifférens en matière de littérature qui se mettent entre les deux camps pour juger des coups et rire des prétentions des combattans. Cependant le poëte incline, je crois, au romantisme ; il a une *tendance* (comme disent nos procureurs-généraux) vers l'école nouvelle. Cette propension, qu'il a cherché à dissimuler, se trahit tout le long de l'ouvrage, et surtout dans cette apostrophe à sa victime, M. Baour :

Vous rampez, nous volons : vos vers décolorés
Se traînent en boitant ; les nôtres inspirés,
Beaux de verve, d'orgueil, de jeunesse, de flamme,
Au public transporté communiquent notre ame.
Vous l'aviez endormi par vos gothiques airs ;
Joyeux, il se ranime au bruit de nos concerts ;
Et ce vaste succès nous l'obtenons sans peine.
Tandis que, tourmentant votre stérile veine,
Assis près d'une lampe aux débiles clartés,
Dans vos doctes patrons, tour à tour feuilletés,
Vous cherchez quelques traits, quelques formes vieillies,
Nous briguons seulement des palmes *incueillies*.

Certes, la personnalité est piquante et l'opinion poétique de l'auteur ne perce que trop dans ce passage dont, au surplus, les vers sont fort bien tournés. Un des caractères auxquels on pourrait reconnaître encore sous quelle bannière s'est rangé le satirique, si ce fragment ne suffisait pour démontrer qu'il ne tient pas pour les continuateurs de Campistron et de l'abbé d'Aubignac, c'est le soin qu'il prend de sacrifier au romantique le pauvre M. Baour-Lormian. Le tour élégant des répliques du disciple de Schlégel, les argu-

mens un peu secs de l'académicien, sont des témoignages évidens de sa malveillance envers les classiques. Il y a même, nous pouvons le dire, dans cette partialité, quelque chose qui sent la mauvaise foi. Les soldats d'Aristote ont en leur faveur quelques argumens qu'il fallait faire valoir. L'auteur du dialogue les a tous évités pour donner au représentant de son opinion secrète une victoire plus facile. Il ne prête à M. Baour que des raisons communes, que de faibles armes; il va même jusqu'à mettre dans la bouche de ce classique des épigrammes contre les champions des vieilles théories. C'est ainsi qu'il lui fait dire :

Quel est donc votre espoir? Auger d'un coup de *foudre*
A frappé votre muse et l'a réduite en poudre.

Le trait est plaisant; mais il part d'une tête diabolique. Pourquoi chercher à brouiller deux académiciens si bien faits pour s'entendre? Par une recherche pleine de méchanceté, pourquoi faire supposer que M. Lormian, homme d'esprit et de sens, a pu penser que le coup porté à la muse romantique par M. Auger est un coup de *foudre?* La foudre n'est qu'aux mains de Jupiter et aux serres de l'aigle; et qui diable a pu vouloir travestir en Jupiter le directeur de l'Académie française, et faire un aigle du commentateur de Don Quichotte? M. Baour ne sera-t-il pas en droit de dire à son Sosie à peu près comme Boileau: *Monsieur, ma muse est plus correcte*, c'est un coup de poing, de pied, de boutoir même si vous voulez, que mon honorable ami M. Auger a porté à la statue de la muse du nouveau siècle, mais je n'avouerai pas que ce soit un coup de foudre.

Avec un peu de justice, l'auteur du *Classique et le Romantique* aurait fait plus égales les parts des deux rivaux ; cette conférence littéraire n'aurait pas montré le classique toujours l'invective à la bouche et la rime brutale au bout de la plume; la qualité d'académicien, qui suppose un certain vernis de politesse, aurait imposé à M. Baour un peu plus de mesure. De son côté aussi nous aurions voulu que le romantique eût épargné à son interlocuteur ces dures contre-vérités :

> Partout vos vers gascons ne sont-ils pas sifflés?
> N'avez-vous pas deux fois, sacrilége et barbare,
> Égorgé de vos mains le cygne de Ferrare, etc.

La fureur en semblable matière est la preuve d'un tort qu'on veut cacher. Les injures ne sont d'aucun poids dans la balance de la raison ; c'est avec calme qu'il faut discuter ; le bon sens n'appelle pas à son aide les personnalités ;

> Il ne s'abaisse point à des emportemens;
> Toujours la bonne cause a de bons argumens.

La satire que nous venons d'annoncer est un manifeste contre les classiques et surtout contre M. Baour-Lormian : nous devons nous attendre à la riposte. M. Baour est endormi, mais gare à son réveil!

Nous nous estimons très-heureux d'avoir pu nous ranger du côté d'un académicien qu'on espérait égorger pendant son sommeil, et d'avoir croisé le fer avec un adversaire qui a osé l'attaquer d'une si traîtreuse façon. M. Baour aura bientôt revêtu son armure, alors «*le combat sera chaud!*» Pendant la lutte, ne pouvant être d'aucun secours à l'athlète brodé de vert, nous

nous bornerons à prier Apollon pour le succès de ses armes. Puisse bientôt M. Lormian venger son nom compromis, et puissions-nous le voir justifier le sens de ce méchant vers que le satirico-romantique a mis dans sa bouche trop pure pour l'avouer :

Je veux d'un vers brûlant *cautériser* vos fronts.

A. Jal.

DES VOYAGEURS EN 1104.

(ESQUISSES DU DOUZIÈME SIÈCLE.)

Le jour tombait; le soleil disparaissant à l'horizon jetait ses derniers reflets sur des nuages orageux. Plusieurs piétons suivis de deux chevaux, qui semblaient pesamment chargés, traversaient un bois taillis assez épais, par un sentier mal frayé et quelquefois difficile à reconnaître. L'un d'eux marchait en tête avec une apparence de supériorité, ou du moins avec l'air d'autorité d'un homme qui, plus hardi que les autres, s'avise de les conduire. Cependant il ne savait guère mieux que ses compagnons quel chemin il fallait prendre.

Ces voyageurs paraissaient être de la classe inférieure, c'est-à-dire de la classe opprimée, ce qui était la même chose dans ces temps-là. Lorsqu'un des rayons pourprés du soleil couchant, pénétrant à travers les arbres près d'une clairière, venait à passer sur le premier de la marche, on pouvait remarquer dans sa figure quelque chose de distingué avec tous les signes de l'effronterie et de la présomption. Sa barbe d'une longueur moyenne était déjà grisonnante. Son front et tous ses traits sillonnés de rides profondes attestaient

les vicissitudes d'une vie errante et agitée. Son sercot était d'une étoffe un peu grossière; mais on apercevait une croix d'écarlate de Gand, cousue sur son épaule droite et dont il paraissait se glorifier.

« — Vous avez eu plus de peur que de mal, dit-il à ceux qui formaient la petite caravane. Par les trois clous de la sainte croix que j'ai vus à Jérusalem, amis, vous tremblez encore comme l'agneau qu'on vient de tondre. Rassurez-vous, il n'y a pas de danger. Et n'étiez-vous pas avec moi? N'ai-je pas là un signe qui porte respect?

« — Respect! s'écria en joignant les mains un des marchands ambulans, qu'à sa longue barbe et à son bonnet jaune dont les bords étaient garnis d'une fourrure étrangère, on prenait aisément pour un enfant d'Israël. On voit bien que vous ne connaissez pas les hommes de sire Thomas de Marle. Ils ne respectent pas plus la croix que les païens et les gentils ne respectèrent l'arche et le tabernacle du saint temple.

« — Chien de Juif, répliqua le croisé, s'ils t'eussent dépouillé de ta pacotille, ils eussent fait une œuvre méritoire; ce n'était guère pour ta peau damnée que je voulais serrer mes deux poings. S'il nous fût arrivé malheur, tu en serais certes la cause, car tes semblables attirent partout la colère de Dieu et font faire la grimace aux saints.

« — Vaillant croisé, dit le Juif avec humilité, vous me traitez un peu durement. N'oubliez pas pourtant que moi indigne et chétif, je vous paye assez bien votre garde-sauve ou la permission de voyager dans dans votre chère compagnie. Un demi-sou d'or au coin du comte de Champagne, d'un bon titre et bien mar-



qué, pour faire vingt lieues à vos côtés! Je pense que c'est fort honnête, sauf le respect et la reconnaissance que je dois à votre valeur. »

Un jeune clerc, qui allait à Laon étudier la dialectique sous le célèbre maître Anselme ou Anseau, prit alors la parole et dit : — « S'il faut en croire tout ce qu'on raconte de sire Thomas, la sainte croix que le preux Raimbert porte sur son épaule est une protection très-insuffisante sans un bon haubert de mailles et un olifant de dix pieds(1). Pour moi, je n'avais pas peur : j'en ai bien vu d'autres, depuis que je cours les écoles des fameux chapitres! Les hommes d'armes ont toujours respecté ma tonsure.

» — Non, tu n'avais pas peur, petit lettré, petit coureur de bénéfices, dit le croisé en ricanant. Voilà sans doute pourquoi tu t'es caché le premier dans le creux d'un arbre, au moment où nous avons entendu d'abord le bruit lointain de cette chute de moulin que nous avons pris pour celui d'une cavalcade. Crois-tu de bonne foi que tu nous eusses sauvés, en récitant ton grimoire de latin païen qu'on enseigne aujourd'hui dans les écoles, ou en devisant en *ergò* comme les écoliers de Saint-Germain-des-Prés? Sais-tu bien que j'ai vu le Saint-Sépulcre et que j'ai touché un morceau de la vraie croix?

» — Qui nous assure, répondit le clerc avec aigreur, que tu n'es pas un de ces nombreux imposteurs qui se décorent impudemment du saint signe de la croix, ou qui se vantent d'avoir assisté à la prise de la cité du Seigneur, lorsqu'ils sont tout au plus revenus du pays

(1) Il désignait sans doute ainsi une lance.

des Bulgares, échappant à force de jambes au massacre des compagnons du bienheureux ermite? Nous connaissons bien tous ces vagabonds qui, souillés de péchés et de crimes, croient avoir gagné l'absolution avant d'avoir accompli le grand pélerinage.

» — Prends garde à tes paroles, s'écria le croisé en fronçant le sourcil et en portant vivement la main vers sa ceinture sous laquelle était cachée une dague.

» — Si tu crains l'excommunication et l'anathême prononcés par les canons, dit le clerc, prends garde toi-même à ta colère, et ne va pas porter une main sacrilége sur l'onction de l'évêque. Es-tu seulement un homme libre pour oser ainsi menacer un prêtre?

» — Oui, je suis homme libre (1), car je n'appartiens à aucun baron, à aucun saint, à aucune église. Avant que tu fusses clerc, peut-être n'en pouvais-tu dire autant.

» — Heim, dit le clerc en hochant la tête, il n'est pas sûr que tu ne sois pas de ces serfs échappés qui se disent hommes libres parce qu'ils sont aubains, et qui ne supportent ni le cens de la tête, ni la taille, ni la

---

(1) Au commencement du onzième siècle, il n'y avait plus d'hommes libres que les hommes ayant fief; et la qualité d'*ingénu* était synonyme de celle de *noble*. Mais le déplacement des hommes, causé par les pélerinages, les prédications, les croisades et d'autres circonstances, amena l'affranchissement par le fait de plusieurs serfs. D'autres furent affranchis par leurs seigneurs. Ils tinrent un état mixte entre la servitude et la condition des hommes de guerre et d'église. Ce fut une première altération du système de la féodalité pure. Mais il n'est guère possible de classer cette espèce d'hommes libres jusqu'au temps où exista la liberté des communes.

corvée, parce qu'ils sont vagabonds. Mais après l'an et jour de domicile tu ne serais pas si fier.

» — Au nom d'Éloïm votre dieu et le nôtre, dit le Juif, dignes chrétiens, ne vous emportez pas. Vos cris ne font qu'accroître nos dangers. Il est vrai que le sire Thomas est, dit-on, assez occupé dans son château de Montaigu où on l'assiége; mais n'avons-nous pas à craindre ceux mêmes qui viennent le mettre à la raison? Continuons à marcher en paix et à parler bas. Ce n'était pas la peine de faire un circuit de dix lieues pour éviter la route ordinaire de Laon, si nous devons nous faire étriller et dévaliser au moment où nous la joignons. Écoutons plutôt le récit de ce pauvre rustique, interrompu au moment où il nous racontait pourquoi dans la cotterie (1) que nous avons traversée ce matin, nous n'avons pas vu un homme qui eût son nez et ses oreilles; si bien qu'on eût dit que l'armée du farouche Nabuch-Adonassar avait passé par-là.

Il n'en fallut pas davantage pour faire cesser la petite altercation entre le clerc et le croisé: dans ces temps grossiers elle n'avait rien qui dépassât les bornes d'une dispute ordinaire. Le pauvre rustique qui était interpelé était un vieillard vêtu d'une mauvaise casaque de *griset*, espèce de bure grise. La misère et l'habitude de l'humiliation s'étaient empreintes sur sa figure.

« Je disais donc à vos dignités, reprit-il, que le sire Thomas de Marle était né du mariage en premières

(1) On appelait *cotteries* les petits hameaux appartenant à un même seigneur, d'où le nom de cottereaux pour les serfs qui les habitaient.

noces du noble Ingelran de Boves, sire de Coucy et comte d'Amiens. Mais comme la défunte dame et comtesse, Alde de Marle (son ame soit devant Dieu!) aimait assez la compagnie d'aucuns hommes-liges de la cour de son époux, il était plus jaloux qu'il ne fallait pour sa tranquillité, et il n'a jamais pu prendre sur lui de regarder le sire Thomas comme son fils.

» — Nous savons tout cela, dit le clerc; Thomas fut chassé de la maison paternelle, et il mène maintenant la vie de Nembrod, qui est celle de plusieurs nobles barons de France.

» — Oui, ajouta le croisé; mais on peut excuser sa mère, si ce qu'on dit du sire Ingelran est vrai. Il aime un peu trop à relever la gonelle.

» — Passons là-dessus, dit le clerc; il a le renom d'être fort libéral envers la sainte Église, et de traiter les ministres de l'autel avec tout le respect qui leur est dû. On assure même qu'il a souvent à sa table de pieux abbés et de doctes chanoines qu'il traite fort honorablement ainsi que devraient le faire tous les laïques qui songent au salut de leur ame et qui veulent faire un digne usage de leurs richesses mondaines. »

Là-dessus les autres voyageurs prirent la parole. Chacun raconta ce qu'il savait. Si l'on dégageait de cette conversation les circonstances inutiles et les versions altérées ou exagérées, elle offrirait un résultat parfaitement conforme au témoignage du bon abbé Guibert de Nogent, lequel nous a transmis, avec les mémoires de sa vie, le récit fidèle des événemens contemporains.

Fx. B.

Du Talent de Walter Scott et de ses opinions.

On a beaucoup parlé de Walter Scott et de son génie, sans chercher à résoudre le problème que présentent son caractère et ses écrits. Tandis que tous les hommes de talent se placent à la tête des idées contemporaines, et que sous les chaînes même des partis, ils se montrent involontairement entraînés par le mouvement social; le seul Walter Scott, fidèle au passé dont il a embrassé le culte, et indifférent à tout ce qui émeut les hommes, joint à l'activité de la tête la plus puissante, cette apathie morale, ce dédain du perfectionnement des sociétés, qui, se révélant sans honte dans ses ouvrages, bravent le siècle où il vit, et, chose plus étonnante, ne nuisent pas à leur succès.

C'est-là sans doute un phénomème digne de fixer l'attention. Ce peintre admirable des mœurs, auquel il fut donné de recréer les vieux siècles et de leur rendre leurs vices, leurs passions, leur costume, leur réalité; cet écrivain remarquable est sans philosophie. Il ne cache point le penchant qui l'entraîne vers les dogmes immoraux qui prêchent l'abandon des lois, la stupidité des esprits et la torpeur des nations. La marche de la société ne lui est rien; absent de ce qui l'environne, c'est au passé qu'il assiste. Son observation traverse le présent sans le connaître, et plonge, pour me servir d'une expression de Bacon, dans l'abîme des temps écoulés un coup-d'œil *prophétique du*

passé. Il ignore sa propre influence ; il est aveugle sur l'impression qu'il laisse. En reproduisant des mœurs barbares, il croit nous inviter à leur barbarie. On le voit s'applaudir de la séduction qu'il prête à ces tableaux d'une civilisation imparfaite. Il s'interrompt pour faire observer à son lecteur les efforts de sa loyauté. On ne peut, sans admiration, réfléchir à l'universalité de son talent : ni sans pitié, penser à cette infirmité de son génie.

Remarquons que pour s'unir par la pensée aux destinées de l'humanité, il faut une certaine force d'ame, un enthousiasme qui manquent à Walter Scott, et dont l'ardeur même aurait nui au développement de ce talent singulier qui fait sa gloire. C'est par la réalité qu'il intéresse ; il ne crée pas, il reproduit. Jamais le cri de son indignation ne vient troubler le récit d'une scène horrible ; jamais il ne plane sur les faits qu'il rapporte ; il ne compte que sur la vérité pour émouvoir ; et l'air de simplicité avec laquelle il la laisse échapper de ses mains est un des secrets les plus précieux de son talent. Malheureux dans la poésie quand il a cherché l'idéal, il ne s'est point élevé au-dessus du vulgaire des versificateurs. Ses Contes en vers ne manquent pas de grâce et d'un certain talent de narrer. Mais cette facilité élégante de versification, ces ornemens poétiques, cet art du conteur, ont je ne sais quoi de paré, de factice et de romanesque, qui plaisent un moment et laissent peu de traces. Les passions y sont faibles, les descriptions longues, l'intérêt y languit. La fiction servait mal cet esprit observateur, positif et vigoureux : pour muse, il lui fallait la Vérité.

Aussi, dès que son indifférence a ouvert la scène où

se pressent pour ainsi dire tous les caractères, toutes les factions, tous les âges ; quand Walter Scott n'a plus de sacrifices à faire à l'épithète, ni de couleurs à chercher pour compléter une stance ; quand il rompt avec toutes les habitudes de l'homme de lettres, et se contente de reproduire en prose simple les coutumes, les mœurs, le dialecte à demi-barbares de son pays isolé du reste de la terre et des vieux temps dont son érudition et son instinct lui révèlent la physionomie : alors son génie respire à l'aise et se déploie librement. Il oublie le présent, il néglige l'avenir ; il est contemporain des temps qu'il ressuscite. Vous diriez qu'il en partage les préjugés, les mœurs, les passions, les plaisirs. Ces traditions froides que lui ont léguées les chroniques, ressortent de sa plume, remplies de mouvement et de vie ; tout s'anime, tout brille ; et le magicien, ébloui de son propre ouvrage, subjugué par l'illusion que lui-même va causer, prend en pitié les efforts de ces esprits d'un autre ordre, qui s'occupent du temps où ils vivent et des moyens d'améliorer la condition de leurs semblables.

Walter Scott, élevé en Écosse et livré à une étude constante des antiquités de ce pays, a dû se laisser aisément séduire par une certaine grâce héroïque et une simplicité pittoresque qui caractérisent les habitudes de ses compatriotes. Si vous comparez un peuple adonné au commerce et absorbé par l'industrie, avec un peuple sauvage, guerrier, agricole ; vous reconnaîtrez aisément que cette élégance de mœurs si recherchée et si estimée des nations vieillies, se trouve à un plus haut degré dans le pays le plus pauvre et le plus ignorant des deux. La vie d'aventure et d'entreprise

pour laquelle est élevé le sauvage ; l'hospitalité qu'il exerce et qui lui est rendue ; la nécessité d'attirer l'estime et d'inspirer la crainte ; cette dignité de l'homme qui donne un si grand caractère aux fils d'une terre où chacun est roi ; ces traits qui distinguent l'Écossais des montagnes, ont de quoi entraîner l'imagination la moins romanesque. Chez les Écossais de la plaine, on rencontre des mœurs plus calmes et plus humbles, un enthousiasme plus paisible, une poésie plus amoureuse et plus tendre, mais un caractère pastoral et chevaleresque dont le charme n'est pas moins puissant. Dans les champs d'Yarrow comme sur la cime des monts Grampiens, la chevalerie avait imprimé ses vestiges ; la religion avait gravé ses souvenirs ; la patrie surtout était adorée ; les peuples des rocs et des basses-terres ne s'unissaient que dans une admiration commune pour la terre natale, et dans une idolâtrie des traditions et des coutumes écossaises. Partout retentissaient les légendes qui célébraient les belles filles d'Écosse et le bras redoutable des paysans d'autrefois.

C'était-là, au sein de cette terre de souvenirs que devait naître ce génie de Walter Scott, si amoureux de souvenirs. La tendance nationale ne fit qu'augmenter son penchant naturel. Il vécût dans le passé ; il en fit son temple, son sanctuaire, l'asile de son génie. Il ne se mêla point aux émotions de son époque ; il en dédaigna les espérances comme les craintes. Moins il avait de philosophie, plus ses tableaux naïfs frappèrent des esprits raisonneurs et des ames blasées. Les enfans d'une société maladive trouvèrent un vif attrait dans ces peintures des mœurs primitives, qui les transportaient au milieu d'une société passionnée, sauvage et puis-

sante ; et comme un malade se plonge dans le bain de glace qui semble lui prêter un moment le ressort qui lui manque et la vitalité qui le fuit ; en nous arrachant à la conscience de nos éternelles faiblesses et de nos vains désirs, en nous associant à des mœurs plus fortes dans leurs viées mêmes, Walter Scott nous procura une jouissance énergique, remède passager à la satiété qui nous tue, et à la fatigue de nos mœurs élégantes et énervées.

V. A.

DES FAUX VICES.

Cette expression me semble nécessaire ; la régularité du discours et l'exactitude de l'observation exigent qu'on l'invente si elle n'existe pas. La plupart de nos défauts sont des emprunts ; nous n'avons pas même la propriété de nos ridicules.

Si l'on parvenait à prouver que la plupart des hommes se parent d'infirmités morales, que la bonne nature ne leur a point données : on rendrait, je crois, un éminent service à la science. On prouverait que ces moralistes si cruels ont calomnié l'espèce humaine et qu'elle vaut mieux qu'ils ne le pensent. Chacun finirait par convenir que cette commune adoption des faux vices, que cette manie générale de s'inoculer, pour ainsi dire, des défauts étrangers et des sottises factices, est une marque d'humilité toute exemplaire, et une manière tacite de reconnaître la faiblesse humaine et d'abaisser notre orgueil sous le niveau d'une sottise commune et d'un vasselage universel rendu à la suzeraineté du ridicule.

Les infirmités purement physiques ont elles-mêmes régné à certaines époques. Certaines maladies d'adoption se sont emparées de la société. On a vu tous les gens de bon-ton avoir spontanément un estomac détestable. Ensuite tous les nerfs ont été faibles. Les mi-

graines ont fait glorieusement le tour de l'Europe. Nous avons vu les fats en lunettes et l'amour porter des besicles. On a traîné la jambe; on a porté son corps en le dandinant; on s'est voûté; on a porté perruque; on s'est mis au régime. Un bégayement universel a proscrit certaines lettres de l'alphabet. La langue qui en 1802 eût prononcé nettement le mot *robe*, eût été condamnée comme de mauvais-goût; l'infirmité à la mode exigeait que l'on prononçât *une hobe.* De la lettre *R*, la proscription s'est étendue à la lettre *J:* on devait dire une *zolie femme*, comme les petits enfans qui ne savent pas parler. Le grasseyement, le sifflement, le chuchotement se sont succédés; certains vices de prononciation se sont naturalisés pour quelques semaines dans le plus beau monde. On a été forcé de créer des termes pour ces nouvelles calamités; et si le dictionnaire de l'académie n'a pas adopté ceux de *susseyement* et de *zezeyement*, qui indiquent la prodigalité des *S* et des *Z*, qui avaient cours dans ce temps-là, c'est un oubli évident et grossier, que nous invitons M. le secrétaire-perpétuel à réparer au plus tôt, de peur que le cercle constant de nos caprices ne ramène un jour ces malheurs physiques pour lesquels l'expression viendrait à nous manquer.

Il est facile de s'apercevoir que tous ces malades le sont de leur plein gré. Mais l'observation des fausses infirmités morales exige plus de discernement. Il est rare que nous portions sur les autres un regard assez pénétrant pour distinguer si les vices qu'ils affectent sont naturels ou d'emprunt : s'ils leur appartiennent, ou si, par un effort modeste, un caractère, s'appliquant à se déformer, s'est enveloppé, pour ainsi dire, d'une

nature acquise dont il est difficile de soulever les voiles.

Rien n'est plus commun cependant aujourd'hui : les chances des révolutions, le hasard des passions, des partis, des amitiés, des haines, ont déplacé tous les hommes et les ont jetés pêle-mêle dans mille situations contraintes, dont ils ont voulu subir la gêne, sans trahir le secret de leur fausse position. La société ressemble à une troupe d'acteurs, à qui le sort aurait assigné leurs rôles. Chacun se trouve hors de son caractère, et cependant veut le soutenir. La duègne fait l'amoureuse, Crispin est métromane, Fugantini devient poëte ; et Turcaret se plie de son mieux aux génuflexions de Tartufe.

Traitez avec indulgence ces acteurs, et ne prenez pas pour leurs défauts réels, les ridicules dont ils s'affublent. Dans la conscience de ce contraste pénible et bizarre qui résulte du peu d'accord de leur caractère vrai et de leur faux caractère, ils chargent presque toujours le rôle qu'ils adoptent. Si *John Drydust* est coupable de ce mauvais calembourg, c'est qu'il est érudit. Il veut bien qu'on lui croie l'esprit faux, pourvu que l'on suppose qu'il en a. Il cache une infirmité par une autre : celle qu'il adopte ne va point à sa taille ; il eût mieux fait de garder la sienne.

Pointy n'a qu'une sorte d'esprit; mais il en a beaucoup. Son intelligence est subtile, son expression maniérée : c'est ainsi qu'il est né. Mais il n'est point content de son partage. Il aspire à l'enthousiasme ; il prêche l'illuminisme ; Swedenborg est son maître, et Kant est son apôtre. Il applique tout son art à cacher la sécheresse de son esprit, et à propager en vers ossianiques les doctrines sentimentales. Ce fanfaron d'illuminisme, que

le ridicule environne, est le martyr volontaire d'une vanité qui se tourmente pour s'immoler.

Vous voyez, sous les paillettes et les lambeaux oratoires de ce discoureur pour l'arbitraire, percer son caractère véritable : c'est un jacobin honteux, devenu ministériel malgré lui. Sous le manteau sale du tribun populaire, le talon rouge paraît encore. Tel cuirassier, vêtu de la simarre, a conservé dans ses discours les formes piquantes et vives du langage militaire. Tel écrivain, qui enchaîné aux colonnes de son journal, soumet son esprit à une volontaire paralysie, révèle par des traits inattendus la raison et le bon sens, dont il aurait pu faire usage. Malheureux, qui n'ont point les bénéfices de leurs qualités naturelles, et qui acceptent à la fois les charges de leurs vices acquis et de leurs vices réels.

Des nations entières ont adopté de faux vices. Le baquet de Mesmer et les folies du magnétisme ont eu des fanatiques, au temps même de l'incrédulité. Sous la monarchie la plus absolue, le système de Law est venu fonder l'égalité devant la puissance de l'or, et forcer tous les rangs de fraterniser aux pieds de la statue de l'Agio. On a vu des nations légères accepter pour un temps les vices pesans de la finance ; et des nations pesantes se faire frivoles par caprice. Ce ne sont pas des mœurs, ce sont des manies ; et plus elles offrent de contraste avec le véritable caractère des peuples, plus on doit croire que leur règne sera passager et leur puissance fugitive.

CH.

DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

Le style est l'homme même, cette vérité est palpable. Appliquée au style épistolaire qui réfléchit comme un miroir fidèle la physionomie morale des personnes, il ne faut pas en conclure que généralement on retrouve le caractère des individus dans les lettres qu'ils ont écrites; l'induction serait fausse : pourquoi? parce que l'homme qui est plus imitateur que le singe, donne rarement à ses idées un vêtement original; il emprunte de toutes parts des lambeaux de diverses couleurs, et se fabrique pour ses pensées et même pour ses sentimens, un habit d'arlequin. Il semble que notre orgueil et notre vanité devraient nous préserver de l'imitation; vainement nous allions dans notre composé tous les contraires, aussi un œil un peu exercé découvre dans les lettres écrites en apparence avec abandon, des phrases disparates qui prouvent que c'est la mémoire qui a fait seule tous les frais de la sensibilité; le cœur n'a pas même été interrogé : défions-nous des émotions de tête, comme des voix de tête.

On doit inférer des observations précédentes, que peu de personnes ont un style qui soit leur propriété comme leurs bras et leurs jambes.

Pauci quos æquus amavit Jupiter.

Voilà ce qui légitime notre admiration pour ce

êtres privilégiés dont la plume est un pinceau et qui se peignent eux-mêmes aussi bien que personne, et les choses dont ils parlent. Si madame de Sévigné revenait au monde, il suffirait de l'entendre parler pour la reconnaître, parce que *son style, c'est elle-même.*

Ses Lettres ont fait pâlir l'étoile des amans devant l'étoile de la tendresse maternelle. Cette femme si justement célèbre a, sans le savoir, élevé un des plus beaux monumens littéraires du siècle de Louis XIV. On se demande ce qu'il faut le plus admirer en elle, ou son inépuisable et pénétrante sensibilité, ou la manière dont elle l'exprime. Elle fait autant d'honneur à son sexe par les qualités de son ame, qu'elle fait honneur à la littérature par celles de son esprit. On trouve en madame de Sévigné *ce je ne sais quoi de céleste*, que les Gaulois attribuaient à certaines femmes d'élite, don précieux par lequel elles se mettaient en communication avec la Divinité. S'il est un sentiment capable de nous élever au-dessus de l'humanité, ce doit être celui qui, purgé de tout égoïsme, se répand avec plénitude sur l'objet que nous chérissons. L'amour où *le moi* entre avec plus ou moins d'alliage, ne peut avoir cet avantage; l'amitié même ne peut y prétendre, parce qu'elle est fondée sur un échange de bons offices; mais la tendresse maternelle, telle que la ressentait madame de Sévigné, tendresse dégagée de tout intérêt individuel, semble douée de ces ailes de feu qui ravissent une ame au céleste séjour.

Des moralistes sévères ont prétendu qu'il y avait trop de passions dans son amour pour sa fille, et que l'affection la plus légitime a besoin de se contenir et

de se régler. Les bonnes gens que les moralistes! ils voudraient concilier les choses les plus contraires. Une ame de la trempe de madame de Sévigné, ame ouverte sans cesse aux émotions les plus délicates, les plus tendres, les plus soudaines, devait, en les répandant sur un objet, l'en couvrir tout entier, et, pour ainsi dire, l'en inonder. Admirons-la, au contraire, de n'avoir aimé que sa fille à une époque où régnaient les mœurs les plus dissolues, que le monarque encourageait encore par son exemple; admirons-la de s'être soustraite à cette dévote mysticité propre à fausser l'esprit et le cœur, et qui était tant à la mode au temps où elle vivait; admirons-la d'avoir porté le poids d'un siècle superstitieux et fanatique, d'une façon bien plus dégagée que beaucoup de grands personnages distingués par leurs lumières et leur génie. Les impressions, j'allais dire les révélations de la nature, étaient si justes, si vraies chez madame de Sévigné, qu'elles lui tinrent lieu de philosophie; et, malgré ses efforts pour se conformer aux étiquettes de la cour, elle ne put réussir à devenir dévote. Son esprit et son jugement l'emportèrent toujours sur ses belles résolutions. Elle ne peut même s'empêcher de plaisanter sur certaine pratique. « On aime tant à parler » de soi (dit-elle), qu'on ne s'en lasse jamais, et » voilà pourquoi les dévotes aiment à être avec leur » confesseur; c'est le plaisir de parler de soi, quand » on devrait en dire du mal. »

Elle s'égaie en mille endroits sur les évêques : « L'évêque d'Autun prononça l'oraison funèbre de madame de Longueville avec toute la capacité, toute » la grâce et toute l'habileté dont un homme puisse



» être capable : ce n'était point Tartufe, ce n'était » point un patelin, c'était un prélat de conséquence. »
On ne peut dire plus finement que Monseigneur sortait alors de son caractère.

« L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de » Saint-Germain : c'était comme un tourbillon. Il » croit bien être grand-seigneur, et ses gens le croient » encore plus que lui. Il passait au grand trot au tra- » vers de Nanterre, tra, tra, tra ; il rencontre un » un homme à cheval. Gare, gare ; le pauvre homme » veut se ranger ; son cheval ne le veut pas ; enfin » le carrosse et les six chevaux renversent l'homme » et le cheval cul par-dessus tête, et si par-dessus, » que le carrosse en fut versé et renversé. En même » temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à » être roués ou estropiés, se relèvent miraculeuse- » ment, remontent l'un sur l'autre et s'enfuient et » courent encore ; pendant que les laquais de l'arche- » vêque et le cocher, et l'archevêque lui-même, se » mettent à crier : « Arrête ! arrête le coquin ! qu'on » lui donne cent coups. »

L'archevêque racontant ceci, disait : « Si j'avais » tenu le maraud, je lui aurais rompu les bras et » coupé les oreilles. »

Il est impossible de mieux peindre la vanité et la charité de Messieurs les prélats du siècle de Louis XIV. En parlant du grand Bossuet lui-même, à qui on venait de donner l'abbaye de Rebais, sans compter plusieurs autres bénefices, elle soupire à la manière d'Orgon dans le *Tartufe*, et s'écrie : *Le pauvre homme!* Ailleurs elle plaisante sur un évêque chasseur.

J'ai mieux aimé faire quelques citations, que d'énu-

mérer les qualités de son style, qui sont infinies. Grâce, souplesse, flexibilité, naturel, ellipses ingénieuses, originalité de tour, élégance continue, éloquence du cœur, qui atteint le plus haut degré du sublime et du pathétique. Elle anime, vivifie, enchante tout ce qui tombe sous sa plume créatrice; tantôt elle vous fait parcourir les plus petits sentiers du domaine de la sensibilité ; elle peint d'un seul trait l'état d'une ame qui n'ose aborder la pensée d'un grand malheur. Il n'est rien de si inerte qui ne palpite sous sa main; sa plume est aussi puissante que la baguette de Circée.

On lui a reproché, avec quelque raison, de n'avoir pas senti tout le mérite de Racine, ce poëte du cœur; elle devait cependant le retrouver dans Clytemnestre. Elle était trop sensible, a-t-on dit, aux petites vanités de cour; elle mettait un trop grand prix à obtenir une parole de la reine, et surtout à danser avec le roi. Ces petites faiblesses ne me déplaisent pas clairsemées sur un si riche fond des plus précieuses qualités :

A ces petits défauts marqués dans sa peinture
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.

Les Lettres de madame de Sévigné ont prouvé que la langue française, inépuisable en traits pittoresques, est aussi digne interprète des sentimens les plus tendres et les plus délicats, que des sciences et de la philosophie.

S.

SPECTACLES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — COMÉDIE-FRANÇAISE. — ODÉON. — VARIÉTÉS.

Le succès d'*Il Crociato*, opéra d'un jeune compositeur allemand qui a trop imité la manière italienne, s'est confirmé dans la salle immense de l'Opéra. Les chœurs de M. Meyer-Beer ont produit plus d'effet; le *spectacle* qui accompagne l'action de son drame a pris un plus grand caractère. Madame Pasta a chanté dans cette représentation d'apparat avec toute la supériorité qu'on lui reconnaît. Madame Mombelli s'est fait applaudir auprès d'elle. L'avant-veille, le *ténore* Rubini s'était produit dans la rue de Louvois avec des avantages qui pourraient faire oublier Donzelli aux amateurs, si la mémoire de leurs oreilles n'était pas la plus grande des mémoires.

Enregistrons ici, pour souvenir, qu'il a paru au Théâtre-Français cette semaine un Lord de l'amirauté, qui après avoir pleuré une femme qui lui a donné un fils, en a épousé une seconde qu'il a abandonnée en Amérique, puis une troisième qui porte à Londres le nom de lady Davenant. Ce brave homme n'a pas si bien dissimulé, comme trépassé, que son épouse de l'autre monde ne revienne le surprendre au moment où il se croit le plus heureux des vivans. Son fils, grand garçon qui manifeste d'assez bonne heure les dispositions ma-

trimoniales de M. son père, veut épouser l'une de ses mères qu'il a rencontrées par hasard, et le frère de la délaissée veut tuer l'infidèle Papa, pour que le fils épouse sa veuve. Le mari à trois femmes prévient tout le monde par un suicide, et il résulte de cette complication de vœux et de crimes, de tout cet imbroglio de sentimens, un drame ou mélodrame, qui console les amateurs de toute absence de talent comique. L'ouvrage finit par un coup d'épée qui transperce infailliblement les ames sensibles du parterre. Et voilà la comédie telle que la censure nous l'a faite sur le premier théâtre de l'Europe.

Pendant que lord Davenant se suicidait à la Comédie-Française, à l'Odéon le major Lindorff protestait contre sa mort, et parvenait à se faire pardonner un crime beaucoup moins grave à la vérité que celui de polygamie. Le major a gagné une bataille, mais il a mal pris son temps; Frédéric avait défendu de vaincre avant une heure donnée, et Lindorff, pressé de se mesurer avec les Autrichiens, a remporté une victoire prématurée. Ce délit contre la discipline militaire, Frédéric n'est pas homme à le donner. Le coupable le sait, aussi fait-il prudemment courir le bruit de sa mort après s'être enfermé dans son château. L'annonce de son trépas éveille l'appétit de ses héritiers, qui se présentent chez le défunt avec les preuves de leurs droits à la succession. Parmi les collatéraux sont Ernest, neveu du major, et Victorine, fille de madame de Lisberg, parente elle-même du malheureux vainqueur. Lindorff est amoureux de sa nièce, qui est également recherchée par Ernest, pour la passion duquel la mort du baron est une heureute chance. La position

du mort supposé est embarrassante ; s'il soulève le voile qui le cache, la rigueur des lois militaires va l'atteindre ; s'il reste inconnu à tous ceux qui l'entourent, il perd Victorine, et sa fortune est livrée à des gens avides de succéder.

MM. Gustave et Léon ont tiré un parti assez divertissant de cette donnée qui n'est pas neuve. Les incidens qu'ils ont imaginés pour augmenter, d'acte en acte et de scène en scène, l'embarras de Lindorff, sont, sinon tous ingénieux, du moins amusans. L'intrigue de la pièce est un peu compliquée, mais les détails en sont pleins de gaieté, d'esprit et de grâce. Le style de la comédie nouvelle est remarquable par une élégante facilité, par une foule de bonnes plaisanteries et par quelques traits d'observation fine et délicate, qui font bien augurer de l'avenir des jeunes auteurs. On dit que le *Mort dans l'embarras* est leur coup d'essai.

C'est l'observation d'une toute autre Nature, l'esprit d'une autre qualité, la gaieté d'un autre goût, la grâce d'autres figures, les plaisanteries d'une autre portée qui ont fait réussir au théâtre des Variétés *les Cochers*, tableau populaire et grivois de MM. Brazier, Dumersan et Gabriel. Cette *charge*, comme celle de Charlet, a le mérite de la vérité ; c'est tout ce qu'il est permis d'exiger d'ouvrages de cette espèce, qui sont à la comédie ce que la caricature est à la peinture de style, ce que la philosophie d'Escobar est à la morale de Socrate, enfin ce que les auteurs du *Solitaire* et de *Tristan* sont à Schiller, à Byron, à Châteaubriánt, à Lamartine, etc.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

M. Arago, de l'Académie des Sciences, professeur à l'Observatoire, va publier son Cours d'Astronomie divisée en vingt-cinq leçons. C'est une nouvelle que les savans qui l'envient, les dames qui vont l'écouter en foule, et les écrivains les plus habiles n'apprendront pas avec indifférence.

« La voix de M. Chaptal a été entendue jusque dans l'Inde. » C'est ce qu'affirme son teinturier. On devra à sa docte seigneurie le *bablah*, espèce de mordant qui remplace *la galle*, et dont on appréciera les avantages au quartier du Luxembourg, puisque le *bablah*, ou *tanin oriental*, assure la fixité et la durée des couleurs.

Le retour de M. de La Fayette intéresse nos arts. La numismatique lui élève déjà un monument : une des faces de la médaille qui se prépare représente les traits du général, et l'autre le vaisseau américain qui l'a ramené dans sa patrie. Le nom d'un de ses plus glorieux combats sert d'inscription à cette médaille française. C'est en Belgique qu'elle sera frappée.

Une feuille qui s'est vendue en gros, mais que personne n'achète en détail, nous reproche notre confraternité avec *le Constitutionnel*. Loin de nous en

défendre, nous tiendrons toujours à honneur la profession des mêmes principes et la fidélité aux mêmes affections. Nous préférons, nous autres, la paix de notre conscience au salaire d'un maître, et le suffrage de nos égaux aux complimens que recherchent nos agresseurs parmi leurs confrères galonnés.

☞ Si nous n'étions pas les amis de M. Viennet, nous voudrions le devenir. Nous voudrions fonder une alliance d'estime et d'affection avec l'auteur du poëme de *Parga* et de l'épître à M. l'abbé de *La Mennais*. D'accord avec lui sur nos doctrines les plus élevées, nous différons essentiellement d'opinions littéraires, et cette double condition établit les meilleures bases et les plus agréables rapports du commerce de la vie. On s'estime et on se contredit.

La contradiction sera grande de notre part quand nous en viendrons à examiner en détail son nouveau poëme du *Siége de Damas*, publié comme pour rappeler en ce moment à l'Académie française qu'elle devrait admettre dans ses rangs un écrivain nerveux, un homme d'esprit, un vainqueur dans la périlleuse carrière du théâtre. Quand il sera nommé, nous reprocherons à M. Viennet de n'avoir pas suivi la première idée que lui inspira le sujet du *Siége de Damas*, celle d'en faire autre chose que ce qu'il a appelé lui-même une *épopée de chevalet:* composition sans charme et sans pathétique, jetée dans le moule usé, dans les formes vieillies des ouvrages qui ont épuisé notre admiration. C'est aussi par trop se moquer des gens que de venir mêler aux affaires du moyen âge les déités d'Hésiode, et que d'envoyer, par exemple, Cupidon à tra-

vers les rangs d'une armée turque, avec M. Morphée, qui vient jouer sur les rives du *Pharphar* son ancien rôle du mont Ida. Il y aura bientôt trois cents ans que le Tasse se crut obligé de rajeunir le merveilleux poétique pour intéresser aux querelles du Croissant et de la Croix ; et reprendre aujourd'hui la friperie de l'Olympe, c'est se montrer dans les arts presque aussi entêté du *statu quo* que ne le sont, dans leurs prétentions féodales, les barons limousins et les douairières de faubourgs.

Le *Siége de Damas* n'est pas un poëme ; c'est un livre, et un livre fait avec des souvenirs grecs et latins. Vous n'y verrez aucune trace de l'histoire moderne, ni les mœurs des temps, ni la couleur des lieux, ni l'étrangeté de deux fanatismes armés l'un contre l'autre. Les guerriers, les amoureux, les princesses de M. Viennet sont nos plus anciennes connaissances ; ce sont les comédiens du siége de Troie, mêlés à quelques *sujets* de la troupe de Jérusalem, qui viennent donner une représentation d'un très-vieux drame devant les remparts de Damas.

Et encore, est-ce là Damas? Miséricorde! quand les études historiques sont devenues familières à tous les esprits, quand le grand peintre d'Ivanhoë et de Quentin Durward a chargé la palette poétique de tant de teintes vraies et naïves, quel Épiménide, endormi aux lectures scholastiques, peut imaginer que son réveil ne rendra pas aux lecteurs cet état dont il est à peine sorti lui-même?

Nous n'entrons point dans l'analyse du sujet : il manque d'intérêt et de grandeur. Le poëte ne procède point par tableaux : il raconte, il expose. Il tient une

plume et rarement une lyre (instrument classique, pourtant); on voudrait de meilleures rimes et plus d'enchantement dans ses vers qui ne sont, en général, que corrects et académiques.

Mais d'où vient qu'un si noble caractère que celui de M. Viennet n'a point distingué, parmi les adversaires qu'il s'est faits dans sa préface, ceux qu'il doit honorer, tout en les combattant? Il en est que dans l'aristocratie de ses prétentions littéraires, et du haut de son Parnasse *privilégié*, il appelle des *parvenus*, et qui mériteraient peut-être quelque courtoisie de la part du chevalier des Grecs. « Dix élèves, dit-il, de cette école » normale, dont la destruction fut une calamité pour » l'enseignement, forcés de suppléer par leurs travaux » à l'existence dont on les avait dépouillés, voulaient » mettre en commun leurs talens, leurs connaissances » et grossir le nombre des arbitres quotidiens d'une » littérature qu'ils ne pouvaient plus enseigner. Le » genre de leurs études, leurs antécédens, leurs goûts, » les attachaient à la doctrine des classiques; une *co-* » *terie* s'en empare et les *pousse* dans une direction » contraire.... »

Et de qui s'empare-t-on ainsi, s'il vous plaît? Peut-être de gens sans conscience et sans supériorité. Mais quand on peut donner une influence, on n'est guère disposé à la recevoir. Et d'ailleurs, pourquoi, de votre part, ces suppositions de corruption morale et de séductions que vous ne subiriez pas? Il nous semble, à nous qui sommes désintéressés dans votre accusation, que si l'on voulait absolument citer l'existence d'une *coterie*, on la trouverait bien plutôt dans cette compagnie dont vous invoquez déjà le dictionnaire et dont vous

flattez le président, sans doute sans préméditation. Au reste, les *parvenus* vous pardonneront cette dénomination. Les disciples de Luther et les sous-lieutenans de Bonaparte ne sont guère autre chose dans ce monde, et ils s'en consolent. Quant à l'auteur de *Sigismond*, qui ne peut craindre la vérité après l'avoir subie, nous lui dirons que son talent est réservé à d'autres succès qu'à ceux de la tragédie et de l'épopée. C'est l'épître philosophique, c'est la satire, qui conviennent à son esprit. Déjà il a cueilli des palmes dans cette carrière ; qu'il la poursuive. Si les attaques de quelques journaux provoquaient ses réponses, il peut choisir cette feuille même pour y établir sa libre défense, et qu'il reprenne ensuite le carquois satirique, dussions-nous attirer quelques flèches jusque sur notre obscurité.

⁂ « La société marche vers cette époque mena-
» çante du débordement des livres, où le monde civi-
» lisé disparaîtra une seconde fois *sous un déluge uni-*
» *versel de papier imprimé*! » Voilà ce que M. Gosselin laisse dire dans la préface d'une *Biographie universelle* CLASSIQUE, ouvrage utile qu'il publie par livraisons, et dont la rédaction est confiée à M. le général Beauvais. — Est-ce donc ce brave officier qui a peur d'un pareil événement ? — Vous ne le croyez pas. — Serait-ce quelque frère ignorantin qui traduirait en cette prédiction sinistre sa crainte des lumières ? — Point du tout. La préface que nous avons sous les yeux est attribuée à un docte bibliomane ; mais l'auteur de *Smarra* se plaît aux rêveries bizarres, et le sommeil a pour lui des inspirations si éloquentes qu'il en garde toujours quelque chose, même éveillé.

☛ A propos de déluge, tâchez de vous procurer la lecture d'une parade fort spirituelle que ce triste sujet aurait inspirée à l'un de nos plus tragiques auteurs. Le patriarche qui connaît d'avance le péril du genre humain, fait construire un immense bateau au sommet d'une montagne; il est en butte, dans la pièce, à une foule de sarcasmes que nous ne pouvons répéter; mais on ne sait si on doit s'indigner ou rire, quand les nombreux ouvriers qu'il a employés, charpentiers, cloutiers, menuisiers, viennent lui présenter leurs mémoires. Le planteur de vignes les éconduit par ces paroles: « Allez, mes bons amis, et revenez dans un mois. Nous serons quittes les uns envers les autres, et je vous assure que vous aurez même un bon *pour-boire*.

☛ M. Étienne vient d'achever, au fond d'une vallée des Vosges, une comédie en cinq actes, intitulée *le Flatteur et l'Envieux*. Le prochain retour à Paris de cet écrivain que le public applaudissait jusqu'à l'Académie, promet de piquans articles à nos lecteurs. Ils reconnaîtront bientôt la supériorité du poëte dans les jugemens du critique.

☛ Les nombreux amis de M. Dupaty l'engagent à publier ses tableaux poétiques de la *Restauration*. Nous l'avertissons que s'il résiste à leurs vœux, nous avons la mémoire assez heureuse pour pouvoir citer dans *le Mercure* des fragmens nombreux de cette éloquente satire.

☛ Un poëte gascon donna autrefois au théâtre un *Mahomet* qui ne fut pas aussi vainqueur à Paris qu'à Constantinople. Le poëte faisait pourtant de coûteux sacrifices pour soutenir son héros. « Cela va bien,

» lui dit un de ses amis, vous voilà déjà à six repré-
» sentations: encore six, et vous aurez l'équivalent
» d'un succès. — Vous voulez donc, repartit le rimeur,
» que je vende ma dernière chemise. »

➳ M. de Lormian, mécontent de son dernier triomphe, et pour répondre aux satires qu'on vient de publier contre lui, prépare un poëme goth, intitulé, je crois, *Frigidie*, chronique du quatorzième ou quinzième siècle.

➳ On imprime un nouvel ouvrage de madame Louise Belloc: *Napoléon et les Grecs*. Ce grand homme et ce grand peuple auraient peut-être eu besoin de s'associer ailleurs que dans un livre.

➳ Dans un salon, où de très-hautes et très-puissantes dames traitaient avec leurs directeurs diverses questions ascétiques, la conversation tomba sur Jacques Clément. Il est bien singulier, dit l'une des dévotes, que Bonaparte n'ait pas rencontré quelque poignard dévoué.... « Que voulez-vous, repartit un des assistans, il n'y avait plus de religieux en France. »

➳ La statue de Louis XIV poursuit sa course triomphale. Depuis Melun jusqu'à Auxerre, toutes les villes devant lesquelles elle s'est présentée, lui ont envoyé leurs municipalités en députation. Des hommages sans nombre ont été rendus à ce simulacre de roi. On ne dit point si des discours louangeurs lui sont adressés, et les clefs des villes présentées; mais on l'entoure de tous les honneurs de la guerre; les rues sont trop étroites, pour que son char circule.

Certaines personnes n'ont voulu voir dans ces ovations

départementales, qu'un culte rendu à Louis XIV lui-même. Nous repoussons cette idée comme impie : tous les rois de France ne sont pas mis au nombre des saints, et les seuls empereurs de Rome étaient divinisés par la mort. C'est à l'art seul que la gendarmerie a décerné cette espèce d'apothéose.

Un épicurien à la Rumfort, qui se croit en droit d'écrire sur l'*art politique*, parce qu'il rédigea jadis en vers burlesques les constitutions de l'empire restauré des Baleine et des Beauvilliers, M. Berchoux vient de publier dans un journal officiel une admonestation rimée au siècle pervers qui se permet de penser et qui ne sait plus rire.

Cette pièce, bien qu'abondamment assaisonnée de gros sel, est d'un goût assez insipide, et c'est tout au plus si elle est capable de plaire à l'office de la trésorerie. L'Aristote des fourneaux se plaint d'un peuple qui ne se paye pas de calembourgs et de turlupinades. Il voit le malheur de la France dans cette gravité dont nos pères ne nous auraient pas crus capables : il voudrait que nous fussions frivoles comme on l'était au bon temps ; il blâme le curieux désir qui nous porte à nous mêler de nos affaires ; il nous trouve fort indiscrets dans notre conduite à l'égard de ces pauvres dépositaires de notre fortune ; et comme il établit autrefois que le chef du gouvernement culinaire doit être maître absolu dans son royaume, il prétend que le monarque des Gaules doit l'être aussi dans le sien. Il s'étonne qu'on pense à changer une excellence qui a la meilleure cuisine de l'Europe, et il n'aperçoit dans l'avenir de félicité pour l'État, que lorsque le sys-

tème gastronomique, parfaitement pondéré, ne trouvera plus de frondeurs, et qu'on rira de tout, excepté de ce qui est moquable. Il est bien entendu que si nous analysons ici *la Boutade politique* (et non *poétique*, ainsi que l'a imprimé, sans doute par erreur, la *Gazette de France*), ce n'est point au fond des idées que nous nous attaquons : Dieu nous en garde! La forme seule nous appartient, et cette forme n'est pas heureuse. A peine y distingue-t-on deux vers passablement *troussés*, comme on dit en français de cuisine; c'est une longue *farce* sans épices, une espèce d'*épigramme d'agneau*.

Ce que renferme d'assez gai cette parodie de la satire, ce sont les vers suivans sur l'un des plus nobles caractères des temps modernes:

. . . . . . On va voir, par son zèle emporté,
Des Pindares du jour l'escadron indompté
Opposer au Croissant le *sabre* de Bellone,
Sur les pas d'un BYRON *de mémoire bouffone*.

Un homme qui fait des vers, et qui a le courage d'insulter à la mémoire d'un poëte mort sur la terre épique où se débattent les Grecs, est bientôt jugé. Son goût et son inspiration ne peuvent s'élever qu'à la hauteur des hymnes digestifs. Il ne comprend que les chansons du ventre; il n'aime que les refrains à boire et à manger : nous le renvoyons donc au feu de la broche, et nous lui souhaitons les seuls lauriers qu'il estime, ceux dont Bayonne et Mayence parfument l'hôtel de Rivoli.

L'INDIFFÉRENCE.

Si l'on te dit que tu me plais,
Va, ne crois pas à ce langage;
Si l'on te dit que je te hais,
On te trompe encor davantage.

Tu peux, au gré de tes désirs,
M'accabler d'éloge ou de blâme,
Sans que j'éprouve au fond de l'ame
Ni ressentimens ni plaisirs.

Je puis te voir triste, inquiète,
Sans perdre ma sérénité;
Et, sans partager ta gaîté,
Te voir joyeuse et satisfaite.

Tu peux demeurer ou partir,
Ou parler, ou rester muette,
Sans que jamais je te regrette,
Sans que je te trouve indiscrète,
Ou que je songe à t'applaudir.

Lorsque j'entends que l'on t'accuse,
Mon cœur n'en est point offensé;
Mon cœur aussi n'est point blessé
Si par hasard quelqu'un t'excuse.

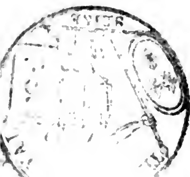
Je puis de tes folles amours
Ouïr le récit sans me plaindre ;
Sans te désirer, sans te craindre,
Te voir des plus brillans atours
Toujours te parer, et toujours
De l'art de séduire et de feindre
Tenter l'inutile secours.

Que veux-tu donc?... Pourquoi, Zelmire,
T'occuper constamment de moi?
A quoi bon sans cesse médire
D'un ingrat qui voit sans effroi
Tout ce qu'un vain dépit t'inspire;
Qui ne te blâme, ni t'admire,
Et ne parle jamais de toi?

Pourquoi d'un dédaigneux sourire
M'accueillir lorsque tu me vois?
Je t'avertis, belle Zelmire,
Qu'à mon repos il ne peut nuire,
Et qu'à peine je l'aperçois.

D'où vient ta haine pour Elvire?
Sans t'offenser ne peut-on dire
Si je fus l'objet de son choix,
Si je l'aimai, si quelquefois
Pour elle encore je soupire?

D'où vient que ton œil curieux
Tour à tour me cherche et m'évite?
Pourquoi la tristesse hypocrite
Qui voile ton front soucieux,
Lorsqu'après une longue attente,
Sur ce front où ta main savante



Arrête encore, à force d'art,
Un dernier reste de jeunesse,
Par hasard ou par politesse
Je laisse tomber un regard?

Non, de ce facile manége
Tu ne goûteras point le fruit;
Mon cœur n'aime pas qu'on l'assiége;
Il échappe à qui le poursuit.
A t'honorer de ma vengeance,
A t'adorer par complaisance,
Jamais je ne me résoudrai;
De tes bontés, de tes avances,
De tes petites médisances,
Jamais je ne profiterai;
Et dans l'oubli, dans le silence,
Prudemment j'ensevelirai
Ma discrète reconnaissance.

Va, Zelmire, il faut sans retour
Bannir une espérance vaine:
Je ne saurais porter ta chaîne,
Ne fût-ce même qu'un seul jour,
Et je ne veux prendre la peine
Ni de justifier ta haine,
Ni de mériter ton amour.

Comte de Peyronnet.

Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'a nos jours, etc.; *par* M. Aug. Thierry.

Quand un peuple commence à se reposer du fracas des guerres et des révolutions, les esprits, ébranlés par le tableau des catastrophes récentes, deviennent plus curieux du passé. Accoutumé, pour ainsi dire, à faire de l'histoire en action, on a besoin d'une occupation qui ne détourne pas entièrement de la première. On se jette avec avidité sur tous les faits qu'on nous présente. On veut l'histoire partout, jusque dans les romans. C'est peut-être à cette cause que l'on doit attribuer en France le nombre prodigieux d'historiens qu'on voit éclore de tous côtés. Parmi ceux qui se recommandent à la méditation des hommes, il faut placer au premier rang M. Thierry.

Il n'a point fait abnégation de son siècle, pour se transporter et vivre exclusivement dans les siècles qu'il veut décrire ; il s'y est transporté avec nos mœurs, nos usages, notre costume, notre langage. Le contraste de cette civilisation au milieu de la barbarie est comme l'ombre qui fait saillir les figures sur la toile. Écrire l'histoire, c'est traduire à sa barre les temps qui ne sont plus. Si, oubliant cette magistrature, je me dépouille du présent pour me revêtir du passé, je ne suis qu'un témoin de plus et un témoin inutile qui rend compte de ce qu'on lui a dit et non de ce qu'il a vu :

tel n'est point l'historien. Il faut qu'il assiste au passé, des hauteurs du présent. Il faut qu'on dise de lui comme Thomas de Bossuet : « Il semble que du som» met d'un lieu élevé, il découvre de grands événe» mens qui se passent sous ses yeux, et les raconte à » des hommes qui sont en bas. » In sublimem evecti locum, non urbium modò et imperiorum agnoscimus situm, sed eorumdem ortus et interitus, tantorumque eventuum causas, derogimus, et totam denique omnium retrò seculorum fabulam contemplamur. (Ch. Coffin. *De historiæ utilitatibus.*)

Laissons à nos chroniques, à nos mémoires leur style naïf et leurs formes vieillies : ce n'est pas quand la peinture nous a donné Raphaël et David qu'il est permis de peindre comme Cimabué. Laissons-les négliger le but pour les moyens, et étouffer les résultats sous le flot des détails. Nous apprenons de la civilisation à dégager les faits du monceau de nuages qui les entoure, et que notre burin les juge en les retraçant.

Dira-t-on que l'histoire, qu'un vieux poëte appelle le témoin des temps, doit raconter et non juger? C'est lui refuser son plus beau droit. Historia sibi veluti supremum quoddam erigit tribunal, ex quo severè in hominum vitam inquirit, testis, accusatrix, judex. Le véritable historien doit être, comme Tacite, une sorte de législateur, songeant à l'avenir en exposant le passé. La vertu est récompensée quand il en parle, « Les » tyrans semblent punis quand il les peint. Il repré» sente la postérité et la vengeance, et je ne connais » pas de lecture plus terrible pour la conscience des » méchans. (Laharpe.) » C'est un éloge dont M. Thierry se rendra digne, s'il ne l'est pas déjà.

« Sans cesser d'être impartial, dit-il, et sans altérer » en aucune manière la vérité des faits, on peut » plaindre dans le passé, comme dans le présent, le sort » des hommes et des peuples victimes de l'injustice et » de la violence. C'est un devoir d'équité et d'huma- » nité à remplir. Si les malheureux sont sacrés pour leurs » contemporains, ils le sont également pour l'histoire.» Cette mission nous paraît avoir été fidèlement remplie. L'auteur même, en général, écrit un peu l'histoire des vainqueurs au profit des vaincus ; mais il l'avoue lui-même, et une fois avertie de cette prédilection généreuse, l'opinion du lecteur n'a plus de péril à craindre.

Jetant d'abord un coup-d'œil sur l'Europe moderne, M. Thierry y remarque dans ses principaux États « des traces vivantes de la diversité des races » d'hommes qui, à la longue, se sont agrégées sur » son territoire. » A l'appui de ce fait, se déroulent devant lui ces hordes de la Germanie qui sont venues graduellement remplacer les populations primitives, en les rejetant sur les frontières, ou les renouveler en se mêlant avec leurs restes.

« Les vaincus de différentes époques se sont trou- » vés rangés par couches de population dans les » divers sens où s'étaient dirigées les grandes émigra- » tions des peuples. Dans ce mouvement d'invasions » successives, les races les plus anciennes, réduites à » un petit nombre de familles, ont déserté les plaines » et fui vers les montagnes, où elles se sont maintenues » pauvres mais indépendantes, tandis que leurs en- » vahisseurs, envahis à leur tour, devenaient serfs » de la glèbe dans les campagnes qu'ils occupaient,

» faute de rencontrer un asile vacant dans des lieux » inexpugnables. »

On n'avait point encore présenté dans l'histoire le tableau de ces peuples qui semblent en se chassant hériter les uns des autres. Aux Cambriens ou hommes de race celtique qui étaient venus à travers l'océan germanique coloniser la Bretagne et une partie de la Gaule, on voit succéder les Saxons, qui les repoussent dans les montagnes du Cumberland. Les Saxons eux-mêmes sont bientôt repoussés par les Angles, qui s'élancent contre eux des bords de la Baltique. Ne pouvant supporter leur joug, les Bretons fuient leur pays, s'embarquent, vont aborder à la pointe occidentale de l'Armorique, et imposer à cette terre le nom de Bretagne, que la mère-patrie quitte pour celui d'Angleterre. Par-là s'explique cette espèce d'inimitié de tradition qui existe entre ces deux contrées, et peuvent s'expliquer de même celles qui existent entre quelques autres.

Nous ne parlerons pas de l'irruption des Francs dans la Gaule, qui force les Romains à se replier sur l'Italie, et renvoie les Goths au-delà des Pyrénées. Ces longues caravanes armées qui, venues du septentrion, se croisent incessamment dans leurs marches sur tous les points de l'Europe, jettent même un peu de confusion dans les premiers livres de l'ouvrage de M. Thierry. L'esprit a besoin de s'accoutumer à changer en un moment de pays et de lieux. N'abandonnons pas la Grande-Bretagne, désormais l'Angleterre, occupée par le mélange de la race angle et saxonne, et formant l'empire anglo-saxon. Un nouveau débordement du nord vient assaillir cette île : des pirates

danois se jettent sur ses côtes, et s'y établissent en les pillant, tandis que, sous un autre chef, une partie de ces mêmes brigands court s'emparer de la Normandie. Pendant quelque temps, deux dominations se partagent le territoire anglais, celle des Anglo-Saxons et des Anglo-Danois. Les Danois finissent par céder et regagnent leur première patrie. C'est alors que leurs frères, devenus les Normands, viennent, en 1066, essayer sur l'Angleterre une conquête qui réussit.

Ce drame, dont nous venons d'esquisser la marche sans en dessiner les scènes et les acteurs, n'est guère que le prologue du grand drame que M. Thierry s'est proposé de développer à nos yeux, mais il suffit seul pour nous révéler un mérite supérieur.

Si nous lui avons reproché quelque confusion, nous avouerons aussi que ce défaut était presque inévitable. Par combien de qualités n'est-il pas racheté! On ne sait si l'on doit s'étonner de l'immense érudition de l'auteur ou de la légèreté avec laquelle il manie cette arme si pesante. Son style n'est point bigarré de la naïveté gothique de nos vieux parchemins et des formes plus mâles du style moderne: il est partout uniforme, simple, nerveux, concis. Une raison profonde dégage l'écrivain de tous ces préjugés qui salissent orgueilleusement tant de livres prétendus historiques. Il arrache sans pitié le masque à toutes les hypocrisies. Il montre à nu la politique de la cour de Rome, conquérante religieuse, qui distribue à des moines, dont elle fait des évêques, les terres que la Rome guerrière eût données à ses centurions. Il se fait jour dans ses intrigues. Il la voit sanctionner les

crimes qui lui servent, condamner les vertus qui lui nuisent, ne craint pas de la faire comparaître devant son opinion, et ne l'absout jamais. Les superstitions de ces âges grossiers n'excitent pas de sa part cet intérêt ridicule et sentimental, qu'on est convenu de leur trouver. Il ne reconnaît pas l'âge d'or dans ces siècles infectés d'esclavage et de féodalité, où souvent la religion ne devenait qu'un guet-à-pens. Chaque personnage parle et agit comme il a parlé et agi; et les chefs saxons, danois ou normands ne s'expriment pas en style de parquet romantique contre les Carbonari du temps. L'auteur ne torture pas les faits et les coutumes pour les plier au siècle où il écrit; il les fait passer devant lui dans toute leur nudité. La vérité est la poésie de l'histoire. Il n'a rien épargné pour y atteindre. Il consulte avec autant de soin les anciennes annales, que les traditions populaires, les légendes et les ballades. Cette source n'est point à dédaigner, surtout quand il s'agit de peindre un peuple qui vivait de poésie.

« Cette expression, dit-il, n'est pas trop forte; car » dans leurs axiômes politiques, conservés jusqu'à nos » jours, les Bretons placent le poëte musicien à côté » de l'agriculteur et de l'artisan, comme l'un des trois » piliers de l'existence sociale. »

Nous avons cité cette dernière phrase pour en tirer la conclusion que chez un peuple où la poésie faisait partie de l'existence, elle doit être plus belle, plus noble, plus naturelle que dans notre pays, par exemple, où l'on a souvent affecté de la mépriser. Quand les Bretons avaient leurs bardes dont le chant décernait la gloire, quand ils croyaient n'avoir pas vaincu si leurs poëtes ne célébraient point leur triomphe,

nous avions, nous, des ménestrels, espèce de valets qui vendaient leurs inspirations à des maîtres pour dîner de leurs restes.

Nous pourrions citer aussi quelques passages énergiques et brillans, empruntés par M. Thierry aux chantres barbares, mais nous n'avons encore rien critiqué. Cependant il faut toujours qu'un aristarque garde un peu de sévérité pour lui servir de contenance. Nous reprocherons donc à M. Thierry d'avoir été trop fidèle aux leçons des bardes, ou des vieux historiens qui les regardaient souvent comme des oracles, en spécifiant le nombre des vaisseaux conquérans. Les Saxons viennent sur trois vaisseaux. Les Angles n'en ont pas davantage. Les Danois, même, quoiqu'ils reviennent plus tard suivis de quatre-vingt voiles, n'arrivent d'abord qu'avec trois vaisseaux. Cette concordance a quelque chose de singulier qui mérite une remarque. L'auteur sait mieux que nous qu'il y a dans le nombre trois une sorte de mysticité, et qu'on le retrouve à peu près dans les fastes de tous les peuples qui conservent la tradition de leur origine. Peut-être fallait-il en avertir. Au reste, ce n'est qu'un doute que nous exprimons. Avec M. Thierry, on est vraiment embarrassé quand on cesse de louer. On ne hasarde pas une critique sans craindre qu'elle ne tombe à faux. Il est donc possible que nous nous trompions; mais à coup sûr nous ne nous tromperons jamais en avançant que cet ouvrage est destiné à faire époque. S'il n'est pas dans son genre le plus remarquable de nos jours, il est au moins un des plus beaux et des meilleurs.

Z.

Marie de Brabant, *poëme; par* M. Ancelot (1).

(deuxième article.)

On sait que Marie de Brabant épousa le fils de saint Louis en secondes noces. Elle était belle et spirituelle. Élevée dans une cour où les lettres étaient en honneur, elle en porta le goût sur le trône. Ses talens et ses grâces lui donnèrent beaucoup de crédit sur Philippe-le-Hardi ; elle avait obtenu l'amour, elle avait conquis l'estime de ce prince ; il se plaisait à l'entretenir de ses projets ; il trouvait toujours auprès d'elle des avis et des lumières qui bientôt lui firent négliger de consulter ses ministres et ses conseillers. Parmi ces anciens dépositaires de la confiance royale, il en était un dont la faveur paraissait inouie. Ce parvenu se nommait Pierre de La Brosse; il avait été barbier de saint Louis. Cet homme était doué d'une adresse et d'une dextérité admirables pour les opérations manuelles de la chirurgie ; c'en fut assez pour acquérir, dans cet art encore grossier, une réputation qui devint le premier degré de sa fortune.

Le fils de saint Louis avait fait La Brosse, son chirurgien, son commensal et son favori ; monté sur le trône, il éleva cette créature du caprice, qui a tant

(1) Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. A Paris, chez Urbain Canel, libraire, place St.-André-des-Arts.

d'influence sur les affaires dans les cours, au rang de grand-chambellan et de premier ministre. La Brosse, accoutumé à jouir seul de la confiance du roi et à décider de tout en maître, souffrait impatiemment le crédit de la jeune reine; il la regardait comme une rivale dangereuse pour son pouvoir et résolut de la perdre. Aidé de ses flatteurs et des courtisans avides, il commence par rendre suspecte au roi la conduite libre de Marie, conduite si éloignée de la gravité de la cour du feu roi. Bientôt après, on l'accuse d'ambition pour ses enfans, et de jalousie contre ceux que le roi avait eus d'Isabelle d'Aragon. Sur ces entrefaites, l'héritier du trône est attaqué d'une fièvre maligne, accompagnée de convulsions; il meurt. Des taches livides paraissent sur sa peau; à l'ouverture du corps, quelques-unes se montrent dans les entrailles. Il est empoisonné, s'écrie-t-on; la reine a commis le crime, ajoutent les affidés de La Brosse; Marie, au contraire, accuse le premier ministre d'avoir commis ce forfait, afin de le rejeter sur elle. Si la reine eût succombé, elle aurait été brûlée vive comme empoisonneuse. Philippe, tendrement attaché à sa femme, mais plein de confiance dans son favori, ne savait que résoudre. Naturellement crédule et superstitieux, il a recours à une religieuse de Nivelle, célèbre dans le Brabant par ses révélations. La réponse de la prophétesse parut favorable à la reine; cependant il restait encore des doutes dans l'esprit du roi. Mais enfin une lettre que l'on reconnut au sceau pour être de La Brosse, le fit condamner à être pendu comme coupable de trahison, de vol, de péculat et de tous les crimes d'un ministre tombé dans la disgrâce de son maître. La mort de La Brosse fut le salut de la

reine ; elle était assurément innocente ; et, d'un autre côté, le véritable crime de La Brosse était l'ambition qui lui avait suggéré contre la femme de son roi une accusation injuste et calomnieuse. Tel est le fond sur lequel repose le poëme de M. Ancelot.

Au premier chant, Philippe est dans toute l'ivresse du bonheur, que la sœur du comte de Brabant semble avoir rapporté en dot à son époux ; ce bonheur se répand sur tout ce qui les environne. Marie est un ange de grâce et de bonté envoyé pour récompenser la piété filiale de l'héritier de saint Louis, et consoler un peuple qui avait tant souffert. Voici sous quels traits le poëte représente la jeune reine :

Dès que paraît aux cieux l'étoile du matin,
L'ombre fuit et s'efface à l'horizon lointain ;
Ainsi fuit, à l'aspect de la jeune Marie,
Le deuil dont s'entourait sa nouvelle patrie.
Son seul regard appelle et commande l'amour ;
Elle parle ! A sa voix tout s'émeut : cette cour,
De tristesse et d'ennuis asile monotone,
D'un éclat imprévu s'embellit et s'étonne.
Aux devoirs de Marie, ajoutant des plaisirs,
Le savoir vient charmer ses innocens loisirs ;
Elle ouvre son palais, studieuse retraite,
Aux travaux du docteur, comme aux chants du poëte ;
Ils accourent : chacun tremble en la consultant ;
Son suffrage est la gloire ! Et même l'on prétend
Que du gai troubadour secondant le délire,
Parfois la main royale a fait vibrer sa lyre.

Semblable à une autre femme que nous avons vue sur le trône, Marie aimait à rassembler les fleurs des différens climats, et Vincennes était de son temps ce que

fut Malmaison ; l'auteur nous suggère cette comparaison par des vers de la plus rare élégance. Cependant

Attristant les plaisirs répandus sur sa vie,
Un regret douloureux long-temps l'a poursuivie ;
Mais Dieu l'exauce enfin ! Sous les yeux d'un époux
Fière et s'embellissant du titre le plus doux,
Son orgueil maternel à l'amour de la France,
Dans un royal berceau présente l'espérance.

Ces vers sont faits à la manière de Fontanes, mais l'auteur aurait trouvé dans l'éloge de Ptolémée par Théocrite des détails heureux dont sa muse aurait pu profiter ; il ne suffit pas de peindre avec élégance et vérité ce qui est, il faut encore y ajouter les grâces de l'imaginer dont Régnier parle en si beaux vers ; il faut surtout faire sortir du cœur des personnages ces traits qui touchent, ces cris de la nature qui arrachent des larmes. Le sentiment du bonheur de Marie, au premier sourire du fils qu'elle a donné à un époux adoré, à un roi qu'elle a fait père, manque au tableau. Il ne suffit pas qu'on nous dise d'elle :

Le peuple l'adorait, et de ses heureux jours
Le noir chagrin jamais n'eût obscurci le cours,
Si du jeune Louis l'ame sombre et craintive
N'eût toujours dédaigné sa tendresse adoptive.
A de lâches conseils ce prince abandonné,
De l'hymen de son père, en secret indigné,
Avait d'une marâtre enfanté la chimère,
Et l'ingrat repoussait une seconde mère.

Voilà un nouveau personnage introduit adroitement sur la scène ; le rôle, qu'on lui donne avec une liberté

permise au poëte, entre dans l'économie de l'action; il motive mieux que dans l'histoire même les soupçons que la perversité, trop bien secondée par quelques apparences, élèvera sur le compte de la reine. Le jour est venu où Philippe veut associer son fils au trône, et lui mettre aussi sur la tête une couronne que l'infortuné ne portera pas long-temps; il doit précéder un père au tombeau. Cette imposante cérémonie donne lieu à des fêtes que le poëte décrit avec choix, et qu'il aurait pu développer avec un peu plus de complaisance. Un peu de la fantaisie d'Ovide nous plairait ici; un certain luxe sied à la poésie comme aux fêtes des rois, surtout quand le sujet permet d'y faire paraître l'amour et la beauté. Il est des momens où le goût lui-même fait un précepte littéraire de ce trait charmant de l'auteur du Mondain :

Le superflu chose très-nécessaire.

On pourrait désirer encore plus de richesse dans l'énumération de la brillante élite des Nemours, des Montmorency, des de Nesles, rangés autour du jeune Louis; leur parure guerrière, leur mâle fierté, leur air chevaleresque, dans quelques-uns les grâces de la jeunesse unies à celles du chevalier, devraient former une opposition plus marquée avec le barbier de Saint Louis, devenu premier ministre sous Philippe.

Quel est ce fier mortel assis non loin du roi?
Ses regards dans les cœurs jettent un morne effroi,
D'innombrables soucis voilent son front austère :
Des secrets de l'État profond dépositaire,
Né dans les rangs obscurs des derniers citoyens,
En Orient naguère il suivit les Chrétiens;

Condamné, dans ce temps, à des travaux serviles,
Il vivait près du roi, qui, de ses mains dociles
Réclamait chaque jour les soins accoutumés;
Sous la couronne d'or, en anneaux parfumés,
Il faisait ondoyer la longue chevelure,
Et du manteau royal attachait la parure :
Mais d'un rang méprisé fuyant les vils travaux,
Cet esclave insolent vers des destins nouveaux
S'élance! Le voici sur les marches du trône.
De son maître abusé la faveur l'environne;
Ministre sans rival, d'un titre respecté
L'éclat a de son nom couvert l'obscurité;
Il gouverne : la cour, à ses pieds frémissante,
Honore, en murmurant, sa noblesse récente,
Et le peuple, muet, tremble sous son orgueil,
Surpris de le nommer *haut baron de Luxeuil!*

Il fallait laisser la cour seule trembler sous l'orgueil du ministre; ce fut de tous les temps le supplice des courtisans et le juste salaire de leur ambition ou de leur lâcheté; l'avant-dernièr vers devait finir le portrait du ministre.

Je demandais tout à l'heure une heureuse opposition à M. Ancelot, je suis content de pouvoir citer celle qu'il nous a heureusemeut ménagée.

Parmi les chevaliers dont l'heureuse vaillance
Au tournoi de ce jour vint essayer sa lance,
On n'apercevait point le modeste Eymeri :
De Louis, qu'il aimait, compagnon favori,
Comblé de ses bienfaits, sous l'humble habit du page,
Il partagea long-temps les jeux de son jeune âge;
Fils du puissant Luxeuil, lorsqu'au sein de la cour
Marie eut ramené les plaisirs et l'amour,
Il osa de Louis blâmer l'injuste haine;
Emu d'un doux transport à l'aspect de la reine,

Il se livra sans crainte à son charme vainqueur :
Un dévoûment sacré veille au fond de son cœur ;
Ce qu'il ressent près d'elle, il l'ignore lui-même :
Peut-être, sous ses traits, c'est la vertu qu'il aime ;
Il l'espère, il le croit ! A sa vue enivré,
Heureux de respirer l'air qu'elle a respiré,
Dans une pure extase, à ce culte fidèle,
Tout ce qu'il peut savoir, c'est qu'il mourrait pour elle.
Des soupçons de Louis il combattit l'erreur,
Et ce prince, écoutant une aveugle fureur,
Au jeune chevalier défendit sa présence :
Hier, il a quitté les lieux de sa naissance,
Et va, dans les combats par la gloire appelé,
Porter sous d'autres cieux son courage exilé.

Au second chant paraît la religieuse de Nivelle, dont l'auteur, usant des priviléges de la poésie, fait, sans offenser le goût par un mélange adultère du profane avec le sacré, une Cassandre et une Débora.

Le roi la reconnaît d'abord, malgré la grande métamorphose que l'âge et les austérités ont opérée en elle. Cette femme qui a refusé l'amour terrestre brûle d'un feu divin ; saint Louis part pour la Palestine, elle y vole et devient une espèce de Jeanne d'Arc, mais en conservant le caractère d'une femme dévouée au culte de l'Éternel.

Compagne des héros rangés sous l'oriflamme,
Son regard les conduit et sa voix les enflamme ;
Ceux dont un coup funeste enchaîne la valeur,
La retrouvent veillant auprès de leur douleur :
Si de les ramener au chemin de la vie
A ses soins bienfaisans l'espérance est ravie,
Elle endort leurs regrets, et son aide pieux
Les console du monde en leur parlant des cieux.

Puisque la prêtresse se trouvait aux lieux où saint

Louis exhala sa grande ame, il eût été peut-être convenable de la faire assister aux derniers momens de ce prince. Pressé par la situation, l'auteur n'accorde que deux vers à une mort si héroïque. Il y a peut-être ici excès de sagesse, et l'on demanderait au moins plus de cette poésie d'images qui peut renfermer tant de choses en peu de paroles. C'est une heureuse idée que la vierge héroïque et pieuse recevant le souffle prophétique sur le tombeau du Sauveur. Son retour, sa retraite sainte, l'inspiration soudaine qui lui révèle les destins cachés de Philippe et de Marie, tout annonce un écrivain accoutumé aux combinaisons dramatiques; ses prédictions forment une scène de tragédie qui rappelle la Cassandre de M. Lemercier. Le chant tout entier me paraît presque irréprochable. Un critique aussi savant qu'habile, reproche à la briève épopée de M. Ancelot les formes du dialogue; j'aurais peine à partager cette opinion sur une innovation qui me paraît avoir plus d'un avantage.

Le troisième chant est plus dramatique encore. Le jeune Louis a perdu la vie. Le cœur de son père fermé par la douleur et des soupçons cruels, ne peut s'ouvrir même à la douce voix de Marie, que déjà la cour et le peuple s'accordent à délaisser. Pendant qu'elle pleure devant le Dieu qui voit son innocence, Luxeuil, semblable au superbe et jaloux Aman, inquiet de l'amour d'Assuérus pour la belle et vertueuse Esther, se dit avec joie, comme Agrippine réconciliée avec Néron :

> Déjà de ma faveur on adore le bruit.

Tous ces changemens affligent l'épouse du roi ; elle pressent des malheurs, mais elle ne les connaît pas.



Ils lui sont révélés par la prophétesse, qui les lui annonce en promettant appui à la victime. Il faut lire dans l'ouvrage l'entrevue de Marie avec Philippe ; elle produirait assurément un grand effet au théâtre ; cependant, après avoir lu la scène qui la suit et dans laquelle Luxeuil et ses complices accusent la reine en face, on trouvera, je crois, que le même Philippe est trop faible à passer d'un soupçon à l'amour, de l'amour au soupçon ; tout à l'heure aux genoux de la reine qu'il accusait, il reprend sur de trop faibles motifs l'attitude d'un roi qui envoie une femme coupable devant ses juges. Quand ses yeux seront dessillés, quand l'innocence aura reparu dans tout son éclat, Marie n'aura que trop le droit de lui reprocher sa crédulité, si ce n'est avec la fureur, du moins avec l'éloquence d'Hermione reprochant à Oreste de l'avoir écoutée. L'auteur n'a point consacré assez de place aux menées de Luxeuil autour du roi ; elles ne sont qu'indiquées par quelques vers, qui contrastent d'une manière désavantageuse avec les scènes précédentes ; il fallait passionner le récit pour qu'il pût supporter un dangereux parallèle. Rien de plus juste, de mieux exprimé que la comparaison de l'araignée tendant de nouveaux pièges au moucheron qui a rompu les fils de la toile ourdie pour sa perte, mais aussi rien de moins convenable à la situation : elle affaiblit, au lieu de les augmenter, les impressions produites jusqu'ici. La reine, forte de sa beauté, plus forte de son innocence, la reine, qui a fait pâlir l'infernal ministre, en lui disant avec l'autorité de la vertu :

Parle, je ne suis plus l'épouse de ton roi :
Une femme accusée est debout devant toi ;

La voilà sans bandeau, sans sceptre, sans puissance;
Son seul appui c'est Dieu! ses armes l'innocence!

ne saurait être assimilée à un faible moucheron ; et quant à Luxeuil, la comparaison avec un insecte industrieux, avide et cruel, ne nous convient pas mieux pour lui. Il fallait, pour représenter son caractère, un animal bas, perfide et cruel.

Au quatrième chant, l'arrivée subite et le dévouement d'Eymeri, fils de Luxeuil, mais amant vertueux et ignoré de la reine dont il vient embrasser la cause, forment une très-belle opposition avec les desseins du coupable contre la femme de son roi; encore une scène tragique où l'auteur abuse peut-être des formes du dialogue dont le respect dû aux limites qui séparent l'épopée de la tragédie aurait dû lui conseiller d'user avec plus de sobriété. Je ne sais pas si un ambitieux qui a conçu dans le secret de sa pensée un grand crime, le révèle même à son fils, comme Luxeuil le fait ici en parlant de la reine dont il veut la mort :

Je vais sur son tombeau ressaisir mon pouvoir.

De pareils aveux ne sortent d'un cœur pervers que par quelque violence imprévue, et comme la foudre arrachée par les vents du sein d'un nuage ténébreux, *expressum ventis fulmen*.

On trouve au cinquième chant des choses heureuses sur les retours de la tendresse de Philippe pour Marie: dans leur entretien, la vertu de la reine n'est pas sans éloquence; elle fait même ressortir d'un seul mot la

faiblesse du roi qui la livre au tribunal des pairs :

J'attendais un époux..... je n'ai trouvé qu'un juge.

Cet argument victorieux et sans réponse affaiblit beaucoup ce que dit le roi de sa résolution de mourir avant la victime. Je suis fâché que le peuple ait inspiré de méchans vers à l'auteur; on ne peut les lui pardonner qu'en lisant le portrait de Marie devant le tribunal. Les réponses de cette reine ne sont pas sans quelque faiblesse au moment où elle ébranle ses juges; l'arrivée d'Eymeri qui vient se déclarer l'auteur du crime, forme une péripétie vraiment tragique et inattendue; mais pourquoi faut-il que la situation de Luxeuil en un pareil moment n'ait été qu'ébauchée par M. Ancelot?

Dans le sixième chant nous entendons les sentinelles du château de Vincennes parler librement de la reine et du ministre; ce colloque un peu long ne retrace point assez la vigueur et la précision de Juvénal dans les insultes des lâches Romains au cadavre de Séjan. Mais quelle grâce dans le trait qui suit! La reine ne mêlait point sa voix aux accusateurs d'Eymeri :

Et d'un doux souvenir honorant la victime,
La plaignait en silence et doutait de son crime.

Une belle scène se passe dans la prison entre Eymeri et son père qui vient briser ses liens, mais le dénouement préparé avec peine décèle trop l'artifice, et n'est point assez naturel pour produire l'effet que le poëte en attendait. Au contraire le supplice du nouveau Mathan pêche par un excès de vérité; la potence est un

supplice ignoble qu'il ne faut pas peindre dans un poëme. On ne conçoit pas cette faute dans un écrivain qui a su rappeler avec tant de goût le vertueux Eymeri à notre souvenir. L'espèce de mystère qui couvre la fin tragique de ce généreux chevalier, et son pudique amour pour Marie qui n'a pu que le soupçonner, attestent le goût le plus délicat et un sentiment exquis des convenances d'un sujet.

P.-F. Tissot.

MADEMOISELLE

HORTENSE ALLARD.

C'EST par une grave histoire de *la Conjuration d'Amboise* et par des lettres critiques *sur les ouvrages de madame de Staël*, que mademoiselle Allard est connue dans le monde littéraire. Le premier de ces deux écrits, bien que manquant de quelque impartialité politique, est une composition exempte de mollesse, de préjugés; et le deuxième renferme des appréciations très-élevées sur des matières essentiellement philosophiques.

L'auteur a dix-neuf ou vingt ans : il paraît en avoir dix-sept. Nous ne sommes pas assez heureux pour connaître mademoiselle Hortense Allard ; mais nous l'avons quelquefois rencontrée dans le monde, et nous n'avons point échappé à la surprise que causera longtemps le contraste de sa personne et de ses écrits. Si vous demandiez, dans les salons de madame la comtesse Bertrand ou dans le gracieux oratoire de madame R., quel est le peintre des Guise et des Condé, le sévère aristarque qui a soumis à ses analyses le livre sur l'*Influence des Passions*, on vous le montrerait dans l'angle le plus recueilli de l'appartement. Loin de ces

lumières qui reflètent l'éclat des diamans et de ces conversations partagées entre l'admiration qu'inspire l'éloquence de M. l'abbé Frayssinous et le goût d'une guimpe à la vierge, ajustée par mademoiselle Despaux, il est assis près de sa jeune sœur, entre Béranger et Benjamin Constant. Observez ce juge en robe couleur de rose; et à l'expression pensive de ses yeux et de son front, vous verrez se mêler tout-à-coup un naïf sourire qui creusera deux fossettes enfantines dans des joues couleur de sa robe.

Il y a déjà plus d'un an que les *Lettres* sur madame de Staël sont publiées *; et telle est la préoccupation de la plupart des critiques, que peu d'entre eux ont encore parlé de ce singulier ouvrage. Nous-mêmes (qui à la vérité ne remplissons pas ordinairement ces hasardeuses fonctions) nous ne devons peut-être la lecture de ce volume qu'à un concours de circonstances fortuites. Il est donc vrai que, comme au temps d'Horace, chaque livre a encore sa destinée! et il faut donc convenir, devant un exemple de plus, que la pudeur et la modestie ne sont pas les plus rapides moyens d'obtenir un succès. Ils sont du moins les plus sûrs et les plus honorables; et mademoiselle Allard pour avoir attendu cette justice si tardivement rendue, ne perdra rien devant son tribunal.

Ses essais sont tous les deux remarquables; mais dans le second surtout sa raison et son style ont fait d'immenses progrès. Ses *Lettres* suivent dans l'ordre chronologique la publication des ouvrages de madame

* A Paris, chez Bossange, rue de Richelieu. Prix : 4 francs.

de Staël. La première discute une opinion sur *J.-J. Rousseau*, et la dernière contient des réflexions trop abrégées à propos des *Considérations sur la Révolution française*. Il serait peut-être difficile d'analyser une analyse, d'examiner un examen, et nous craindrions que le résultat quintessencié de cette double opération de l'esprit ne présentât que des idées un peu sèches ou un peu vagues aux lecteurs; mais s'il voulait un moment s'en rapporter à nos impressions pour les comparer ensuite avec les siennes, nous lui dirions que les deux parties les plus distinguées du dernier écrit de mademoiselle Allard, sont les appréciations du roman de *Delphine* et les pages consacrées à l'ensemble du génie et du caractère de madame de Staël. Chose singulière! ce n'est pas la composition la plus belle de cet écrivain, ce n'est pas cette *Corinne* dont l'enthousiasme, les voyages, l'amour des arts et toutes les rêveries passionnées devraient être le plus en sympathie avec le jeune auteur, qui a le mieux inspiré sa plume. Il entre avec plus de profondeur dans le caractère de Léonce ou de madame de Vernon que dans la pitié que devrait lui inspirer l'amante abandonnée d'Oswald. Il reproche à Corinne des sentimens plutôt cherchés que commandés par les situations de l'âme, « des mots *sans base*, » et jusqu'à « sa pantomime, sa danse, sa *mise* trop souvent décrite et trop pittoresque. »

Hâtons-nous de faire connaître mademoiselle Allard par ses propres paroles, afin de justifier notre opinion sur elle. On trouve, dit-elle, analysé chez madame de Staël ce qu'on n'avait fait que sentir; elle vous rend compte de vos propres impressions, elle vous dit les secrets de votre cœur; on se trouve là expliqué soi-

même : elle sait tout ce qui est sensible, tout ce qui est touchant, tout ce qui va vous ébranler au fond de l'ame.

» Le personnage de madame de Ternan se fait remarquer par sa vérité, et l'on se demande comment le même esprit qui a conçu le sublime caractère de Delphine a pu peindre avec tant de mesure et de talent un caractère constamment insensible, égoïste et frivole. Mais on est peu satisfait des événemens qui décident Delphine à se faire religieuse. M. de Valorbe, cet ancien adorateur de madame d'Albemar, devient tout-à-coup un être extraordinaire et important. Il n'y a pas de vérité dans le développement de ce caractère; c'est une conception qui s'agrandit sans proportion et sans force. Cependant ce n'est qu'en tremblant que j'avoue un tel avis; lorsqu'il faut critiquer madame de Staël, je m'effraie de ma témérité; quand je n'approuve pas ses créations, je crains de ne pas la comprendre, et je ne marche avec confiance et sûreté que dans mon admiration pour elle. »

Il serait possible de combattre quelques opinions de notre philosophe. Il est à la disposision de toutes les médiocrités de railler la position délicate d'une jeune fille qui interroge les plus profonds secrets du cœur, qui parle d'une passion, « qui met si complètement son sexe dans la dépendance des hommes, » qui se plaint « que la nature commande le choix de l'être qui peut attacher pour la vie, avant que l'ame et la raison ne soient en état de le faire. » Pilote inexpérimenté, qui signalez, du rivage, les écueils d'une mer que vous n'avez point parcourue, vous pourrez être accusée ailleurs de présomption et de témérité; mais nous, nous aimons

mieux signaler la grâce que l'inconvenance du rôle que vous avez choisi. Il vous sera reproché plus sérieusement d'avoir avancé que le siècle de Louis XIV « n'avait rien fait qu'il fallût détruire, » comme si la servile imitation qu'il a *consacrée* dans les arts, au lieu des études toujours nouvelles de la nature, n'était pas (sans parler des préjugés qui ne sont pas ici de notre domaine) une calamité qui nous accable encore par droit de succession ? On vous dira que, pour votre modestie, vous vous montrez bien sensible au malheur de ces *femmes supérieures* passant une vie *aride et misérable* à déplorer l'activité de leur esprit et à *se pleurer* elles-mêmes.... Mais écartons jusqu'au pressentiment des envieux que vous aurez. Honte à qui ne respecte pas le talent dans une femme, même quand ce talent abdiquerait le plus adorable de ses attributs! Honte aux femmes mêmes qui se supposeraient gratuitement des détracteurs et croiraient plus naturellement à quelques lâches dénonciations des sots qu'à la noblesse et à la franchise des caractères éprouvés! Ne nous faisons jamais les courtisans des défauts et des torts; n'exprimons point la louange là où nait le regret, le désenchantement, une pitié encore bienveillante..., mais sachons nous taire plutôt que d'offenser. Heureux d'élever la voix quand nous pourrons applaudir aussi justement que nous le faisons ici pour mademoiselle Allard.

J'ai dit que je devais à une sorte d'heureux hasard la lecture de son ouvrage. J'espère bien que des circonstances un peu poétiques n'ont point influencé mon jugement, et que je n'ai point mis dans ces pages écrites trop à la hâte, l'indulgence qu'inspirent toujours au plus sévère des critiques un peu de contentement d'es-

prit, la retraite, le charme inattendu d'un beau jour et la personne de qui vous tenez l'écrit que vous allez juger. Cependant j'avertis le lecteur de se tenir en garde contre cette séduction. Je me crois aguerri contre beaucoup d'autres; mais si au moment de juger un livre sur madame de Staël, il s'était rencontré une amie de cette femme immortelle qui laissât parler devant vous ses touchans regrets; si vous aviez vu trembler la main qui vous offrait ce livre par l'émotion que venaient de lui donner ses souvenirs; si cette femme était celle que sa bonté et sa grâce n'ont pas rendue moins célèbre que sa beauté; si elle possédait un esprit qu'on recherche dans les palais et dans les couvens; si sa retraite jadis splendide, aujourd'hui dépouillée des ornemens du luxe, restait toujours le plus généreux hospice où puissent venir se consoler les blessés de tous les partis; si jamais elle n'avait inspiré d'amour sans respect et d'amitié sans passion; si son cœur n'avait point subi d'amères trahisons, parce qu'il n'a jamais été infidèle à aucune infortune; si elle avait volontairement partagé l'exil de ceux qu'elle a aimés, et leur renommée, en dépit de sa modestie; si enfin au moment où vous écririez ceci, vous aperceviez, sur le frontispice de ces Lettres, le nom de madame Récamier, tracé dans un hommage de mademoiselle Allard, faudrait-il vous défendre d'un plus vif intérêt, et ne vous serait-il pas permis d'être plutôt fier qu'humillé de cette séduction?

Mais je ne m'abuse point. Ce livre inspiré par un sentiment juste doit avoir le mérite qui nous a frappé. L'auteur exprime une éloquente admiration pour un écrivain qui est l'orgueil de son sexe: le talent com-

mence toujours par un culte passionné pour le talent. Ce manifeste est la réaction d'un esprit distingué contre les efforts du vulgaire, qui veut sans cesse rabaisser l'élévation de Corinne ; car la médiocrité est intolérante, et elle veut que tous les livres soient faits pour elle. Celui de mademoiselle Allard sur madame de Staël pourra être, sans désavantage, comparé à l'écrit que madame de Staël elle-même composa sur Rousseau à peu près au même âge. Il révèle une faculté de jour en jour plus rare : l'enthousiasme. Il ne faut point le décourager ; il faut le respecter, même quand on s'apercevrait de ses erreurs. L'enthousiasme ne se rencontre jamais que dans les esprits qui seront un jour capables de l'inspirer.

H.

MOEURS NAPOLITAINES.

N° II.

O Naple, heureux séjour, campagnes fortunées
De pampres, de citrons, de myrtes couronnées,
Que de fois sous tes plants d'arbustes toujours verts,
Qui mêlent leur azur au sombre azur des mers,
J'égarai mon regard sur ton théâtre immense !
Combien je jouissais ! Soit que l'onde en silence
Mollement balancée et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords;
Soit que son vaste sein se gonflât de colère;
J'amais à voir le flot d'abord ride légère,
S'avancer lentement, s'allonger et marcher,
Et bondir tout à coup de rocher en rocher....
Cet horizon, ce ciel, cette mer turbulente,
Montant, tombant, roulant en montagne écumante,
Enivraient mon esprit, mes oreilles, mes yeux,
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.

Delille.

ASPECT DE NAPLES.

Rien de plus gracieux, de plus pittoresque que ces deux arcs du littoral qui, se réunissant au fort de l'OEuf, donnent la figure d'un cœur aux lignes décrites par les édifices qui bordent la mer. Les églises terminées en dômes, les maisons sans toits, dont les ter-

rasses couvertes d'arbustes et de fleurs ressemblent à des jardins suspendus en l'air, prêtent à Naples une physionomie animée et orientale.

Descendons dans la ville; sur une surface égalant à peine la sixième partie de celle de Paris, elle compte quatre cent mille ames : aucune capitale de l'Europe n'est aussi populeuse. Notre rue Saint-Honoré semble déserte comparée à la rue de Tolède, où une fourmillière d'individus circulent et se croisent au milieu d'un nombre infini de voitures qui paraissent, tant leur course est rapide, glisser sur les larges pavés de laves.

Dans les *corricoli*, espèce de cabriolets étroits même pour deux personnes, sont entassés pêle-mêle six, huit, et quelquefois dix individus, moines, filles, prêtres, soldats, les uns dans l'intérieur, les autres assis sur le brancard, ou debout derrière avec le cocher, qui crie sans cesse en agitant son fouet, et en l'allongeant par-dessus le *corricolo* pour frapper l'animal à quatre pieds, sauf à atteindre de temps à autre ceux qui n'en ont que deux. Tout cela se précipite avec fracas, conduit par la Providence et par un seul cheval éflanqué qui, ayant le brancard élevé au niveau de ses oreilles, semble toujours sur le point d'être enlevé dans l'air. Il y a souvent plus de cent équipages de ce genre dans la seule rue de Tolède, la plus longue, la plus large et la plus belle de Naples, et peut-être de toutes les villes d'Europe. Sur les deux côtés de cette rue sont étalées confusément des boutiques amovibles de fruits, de comestibles, de marchandises de toutes espèces, à la vente desquelles président des femmes qui portent suspendus à leurs ma-

melles un ou deux enfans, tandis que trois ou quatre autres se jouent entre les jambes maternelles, en poussant des cris sauvages et discordans.

A l'aspect de cette profusion, de ce trop plein de population qui déborde de toutes parts dans les rues de Naples, on sent tout-à-coup diminuer son respect pour ces êtres à l'effigie divine, dont la nature est si prodigue en ce pays, qu'elle semble les faire éclore aussi facilement que les insectes les plus multipliés et les plus vils : cette satiété, ce dégoût de l'espèce humaine qu'on éprouve involontairement à Naples, s'affaiblit en considérant les individus.

PORTRAIT PHYSIQUE DU NAPOLITAIN.

Les Napolitains ont les traits beaux et réguliers, mais ternes, brunis par le soleil, dont l'expression froide, intérieure, plutôt africaine qu'européenne, fait un triste contraste avec l'aspect si riant, si libéral de la nature. Le sourire, ce don réservé à l'homme à l'exclusion de tous les autres animaux, n'épanouissant jamais ni leurs joues ni leurs lèvres, se reproduit artificiellement aux coins des yeux, et donne à leurs physionomies, au lieu d'une teinte de bienveillance et de grâce, je ne sais quel air de dissimulation et de fausseté. Plus le Napolitain économise les pensées, plus il prodigue les mots : sa vivacité consiste dans des gestes multipliés, dans des projections de bras pareilles à celles qu'emploient les nègres pour subvenir à la disette de leur idiome. Le nègre ne pouvant s'adresser aux oreilles, parle aux yeux; la mobilité des muscles de sa face est en harmonie avec les mouvemens de ses membres. La face du Napolitain reste immobile et

impassible au milieu de l'agitation de toute sa personne. L'un s'efforce de mettre, pour ainsi dire, ses sentimens en relief; l'autre s'applique à les faire rentrer en lui-même. Le premier regarde directement les yeux de son interlocuteur en lui ouvrant les siens où étincelle son ame; le second ne jette qu'un regard oblique vers les pieds de celui à qui il parle; et son œil est tellement voilé, qu'il semble comme les oiseaux, posséder deux paupières, dont la plus tenue toujours abaissée s'interpose entre l'observateur et lui. Aussi ses prunelles vacillantes, incertaines, produisent, quand on veut y lire, l'effet d'une eau trouble, et impriment à son visage un caractère de crainte et de servilité. Avec une taille élevée et des membres bien proportionnés, il a une démarche molle, efféminée, les jarrets fléchissant, les épaules un peu arrondies, la tête basse : on dirait qu'il n'ose regarder le ciel, tant il est confus d'être environné des merveilles de la nature. Ouvre-t-il la bouche, c'est pour vous prodiguer les complimens les plus fastidieux, les plus dégoûtantes protestations de dévouement; il pousse l'humilité jusqu'à l'humiliation. Vous seriez tenté de lui dire alors : Eh! malheureux, n'as-tu pour être poli que les secours de la bassesse? Doit-on revenir des fâcheuses impressions qui de prime-abord indisposent contre ce peuple? Est-il indigne du beau pays où il vit? En serait-il un exotique habitant? Ce sont des questions faciles à résoudre, pour peu qu'on étudie son histoire et qu'on observe ses mœurs actuelles, ses usages, sa civilisation et sa conduite politique.

D. S.

SPECTACLES.

Don Sanche, *ou* le Chateau d'Amour, *opéra en un acte, paroles de MM.* Théaulon *et* de Rancé, *musique de M.* Litz. — Le Veuvage interrompu, *comédie en un acte, de M.* Bayard. — Le Docteur d'Altona, *mélodrame en trois actes, de M.* Hyacinthe.

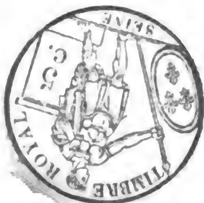
Rougissez, chastes danseuses! voilez votre front, pudiques rédacteurs d'un fameux programme! Voltaire s'est introduit dans le sanctuaire du grand Opéra! La *Pucelle* a osé se glisser dans les coulisses de l'Académie morale!

En vain les auteurs de *Don Sanche* mettent leur conception sur le compte de Florian, du plus innocent des écrivains. Qui n'a reconnu dans le *Château d'Amour* un autre *Château* dont nous laissons le nom à prononcer aux détracteurs du patriarche de Ferney?

A la vérité, MM. les deux auteurs n'ont rien négligé pour *innocenter* Voltaire : on ne les accusera pas d'avoir conservé son esprit; ce mauvais esprit, grâce au leur, n'a laissé aucune trace.

Ne rougissez pas, chastes danseuses! administrateurs moraux, découvrez votre front!

MM. Théaulon et de Rancé travaillaient pour un enfant : on sent qu'ils ont voulu se mettre en propor-



tion avec lui; leurs vers sentent le maillot; il y a de la layette dans leur conception; on serait tenté, au dénouement, de leur offrir un bâton de sucre d'orge. Il est impossible de se faire petit de meilleure grâce.

Quant à la musique, dans un salon elle aurait paru d'un écolier; dans la vaste salle de l'Opéra, elle semble d'un nain sexagénaire.

Après la chute du rideau, M. Litz, demandé par quelques voix, s'est montré devant le parterre : des applaudissemens ont accueilli ce compositeur poupon. Les auteurs du poëme, qu'on n'a pas appelés, vont sans doute le bouder.

L'enfantillage serait-il contagieux? Il faut qu'il y ait une épidémie, puisque M. Bayard, homme de talent, a pu composer une comédie aussi arriérée que le *Veuvage interrompu*. Avant la révolution, on riait encore des plaisanteries sur les femmes qui pleurent un mari tout en songeant à le remplacer. Feu M. de Lafontaine nous en a, je crois, dit quelques mots. Avant la révolution, il y avait des colonels qui perdaient la parole devant une jolie dame, et ressentaient des attaques de nerfs dans un tête-à-tête; mais depuis *quatre-vingt-sept*, tout cela est bien vieux.

Quoique la pièce ait été fort agréablement jouée, elle n'a pas fait plaisir. Plusieurs inconvenances ont même choqué. Peut-être avec de légers changemens fournira-t-elle une carrière de quelques jours, comme tant d'autres ouvrages qui ne sont ni plus anciens ni plus nouveaux.

Les affaires de Cour d'assises sont toujours en faveur aux boulevards : point de succès sans quelques juges et un piquet de gendarmerie.

La Porte-Saint-Martin vient d'offrir au public une gentillesse très-remarquable en ce genre.

Dans l'avant-scène une jeune fille est condamnée, sur de fausses preuves, à être pendue.

Bientôt, un docteur emporte chez lui le cadavre encore palpitant.

Miracle! Le corps mort ressuscite, et c'est le médecin qui le rend à la vie.

Voilà la fille qui marche, boit, mange et soupire!

Le plus tendre amour fait battre le cœur du revenant et du médecin.

Mais tout se découvre. Le docteur est traîné devant un tribunal, et va payer de sa tête le bonheur d'avoir ranimé une morte, lorsque son amante s'élance sur la scène avec la preuve de sa propre innocence.

De-là, acquittement, mariage et fin de la pièce, toutes choses fort heureuses.

J.-J. A....

P. S. La troupe de M. Franconi après avoir galopé la province, est rentrée dans les écuries de la rue du Faubourg-du-Temple. Ces artistes ferrés ont fait une large moisson de lauriers dans les départemens, et déjà ils viennent d'y joindre les palmes de la capitale.

L'Incendie de Salins a mis leur talent dans tout son jour. On les a vus à la lueur des flammes se balancer avec grâce sur leurs jarrets pliants, et répondre par des sauts de moutons aux gémissemens des victimes.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

Nous entendons répéter à quelques-uns de nos lecteurs (ce ne sont pas les plus jeunes et les plus nombreux) que nous perdons les bonnes voies de l'ancien MERCURE. Ils supposent notre esprit moins mûr encore que notre âge; et ils ne nous croient pas assez de respect pour ce qui les amusait dans le siècle dernier. Il faut les rassurer : d'abord, l'ancien Mercure existe tout entier, et il ne serait pas, en vingt-quatre heures, plus introuvable que certaine chambre dont nous nous abstenons de parler pour n'offenser personne par la comparaison. Ensuite, nous nous tenons pour honorés de notre association avec les gens de lettres qui ont fondé cette entreprise, et jamais les doctrines qui assurent une place dans toutes les bibliothèques à ce recueil qui a essayé de continuer le journal de Champfort, de Marmontel et même de Laharpe (quand il était philosophe), ne seront abandonnées.

Mais ces fondateurs * n'avaient pas ajouté au titre de cette feuille la date du *dix-neuvième siècle*, sans être persuadés, avant nous, qu'il fallût y admettre les essais littéraires de ce temps, et discuter les plus téméraires innovations. Ils n'étaient point résolus à soutenir que tout pouvait se modifier au ciel et sur la

* MM. Jay, Tissot, Étienne.

terre, excepté les lois du rhéteur de Stagire et les dieux d'Hésiode. Ils sont trop jaloux de la liberté de penser pour la vouloir restreindre quelque part ; ils ne croient exclusive dans l'état aucune religion littéraire. Ils souffrent volontiers une contradiction sur laquelle ils se ménagent la réplique, bien sûrs que le public, notre juge à tous, distribuera en dernier ressort les couronnes et les sifflets.

Mais si la République des lettres était divisée en deux factions; si l'Assemblée poétique avait deux *côtés* distincts, pourquoi un recueil qui veut être lu dans le temps où il est fait, ne représenterait-il pas cet état de la société littéraire? Et pourquoi le Mercure, comme la tribune politique, ne recueillerait-il pas la voix des deux partis? Avez-vous peur que le bon sens et la vérité ne triomphent pas dans une longue discussion? Les esprits que cette générosité blesserait sont-ils aussi libéraux qu'ils voudraient le faire paraître, et ces philosophes-là ne proscriraient-ils pas volontiers la tolérance? Heureusement, ils sont en minorité : l'amour de l'ancien régime ne s'appuie pas en tous lieux du plus grand nombre des voix; la féodalité aristotélique n'est pas si menaçante que beaucoup d'autres; et les protestans poétiques ne seront peut-être pas *sabrés* par ces dragons de la critique qui invoquent encore le nom des deux ou trois abbés, directeurs exclusifs de tous nos arts païens : l'abbé Dubos, l'abbé Crozas, l'abbé Le Bossu, l'abbé Le Batteux, l'abbé Daubignac!

On affecte de croire que les *novateurs* qui voudraient une plus naïve peinture des hommes et des passions, méprisent les admirables imitations grecques ou latines qui nous ont été laissées par les écrivains du

siècle de Corneille. On répète assez vulgairement qu'on ne peut, selon la dénomination des partis, être à la fois Libéral et Romantique. Il nous semble que ce double caractère pourrait appartenir, en 1825, à qui marcherait avec les deux idées de son siècle ; à cette condition toutefois, que par Romantique on n'entendra jamais un allié de ces écrivains qui repoussent toute opposition généreuse, un admirateur de ces dithyrambes composés sous l'inspiration de la police ; et par Libéral l'adoption de cette fatuité scolastique qui ne trouve rien de bon de l'autre côté du Rhin, et qui jure encore l'immobilité de la scène, au nom de la légitimité, de l'infaillibilité et de la trinité des anciennes règles.

Au reste, ce n'est pas toujours contre le Mauvais que nos adversaires sont armés, c'est contre le Nouveau ; comme si la pire de toutes les sottises n'était pas une vieille sottise !

On assure que les élèves de trois de nos écoles parisiennes, encore endoctrinés par des Feuilletons, se font particulièrement au théâtre les champions du genre médiocre et imitateur. On dit que ceux-là mêmes qui sont armés en tous temps contre les préjugés dans les sciences, les religions, la politique, comme ils le furent si généreusement un jour pour combattre l'ennemi qui touchait à nos portes, sont en garde contre toute indépendance littéraire. Cette assertion est une calomnie. Sans doute ils ont quelquefois compromis leur goût par une étrange indulgence ; mais leur silencieux maintien au théâtre venait peut-être du peu d'espoir de voir naître un ouvrage meilleur, et leur résignation était encore du courage. Après avoir essuyé les batteries d'Aubervilliers, on peut manifester quelque intrépi-

dité aux tragédies de l'Odéon. Nous connaissons de braves spectateurs que n'ont point intimidés les *hourras* tartares et qui fuiraient devant les vers de Messieurs tels et tels ; on peut affronter les Calmoucks de Platoff et tourner le dos aux Romains de M. Bernard. Il n'est pas donné à tout le monde de prendre, comme ses périls, ses plaisirs en patience.

M. Gérard va publier une suite de gravures à l'eau forte, d'après ses compositions et ses portraits historiques. Cette publication commencera par les portraits. On se souvient que le grand peintre a vu poser devant lui toutes les notabilités contemporaines, depuis les savans, les poëtes, les généraux, les femmes illustres, jusqu'aux Directeurs et aux Rois. Tout ce qui a brillé un moment à l'horizon politique a été soumis à l'empire de ses pinceaux. Les majestés debout ou gissantes ont pu se rencontrer une fois dans son atelier, comme les princes de Candide au carnaval de Venise. Notre histoire, depuis trente ans, sera comme vivante dans ses personnages, depuis la Réveillère Lépaux jusqu'au comte Rupin. Cette publication intéresse la morale, les arts, beaucoup de vanités...., nous dirions même la politique, s'il ne nous était pas défendu d'en parler.

Les réductions de dessin sont confiées à M. Deveria, et la gravure à Pierre Adam, le plus habile et le plus spirituel des artistes qui manient l'eau forte. Quel prodigieux succès aura ce recueil !

La satire de M. Lormian, que tout le monde connaît, excepté le public, n'est pas nouvelle dans toutes ses parties. Il arriva qu'en 1798 ou 99, le

scalde de Toulouse visitant la ville natale, y trouva des épigrammes au lieu des lauriers du crû, et la roche tarpéienne assez près du capitole de son endroit. Les épigrammes étaient mauvaises. L'ami de Lebrun publia, sur son propre compte, une opinion qui eut l'assentiment général. Tout le monde citait ces vers : *Rimeur sonore et creux*, etc., et affirmait que M. de Lormian n'était pas capable de mieux faire. « Vous avez raison, dit-il, car ces vers sont de moi. » Et en effet, il les a reproduits en 1825. On reprend son bien et son portrait où on les trouve.

➳ Il a été imprimé à Lucknow, en 1822, un Dictionnaire persan intitulé *les Sept Océans*. L'auteur est *Abul Zefer Muizzeddin Gharieddin Heïder*, roi d'Oude et de Lucknow, provinces situées au nord de l'Indostan. Notre célèbre Barbier n'a peut-être pas encore ajouté ce nom à ses Tablettes bibliographiques.

Les six premières parties contiennent le Dictionnaire ; la septième et dernière renferme un Cours de grammaire et d'éloquence. La préface a été rédigée d'après l'ordre du roi de *Lucknow*, par un des savans de cette ville, lequel, guidé par une profonde modestie, se compare, relativement à son souverain : « à un » flambeau que l'on allumerait à l'éclat du soleil, à » un habit de lin dont on voudrait revêtir la lune » pour lui servir d'ornement », et il justifie sa témérité en disant « qu'il arrive souvent de voir un grain de » jais rangé au bout d'un collier de perles, et la » poix figurer à côté du camphre. »

L'auteur divise son livre, ou *Océans*, en chapitres ou *mers*, *fleuves*, *ruisseaux*, *voiles*, *barques*. La

première traite des lettres. S'il faut en croire *Abul Zefer*, *Adam* fut le premier qui composa des vers en syriaque. Chaque genre de poésie est décrit en particulier; la *ghazelle*, ou ode anacréontique; l'idylle, ou *késsidé*. Lorsque le sujet du poëme est descriptif, on le nomme *bèharié* (idylle printannière); s'il décrit l'état de l'ame, il prend le nom de *halié* (élégie); s'il est destiné à peindre les charmes d'une amante, il l'appelle *eshkié* (érotique); enfin, l'idylle consacrée à la louange des talens ou de la gloire, se nomme *fakharié*. Le *rubaï* et la *térané* désignent la chanson et le madrigal. En voici un qui donne une assez haute idée de la galanterie orientale; c'est un amant qui parle à sa maîtresse : « Un cyprès se vantait hier à la face du » monde de sa taille svelte et élancée; il osait même » la comparer à la tienne : mais le zéphir en fut irrité, » la tulipe agita sa tête, les fleurs éclatèrent toutes de » rire, et le bouton de rose entr'ouvrit ses lèvres pour » sourire. » Ne dirait-on pas que le roi de Lucknow est de l'école de M. Dorat?

L'Académie de Rouen, fille aînée de l'Académie de Paris, est comme toutes les académies : orthodoxe jusqu'à la mort. Sur cinquante-deux membres (nombre qui l'a fait échapper à la fameuse épigramme), elle ne compte guère que trois hérétiques, mais ils sont malheureusement les plus laborieux. On cherche vainement à savoir comment l'un d'eux s'est tout-à-coup élevé à la dignité de Président, et comment le vénérable corps a pu se compromettre au point de donner ainsi ses suffrages.

Quelques personnes prétendent que le nouveau di-

gnitaire n'a dû ses honneurs qu'à son carrosse et à l'intrigue, peut-être aussi à un peu de fraude dans les suffrages, bien qu'il ne lui ait manqué que sa voix lors du scrutin.

Qu'est-il résulté cependant de cette concession des pères conscrits de la littérature neustrienne à la minorité de leur compagnie? Qu'à la dernière séance publique il s'est trouvé du monde dans la salle que des femmes mêmes s'étaient exposées à y pénétrer et qu'on s'est retiré les yeux ouverts.

Le président a lu un poëme intitulé : *Charles VII à Jumiéges.* Les Normands ont été fort stupéfaits d'entendre parler d'eux, et non des Romains et des Grecs. L'assemblée était fort attendrie, fort émue, mais fort scandalisée. On s'est promis pourtant qu'on y reviendrait, on l'a entendu dire en sortant, on assure que c'est la première fois qu'un si méchant propos a été tenu.

Du reste M. Alissan de Chazet, membre correspondant, et qui se trouvait admis aux honneurs de cette séance, pourrait attester qu'on y a fort applaudi un passage du discours d'ouverture, où l'on rendait un éclatant hommage à l'indépendance des gens de lettres.

MM. les rédacteurs du Mémorial religieux vont publier collectivement un ouvrage dont nous ne connaissons encore que l'épigraphe, la voici : « Bon vieux temps ! candeur de nos pères ! revenans, flagellans, sorciers, poignards, prisons d'État, miracles, guerres intestines, pieuses ligues, évêques cuirassés, vous ne reviendrez jamais! mais du moins nous resterons fidèles à l'ornière où ont sommeillé nos premiers jours : trop

heureux de ne pas changer d'idées depuis l'heure où vêtus de blanc nous reçûmes la première eau, jusqu'à l'heure où vêtus de noir, nous obtiendrons la dernière. »

Quand on publie les manuels de toutes les sciences, il n'est peut-être pas inutile d'annoncer un traité de l'escrime, par M. Lafaugère; traité piquant où ce maître en fait d'armes a tout tiré de son propre fonds. Le premier chapitre commence avec cette naïveté : « Développement de mon goût pour l'art des armes : je suis né à Agen en 1784. « N'est-ce pas le genre de Sterne? On sent que nous parlons sérieusement; car comment prendre pour le plastron de ses plaisanteries un auteur toujours prêt à la parade, et qui procède sur la tierce et la quarte d'une manière presque aussi sanglante que M. Broussais!

Un spéculateur de Londres, venu à Paris au moment du sacre de Charles X, a conçu la pensée de composer une galerie de tableaux représentant les différentes cérémonies dont cette solennité a renouvelé en France l'antique usage. Il a chargé neuf peintres d'histoire de transporter sur des toiles, de quinze pieds environ, les épisodes du couronnement. Avant deux mois, ces morceaux d'apparat seront portés en Angleterre et montrés dans une *Exhibition* à laquelle il est impossible de prédire quelques succès. Plusieurs raisons s'opposent à ce que les ouvrages de nos artistes aient de l'intérêt au-delà du détroit. Les théâtres de Londres ont déjà donné la représentation pantomime du sacre; la curiosité publique est à peu près satisfaite sur ce point; il faudrait donc, pour l'exciter de nouveau,

de beaux ouvrages, mais de beaux ouvrages sont difficiles à faire sur des sujets où l'étiquette est la seule inspiration pour l'artiste. D'ailleurs excepté MM. Rouget, Thomas et un ou deux autres, les peintres choisis par le marchand anglais n'ont peut-être pas le degré de mérite qu'exigerait un travail aussi ingrat; et en outre quant ces messieurs parviendraient à vaincre tous les obstacles dont ils sont environnés, quand ils feraient presque des chefs-d'œuvre, seraient-ils admirés sur les bords de la Tamise? Notre peinture ne fait pas fortune dans le pays des West, des Lawrence et des Constable, à moins qu'elle ne choisisse quelques-uns de ces sujets où les passions trouvent un aliment, où le cœur est intéressé, où les yeux ne sont pas satisfaits aux dépens de l'ame. Le *Diorama* est la seule exception.

Les tableaux du Sacre ressembleront un peu aux salons de Curtius, et ces sortes de représentations sont assez indifférentes aux Anglais.

On annonce la prochaine apparition d'un roman historique, intitulé : *le Tartufe moderne*. Le héros de cet ouvrage est, si l'on en croit des bruits de salon, un administrateur très-célèbre, lequel commença sa carrière politique par la fabrication de tablettes de chocolat enveloppées de nouvelles de Rome.

« J'achèterais au prix de dix années de ma vie » le bonheur de passer une journée avec Voltaire! » disait un seigneur russe, grand admirateur du philosophe de Ferney. Cet enthousiasme est pitoyable. Parlez-moi de celui dont un riche Anglais vient de donner la preuve. Il apprend que l'illustre Mazurier est sur le

point de quitter Paris pour se rendre en Albion ; il a bien encore à voir Talma, mademoiselle Mars, la Bibliothèque, le Musée royal, Versailles, les Gobelins, Véry et l'Opéra, qu'importe ? Il faut qu'il admire de près, qu'il entretienne, qu'il félicite Jocko : voyager avec lui est le moyen le plus simple ; mais comment y parvenir ? Le singe de la Porte-Saint-Martin sait ce qu'il doit à sa situation ; il ne va pas en diligence, il court en chaise de poste. Notre Anglais s'informe et apprend que Mazurier doit avoir pour compagnon de voyage un jeune négociant ; il vole à son hôtel, lui offre vingt-cinq guinées du droit d'aller de Paris à Calais avec le grand homme, et met à sa disposition, pour partir le même jour s'il le désire, une berline excellente, qui le conduira jusqu'à Londres aux frais de milord. Le négociant voit la possibilité d'obliger un fou et de rendre un service, qui est une véritable affaire de commerce pour lui, il accepte, cède sa place, va raconter l'aventure à Mazurier, qui a promis en partant de ne pas dire une parole tant que durera le voyage, de dormir tant que l'Anglais veillera, et d'attendre à la meilleure taverne de Londres le négociant, par lequel il est invité à dîner aux dépens de sa seigneurie. Mazurier et *il fanatico per la singerie* doivent être maintenant à Douvres.

M. Steube a passé des rochers du Rutly aux salons du dix-septième siècle, et des héros de la liberté suisse aux écrivains qui font le plus d'honneur à la France. Il peint en ce moment une scène de bibliothèque où Voltaire reçoit le legs qui lui est promis par Ninon. Le pendant de ce joli tableau représente

le jeune Rousseau accueilli par madame de Warens sous le porche d'une église de Chambéry.

➳ M. Delaroche, dont aucun ouvrage ne peut être indifférent aux amis de la peinture, vient d'achever un tableau *de genre* sur un sujet intéressant. C'est Caumont de Laforce, miraculeusement sauvé entre deux cadavres, au milieu des *rigueurs salutaires* de la Saint-Barthélemi.

Le peintre n'a pas précisément copié les détails que présentait le tableau de la Henriade. Il a suivi des indications plus historiques, et il ne serait pas impossible qu'il y eût rencontré plus de naïveté et de poésie.

> De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
> Ira de bouche en bouche à la race future.

➳ La tragédie d'*Agnès de Méranie*, par M. Bert, vient d'être rendue par la censure.

➳ La gloire de l'honorable William Congrêve éprouve en ce moment un terrible échec. Jusqu'à présent, ce général avait passé pour l'inventeur des fusées incendiaires qu'il faut compter parmi les plus sûrs moyens de destruction que le génie philantropique ait mis encore dans la circulation. Mais c'est sur les bords lointains du Gange, qu'on lui conteste le mérite de cette découverte. On remonte au temps du Bas-Empire pour opposer aux fusées *à la Congrêve*, les *syphons* que perfectionna au neuvième siècle l'empereur Léon. On cite les Chinois lançant des fusées dans les guerres du treizième siècle; les Padouans incendiant, par ce moyen, la ville de Mestre, au quatorzième; Dunois en faisant usage contre Pont-Audemer, en 1439; Louis Collado, ingénieur au service

de Charles-Quint, les décrivant dans son *Manuel d'artillerie;* enfin les soldats de Tipoo-Saïb, s'en servant comme d'un excellent moyen de défense contre les Anglais qui asiégeaient Seringapatam. Sir William Congrêve repoussera sans doute l'accusation de plagiat qui lui est intentée par les enfans de l'Asie, et s'il est forcé d'avancer qu'il n'a fait que renouveler les *syphons* antiques, il prouvera qu'il pouvait faire mieux. Il est en fond pour cela, soyez en sûr. Il inventera quelque bombarde, quelque canon, quelque tonnerre; il détruira en quelques minutes, deux ou trois milliers d'incrédules, il incendiera Londres ou fera sauter la moitié des trois royaumes. On verra alors ce qu'il en coûte pour blesser l'amour-propre d'un homme de génie!

Un journal annonçait, il y a peu de jours, que le docteur Fleury pêchant à la ligne aux bords du Rhône, était mort de joie pour avoir pris une carpe au lieu d'un goujon. Des lettres de Lyon démentent cette nouvelle, et nous en sommes bien aises pour un homme d'esprit que tout le monde connaît à Paris. C'est M. Coup...y qui tient de la main gauche le sceptre de la romance, et manie souvent de l'autre l'instrument du docteur Fleury. Le poëte pourra donc impunément avoir la bonne fortune du docteur, si jamais ses Vers sont bons. En attendant, tous deux sont bien dignes de faire mentir cette impertinente définition de la ligne : « Instrument terminé d'un bout » par un morceau de liége, et de l'autre par un im» bécille. »

Deux candidats de plus se présentent à l'Académie : M. Mazure et M. Azaïs. Nous leur conseillons de commencer leurs visites par aller féliciter M. de Montmorency. S. Ex. passera volontiers du rôle de protégé au rôle de protecteur.

RÉPONSE DE ZELMIRE *.



Brisons des nœuds dont l'étreinte vous blesse;
Mais pourquoi, Monseigneur, insulter ma tendresse?
Si votre amour devait finir,
C'est le tort de l'un ou de l'autre.
Et pourquoi, seule, me punir
De ma faiblesse... ou de la vôtre?
Ne calomniez pas mon plus chèr souvenir.

Pour vous servir de contenance
Pourquoi chanter l'*Indifférence*
Et médire, en vieillard, de vos jours fortunés?
Ingrat! si votre ardeur est morte avant mes charmes,
L'Amour vaincu doit-il garder ses armes,
Et lancer, en fuyant, des traits empoisonnés?

* Voyez notre dernier *numéro*. Il contient des vers où plusieurs passages d'une *Canzonetta* de Métastase sont reproduits avec un talent qui mettra le Sceau à la réputation de l'auteur.

Indulgente à votre mémoire,
En me rappelant votre gloire,
Long-temps je rêvai Charle encore intéressant !
Brûlant d'amour et languissante,
Pleurant votre Grandeur absente,
En faveur du passé j'excusais le présent.
Je pardonnais à la simarre
De rendre si froide et si rare
Votre offrande au dieu de Paphos.
Autrefois vos sermens n'étaient ni vains ni faux ;
Vous étiez... Que ce crime excuse de défauts !
Vainqueur infatigable et conquérant barbare;
Vous étiez à Bellonne avant d'être à Thémis *,
Et quand mon faible cœur vous fut jadis soumis,
Que ce front, ceint d'un myrthe arrosé de nos larmes,
Portait légèrement ces amoureux fardeaux !
De la milice de Bordeaux
Que l'habit vous prêtait de charmes ;
Au pas vous marchiez sans égal,
Fier du pompon national;
Que vous étiez beau sous les armes!

Aujourd'hui ces lauriers, ces myrthes obtenus
Pourquoi les flétrir d'une injure ?
Des adieux qu'on fait à Vénus
Depuis quand charge-t-on Mercure ?

* *Bellone* est ici pour rappeler des services rendus dans la garde Urbaine.



Pourquoi, d'un ton fat et moqueur
En une molle paraphrase
Trahir à-la-fois Métastase
Et les chastes vœux de mon cœur?

Tes dégoûts sont la peine, ingrat, que tu t'infliges;
Tu cueilles, aujourd'hui les fruits de la Grandeur:
Excellence, aisément je subis ta froideur,
Mais, Grenadier, que tu m'affliges!

COMTESSE DE C.

SUR MADAME DE TENCIN *.

Madame de Tencin fut mêlée, de son temps, dans toutes les affaires d'amour, de religion, de finance et de littérature. Elle a présidé aux cabales de cour et aux cabales académiques ; elle fut ambitieuse et jolie, ultramontaine et galante ; elle unit tous les secrets de l'intrigue à toutes les séductions de la flatterie ; elle fit des cardinaux et des ministres, des généraux et des académiciens ; enfin elle fut la maîtresse de Dubois et la mère de d'Alembert.

L'éducation des femmes ne se faisait alors que dans les couvens ; c'est là que furent cultivées toutes les vertus qui brillèrent à la cour galante de Louis XIV et à la cour voluptueuse du régent ; c'est là que se formèrent les Fontange, les Montespan, les Parabère ; et, plus tard, les Mailly, les Château-Roux et les Pompadour ; c'est aussi là que fut élevée madame de Tencin. Fille d'un conseiller au parlement de Grenoble, peu favorisé de la fortune, elle naquit dans cette ville

* Ce fragment est extrait d'une notice, destinée à une édition nouvelle des œuvres de mesdames de La Fayette et de Tencin, publiée par MM. Jay et Étienne. La notice de M. Jay sur madame de La Fayette a déjà paru. L'ouvrage entier, orné de deux portraits, imprimé sur papier des Vosges, en très-beaux caractères et satiné, obtient un succès de vogue. Les cinq volumes coûteront 30 francs. Trois sont déjà en vente, chez Moutardier, rue Gît-le-Cœur, nº 4, et la dernière livraison sera donnée aux souscripteurs le 5 novembre.

en 1681. Il convenait à ses parens qu'elle fût religieuse, ils décidèrent qu'elle le serait, on s'occupa peu de savoir si le sacrifice de sa liberté serait agréable au ciel. Née avec une imagination vive, une ame ardente, un cœur passionné, elle avait peu de penchant pour la vie austère et monotone du cloître; mais on consultait bien plus alors les convenances de la famille que la vocation des novices; quand il était nécessaire d'assurer la fortune d'un aîné, il était plus facile de donner un voile qu'une dot aux sœurs qui auraient pu amoindrir l'héritage, et l'on croyait faire une chose sainte en réglant une affaire toute mondaine. Il y a encore aujourd'hui beaucoup de gens qui regrettent ces dévotes spéculations, et qui ne trouveraient rien de mieux que d'amoindrir la famille pour concentrer la propriété; mais les unions forcées portent tôt ou tard des fruits amers, la contrainte ne dicte que de faux sermens, on se promet à Dieu et l'on reste attaché au monde. La vie n'est alors qu'une longue captivité et un supplice de tous les instans; celle qui supporte des liens contre nature, meurt dans une lente agonie, ou ne rêve qu'aux moyens de les briser. Madame de Tencin aima mieux les rompre que de les subir, et préféra le scandale d'une rupture ouverte au crime d'un parjure de tous les instans.

Il paraît que le relâchement des mœurs s'étendait jusqu'aux asiles de la piété et de la pénitence; le cloître où elle avait pris le voile n'avait pas des règles très-austères, ou du moins le joug s'en était singulièrement affaibli. La beauté, l'esprit, les grâces piquantes de la jeune religieuse faisaient grand bruit dans toute la province; son couvent était le rendez-

vous de toute la jeune noblesse qui allait s'y sanctifier par partie de plaisir. Le duc de Saint-Simon, écrivain un peu morose, mais qui, né avec des principes d'honneur et de vertu, se trouvait au milieu des saturnales de la régence aussi dépaysé qu'un Spartiate l'eût été au milieu des voluptés d'Athènes, raconte des particularités passablement scandaleuses sur le couvent des Augustines de Montfleuri, où mademoiselle Guérin de Tencin avait prononcé ses vœux. Le cardinal Lecamus s'éleva en vain contre cette vie mondaine de chastes filles qui avaient juré de ne songer qu'à leur salut. Il se trouvait là, sans doute, quelques-unes de ces abbesses compatissantes, de ces tendres victimes des passions, qui aimaient à tempérer la sévérité des règles par la facilité des relations, et à retrouver au sein de la pénitence l'image de ce monde où leur cœur était resté. On recevait nombreuse compagnie dans le cloître des Augustines : aussi était-il plutôt situé comme une maison de plaisance que comme un lieu de retraite. Il se trouvait au bout d'une longue promenade où affluait toute la jeunesse de la ville. Il n'était guère de famille un peu considérable qui n'y eût quelque religieuse ou quelque pensionnaire; il ne faut pas dès-lors s'étonner qu'on eût une grande dévotion au couvent des Augustines, de brillans pèlerins ne cessaient de le fréquenter; on couronnait une cavalcade par une pieuse visite; mais tant de frères qui allaient voir leurs sœurs y rencontraient les sœurs de leurs amis : l'amour était au parloir et finissait par se glisser à travers les grilles.

Mademoiselle de Tencin était la religieuse à la mode; on ne s'entretenait dans toute la province que

des charmes de sa figure et des grâces de son esprit; chacun voulait la voir ou l'entendre, elle avait subjugué son abbesse, elle séduisit bientôt jusqu'à son confesseur. On avait souffert d'abord qu'elle reçût des visites, on finit par lui permettre d'en faire; mais elle ne se trouva pas encore assez en liberté ou plutôt elle en prit trop. *Saint-Simon* assure que les suites de ses tendres imprudences devinrent si évidentes, qu'il fallut, de toute nécessité, pour l'honneur du couvent, qu'elle trouvât le moyen d'en sortir. D'après Duclos, qui l'a beaucoup connue et qui a même vécu dans sa société intime, dès le moment même où elle prononça ses vœux, elle ne songea qu'au moyen de les rompre. « Son directeur, dit-il, fut » l'instrument aveugle qu'elle employa pour ses des- » seins. C'était un bon ecclésiastique, fort borné, qui » devint amoureux d'elle sans qu'il s'en doutât le » moins du monde. La pénitente ne s'y trompa nulle- » ment, profita habilement du faible du saint homme, » en fit son commissionnaire zélé, en tira tous les » éclaircissemens nécessaires, et, lorsque les choses » furent au point où elle les désirait, elle réclama » contre ses vœux, réussit enfin à passer de son cloître » dans un chapitre de Neuville, près de Lyon, en qua- » lité de chanoinesse, et bientôt elle devint aussi libre » qu'elle pouvait le désirer. Je tiens tout ceci d'elle- » même. »

Il est possible que madame de Tencin ait mis quelque réticence dans ses aveux; il en est qu'une femme ne fait pas, surtout à un homme qu'elle sait écrire l'histoire; elle connaissait assez l'humeur caustique de Duclos pour ne pas hasarder indiscrètement une confidence aussi délicate : une demi-franchise est souvent

un moyen adroit de taire ce que la vérité a de plus fâcheux.

Ce qui est certain, c'est que dans presque tous ses romans, madame de Tencin place ses héroïnes dans des cloîtres, et qu'elle ne fait retentir les voûtes de ces demeures saintes que de brûlantes ardeurs et de soupirs étouffés; on y aime toujours, et on n'y prie guère que pour son amant.

Dans *les Malheurs de l'amour*, le chevalier Barbasan est constamment établi dans le parloir, il y passe des journées entières avec sa maîtresse. Ce sont à chaque page des entretiens passionnés, de tendres confidences et des lettres amoureuses. Ses épisodes mêmes retracent des scènes semblables; le marquis de La Valette se déguise en valet de chambre pour pénétrer dans le couvent de mademoiselle d'Essey, il se jette à ses pieds, il lui répète cent fois qu'il l'adore, et celle-ci, à la suite d'un mariage secret, dont l'abbesse reçoit la confidence, porte dans son sein le triste gage d'une union qu'elle forma sans amour.

Dans *le Siège de Calais*, milord Arondel s'introduit aussi dans le couvent où mademoiselle de *Roye* est sur le point de prendre le voile; il gagne le jardinier, la tourière; il se déguise en tapissier, et, sous le prétexte de porter des meubles, il s'introduit jusque dans la chambre de sa maîtresse. Bientôt, malgré toutes les recommandations d'une implacable tante, les entrevues deviennent de plus en plus fréquentes; celles de la grille ne suffisent plus; à l'aide d'une échelle de corde, l'amoureux lord escalade les murs du couvent, il les remonte en portant sa maîtresse dans ses bras, et la mène à une église peu éloignée, où il

avait fait venir un prêtre. Il la remet ensuite dans le jardin, et il y revient de la même manière les nuits suivantes. Cet enclos sacré devient le théâtre de leurs mystérieuses ardeurs, et il en résulte une grossesse comme dans *les Malheurs de l'amour*.

Il serait injuste de conclure de ces singuliers rapprochemens que, dans tous ses ouvrages, madame de Tencin involontairement préoccupée de ses souvenirs, plaçait ses héroïnes dans une situation qui avait été la sienne ; mais cette peinture de la vie des cloîtres cause du moins quelque étonnement à une époque où il régnait une dévotion si austère et presque si farouche, car c'était dans les dernières années du règne de Louis XIV, sous la toute-puissance de madame de Maintenon et du père Letellier, au moment où l'on détruisait Port-Royal, comme un repaire d'hérésie, qu'il régnait une liberté si édifiante dans le cloître où mademoiselle de Tencin feignait d'aimer son confesseur pour qu'il l'aidât à rompre les vœux qu'elle avait faits au ciel.

Il se peut que la malignité publique, qui se plaît à grossir tous les scandales, ait attribué l'évasion de la jeune religieuse à des motifs peu honorables pour sa vertu. Il est si aisé de passer de la médisance à la calomnie? Madame de Tencin a d'ailleurs joué, dans la suite, un assez grand rôle, pour que la méchanceté et l'envie ne l'aient pas épargnée. Elle leur avait fait si beau jeu, qu'une faiblesse de plus ou de moins ne pouvait pas tirer à conséquence. Il n'y a rien de tel, pour les gens qui ont de l'intrigue et de l'ambition, que d'entrer dans le monde avec une mauvaise réputation toute faite. Rien ne surprend de leur part, aucune faute ne

peut ternir leur vertu. Le moindre écart, qui suffirait pour perdre un honnête homme, n'effleure pas même leur tranquillité. Il semble que le public ait pris son parti envers eux, comme ils l'ont pris envers le public. On ne s'étonne que du bien qu'ils font; il a tout le mérite, toute la vogue de la nouveauté; il y a plus, on admire dans eux ce qu'on ne remarque pas même dans les autres. C'est une spéculation qui réussit assez bien dans les temps de corruption, on a de l'éclat sans estime, on arrive à la fortune sans passer par la considération; c'est la route la moins longue et celle que prennent tous les gens pressés. Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'hommes, et même quelques femmes, qui s'y jettent et qui n'ont pas mal fait leur chemin.

ÉTIENNE.

PRÊTRE ENTERRÉ VIVANT.

(MOEURS ECCLÉSIASTIQUES.)

On a vu et peut-être voit-on encore des hommes puissans, assujettis à toutes les pratiques du culte, persuadés que leur exactitude à les observer tient lieu de moralité, les dispense de tout autre devoir, efface leurs crimes : c'était la religion de Louis XI, dont les prières sacriléges étaient souillées de sang français : il a eu des imitateurs. Cette prétendue religion qui n'en est pas une, car tout culte étranger à la morale ne mérite point ce titre sacré ; cette prétendue religion, dis-je, prêchée par l'imposture, adoptée par l'ignorance et l'irréflexion, éloigne les remords et met la conscience en repos ; elle est adoptée surtout, parce qu'il est plus commode, plus facile de s'astreindre à des pratiques accoutumées que de travailler à déraciner ses habitudes vicieuses, à contenir le torrent de ses passions.

Le tableau de mœurs que je vais offrir doit contribuer à rendre cette vérité plus sensible.

Cautinus, encore simple diacre, suivant Grégoire de Tours, édifiait par son exactitude à remplir tous les devoirs de son grade et du culte. Son zèle lui valut même la faveur d'une vision céleste *. On jugera, par

* *Gregor. Turonnens. Gloria confessorum,* cap. 30.

la conduite subséquente de cet ecclésiastique, si ce zèle était sincère, si cette vision était réelle.

Cautinus était parvenu au grade d'archidiacre de l'église de Clermont, lorsqu'en 553 mourut *Gallus*, évêque de cette ville ; il aspira à l'honneur de le remplacer. Le peuple et le clergé réunis, conformément à l'usage de la primitive Église, procédèrent à l'élection d'un évêque. Cautinus n'obtint point les suffrages, le prêtre *Caton* lui fut préféré.

Caton, très-fier de son exactitude à remplir toutes les pratiques de son état, avait, par son orgueil, outragé tous les amours-propres, et Grégoire de Tours, son compatriote et son contemporain, ne pouvait lui pardonner son ostentation. Voici comment il en parle :

« Alors il existait à Clermont un prêtre appelé » *Caton;* tout le clergé voyait en lui son évêque futur; » comme s'il était déjà pourvu de cette dignité ; il » exerçait l'autorité épiscopale et réglait à son gré » toutes les affaires de l'Église. Les évêques, qui s'é- » taient réunis à Clermont pour célébrer les obsèques » de leur confrère Gallus, après cette cérémonie, dirent » au prêtre Caton : *Maintenant que la majorité des* » *suffrages du peuple vous appelle au siége épiscopal,* » *venez, nous consentons à confirmer ce choix ; nous* » *vous bénirons et vous sacrerons évêque. Le roi est un* » *enfant* * *; si l'on a quelques reproches à faire contre* » *vous, nous pourrons facilement prendre votre dé-* » *fense... Ayez confiance en nos promesses ; et, si vous* » *souffrez quelques pertes, nous nous engageons à les* » *réparer à nos dépens.*

* Ce jeune roi était Théobalde, fils de Théodebert, roi de Metz : l'Auvergne se trouvait alors sous sa dépendance.

» *Caton*, enflé d'orgueil, continue Grégoire de Tours, » à ces offres obligeantes, fit cette réponse : Vous savez » quelle est ma réputation ; depuis ma plus tendre en- » fance, j'ai toujours mené une vie religieuse; j'ai observé » les jeûnes ; je me suis plu à répandre mes aumônes ; » je me suis livré à des veilles continuelles ; j'ai psalmo- » dié plusieurs fois en faisant des stations nocturnes. » Le seigneur Dieu ne permettra pas qu'un serviteur » aussi zélé soit privé de l'avantage d'être sacré évê- » que. En passant par tous les grades de la cléricature, » je me suis ponctuellement soumis aux lois canoni- » ques. »

Ici Caton fait l'étalage de tous les grades où successivement on l'avait élevé : « *Voilà vingt ans*, ajouta- » t-il, *que j'ai l'honneur d'être prêtre. Que me reste-t-* » *il de plus à obtenir, si ce n'est l'épiscopat que j'ai* » *mérité par mes services et mon exactitude à remplir* » *mes devoirs? Quant à vous, évêques, retournez dans* » *vos cités, occupez-vous des affaires qui vous concer-* » *nent ; l'honneur d'être sacré évêque ne peut me man-* » *quer.* Une réponse si orgueilleuse indigna les évê- » ques; ils se retirèrent *. ».

On voit que cette conduite était contraire à l'humilité chrétienne, et que l'attachement de Caton aux pratiques du culte ne le corrigeait pas de son orgueil; mais ce qu'aurait dû dire Grégoire, c'est que Caton, très-attaché aux règles, était autorisé à rejeter l'offre des évêques. En y cédant, il aurait transgressé les lois établies ; il devait être nommé par le roi avant d'être ordonné par des évêques.

* *Gregor. Turon. Historia*, lib. II, cap. 6.

L'évêché de Clermont était une proie que *Caton* croyait ne devoir pas lui échapper et que *Cautinus* ne désespérait pas de saisir. Ces deux prêtres se détestaient : *Je te dégraderai*, disait le dévot *Caton* à son rival, *je t'accablerai d'humiliations ; je te ferai souffrir mille morts. Cautinus* plus adroit étouffait, sous un voile d'hypocrite, les mouvemens de sa haine. *Très-pieux seigneur,* lui répondait-il, *mon plus grand désir est de recouvrer vos bonnes grâces ; et, pour les mériter, je m'offre de vous rendre un service. J'irai trouver le roi ; je vous promets d'obtenir de lui votre nomination à l'évêché. Vous n'aurez nulle peine à prendre, nulles tromperies à craindre. Je ne demande pour prix de mes démarches que votre seule amitié.*

Caton, instruit que cet archidiacre tramait des complots contre lui, rejeta son offre.

L'archidiacre *Cautinus* ne renonçait pas à ses projets ambitieux ; pour qu'on ne les soupçonnât point, il feignit une maladie; et, furtivement, pendant la nuit, il sortit de Clermont et se rendit à Metz avec une telle hâte qu'il y arriva bien avant les émissaires de *Caton*. Il annonça au roi Théobalde la vacance du siége épiscopal de Clermont, et se proposa pour être le successeur du défunt évêque Gallus. Le roi fit assembler les prélats de son royaume, qui, nonobstant le défaut d'élection de la part du peuple et du clergé d'Auvergne, sacrèrent et ordonnèrent Cautinus évêque de Clermont. Toutes les règles étaient alors violées.

« Lorsque les envoyés de *Caton* arrivèrent à la cour,
» dit Grégoire de Tours, *Cautinus* était déjà ordonné
» évêque. Par ordre du roi, on lui fournit tout ce qui
» convenait à sa nouvelle dignité, des clercs, des ca-

» mériers qui l'accompagnèrent dans son diocèse, où
» il fut honorablement reçu par les citoyens et par
» le clergé.

» De vives querelles s'élevèrent bientôt entre *Cau-*
» *tinus* et le prêtre *Caton*. Celui-ci, inflexible, refusa
» constamment de reconnaître son ennemi pour évê-
» que. Le clergé de Clermont fut divisé en deux par-
» tis acharnés l'un contre l'autre. *Cautinus*, voyant
» qu'il ne pouvait obtenir aucune soumission de la
» part de son adversaire et de ses partisans, enleva
» de son église tous les ornemens, toutes les richesses
» qu'elle contenait, et n'y laissa que des choses inu-
» tiles et sans valeur. Cependant, à ceux qui aban-
» donnaient le parti de *Caton* et qui venaient se ran-
» ger dans le sien, il restituait les biens qu'il leur
» avait enlevés *. »

Grégoire de Tours a le tort de raconter ces violences, ces moyens de corruption sans les improuver.

Cautinus désirant éloigner de lui son ennemi *Caton*, intrigua pour le faire placer sur le siége de Tours vacant par la mort de l'évêque Gunthérius. Les principaux membres du clergé de cette ville se rendirent à Clermont pour offrir l'évêché au prêtre *Caton*. « Celui-ci, dit notre historien, inspiré par une
» vaine gloire, réunit une troupe de pauvres et leur
» ordonna de lui adresser ces paroles : *Pourquoi, bon*
» *père, abandonnez-vous vos enfans dont jusqu'à pré-*
» *sent vous avez pris un si grand soin? Qui pourvoira*
» *à notre nourriture, si vous nous quittez? Nous vous en*
» *prions, ne délaissez pas ceux qui ne doivent leur exis-*
» *tence qu'à votre charité.*

* *Greg. Turon. Historia,* lib. IV, cap. 7.

« *Vous voyez, mes très-chers frères*, dit Caton au » clergé de Tours, *combien cette multitude de pauvres » me chérit; je ne puis les abandonner, ni céder à votre » invitation.* » Le clergé de Tours, après cette réponse, se retira.

Grégoire de Tours nous donne les véritables motifs de ce refus : « *Caton*, dit-il, était lié d'amitié avec » Chramne * qui lui promettait, si son père le roi Clo- » taire, mourait bientôt, de chasser *Cautinus* de son » évêché et de le mettre à sa place. »

Cette espérance et sa résolution de ne point donner à son ennemi la satisfaction d'être débarrassé de sa présence, décidèrent son refus.

Caton, diffamé par ses liaisons avec Chramne, prince très-vicieux, était de plus orgueilleux à l'excès, irascible et fourbe, et, malgré ces défauts, se fondant sur la réputation que lui valait son attachement aux pratiques de l'Église, il prétendait à l'honneur d'*être saint.*

« Il pensait, ajoute Grégoire de Tours, que per- » sonne plus que lui n'avait droit d'être mis au rang » des saints. Un jour il donna de l'argent à une fem- » me, pour qu'elle criât dans l'église, comme par » inspiration, que *Caton* était un grand saint, l'ami » de Dieu, et que *Cautinus* était un scélérat, coupable

* Chramne, fils du roi Clotaire, gouvernait ou plutôt exploitait l'Auvergne. Ce jeune prince était adonné à tous les vices des barbares. Il enlevait les filles de sénateurs de Clermont, et, après les avoir déshonorées, il les livrait à ses subalternes. Il fit deux fois la guerre à son père qui, en l'an 560, le fit saisir et brûler vif avec sa femme et ses enfans. On peut juger des mœurs du protégé d'après celles du protecteur.

» de plusieurs crimes et indigne d'être évêque *. »

Ici Grégoire de Tours révèle imprudemment les ruses du métier.

Les vices de *Caton* étaient de beaucoup surpassés par ceux de l'évêque *Cautinus ;* celui-ci ne cachait plus la scélératesse de son ame ; voici le portrait qu'en trace notre historien.

« *Cautinus* , enfin affermi sur le siége épiscopal de » Clermont, devint l'objet de l'exécration générale ; » il s'était livré aux excès du vin, et souvent se plon- » geait dans un tel état d'ivresse, que quatre hom- » mes étaient obligés de le porter pour le sortir du » lieu des repas ; il fut frappé d'attaques d'épilep- » sie qui se manifestèrent quelquefois en public. Son » avarice était extrême ; il aurait mieux aimé perdre » la vie, que de manquer l'occasion d'agrandir ses » propriétés, aux dépens de celles de ses voisins. Ceux- » ci étaient-ils puissans? il leur intentait des procès, » et cherchait à les dépouiller par des chicanes scan- » daleuses ; étaient-ils de la classe inférieure? il em- » ployait la force pour les exproprier.... il regardait » comme indigne de lui de payer, aux uns, le prix » des biens qu'il avait envahis, et inutile de recevoir » des autres l'acte de cession de leur propriété. »

Grégoire dit encore : « Cet évêque n'avait dans sa » conduite rien de ce qu'on devait attendre de son saint » ministère, il ne respectait aucun droit, aucun de- » voir. Son ignorance était complète ; il ne connaissait » nul ouvrage de littérature, ni même les livres sacrés.

* *Greg. Turon.* Lib, IV, cap. 11.

» Les juifs l'aimaient ; il les attirait près de lui, non » pour les convertir ; mais pour partager les produits » de leur usure : il en était dupe. »

L'événement que je vais rapporter achèvera de peindre l'ame atroce de *Cautinus*, et fera voir quelle était l'étendue du pouvoir des évêques, et combien, dans ces temps de désordres, ils pouvaient en abuser impunément. Laissons parler Grégoire de Tours.

« Alors (en 560) vivait à Clermont un prêtre nommé » *Anastase*, d'une origine libre et qui possédait un » bien en vertu des lettres que lui avait concédées la » reine Chrotechilde (Clotilde) de glorieuse mémoire. » L'évêque *Cautinus* désirait ardemment la possession » de ce bien; il suppliait *Anastase* de lui livrer les » lettres de cette reine avec la propriété qu'il enviait. » D'abord il demandait avec le ton de la douceur qu'il » poussait jusqu'à la bassesse, et tâchait de le séduire » par des flatteries, puis de l'intimider par des me» naces. Enfin piqué de voir ses tentatives inutiles, et » d'être constamment refusé, il donna l'ordre d'arrê» ter ce prêtre et de l'enfermer dans la plus forte pri» son de la ville. Il ordonna de plus, s'il persistait dans » ses refus, qu'on lui fît souffrir diverses tortures et » qu'on le laissât mourir de faim.

» L'indignation donna de nouvelles forces à l'ame » d'*Anastase;* il continua de repousser les injustes de» mandes de son évêque : *J'aime mieux*, disait-il, » *souffrir pendant quelque temps que de livrer pour* » *toujours mes enfans aux horreurs de la misère.*

» Alors *Cautinus* plaça près de son prisonnier des » gardes chargés de lui interdire toute nourriture.



» Près de la basilique de Saint-Cassius, martyr*, » était une crypte ou construction souterraine, qui » remontait à une haute antiquité. Cette crypte ren- » fermait un grand tombeau en marbre de Paros, dans » lequel gissait le cadavre d'un vieillard. Ce fut dans » ce caveau sépulcral que les satellites de l'évêque traî- » nèrent le prêtre *Anastase*. Ce fut dans ce tombeau, » dont ils levèrent le couvercle, et sur ce cadavre » que, tout vivant, le malheureux prêtre fut enseveli.

» Ce lourd couvercle pesait sur son corps; la porte » du souterrain était close et gardée par les satellites » de l'évêque; pour *Anastase* nul espoir; pour les » gardes, nulle crainte d'évasion.

» Il était nuit; l'hiver faisait sentir ses rigueurs; » les gardes en pleine sécurité allument du feu, » boivent, s'enivrent et dorment.

» Cependant le prêtre enfermé dans le tombeau, » comme Jonas dans le ventre de la baleine, implo- » rait la miséricorde du Seigneur. Dans ce tombeau, » assez spacieux, il ne pouvait pas néanmoins se re- » tourner; mais il lui était possible d'étendre un bras » et de le mouvoir aisément.

» Le cadavre sur lequel il était comprimé exhalait » une odeur mortelle; Anastase lui-même a souvent » raconté que, pour se préserver du poison de ces exha- » laisons insupportables, il retenait son haleine et ap- » pliquait fortement son manteau sur ses narines et » sur sa bouche. Bientôt le besoin de respirer se faisait » sentir; il retirait son manteau : alors des traits de

* L'église paroissiale de Saint-Cassius ou Cassi était située à Clermont et au faubourg de Saint-Allire.

» la vapeur fétide pénétraient, par la bouche, par le » nez, jusque dans ses entrailles.

» Le ciel, je crois, fut touché de ses souffrances. » Anastase allongea sa main vers les parois du sarco- » phage. Cette main rencontra un levier laissé entre » le bord du sarcophage et son couvercle. Il agite ce » levier, et s'aperçoit que le couvercle, malgré son » poids, cédait à ses mouvemens; il les continue, et, » à force de travail, il parvint à l'écarter et à se pro- » curer une ouverture assez grande pour sortir la » tête. L'espérance l'encourage; il fait de nouveaux » efforts, et il réussit à sortir entièrement et à s'élan- » cer hors de cet infecte asile de la mort.

» Le jour commençait à dissiper les ombres de la » nuit, lorsque le prêtre, sorti de son tombeau, se » dirigea vers la porte du souterrain sépulchral; la » trouvant solidement fermée, il appliqua son œil » sur une ouverture que laissaient entre elles les plan- » ches mal jointes qui la composaient. A travers cette » ouverture, il vit passer un homme. D'une voix » basse il l'appelle à son secours : il en est entendu. » Cet homme, armé d'une hache, abat sans beaucoup » de bruit la pièce de bois à laquelle les serrures étaient » fixées; la porte s'ouvre; le prêtre exhumé sort, et » recommande le secret à celui qui vient de le rendre à » la vie et à la liberté. A la faveur du jour naissant, il » se rend dans sa maison, se munit du titre de sa pro- » priété, et part sur-le-champ pour Paris. Là il met » ce titre sous les yeux du roi Clotaire, et lui expose » comment l'évêque *Cautinus*, pour lui enlever ce » titre et sa propriété, l'avait fait enterrer tout vivant. » A ce récit, tous les assistans restèrent stupéfaits.

» Jamais Néron, jamais Hérode, disaient-ils, n'a-
» vaient commis un pareil forfait; jamais ces tyrans
» n'avaient fait enfermer dans un tombeau un homme
» vivant !

» L'évêque *Cautinus*, aussitôt après l'évasion du
» prêtre Anastase, se rendit auprès de Clotaire et lui
» dénonça ce prêtre. Mais ses accusations furent mal
» accueillies ; il se retira couvert de confusion, Anas-
» tase au contraire fut maintenu dans sa propriété, et
» le roi en garantit la jouissance à sa postérité *. »

On se borna à priver l'évêque du fruit de son crime, et ce crime atroce resta impuni. Les lois étaient muettes ou inexécutées. Les évêques criminels n'avaient à craindre que la condamnation d'un concile ; les rois ne se mêlaient guère de leurs affaires. Ces évêques exerçaient arbitrairement sur les ecclésiastiques de leur diocèse le droit de vie et de mort.

Remarquons que *Cautinus*, plus attaché à la lettre qu'à l'esprit des lois canoniques qui abhorrent l'effusion du sang, par respect pour ces lois, se bornait à vouloir faire périr de faim Anastase, le laisser souffrir et expirer dans un tombeau ; mais ne voulait pas répandre son sang. C'est ainsi que, dans les onzième et douzième siècles, les plus timorés de nos évêques guerriers allaient à la guerre, armés d'une massue au lieu d'épée, assommaient religieusement les hommes et avaient soin de ne point les percer, ni de les pourfendre.

En l'an 571, une maladie contagieuse désola l'Auvergne et enleva une grande partie de la population de Clermont. Dans un seul jour, dans une seule pa-

* *Greg. Turon*, lib. IV, cap. 12.

roisse de cette ville, on enterra jusqu'à trois cents morts. Cette calamité mit au grand jour le mérite de *Caton* et celui de *Cautinus*. Ce dernier, effrayé du danger, abandonna la cité et se retira, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; mais, obligé de se rendre à Clermont pendant la semaine sainte, il y fut atteint de la contagion, et mourut.

Caton brava courageusement le danger, resta dans la ville presque déserte, y consola les malades, célébra les messes, enterra les morts, et périt victime des soins qu'il prodiguait aux malheureux *: il prouva que l'orgueil et l'hypocrisie n'excluent pas toutes les vertus.

DULAURE.

* *Greg. Turon. Historia*, lib. IV, cap. 31.

Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis *.

Les *Souvenirs de Félicie* sont restés dans la mémoire de tout le monde. La *Correspondance d'Eugénie et d'Auguste;* le proverbe *A bon entendeur salut* et le *Médecin*, anecdote, sont peut-être un peu plus oubliés. Mais il n'en est pas ainsi du *Dictionnaire des Étiquettes;* il a fait beaucoup de bruit à sa première apparition dans le monde, et si, de nouveau, il ne cause pas la rumeur, ce ne sera ni la faute de madame de Genlis, qui l'a enrichi de réflexions très-propres à engendrer des noises, ni la mienne, qui n'ai aucune répugnance à seconder les intentions de l'auteur et à attiser ce feu de joie.

Madame de Genlis dit, dans son dictionnaire, que la *réputation* n'est pas de la *gloire;* je crois aussi qu'il y a bien quelque différence entre le *bruit* et la *renommée;* mais en attendant l'une ne négligeons pas l'autre.

Opposer le temps passé au temps présent, est, depuis 1789, la pensée dominante de madame de Genlis; d'abord ce fut à la honte du passé, maintenant c'est à sa gloire : il n'est pas défendu de se dédire lorsqu'on croit s'être trompé, sauf à revenir à ses premières opinions, quand on est las de professer les secondes; l'essentiel est d'être de bonne foi : madame de Genlis pense toujours ce qu'elle dit.

Dans cette comparaison perpétuelle de ce qui est

* Quatrième livraison, composée des tomes IX et X.

avec ce qui fut, la difficulté est de bien s'entendre. Ce que l'auteur du dictionnaire nous reproche, à nous autres gens d'aujourd'hui, c'est d'ignorer ce qui se faisait hier ; c'est de n'être ni galans, ni polis comme on l'était autrefois ; c'est de manquer de goût pour les belles choses et de respect pour les choses importantes. Véritables barbares, hommes dépravés par la philosophie et la révolution, nous ignorons et en quoi consistait le grand habit des femmes et le grand habit des hommes ; ce que c'était que d'être présenté à la cour, et combien il en coûtait pour monter dans les carrosses du roi ; la différence qu'il y a entre *appartemens* et *appartement*, entre une demoiselle demoiselle et une demoiselle *damée;* entre fenêtres et croisées, à la ville et à la campagne ; ce que signifie un flambeau et deux flambeaux portés derrière un carrosse ; combien la fatuité est diverse de l'importance de cour ; par quelles gradations on est arrivé des vapeurs aux maux de nerfs ; quel nombre de révérences était dû, et comment il fallait les faire dans les présentations à la cour ; nous ignorons tout cela ; nous ne savons rien.

Parmi tant d'enseignemens, auxquels donner la préférence? Tous sont également importans, également utiles. Cet embarras est peut-être une preuve de plus de la barbarie qui nous est si durement reprochée ; autrefois un journaliste se serait d'abord occupé des femmes : conformons-nous en ce point à ce que prescrit le *Dictionnaire des Étiquettes.*

Une dame de la cour devait avoir d'énormes paniers ; un grand corps, dont les épaulettes, découvrant les épaules, permettaient à peine d'élever le bras ; des chaussures étroites et pointues, portées sur de hauts talons ;

des bas de robes d'une longueur immense ; un habit d'une épaisse et riche étoffe brodée d'or ; une coiffure d'une prodigieuse élévation, et surchargée de pierreries et de lourdes girandoles de diamans suspendues aux oreilles. Une trentaine de femmes ainsi parées formaient un riche espalier artistement couvert de fleurs, de perles, d'argent, d'or, de papillons de couleur et de pierreries. Les femmes alors portaient non-seulement des fleurs, mais des fruits, des cerises, des groseilles, des fraises avec leurs fleurs ; quelques-unes s'embellissaient de légumes ; on en a vu qui étaient coiffées avec des artichauts et des petites raves. C'est sous cette charge accablante qu'elles dansaient aux *bals parés* de la cour, où les plus lestes ne devaient pas sauter bien haut. Aux bals ordinaires elles étaient en *dominos*, à plis par derrière comme les robes de ville ; ces *dominos* étaient sur de petits paniers, avaient des amadis, de très-longues manches flottantes et des queues, mais petites.

Une femme qui devait être présentée à la cour prenait des leçons de révérences ; elle en faisait une à la porte, avançait de quelques pas, et faisait une seconde révérence, puis une troisième près de la reine. Alors elle ôtait le gant de sa main droite, se penchait et saisissait le bas de la jupe de la reine pour la baiser ; la reine l'empêchait de le prendre en retirant sa jupe et en se retirant un peu elle-même : l'*hommage était rendu*, on en restait là. La reine disait quelques phrases obligeantes, ensuite elle faisait une révérence, cela signifiait qu'il fallait se retirer ; ce qui se faisait à reculons, malgré la grande queue, qu'on poussait adroitement, en faisant ses trois révérences d'adieu. Cette cérémonie procurait de grands avantages ; elle

donnait le droit de monter dans les carrosses du roi et de la reine, et de souper dans les petits appartemens.

Les hommes présentés n'étaient ni moins heureux ni moins parés que les femmes. Ils portaient des habits à grands paremens, brodés sur toutes les tailles, une écharpe, les cheveux abattus et en longues tresses. Leur présentation à la cour consistait à chasser avec le roi, par conséquent à entrer dans ses carrosses, à monter ses chevaux à la chasse et à souper dans les petits appartemens. On donnait dix louis au premier piqueur qui présentait le cheval pour chasser, dix au cocher qui ramenait en carrosse; et, pour la bagatelle de vingt louis, on avait couru à cheval, promené en voiture et soupé par-dessus le marché : c'était une donnée. On n'a rien fait, rien vu d'aussi beau sous la république, le consulat et l'empire.

Maintenant personne ne porte la tête haute, ne marche sur la pointe du pied, n'allonge le menton en parlant. Il y a dans la mise, dans le geste, dans la démarche, dans l'accent des hommes et même dans celui des femmes, une simplicité, une aisance, un naturel désespérant pour les personnes qui ont connu le bon ton et les belles manières d'autrefois.

Les gens de lettres n'ont pas moins que les gens du monde à profiter dans la lecture du *Dictionnaire des Étiquettes*; c'est là qu'ils apprendront que Fontenelle est un écrivain obscur; que les Lettres de Voltaire sont fort médiocres sous le rapport du style et des pensées; que presque toutes sont dépourvues de charme et de grâce; que Bossuet, Pascal, Corneille, Racine, Molière, Boileau, *La Fontaine*, Fénélon,

Massillon, Buffon, ont *seuls* fixé la langue française. Ainsi Malherbe,

Qui le premier en France,
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,

Voltaire, Rousseau, La Bruyère, n'ont contribué en rien à perfectionner et à fixer la langue française. De combien d'erreurs n'avons-nous pas l'esprit offusqué?

Enfin, les hommes d'État plus encore que les littérateurs et les gens du monde doivent lire, relire, et méditer cet excellent *Dictionnaire des Étiquettes*. Moi, qui suis curieux des choses qui tiennent à la politique, j'ai fait un recueil fort exact des uniques causes de la révolution, et j'en étais à la cent soixante-dixième, sans compter le déficit et l'Assemblée des notables, lorsque ce bienheureux dictionnaire m'est tombé entre les mains; qu'on juge de ma joie en y découvrant pages 253, 258, 274 et 293, quatre nouvelles causes uniques dont je puis enrichir ma collection!

« — Un égoïsme effrayant, un goût passionné pour des bagatelles, une frivolité presque universelle, une inconstance remarquable, précédèrent les orages et les crimes de la révolution. On verra toujours dans l'histoire, que ces grandes crises nationales sont beaucoup moins le fruit amer du mécontentement général, que le résultat de *la légèreté des esprits, réunies aux mauvaises mœurs* et à l'amour du changement et de la nouveauté.

» — L'anglomanie, unie à l'esprit philosophique, produisit tout ce qu'on a vu.

» — Les satires sur les prêtres, sur les rois et la cour, préparèrent parfaitement la révolution.

» — Durant les vingt années qui précédèrent la révolution, il s'établit, peu à peu, entre les princes du sang et la noblesse, une espèce de lutte qui donna lieu à des contestations continuelles. La noblesse manifesta chaque jour des prétentions nouvelles, et, dans ces querelles interminables, les princes perdirent une infinité de prérogatives. Tous les égards, toutes les condescendances des princes ne produisirent d'autre effet que celui d'augmenter l'exigence et de multiplier les prétentions. »

Parmi ces prétentions, celle de faire partie de l'Académie française n'était pas une des moins anciennes et des moins singulières. « Tous les grands talens, dit madame de Genlis, ont toujours été reçus tôt ou tard à l'Académie ; et jamais un homme *complètement ignorant et sot n'y a été admis, à l'exception de quelques grands seigneurs ; mais c'était un privilége de la noblesse et du rang élevé.* » Je ne l'ai point fait dire à madame de Genlis ; mais, à la première occasion, je me propose de le répéter, d'après elle et fort de son autorité.

Tout dictionnaire manque essentiellement de suite et d'unité : l'ordre alphabétique ne permet ni liaisons, ni transitions d'une idée à une autre. J'ai peu d'espoir d'être plus méthodique et plus heureux dans le compte que je me propose de rendre des *Souvenirs de Félicie*, car ces souvenirs forment aussi une espèce de dictionnaire, où l'ordre alphabétique n'est pas même observé.

A....

MOEURS.

Qu'un autre se vante d'avoir échappé à la sanglante mêlée des batailles, qu'il se vante d'avoir échappé à la vaste mer en courroux, aux horreurs d'une tempête ou aux désastres d'un naufrage! amis, échapperons-nous aux complots des jésuites?

Qu'un autre bénisse le ciel de l'avoir délivré de la *terreur* et du comité de salut-public; qu'il célèbre la chute de la Convention et celle du Directoire! amis, quand fêterons-nous l'expulsion des jésuites? Pour moi, le plus grand des dangers est toujours le danger présent.

Ne cherchez parmi les fanatiques enfans de Loyola ni justice ni bonne foi, tout est chez eux colère et récrimination. Parlez-leur de la ligue renaissante, ils vous transportent aux sociétés populaires; parlez-leur de la Saint-Barthélemy, les voilà aux journées de *Septembre;* à Jacques Clément, ils opposeront ou Marat ou Danton. Eh! que m'importe, hommes de Dieu, qu'un scélérat en rivalise un autre, et si dans le monde quelque crime nouveau fait toujours pendant à votre histoire? De vieux jacobins ont pu sans effort passer de l'antre des *clubs* à l'antre de la congrégation; ils ne sont pour cela ni traîtres ni parjures: n'est-ce pas encore porter le bonnet rouge que de porter la robe courte?

O les singulières conclusions qu'ils ont tirées du dogme et de la foi des chrétiens! De ce que Jésus-Christ prêchait une loi d'amour, ils en ont conclu l'inquisi-

tion et les auto-da-fé; du mépris des richesses et du renoncement à soi-même, la haute fortune et la magnificence du sacerdoce; de la chute trois fois répétée de Pierre, l'infaillibilité du pape; du commandement exprès d'honorer le roi, l'excommunication des princes et le régicide; de l'abolition de l'esclavage par l'apôtre, la traite des nègres et celle des blancs à peu de chose près; du sublime précepte de *n'éteindre point les lumières*, un retour forcé vers l'ignorance et la barbarie; de la défense faite aux apôtres de porter dans leurs ceintures ni or ni argent, la dîme, les bénéfices, les testamens aux confesseurs; enfin de la simplicité de cœur toute chrétienne et toute évangélique, les usurpations de Rome et les restrictions mentales du jésuitisme. Or, n'est-ce pas une véritable nécessité pour ceux qui voudraient aujourd'hui conclure du pacte constitutionnel le pouvoir absolu, de renouer avec les mêmes hommes dont l'esprit fécond a sû déjà tirer de si justes et si belles conséquences? C'est un tour de force qui recommande particulièrement la *compagnie* à certains hommes d'État.

On ne fait point périr comme grand celui qui est petit, comme riche et superbe celui qui est pauvre. Si les prêtres en France fussent demeurés les apôtres du Christ, on n'eût pas confondu dans une commune ruine le sacerdoce et les autres grandeurs de la terre. Maintenant l'Église retourne aux richesses et à la propriété, c'est avoir bientôt oublié la leçon. Le vieux clergé toutefois, éprouvé par de longues persécutions, offre encore dans ses rangs éclaircis de pieux et vénérables confesseurs : mais, pour la plupart, nos jeunes lévites, dans leur fougueuse et irritable dévotion, ne veulent ni paix ni trève; ils prêchent, comme dit l'a-

pôtre, à temps et à contre-temps, ils se fâchent, ils s'emportent; ils ont à refaire leur fortune. Jeunes abbés, répandez l'injure et la menace, insultez à toutes les croyances, prêchez la ligue et les dragonnades, le scandale porte bonheur! Robert l'a dit, et Robert tiendra parole, il nous fera voir ce que c'est qu'un prêtre; non un prêtre comme Fénélon ou comme Bossuet, mais un prêtre jésuite, écrivain salarié de Rome, nourri dans la bassesse et dans l'intrigue. Son père, marchand bas-breton, ne sortit point du négoce par la belle porte; mais le commerce de Robert sera plus lucratif, il vend dans ses livres de la calomnie. Aussi le voyons-nous acheter des terres et des châteaux, et dans sa nouvelle fortune trancher du prélat et du gentilhomme.

L'image de Dieu, rendue au sanctuaire de la justice, y reçoit nos adorations : au lieu d'en faire l'objet sacré de notre culte, le jésuite n'aurait-il en vue, par ces terribles images, que d'effrayer celui qui recherche avec amour la vérité? Comme au prétoire, les clameurs des pharisiens et des faux docteurs couvrent encore la voix de l'homme de bien, ce sont toujours les mêmes cris furieux, *à l'impiété, à la sédition, au sacrilége :* qu'en devons-nous conclure à notre tour, sinon le plus funeste avenir? Comment hélas! ont fini tant d'États où la religion et les mœurs s'étaient à l'envi corrompues? Que devint Athènes après la mort de Socrate, et Jérusalem lorsqu'elle se fut couverte du sang du juste? La superstition et l'hypocrisie attestent la faiblesse des nations, on les peut considérer comme des signes certains de leur décadence. C'est alors que de secrets pressentimens s'emparent des sociétés, et préoccupent douloureusement les meilleurs esprits.

Pour qui ne fait point mépris de certains augures, notre patrie ne laisse pas que d'être déjà bien malade, et le jésuitisme n'est pas le seul fâcheux présage que nous ayons à conjurer. O France! n'as-tu pas déjà chanté ta gloire, comme un vieillard chante les amours de sa jeunesse? N'as-tu pas ressenti cette froide indifférence que n'éprouva jamais un peuple dans sa virilité? Ton éloquence est empreinte de tristesse, et ta poésie ne rend que de lugubres sons! Chaque chose vient en son temps, la gaieté aux jours de la jeunesse, et la mélancolie sur le déclin des ans. La France met en ordre le passé, elle rédige ses mémoires, elle publie ses fastes, elle ferait volontiers son testament; rien ne peint mieux la vieillesse et la caducité d'un peuple.

Cette affectation même de mélancolie dont se pare aujourd'hui la secte littéraire des Romantiques, prouverait qu'il existe au fond des ames une véritable douleur; on ne se plaît à imiter d'ordinaire que ce qui entre dans les goûts et le caractère d'une nation. Ils jouent, ils dansent, ils sont de fêtes et de banquets, mais dans leurs écrits ils pleurent et jettent des cris lamentables. Poëtes lauréats des sept douleurs, pieux troubadours de la tombe et du crucifix, où sont vos fouets et vos cilices? Où est la grotte mystérieuse trempée de vos larmes? Où est l'écho solitaire importuné de vos longs et douloureux gémissemens? Les prophètes ont parlé leur langue naturelle, parlez donc aussi la vôtre, gens de salons et de joyeuse vie! Jérémie ne faisait pas retentir de ses lamentations les ruelles et les boudoirs; Isaïe ne posait point sa plume inspirée pour courir au bal ou chez un ministre.

A. Dumesnil.

LASCARIS, *ou* LES GRECS DU QUINZIÈME SIÈCLE, *par* M. VILLEMAIN.

L'ANNÉE 1453, qui vit la chute de l'empire d'Orient, la découverte de l'imprimerie, la translation des beaux-arts de la Grèce en Italie, est peut-être l'époque la plus intéressante de l'histoire des peuples : là finit le moyen âge, et commence une nouvelle ère de civilisation. Certes, avec de l'esprit, de l'érudition, de l'enthousiasme, de la sensibilité et une ame indépendante, on doit composer sur ce sujet un tableau instructif, animé, pathétique, respirant l'amour de la patrie et de la liberté. Voilà ce que j'ai cherché dans le roman historique de M. Villemain ; cependant cet académicien ne manque ni d'esprit ni d'érudition....

Voici le tissu de sa fable : Lascaris, descendant des empereurs grecs, se fait jour à travers les morts et les mourans qui encombraient les rues de Constantinople ; et, muni des ouvrages des grands génies de l'antiquité, il s'embarque sur un frêle esquif qui aborde en Sicile, précisément dans le lieu où Laurent de Médicis et plusieurs autres Italiens de distinction contemplaient le coucher du soleil. Exclamations de surprise et de douleur au récit de la fatale catastrophe de l'Orient. Lascaris développe dans une longue allocution tous les avantages que l'Italie doit retirer du désastre de Constantinople ; il engage une espèce de polémique dans laquelle il fait preuve d'une grande

érudition ; il discourrait encore si l'on n'était venu annoncer l'arrivée de plusieurs autres fugitifs de la Grèce. Parmi eux se distingue le philosophe Gémiste, qui préféra toujours l'olympe d'Homère au paradis du Christ, et la Mythologie au Nouveau-Testament. Il donne les motifs de cette prédilection ; ils semblent assez plausibles : de-là une interminable dissertation sur les cultes. Lascaris réfute longuement Gémiste et lui dit : *Vous avez entendu la réponse que les siècles font à votre système.* Quelle modestie !

Survient l'évêque d'Éphèse Théodore, criant qu'il faut avant tout dire la messe, il la célèbre sous un grand châtaigner consacré à sainte Agathe : détails de la cérémonie, qui se termine par ces mots : *Dieu saint, ayez pitié de nous !* On sent que déjà le lecteur prend sa part de la prière. Tout-à-coup des paysans qui ont leurs raisons pour croire l'arbre de sainte Agathe profané, se précipitent sur les Grecs, voila une grande échauffourée. Médicis et ses amis s'interposent, sauvent la vie aux Grecs, mais le commandant du lieu les arrête, leur reproche leur intempestive dévotion, les fait coucher en prison, et les envoie à Syracuse pour être jugés par le roi. Il s'ensuit naturellement une description de cette ville ; le voyage des Grecs n'étant à autre fin, on les expédie promptement pour Palerme, où Alphonse d'Aragon vient de se rendre. Ils passent à travers les ruines de Sélinonte, antique colonie de la Grèce ; là ils trouvent dans une cabane, Nicéphore, évêque d'Héraclée, qui se donnait la discipline *pour se punir* de l'esprit de tolérance qu'il avait manifesté au concile de Florence en contribuant à la réunion des



Eglises grecque et latine. Ainsi le fanatisme peut fausser le jugement jusqu'à porter l'homme à se repentir du bien qu'il a fait ! mais rien n'indique que l'auteur ait voulu mettre cette vérité en relief. Il a soin d'éviter toute tendance philosophique.

Arrivés à Palerme, les exilés de la Grèce paraissent devant le roi qui, bien loin de les juger, leur fait de grands complimens et les engage à se fixer près de lui ; ils préfèrent l'hospitalité de Florence où Lascaris arrive conduit par le jeune Médicis. Les deux évêques d'Éphèse et d'Héraclée allèrent à Rome ; mais n'ayant pu former une nouvelle croisade entre les Turcs, ils retournèrent en Grèce. Nicéphore périt victime de son zèle religieux. Théodore mourut en catéchisant les prêtres de l'Épire. Pour Lascaris, il fonda une école en Sicile, où il fixa sa demeure, et il fut jusqu'à sa dernière heure l'objet constant de l'estime et de l'admiration générale.

On voit qu'il n'a pas fallu de grands efforts d'imagination pour fabriquer les ressorts de ce roman historique. La monotonie a beau être savante, elle endort. Mieux eût valu faire tout bonnement de l'histoire *à la Cromwel.* Quant au style de Lascaris, on y remarque des défauts dont jusqu'ici les écrits de l'auteur avaient été exempts. Craignant de paraître rhéteur, M. Villemain s'est attaché à répandre dans sa diction un élégant abandon, à pénétrer ses phrases d'une mollesse harmonieuse et de cette *morbidezza* qui donne aux ouvrages italiens un charme inexprimable. Mais comme ce genre d'écrire est entièrement étranger à son organisation, il a eu, peut-être à son insu, re-

cours à l'imitation ; on rencontre à chaque page de Lascaris des tours et des formes de style calqués sur la manière de M. de Chateaubriand.

« Pendant qu'il s'exprimait ainsi avec un enthou-
» siasme *enveloppé* de mystère, à son aspect vénérable,
» à sa longue barbe blanche, on eût cru voir un pon-
» tife de Delphes ou d'Éleusis. » (Villemain, page 30.)

« Le chef espagnol, immobile, fumait une longue
» pipe arabe : à son attitude sérieuse et insouciante, à
» la monotone apathie de ses regards, on eût cru voir
» un Turc d'Occident. » (Villemain, page 85.)

« Quelquefois un bison chargé d'années vient se re-
» poser dans une île du fleuve ; à son front orné de
» deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse on
» eût cru voir le dieu mugissant de ces rives. » (Châteaubriand).

Un auteur peut se rencontrer avec un autre dans la manière de composer une phrase simple ; mais, lorsqu'on va jusqu'à imiter la pondération des mots, et le balancement des membres d'une période, c'est une espèce de plagiat. Et cette phrase : « Il y a dans les arts
» comme dans la vie une éternelle vérité et des formes
» passagères ! » (Lascaris, page 39).

Si les bornes imposées à cet article ne m'interdisaient les citations multipliées, je prouverais jusqu'à l'évidence mathématique, que le style de Lascaris n'est qu'un pâle reflet du style de l'auteur du Génie du Christianisme. M. Villemain, non content d'imiter la forme, a encore touché au fond des idées de son modèle ; ainsi il se passionne à la manière de M. de Châteaubriand ; il s'attendrit comme lui sur les dogmes du

christianisme et sur ses martyrs : mais le premier écrivit dans un temps où l'autel était abattu, son livre semblait en étayer les appuis chancelans. Le second, au contraire, publie ses pieuses pensées à une époque où le clergé triomphant a mis l'autel sur le trône.

On voit aujourd'hui une foule d'auteurs qui marchent derrière le brillant poëte d'Atala, comme pour ramasser les rognures de son génie ; ces dévots à la suite, qui ne sont qu'amateurs en matière de religion, aiment mieux admirer que pratiquer ; on les trouve toujours prêts à verser des larmes de tendresse sur les malheurs de Sion ; mais ils ne mettent les pieds dans le lieu saint que sous les yeux de la cour. Est-ce pour obtenir des richesses qu'on fait aujourd'hui profession d'une religion de pauvreté ; la route du salut est-elle devenue celle des honneurs ? A Dieu ne plaise que nous appliquions ces remarques à l'auteur de Lascaris ! Nous sommes persuadés au contraire que ses pratiques de piété sont d'accord avec ses principes. Mais nous sommes fâchés, dans son intérêt, qu'il n'ait pas abordé plus franchement son sujet ; on devait s'attendre à trouver une peinture vigoureuse des mœurs italiennes, un parallèle énergique entre Constantinople et Rome. Lascaris, entouré dans cette dernière ville de plus de vices, de plus de dissolutions que dans sa patrie, devait s'étonner de trouver encore debout cette capitale du monde chrétien. M. Villemain a-t-il pensé que Rome actuelle était solidaire de Rome du moyen âge, ou plutôt que l'une se confondait avec l'autre ? A-t-il donc besoin de se ménager des amis dans le sacré collége ?

Nous sommes encore fâchés, toujours dans son in-

térêt, de le voir fournir à ses aristarques l'occasion de dire qu'il n'a point en lui de foyer d'inspiration; que toute sa chaleur est d'emprunt; que son pinceau pointille et n'a jamais une touche mâle et indépendante; enfin que le roman historique n'est pas du tout dans ses attributions, parce qu'on ne fait pas du patriotisme avec de l'érudition, ni du sentiment avec de l'esprit.

S. D.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

☞ Rien ne peint mieux une époque de la société littéraire que les anecdotes recueillies par les contemporains. Ce sont de très-curieux Mémoires que les correspondances de Grimm, de Galiani, et les petits dialogues de Champfort. Essayons de laisser, à leur exemple, des renseignemens sur les rapports qui se combinent sans cesse d'une manière nouvelle entre les comédiens et les poëtes, les libraires et les gens d'esprit.

Quand madame la comtesse de Genlis voulut, il y a quelques mois, traiter de la vente de ses Œuvres complètes et de la publication de ses innocens Mémoires, toute la librairie fut en mouvement. Les vanités d'éditeur et les avarices de marchand se croisaient, se nuisaient ou s'associaient. Qui succédera à l'honneur que feu Maradan emporta au tombeau? — Ce sera moi, pensa un jeune libraire dont le cabriolet rivalise d'élégance avec l'équipage de Plaisir et de Michalon. Ses concurrens négociaient à Paris autour d'un procureur fondé et épuisaient, à se supplanter l'un l'autre, la diplomatie des boutiques. Lui, audacieux, vole vers la petite ville de Mantes, où Félicie recueille ses Souvenirs pour élever jusqu'en son dernier ouvrage un monument de charité chrétienne au profit de ses amis et connaissances.

« *Mon petit*, où est la comtesse? dit en arrivant le familier libraire, s'adressant à un laquais ou à un Marquis, qu'il rencontre. — A la messe. — Je vais attendre dans le jardin. Une demi-heure, une heure, une heure et demie se passent, et l'édifiant auteur des *Batuécas* ne revenait pas. Le bibliophile prend la résolution violente d'entrer lui-même à l'office et de tuer le temps à écouter le prône. Il entre. On attendait à Mantes un missionnaire, et tous les yeux se tournent vers l'étranger avec une curiosité dévote.

La Comtesse prend pour l'habit du séminaire le manteau à la *Quiroga*, et les cheveux à la *Bergami* pour une coiffure de la congrégation. Elle sort de l'office, le pélerin la suit et parvient, non sans peine, à la désabuser sur la qualité et le genre de sa mission. — Monsieur, dit enfin l'auteur des Veillées du Château, il est une condition qu'il faut remplir avant tout pour être mon libraire. — Payer vos Œuvres, Madame? nous les paierons comptant, si vous voulez. — C'est quelque chose; mais.... — Vous vanter, vous prôner, vous *soigner*, vous faire *mousser?* Fiez-vous à moi; je donne à dîner à tous les distributeurs et fauteurs de la gloire; j'ai une colonne et un cuisinier; je dis *mon petit* à une Excellence, à deux ou trois membres de la pairie, et je leur frappe doucement sur le ventre, quand je veux leur témoigner de l'affection.—Fi! Monsieur, vous n'avez point lu mon *Dictionnaire des Étiquettes!* mais on peut vous former, si vous avez de la religion. J'ai fait quelques éducations dans ma vie! Avez-vous de la religion? — Et qui n'en a pas, Madame, par le temps qui court! — Les partisans d'un Bossuet, Monsieur, d'un

Pascal, et ces idolâtres qui répugnent encore à l'adoration du Sacré-Cœur. — Madame, je pense exactement comme vous. — Eh bien! qu'est-ce que c'est que la religion?

Ici commence un dialogue que nous n'avons pas la permission de publier; mais la postérité saura que le libraire s'est engagé à reproduire un *satisfecit* de son directeur, à la remise de chaque livraison du manuscrit, à écrire sous la dictée du médecin de sa conscience une traduction nouvelle des Œuvres de Marie Alacoque, et à fournir le récit des premières années de sa vie pour un roman qui paraîtra bientôt sous le nom de l'auteur d'*Adèle et Théodore*, et qui sera intitulé, je crois : l'Avocat converti.

Poursuivons le cours de nos annotations *historiques*, et laissons quelques traces des intérêts poétiques qui s'agitaient vers la fin du mois d'octobre de l'année 1825. En ce temps-là, il y avait une place vacante à l'Académie française, et le meilleur poëte qui n'en fut pas n'était pas même sur les rangs. C'était M. de Lamartine; et il était à Florence occupé d'une composition épique, tandis que ses concurrens parisiens ne faisaient rien, dans cette grande ville, que des visites, et ne prêtaient qu'aux observations de la muse comique, si l'on avait pu faire de la comédie avec la censure de 1825.

En ce temps-là, M. l'abbé Forbin-de-Janson, devenu évêque de Nancy, de directeur qu'il était de la maison du Calvaire aux environs de Surêne, partait après vendanges, pour son diocèse, après avoir

été rendre visite à tous les peintres et sculpteurs qui fleurissaient, malgré le ministère de M. de Corbière. Monseigneur avait demandé à tous des tableaux gratuits et des sculptures *pro Deo*, afin de décorer le couvent du Calvaire, depuis la chapelle de Loyola, jusqu'au réfectoire. Tous avaient promis avec enthousiasme. L'auteur de la *peste de Jaffa* esquissait la naissance de Saint-Ignace ; le peintre d'Austerlitz, un épisode des guerres du Paraguay, Horace Vernet, le portrait équestre du pieux évêque de Senlis, assommant les hérétiques à coups de masse d'armes, pour ne point verser le sang dont l'église a horreur, et enfin M. de Corbière avait donné des marbres à Lemot et à Cartelier, afin qu'ils représentassent les figures de l'Apocalypse, et pour qu'on ne dît plus de lui, comte Corbière, qu'il ne faisait rien pour l'honneur de la France et pour la gloire des arts.

J'ai rencontré hier un de ces messieurs qui, leur volume de prose rimée à la main, demandent le salaire académique. — Vous ai-je donné mon ouvrage? — Non ; mais je l'ai acheté et je l'ai lu. — Vous êtes bien bon. Voulez-vous me prêter votre exemplaire, j'écrirai sur le frontispice : *offert par l'auteur.* — Je croyais vous avoir dit que je l'avais acheté. — Eh! bien, que voulez-vous que j'y mette qui vous soit le plus agréable ? — *Remboursé par l'auteur.*

MM. Baudouin vont publier une comédie qui n'est pas nouvelle, mais de circonstance. C'est ce bon *M. Tartufe*. On n'en tirera que *cent mille exemplaires*, et le prix énorme de chaque exemplaire sera de *cinq sous* ! Le chef-d'œuvre de Molière est précédé

d'une préface signée des initiales *C. L.* Les lecteurs reconnaîtront, à sa verve, à sa mordante éloquence, l'auteur de l'Introduction aux quatre évangiles, attribuée au curé Marcel. Les feuilles quotidiennes seront invitées à publier la liste des souscripteurs. On aura vingt-un exemplaires pour cinq francs. Cent mille *Tartufes* de plus en France en feront peut-être diminuer le nombre. On cite déjà à la tête de la première liste de souscription: MM. Roger, Franchet, Frayssinous, Delaveau, Chazet, Corbière, Lemontey, Quatremère de Quincy, Peyronnet, Dupuytren, Genoude et cent autres admirateurs de notre Molière.

La *Jeanne d'Arc* de M. Soumet a été reprise, jeudi dernier, au théâtre de l'Odéon avec un succès égal à celui qu'elle obtint dans sa nouveauté. Le sujet de cette tragédie est populaire : aussi est-on sûr d'y voir affluer toutes les classes de la société. Madame Valmonzey porte le casque avec une grâce charmante : bergère, elle a touché les cœurs ; guerrière, elle a élevé les ames : c'est un des rôles où cette actrice se montre avec le plus d'avantage.

Si vous avez lu un petit volume de poésies intitulé : *Amour, à Elle*, vous savez que l'auteur est un homme bizarre ; car il est passionné, éloquent et naïf. Les émotions qu'il décrit, il les a senties lui-même ; et un poëte qui sent lui-même est aussi rare qu'un prince qui parle ou se promène en personne. Vous serez peut-être bien aise d'apprendre qu'il va publier un roman. Ce roman, intitulé : *Joséphine, ou Relation d'un atterage à l'île* [illegible] *Fernandez*, paraîtra le mois prochain che[illegible] Canel. Le [illegible] coupable [illegible]

mancier est encore un mystère : la seule personne qui pourrait peut-être l'éclaircir, serait M. le comte Gaspard de Pons, ancien éditeur de ces amours parisiennes, et du nouveau roman de l'autre monde.

☞ Quel est ce livre que vous avez là sur votre cheminée? — Chut! — *Édouard?* —Chut! on ne le donne que sous le manteau. —C'est donc un livre?...—Chut! — Ah! j'entends.—Il est de madame....— Comment, une femme fait de ces livres-là? — Elle en a fait bien d'autres! — Diable! et vous l'avez lu? — Chut! c'est peut-être ravissant; mais ne me trahissez pas. — Oh! ne craignez rien; pourriez-vous me le confier un jour? — Impossible, elle m'a recommandé...., — Bah! on ne se cache que pour être mieux connu. Voyez l'auteur d'*Ourika*. — Ce roman-ci est un peu moins noir qu'*Ourika*; mais c'est le même style, la même grâce, une peinture toute nouvelle de l'ancienne société. — Allons, prêtez-le moi. — Vous n'en parlerez à personne?—A personne, excepté aux abonnés du *Mercure*. — A la bonne heure; mais chut! ne nommez pas *Madame de Duras!*

☞ Un de nos rédacteurs a reçu hier la lettre suivante qui a été apportée chez lui par un *gendarme à cheval :* « Monsieur, vous êtes désigné dans la satyre » contre les Romantiques, et son auteur vous l'a» dresse. Il vous prouve ainsi qu'il vous connaît, et » qu'il compte, sinon sur votre bienveillance, au moins » sur votre impartialité. »

Le classique anonyme a eu raison de croire en notre justice. Il aurait pu choisir un messager plus poétique; mais nous confessons qu'on trouve de fort jolis vers

dans un ouvrage qui blesse toutes nos opinions. Témoin ceux-ci :

Avec quelque chagrin sur vos pas j'aperçois
Le poëte du *Val*, ce malin villageois,
Qui, d'un manteau couvert, dans ses rimes rustiques
Vient, ami déguisé, venger les romantiques.
Par malheur, il paraît que sa sublimité
N'a pu s'humaniser jusqu'à l'humble clarté ;
Mais, au sein du parti qu'il avait à défendre,
Il se fût compromis s'il s'était fait comprendre.

☛ Madame la comtesse de Genlis, après avoir mis la dernière main à ses mémoires, vient de s'enfermer avec sa harpe, au couvent des dames Saint-Michel. Avant la révolution on appelait ce couvent la maison des *filles repenties*. (HISTORIQUE.)

☛ La défroque de la république et de l'empire que, dès long-temps, M. l'intendant des *Menus* avait repoussée, d'un pied dédaigneux, dans les recoins obscurs de ses magasins, vient d'être jetée à l'encan aux antiquaires et à messieurs les fripiers du temple. On s'attendait à voir figurer à cette vente la voiture qui conduisit en 1804 un général français aux pieds du souverain pontife ; mais on a appris qu'elle avait subi naguère une métamorphose philosophique, et qu'après avoir été dépouillée des attributs de la splendeur impériale, elle s'était montrée couverte d'un vaste linceul fleurdelisé d'or et d'argent. Parmi les objets curieux, qui ont été livrés aux amateurs, on a remarqué les neuf chars que le Directoire fit servir à ses fêtes grecques et romaines, et les quatre cassolettes qui brûlèrent sur l'autel de la France l'encens patriotique offert au

ciel par un grand chambellan. On dit que M. le prince de Talleyrand se proposait d'acquérir ces encensoirs, mais son intendant s'est proposé trop tard; le cahier des charges avait été contresigné par un chaudronnier, et les cassolettes historiques avaient été payées dix-huit francs!

Il y a quinze ou vingt jours que plusieurs hommes de lettres fort estimables sont les dupes et les victimes de la plus impertinente des mystifications. Et c'est la compagnie chargée d'honorer le talent qui se donne le plaisir de l'humilier! MM. Pongerville, Mazure, Viennet, Azaïs, sont sur les rangs pour le fauteuil vacant de l'Académie française; ils se mettent en campagne; ils y mettent leurs amis; on fait à quelques-uns de dernières promesses qu'ils ont eu la bonté de croire; et tandis qu'ils sollicitaient les gens de lettres influens de l'infaillible aréopage, ceux-ci faisaient antichambre chez un grand seigneur pour mettre les déguisés littéraires à ses pieds. On dit qu'il a d'abord fait mine de ne pas vouloir se baisser, que sa modestie a long-temps rougi, mais que sa résignation a fini par consentir. Un vrai chrétien doit recevoir avec humilité toutes les peines que Dieu lui envoie. Il en est toutefois qu'il peut éviter; la publicité de ses démarches pourrait éveiller la causticité des journaux et lui donner quelques ridicules, et c'en est déjà un assez grand d'entrer à l'Académie par le côté droit. La pénitence est assez dure. Il a donc été convenu, entre les chefs de la congrégation et le grand électeur du tourniquet de l'Académie, qu'on démentirait à

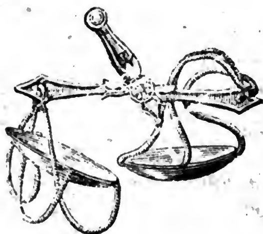
demi la nouvelle pour se soustraire aux mauvaises langues ; que, pour paraître de bonne foi, on laisserait les hommes de lettres dépenser en voitures de remises le quart de leurs futurs émolumens, et que le jour de l'élection seulement, l'homme de Cour inscrirait son nom. En effet, les grands seigneurs doivent entrer à l'Académie dès qu'ils s'y présentent ; il n'y a que les gens de lettres qui soient tenus d'y faire antichambre.

Tout est calculé, et le succès est certain, à moins que le grand seigneur, en refusant de se prêter à un tripotage plus digne d'un couvent de jésuites, que d'un corps littéraire, ne prouve qu'il a plus d'esprit et plus de fierté que l'Académie. Il est tout simple que celle-ci oublie que le fauteuil assure une pension viagère de 2,000 fr. à un littérateur, et que cette somme peut être utile à un écrivain qui ne cultive pas les lettres dans une administration financière; mais il faut croire, pour l'honneur de l'antique chevalerie, qu'un homme qui porte un nom historique, reculera devant l'idée de s'approprier le bien d'autrui. Si, à l'exemple de tant de grands seigneurs, qui ont brillé autant par leurs écrits que par leurs titres, il avait des droits à la palme académique, il ne déroberait personne, et le modeste jeton de l'Institut lui serait même plus cher que les piles d'or de la faveur. Mais n'être point hommes de lettres et usurper les récompenses littéraires, c'est plus qu'un ridicule. C'est un défaut de tact et de générosité. Il y a donc encore de l'espoir pour les candidats littéraires.

Ce serait au surplus le dix-septième membre de la chambre héréditaire qui siégerait parmi les quarante ;

on voit que l'aristocratie elle-même a la passion de l'égalité; mais la littérature semble avoir la passion de l'aristocratie ; celle-ci y sera bientôt en majorité, et MM. les académiciens auront la gloire d'être jugés *par leurs pairs*.

On a généralement remarqué que les hommes de qualité, qui se laissaient nommer pour honorer l'Acamie, assistaient rarement à ses séances. Il suffit en effet que leurs noms soient sur la liste, car c'est leurs noms seuls qui sont élus. Pour laisser tout son temps au nouveau candidat, qui a bien autre chose à faire qu'à s'occuper des vanités de ce bas monde, on aurait dû stipuler dans le traité qu'on se bornerait à graver ses armes sur son fauteuil, mais peut-être a-t-il craint qu'on ne se rappelât qu'il en avait demandé la suppression ailleurs.



LA BEAUTÉ IDÉALE,

AUX MANES DE GIRODET *.



« Où donc est la beauté que rêve le poëte!
Aucun d'entre les arts n'est son digne interprête,
Et souvent il voudrait, par son rêve égaré,
Confondre ce que Dieu pour l'homme a séparé.
Il voudrait ajouter les sons à la peinture.
A son gré si la Muse imitait la Nature,
Les formes, la pensée et tous les bruits épars
Viendraient se rencontrer dans le prisme des arts,
Centre où de l'univers les beautés réunies

* Nous empruntons à M. Alfred de Vigny ce morceau d'un poëme sur le Déluge. Ce poëme est maintenant sous presse. L'auteur a peut-être exprimé ailleurs, et dans quelques feuilles politiques, une profession de foi qui n'est pas tout-à-fait la nôtre; mais le talent n'est-il pas de tous les partis? Nous le rechercherons partout, excepté sur la route de l'adulation. Nous accueillerons surtout la *Poésie*, pourvu qu'elle ne descende jamais à se mêler aux complaisances ministérielles. Nous sommes trop jaloux de la liberté de penser pour ne pas respecter l'inspiration de la conscience, soit qu'elle vante un peu trop le pouvoir absolu, comme dans le poëme du *Trapiste;* soit qu'elle incline aux théories républicaines, comme dans les plus belles pages de M. de Châteaubriand.

Apporteraient au cœur toutes les harmonies,
Les bruits et les couleurs, de la terre et des cieux;
Le charme de l'oreille et le charme des yeux,
Le réveil des oiseaux, la chanson virginale,
La perle et les rayons de l'aube matinale,
La gémissante voix des soupirs de la nuit,
Le nuage égaré sur le torrent conduit,
L'éclair tombant du ciel et sillonnant l'espace
Comme un glaive de Dieu qui passe et qui repasse,
Les cris du voyageur dans la forêt perdu,
L'appel de la clochette en pleurant entendu *,
Les mots d'amour mêlés aux vents sifflant sur l'onde,
Et des chastes douleurs l'émotion profonde.
On entendrait ensemble, on verrait d'un coup-d'œil
Dans les vapeurs du nord la faiblesse et l'orgueil,
L'orgueil farouche et noir des héros du nuage**,
Et les blondes beautés qui pleurent dans l'orage;
Leurs chants s'élèveraient dans les plaines de l'air,
Le bouclier divin tinterait sous le fer,
La harpe et les soupirs des vagues élégies
Se mêleraient au cri des sanglantes orgies,
Et les hymnes plaintifs des filles du vainqueur
Au rire du guerrier qui sent percer son cœur.
La tragédie en pleurs parlerait dans la nue,
L'homme entendrait les sons d'une langue inconnue,
Semblable aux chants divins des astres de Platon,
Belle plus que les voix d'Homère et de Milton.
Les Dieux s'entretiendraient des malheurs de la terre.
Dans la nuit des forêts le rayon solitaire
Aux lèvres du chasseur en tremblant descendu
Aurait un doux soupir sous la feuille entendu,
Des mots qui nous diraient tout bas avec mollesse

* Atala.

** Ossian.



Ce qu'est l'amour de l'homme au cœur de la déesse *.
Devant l'autel ému d'un miracle nouveau,
Sous le feu du génie échappé du ciseau
Le marbre palpitant ** nous dirait si la vie
Est un plus beau festin lorsqu'on nous y convie
A l'âge qui rougit des pudeurs de l'amour,
Qu'à l'âge qui gémit de ne pas voir le jour ;
Et si pour aborder l'existence et sa flamme,
Il vaut mieux en naissant avoir toute son âme.
Mais quels vastes concerts, quels mots, quelles couleurs
D'un monde châtié traceront les douleurs
Et graveront pour nous sur les flots du déluge
La grandeur du coupable et celle de son juge?
A ce dessin sublime et sur un mont jeté
Manquent le mouvement, les bruits, l'immensité,
Le concert où serait cette scène tracée
Regretterait encor la forme et la pensée,
Et si la poésie essayait ces tableaux
Pour suivre le ravage et la marche des eaux,
Seule et sans les couleurs, les voix mélodieuses,
Elle demanderait ses sœurs harmonieuses.
Descends donc, triple lyre, instrument inconnu,
O toi! qui parmi nous n'es pas encor venu
Et qu'en se consumant invoque le génie,
Sans toi point de beauté, sans toi point d'harmonie ;
Musique, poésie, art pur de Raphaël,
Vous deviendrez un Dieu,... mais sur un seul autel! »

Ainsi je lui parlais. . . . .

. . . . .

* Endymion.
** Galatée.

Machiavel, Schiller et Michel Cervantes.

« Il y a sans doute une chaîne des pensées des hom-» mes depuis l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne » qui n'est ni moins mystérieuse, ni moins grande » que celle des êtres physiques. » Ce passage de Thomas peut nous servir à expliquer pourquoi l'on remarque entre des auteurs de diverses époques, souvent inconnus l'un à l'autre, une sorte de fraternité intellectuelle; cette concordance nous a frappés en rapprochant dans notre esprit le génie de Machiavel, celui de Schiller et de Michel Cervantes. Toute bizarre et paradoxale que puisse paraître cette opinion, nous croyons possible d'établir plus d'un rapport entre *le Prince, les Brigands et Don Quichotte.*

On a beaucoup écrit sur Machiavel. Deux avis surtout ont partagé la postérité. Les uns prétendent que le secrétaire de la république de Florence était un homme corrompu, un sectateur de la tyrannie, un être vil et capable des forfaits dont il semble l'apologiste; les autres, qu'inflexible amant de la liberté, il n'a tracé les règles du despotisme que pour le faire haïr et se sauver de l'effet de l'ouvrage, si le despotisme l'inquiétait, en alléguant la forme pour sa défense. Peut-être jusqu'ici a-t-on mal saisi l'esprit de ce grand homme.

Quels que soient les événemens dont on ait fait partie, lorsqu'on vient à les examiner dans le silence de la retraite et du cabinet, on les voit déjà dans l'optique de l'histoire; on juge alors souvent des moyens par les

résultats. Le cri des opprimés n'arrive plus à notre oreille qu'affaibli par les distances, et nous devenons froids aux maux que nous ne voyons plus. Il faut le dire d'ailleurs : le triomphe constant de la force inspire une crainte qui n'est pas éloignée du respect. Il y a même en nous quelque chose de sympathique pour tout ce qui est extraordinaire soit en bien, soit en mal. Les crimes que conseille l'ambition n'ont point d'ordinaire le caractère de la bassesse, le but les relève, et l'on s'attache malgré soi à ces êtres hardis qui, bravant tout pour parvenir à leurs fins, sont, comme le duc de Valentinois, tout seuls dans leur sphère.

Frappé du spectacle que présentent ces hommes à part, et jetés hors des voies communes, qui de nous ne s'est pas mis à leur place et n'a voulu en les devinant s'approprier leurs étranges et singulières pensées? Serait-il étonnant que Machiavel, se transportant avec tout son génie à la place de Borgia, eût deviné et révélé la cause de tous ses crimes. L'homme qui pense ne suppose pas une action sans motif; et, quand il cherche une raison, il la trouve toujours. Si elle n'est pas la véritable, elle est au moins spécieuse. En voyant Borgia ne pas faire un pas sans commettre un forfait, Machiavel a dû supposer que les raisons qu'il lui prêtait étaient les règles de sa conduite. L'exposition de ces affreux principes forme l'ouvrage du Prince. Machiavel ne donne point le duc de Valentinois pour modèle, il fait le tableau de sa politique. Ces pensées, d'une atrocité si profonde, ne sont pas précisément celles de Machiavel, mais celles qu'aurait eues Machiavel duc de Valentinois. Si son livre est devenu le catéchisme des tyrans, c'est qu'il n'a que trop bien

pénétré les secrets de leurs cœurs. Le coloris d'approbation, répandu sur les cruautés qu'il raconte en les expliquant, n'est que la suite de son système de composition. C'est la peinture de la tyrannie qui se complaît dans ses œuvres.

Si les idées que nous lui supposons n'ont pas été les siennes, celles que nous allons présenter auront peut-être plus de probabilité. Le besoin inné des imaginations fortes est de dominer les faibles. Le plus sûr moyen de les frapper est de renverser les idées reçues, et de prendre, pour me servir d'une expression triviale, la nature à rebours. On agit ainsi à son insu, mais on est si souvent indigné de penser comme le vulgaire, qu'on aime mieux se frayer à travers les abîmes une route inusitée, que de marcher dans le chemin de tout le monde. Après l'avoir créée, il peut arriver qu'on la trouve la meilleure. Le livre du Prince serait alors le fruit d'une imagination ardente qui cherche à se rendre compte de tout, et établit, sur des bases d'une solidité spécieuse, des actions dont l'horreur s'affaiblit, quand on les analyse avec froideur, comme ces poisons qui perdent de leur amertume dans le creuset qui les distille.

Quoi qu'il en soit enfin, Machiavel, après avoir fait son ouvrage, a dû douter de la vertu; Schiller en doutait en commençant le sien. Ne la voyant nulle part, il la plaçait où elle n'existait pas, où elle n'existera jamais.

Le drame des *Brigands* est, comme le *Prince*, le rêve d'un grand esprit tourmenté de sa propre puissance, frappé de l'empire qu'obtient la force, et agité du besoin de se justifier à soi-même des faits qui lui répu-

gnent. Comme nous l'avons dit, on trouve une sorte d'attrait pour les êtres qui osent tout, et en s'expliquant leur audace, nous la partageons spéculativement.

Les actions de Moor, quoique dérivant d'un caractère moins corrompu que celui du duc de Valentinois, seraient de nature à inspirer plus de dégoût. La puissance d'un prince et l'éclat de son rang rejaillissent jusque sur ses forfaits ; mais un homme sans pouvoir, sans autorité, un simple citoyen semble traîner jusque dans le crime l'obscurité de son nom et de sa naissance. Aussi Schiller, en le relevant par les vues qu'il lui prête, en fait-il un homme plus dangereux que le duc de Valentinois. Tout le monde peut se faire brigand, et tout le monde n'a pas une cour où retrancher ses attentats.

Moor, rejeté par ses vices du sein de la société, se fait brigand pour s'en venger, pour y rentrer de force. Ce n'est qu'après qu'il se choisit un but et se donne pour loi de reconstruire l'édifice social en le brisant. De même quand Borgia est entré dans le crime, poussé par son instinct, Machiavel se charge de lui trouver les raisons qui l'y contraignent. Si l'un verse du sang pour maintenir son autorité, l'autre en versera pour fonder la sienne ; car exilé du monde, il n'y peut plus rentrer qu'armé d'une puissance presque souveraine. C'est le même système appliqué différemment.

Schiller et Machiavel ont eu une influence à peu près semblable. Ils ont perdu ceux qui ont voulu les suivre. Mais on en peut tirer cette double leçon, qu'on ne peut réformer la société en ébranlant ses bases, et lui commander long-temps en opposition à ses lois. Au reste, ils n'ont égaré que des esprits faibles qui n'a-

vaient pas de principes arrêtés. Ceux, qui se sont appuyés de leur autorité pour se justifier, étaient égarés d'avance. En définitive, ils ont montré que l'excès du crime pouvait obtenir, au moins momentanément, l'influence qui ne devrait être réservée qu'à la vertu, l'empire sur les autres. Passons maintenant à Michel Cervantes.

S'il n'a pas montré l'empire qu'usurpe le crime, il a montré celui que pouvait perdre la vertu. Y a-t-il bien loin du talent qui raisonne le mal au talent qui ridiculise le bien? L'influence n'est-elle pas la même? Si Machiavel et Schiller ont fait douter de la vertu en faisant pour ainsi dire la philosophie du crime, Cervantes ne produit-il pas le même effet en portant jusqu'au grotesque le noble enthousiasme qu'elle inspire, en présentant la déraison de la philosophie? On accuse Machiavel et Schiller d'être dangereux, parce qu'ils sont sérieux, croit-on que le comique de Cervantes ne soit pas sérieux? Examinons de près son Don Quichotte. Nous le verrons en opposition avec la société aussi bien que Moor et Borgia. Si Moor mérite les galères, don Quichotte délivre des galériens, et l'héroïsme de l'un est tout aussi nuisible que le brigandage de l'autre. Borgia immole sans pitié ceux qui offusquent son pouvoir, don Quichotte brise la tête d'un malheureux qui ose douter de sa mission. Ces événemens ont beau être présentés d'une manière plaisante, ils n'en sont pas plus gais.

« De tous les contes, Don Quichotte est le plus triste,
» triste surtout en ce qu'il nous fait sourire. Le héros
» est juste, et ne veut que le bien. Il n'a d'autre but
» que d'abaisser le méchant : il est vaincu pour ré-
» compense. C'est sa vertu qui le rend insensé, et ses
» aventures n'offrent qu'un tableau mélancolique.

» Plus triste encore est la grande leçon qu'en peuvent » tirer les lecteurs qui pensent.

» Socrate lui-même n'avait pas des vues plus nobles » que le chevalier de la Manche, et Cervantes l'a envi» ronné d'un ridicule ineffaçable. Cervantes, par un » sourire, a banni la chevalerie de l'Espagne ; il a fait » tomber par un sourire le bras droit de sa patrie. Rare» ment depuis ce jour, l'Espagne eut des héros. Tant » que la vertu chevaleresque eut des charmes, le » monde recula devant son brillant cortége, et de» puis. . . . . . ce livre a fait tant de mal que toute sa » gloire, comme composition, est trop chèrement » achetée par la perte d'un pays. » (*Byron.*)

Ce jugement n'est pas seulement d'un poëte, il est d'un sage et d'un penseur. On peut voir maintenant l'espèce de parenté qui existe entre les idées des trois auteurs que nous examinons. Ils ont eu des idées sœurs. Elles sont le résultat d'une même manière de voir et de sentir. Elles sont sœurs, et ne se ressemblent pas. Leur forme sérieuse ou comique n'est d'aucune importance. Les esprits les plus graves ont aussi le don d'être les plus comiques quand ils le veulent. Ce n'est pas la forme qu'il faut juger, c'est le fonds.

On ne peut nier l'influence que ces ouvrages ont eue sur la société et celles qu'ils ont sur les lecteurs, mais on peut nier, je crois, qu'elle ait été cherchée. Le Prince, Don Quichotte et les Brigands sont pour ainsi dire trois Traités de physiologie morale. Le Prince fait du crime une vertu, le brigand Moor marche à la vertu par le crime, et Don Quichotte en désabuse. Après les avoir lus, on est tenté de penser comme Brutus. N'y a-t-il point d'analogie entre des écrivains qui vous mènent au même but ? L. F.

De M. Broussais et de sa doctrine médicale.

La médecine, née du sentiment qui nous attache à la vie et nous porte à conserver celle de nos semblables, devrait servir au monde de soutien et d'appui. Malheureusement d'aveugles disciples méconnaissent son origine, ses vues et ses préceptes; des sophistes substituent l'erreur aux vérités qu'elle enseigne; d'imprudens novateurs, à force de recherches et de subtilités, la défigurent entièrement : divisés d'opinions et d'intérêts, tous la sacrifient à leur vanité ou à leur ambition; et souvent elle n'offre aux yeux de l'observateur éclairé qu'un chaos d'hypothèses étranges, de fables bizarres et d'absurdités manifestes. Sa grandeur et sa gloire n'ont été, chez la plupart des peuples, que de courte durée; parvenue, en France, presque au dernier degré de splendeur, elle se voit aujourd'hui menacée d'une révolution complète, sous l'influence d'un homme célèbre, que ses talens et les circonstances ont porté du sein des hôpitaux militaires à la tête d'une nombreuse école. Là il professe une doctrine séduisante; ses paroles, à l'en croire, sont *des vérités immuables*, ses sentences des oracles : des jeunes gens pleins d'enthousiasme l'écoutent avec un silence respectueux, et proclament l'infaillibilité de leur maître, jusqu'à ce que l'expérience les ait désabusés. Pourquoi faut-il que le genre humain soit condamné à faire les frais de ce long noviciat? Plusieurs d'entre eux ont déjà modifié

le système du savant professeur ; voyons s'il ne faudra pas le rejeter entièrement.

L'étude de l'homme sain mène, suivant M. Broussais, à l'étude de l'homme malade. Il lui suffit de le considérer dans l'état de santé, et sur-le-champ il se forme une idée nette de l'inflammation, de la rougeole, de la petite vérole, du cancer, de la rage, de l'asthme, de l'anévrisme, de la phtysie, des fièvres, en un mot, de toutes les affections morbides : voilà ce qu'on appelle de la sagacité et de la pénétration. Il cherche à expliquer les mystères de la physiologie ; il avoue qu'elle est couverte d'épaisses ténèbres, et il prétend fonder la médecine sur une science incertaine. N'est-ce pas vouer l'art médical à une éternelle imperfection, ou plutôt lui porter un coup mortel ?

Une pareille réflexion ne saurait arrêter le nouveau réformateur ; il marche au milieu des écueils, et d'un ton tranchant il développe les principes de sa doctrine *physiologique.* Loin de penser, avec ses devanciers et ses contemporains, que les nombreux tissus dont se compose notre organisation soient doués de propriétés diverses, il n'admet qu'une propriété vitale, la contractilité : il n'a même point égard à la sensibilité ; le sentiment lui paraît le résultat de la contraction, d'où il suit que la matière la plus sensible doit être la plus contractile. Comment se fait-il cependant que l'albumine, quoique incapable de contraction, forme les nerfs et le cerveau ? M. Broussais dira-t-il que le cerveau et les nerfs ne sentent point ? il faudrait le supposer de mauvaise foi, ou se figurer qu'il a *étudié* des hommes d'une espèce particulière.

La contractilité, une fois admise comme la propriété

exclusive de nos tissus, on se demande de quelle manière il expliquera l'afflux des liquides dans les vaisseaux, et se rendra compte de l'axiome universel *ubi stimulus, ibi fluxus :* car si un solide se contracte uniquement, il est impossible qu'il reçoive des fluides; sa condensation ne peut opérer que leur refoulement. Je suppose que vous pressiez une éponge; n'exprimez-vous pas le fluide qu'elle contient? pour qu'il soit au contraire attiré dans ses cellules, il est indispensable qu'elle se dilate. En vain M. Broussais soutiendra qu'il n'existe point de force expansive, inhérente à la fibre élémentaire; nous n'admettrons jamais d'effets sans causes, et il nous permettra de ne pas le croire sur parole. Bientôt il nous affirmera que le principe conservateur de la vie en devient le germe destructeur; à l'entendre, l'augmentation de contractilité occasione seule les dérangemens et les désordres de la machine humaine; en d'autres termes, les maladies ne sont réellement qu'un excès de santé : devons-nous, en conscience, approuver des assertions aussi vagues et aussi ridicules? Notre habile dialecticien ne tardera pas à se donner lui-même un démenti formel. Perdant le fil de ses premiers raisonnemens, ou cédant à de nouvelles considérations, il finit par reconnaître deux espèces d'agens modificateurs de la vitalité; tantôt ils *exaltent*, tantôt ils *diminuent* la faculté vitale. La dernière espèce n'influe sur l'économie que dans un petit nombre de cas, certaines hydropisies par exemple, la syncope, l'asphyxie et les congellations; il est bien triste de n'apercevoir son ennemi qu'au moment où il doit nous frapper à mort. Le docteur écossais Brown n'avait également reconnu de principes morbifiques

que le relâchement et la rigidité des fibres ; au moins il leur attribuait des effets précis et déterminés. Selon nous, il a des droits à la reconnaissance du médecin français, et l'on s'étonne que celui-ci dénature et déprécie à la fois son modèle : l'ingratitude est pire que la manie de ne vouloir ressembler à personne. Afin de se singulariser davantage, M. Broussais ressaisit en quelque sorte son idée première ; il la caresse, il l'étend, il la généralise : partout il voit l'augmentation de la contractilité, et il lui donne le nom d'*irritation*. Quel sera le siége de cette irritation? quels seront ses développemens? Elle part d'un foyer d'élection, reflue par les nerfs, arrive au cerveau, se porte sur une infinité de tissus, et soumet toutes les actions organiques à l'empire des viscères gastriques. Admirez l'ambulomanie et la puissance de ce petit être féminin ; on dirait que son itinéraire a été décrit avec la plume de messieurs les Ontologistes, contre lesquels le docteur Broussais ne laisse pas de se déchaîner impitoyablement.

Placé désormais sous la dépendance de la pathologie, il cherche à démontrer qu'elle n'est que la continuation de la physiologie, et il s'étaie de l'histoire des sympathies, pour appuyer sa proposition. Le mot sympathie, parfaitement connu dans le monde moral, où il joue un grand rôle, peut avoir besoin ici d'une légère explication. Nous entendons par sympathies les relations qui ont lieu entre deux organes éloignés, sans qu'il existe entre eux de communication directe ou plutôt apparente. L'excitation de l'utérus, lorsqu'elle succède à l'excitation du sein, est sympathique ; les coliques, qui succèdent à l'impression du froid aux ex-

trémités inférieures, portent le même caractère; nous en dirons autant des démangeaisons du nez et de la dilatation des pupilles, quand elles sont produites par la présence des vers dans les intestins.... Mais peut-on considérer les sympathies morbides comme l'excès des sympathies habituelles? Chaque sympathie observée sur l'homme malade aurait alors sa correspondante sur l'homme sain. Aucune sympathie physiologique ne nous a pourtant appris qu'une douleur au genou annonce une luxation du fémur; que la chaleur aux pieds et aux mains, la coloration des joues, désignent une affection pulmonaire; que les rêvasseries fréquentes indiquent l'anévrisme des gros vaisseaux; que certaines lésions des viscères abdominaux amènent la paralysie de l'odorat; enfin, la plupart des sympathies pathologiques n'ont point d'analogue en physiologie, et d'ailleurs, elles présentent des résultats particuliers. Dans l'état de santé, l'excitation des mamelons produit sympathiquement l'excitation de l'utérus; dans l'état malade, au contraire, l'inflammation du sein, survenant à une métrite, la suspend ou la dissipe. Dira-t-on maintenant que l'*irritation transmise est toujours de même nature que l'irritation primitive?* M. Broussais sera le premier à nous apprendre le contraire. Il est convaincu que, dans l'état physiologique, la quantité, et non la qualité des liquides, peut subir des variations, et il avoue, en pathologie, que l'*irritation altère* les fluides de la partie enflammée. Fallait-il, pour arriver à cet aveu pénible et involontaire, changer la face des objets, courber, plier, ajuster chaque chose à sa manière, et mettre ainsi la raison à la torture? Le merveilleux a trop d'empire sur son esprit: une

e dominante l'entraîne et le subjugue ; il l'aban-
ıne à son insu, et s'y trouve sans cesse ramené
lgré lui. L'irritation, qu'il a définie un excès de
ıtractilité, tandis qu'elle en est la suspension, va
ıplir son cadre nosologique. Protée ingénieux, elle
nd mille et mille formes diverses ; elle se substitue
'hypertrophie qui dépend d'une exagération des
priétés vitales, à la débilité qui provient de la fa-
ıe ou de la vieillesse, à la névrose qui consiste en
simple lésion de la sensibilité, aux phlegmasies
ves et passives que l'on a l'imprudence de con-
dre, encore bien qu'il soit important de les distin-
r, puisque l'une provoque l'afflux humoral, et que
tre en est l'effet immédiat; elle représente sous le
e de gastrite les fièvres intermittentes causées par
sorption des effluves marécageuses, les fièvres que
attribue à l'action du virus vénérien, variolique
abifique, en un mot les maladies où l'altération
humeurs forme le point capital, et même jus-
ı des maladies chimériques, telles que les phlegma-
chroniques ; car se peut-il qu'une affection intense,
détruit violemment les forces constitutives des orga-
, soit de longue durée? Accoutumé à ne douter de
, M. Broussais se décide pour l'affirmative. Le mo-
ıt des réflexions est passé; il faut agir. Fatigué de sui-
les mouvemens, les marches et contremarches de son
emi, il s'étudie à reconnaître sa position favorite, le
›uvre dans la région de l'estomac et s'apprête à l'y
ıbattre. Une ordonnance, semblable aux lois de
con, est le signal de la guerre; des lancettes et
sangsues forment le matériel et le personnel de
armée. La défectuosité de ses plans d'attaque,

l'uniformité de ses manœuvres et la faiblesse de ses troupes présagent une défaite inévitable. Des changemens et des améliorations dans sa tactique sont évidemment nécessaires ; l'amour-propre les lui défend : victime de son entêtement et de ses illusions, il échoue dans ses entreprises, essuie des échecs multipliés, éprouve des pertes immenses, et contemple d'un œil indifférent la dépopulation de ses états.

On nous pardonnera le langage métaphorique dont nous venons de nous servir; le tableau des catastrophes qu'a produites la doctrine de M. Broussais depuis plusieurs années serait trop effrayant, si nous le présentions dans toute sa nudité; il suffit de sentir la fausseté de la doctrine physiologique, pour en prévoir les funestes conséquences. Des opinions contradictoires, des notions confuses, des interprétations arbitraires, de faux jours, des vraisemblances trompeuses ne servent point de base à une science. L'étude de la nature souffrante, l'examen des phénomènes qui accompagnent une maladie, la combinaison prompte et juste de leurs rapports, l'appréciation du tout ensemble sont le vrai régulateur du médecin ; l'observation, le raisonnement, l'analogie sont les seuls instrumens qu'il doive mettre en usage. L'auteur de *la Doctrine pathologique*, M. Prus, les a récemment employés avec un brillant succès : sa théorie, à la fois neuve et lumineuse, éclaire sa pratique, et en est éclairée à son tour. Au lieu de répondre à ce nouvel adversaire par des sophismes et des injures, M. Broussais ne devrait-il pas se résigner à l'aveu de ses erreurs et de ses fautes. Usurpateur du trône médical, qu'il dépose humblement le sceptre, et n'attende pas qu'on l'arrache de ses

ns. Il a voulu nous imposer une charte ; mais elle
t ni conforme à la nature, ni appropriée à nos
›ins. Il a favorisé l'industrie dans certaines contrées
e sol se prêtait à ses vues administratives ; mais on
désiré trouver en lui un fils d'Esculape et non un
:endant de Triptolème. Les habitans des pays fer-
en plantes médicinales, las d'une stérile abon-
ce, lui imputent leur détresse ; l'Amérique elle-
ne, froissée dans ses intérêts, l'accuse d'avoir dé-
t une branche essentielle de son commerce. Une
:ie de son peuple, en proie aux factions, lui re-
:he l'appauvrissement de l'espèce humaine : un
t nombre d'amis lui restent fidèles et se prosternent
›re devant leur idole. *Broussaïstes*, éloignez-vous :
ègne de la vérité commence ; l'encens ne doit plus
er sur l'autel des faux dieux. La cause de votre
f est perdue ; sa fortune l'abandonne : déjà vos
ımages lui paraissent suspects ; déjà il ne croit plus
ui-même. Laissez-le, dans le calme de la solitude,
lorer ses conquêtes meurtrières, rougir de ses
mphes, et fouler aux pieds des lauriers teints du
; de ses sujets.

. . . . y.

ÉDOUARD *.

J'aime les livres qu'on ne peut pas se procurer ; on a toujours une bonne raison à donner quand on ne les a pas lus, et un motif de plus pour désirer de les connaître. Quant à Édouard, j'en ai plus d'un pour bénir sa rareté. S'il eût été jeté dans la circulation, je l'aurais lu comme tout le monde. Or, j'ai mieux fait que de le lire, je l'ai entendu ; on me l'a raconté mot pour mot, page pour page. Si je pouvais exprimer le charme que j'ai trouvé à ce récit, je ferais mon article bien long, et on le trouverait bien court; mais on ne rend jamais une impression avec autant de vivacité qu'on la reçoit. Pour émouvoir, il faut avoir été ému; il ne faut pas l'être. Je me sens si loin de cette disposition que je ne parviendrai jamais à faire de cet ouvrage l'éloge que je voudrais en faire ; aussi critiquerai-je beaucoup, de peur de ne pas louer assez.

Deux Français qui vont prendre part à la guerre d'Amérique se trouvent à bord du même vaisseau. Sombre et rêveur, le plus jeune, uniquement occupé de ses pensées, semble ne rien voir de ce qui l'environne. Il repousse par son silence les attentions empressées de M. *** qui éprouve pour sa tristesse cette sorte de sympathie qu'on ressent toujours pour un malheur qu'on ignore et qu'on voudrait savoir. Tout

* 2 vol. in-12, tirés à 100 exemplaires. Ne se vend pas.



ue M. *** peut apprendre de son compatriote, qu'il se nomme Édouard. A peine débarqués sur le le la liberté, ils combattent; l'un pour cette noble e, Édouard pour se faire tuer. Mais on a remarque la mort, à peu près comme toutes les fem-, ne recherche que ceux qui ne s'en soucient guère; réussit pas. Un jour qu'il se croyait au but, son par curiosité, M. ***, se dévoue pour lui, et reçoit oup qu'il invoquait. La blessure n'est pas mortelle, 'est pour charmer sa convalescence qu'Édouard, nnaissant du tort qu'on lui a fait, prête à son comion d'armes le récit des aventures qui composent *assé de sa vie.*

lles sont d'une simplicité qui n'échapperait sans te pas à l'analyse, mais qui aurait peine à la super. Ici la peinture ne peut se passer du cadre. Tâns cependant de l'apprécier pour elle-même, et ligeons un peu la forme et l'élégance de l'écrin r voir ce qu'il renferme.

douard est le fils d'un avocat de Lyon qui a sauvé mains de la justice la fortune du maréchal d'Oie. C'est par suite de ce service qu'il reçoit de ce nd seigneur un accueil plein de franchise et d'ami- et qu'après la mort de son père il vient habiter son el. Aimé, choyé par la société dont il fait partie, il trouve cependant déplacé; il sent que les distincis qu'on lui accorde sont plutôt des faveurs que des rds, et il reçoit les politesses, comme une aumône, c confusion. Ce tourment d'une ame qui n'est pas s sa sphère s'accroît encore, lorsque paraît chez le réchal sa fille, la duchesse de Nevers, qui, veuve uis long-temps, persiste à ne point se remarier,

malgré sa beauté, sa fortune, son rang, ou peut-être bien aussi à cause de ces qualités.

Dire qu'Édouard n'a pu la voir sans l'adorer, c'est dire à tout le monde ce qu'il devine, ce que tout le monde aurait fait à sa place; car je ne sais comment il arrive qu'on aime toujours précisément ce qu'on ne doit pas aimer. Édouard savourant un poison que devrait lui interdire l'obscurité de sa naissance, Natalie atteinte d'un amour qui n'épargne point la dignité ducale, sont tous deux dans une position qui nous paraît fausse, parce que le préjugé qui les sépare n'existe plus. On sent seulement qu'elle a été naturelle et qu'elle pourrait l'être encore pour certaines personnes. Maintenant que la véritable noblesse appartient au mérite, et qu'on peut être grand homme sans que notre grand-père ait traîné des talons rouges dans la poussière des antichambres, on s'indigne qu'Édouard ne se rehausse pas dans sa propre opinion. On n'exige pas qu'un amant s'élève au niveau de sa maîtresse, c'est souvent trop difficile, mais il doit toujours s'élever au niveau de son rang. L'amour est essentiellement républicain. Il en résulte qu'Édouard, victime d'un préjugé absurde qu'il paraît trouver tout simple, a toujours l'air d'un petit garçon qui craint d'être grondé. Que de noblesse au contraire de la part de Natalie! Elle s'élève à l'amour en croyant descendre jusqu'à son amant. Elle a plus de force que lui, puisqu'elle consent à franchir une barrière devant laquelle il pleure au lieu de la briser. Il semble rougir pour sa maîtresse du sentiment qu'il lui inspire! Ce n'est pas là de l'humilité; c'est de l'humiliation, c'est oublier qu'il faut autant de vertu pour accepter un sacrifice

pour le faire. Il y a cependant un charme indéfi-
able dans la peinture de ses combats. On a vu quel-
fois dans le monde de ces êtres malheureux qui s'a-
lonnent sans réserve à une passion qu'ils vou-
ent vaincre; jamais on n'a mieux fait leur por-
t.

a duchesse de Nevers lutte aussi contre la séduction
l'entraîne. Son amour s'irrite des efforts qu'elle
pour le dompter. On sent qu'elle y cède plutôt
n ne l'aperçoit. On a besoin d'expérience pour dé-
er dans ses actions la trace de ses pensées. Affable
: Édouard, elle fait un voyage de trois mois; elle
evient froide et glacée. Elle se tait en sa présence,
n'a pas un mot pour lui. Ses regards ont l'air de
as l'apercevoir. Elle cherche avec avidité le bruit
nonde et des plaisirs. Edouard s'afflige d'une sévé-
qu'il ne s'explique pas. Il faut bien du temps pour
prendre tout ce qu'il y a de prédilection dans une
fférence qui ne tombe que sur vous. Peut-être
ne qu'on ne peut pas la comprendre quand on en est
jet. Aussi Édouard s'épuise-t-il à chercher l'offense
l n'a pas faite. Il craint que Natalie n'ait deviné
u'il lui cache. Cette crainte si délicate, si elle ve-
t d'un amour qui ne se croit jamais assez pur, a
lque chose de blessant de la part d'Édouard. Elle
'appuie que sur la conviction de sa prétendue infé-
ité sociale; elle n'a point sa source dans cette sen-
lité qui a peur d'offenser le repos de celle qu'on
e, dans cette pudeur de l'amour qu'il est aussi
ossible de peindre, qu'il est rare de la sentir. Il
t oublier sa situation pour jouir des pensées ravis-
tes qu'on lui prête.

Il y a des gens qui prétendent que le meilleur moyen d'avouer son amour est de n'en pas parler. C'est au moins le plus facile. Le fait est cependant que c'est un aveu que de n'en pas faire. Les déclarations n'ont lieu que dans les livres ou dans les comédies. L'auteur qui sait que le plus grand mérite d'un roman est de n'être point romanesque, a eu soin d'éviter ces scènes de convention, où la nature est immolée aux fleurs de rhétorique. Tout se découvre, comme dans le monde, par ces mots qui sortent involontairement des lèvres, et renouvellent l'existence. Ces mots, électriques pour ainsi dire, sont l'éloquence du cœur, et valent mieux que ces oripeaux de protestations courantes, et ces éternels sermens qu'on prodigue toujours, quand on ne doit pas les tenir. Quoi qu'il en soit, Édouard et Natalie jurent de s'aimer toujours.

La duchesse de Nevers propose à son amant de l'épouser secrètement. Il refuse. J'ai entendu blâmer ce refus, et dire qu'il devait accepter. Oui, sans doute, il le devait, s'il était ce qu'il devrait être, sachant braver, au lieu d'y céder, le ridicule *des convenances*, et, sûr que la naissance n'est rien, croyant que l'amour est tout. Mais avec son caractère, il devait refuser, et il n'y manque pas. La lettre où Natalie lui expose les motifs qui plaident contre sa résolution, est un véritable chef-d'œuvre de grâce et de sentiment. Cette lettre le décide, il était difficile d'y résister.

J'ai cru cependant entrevoir jusque dans cette lettre si tendre et si dévouée, une arrière-pensée qui pourrait bien être la pensée secrète de l'auteur, savoir : Qu'une duchesse peut très-bien aimer un avocat, et même l'épouser; mais qu'elle ne le doit pas.

a est si vrai que le roman Grand-Seigneur ne dé-
'e pas jusqu'au bonheur de ses héros. L'un va se
tre en Amérique, l'autre se retire dans un cloître.
'est à leur séparation que finit le manuscrit d'É-
ıard. Alors l'introduction interrompue se tourne en
ıclusion. Édouard, dans une bataille, s'abandonne
ement aux dangers, qu'il rencontre enfin ce qu'il
rchait depuis long-temps. M***, en rentrant sous
tente, trouve sur la table d'Édouard un journal
nçais annonçant la mort de très-haute et très-puis-
te dame M. L. Natalie, duchesse de Nevers.
ouard l'avait lu sans doute avant le combat.
Telle est en peu de mots l'histoire d'un amour, où,
me dans Delphine, le respect aveugle qu'on porte
'opinion, amène des malheurs irréparables qu'un
de philosophie eût empêché de naître.
i jamais cet article arrive sous des yeux intéressés
lire, qu'ils n'attribuent qu'à moi les critiques. Les
anges jusqu'ici ne m'appartiennent pas. Je n'ai dit
mal de ce livre qu'en réfléchissant sur le bien qu'on
n a dit. J'ai peut-être eu tort, mais il est possible
réparer une partie. Maintenant que j'ai lu, j'a-
erai que si mon jugement sur les défauts n'est pas
ièrement changé, il s'est bien adouci, et que l'opi-
n favorable qu'on m'avait inspirée est devenue la
nne. Il est impossible en effet d'écrire avec plus
naïveté, de mollesse et d'abandon, et d'avoir plus
grâce sans abdiquer la force. On se retrouve à cha-
instant dans les idées de l'auteur; il vous révèle
re propre cœur : on est tenté de croire qu'il a reçu
notes secrètes sur vos rêves : peut-être cependant
-il trop de soin à montrer son talent d'observa-

tion. Il en multiplie trop souvent les preuves. Cette abondance de pensées ingénieuses et subtiles étonne l'esprit jusqu'à la fatigue. « A la fin les couleurs se » confondent à nos regards, les contours s'effacent, » et il ne reste, de ce qu'on a lu, qu'un retentissement » au lieu d'un souvenir. »

Il est heureux de n'avoir pour vice qu'un excès de vertu, mais nous engageons madame de Duras à être moins spirituelle, ou à ne dire, dans son intérêt, que la moitié de ce qu'elle a vu; il y en aura toujours assez. Au reste, dans cet ouvrage, tout est brillant de fraîcheur et d'imagination. Les personnages ne sont pas des portraits; ils vivent, ils parlent, ils agissent. La nature a été souvent prise sur le fait, et pour corriger tant d'éloges par un trait de satyre, l'ancienne société est trop fidèlement peinte pour qu'on la regrette jamais.

Z.

SUR LES ÉPREUVES DE MARGUERITE LYNDSAY, ROMAN D'ALLAN CUNINGHAM *.

L'AUTEUR des *Épreuves de Marguerite Lyndsay* est un
nple tailleur de pierre, employé dans l'atelier de
antrey, sculpteur célèbre, à Edimbourg et en
osse. Plus d'une fois, il est arrivé qu'un homme
mis comme manœuvre aux procédés de la peinture
de la sculpture, se trouvant sensible aux impres-
ns de l'art, a senti peu à peu le talent se développer
lui, a pris la conscience de sa propre inspiration,
d'artisan est devenu artiste. Il lui a suffi d'avoir le
ntiment de ce qu'il faisait, de comprendre ce qu'exé-
tait sa main, et de démêler l'idée sous la forme.
n'est pas, à la vérité, chose commune que d'en
nir à ce point, et dans toutes les situations, dans
ıtes les professions, bien des gens demeurent ou-
iers durant leur vie entière. Toujours est-il que
xemple, que le procédé même, peuvent éveiller le
rme du génie pittoresque. Mais on conçoit plus dif-
ilement, malgré les rapports secrets des arts qui
xpriment par la forme avec les arts qui s'expriment
r le langage, comment le travail grossier et méca-
que du ciseau et de la râpe, pourrait exciter une
cation littéraire. Aussi, ce n'est pas sans doute à

* Ce fragment est destiné à faire partie d'une préface sur les *reuves de Marguerite Lyndsay*, roman composé de 4 volumes i vient d'être traduit sur la 4e édition anglaise. Le traducteur est e jeune femme qui appartient à ce que le faubourg Saint-Ger-in appelle la plus haute société.

l'influence de sa profession qu'Allan Cuningham a dû le talent dont il a fait preuve dans ce roman. En Angleterre et en Écosse, surtout, l'instruction est tellement répandue parmi les classes inférieures, que les facultés de tous sont, pour ainsi dire, conviées à produire ce dont elles sont capables. *Gray* pourrait à peine répéter aujourd'hui, en regardant les tertres de gazon d'un cimetière de village :

Some mute inglorious Milton here may rest,

Quelque Milton muet et sans gloire repose peut-être ici.

D'ailleurs la littérature anglaise porte un caractère plus populaire et plus universel que la nôtre ; elle est moins assujettie à des formes et à un langage convenus. En France, si, par hasard, un homme de la classe laborieuse sent en lui quelque activité d'esprit, quelque penchant à rédiger sa pensée, il lui faut apprendre une langue nouvelle. Cet obstacle l'arrête, ou bien le pauvre homme se croit obligé de devenir pompeux et affecté. Tombant alors dans une gauche et ridicule emphase, il emploie des mots dont il ignore la signification ou la portée. Au contraire, on a pu, en Angleterre, voir Bloomfield, un simple berger ; Burns, jardinier et misérable employé de la douane ; d'autres encore exprimer dans des poésies remplies de vérité et de grâce leurs naïves impressions.

La littérature, n'étant pas exercée comme une profession spéciale, approche bien plus de ce qu'elle devrait être, un moyen de communication plus sympathique d'une pensée plus active. Aussi tous les rangs de la société y ont-ils beaucoup plus participé que chez nous ; et de même que parmi les poëtes anglais

n compte un plus grand nombre de pauvres gens ortis des ateliers ou de la charrue, on y voit en nême temps figurer avec éclat la haute aristocratie, t même des hommes d'État. La liste en serait longue, epuis lord Rochester jusqu'à lord Byron.

De-là résulte une poésie dont le ton est plus vrai et lus varié, qui s'applique à toutes les situations de la ie, qui raconte tous les sentimens réels, qui s'adresse tous les lecteurs, qui sait être familière sans être ;noble. C'était aussi au milieu d'une telle littérature ue devait naître la poésie descriptive, non point celle es imitateurs de Thomson et de Delille, qui consiste peindre les objets de la nature dans le langage pomeux des alexandrins, et à substituer toujours au mot ropre qu'interdit la dignité littéraire, une périphrase lus ou moins habile, mais une poésie qui reproduit s scènes de la vie privée sur le théâtre même où elles passent. L'âge actuel compte dans ce genre plusieurs oëtes connus peu en France; leurs ouvrages sont n effet difficiles à traduire. Le mérite en est attaché ux manières délicates du langage, qui expriment le ntiment vrai, fin et idéal que peut faire naître la ontemplation poétique des objets vulgaires. Les *poées de Goldsmith*, et surtout le *Village abandonné*, ui ont depuis long-temps été lues et traduites, peuent donner une idée de cette école, dont *Crabbs* est poëte le plus célèbre. Il a peint avec une minutie raiment surprenante, mais souvent avec un rare tant, les mœurs de la ville ou du village, les ridicules t les vices de toutes les classes, leurs bonheurs et urs malheurs, la misère du pauvre, la dégradation u riche tombé dans la détresse, et aussi les senti-

mens, les vertus, les affections des diverses situations de la vie. Il a représenté en même temps, avec non moins de détail, les lieux, les circonstances, l'entourage de ses personnages. L'homme se trouve ainsi décrit comme un objet de contemplation extérieure, tandis que la peinture des choses matérielles est toujours animée par un sentiment moral, puisqu'elles se rapportent à une situation humaine.

On conçoit que ce genre de poésie est plus qu'un autre à la portée des esprits populaires. Il leur retrace tout ce qui leur est habituel, en le transportant dans la région de l'imagination. Par-là, eux aussi peuvent éprouver le charme que donne à des esprits cultivés la peinture idéale et poétique du monde plus élevé où ils vivent. Les jouissances littéraires cessent aussi d'être exclusives; il y en a pour le pauvre comme pour le riche; le rare loisir de l'artisan peut s'embellir et s'honorer par une distraction qui n'a rien de grossier, et qui le développe au lieu de l'abrutir.

Les Épreuves de Marguerite Lyndsay ne sont point en vers, mais appartiennent à cet ordre d'idées. C'est la vie de la classe inférieure, non pas sans doute dans sa triste et vulgaire réalité, mais telle qu'une imagination morale et pure aime à se la figurer. On aime à voir comment cet auteur populaire a su ennoblir et relever la sphère où il est né et qu'il n'a point quittée. Ce qui est remarquable dans ce roman, c'est qu'il ne s'agit point de ces hasards heureux ou malheureux qui transportent une héroïne obscure et pauvre hors de sa situation naturelle. Ce ne sont point des parens imprévus, des héritages inattendus, une éducation donnée par quelque bienfaiteur généreux; la hiérar-

ıie sociale n'est troublée en rien, aucune pensée agrine, aucun regret fâcheux n'accuse la différence 's rangs, l'inégalité des conditions. On ne trouve là ıcun rapport même éloigné avec la *Marianne de 'arivaux* ou la *Paméla de Richardson*. Un seul épide où l'auteur ne s'est pas arrêté long-temps, nous ésente Marguerite aimée par un jeune homme d'une ısse supérieure. Elle refuse sa main, et obéit cette s, comme les autres, à un sentiment de vertu et de voir; mais le combat n'a rien de déchirant, et plus rd, c'est un autre qu'elle épouse.

Ce roman offre l'intérêt le plus vif et le plus touant. La manière de voir et de prendre les hommes les choses y est celle des grands écrivains : tout y . écrit non d'imitation, mais d'après l'observation plus attentive des mouvemens, des passions d'une :iété naïve et simple. Le style est plein de charme de grâce d'imagination. Il y éclate, par intervalle, e poésie admirable, et cette poésie-là est donnée r les situations et les sentimens mêmes des personges qui remplissent ce drame domestique si nouau et d'un intérêt si attendrissant.

DE BARANTE.

UN PÉAGE.

(ESQUISSES DU DOUZIÈME SIÈCLE.)

Les voyageurs, après beaucoup de digressions, étaient enfin sur le point d'entendre l'histoire des nez et des oreilles coupés aux serfs de tout un village, ce qui était sans doute quelque exploit du féroce Thomas, ou d'Eble de Roucy, ou de tout autre puissant baron; mais ils avaient regagné depuis long-temps la grande route de Laon, et ils étaient arrivés devant une barrière ou *barrage* qui leur fermait le chemin. Des deux côtés étaient deux fossés profonds, et des haies touffues d'épine noire et de prunier sauvage, ainsi qu'un ravin rempli de broussailles, rendaient impossible de passer outre en s'écartant de la route. On apercevait, grossièrement sculptée, la figure d'un lion combattant, sur un poteau auquel étaient cloués les restes d'un énorme oiseau de proie, dont le naturaliste le plus exercé aurait pu difficilement établir l'espèce, attendu que sa momie desséchée par les vents commençait à tomber en lambeaux avec les plumes.

« — Nous voilà donc déjà sur la *marche* des terres du sire de Coucy, dit le Croisé. Nous courrons maintenant moins de dangers. Ce haut bers fait, dit-on, veiller à la sûreté des chemins de ses États; mais en re-

anche, il en fait bien payer la garde aux voyageurs; t, pour prix de la protection qu'il leur octroie, il les ançonne durement.

» — Votre valeur aurait moins bonne opinion de la ûreté des chemins de la seigneurie de Coucy, dit un ıarchand, si vous aviez été dépouillé comme moi.

» — Allons, que voulez-vous? il faut quelquefois en asser par-là dans votre état; sans cela vous seriez trop ches. Cependant faisons-nous ouvrir, pour trouver n gîte cette nuit. Holà? hé! prévôt! official! taver-ier! au barrage! »

Il était déjà nuit, et le préposé, qui allait se cou-her, laissa frapper à coups vigoureux et redoublés sur ı barrière sans se presser d'ouvrir. Enfin on vit arriver n grand drôle d'une figure affreuse que sa mauvaise umeur ne contribuait pas du tout à rendre agréable. 'un de ses yeux avait été perdu dans quelqu'un des ›mbats nocturnes que les médisans du canton l'accu-ient tout bas d'avoir livré aux voyageurs isolés, rsqu'ils étaient chargés de plus d'argent ou de mar-ıandises qu'il n'en fallait pour acquitter la redevance ansitoire. C'était dans le temps qu'il percevait les 'oits de son maître sur le pont dit du *Sourd;* on pré-nd qu'il ne se faisait aucun scrupule de jeter dans la vière les gens qu'il avait dévalisés *. Bref, avec l'œil ıi lui restait et sa haute stature, il avait quelque res-mblance avec le chef des Cyclopes pris dans un de ; mauvais momens.

« —Honnête Teudegaud, dit le marchand, ouvrez-

* Ce personnage est *historique*, dirait madame de G.... Voyez ibert de Nogent. *De vitâ suâ*, Lib. III.

nous ; nous sommes cinq honnêtes chrétiens (en comptant un juif, si je puis parler ainsi sans blasphémer la Sainte-Trinité) et nous avons un fort péage à acquitter. »

Thiodgald ou Tiégaud murmura entre les dents : — « Hum, j'aimerais mieux que tu fusses tout seul, fusses-tu juif ou païen. (Ce qui nous porte à croire qu'il n'avait pas perdu l'habitude de ses nobles prouesses du pont du Sourd.)

» — Savez-vous, dit-il à haute voix, que le soleil est couché et que j'ai le droit de vous laisser endormir sur la route et à la belle étoile, par la musique des loups et des chouettes?

» — Il est vrai, mignon Tiégaud ; mais votre gentillesse n'aura pas cette inhumanité.

» — Un membre de la sainte Église ne recevra pas cet affront, dit le clerc d'un ton où se confondaient habilement la hauteur et l'humilité.

» — Un pélerin du Saint-Sépulcre, un des conquérans de la Croix ne sera pas traité ainsi, » s'écria le croisé ; en même temps, il exposait son épaule droite à la lueur rougeâtre de la torche de sapin que portait Tiégaud et qu'on apercevait à travers des chevrons du barrage. Le serf et le juif ne dirent rien. Tiégaud, sur lequel l'argument du marchand avait fait plus d'impression que la recommandation de l'Église et la sanctification du sépulcre, ouvrit avec une grosse clef de cuivre le cadenas qui tenait la barrière close ; puis il fit pivoter celle-ci sur une roulette qui supportait l'énorme poutre posée transversalement, et les gonds firent un bruit peu mélodieux.

Introduits dans une chambre assez spacieuse, au

ıilieu de laquelle était le foyer dont la fumée n'avait 'autre issue que la porte, une fenêtre garnie de toile laire et quelques ouvertures dans le toit, nos voyaeurs commencèrent par régler le péage.

« — Quoi! sire Téodegald, dit le juif d'un ton laıentable, six deniers d'argent du roi et quatre sols de ıailles doubles au poids de marc de Paris, pour cette etite balle de tissus, parmi lesquels sont deux pièces ulemeut de soie et de basin d'Orient *.

» — Oui, damné païen; et tu dois être content. ais-tu que je te fais grâce d'un droit de mon maître, : que tout chien de juif, qui passe devant la porte du hâteau de Coucy ou devant mon poteau, doit aussitôt mettre à genoux et recevoir douze soufflets de la ıain du comte ou de celle que tu vois ici? »

En même temps, il étendait sa large main dont le stème osseux et musculaire fortement prononcé anonçait qu'elle était éminemment propre aux triples onctions d'étau, du battoir et de massue.

« — Or, je te réponds et te jure par saint Marcoulf, oursuivait-il, que j'applique ces soufflets de la couıme de Coucy, assez bien pour graver dans la méıoire des mécréans le nombre des saints apôtres, selon intention pieuse du fondateur. »

Le juif recula et pâlit en entendant cette grâce qui vait toute l'apparence d'une menace. Quoiqu'il fût ırtaxé de plus du double, il se trouva fort heureux être quitte à ce prix d'un droit seigneurial qui eût é perçu si vigoureusement, et remercia tous les pro-

* La soie (sérique ou samyt) et le basin (bombasi) étaient colırtés en Occident par les juifs.

phètes de ne pas apprendre aux dépens de ses jours le nombre des apôtres.

« — Voilà cependant, dit alors le jeune clerc d'un ton emphatique, voilà où nous conduit l'appât d'un gain sordide! à être rançonnés sans pitié. Heureux disciples du Christ, nous avons plus de scrupules de conscience que les enfans égarés d'Israël, et nous les avons puisés, mes amis, dans les écrits du sage dont le nom est si vénéré dans nos écoles, de l'homme auquel l'esprit saint a tout révélé, quoiqu'il fût né dans les ténèbres de l'erreur, du sublime Aristote enfin! »

Tous les assistans se regardèrent, en ouvrant de grands yeux, à cette exclamation inattendue.

« — Oui, poursuivit le jeune écolier-clerc, c'est dans la Politique de cet homme divin qu'on a trouvé, livre premier, chapitre neuf, que tout prêt à intérêt est illicite; car n'est-ce pas, mes frères, faire valoir son argent d'une manière usuraire et digne de tous les anathêmes de la sainte Église, que d'acheter des marchandises pour les revendre plus cher? Aussi, j'aime à croire, pour le salut de son ame, que ce chrétien, qui paraît se livrer au négoce, ne vend que des produits de son travail. Oui, noble race du roi Francus et disciples dociles du bienheureux Denis-l'Aréopagite *, glorieux apôtre des Gaules, c'est à ces fils endurcis de Juda qu'il faut abandonner ces gains criminels. Qu'ils s'enrichissent dans le péché du commerce, tandis que nous, pieux chrétiens, nous devons nous faire gloire de notre

* On confondait alors ce dialecticien grec du Bas-Empire avec le prédicateur Denis, qui vint avec le titre d'évêque, propager le christianisme à Paris, sous l'empereur Décius.



pauvreté, ainsi que de notre ignorance de cette infâme industrie. »

Après cette péroraison peu conforme à nos idées actuelles sur l'économie politique, le clerc s'assit sur un banc placé près de la table, et Tiégaud dit : « — Par tous les poils de ma barbe, je vous jure que je ne surcharge pas la taxe. Si vous aviez un cheval dont les quatre pieds fussent blancs, je ne vous cacherais pas que vous n'auriez pas une maille à payer. Cela tient à une ancienne aventure que la vieille Rostha pourrait vous raconter, mais que je suis ennuyé d'entendre. De même, si vous étiez chaudronnier, vous seriez obligés de raccommoder toute la batterie de cuisine de sa sérénité le comte. Je veille aux intérêts de mon noble seigneur, mais avec l'indépendance d'un homme libre. Je suis l'official du comte ; mais je paye le cens à l'abbaye de Saint-Vincent de Laon. »

Quoique cette raison ne prouvât rien pour son indépendance et surtout pour sa probité, force fut bien de s'en contenter.

Fx. B.

SPECTACLES.

La dame du lac, *opéra*, *poëme de* M. d'Épagny, *musique de* Rossini.

Le romantisme, c'est-à-dire l'art d'arriver à l'imagination, en esquivant le sens commun, avait fait pendant long-temps de l'opéra son domaine favori et presque exclusif. Là, puisant à son aise dans les arsenaux de la nature ou dans les magasins du théâtre, il pouvait, en un instant, s'environner de fantômes, découvrir les abîmes de l'enfer, faire descendre les nuages, et placer son front vaporeux sous la chute des cascades, qui malheureusement n'eurent jamais la vertu des douches : à sa voix, les objets hétérogènes se mêlaient, l'on voyait marcher côte à côte les idées ennemies : une ariette unissait le tigre à la gazelle, et le vautour, dans un rondeau, caressait la douce colombe. Quel plaisir d'avoir sous la main des tombes, des torrens, des anges, des diables ; de jeter tout cela dans une urne, de remuer et de tirer au hasard ! aucune suite dans les idées, nul lien entre les sentimens ; des images vagabondes, des tableaux décousus ; enfin, une véritable loterie ; mais aussi, l'on jouissait des avantages de l'obscurité, on savourait le charme de ne pas comprendre.

Puissent les rochers de l'Écosse, ou les œuvres de

M. d'Arlincourt, tomber sur les poëtes qui, les premiers, débrouillèrent cet aimable chaos et portèrent la lumière dans ces ténèbres suaves! Ignoraient-ils donc, ces géomètres du Parnasse, que rien n'est plus irrégulier que l'ordre, plus niais que l'esprit, plus insensé que la raison, plus laid que la beauté? Ignoraient-ils que les justes proportions des parties ne sauraient donner naissance qu'à un ensemble informe, et que le moyen infaillible de se tromper sur le mérite d'un ouvrage, c'est d'avoir du goût? leur sagesse a tout bouleversé; on leur souhaiterait, de bon cœur, le supplice d'Absalon, n'étaient les perruques.

Mais, si le romantisme a été obligé de subir une charte dans ses États de l'opéra, rassurez-vous, il a envahi d'autres portions de la littérature où il exerce au large le pouvoir absolu : dans la tragédie, dans le poëme, l'élégie et l'ode, il ne connaît d'autre loi que le *bon plaisir*.

Le génie, comme la royauté, gagne à recevoir une constitution : grâce à ce frein salutaire, il est arrêté sur la pente du mal, tandis qu'il peut aller au bien de toute la vitesse de ses ailes.

Ces réflexions qui m'ont un peu éloigné de la *Dame du Lac*, sont pourtant suggérées par cet ouvrage. Dans un sujet qui invitait à sortir des limites du goût et de la raison, on reconnaît avec plaisir que les auteurs ont travaillé à en coordonner les élémens, à motiver des situations étranges, et surtout à faire dominer, au milieu de tant de passions différentes, un intérêt unique : c'est par ce culte des vrais principes du théâtre, qu'ils sont parvenus à rendre agréable un drame romanesque dont l'invraisemblance choque, pour peu

qu'on y réfléchisse : ils ont prouvé que l'art peut déguiser bien des difformités.

L'Odéon s'est mis en frais pour monter cet opéra : quatre décorations neuves présentent aux spectateurs plusieurs sites de l'Écosse. On voit d'abord le vaste lac sur lequel se promène mélancoliquement cette dame mystérieuse que Walter Scott a chantée : la barque légère glisse sur la surface des ondes et la voile s'enfle au vent des coulisses; l'illusion est parfaite. Puis s'ouvre le rustique palais du clam Malcolm : on en sort pour assister à une revue des révoltés sur une place publique, au pied d'une vieille tour fortifiée; enfin, la dernière décoration nous transporte dans l'intérieur des montagnes; la scène est hérissée de rochers, à travers lesquels serpente un sentier escarpé: une foule de pics s'élèvent en amphithéâtre jusqu'à ce qu'ils se perdent dans les cieux. En voilà plus qu'il ne faut pour attirer du monde à l'Odéon.

La musique de la *Dame du Lac* est justement admirée des connaisseurs; malheureusement elle n'est pas, comme celle de *Robin des Bois*, de nature à devenir populaire. Beaucoup de gens pensaient que M. Lemière aurait dû faire usage du droit octroyé aux arrangeurs d'abréger les partitions; les morceaux de chant excèdent de beaucoup le nombre convenable à notre tempérament musical. Trop de vertu est un vice, dit le proverbe; ne pourrait-on pas affirmer avec autant de raison que trop de plaisir est un ennui?

J.-J. A...

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

L'Académie française compte un Duc de plus parmi les titres littéraires qu'elle avait déjà à l'oubli du public et à la pitié des gens de goût. La partie des candidats roturiers était abandonnée avant d'être perdue. Il y a un mois que M. Viennet s'était retiré, avec la pudeur de son caractère, loin des intrigues de Paris, au fond des vallées de Dourdan. M. Ancelot était monté à Belleville cherchant quelque consolation dans les bras d'un écrivain, son ami, à qui nous devons le drame philosophique de *l'Ours et le Pacha*, et M. Delrieux, qui n'a été qu'un jour sur les rangs, relisant ses pièces à tout le monde, et s'étourdissant au bruit de ses vers, avait enfoncé plus avant que de coutume le bonnet de coton blanc qui remplace immanquablement sa perruque, dès que ce Tragique récite chez lui ou ailleurs.

M. le duc de Montmorency a été nommé au premier tour de scrutin à la majorité de dix-huit voix. M. de Pongerville en a obtenu neuf; M. Ancelot, trois; et M. Viennet, une. Dans l'église neuve de Montrouge, il avait été récité des prières de quarante heures pour la réussite de la sainte entreprise : une heure par académicien était beaucoup, puisqu'il en était jusqu'à dix-huit qui s'étaient décidés en cinq minutes, par l'effet d'une grâce spontanée. Est-ce donc par humi-

lité chrétienne que sa Seigneurie a consenti à recevoir sa nouvelle dignité, un jour de *distributions gratuites*, et à ramasser un fauteuil parmi les oiseaux rôtis qu'on jetait à la tête du peuple *?

On croit savoir que le nouvel élu s'est engagé à terminer ainsi son discours de réception : « Je reconnais, Messieurs, que je n'avais aucun droit pour mériter vos suffrages. Vous avez montré en me les accordant, combien votre indépendance est courageuse, et combien peu vous êtes influencés par l'opinion publique. N'ayant à vous offrir en dot ni de beaux livres comme M. Droz, ni l'imagination de M. Auger, ni cette connaissance profonde que M. Roger a des lettres... je vous apporte mon nom. Ce n'est pas ma faute s'il est historique. Plusieurs d'entre vous ont fait assez d'ouvrages sans noms, pour me pardonner un nom sans ouvrages. Ayons pitié, mes frères, de nos infirmités respectives. Mes titres monarchiques se placeront du moins assez naturellement dans la République des lettres, ne fût-ce que pour montrer qu'elle est une et indivisible comme celle que j'ai jadis aimée. Je tâcherai de reconnaître par dessus les monts de ce que vous aurez fait pour moi à Paris ; car, si je n'ai point d'intérêt dans les relations poétiques, je vous prie de croire que j'entretiens d'assez nombreuses et d'assez actives correspondances avec la patrie de Virgile et d'Horace. »

⁂ Immédiatement après le scrutin qui nomme M. le duc de Montmorency à l'Académie, il a été décidé *en principe*, que le premier choix de ce corps

* 3 novembre 1825.

tomberait sur un littérateur. On a désigné M. le vicomte Sosthène de Larochefoucault ; et M. Baour-Lormian a proposé qu'on le nommât sur-le-champ à sa propre place, attendu que passer pour mort ou être mort en effet est à peu près la même chose, et qu'il aurait du moins la satisfaction d'entendre encore une fois parler de lui.

M. l'abbé qui contresigne d'un A. les nombreuses oraisons funèbres dont il enrichit l'ancien journal de Geoffroi, grand nécrologue émérite par les mains de qui passent toutes les fleurs que le faubourg Saint-Germain jette sur les tombeaux aristocratiques, le même qui découvre si ingénieusement du patriotisme à nos Marquis défunts et de pudiques vertus à nos Baronnes trépassées, l'abbé A. n'est pas accusé d'un empressement bien importun pour les paroissiens vivans, qu'il appelle ses amis. Un de ceux-là, M. F. qui signe T. L. dans le même journal, par un sentiment d'affection assez vif pour qu'on soit embarrassé de le définir, rencontra, il y a peu de jours, l'annotateur funéraire au bureau de la rue des Prêtres, après une maladie qu'il venait de subir, (lui F. ou T. L.) « —Vous êtes un singulier camarade! On mourrait dix fois ; que vous ne daigneriez pas même vous informer.... — Oh! que pardonnez-moi! mais j'ai tant d'occupations ! Vous êtes donc guéri ? — Comme vous voyez ; et je le suis même de croire à votre amitié.—Ingrat ! J'étais occupé de vous plus que vous ne le pensez. —Et la preuve ?—Elle est là haut dans un carton. » Le rédacteur sacré ouvre ce carton, attire son collègue dans l'embrasure d'une croisée, et lui montre un article

nécrologique qu'il avait préparé à propos de sa maladie. « Vous êtes sauvé, à la bonne heure; mais voyez si je néglige mes amis et la gloire de mes amis ! — Que le diable vous emporte, dit le spirituel revenant. Puis après un moment de colère, suivi d'un moment de réflexion : Montrez-moi cependant, je vous prie, comment la postérité aurait parlé de moi.

« Les lettres et l'amitié viennent de perdre Jérôme... » (ce début est bien commun!) Fils d'un maître » de poste de Soissons.., (qu'est-ce que cela vous fait ?) » il était né à Paris en 1766. (1770, s'il vous plaît). » L'esprit d'abord faussé par les idées révolutionnaires, » le premier ouvrage qu'il publia fut une comédie » assez faible, intitulée : *les Rigueurs du cloître*. (Elle a » réussi complètement !) Les seuls vers qu'on connaisse » de lui sont un quatrain en l'honneur de Mirabeau... » (A quoi bon rappeler ces facéties ?) Ensuite il publia » avec succès deux romans mieux pensés : *Frédéric* et » la *Dot de Suzette* (dites donc qu'il ont eu vingt » éditions !) Il fit des efforts infructueux pour ressus- » citer le *Mercure* en 1802.... (Et vous Charles-Marie » Dorimond, né à Brives-la-Gaillarde en 1765, n'a- » vez-vous pas en 1809 et 1810 tenté la même entre- » prise avec le même désavantage ?) Le 18 brumaire » accompli, notre royaliste devint préfet de la Niè- » vre (quel radotage ! Passons, passons.) Correspon- » dance avec l'empereur... (bien ! bien !..) Corres- » pondance avec M. de Blacas..(bon!) Journal de *l'Em-* » *pire*... (après ?) Journal *des Débats*... Conservateur... » *Opinions et Intérêts* pendant la révolution... *Biblio-* » *thèque des Romans*... (quel salmigondis !) »

Eh ! qui diable vous pousse à raconter ce qu'on

ne vous demande pas. Mêlez-vous, s'il vous plaît, de vos affaires. — Vous n'êtes pas content? — Il faudrait être bien difficile! Allez, mon cher abbé, rayez de vos papiers mon article nécrologique, et priez Dieu qu'il ne vous fasse pas mourir avant moi, car je me charge de votre panégyrique. Si vous partez le premier pour l'autre monde, je vous promets de vous y faire escorter par des nouvelles de celui-ci.

⁂ Une commission d'Ecclésiastiques propose 2,000 fr. de récompense à l'auteur du *meilleur ouvrage*, *en réponse aux objections populaires contre la religion*. L'auteur doit s'attacher à répondre principalement aux *gens de la campagne* et aux *artisans*. L'abbé Veyssière qui demeure à Paris, rue Garancière, n° 10, recevra jusqu'au 25 août 1826, les ouvrages qui ne pourront pas avoir moins de 240 pages d'impression. Le catholicisme en viendrait-il à penser que la discussion est possible, et qu'une conviction raisonnée est la seule qui puisse être adoptée par ce siècle ?

⁂ Le plus grand poëte et le plus grand naturaliste de l'Allemagne, Goëthe et Blümenbach, viennent de célébrer ce que leurs compatriotes appellent les *noces d'or* de leur gloire. Le naturaliste a renouvelé ses degrés de docteur, le jour du cinquantième anniversaire où il les prit, et le poëte a fait réimprimer en 1825, les Souffrances du jeune Werther, qu'il publia en 1774, à l'âge de vingt-cinq ans. C'est le même libraire qui avait imprimé ce livre pour la première fois, qui en est encore l'éditeur. La tendresse paternelle de Goëthe s'est réveillée après un demi-siècle, pour un ouvrage qu'il sembla condamner toute sa

vie. Il en a lui-même corrigé les épreuves, et il l'a enrichi d'un prologue.

Madame la comtesse de Genlis qui ne nous a dit d'elle-même que ce qu'elle a voulu nous dire, et qui laisse à faire de curieux *Mémoires* sur ses réticences *, vit tellement retirée du monde et si étrangère à un siècle qui est déjà la postérité pour elle, que nous ne saurions point ce qu'elle pense de beaucoup de choses, si son libraire n'était vivant, parlant et agissant pour deux. Ce libraire est comme la voix intermédiaire entre deux époques historiques, comme le traducteur d'une langue éteinte, comme une espèce de colosse qui aurait un pied dans l'autre monde et le reste du corps dans celui-ci. C'est par lui qu'a été récemment transmise au public cette opinion de l'auteur des *Vœux téméraires* sur l'auteur de *Corinne* et du livre de *l'Allemagne :* « Madame de Staël ne manquait point de quelque imagination ; j'en aurais fait quelque chose si j'avais pu lui montrer à écrire. »

Ceci n'a guère besoin de commentaire ; mais qu'il nous soit permis de penser que madame la Comtesse eût conçu du talent de madame de Staël et de sa puissance sur les imaginations une plus haute idée, si elle avait soupçonné à quel point les Allemands, par exemple, étaient enthousiastes de ses écrits. Nous avons connu en 1816 ou 1817, un professeur de l'université de Nuremberg, venu à pied du fond de sa ville natale, à Paris, pour offrir à l'auteur de *Corinne* le plus singulier présent, qu'un homme de trente-six

* M. de Ch...al s'occupe, dit-on, de ce travail.

ans puisse dédier à une femme qui en a déjà cinquante. C'était dans l'innocente exaltation d'un cœur germanique, que le grave professeur s'était conservé pur, afin de déposer aux pieds de son idole un tribut qu'il lui croyait agréable. Il parlait de ce sacrifice comme d'une chose simple ; et il n'eût point été embarrassé d'expliquer, avec respect, s'il avait pu approcher sa divinité, combien son offrande était naïve et virginale.

Félicie eût-elle gardé le silence, si cette romanesque dédicace lui eût jamais été offerte ? nous en doutons ; et le professeur Schütz que nous seuls et un ami qui n'est plus, avons bien connu, était peut-être destiné à être immortel, s'il se fût passionné pour une dévote!

☛ Nous connaissons un *protestant littéraire* qui s'occupe de recherches insensées. Il intitulera son travail *Études sur les classiques*. Il veut prouver, par des exemples, qu'il est dans Théocrite, dans Homère, dans l'élégant Virgile, le terrible Dante, le divin Racine, et les poëtes de la *bonne école*, venus en France après Voltaire, autant de passages ridicules qu'on en trouve dans ce monstre de naturel et de mauvais goût qu'on appelle, je crois, Shakespéare. Voici des vers qu'il nous envoie : ils sont d'un académicien admiré généralement, et imprimés tout au long dans *ses œuvres*.

Adorable Rosine, il est vrai, l'autre jour,
Dans je ne sais quel trouble où l'ame s'abandonne,
Pressé par le désir, égaré par l'amour,
En te serrant la main je t'ai dit : *Ah, ma bonne!*

Ce seul mot t'exprimait les plus vifs sentimens;
Je l'ai dit d'après toi. D'où vient donc qu'il t'étonne :
N'en doute pas, Rosine; il est mille momens
Où, cent fois mieux encor, je dirais : *Ah, ma bonne!*

Si ta bouche charmante, au lieu de m'accuser,
Me pardonnant l'aveu qu'une amante pardonne,
Confondait nos deux cœurs dans le feu d'un baiser,
Combien je te dirais : *Ah, ma bonne! ah, ma bonne!*

La pudeur romantique laisse tomber là la plume : nous engageons les dames qui souffrent encore qu'on leur vante l'épître d'*Héloïse à Abélard*, par M. Colardeau, à ouvrir elles-mêmes son recueil, afin d'achever l'ode à Rosine. Celles-là seules pourront la bien goûter, dont la mémoire est ornée de ce vers de religieuse :

Couvre-moi de baisers, *je rêverai le reste!*

La féodalité contre laquelle vous êtes armée, Madame, disait un grand seigneur à la jolie Mme de R., qui est libérale depuis que son mari ne l'est plus, la féodalité est une institution plus morale et qui a plus de justice dans ses dispositions que vous ne voulez l'avouer. — Elle attribuait le nom, les honneurs et les richesses d'une famille au premier né du mariage? — Eh bien? n'était-ce pas placer tous ces avantages en lieu sûr; et croyez-vous qu'il y eût pour le troisième héritier autant de droits à succéder que son frère aîné en pouvait avoir? Madame de R. se prit à rougir.

On imprime un dictionnaire héraldique assez curieux et assez complet. M. de Montmorency-Laval tient un des plus beaux rangs et occupe une des plus

larges colonnes de ce répertoire. On y explique comment le nom de Montmorency s'est perpétué, en passant des Montmorency aux Luxembourg, et des Luxembourg aux Laval, sans qu'une seule goutte du sang des Montmorency circule aujourd'hui dans les veines du noble pair. « En effet, dit l'auteur du dictionnaire, le seul rejeton des premiers barons chrétiens était ce valeureux *bossu*, le maréchal de Luxembourg, qui mourut sans postérité. La branche Laval, qui tenait aux Montmorency par alliance de femmes, se trouva hériter du nom, et le fit passer jusqu'à l'académicien. » Il est fort singulier que le seul titre de M. de Montmorency à l'Académie, le titre héréditaire, soit un titre contestable. S'il fallait absolument un Montmorency à l'Académie, c'était madame la princesse de Vaudémont qu'il fallait nommer.

⁂ On se souvient peut-être que dans l'antiquité de graves personnages, appelés Sénateurs, délibéraient avec respect sur la cuisine impériale. Un conseil d'une gravité toute aussi imposante s'est occupé avant-hier de savoir quelle serait à Paris la nourriture gratis la plus édifiante pour des chrétiens qui s'amusent on avait résolu de sanctifier nos Champs-Élysées en n'y distribuant que des harengs et des omelettes. L'embarras de trouver une sauce qui pût faire avaler le poisson au peuple, a forcé le Président à ne rien changer au cours de la rente gastronomique. On a même avancé le jour de paiement.

⁂ Le libraire Audot vient de mourir à la fleur de son âge. Il s'était fait dans le commerce une fortune honorable, en publiant des Manuels de jardinage

et des recettes de cuisine. Il est d'autant plus malheureux qu'il ait été enlevé à la librairie, qu'il laisse inachevé un beau recueil de gravures, intitulé l'*OEuvre de Canova*. Nous connaissons plusieurs personnes qui attendent les dernières livraisons.

M. de Saint-Valry va publier un volume de poésies qui ne peut manquer d'exciter un vif intérêt. Les amis des lettres se souviennent que les vers de M. de Saint-Valry ne déparaient point une feuille périodique qui en a publié beaucoup de bons; et que sa prose était fort remarquable au milieu d'articles qui n'étaient pas tous accusés de sentimens bien spartiates. Les dernières pages du dernier numéro de cette feuille, qui s'intitulait, je crois, la *Muse*, ont décidé sa chute, par un arrêt rendu à la place Vendôme. C'était mourir plus glorieusement qu'on n'avait vécu.

Voici un petit événement qui peint assez bien la tendance des mœurs contemporaines. Il n'y a pas encore deux mois, on voyait dans la salle du Théâtre-Français une espèce de barrière qui séparait le public et les acteurs. Le regard des spectateurs ne pouvait parvenir jusqu'à Talma ou mademoiselle Mars, sans avoir franchi trois rangs de perruques qui s'élevaient entre la scène et le parterre. Perruques n'est pas le mot; c'était des cheveux : MM. les artistes de l'orchestre, presque tous en ailes de pigeon ou en oiseau royal, présentaient obstinément leurs coiffures séculaires à l'œil affligé des Parisiens. Pour voir Oreste ou Hamlet, il fallait traverser un réseau capillaire capable d'obscurcir le soleil lui-même. Enfin, le parterre s'est lassé d'un obstacle qui avait survécu à la constitution de l'an III. On a tant sifflé les concertans chevelus, et particulièrement le Clodion de la contrebasse, que l'orchestre du Théâtre-Français a eu son 18 brumaire. M. le baron commissaire est devenu le Bonaparte des triples marteaux. Par son ordre, tous les musiciens ont réduit leurs cheveux à la dimension de la Titus, et l'on ne craint plus, entre Agrippine et Néron, de voir surgir une tête cardée à la Brigadière.

A UN VIEILLARD.

APOLOGUE.



Las des fleurs, épuisé de ses longues amours,
Un papillon, dans sa vieillesse,
(Il avait d'un printemps goûté les plus beaux jours)
Voyait d'un œil chagrin la tendre hardiesse
Des amans nouveaux nés dont le rapide essor
Effleurait les boutons qu'entrouvrait la rosée.

Soulevant, au soleil, le débile ressort
De son aile à demi-brisée :
« Tout a changé, dit-il, tout se fane. Autrefois,
» L'univers n'avait point cet aspect qui m'afflige;
» Oui, la Nature se néglige,
» Aussi pour la chanter l'oiseau n'a plus de voix.
» Les papillons passés avaient bien plus de charmes!
» Toutes les fleurs tombaient sous nos brûlantes armes.
» Touchés par le soleil, nos légers vêtemens,
» Semblaient brodés de diamans.
» Je ne vois plus rien sur la terre
» Qui ressemble à mon beau matin!
» J'ai froid. Tout jusqu'aux fleurs prend une teinte austère,
» Et je n'ai plus de goût aux restes du festin.
» Ce gazon si charmant, ce duvet des prairies,

» Où mon vol fatigué descendait vers le soir,
» Où Chloé, qui n'est plus, vint chanter et s'asseoir,
» N'offre plus qu'un vert pâle et des couleurs flétries.
» L'air me soutient à peine à travers les brouillards,
» Qui voilent le soleil de mes longues journées;
» Mes heures sans amour se changent en années:
» Hélas! que je plains les vieillards!

» Je voudrais cependant que mon expérience
» Servît à tous ces fils de l'air,
» Sous des bosquets flétris j'ai puisé ma science,
» J'ai défini la vie, enfans! c'est un éclair.
» Frêles triomphateurs! vos ailes intrépides,
» S'arrêteront un jour avec étonnement:
» Plus de larcins alors, plus de baisers avides,
» Les roses subiront un affreux changement.

» Je croyais comme vous qu'une flamme immortelle
» Coulait dans les parfums créés pour me nourrir,
» Qu'une fleur était toujours belle,
» Et que rien ne devait mourir.
» Mais le temps m'a parlé; sa sévère éloquence
» A détendu mon vol et glacé mes penchans;
» Le côteau me fatigue et je me traîne aux champs,
» Enfin je vois la mort où votre inconséquence
» Poursuit la volupté. Je n'ai plus de désirs,
» Car on dit que l'amour est un bonheur coupable,
» Hélas! d'y succomber je ne suis plus capable,
» Et je suis tout honteux de mes premiers plaisirs. »

Près du Sybarite invalide,
Un papillon naissait dans toute sa beauté:



Cette plainte l'étonne, il rêve, il est tenté
De rentrer dans sa chrysalide.

« Quoi! dit-il, ce ciel pur, ce soleil généreux
» Qui me transforme et qui me fait éclore,
» Mon berceau transparent qu'il ouvre et qu'il colore,
» Tous ces biens me rendront coupable et malheureux?
» Mais un instinct si doux m'attire dans la vie!
» Un souffle si puissant m'appelle autour des fleurs!
» Là bas, ces côteaux verts, ces riantes couleurs
» Font naître tant d'amour, tant d'espoir, tant d'envie!
» Oh! tais-toi, pauvre sage, ou pauvre ingrat! Tais-toi:
» Tu nous défends les fleurs, encor penché sur elles;
» Dors, si tu n'aimes plus: mais les cieux sont à moi,
» J'éclos pour m'envoler, et je risque mes ailes! »

Mme. Desbordes-Valmore.

Du Culte en général, et de son état, particulièrement en France; *par* M. Kératry, *ancien député. Seconde édition.*

La seconde édition de cette brochure est augmentée d'un préambule très-remarquable, dans lequel l'auteur fortifie par de nouvelles raisons et de nouveaux exemples les principes établis dans le corps de son livre. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans une discussion politique qui nous mettrait encore plus à même sans doute de faire apprécier le beau caractère et les nobles sentimens de l'ancien député du Finistère. M. Kératry, après avoir fait un touchant tableau des malheurs de la Grèce, termine ainsi sa brillante péroraison : « Jeunes Français qui me lisez, si je ne me » trompe pas, et (de tous les salaires que j'ai souhai- » tés ce serait le plus doux) si vous avez eu jamais » quelque confiance dans mes paroles, je vous de- » mande de me permettre encore un avis : je veux, » après un grand et noble écrivain, confier à votre » généreuse indignation les infortunes d'un peuple » digne d'un meilleur sort. Non, il n'est pas sans ver- » tus, puisqu'il a le courage de la liberté ! Non, il » n'est pas sans hautes pensées, puisque, ferme dans » la religion du Christ, il regarde le ciel, meurt et ne » gémit pas ! La lutte est engagée entre le droit et la » force, entre la barbarie et une civilisation qui al- » lait briller de l'éclat des anciens âges : le combat est » malheureusement inégal; mais il est permis à celui

» qui est libre de sa personne d'y entrer et de chan-
» ger les augures. Que parlé-je de changer les au-
» gures? est-ce qu'ils ne seraient pas favorables? Les
» pierres du Péloponèse ne se dresseraient-elles pas
» plutôt pour en donner? Croyez-vous que le ciel reste
» neutre? Et la parole de l'Évangile, en s'éloignant
» de la bouche sainte qui la prononça il y a dix-huit
» siècles, aurait-elle donc perdu sa force? Il y a des
» opprimés au monde; ils ne sont pas loin de vous:
» est-ce que vos jeunes ames ne frémissent pas de co-
» lère? C'est en Grèce, c'est aux champs de Platée:
» est-ce que votre cœur ne vous y a pas transportés? »

Dès long-temps habitué à traiter de grandes questions de morale, M. Kératry consacre les premiers chapitres de son ouvrage à des considérations religieuses de l'ordre le plus élevé. Il rappelle succinctement, mais d'une manière toujours éloquente, et la faiblesse de notre propre nature et la nécessité d'un culte qui réponde aux besoins de l'homme social. Cet écrivain, renfermant dans de sages limites les doctrines de l'idéalité, veut que l'on environne de formes sensibles les objets de notre contemplation. « C'est par » l'oubli de cette loi, dit-il, que la philosophie al- » lemande s'égare; elle a placé la vérité sur un trône » de vapeurs: là, seulement, le disciple de Kant » veut la voir, et l'on peut prédire qu'il s'échappera » bientôt à lui-même dans sa vaine recherche. » Mais le philosophe chrétien, qui accorde à la faiblesse de nos sens les solennités du culte, repousse comme de véritables profanations toutes les grandeurs mondaines dont s'est emparé le sacerdoce; il condamne avec force tout ce qui s'écarte de la ligne évangélique de

nos devoirs, c'est-à-dire de l'esprit de charité et d'égalité si souvent recommandé par un Dieu. Il s'indigne surtout contre ceux qui font plier la religion à leurs desseins, et prétendent au besoin s'en servir comme d'un instrument politique. On sent que la belle ame de M. Kératry ne s'accommode point de cette diplomatic dévote dans laquelle on fait intervenir le ciel, et de tant de faux oracles que la troupe d'Escobar rend au nom de l'Évangile. C'est flétrir la religion, c'est flétrir le sacerdoce même. « En vérité, » dit M. Kératry, il y a quelque chose de plus grand » qu'un succès transitoire dans la mission d'un prêtre » qui croit. C'est Dieu qui l'a mis à l'œuvre, c'est à » Dieu qu'il doit compte, et c'est ainsi qu'avec ses » frères, sans regarder ni à droite ni à gauche, il » marche dans les voies providentielles, qui sont en» core ici-bas pour tous des voies de paix et de bon» heur. » Voilà le plus beau portrait que l'on puisse tracer d'un véritable ministre des autels, mais ce n'est pas au milieu des ligueurs ni parmi les congrégations qu'il faut chercher une ressemblance à ce portrait. L'auteur a pris soin de le prouver lui-même dans un morceau plein de verve et d'éclat, dont on nous saura gré de citer ici quelque partie. « Les nombreuses sub» divisions du catholicisme actuel, en confréries et en » diverses communautés émanées du pouvoir absolu, » ne conviennent qu'au pouvoir absolu; c'est sa mi» lice; on en a la conscience; on sait qu'elles sont » destinées à renverser le véritable gouvernement re» présentatif, ou à en être bientôt dévorées. De-là à » les haïr il n'y a qu'un pas; car le régime de la ser» vilité et celui de la liberté ne peuvent se donner la

» main. Ces corps, régis par une seule tête en dehors
» de la cité, représentent des idées et des préjugés qui
» se sont évanouis ; mais ils ont pour eux des formes
» qui subsistent encore dans l'autorité ultramontaine ;
» création compacte, serrée, d'une forte soudure, et
» dont le jésuitisme n'est que l'expression ou l'appen-
» dice. »

M. Kératry ne possède pas seulement à un très-haut degré la vigueur et l'énergie du style, mais il devient encore tendre et affectueux quand son cœur s'ouvre au charme ineffable de la religion. Je ne connais rien de plus gracieux et de plus touchant que ce qu'il dit de la fête des Rogations et de la Fête-Dieu. Cet honorable écrivain a composé différens traités, sur les beaux-arts, sur les sciences, sur la philosophie, et partout il s'est montré chrétien zélé et catholique de bonne foi. Il n'est pas jusqu'à ses romans qui n'offrent des traces profondes du sentiment religieux, et où plus d'un docteur fameux ne pût au besoin ajouter à son instruction. L'ouvrage, dont nous annonçons aujourd'hui la seconde édition, ne se perdra point dans la foule de ces productions éphémères qui disparaissent en naissant : ainsi que les brochures de M. Cauchois-Lemaire, celle de M. Kératry s'associera par l'importance des matières et par la beauté du style à la perpétuité de cette même religion qu'il défend si glorieusement.

A. Dumesnil.

Les Tigres de Londres et les Lions de Paris, *par* miss Harriet Wilson *.

Je ne sais s'il est possible de mieux comprendre que ne l'a fait miss Harriet Wilson, l'esprit du siècle où le ciel l'a fait naître. On ne se joue pas du public avec plus d'audace. On ne mystifie pas son lecteur avec une *disinvoltura* plus facile et plus élégante. Son esprit s'est porté d'un seul élan jusqu'à cette hauteur de dédain, jusqu'à ce dernier degré de mépris pour les acheteurs de livres, jusqu'à cette parfaite appréciation de la littérature mercantile, qui suffiront à sa gloire : ô muses du Parnasse en ballots, jetez sur cette tête héroïque un rayon de l'auréole qui couronne les d'Arlincourt !

C'est une mystification complète, et presque merveilleuse, que miss Wilson vient de publier en deux volumes, sous le titre des *Lions et des Tigres*. Ne cherchez dans ces quatre cents pages, ni tigres, ni lions ; les bêtes féroces annoncées sur la couverture, sont les meilleures gens du monde : il n'y a rien de farouche chez le baron de *Nez-cassé*, monsieur *l'Écervelé*, la comtesse *Bien-passée*, la vicomtesse *Pèche-encore*, et lady *Tombe-sur-eux;* noms expressifs dont l'importation anglaise peut manquer d'élégance, mais non d'énergie. Une paire de tantes, une demi-dou-

* Deux petits volumes in-12. A la librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

zaine de dandys, de vieilles amoureuses, quelques femmes galantes, des chercheuses de sots et des chercheuses d'amour, complétent la réunion de personnages que miss Wilson fait mouvoir dans ses volumes. On ne sait ni d'où ils viennent, ni ce qu'ils veulent, ni où ils vont : leurs actions se mêlent et se croisent; leurs pensées se contredisent et s'embrouillent; ils apparaissent et disparaissent comme les ombres que le cauchemar évoque. C'est une mosaïque de portraits sans but, dont le hasard a disposé les fragmens. Le scandale semble vouloir s'y montrer; il a soin de ne s'y montrer que voilé, pour que la curiosité, piquée et non satisfaite, redouble après la lecture.

Oh! que c'est bien connaître son monde! et que l'expérience dont miss Wilson est douée, l'a heureusement servie! Quel est le feuillet quotidien, rédigé pour servir d'appât aux intérêts du jour et du lendemain, qui décèle une observation aussi fine des signes caractéristiques de l'époque! elle a mesuré d'un coup-d'œil notre littérature, elle a toisé d'un regard notre librairie, et sous le titre le plus extravagant que sa cervelle ait pu enfanter, elle a jeté pêle-mêle ces mots qui font des phrases et ces phrases qui font des lignes. Elle a spéculé sur le scandale, et ne l'a que laissé entrevoir sous le faux-jour de l'équivoque. Digne de marcher à la tête des idées du siècle, et aussi supérieure au public dont elle rit, qu'aux écrivains qui ont tenté la même route, elle a jeté dans la circulation, l'*olla-podrida* la plus confuse, le logogriphe le plus indéchiffrable; on le vend, on le lit, on l'achète, on le réimprime. Je soutiens qu'un esprit puissant, ingénieux, subtil, a seul été capable de deviner en si peu

de jours tous les secrets de la circulation des livres et de la bonhomie des lecteurs; et je demande pour miss Wilson une pension sur le trésor, comme pour l'une des observatrices les plus pénétrantes de la société qu'on nous a faite.

Mais ne trouve-t-on dans ces deux volumes, aucun indice d'une intention secrète? ce labyrinthe ne peut-il être parcouru à l'aide d'un fil conducteur que miss Wilson pourrait prêter s'il lui plaisait? Eh! non; c'est précisément dans cette audace qu'est le mérite de l'ouvrage et la gloire de l'auteur. Elle a si bien senti sa puissance et connu son talent, qu'à la fin de son œuvre, elle a fait l'aveu de sa longue ironie. Cette franchise a je ne sais quoi de sublime. Embarrassée du dénouement, elle s'arrête : « Il faut maintenant, » mes chers lecteurs, que je termine le plutôt possible » ce... ce... ce petit livre... enfin, donnez à mes pages » tel nom que vous voudrez. Je suis obligée d'aller à » Calais, où je dois trouver mon éditeur de Londres, » et il faut que je quitte Paris, fort jolie ville, ce soir » même à cinq heures. Ma femme de chambre attend » que je lui montre ce qui doit remplir mes cartons.... » et cependant mon héroïne Marie Callan est occupée » à prendre une leçon de danse, pendant que son » sort est incertain. Trouver une bonne fin pour cette » héroïne, la difficulté ne me paraît point aisée à » surmonter! voyons cependant.

» Ils se *marièrent et vécurent heureux*... c'est cela... » ils *s'arrangèrent de façon à ce qu'un enfant tous les* » *ans*... fi! c'est commun. La tuerai-je? c'est encore » bien commun en France, où les romanciers massa- » crent toutes leurs héroïnes! ce petit livre, com-

» mencé il y a huit jours, serait fini depuis long-
» temps, si je n'avais été horriblement embarrassée
» de mon héroïne. Maintenant que l'heure approche,
» j'en suis plus embarrassée que jamais. Qu'en faire?
» voyons? pile ou face! qu'une pièce de cinq francs
» tranche la difficulté. Se mariera-t-elle, ou restera-
» t-elle fille? face, si elle n'épouse pas; pile, si elle
» épouse, comme avait coutume de dire mon vieil
» ami Clanricarde! un, deux, trois! c'en est fait.
» Elle tombe face, et je ne la marie pas! »

Les romanciers français, auxquels mademoiselle Wilson décoche une épigramme en passant, vont triompher de son livre. Ils auront tort. Il y a dans l'audace bizarre de cette romancière improvisée, quelques étincelles d'un talent, dont il paraît qu'elle-même se rit de bon cœur. Ses étranges mémoires, publiés en concurrence avec ceux de l'honorable comtesse, madame de Genlis, ont déchiré à nos yeux le voile qui couvrait les mœurs de l'aristocratie anglaise. Ses portraits sont des grotesques; mais la vérité s'y trouve partout empreinte. La cour anglaise portant son bon ton et son mauvais français chez miss Arabella, miss Harriet et miss Anna; les pères nobles, devenus les mercures de leurs fils libertins et énervés; la perruque des juges défrisée par la Vénus volage et mercantile; les princes, les grandeurs, les seigneuries et les grâces, oubliant chaque jour leur majesté aux pieds des idoles que leur main puissante pare des dépouilles de l'État; le pédantisme dans la fatuité; la morgue dans la débauche; la niaiserie dans la prétention; la lourdeur et l'épaisseur de l'esprit dans le plus frivole amour de la mode et dans la plus confiante adoption de ses

travers : voilà les tableaux que miss Wilson nous a montrés dans leur grossièreté choquante. Elle nous a fait voir la noblesse en goguettes, dans le pays du monde, où son orgueil se guinde avec le plus de fierté ; le vice sérénissime dans sa nudité ; l'élévation du rang devenue triviale et basse dans le choix de ses plaisirs : en un mot, la fierté de la naissance, se consolant de sa pompe par une espèce d'anarchie, de crapule et d'aristocratie *sans-culotte*.

Ces traits hideux se montrent encore dans les petits volumes que miss Wilson vient de publier pour rire. Ce sont des monumens d'époque, que l'on recherchera un jour, comme on recherche encore la peinture des vices de la cour de Charles II, publiée vers 1690, par une mistriss Centlivre, qui avait moins d'audace, plus de savoir, autant de savoir-faire et aussi peu d'hypocrisie que notre Anglaise.

V. A.

DES JUIFS ANCIENS; *par* M. HALEVY *.

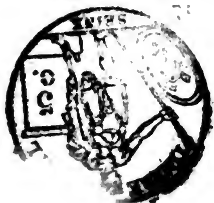
CEUX qui s'instruisaient dans le dessein de savoir quelque chose de réel et d'utile étaient en fort petit nombre. Cette disposition devient plus générale, et il faut que la différence soit sensible, puisqu'il en résulte ce qu'on appelle un des travers de notre époque. Il serait donc temps d'établir, plus que ne l'a fait M. Halevy, une distinction positive entre l'histoire profane et l'histoire sacrée. Celle-ci fournit à la première des secours qu'on ne doit pas négliger, mais elle n'est pas tout entière dans l'ordre des choses terrestres, et il ne faut point confondre les genres. Lorsqu'en faisant adorer un veau, on devient grand-prêtre d'un culte pur, lorsque des serpens ailés mangent les femmes et les enfans, cela est dans l'ordre de la grâce. Quant à l'histoire de Noé, elle est dans le genre nautique. Mais ce qui est de l'histoire proprement dite ce sont les vicissitudes d'Israël qui, toujours exterminateur ou à moitié exterminé, conserve à travers les âges, pour l'instruction du monde, et son sanhédrin, et le souvenir de ces jours d'innocence, de ces jours trop rapides où les trente fils du grand juge, montés sur trente ânons, gouvernaient trente villes, il y a trente siècles.

Une grande partie de ces choses sont réunies avec

* Paris, 1825. — Un volume in-18, chez Lecointe et Durey, quai des Augustins, nº 49, et à la librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, nº 10.

rapidité, avec clarté, et souvent avec beaucoup de convenance dans ce résumé, où rien d'essentiel ne semble omis, pas même la gloire des héroïnes qui enfoncent des clous. L'auteur a suivi attentivement les livres sacrés des Hébreux, et il a consulté d'autres autorités avec beaucoup de fruit. Il ne se montre pas exempt de quelque enthousiasme ; à la vérité c'est ainsi qu'on entraîne le lecteur, et puis il faut tout ce mouvement peut-être pour jeter avec naturel un certain voile sur plusieurs choses. On doit avouer que ce sont ici des annales de sang ; mais ce n'est la faute, ni de l'auteur, ni peut-être des Hébreux souvent réprimandés au contraire pour n'en avoir pas fait assez, lorsque les forces leur manquaient.

On trouve particulièrement une marque de prédilection pour la loi mosaïque dans ce passage : « Le génie d'un seul homme a suffi à cet ensemble, à cette universalité qui, chez *tous* les autres peuples, a exigé le concours d'une foule de législateurs et la succession de plusieurs siècles; la sage prévoyance de Moïse a tout embrassé. » C'était au contraire un usage assez général chez les législateurs de l'antiquité, d'embrasser ou de prétendre embrasser, dans la loi qu'ils dictaient, tous les intérêts des peuples que leur confiaient ou les Dieux, ou le Soleil, ou le Tien suprême, ou le Temps sans bornes. Toutes les théocraties paraissent avoir eu ce caractère à la fois religieux, moral, politique, pénal, rural, et même hygiénique. Après les Indes ou l'Égypte on pourrait citer la Crète et jusqu'aux projets de Platon. La loi des Perses surtout fut universelle en ce sens, comme celle des Hébreux; il se peut néanmoins que l'avantage sous ce rapport appartienne à



l'enfant sauvé du Nil. Lui seul peut-être a recommandé de porter à la ceinture de petites pelles pour faire de petits creux, dans des occasions fréquentes, sur lesquelles il est inutile de s'expliquer ici *. M. Halevy n'en parle point. Il a traité son sujet avec la gravité d'une persuasion qui d'ailleurs ne ressemble pas à de l'aveuglement, et qui l'a quelquefois très-heureusement inspiré. Deux morceaux surtout méritent beaucoup d'attention; l'un termine presque l'article des Machabées; et l'autre, plus près de la fin du volume, ne pourrait échapper qu'à des lecteurs superficiels.

On voit que ce résumé historique, remarquable par la facilité du style et par plusieurs réflexions, telles que celles qui concernent le législateur Rabbi-Saül, contient quelques lignes trop affirmatives pour l'histoire profane. La chronologie sacrée est elle-même indécise sur l'année de la formation du monde. M. Halevy adopte expressément, pour le voyage d'Abraham, le millésime 2668; ce qui donne au genre humain près de soixante-huit siècles. C'est peu; mais il faut savoir gré à ceux qui choisissent entre les dates convenues la plus vraisemblable. Des missionnaires ont fait de même au fond de l'Orient, afin d'éviter de dire aux peuples : Lorsque vous formiez de grands empires, vous n'existiez pas encore.

Avant Samuel et depuis lui, du Japon jusqu'à Rome, la théocratie n'a cédé à la royauté qu'avec beaucoup de répugnance. Le Cubo-Sama est toujours illégitime

* Ce sujet bizarre est devenu le sujet d'un poëme en plusieurs chants, dont l'auteur a été libraire, et ensuite directeur d'une bibliothèque impériale à quinze lieues de Paris.

aux yeux du dayri, jusqu'à ce que le dayri, voyant qu'il n'est plus possible de régner seul, charge des pamphlétaires de conter aux nations qu'il y a en ce monde deux pouvoirs indépendans l'un de l'autre, et que cela constitue l'unité. Alors, dans cette île comme sur le continent, le dayri consent à reconnaître pour légitime le Cubo-Sama. Samuel menaça du courroux du ciel les Hébreux qui voulaient enfin un roi ; mais le temps était venu, et le pontife ne pouvait plus gouverner. Du moins Samuel eut, même après sa mort, le plaisir de maudire le roi dans le logis d'une pythonisse. Ainsi, chez le seul peuple immédiatement dirigé par la sagesse suprême, aurait été réprouvée la royauté, qui partout ailleurs doit avoir été établie par le ciel : il faudra un jour expliquer cela.

Il y aurait d'autres remarques à faire ; mais elles seraient en grand nombre, et on doit toujours craindre de mêler aussi l'histoire profane avec l'histoire sacrée.

DE SENANCOUR.

SPICILÉGE ANECDOTIQUE *sur chaque partie du corps humain ; par* M. MAZERET.

LE véritable titre de ce livre est *Dénorama.* Vous l'avez ouvert, Madame, et vous l'avez déjà refermé ! auriez-vous été effrayée par l'obscurité prétentieuse de cette annonce, ou par la posture peu galante de ce *gladiateur*, en taille-douce, qui vous montre ses gémeaux et cette triple couche de muscles, que la prude madame de Sillery appelle d'un nom que les jésuites osaient à peine prononcer ? — Oui. — Voyez la prévention ! parceque vous ne comprenez pas un titre, vous rejetez un livre qui peut être bon ; parce que la première gravure vous déplaît, vous ne voulez pas voir les autres ! — Sans doute. — Comment, un assemblage de mots inintelligibles pour vous, ne pique pas votre curiosité ? — Nullement. — Si je vous expliquais ces mots, vous ne seriez donc pas bien satisfaite? — Peut-être. — Mais savez-vous bien que voilà une tendance à l'indifférence qui est très-effrayante. Je nesaurais la tolérer, et bon gré, mal gré, vous apprendrez ce que veulent dire *Dénorama* et tous les mots qui suivent celui-là. Et d'abord, dites-moi : Entendez-vous le celtique ? — Non assurément. — Ni moi non plus, et le grec? — Pas davantage. — Ni moi non plus ; mais M. Mazaret, l'auteur de ce livre dont vous faites fi ! sait assurément l'une et l'autre de ces deux langues ; car il prend la peine de m'avertir dans sa préface, que *Dénorama*, mot *Hybride* (encore du grec ! ceci veut dire : tiré de deux langues) se compose du celtique DEN, *homme*, et du grec HORAMA, *vue.*

Ainsi vous comprenez la portée de cet *hybride* qui est de la longue famille des *Orama*, à qui nous devons les Panorama, Cosmorama, Panstéorama, Uranorama, Géorama, Diorama et Bombycitechnorama; c'est une revue de l'homme des pieds à la tête; un *Spicilége*... vous savez sans doute ce que signifie *Spicilége*. — Oh! mon Dieu, non. — Vous n'avez donc aucune teinture du latin? — Le respectable vicaire qui m'a instruite, m'en a fait lire beaucoup; mais je n'y ai jamais rien compris, ce qui m'ennuyait fort et paraissait plaire assez à mon professeur. — Moi, je l'ai presque entièrement oublié, et je traduirais Cicéron moins bien que M. de Quatremère ne traduit les inscriptions hiéroglyphiques, ou l'interprète de MM. de Chabrol et de Puymaurin l'arabe; cependant je crois me souvenir que *Spicilége* vient de Spica, *épi*, et Lego, *je cueille*; ce qui fait de *Spicilége* une récolte, et par extension, une collection, un recueil, une compilation.

Ces choses une fois établies, vous voyez, Madame, que rien n'est plus clair que ce titre dont l'obscurité vous épouvantait.

M. Mazeret est un glaneur qui a ramassé çà et là des traits, des anecdotes sur chaque partie du corps humain, et qui a formé un dénorama, ou plus simplement un *ana*. — Oh ciel! un *ana!* et vous croyez que vous m'inspirez le désir de reprendre le livre en me disant une chose semblable? — Je l'espère; car je m'empresse d'ajouter que le recueil n'est pas mauvais, et qu'il renferme des choses assez curieuses. De plus, ce *spicilége* est à peu près complet; mais, rassurez-vous, il ne contient rien que vous ne puissiez lire; voyez plutôt la table des articles. — Mais, monsieur,

ceci ! — Le nombril ? Qu'y a-t-il d'indécent à cela ? Tout le monde parle d'ombilic, de nombril ! Vous vous rappelez très-bien sans doute certain cordon ombilical qui..... Quelqu'un pensa-t-il à se scandaliser de le voir entrer dans toutes les conversations ? — Non. — Pourquoi vous scandaliseriez-vous donc si vous lisiez dans le livre de M. Mazeret, que Santerre peignit *Adam* et *Ève* sans *nombril*, que Poulaguin est né du *nombril* de Brahma, et que les Palamites contemplaient leur *nombril* pour se procurer un état d'extase et un avant-goût de la gloire céleste ? Tout cela a peut-être le malheur d'être un peu connu ; mais enfin, il n'y a rien là de répréhensible, et voilà le point principal. — Et ce chapitre, monsieur ? — Par Lucrèce ! il est d'une innocence incroyable, et je vous jure que dix auteurs comme M. Mazeret feraient cent pages semblables à celles où il est question de cette partie que mutilaient les Amazones, et que supplée si bien à Paris l'art des Leroi, qu'ils seraient moins coupables que la couturière de la vieille baronne, votre voisine et la mienne.

D'ailleurs une seule réflexion peut lever vos scrupules : pudibond comme Arsinoé, M. Delaveau voile avec les feuilles de la vigne tout ce que la sculpture antique nous a légué de marbre indécent, et vous ne voyez pas qu'il ait jamais songé à cacher le sein de Vénus, de Flore ou de Minerve. Vous pardonnerez donc à l'auteur du Dénorama de vous avoir parlé de ce fragile édifice, et de vous avoir appris qu'au rapport de Pline, la chair de l'*ange*, poisson de mer, a la singulière vertu d'en maintenir les élégantes proportions, et que, pour cette raison, les dames romaines faisaient un grand usage de cette chair,

leurs habits n'étant point, comme ceux de nos dames, propices à soutenir le poids de ce trésor. Cette remarque de M. Mazeret est bien un peu impertinente, n'est-ce pas, Madame? mais il faut la pardonner au compilateur en faveur de son érudition.

Permettez que j'appelle votre attention sur la chasteté de Marie de Bourgogne qui mourut d'une fracture à la *cuisse*, dont elle aurait pu guérir si sa pudeur ne s'était révoltée à l'idée de montrer la blessure au chirurgien. Voilà qui est édifiant, j'espère! eh bien, ce livre que vous rejetiez tout-à-l'heure est plein de belles choses de ce genre; lisez plutôt l'article *Lèvres;* voyez comme cela est réservé. Vous auriez cru que M. Mazeret allait faire, pour le plaisir, un coussin de ce tissu voluptueux dont un cardinal qui s'y connaissait, M. de Bernis, disait dans ses vers que c'est le trône de l'amour; point du tout; l'auteur du Spicilége humain ne parle des lèvres que pour citer l'édit de Louis IX qui condamnait les blasphémateurs à se les voir percer avec un fer chaud. Il faudrait être doué d'une imagination bien sacrilége pour avoir des pensers érotiques après avoir lu de pareils traits de justice. Je sais bien que, quant à moi, au train dont vont les choses, ce souvenir ne me donne guère envie de desserrer les lèvres; j'aurais trop peur qu'on ne les forrât un jour avec une lance rougie, si, par hasard, je venais à prononcer seulement un de ces mots téméraires que nos sages d'aujourd'hui jetaient jadis à la volée aux belles du vauxhall de Thorré, ou de la réunion nocturne du Palais-Royal.

Le chapitre du *nez* est le plus amusant, et je vous le recommande, Madame. Vous n'y trouverez mal-

heureusement rien sur le nez de madame de Genlis, *si souvent célébré en vers et en prose* ; mais vous y verrez l'exclusion du trône et du sacerdoce, prononcé par le Lévitique contre les nez trop grands, trop petits ou de travers ; le nez de la sainte Vierge, déclaré *aquilin* par le jésuite lyonnais, Théophile Raynaud ; des vers du bon temps, adressés à *un nez qui fit tourner bien des têtes*, suivant l'expression du poëte chevalier de Cubières, et vingt autres choses plus singulières encore. Du nez vous passerez à *la bouche*, de la bouche à *la barbe*, de la barbe à *l'estomac* et au *ventre* ; là vous ferez une pose, pour admirer avec quel soin M. Mazeret s'est gardé de parler du seul *ventre* qui ait à présent quelque intérêt pour nous ; et si à ce sujet il ne vous faut qu'une plaisanterie, pour vous dédommager du sérieux des anecdotes rapportées par notre glaneur, vous vous rappellerez le sobriquet donné à cet immobile M. Usquin, qui siégea si long-temps dans nos assemblées législatives, à une égale distance des deux côtés extrêmes, et que pour cette raison un homme d'esprit appela très-gaiement *le nombril du ventre*.

Du ventre, vous passerez immédiatement aux *genoux*, et quand vous serez arrivée aux *pieds*, vous fermerez le livre, en attendant que quelque Silvandre classique vienne vous faire la politesse que Malherbe faisait à sa maîtresse Caliste *. Les Silvandres ne vous manqueront pas, Madame, j'en suis sûr ; mais serez-vous aussi complaisante que l'amante de Malherbe ?

A. J...

* Il finissait toutes ses lettres par cette formule : *Je vous baise les pieds*.

UNE MAISON DE SANTÉ.

Si vous êtes fatigué des dissipations de Paris; si vous ne pouvez trouver un moment dans la journée pour vous recueillir; si vous êtes logé dans un quartier tumultueux, ayant pour voisinage un maréchal ferrant, un marchand de trompettes et une sevreuse d'enfans; si la nuit vous entendez un boulanger battre son pain et chanter les partitions de Grétry, supportez toutes ces calamités plutôt que d'y vouloir porter remède, en allant passer quelques jours dans une jolie maison aux environs de la capitale.

On m'avait parlé de l'établissement de M. le docteur P. comme d'un lieu enchanté. Sa situation, entre Saint-Mandé et Vincennes, est véritablement charmante. J'arrive : je me promène dans un jardin délicieux ; on me donne une petite chambre dont la vue s'étend sur les bois, et je me réjouis d'avance du plaisir d'y passer une grande partie des journées à ne rien faire, et toutes les nuits à dormir.

Me voilà installé. On sonne le dîner, et je me rends, le premier, dans la salle où viennent manger les malades. Ferai-je connaissance avec mes compagnons, tout aussi affamés que moi-même ? Eh ! non ; je suis venu pour être tranquille, pour être à moi-même. Je n'aurai point de frais d'amabilité à faire.

Mais le dîner est fini ; j'ai entrevu cinq ou six fem-

mes. Jeunes ? vieilles ? laides ? jolies ? Qu'importe. Un nombre pareil d'hommes m'a paru insignifiant. Le dessert achevé, je suis allé respirer le grand air, et rentré vers dix heures, me voilà assez désœuvré pour sentir le besoin d'un profond sommeil. Quel silence ! Quel air pur on respire ici ! Je passerais volontiers la nuit à ma fenêtre pour écouter le silence (comme dit Milton) et voir les ténèbres. Pourtant mes yeux se ferment ; tirons les persiennes et les rideaux ; soufflons ma bougie *diaphane* : me voilà au lit.

Au moment où je vais m'endormir, quelle est cette voix tellement près de moi, que je croirais la personne qui parle dans mon lit, si je n'apercevais sa lumière par les fentes d'une porte condamnée qui est au pied de l'alcove ? Écoutons ! C'est une femme. C'est peut-être à moi qu'elle parle ; elle gronde ; une voix répond humblement ; la colère de la première voix s'en augmente ; ce n'est plus une petite maîtresse, c'est une furie qui jure et qui blasphème avec l'énergie d'un cuirassier. Malheur à la pauvre créature qui est en faute, si elle ajoute un mot de plus pour s'excuser ! Ce monologue a duré une bonne heure ; je me suis bouché inutilement les oreilles sous mes couvertures. Enfin pourrai-je reposer?

Une porte s'ouvre avec fracas dans le corridor ; un homme passe devant ma chambre, et je l'entends murmurer : « Quelle colique ! ces coquins-là en viendront à leurs fins, voilà le poison qui commence à agir. » A ses paroles, je crois reconnaître un receveur-général qui était en face de moi à table. Il ne mange de rien sans examiner attentivement si le plat qu'il désire est entamé par le maître de la maison ou

au moins par quelque autre, quand l'amphitrion ne dévore pas, au gré de l'appétit du malheureux, que ses craintes d'être empoisonné ne rendent pas plus sobre.

Il est rentré. Une sonnette aiguë me fait bondir en sursaut. On ouvre une autre porte. « Que veut Madame? — Ce que je veux? mon Dieu! vous savez bien, Louise, que je parais bien portante tout le jour, et que je souffre le martyre, aussitôt que je suis couchée. Apprêtez-moi ma potion. Habillez-vous, ma fille; car je prévois que j'aurai besoin de vous long-temps. »

Pour le coup je suis perdu. Une voix chevrotante part d'une chambre dont le mur mitoyen est à la tête de mon lit. « Petit vilain, sot animal! jamais vous ne coucherez avec moi. » Pourquoi ces paroles sont-elles accompagnées de coups? le criminel ne les reçoit pas avec une résignation bien discrète, et je reconnais à ses cris, dans le compagnon de ma voisine, celui qui m'a déjà mordu les jambes pendant le dîner.

Pour le coup je me lève. Ouvrons ma fenêtre. Les premiers rayons du soleil percent déjà à l'horizon; n'importe, le plus beau jour perd tout son charme après une pareille nuit. Je veux dormir, je ne veux que dormir. Me voilà replacé dans ma triste couche, le visage tourné du côté du mur, et je ferme les yeux de toutes mes forces. « *Baisez, petit fils, petit mignon. As-tu déjeûné, Jaquot?* » Ce colloque nouveau s'établit à la fenêtre au-dessus de la mienne; et je ne puis deviner qui a plus de bon sens de la demoiselle qui parle, ou de la pauvre bête qui lui répondrait, si on lui laissait le temps de placer une parole.

Cette fois mon parti est pris. Je m'habille sans proférer une plainte, je rassemble deux ou trois volumes que j'avais apportés pour me donner la contenance de la campagne, et je regagne Paris à grands pas.

O Paris solitaire! quartier silencieux de la rue Saint-Honoré! que Dieu préserve vos habitans de la tranquillité d'une maison de santé!

D.

PREMIER SABBAT.

Il y avait autrefois un vieux sorcier, qui faisait périodiquement le sabbat dans un journal défunt, c'est-à-dire, qu'il y faisait les cornes à tout le monde, sans m'excepter. Ce garnement-là, c'était moi.

Je crois que je suis un peu oublié maintenant, surtout des personnes qui ne me lisaient pas dans ce temps-là, et qui forment bien certainement l'immense majorité des Français. Mais je parviendrai bientôt à gagner une seconde fois mes éperons sur un champ de bataille littéraire où il y aura, j'espère, beaucoup de blessés, peut-être même quelques tués, et cependant, personne de mort, comme dit le proverbe; car il faut que tout le monde vive, et surtout les sots, puisqu'ils sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Pareil à nos vieux soldats, qui, rongeant leur frein sur l'autre bord de la Loire, ne demandaient que des cartouches et des Prussiens, je ne demande que des plumes et des ridicules : de tout cela, Dieu merci, il ne manque pas encore d'oisons en France pour m'en fournir. Je me propose même incessamment de publier la collection de mes œuvres diaboliques par souscription. Je dirai de plus, sans vanité, que tous les libraires de Paris se disputent déjà l'honneur d'y coopérer, tant ils comptent sur la malice humaine.

Ce n'est pourtant pas sans peine que je me suis dé-

cidé à rentrer dans la carrière, après avoir passé quelque temps en province, où l'on m'avait envoyé par une grande injustice. A Saint-Amand, que j'ai habité presque tout l'été dernier, je ne me suis pas permis d'autre passe-temps, que de faire l'éducation d'un honnête jouvenceau dont tous les journaux ont raconté l'histoire. C'est celui qui déterrait les paroissiens pour les manger, et que la justice qui n'est pas Thémis, vient de troubler dans l'exercice de ses innocentes fonctions. C'était un petit homme romantique que je m'étais plu à former; je lui avais fait lire les meilleurs traités d'anthropophagie, *Han d'Islande*, le *Vampire* et les *Vampires*, etc. Enfin, je suis rentré à Paris, et j'y végétais paisiblement, ne songeant à rien, car je ne songeais pas à mal, quand un de mes vieux amis de la nouvelle école est venu s'asseoir au coin de mon feu, avec l'intention d'y jeter de l'huile, comme on va le voir par le dialogue suivant qui s'est établi entre nous deux.

— Eh bien! sorcier, qu'est-ce donc? vous restez oisif et muet; vous vous préparez sans doute bientôt à brûler votre manche à balai en guise de bûche. Est-ce que vous auriez par hasard lancé tout votre venin?

— Non, mais je suis devenu benin.

— Et cependant les classiques lèvent la tête! *Tu dors, sorcier...*

— Quel diable de verbiage venez-vous me conter? Qu'est-ce que cela me fait à moi? vous savez bien que je n'ai jamais été ni classique ni romantique.

— Vous, vous êtes romantique comme Satan lui-

même. Vous ne vous en doutez pas; mais les Classiques vous en ont donné le brevet.

— C'est une calomnie dont je les ferai bien repentir.

— A la bonne heure, mon petit sorcier; fâchez-vous. Un sabbat, morbleu! un sabbat.

— Et où le fourrer, s'il vous plaît, au nom du ciel et de l'enfer? Il n'y a plus de *Muse*, plus d'*Oriflamme*, plus de journaux romantiques, puisque romantique y a.

— Vous avez le *Mercure*.

— Je n'en veux point.

— C'est pourtant bien votre affaire, puisqu'il paraît périodiquement le jour du sabbat. Cela semble un fait exprès.

— Cette circonstance assurément serait bien faite pour me séduire. Cependant....

— Cependant.... quoi?

— On m'a sans doute donné aussi, à mon insu, un brevet d'éteignoir, parce que j'écrivais dans l'*Oriflamme*.

— Oui; après?

— Je pourrais donc vous dire que le *Mercure* est libéral, autant qu'il peut l'être; mais, comme je sais garder partout mon indépendance, ce n'est pas là ce qui m'arrête. N'est-ce pas MM*** qui le dirigent aujourd'hui?

— On le dit; ensuite?

— Je pourrais donc vous confier qu'ils sont mes ennemis; mais ce n'est pas cela non plus; c'est, au contraire, une raison pour qu'ils me traitent mieux

que leurs amis, auxquels ils jouent quelquefois des tours pendables. Le fait est qu'ils ont plus de malice que moi, et plutôt que de m'exposer à me voir sans cesse humilié par un pareil voisinage, j'aimerais mieux me réfugier, je ne sais où ; à l'Académie, par exemple ; je n'aurais là rien de semblable à redouter.

— Considérez donc cependant que tout prononcé qu'on soit, comme romantique et comme libéral, les royalistes et les classiques respectent ceux qu'ils craignent. Dès qu'ils publient quelque chose, c'est un chorus universel d'éloges. Or, on ne les doit pas toujours à son talent seul ; par le temps qui court, le talent seul ne fait pas de ces prodiges !

— Je ne le suppose pas.

— Et vous-même, sorcier, dans le temps de votre gloire et de vos sabbats, vous avez fait imprimer un petit ouvrage anonyme, que tout le monde savait être de vous. De tous ceux que vous harcelez journellement, personne alors n'a osé vous draper, et ce n'était pourtant pas faute qu'il ne prêtât largement à la critique. Il est donc bon quelquefois de se faire craindre, dans la république des lettres comme ailleurs.

— Il est vrai que j'ai deux opuscules à faire paraître incessamment, et je ferais bien de me remettre, dès à présent, à chanter pouilles aux gens, afin de me ménager leur indulgence. Mais mon absence m'a rouillé, et je ne sais plus qui je dois mordre. Je vous ferai un sabbat, si vous me fournissez un sujet intéressant.

— Le grand barde Baour ! faites-le repentir de sa dernière satire.

— N'a-t-elle pas déjà assez ennuyé le public ? On en

a parlé d'ailleurs dans un des derniers numéros du *Mercure*.

— Justement; mais pour qu'on n'y revienne plus, tuez-le de ce coup-ci.

— C'est impossible; il a résisté trente ans aux épigrammes de Lebrun, à l'indifférence des lecteurs, aux bâillemens du parterre ? Et puis, tout est dit sur son compte, trouvez-moi quelque chose de piquant et de neuf, qui ait rapport à lui.

— Volontiers; vous direz que c'est un...

— Non, parbleu ! D'abord, ce n'est pas neuf; mais ensuite, comme vous devenez mauvaise compagnie, mon ami ! On dirait que vous ne voyez plus que des gens de lettres de la bonne école. Rappelez-vous les fameux *Je ne dis pas cela* du Misanthrope. Le penser, soit ; mais le dire.... fi donc !

— Vous ne me laissez pas achever; il y a un trait fin là-dessous.

— Quelle finesse !

— Oui; car il nous reproche de ne pas savoir l'orthographe, et pour lui prouver que nous l'avons apprise, vous lui direz son fait en trois... Devinez, sorcier ; je vous le donne en trois à vous-même.

— En trois lettres, probablement.

— Vous lui direz qu'il n'est qu'un... en *trois mots* *.

— Pas trop mal, mon cher; mais il est dur de faire passer pour tel M. Baour, en vers; en prose, à la bonne heure ; les *Contes d'un philosophe grec* et sa conversation sont là.

* M. Baour a publié jadis des satires intitulées : *Deux mots* et *Encore un mot*.



— Eh bien ! vous lui conseillerez de lire le *Voyage autour de ma Chambre*, et de se bien pénétrer de la distinction savante que M de Maistre y établit entre l'ame et la bête. Il verra alors quelle est la partie de lui-même qui se mêla du travail d'esprit, et il s'apercevra peut-être qu'il a reçu de la nature, pour aligner des syllabes, ce que possédait l'auteur du *Lépreux* pour se brûler les doigts en faisant son café.

— Et son ame, que fait-elle pendant ce temps-là ?

— Elle s'occupe à expédier par la poste des exemplaires de la *Jérusalem*, aux souverains qui n'ont pas pu en avoir lors de la première édition.

— Mauvaises plaisanteries !

— Dans les bêtes il y en a de fort distinguées. Que diriez-vous, si nous l'appellions un aigle ?

— L'ironie serait forte.

— Il ne trouverait pas au contraire le coup d'encensoir assez bien lancé ! Mais j'en viens au plus grand de mes griefs. Écoutez ces vers bouffons :

. . . . Auger d'un coup de foudre
A frappé votre *Muse* et l'a réduite en poudre;

Voyez dans une note que « la *Muse française* était » un journal où les romantiques se grattaient à qui » mieux mieux les uns les autres, tandis qu'ils lan- » çaient le coup de pied de l'âne aux pauvres classi- » ques aux abois. » J'ouvre cette Muse, et j'y lis textuellement, après une citation de vers assez longue, surtout au gré des lecteurs :

« De pareils vers répondent victorieusement à toutes » les critiques. Cette poésie semble née sous la baguette » même d'Armide. Elle rend avec une merveilleuse

» perfection tout l'éclat du modèle ; le miroir de la » magicienne ne reproduirait pas plus fidèlement ses » attraits, et nous aimons à prédire que l'ouvrage » dont ce morceau est extrait, vivra aussi long-temps » que la langue française. » Le tout suivi d'une autre période d'éloges plus emphatiques encore, s'il est possible. Quel est le malheureux classique qu'on maltraitait ainsi ? M. Baour.

— Quel est le coupable romantique qui a osé signer de pareilles faussetés ?

— M. Alexandre Soumet.

— C'est cela ; j'aurais dû m'en douter. Ce pauvre Soumet ! je l'aime de tout mon cœur. Je vous en demande bien pardon pour lui ; vous sentez bien qu'il n'en a jamais pensé un traître mot. Il n'était pas académicien encore ; c'était le cardinal de Montalte au conclave ; à présent le voilà Sixte-Quint ; il s'est redressé, il a jeté ses béquilles, et il dit d'une grosse voix : *Ego sum papa.*

— Papa ! papa ! tout cela n'excuse pas l'ingratitude de M. Baour. Que dira-t-il pour s'en justifier ?

— Il dira qu'il a encore fait faire cette fois ses notes par MM. Buchon et Trognon.

— Il devrait se souvenir que ces deux hommes de talent ont pris leur revanche. Mais, puisque l'adulation est un mets trop fade pour lui, essayons de la franchise, de la franchise absolue, sans détour, sans ménagement.

— Vous me faites trembler.

— M. Baour en veut beaucoup aux jeunes auteurs, parce qu'il les soupçonne de n'avoir pas pour lui au fond du cœur toute l'admiration qui lui est due ; il ne

se doute certainement pas de l'excès auquel ces malheureux poussent l'irrévérence à son égard. Il faut qu'il le sache enfin.

— Là, là! doucement!

— Sorcier, les romantiques vous font l'honneur de vous choisir pour leur organe. Ils vous chargent par ma voix de le lui apprendre.

— Grand merci de l'honneur et de la commission! Allez le lui apprendre vous-même.

— Non, c'est vous qui lui raconterez tout en douceur, sans vous fâcher, que nous ne lui reconnaissons que le talent d'aligner des syllabes, en comptant sur ses doigts jusqu'à douze; que loin de le croire immortel, malgré son titre de *quarante*, nous adhérons à l'ancien distique d'Andrieux; que nous le tenons pour bien et dûment *mort* et *remort;* et que si nous, de notre côté, nous avons un *remords*, c'est de ne lui avoir pas toujours dit ses vérités avec candeur.

— Je ne dirai jamais cela, mais je publierai notre entretien en dernière réponse à son dialogue.

Et là-dessus, mon colérique ami s'éloigna; et je m'acquitte ici de ma promesse. J'espère que ce sabbat innocent tombera sous les yeux ou plutôt sous les lunettes de M. Baour. J'ai remarqué que si peu lu qu'on fût quelquefois, le bonheur voulait toujours qu'on le fût par les gens à qui l'on adressait des complimens aigres-doux.



Le Tartufe moderne, *par* M. de Mortonval *.

On l'a dit bien souvent, notre siècle est plus grave que le siècle dernier ; ce n'est pas que nous ne tenions à nous amuser; nous trouvons, ainsi qu'un des personnages du roman dont nous allons rendre compte, que la vie est courte, et nous consentons volontiers à rire pour mieux la charmer ; mais nous voulons que l'amusement du passé nous laisse autre chose qu'un souvenir vide de toute instruction, et nous aimons à railler surtout ceux que nous haïssons ou que nous méprisons. De-là le succès des romans historiques et la vogue extrême que depuis quelques années ont obtenue toutes les réimpressions et représentations de ce bon M. Tartufe. L'auteur du nouveau roman, M. de Mortonval, qui, dans un premier ouvrage, nous avait donné une peinture fidèle et animée des mœurs espagnoles, vient nous entretenir d'un Tartufe contemporain. Son héros est l'abbé Laurent, l'*un des commis-voyageurs de la tartuferie.*

La scène du roman se passe au printemps de 1824, dans un village situé près de Lyon. Le personnage avec qui l'on fait d'abord connaissance, est M. Lenoir, bon et digne curé, remplissant exactement tous ses devoirs, adoré de ses paroissiens, et tolérant sans indifférence ; peut-être un peu janséniste, et fort ami de madame de Paranges, vieille dame au caractère ferme, or-

* Trois volumes in-12. Chez Dupont et Roret, libraires, quai des Augustins.

gueilleux ; du reste très-pieuse et charitable, disciple dévouée de Jansénius, et se plaisant à introduire le fils de son jardinier et la fille de sa vieille femme de chambre dans tous les mystères de *la grâce*, *de la délectation victorieuse et du plaisir délibéré*.

M. de Lierville, protestant, véritable philosophe chrétien, vient s'établir dans ses biens avec sa fille Pauline, son fils Jules, dont il a ménagé le mariage avec la baronne Michot, bien qu'il le soupçonne d'une autre inclination, et son neveu et pupille Émilien, catholique, et de l'esprit duquel les jésuites se sont emparés. M. de Lierville ouvre une rue au travers de son jardin, ancienne propriété de l'église, pour faciliter les communications, et voulant établir une manufacture dans le château de M. de Valbains, qui est venu l'habiter pour traiter de la vente. M. de Valbains, franc aristocrate, déteste le despotisme et les jésuites ; il veut la liberté, mais au profit de l'aristocratie, de la naissance, des richesses et des talens ; il est maire de son village, et il veille d'une manière ferme et intègre au bien de ses administrés. Bientôt arrive l'abbé Laurent, *fourrier des missionnaires ;* il vient annoncer leur arrivée et leur préparer les voies. Il prêche ; et le village, auparavant si paisible, se divise en deux factions. Maurienne, conducteur de la cariole, qui chaque jour va à Lyon, et madame veuve Simone, meuniere du village, sont à leur tête. Les *Mauriennistes* tiennent pour le curé, pour la *rue Lenoir*, pour la manufacture et contre les jésuites. Le sénat de la faction Simone, composé de toutes les matrones du village, est toujours prêt à voter contre les détenteurs de *la vigne de Naboth*, la rue Lenoir et pour les jésuites. Ces

deux partis, après avoir essayé alternativement toutes les chances, se réunissent lorsque l'abbé Laurent est parvenu à faire destituer le curé. Tous redemandent ce digne homme ; les *Mauriennistes* parlent de se faire protestans ; mais M. de Lierville, protestant lui-même, leur persuade de garder la religion de leur enfance. M. de Valbains est allé à Lyon travailler à la réintégration du curé ; celui-ci revient tandis que les missionnaires repartent, et la révolution se fait au profit des *Mauriennistes*. Leur chef est un habile politique ; l'abbé Laurent lui a dit devant le curé que son mariage était nul, parce que M. Robert, prédécesseur de M. Lenoir, qui l'avait béni, était *assermenté;* que sa femme était une concubine et ses enfans des bâtards. Voyant que sa faction avait eu plusieurs déserteurs, il s'avance, après vêpres, vers le curé qui sortait de l'église avec l'abbé Laurent, et le prie de publier les bans de son mariage avec Jacqueline Claret, jeune fille de seize ans. La femme de Maurienne accourt ; tout le monde s'assemble ; Maurienne explique le fait. L'abbé Laurent est confondu, mais point insulté ; et après avoir essuyé les reproches du curé, Maurienne rassure sa femme et se retire avec ses partisans, dont le nombre s'est accru de plusieurs *Simonistes*.

Le chevalier de Mesleau, vieux gentilhomme qui joue un rôle important dans le roman lyonnais, est un reste de la société éteinte du dernier siècle. S'occupant très-gravement de futilités, doué de la plus élégante impertinence, n'ayant poursuivi dans sa vie qu'un seul but, son amusement, il va semant partout les tracasseries : ce caractère est tracé avec finesse.

Nous nous abstenons d'indiquer l'intrigue et la ma-

nière dont elle se noue, parce qu'il nous semble que sa nouveauté fait l'un des mérites de notre auteur.

D'autres personnages dont nous n'avons pas parlé sont remarquables par leur originalité : c'est surtout madame de Laverrine, contemporaine du chevalier de Mesleau, qui ne connaît de plaisirs *champêtres que les tracasseries et le jeu.* Cette vivante relique du vieux temps, meurt en riant et après avoir refusé le ministère de l'abbé Laurent, qui, à son tour, refuse lui-même les derniers sacremens et la sépulture en terre sainte à la pieuse madame de Paranges, dont le seul péché est de ne vouloir pas renoncer à ses opinions jansénistes.

Nous renvoyons à l'ouvrage pour y lire une piquante dispute qui s'établit entre madame de Paranges et l'abbé Laurent : elle est pleine d'énergie et de vérité : *Allez, porte d'enfer*, lui dit en finissant le moderne Tartufe. — *Allez, Jésuite!* lui réplique son antagoniste qui enfin a trouvé une réponse à une invective que Pascal avait cru laisser sans réplique.

Le nouveau roman est destiné à avoir un succès de vogue. Vérité de mœurs, de caractères, originalité dans la composition, style animé, telles sont les qualités qui distinguent M. de Mortonval. Un critique sévère pourra lui reprocher quelques longueurs dans le premier volume, quelques incorrections, quelquefois de la sécheresse dans le style, et surtout l'invraisemblance des funérailles de l'impie Laverrine. Du reste, l'auteur a vu les hommes, les a bien observés, et il sait les peindre avec justesse et impartialité. Il nous paraît appelé à donner une suite de romans utiles sur les mœurs françaises contemporaines.

T.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

En ce temps-là (c'est-à-dire vers le 10 octobre de l'an de grâce 1825), il plut au gouvernement de France de penser que les philosophes, les écrivains et les artistes pouvaient profiter en quelque chose de l'abolition de la confiscation des biens. Après la république d'Haïti, on voulut reconnaître la république des lettres, et faire rentrer dans le droit commun les auteurs après les Nègres. Le ministère des finances ou celui des affaires étrangères fit sonder diplomatiquement cette espèce de citoyens, que M. de Corbière ne comprend jamais dans les administrés de l'intérieur. Il s'agissait de savoir de combien d'années les auteurs prétendaient reculer le *droit d'aubaine* ouvert sur leur succession. Car vous savez que si vous êtes fils d'un marchand de chandelles banqueroutier, d'un agent de change passé en Belgique, ou neveu d'un directeur d'une maison de jeux, vous hériterez, en France, à perpétuité, vous et les vôtres, de l'honnête fortune que vos parens auront su mettre à couvert des huissiers, et si un homme de génie vous a donné le jour, vous n'avez rien à prétendre dix ans après sa mort sur le fruit de ses veilles. Il vous déshérite en vous illustrant; nos lois le punissent du crime irrémissible d'avoir évité les sentiers de l'intrigue ou les antres de l'agiotage, afin d'élever

dans la retraite un monument qui fît la gloire de ce pays. La succession de Turcaret est imprescriptible ; celle de Racine est perdue depuis cent vingt-cinq ans.

Toutefois elle n'est pas perdue pour tout le monde. Les libraires, les comédiens en ont le profit ; les hôpitaux en ont les charges. La famille de Sedaine est peut-être, à cette heure, aux portes de Saint-Louis ou du Val-de-Grâce ; mais Crispin paiera sa maison de plaisance avec les droits d'auteurs morts entrés dans son épargne philosophique.

Les *Parias* de la littérature, de la gravure et de la musique se sont assemblés pour délibérer sur la faveur inattendue que pourrait leur faire un jour ou l'autre ce gouvernement civilisé. Les auteurs traités jusqu'ici comme les chiens de la Fable, au lieu d'envoyer à Jupiter-Corbière ces ambassadeurs parfumés dont la classique antiquité nous a raconté l'histoire, ont choisi des hommes pour députés ; ils ont même choisi des hommes de mérite. C'est M. Lemercier, c'est M. Delaville, qui exposeront la requête collective et rédigeront un projet de loi qui sera peut-être présenté aux Chambres par M. le comte de Peyronnet, comme la plus poétique des excellences et la plus intéressée à voir récompenser les muses.

Nous ne saurions prévoir ce qui sera décidé. Nous ignorons si les notables, délégués par les états-généraux dramatiques, transigeront avec ce qu'on appelle *absurdement* le domaine public, pour une prolongation de jouissance ; si la politique du théâtre commandera cette transaction, et quelle cotte mal taillée sera faite dans la nouvelle charte littéraire ; mais ce que nous ne saurions cacher, c'est que tout ce qui modifiera

la pleine et entière restitution de la propriété, sera un outrage à l'équité publique.

Messieurs, rendez à Corneille ce qui est à Corneille. Ou, si les poëtes qui n'ont jamais quitté leur pays, et qui l'ont honoré toujours, ne demandent point une indemnité, laissez-leur du moins les fruits à venir de leur fortune. Les héritiers naturels leur manquent-ils? déposez dans des mains pures, et bien loin des bureaux de votre police, un *fonds littéraire* destiné à encourager le jeune écrivain pudique, ou à soutenir le talent vieilli, que l'inspiration ne visite plus. Tel qui ferme sa main à vos pensions, ne rougirait peut-être pas de recevoir le denier du poëte sur les droits de Britannicus et des Horaces. Ne savez-vous enfin où porter dignement le tribut que notre patrie acquitte envers la gloire de Corneille? Offrez-le à la patrie de Sophocle. Employez le trésor des muses à affranchir cette nation qui vous a arraché aux ténèbres, c'est-à-dire à la servitude.

En ce temps-là, il était publié en faveur des Grecs, au nom de leur *comité* et de la Société de la *morale chrétienne*, un éloquent État de leur situation. M. Artaud exposait avec énergie et talent, que les Hellènes, abandonnés ou trahis par tous les Rois, n'avaient plus de recours qu'en la générosité des peuples. Des Autrichiens catholiques avaient conduit sur leurs navires des Africains, au secours des bourreaux de Souli; une Alliance sainte et le père des Fidèles avaient repoussé les supplians qui portent la croix; mais il leur restait une part de notre sang et de notre or, la liberté, ame de leur cause, et cette haine qui se po-

pularise en Europe contre les Turcs de toutes les religions. Un congrès refusait aux Grecs une réponse ; mais une petite ville de France (Gray) leur envoyait sept mille francs; Rome n'excitait plus à la croisade que les disciples de Loyola ; mais Genève réunissait en deux jours quinze cents louis pour les matelots de Canaris. Enfin, quand les farouches guerriers du Danube et de la Néva restaient en présence des massacres, dans une impassibilité bien *prosaïque*, une timide jeune fille de Villiers-sur-Orge intéressait pour eux, au nom de la poésie.

En ce temps-là florissait, au grand scandale des *Scholastiques*, professeurs, amateurs et connaisseurs jurés de tous les plaisirs de l'esprit, un écrivain original et sans préjugés. Tantôt il signait B. A. A. une étrange histoire de la peinture en Italie, tantôt il indiquait pour auteur d'un livre sur l'*amour* le biographe anonyme d'Haydn et de Mozart, ou bien il chargeait un M. de Stendal (on eût dit quelque baron allemand) des spirituelles folies qu'il enfermait dans une vie critique du compositeur Rossini. La vérité est que ce mystérieux personnage, lequel avait senti lui-même, jugé d'après lui, voyagé, pensé et médit, se nommait Antoine ou Alexandre Bayle. Il aimait les arts, la bonne compagnie, la paresse et la liberté. Il supportait à Paris l'ennui d'une conversation pédantesque, beaucoup moins courageusement qu'il n'avait enduré les souffrances de la Béresina, mais au demeurant, il remuait dans trois pages d'un livre, plus d'idées que l'Académie n'en a mis en circulation depuis le renvoi de deux de ses membres. Aujourd'hui, jour consacré

au bienheureux Laurent, mon patron ou le vôtre, M. Bayle avait déjà imprimé plus de pages qu'il n'en faut pour perdre la réputation d'un homme de talent et celle de trois hommes d'esprit; mais il en avait publié pour réhabiliter celle de trois individus de la première classe et neuf de la seconde. Ce qui fait de bon compte, et tant que M. de Villèle n'aura point changé l'arithmétique, qu'il sera établi aux yeux de la postérité, pour qui nous écrivons évidemment, qu'il y avait juste en M. Bayle (ou de Stendal) un homme de talent et trois hommes d'esprit.

☛ En ce temps-là le projet d'écrire un roman montait au cerveau de nos écrivains, jeunes ou sages, comme une infirmité contagieuse. La France allait s'affranchir du tribut payé à l'Angleterre, et l'éditeur de Walter Scott pâlissait. M. Lemercier composait un roman, M. de Jouy un roman, MM. Merville, d'Épagny, de Vigny, Gaspard de Pons, Abel Hugo, et Français de Nantes corrigeaient les épreuves de six romans. Nous ne parlons pas de l'auteur d'*Édouard*, celui-là fait toujours un pareil livre, et il a toujours raison. Mais on commençait à parler du volume qui deviendra un secret, répandu à deux cents exemplaires vers la fin de l'automne prochain. Il portera le nom d'*Olivier*. Ce héros-là, mais je me trompe, ce ne sera pas un héros; ce personnage excitera un intérêt bien singulier, s'il en excite un. Ce ne seront pas, cette fois, des titres de noblesse qui lui manqueront pour épouser une duchesse, mais je ne sais quoi de plus naturellement noble, bien que la société aristocratique n'ait pas la réputation d'avoir de privilége à cet égard. L'auteur

d'*Anatole*, qui est aussi une dame, nous a intéressé avec beaucoup d'art et de charme au sort d'un amoureux muet et sourd ; mais il paraît que l'Olivier de madame de Duras entend moins encore et ne donne aucun signe d'éloquence. Ne serait-il pas périlleux de vouloir attendrir pour un Lovelace de cette espèce? l'auteur d'Anatole n'aurait jamais eu de ces idées-là. Olivier cependant épousera la victime de son amour; mais, dans l'impuissance de ses vœux pour le bonheur de ce monde, il prendra la résolution de partir pour l'autre. Il laissera à sa femme toute l'innocence et la pureté qu'il a pu supposer en elle, et s'affranchira avec un peu de poudre à canon, de l'ancien supplice de Tantale. Faut-il que ce pauvre jeune homme se punisse des torts de la nature avec les armes de la civilisation ? Et le temps ne viendra-t-il jamais où l'art des Gay-Lussac et des Bertholet, qui rend si bien à la fiancée toute sa vertu, prêtera à l'époux quelque avantage correspondant ?

Les envoyés de Saint-Domingue se plaignaient hier, devant M. de Villèle, de la façon peu hospitalière dont ils sont traités, ici, par les journaux de la couleur blanche. — « Les journaux ! les journaux, dit Monseigneur d'une voix nazillarde, ne voyez-vous pas bien qu'ils me traitent moi-même comme un nègre? »

POST-SCRIPTUM.

Nos abonnés sont avertis que nous avons contracté hier, à quatre heures du soir, l'engagement dont la teneur suit :

« Je reconnais avoir reçu la somme de QUINZE CENTS
» FRANCS pour compte du *Mercure*, afin que ledit jour-
» nal n'attaque point, à partir de ce jour pendant
» un an, ni l'administration de la Maison du Roi, ni
» la personne de M. le vicomte Sosthène de Laroche-
» foucauld. »

Paris, 11 *novembre* 1825.

LE RÉDACTEUR EN CHEF.

Nous tiendrons fidèlement les conditions de ce marché. Maîtres de disposer de la somme reçue, nous avons pensé que nos lecteurs nous pardonneraient le sacrifice de quelques plaisanteries bonnes ou mauvaises, en faveur de l'emploi que nous nous sommes empressés de faire de cette petite part du budget ministériel.

« Je soussigné reconnais avoir reçu, de M. le rédac-
» teur en chef du *Mercure du dix-neuvième siècle*, la
» somme de *quinze cents francs*, pour être versée chez
» MM. André et Cottier, trésoriers du comité grec,
» comme souscription en faveur des Grecs. »

Paris, 11 novembre 1825, cinq heures du soir.

Pour M. G. L. TERNAUX, *l'aîné*,
président du comité grec.

TH. CLIQUOT (*son neveu*).

POÉSIES

DE CLOTILDE DE SURVILLE.



On vient de retrouver un manuscrit assez considérable de ce poëte gracieux qui florissait au temps de Charles VII.

Les doutes qui s'étaient élevés sur l'authenticité de ses ouvrages à l'époque où M. Vanderbourg en publia la première partie, sont désormais entièrement dissipés. C'est à M. de Roujoux que nous devons cette nouvelle publication. Elle est confiée aux presses de M. Rignoux. M. Nepveu sera l'éditeur du recueil que nous avons déjà parcouru, et nous ne doutons point que tous les amis de la poésie qui possédaient déjà les premiers vers de Clotilde ne veuillent y joindre les Poëmes et les *Rondels* qui rendent ce second recueil plus intéressant encore que le premier.



EXPLICATION

DE QUELQUES MOTS QUI SONT PEU FAMILIERS.



. . . . Nation. . . .

. . . . . Ce sont les fleurs des vertus.

Elles produisent souvent plus que la vertu toute seule

Vous ne suivez que ce qui vous attire...,

Vous courez droit...... Il s'y traîne....

Vous l'aimez, et vous le dites.

. . . . Quelque part que vous soyez, cueillez des fruits verts et mûrs.

Si elle n'est discrète en tout....

. . . . Qui égale l'homme aux Dieux.



EXTRAIT

DU POEME DES CINQ PLAIDS D'OR, REFAIT EN TROIS CHANTS.



Français, peuple enfançon, gent vive, aimable et folle,
Amis par fois d'ugne heure et, par fois, de cent ans :
Vous qu'ung rien estourdit, ou transporte, ou console :
Qui, sans interroger leyz épreuves du tamz,
Caressez de vos goûts la fugitive idole :
Ah! gardez ceyz défauts, sont les fleurs deiz vertus.
Souvent plus, germe en eulx que simple vertu même.
Courir droit au plaizir ; s'y traine à pas tortus.
Vous l'aimez ; se disant : sans le dire, il vous aime.
Aimez où que soyez ; fruits cueillez verds et meurs.
Ça qui plait est sans prix. A tant doulce folie
Qu'oppose le sang-froid de vos tristes blâmeurs ?
Se n'est discrette en tout ; en tout elle est jolie.
Ont-ils plus d'équité, d'héroïsme de mœurs,
De cet honneur antique accreu de race en race,
De ce génie ardent qui l'homme égale aux Dieux ?
Ils n'ont que moins d'esclat, de bonheur et de grâce.
Donc, marchez, croyez m'en, sans destourner les yeux.

. . . .

ŒUVRES COMPLÈTES DE PLATON, TRADUITES PAR VICTOR COUSIN.

C'EST une entreprise bien hasardeuse de vouloir en quelques lignes parler de Platon et de son interprète. On nous verrait reculer, sans rougir, devant cette tâche difficile, si nous n'espérions ramener un moment les yeux distraits du monde sur un philosophe moins connu que son nom, sur un professeur dont la voix généreuse s'élève presque seule en faveur de la spiritualité contre la sécheresse du sensualisme. Nous ferons volontiers le sacrifice de notre amour-propre à l'espoir de n'être pas inutile.

Dans ce siècle d'indifférence pour tout ce qui est grand, on ne fait guère plus d'attention à Platon que s'il était contemporain.

Des deux partis qui divisent la France, le plus généreux, celui qui soutient les intérêts de la liberté, croirait l'indépendance du pays menacée, si l'on osait placer la haute et vaste philosophie du Phédon avant la philosophie mesquine de Hobbes et de ses adhérens. Quand, avec une ingratitude ignorante et audacieuse, on délaisse les ouvrages qui élèvent l'homme en en faisant une pensée vivante, pour ceux qui le rabaissent en le présentant comme une mécanique qui pense, quelle merveille si l'on préfère, aux nobles élans d'une poésie idéale, la marche terrestre d'une poésie aussi corporelle que les ames dont elle émane! La guerre absurde,

qui existe entre la littérature appelée classique et la littérature appelée romantique, est en raccourci la même qu'entre les théories de Platon et celles de Locke et Condillac. On combat sans examen; on ne daigne pas essayer de comprendre ses adversaires; on s'imagine peut-être qu'une opposition quelconque constitue une rivalité. Nous ne voulons pas nous établir pour juges entre les deux littératures qui se disputent innocemment la suprématie. Quant aux systèmes philosophiques, nous engageons nos lecteurs à consulter les pièces d'un procès qui, suivant l'expression de M. Cousin, s'est trouvé perdu sans avoir été plaidé.

Peut-être, puisqu'il publie à la fois les œuvres de Descartes et celles de Platon, serait-ce le cas de comparer leur méthode et ses résultats, de suivre le fil qui a guidé leurs recherches dans le labyrinthe du monde intellectuel. On dirait qu'à de longs intervalles ces deux grands hommes prenant la conscience pour point de départ, ont chacun de leur côté tracé deux courbes, qui se rejoignent dans le ciel et forment à elles deux le cercle de l'esprit humain. Entraîné vers les sphères célestes par la pente de son génie, Platon arrive souvent à une sorte d'incertitude religieuse; c'est moins du septicisme, comme on a paru le croire, que l'impuissance d'exprimer nettement des pensées trop fortes pour nos organes. Il semble que son esprit éprouve quelquefois cette souffrance de la vue qui découvre à l'extrémité de l'horizon des objets qu'elle saisit à peine, et qui s'attache à deviner des formes qui lui échappent. Sa métaphysique élevée au-dessus des sens et de la matière est, comme la nature, pleine de

clarté et de mystère. Pythagore avait tout expliqué par les nombres, Platon explique tout par les idées. Le monde sensible n'est à ses yeux qu'une idée increéée, une idée éternelle manifestée au dehors. Le doute est le résultat de son système. Chez Descartes au contraire, son système est le résultat du doute. Platon s'élance de sa conscience jusqu'à une barrière qu'il ne peut franchir, le voile qui le sépare de la Divinité, ou du principe de l'univers. Il conduit la pensée jusque-là, et c'est là qu'il s'arrête. Descartes parvenu à cette barrière semble redescendre dans sa conscience, et lui demander de nouveaux secours pour vaincre un obstacle invincible; il y a plus d'inspiration dans l'un, et plus de force dans l'autre. Comme un navigateur sur les rivages qu'il vient de découvrir, Platon semble avec joie se reposer aux bords des cieux; Descartes allant plus loin que son génie même, tomber plein de vigueur sous le poids des merveilles qu'il ose interroger. Mais ce n'est point à nous de tracer ce parallèle, de peser dans nos faibles balances le mérite qui nous confond et nous écrase. Notre ignorance craindrait de s'engager dans des erreurs trop graves; il ne faut pas d'avance discréditer ses éloges.

Les ouvrages de Platon, rapporte Diogène-Laerce, peuvent être rangés quatre par quatre, et ils forment alors neuf tétralogies, comme celles des auteurs tragiques. Quoique M. Cousin n'ait point adopté cette antique division de Thrasyle, il est des traités dont l'ordre ne pouvait se changer, tels sont ceux qui vont nous occuper et qui forment en quelque sorte le panégyrique de Socrate: Eutyphron ou de la Sainteté, l'Apologie, Criton ou du Devoir, Phédon ou de l'Ame.

Le traducteur a fait précéder chaque dialogue d'argumens raisonnés dont la réunion formera, s'il continue, l'exposé le plus complet et le plus profond des doctrines platoniciennes. Nous ne chercherons pas à donner une idée de l'Eutyphron autrement que par ses propres paroles: c'est louer deux ouvrages en même temps.

« Son objet spécial est la querelle particulière de la
» morale avec la théologie positive d'alors, fondée
» sur la pluralité des dieux. Socrate prouve aisément
» que l'unité de la morale périt dans le polythéisme;
» que si le bien ou le saint est ce qui plaît aux dieux,
» ces dieux étant divers, et souvent en guerre entre
» eux, il est impossible de savoir si ce qui est
» agréable aux uns est agréable aux autres, et d'avoir
» une règle fixe........ On ne peut se défendre d'une
» attention presque solennelle en lisant aujourd'hui
» ce petit dialogue, quand on songe que c'est là le
» premier manifeste d'indépendance de la conscience
» et de la raison : la première discussion où le senti-
» ment moral ait osé se séparer des formes religieuses
» qui la corrompaient, et revendiquer au nom de sa
» propre dignité, et de celle de la nature humaine,
» le droit imprescriptible d'être par lui-même saint
» et sacré. »

L'apologie de Socrate est une réponse peu satisfesante à la double accusation qui lui avait été intentée.

« Au lieu de déclarer qu'il croit à la religion
» établie, Socrate prouve qu'il n'est pas athée : au
» lieu de faire voir qu'il n'instruit pas la jeunesse à
» douter des dogmes consacrés par la loi, il proteste
» qu'il lui a toujours enseigné une morale pure.

» Comme défense régulière, on ne peut nier que ce
» plaidoyer ne soit très-faible. »

Il est faible parce qu'il devait l'être; l'accusation était fondée. Dans un ordre de choses dont la base est une religion d'État, on ne peut penser comme Socrate de cette religion, et publier ce qu'on en pense, sans nuire à cette religion, par conséquent sans troubler l'État et provoquer une révolution.

« Socrate avait raison : sa mort était forcée, et le
» résultat inévitable de la lutte qu'il avait engagée
» contre le dogmatisme religieux, et la fausse sagesse
» de son temps; c'est l'esprit de ce temps, et non
» pas Anytus ni l'aréopage qui a mis en cause et con-
» damné Socrate. Anytus, il faut le dire, était un
» citoyen recommandable; l'aréopage, un tribunal
» équitable et modéré. S'il fallait s'étonner de quel-
» que chose, ce serait que Socrate ait été accusé
» si tard, et qu'il n'ait pas été condamné à une plus
» forte majorité. »

Libre du joug des opinions communes, l'écrivain qui a le courage de justifier un jugement terrible sans cesser d'honorer la victime, a pénétré bien plus avant dans le génie de sa philosophie que ces prétendus sages qui se font les bourreaux de la mémoire d'Anytus. Il n'y a pas plus d'injustice dans la condamnation de ocrate que dans l'exil d'Aristide. Le paysan qui le proscrit pour n'entendre plus parler de sa vertu, re-Sprésente à nos yeux l'esprit des anciennes républiques grecques. Quiconque, par quelque cause que ce soit, rompt le niveau de l'égalité, menace la liberté, et ne peut rester dans ses domaines. Ce sentiment gravé dans le cœur des moindres citoyens, a soutenu leur indé-

pendance, et leur chute a daté du jour où il s'est effacé. Aristide, en signant son ostracisme, se résigne comme Socrate, et tous deux sont admirables, parce qu'ils reconnaissent tous deux implicitement le danger de leur supériorité.

Le Criton n'est qu'un complément de l'Apologie. Socrate refuse d'échapper à la mort par la fuite, alléguant que ce serait une violation coupable de la loi athénienne, qui ordonne que tout jugement rendu soit exécuté.

« Le Criton est le développement de cette dernière » considération généralisée, c'est-à-dire de l'obligation morale imposée à tout citoyen, d'obéir en toute » circonstance aux lois du pays; l'obligation morale » étant au-dessus de toute circonstance et n'admettant aucune exception. L'austérité de ce principe » prouve à quel point Socrate était jaloux du titre de » bon citoyen, et quel prix attachaient ses disciples à » dissimuler et à couvrir, en quelque sorte, la désobéissance de leur maître à la partie religieuse de la » constitution athénienne, sous l'appareil de ses vertus civiques et de son absolu dévouement aux lois. »

Quelque hautes que soient les vues de Platon dans les trois traités dont nous venons de parler, il pose encore sur ce globe. Ce n'est que dans le Phédon qu'il commence à aborder les cieux. C'est dans ce livre, un des plus beaux de la terre, qu'il me paraît s'élever au-dessus d'elle. Où trouver un tableau plus majestueux, un drame plus simple, plus solennel, plus pathétique! Socrate en cheveux blancs, moins triste de mourir que ses amis de lui survivre, léguant sans faste à ses disciples l'héritage de ses pensées et l'exemple de ses

vertus; consacrant à les instruire *les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*, présente un spectacle dont le sublime effraie l'imagination. Quelle mélancolie imposante et profonde dans ces discours d'un sage assis en souriant au bord de son tombeau! Il y a dans le calme de ce sourire une conscience admirable de l'immortalité.

Le dogme de la préexistence de l'ame, qui fait de la science un souvenir; ce dogme qui fit jaillir du cerveau de Descartes la théorie trop peu connue des idées innées; cette puissance de raison consolatrice qui *désenlaidit** la mort ou qui l'anéantit; ces pensées qui ne tenant plus de l'humanité, nous révèlent elles seules un principe divin: tout nous condamne à ce silence d'adoration, qui est presqu'un aveu de notre conviction. Incapables, que nous sommes, d'exprimer dignement l'enthousiasme de respect que nous inspire Platon, laissons parler M. Cousin qui s'élève souvent jusqu'à lui, en lui rendant justice.

« Après une discussion (sur la nature de l'ame) » franche, sévère, approfondie, à laquelle, pour les » objections et les réponses, il n'est pas aisé de voir ce » que la philosophie moderne pourrait ajouter après » deux mille ans; les amis de Socrate demeurent con» vaincus (qu'elle est éternelle et incorruptible). Ce» pendant l'un d'eux, quoiqu'il ne trouve plus d'ob» jection à faire, avoue que la grandeur du sujet et » la faiblesse naturelle de l'esprit de l'homme lui lais» sent encore un peu d'inquiétude et une vague incré» dulité. Socrate n'en est point étonné, mais il engage

* Montaigne.

» son ami à revenir souvent et sérieusement sur les
» principes dont ils viennent de s'entretenir, l'assurant
» qu'à la longue plus il les méditera plus il les trou-
» vera solides et satisfesans.

» Telle est la première partie du Phédon qui con-
» tient le dogme philosophique de l'incorruptibilité
» du principe intellectuel dans la dissolution de son
» organisation extérieure. Vient ensuite la seconde par-
» tie avec le cortége des croyances populaires et my-
» thologiques sur la destinée et l'état ultérieur de ce
» principe immortel, transporté hors des conditions
» de son existence actuelle. La première partie était
» une discussion entre philosophes; la seconde est un
» hymne, un fragment d'épopée : c'est en quelque
» sorte un accompagnement doux et gracieux, des-
» tiné à relever l'effet des démonstrations précéden-
» tes, et à charmer le cœur et l'imagination, après
» que l'intelligence est satisfaite.

» La philosophie démontre qu'il y a dans l'homme
» un principe qui ne peut périr. Mais que ce principe
» reparaisse dans un autre monde avec le même ordre
» de facultés, et les mêmes lois qu'il avait dans celui-
» ci; qu'il y porte les conséquences des bonnes et des
» mauvaises actions qu'il a pu commettre; que l'hom-
» me vertueux y converse avec l'homme vertueux,
» que le méchant y souffre avec le méchant, c'est là
» une probabilité sublime qui échappe peut-être à la
» rigueur de la démonstration, mais qu'autorisent et
» consacrent et le vœu secret du cœur et l'assentiment
» universel des peuples. Elles ne sont pas d'hier, elles
» ne s'éteindront pas demain ces naïves et nobles
» croyances qu'un indestructible besoin produit, ré-

» pand, perpétue parmi les hommes, comme un hé-
» ritage sacré : et, en vérité, ce serait une philosophie
» bien hautaine que celle qui défendrait au sage, à
» l'heure suprême, d'invoquer ces traditions vénéra-
» bles, et d'essayer de s'enchanter lui-même de la foi
» de ses semblables et de l'espérance du genre humain.
» Ce n'est pas là du moins la philosophie de Socrate.
» Trop éclairé pour accepter sans réserve les allégories
» populaires qu'il raconte à ses amis, il est trop in-
» dulgent aussi pour les repousser avec rigueur : et
» l'on voit tout au plus errer sur les lèvres du bon et
» spirituel vieillard ce demi-sourire qui trahit le sep-
» ticisme sans montrer le dédain. »

Ce serait presqu'une injure que de vouloir démontrer la beauté de ce morceau. On ne cherche à prouver que les beautés douteuses. Nous laisserons aux critiques de profession le soin de relever dans la traduction quelques incorrections légères, des expressions dont la simplicité est peut-être un peu trop simple, des phrases dont le sens n'est pas assez déterminé, et qui présentent une teinte d'obscurité; nous craindrions qu'en montrant quelques taches, on s'obstinât à ne plus voir les qualités qui les rachètent. On trouve si doux dans le monde de se venger de la supériorité en feignant de ne pas l'apercevoir! Il se peut que le siècle soit ingrat pour l'interprète de Platon comme la postérité l'est pour son maître et pour Descartes; mais associée aux travaux de ces grands hommes, son ame doit espérer leur reconnaissance ou leur amitié. Cet espoir est une récompense qui vaut mieux que tous les éloges.

Z.

SUR LES COMÈTES DE 1825.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle:
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon;
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux, comme verre.

La crainte qu'exprime ici Molière, est la seule qui, dans l'état actuel des sciences, puisse avoir encore quelque fondement. On serait étonné de trouver dans ces vers un monument d'une terreur alors un peu vulgaire, si l'on ne savait pas que ce grand homme, élève de Gassendi, et profondément instruit dans la philosophie de Descartes, fut lié d'une amitié constante avec le physicien Rohault, l'un des coryphées du cartésianisme. Dans la société de ses amis, Molière se plaisait à de graves entretiens sur la physique. Il avait traduit Lucrèce en vers. Est-ce de Gassendi, de Descartes, de Chapelle, de Rohault qu'il a pris l'idée d'un monde heurtant la terre, ou n'est-ce point plutôt de son condisciple Cyrano de Bergerac, dont on connaît le Voyage dans la lune?

Dans l'ignorance où l'on a long-temps été sur la marche de ces astres qui ne sont pas visibles dans toute la durée de leur course périodique, leur apparition imprévue semblait un présage, un avertissement, une menace du ciel. Les anciens et même souvent les mo-

dernes ont confondu le ciel physique avec le ciel intellectuel. On tremblait. Mais lorsque les astronomes, mesurant l'élévation des comètes au-dessus de la terre, les eurent reportées bien au-delà de la lune, dans la région des planètes ; lorsque Newton eut trouvé le mouvement parabolique de la comète de 1680, réglé par les lois de l'attraction ; on se rappela les paroles de Sénèque déclarant hardiment qu'un jour la marche de ces astres serait connue, et que la postérité s'étonnerait de l'évidence de vérités ignorées dans son siècle. Le mouvement des comètes étant maintenant bien déterminé, leur apparition n'intéresse que les astronomes : le public les voit avec la même indifférence que tous les objets dont il n'a rien à espérer ni à craindre.

La parabole qui règle le mouvement des comètes est une courbe différente du cercle et de l'ellipse que décrivent les planètes, en ce qu'elle n'est pas, comme celles-ci, rentrante sur elle-même, et qu'un astre qui la suit ne revient jamais sur ses pas. On peut s'en faire une idée par la forme d'une baguette que l'on plie, de manière à en ramener les deux extrémités du même côté, en leur conservant cependant une direction qui tende à les écarter de plus en plus quand on les prolonge par la pensée. Le soleil se trouve situé au dedans de la parabole et vis-à-vis le milieu de la courbure. La comète, arrivant par l'une des branches et retournant par l'autre, s'éloigne à jamais et du soleil et de toutes les planètes qui tournent autour de lui. Elle n'est alors visible qu'une seule fois. La théorie de l'attraction indique aussi que la marche des comètes peut se faire dans une ellipse très-allongée, dont la partie voisine du soleil ressemble beaucoup à une pa-

rabole. Dans ce cas, l'astre perdu pour nous, quand il est à son plus grand éloignement, redevient visible en descendant vers le soleil. C'est pourquoi Halley, contemporain et ami de Newton, rechercha si parmi les apparitions mentionnées par les historiens et les astronomes, il ne s'en trouvait point plusieurs, à des intervalles de temps égaux, qui pussent appartenir au même astre. Il trouva que les comètes de 1531, 1607 et 1682 se ressemblaient assez dans leur marche, pour permettre d'établir leur identité, et il présuma que le prochain retour retardé par l'influence de Jupiter et de Saturne aurait lieu en 1758 ou dans les premiers mois de 1759.

On attachait avec raison beaucoup d'importance à cette réapparition qui devait confirmer les lois de l'attraction, d'après lesquelles on l'avait prévue. Clairaut, long-temps après Halley, entreprit le calcul exact des mouvemens de l'astre, en tenant compte de toutes les perturbations que devaient y produire les planètes. Les calculs algébriques seuls étaient d'une difficulté et d'une longueur effrayante, et le travail des nombres encore plus long et beaucoup plus fastidieux. Lalande et madame Lepaute se chargèrent d'évaluer numériquement tout ce que l'algèbre indiquait dans ses formules. Le résultat de ces pénibles recherches fut l'annonce d'un retard d'environ vingt mois pour l'époque du retour de la comète dont le passage près du soleil fut indiqué pour mars ou pour avril de l'année 1759. La comète passa au point indiqué le 12 mars. Clairaut et ses collaborateurs furent payés par une admiration qu'on pourrait appeler populaire. Cette même comète, d'après les calculs de M. Damoiseau, membre de l'Aca-

démie des sciences, doit reparaître en 1835. Il s'écoule environ soixante-quinze ans et demi entre deux de ses retours. Le perfectionnement de la théorie des mouvemens célestes ne laisse aucun lieu de penser que la comète puisse manquer à l'époque assignée par les lois astronomiques.

« Cette comète, dit M. de Laplace en parlant de » son apparition en 1759, avait été vue d'une manière » bien différente quatre révolutions auparavant, en » 1456. La longue queue, qu'elle traînait après elle, » répandit la terreur dans l'Europe déjà consternée » par la rapidité des succès des Turcs qui venaient de » renverser le Bas-Empire ; et le pape Calixte ordonna » des prières publiques dans lesquelles on conjurait la » comète et les Turcs. » Espérons, pour l'honneur de cette même Europe, qu'à son prochain retour de 1835, la comète de 1456 n'y retrouvera plus ces barbares : les Athéniens rivaliseront alors les Français dans leur zèle pour l'astronomie ; un observatoire sera élevé aux lieux mêmes où jadis Platon et son école trouvèrent l'ellipse et la parabole régulatrices des mouvemens célestes, et où ce fameux philosophe reçut, des disciples de Pythagore, une ambassade scientifique relative à la doctrine du mouvement de la terre, qu'il connut et adopta dans sa vieillesse.

Depuis la fin du dix-septième siècle, les comètes passèrent sans annoncer ou produire aucun malheur. Celle de 1759, dont il vient d'être question, fut un événement heureux pour tous les amis des sciences. Elle n'eut d'influence funeste que sur la muse de madame du Boccage qui félicita Clairaut en des stances détestables.

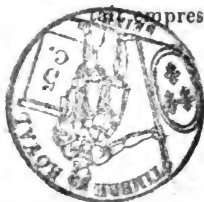
Mais en 1773, Lalande ayant entrepris d'examiner quelle était de toutes les comètes celle qui pouvait approcher le plus de la terre, des relations inexactes de son travail se répandirent dans le public et causèrent une alarme générale; les vers des femmes savantes cessèrent d'être pris du côté comique ; les astronomes ne purent rassurer des hommes qui ne voulaient plus croire à rien de tranquillisant. Il fallut laisser passer cette crise de terreur. Les idées sinistres furent enfin abandonnées comme elles avaient été adoptées, c'est-à-dire, sans aucun motif raisonnable.

Le phénomène de l'apparition des comètes n'est point rare , surtout depuis ces dernières années où l'art et le zèle d'observer ont fait également des progrès. Souvent deux ou trois de ces astres visitent à la fois notre système solaire. Un grand nombre de sentinelles assidues veillent au nom de la science, et font avec des lunettes la revue du ciel pour s'assurer s'il n'y paraît rien de nouveau. L'observatoire du général Brisbane à Paramatta dans la Nouvelle-Galles méridionale, presque à nos antipodes, a des saisons, des jours, des heures tout-à-fait contraires aux nôtres, et souvent on y découvre des phénomènes pour lesquels les circonstances ne seraient favorables dans aucun des nombreux observatoires de l'Europe; ainsi, le dessus et le dessous de notre horizon sont pourvus d'astronomes. Il est donc presque impossible qu'un astre s'échappe, sans être soumis à la lunette, au cercle et à la pendule.

Cette année 1825 a été favorisée de l'apparition de deux comètes, sans compter celle de 1824, que probablement on a pu apercevoir encore en 1825. L'une

des deux qui appartiennent à l'année présente a été visible pour tout le monde. Cependant elle a excité si peu d'intérêt qu'il semble que la science des astres, en revenant à la raison, ne s'est pas rapprochée des hommes. L'autre comète de 1825, nouvelle conquête de l'astronomie, a droit de nous intéresser davantage. Jusqu'ici celle de 1759, ou si l'on veut celle de 1835, à laquelle se rattachent les noms de Halley, de Clairaut et de M. Damoiseau, était la seule dont la période fût déterminée et le retour assuré. En 1818, M. Pons à Marseille découvrit une petite comète dont les mouvemens, discutés au bureau des longitudes de Paris, furent reconnus par M. Arago les mêmes que ceux d'une comète vue en 1805. M. Olbers, en Allemagne, fit le même rapprochement; et M. Enke, astronome de Gotha, calcula une révolution d'environ trois ans et demi qui devait ramener l'astre près du soleil en 1822; mais les circonstances de cette arrivée n'étant point favorables à l'observation dans nos climats, toutes les espérances se tournèrent vers les astronomes antipodes de la Nouvelle-Hollande. Ceux-ci répondirent parfaitement à l'attente des Européens, et les précieuses observations du général Brisband, de M. Rumker et de M. Dunlop qui, je crois, aperçut le premier le petit astre, vinrent assurer à l'astronomie un corps céleste de plus. Cette comète est précisément l'une de celles qui ont été observées cette année. Nous la reverrons en 1828 avec des circonstances encore plus favorables; elle doit passer à son point de plus grande proximité du soleil le onze janvier 1829.

On doit encore ces résultats à M. Damoiseau qui s'était empressé, dès la réception des observations de



Paramatta, de reprendre la théorie de la comète pour en déterminer plus exactement la route. Dans l'une des dernières séances de l'Académie, le même savant a lu un mémoire où il perfectionne encore ses résultats, d'après les observations récentes qui s'accordent parfaitement avec ses calculs publiés en 1824.

Les comètes, dont personne ne redoute plus l'influence, ne peuvent donc nous nuire que par leur choc. Il n'y a pas le moindre doute qu'une masse aussi grosse que la terre, qui viendrait heurter celle-ci avec une grande vitesse, n'y bouleversât tout et ne détruisît en un instant le genre humain et les êtres vivans qui peuplent la surface du globe. Les comètes, traversant le ciel dans toutes les directions, marchant dans tous les sens et passant à toutes les distances du soleil, on ne peut rejeter la possibilité mathématique d'un pareil événement. A la vérité, les chances, pour qu'il se réalise, sont bien faibles. Il faudrait d'abord que l'astre rencontrât l'un des points du cercle que trace la terre dans son mouvement autour du soleil, supposition qui a contre elle une infinité de chances; et ensuite que la terre se trouvât précisément en ce point, au moment du passage de la comète. C'est comme si, prenant au hasard deux hommes dans la liste de tous ceux qui ont successivement existé, on cherchait la chance pour la rencontre de ces deux hommes. Il faudrait non-seulement qu'ils vécussent dans le même temps, ce qui est peu probable; mais encore qu'ils se trouvassent dans le même lieu; chose également peu probable pour deux hommes pris au hasard dans toute l'étendue de la terre habitable. On ne doit donc guère redouter un accident tellement

inadmissible ; mais enfin, si l'on s'intéresse au sort futur du genre humain, on voit avec peine que les chances les moins nombreuses s'accumulant avec les siècles, finiraient par marcher vers la probabilité et, plus tard encore, vers la certitude. Comment rassurer tous ceux qui travaillent pour la postérité, auxquels il faut indispensablement conserver des admirateurs?

C'est évidemment de la constitution des comètes que l'on peut tirer les raisons physiques, qui doivent tranquilliser même dans la supposition de la rencontre d'un de ces astres avec la terre. Leur masse, d'après tout ce que nous apprend l'observation, est excessivement petite. Sous une étendue immense, surtout dans leur chevelure, qui se développe par la chaleur des rayons du soleil, ils renferment très-peu de matière. On en a eu la preuve directe par la comète de 1770, qui a traversé deux fois le système des satellites de Jupiter, sans y causer le moindre dérangement appréciable, ce qui aurait eu lieu si sa masse ou sa quantité de matière eût été un peu considérable. Les queues ou chevelures de ces astres sont si légères qu'on aperçoit les plus petites étoiles au travers ; ce qui, vu leur grande étendue, indique qu'elles sont plusieurs millions de fois moins compactes que l'air de notre atmosphère. Le noyau lui-même ne semble qu'un amas de vapeurs, dont aucune observation bien précise ne constate la solidité. On peut donc se figurer assez bien les comètes comme de vastes nuages, dont la rencontre n'aurait rien de funeste. Ces substances aériennes subiraient le sort des météores qui pénètrent dans l'atmosphère et qui s'y brûlent en nous donnant le phénomène des étoiles filantes. Le choc d'une co-

mète avec notre globe pourrait être assimilé à celui d'un nuage qui, poussé par un vent très-fort, vient se briser contre une montagne, sans faire courir le moindre danger à l'observateur placé sur le sommet. Observons encore que le mouvement de la terre, qui tourne rapidement sur elle-même enveloppée de son atmosphère, a pour l'une de ses conséquences très-remarquables d'éloigner de son enceinte tous les corps étrangers qui tendraient à y pénétrer. L'on a vu d'immenses globes de feu, que l'attraction de la terre amenait vers sa surface, bondir malgré leur poids énorme et s'en retourner enfin dans l'espace, repoussés par l'impulsion circulaire de l'atmosphère. Voilà tout ce que la physique nous apprend sur cet objet. Si nous jetons un coup-d'œil sur les lois qui président à l'organisation de l'univers, nous voyons partout une intention bien manifeste de veiller à la conservation et à la stabilité de tout ce qui existe. Sans doute il nous paraît difficile dans ce vaste ensemble de concilier tant d'êtres et tant d'élémens si contraires par leurs actions et par leur essence. Mais probablement cet embarras n'est que l'expression de notre ignorance ou de la faiblesse de notre pensée, car l'idée de conserver qui nous arrête ici semble bien simple, quand on la compare à la difficulté de concevoir la puissance créatrice de l'intelligence souveraine, qui a ordonné à la matière d'exister.

B*.

Lettre d'un médecin étranger a M. Deleuze, au sujet de son Instruction pratique sur le Magnétisme animal.

Le magnétisme animal est-il « mort et enterré, » selon l'expression récente d'un membre de l'Académie royale de médecine ? ou faut-il voir dans cette condamnation un de ces cris de *haro* sur la lumière que l'Académie de médecine se permet, mais plus rarement il est vrai que la très-noble Académie française ? Nous attendrons humblement la décision des docteurs à diplôme, ignares que nous sommes ou savans non-patentés, ce qui revient parfois au même selon ces messieurs. Nous ne prétendons aujourd'hui que signaler un nouveau Machabée du magnatisme, l'auteur de la lettre à M. Deleuze, docteur si modeste, quoique venu des universités allemandes, ou du moins magnétiseur si désintéressé, qu'il ne craint pas, pour proclamer l'infaillibilité du magnétisme, de convenir qu'il n'entend rien à la médecine. Pour un praticien aussi répandu le sacrifice est grand; car c'est la dernière chose dont un médecin convient, même quand il a tué beaucoup de malades. Hâtons-nous de citer :

« Il m'est *souvent* arrivé, dit M. Koreff, auprès de » malades dont j'étais le médecin, de me trouver en » contradiction avec les avis et les conseils du som- » nambulisme. Je l'avouerai franchement, après m'être » assuré, par tous les moyens possibles, que le som- » nambulisme était fort lucide, je me suis résigné ;

» j'ai sacrifié mon amour-propre, et *presque tous mes* » *malades* s'en sont trouvés à merveille.

» Une position extrêmement singulière est celle dans » laquelle je me suis trouvé vis-à-vis de la femme d'un » jardinier en chef de Sans-Souci. Dans son somnambu- » lisme, qui était fort extraordinaire, cette femme m'en- » gagea à lui proposer des remèdes, parce qu'elle n'était » pas douée de l'espèce de clairvoyance par laquelle » on peut les indiquer soi-même; elle n'avait que le » don de la critique. Je vis avec un étonnement, au- » quel se mêlait une humiliation pénible, qu'elle re- » jetait comme nuisibles la plupart de ceux que je » lui proposais d'après ma conviction médicale, et » qu'elle choisissait ceux que j'avais cru le moins ap- » propriés à son état. »

Voilà un fait qui compromet gravement, il nous semble, la certitude médicale en général, ou la médecine allemande, ou simplement la science particulière de M. Koreff. Que ce modeste docteur nous permette de citer à notre tour une petite anecdote, qui pourrait réhabiliter aux yeux de quelques personnes l'honneur de la Faculté. Un de nos amis, un peu hypocondriaque, avait le malheur (M. Koreff dirait le bonheur) de ne pas croire à la médecine et de croire au Mesmérisme. Sans être somnambule lui-même il rejetait, comme la jardinière du docteur israëlite, tous les remèdes qu'un médecin fort instruit d'ailleurs, mais nullement magnétiseur, se permettait de lui prescrire. Depuis long-temps il suppliait sa femme, qu'il estimait très-susceptible et très-impressionnable, de se laisser magnétiser. Après avoir long-temps résisté, sa femme partagea la foi de son mari, et pour lui plaire

devint somnambule, somnambule prévoyante, somnambule critique, somnambule parfaite en un mot. Son mari d'interroger cet oracle conjugal et de suivre exactement toutes ses prescriptions. Le voilà guéri et guéri radicalement, mais depuis lors poursuivant de ses sarcasmes la médecine et surtout son médecin. Molière eût fait toute une comédie en cinq actes de ses excellentes plaisanteries. Le médecin, battu et modeste comme M. Koreff, ne disait rien, mais souriait quelquefois en regardant madame la somnambule et quelques amis qui étaient du secret. Quel triomphe s'il avait voulu s'impatienter quelque jour, et déclarer à notre hypocondriaque que sa femme avait joué habilement la comédie du somnambulisme, n'ordonnant rien dans ses accès que ce que lui, docteur, lui avait dicté d'avance. M. Koreff va s'écrier qu'il n'y avait derrière sa jardinière de Sans-Souci aucun autre médecin pour lui prêter le don de critique. Mais comment prouver une telle négation? M. Koreff sait très-bien qu'il y a en Allemagne des docteurs charlatans autant qu'à Paris : voici même une seconde anecdote qu'il ne doit pas ignorer, car le héros en est peut-être un de ses cousins : Israëlite, Allemand, médecin et magnétiseur comme lui. C'est une histoire presque politique : nous la rapporterons avec une réserve littéraire.

Du temps que le docteur Koreff exerçait en Prusse l'art d'Hippocrate et la prévision de Mesmer, le roi de Prusse passait pour illuminé. Le fait est que Sa Majesté prussienne avait un penchant très-marqué pour le mysticisme, l'illuminisme, la cabale, etc. Aucune décision importante n'était prise dans son cabinet sans les conseils d'une somnambule. C'était peut-être la

jardinière de Sans-Souci elle-même, dont *le somnambulisme*, dit M. Koreff, *était* fort extraordinaire. (Pendant plusieurs jours elle devint à la fois muette, sourde, aveugle et insensible. Page 71). La pythonisse politique, que ce fût la jardinière ou une autre, était consultée par l'intermédiaire du prince de Hardenberg, dont un certain docteur israëlite était le médecin. Or, soit que ce docteur se fût mêlé un peu trop de magnétisme, ou un peu trop de politique, il vit entrer un matin chez lui un messager de la cour qui lui dit sans préambule : Docteur, je suis chargé de vous compter dix mille ducats : la figure du docteur s'épanouit, et il se préparait au geste d'accepter : mais le messager continua : — Les voici ; à une condition. — Laquelle? — Avant vingt-quatre heures vous serez parti de Berlin où l'on ne vous reverra plus. — Le docteur voulut répliquer ; le messager changea de style; parla de prison, de réclusion perpétuelle, etc. Avant vingt-quatre heures le docteur courait la poste sans avoir dit adieu à ses malades, à ses somnambules, à ses amis politiques, etc.

Ce docteur exilé est à Paris, fort connu du docteur Koreff, et tout-à-fait de son avis sur l'*Instruction pratique* de M. Deleuze. Nous leurs conseillons à tous deux de traiter leurs malades un peu plus selon Hippocrate et un peu moins selon Mesmer, jusqu'à ce que notre Académie de médecine ait prononcé que magnétiseur n'est pas synonyme de charlatan. L'Académie exerce par privilége le monopole de toutes les doctrines, de toutes les opinions médicales : il n'y a pas de salut hors de son sein.

B. S.

LETTRES

SUR LE THÉATRE.

N° LVII.

Paris, le 19 novembre 1825.

Vous vous plaignez de l'interruption de ma correspondance; n'en accusez ni ma paresse ni ma mauvaise volonté; mais il se passe dans la ci-devant république des lettres de ces choses qui produisent le dégoût et qui font tomber la plume! Depuis qu'il n'y a plus rien de littéraire dans notre littérature, que ses destins se pèsent par la bureaucratie, et qu'elle est pêle-mêle avec les hospices et les sous-préfectures, sous le vaste réseau de la centralisation, il est impossible de parler de ce qui se passe sans rencontrer une intrigue ou un scandale. A peine quelques hommes honorables résistent au torrent; ceux-là même dont on attendait l'exemple du respect aux libertés de la scène, concourent doucement à leur destruction; on est maintenant littérateur comme on est contrôleur des Droits-Réunis ou inspecteur-forestier. Il semble que ce soit une place salariée qu'on craigne de perdre, si on ne se dévoue pas religieusement à tous les caprices du pouvoir, si on ne subordonne pas son vote aux ordres

des commis ou aux fantaisies des courtisans. Les élections littéraires se font absolument comme les élections politiques, et le théâtre est désormais placé sous un asservissement si complet, que bientôt je ne serais pas étonné qu'il fallût être affilié à quelque congrégation pour faire jouer un ouvrage dramatique, ou pour entrer dans une compagnie littéraire.

C'est déjà un assez grand supplice de supporter un pareil spectacle ; faut-il se résoudre encore à retracer tout ce qu'il a de pénible et à se mettre soi-même sous les yeux ce qu'on voudrait effacer de sa mémoire? Je vous avoue que je n'ai pas la force de me condamner à une indignation périodique ; il n'y a pas de constance qui à la fin ne s'épuise, le moment arrive où la probité fatiguée d'une lutte inutile doit se reposer dans l'indifférence.

Voilà franchement les motifs du silence que j'ai gardé depuis quelques mois ; je craignais de m'attrister en vous écrivant, et je retardais ma lettre, comme on remet toujours au dernier moment une démarche pénible. Cependant d'honorables amis viennent de s'exposer à de puissantes haines : loin de les soutenir, on commente péniblement leur courage, on ergote sur leur dévouement ; le devoir me rappelle auprès d'eux, et le devoir que remplit l'amitié est toujours un plaisir. Je surmonte toutes mes répugnances, l'honneur me rappelle, je retourne au drapeau.

Le Mercure du dix-neuvième siècle ne vous a rien laissé ignorer des nouveautés dramatiques; vous êtes au courant pour le théâtre : il faut donc que je vous parle de l'Académie. Là aussi il y a des travers et des ridicules ; on y fait de la comédie sans s'en douter.

Je doute qu'on en puisse jouer aucune où il se trouve autant d'intrigue. Je vous parlerai peu du dernier élu ; il est des triomphes qu'il faut respecter comme le malheur ; nous sommes à une époque où la société et le pouvoir sont dans une telle contradiction, qu'on peut se donner l'air d'un flatteur en prenant le parti des vaincus, et qu'on s'expose à paraître peu généreux en se prononçant contre les vainqueurs. Je ne vous dirai donc rien du succès de M. de Montmorency ; ma coutume n'est pas d'insulter à la disgrâce. Mais il se présente une question qu'il faut débattre dans l'intérêt ou plutôt dans la dignité de la littérature. Quand le public s'est récrié contre le choix d'un grand seigneur, quand il s'est plaint de voir la littérature officielle immoler le mérite à la naissance, on n'a pas manqué de se replier sur l'autorité des anciens usages, on a répondu que le maréchal de Villars ne savait pas l'orthographe et qu'il était académicien ; argument qui par parenthèse est peu courtois de la part d'une compagnie d'hommes de lettres, habitués à vivre avec des courtisans. Les érudits de l'aréopage sont remontés au premier âge de l'Académie ; ils ont rappelé que son fondateur, le cardinal de Richelieu, avait lui-même fait un mélange des notabilités du Parnasse et des notabilités de la cour ; qu'il avait mis dans la même balance les antiques parchemins et les nouveaux titres littéraires, et qu'il avait voulu par une haute politique confondre la noblesse de la naissance avec la noblesse de l'esprit.

Il n'est d'abord pas vrai que dès sa formation l'Académie française ait été une espèce de bigarrure des grandeurs de la cour et des célébrités du Parnasse ?

Quiconque connaît un peu son histoire sait que le hasard l'a seul fait établir. C'était dans le principe une vingtaine de gens de lettres qui se réunissaient paisiblement pour se communiquer leurs ouvrages, ou pour faire des lectures d'auteurs anciens; le plus profond secret était gardé sur ces assemblées, dont le motif aurait pu être calomnié dans un temps où régnait un pouvoir ombrageux et despotique, d'autant mieux que parmi ces littérateurs se trouvait un sieur de *Sérizay*, intendant de la maison du duc de Larochefoucault, que le cardinal de Richelieu haïssait, et un sieur de *Malleville*, secrétaire du maréchal de Bassompierre, que ce ministre avait déjà fait mettre à la Bastille. Mais il faut lui rendre cette justice, qu'il ne les exclut ni l'un ni l'autre de la nouvelle Académie, et qu'il avait trop de grandeur d'ame pour faire tomber ses haines politiques sur un corps littéraire.

Ce fut par son favori Bois-Robert que Richelieu fut informé de l'existence de ce petit comité. Il conçut alors le projet de l'ériger en Académie française, et il lui donna des statuts et des priviléges, parmi lesquels se trouvait celui d'être exempt *de tutelle et de curatelle et de tous guets et gardes,* attendu, disaient les lettres patentes du roi, que les travaux de ceux dont elle est composée doivent être grandement utiles au public, et qu'il est nécessaire qu'ils y consacrent tous leurs loisirs. On voit que l'Académie d'aujourd'hui ne ressemble guère à celle d'autrefois; c'est des travaux académiques que la plupart de nos immortels s'occupent le moins; et ils ont tant de devoirs à remplir ailleurs, qu'il leur est fort difficile de donner deux heures par semaine aux affaires de la littérature.

Au reste, j'ai sous les yeux la liste des quarante premiers académiciens, et je n'y vois pas figurer, comme de nos jours, des hommes qui n'avaient que de grands noms. J'y remarque bien plusieurs magistrats, et entre autres le chancelier Séguier qui succéda, comme protecteur, à Richelieu; mais tous étaient lettrés et s'étaient acquis du renom par leur éloquence. Il ne s'y trouvait pas dix-huit pairs du royaume et une multitude de ducs, de marquis, de vicomtes et de barons; on ne pensait pas, comme la Quotidienne, qu'il fût nécessaire d'y introduire les belles manières et surtout *le beau langage de la cour.* J'ai lu au contraire dans le plan des travaux de l'académie qui fut soumis au cardinal, et qui fut approuvé par lui, que ses principales fonctions seraient « de nettoyer la langue » des ordures qu'elle avait contractées ou dans la bouche du peuple, ou dans la foule du palais et dans » les impuretés de la chicane, ou par les mauvais usa» ges *des courtisans ignorans.* »

Dès-lors il n'était guère possible que la qualité seule de courtisan fût un titre pour y entrer. Sans doute l'Académie avait besoin d'appui : la langue se formait à peine, la littérature et l'art dramatique étaient dans l'enfance; mais la protection de Richelieu pouvait tenir lieu de toutes les autres, et ce n'est pas sous le règne de ce tout-puissant ministre qu'il suffisait d'avoir un grand nom pour se croire un grand homme.

Plus tard, il est vrai, les gens de qualité ont eu la manie d'être académiciens; mais alors la littérature commençait à dominer la société, et c'est comme puissance que les gens de cour la recherchaient.

Il est vrai qu'à une certaine époque elle devint tel-

lement forte, qu'elle commença à inspirer des craintes ; l'autorité qui l'avait si long-temps protégée, voulut l'amortir; elle créa des brigues, des cabales, pour y jeter des hommes médiocres et des hommes dépendans. Il y eut le parti des gens de lettres et le parti des gens de cour. La révolution l'entraîna dans le gouffre où s'ensevelirent toutes les vieilles institutions. Relevée plus brillante dans cette grande et belle création de l'Institut, l'un des monumens les plus glorieux du dernier siècle, la restauration l'avait conservée dans tout son éclat et dans toute sa liberté; mais la réaction de 1815 l'a mutilée comme si elle eût été un corps politique. Les foudres du pouvoir ont éclaté dans l'enceinte paisible des muses, et la faulx de la destitution s'est promenée sur les fauteuils où régnait le niveau de l'égalité.

Il ne faut pas croire que sous l'Empire, où elle avait un protecteur non moins altier que Richelieu, l'Académie ait manqué de liberté et d'indépendance dans ses choix. Elle en a donné fréquemment des preuves, en confiant des rapports officiels ou des commissions importantes à des hommes qu'elle savait dans la disgrâce du pouvoir, et surtout en appelant dans son sein de nouveaux académiciens dont elle ne doutait pas que le choix ne fût peu agréable. M. Lemercier et M. de Châteaubriand étaient en opposition ouverte avec un homme qui n'en souffrait d'aucune espèce; l'Institut les nomma, et leur élection fut confirmée par lui; car il faut remarquer que sous le gouvernement absolu de l'Empire, Napoléon n'usa pas une seule fois de la faculté d'annuler un choix fait par l'Institut.

Depuis qu'elle est tombée sous le régime des Ordonnances, l'Académie n'est plus qu'un instrument littéraire de la politique du jour; elle est comme les théâtres sous la police des bureaux; et l'Europe savante parlera long-temps de cette circulaire qu'écrivait naguère un commis à l'Académie des Sciences pour lui recommander un de ses protégés, en lui signifiant qu'elle avait besoin de faire cette nomination pour donner un gage de ses opinions politiques. On sait qu'un géomètre célèbre, qui refusa son vote, et qui s'indigna avec raison de cette violence faite aux libertés académiques, en fut noblement châtié par la perte d'une pension, seule récompense de quarante ans de services distingués et de travaux utiles. Depuis cette époque, il est plus fâcheux d'être d'une académie que de n'en être pas; car rien n'est plus précieux pour un honnête homme que la liberté de conscience, et il redoute même jusqu'au danger de la voir mettre aux prises avec l'intérêt. Une circulaire qui commande un vote, est une injure pour celui qui la reçoit, et l'homme de lettres qui n'est pas même académicien, n'est du moins pas condamné à la subir.

L'Académie perd en considération tout ce qu'elle accorde en déférence; aussi s'est-on habitué à ne la régarder que comme une coterie étrangère aux lettres, et plutôt destinée à retenir qu'à favoriser leur essor. Richelieu voulait agrandir les connaissances humaines; il semble que ses tristes successeurs n'aient d'autre dessein que celui de borner le vaste champ de l'intelligence.

Il donnait des protecteurs à la littérature, ils ne lui donnent que des surveillans; il recherchait tout ce qui

pouvait contribuer à son éclat, ils sont à l'affût de tout ce qui peut l'éteindre sous le ridicule.

Nous sommes arrivés à une époque où l'on juge chacun par ses œuvres, où la raison publique veut qu'on ait de l'aptitude à la charge ou aux fonctions qu'on accepte. La littérature n'a plus besoin de l'appui de la cour ; elle a pour protecteurs les grands hommes qu'elle a produits ; elle a ses illustrations et ses noms historiques. Les œuvres immortelles de Corneille, de Racine, de Montesquieu et de Voltaire, lui donnent plus de relief que tous les parchemins et toutes les armoiries de la seconde race : son arbre généalogique se trouve dans sa bibliothèque.

Qu'elle reçoive dans son sein les hommes de qualité qui s'associent à ses travaux ; qu'elle soit fière d'admettre l'auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme;* qu'elle appelle au fauteuil cet auteur élégant et profond qui manie avec une égale facilité le crayon des grâces et le burin de l'histoire, et même ce noble duc qui glane après La Bruyère et qui rend à Melpomène un culte secret : le public impartial applaudira à des choix si honorables. C'est la noblesse qui sacrifie aux muses, c'est la cour qui sollicite les faveurs du Parnasse ; mais qu'elle décerne la palme du génie au hasard seul de la naissance, ce sont les muses qui sacrifient à la noblesse, c'est le Parnasse qui sollicite les faveurs de la cour.

J'en suis fâché pour l'honnête homme qui a donné tête baissée dans le guêpier où l'ont précipité des amis plus zélés pour leurs intérêts que pour les siens ; mais il n'est pas malheureux qu'il s'attache, à ces ambitions

littéraires si peu justifiées, un ridicule tel qu'à l'avenir on redoute de pareils triomphes.

Laissons les courtisans à la cour et les hommes de lettres à l'Académie. Un Montmorency qui sollicite la couronne académique ses titres à la main, est presqu'aussi déraisonnable qu'un successeur de Racine qui, armé de son chef-d'œuvre, irait solliciter la couronne ducale à la chancellerie.

Je suis, etc.

***.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

La bataille d'Aboukir appartient deux fois à la gloire de la France. Elle est à nous par l'éclat des armes ; elle est à nous par un monument de la peinture. Quelques lecteurs se souviendront à peine d'avoir vu ce bel ouvrage de M. Gros à l'exposition du Louvre en 1806, et tous regrettent peut-être encore que Naples possède ce trésor. Il faut les désabuser. Le tableau de la bataille d'Aboukir est à Paris, et M. Gros l'a racheté de ses propres deniers.

Remercions les princes de Sicile d'avoir consenti à le vendre comme une inutile décoration de garde-meuble, et félicitons, embrassons l'artiste, pour avoir conservé à son pays, dépossédé de tant de conquêtes, cette conquête aussi du talent de notre école sur l'art des Jules Romain et des Michel-Ange.

M. Gros a livré pour reprendre son ouvrage plus d'or qu'il n'en avait reçu pour le composer. La bataille d'Aboukir est sous nos yeux, et comme rehaussée par les objets même qui l'entourent. Vous la verriez entre la *Peste de Jaffa* et le champ de *Bataille d'Eylau*. Quelles bordures ! Quel voisinage accablant pour toute autre toile que pour cette page historique ! Si en descendant de la coupole de Sainte-Geneviève vous êtes

assez heureux pour pénétrer dans l'atelier de M. Gros, vous sentirez que votre enthousiasme n'est pas épuisé pour l'illustre peintre. Obtenez que ce sanctuaire des arts vous soit ouvert un moment; et dans quatre-vingts pieds de peinture, réunis là sous vos yeux, vous apprécierez tout ce que le même homme peut exécuter de pathétique, de brillant, de naïf, de terrible.

A gauche se déroule cette composition de l'hospice de Jaffa, où la magnanime sécurité du chef rend l'espoir aux soldats mourans. L'atmosphère est plein de miasmes contagieux; la torture est vivante à vos pieds; vous voudrez secourir la soif et la faim des blessés, vous voudrez écouter, comme cet officier aveugle, les paroles du grand général. La plaine d'Aboukir est en face. Voyez-vous l'horrible mêlée des troupes européennes et des guerriers de l'Orient. Les casques et les turbans se touchent; l'épée du dragon croise le cimeterre du Pacha. Que de bruit, que de mouvemens divers, que de traits d'héroïsme et de férocité! Mais si vous inclinez vos regards vers la gauche, voici *Eylau*. Que le ciel torride de l'Égypte contraste bien avec l'horizon froid de la Germanie. Là, coule la sueur guerrière; ici les chairs sont rouges et gonflées par l'air piquant d'un hiver du nord. Au lieu du sable africain volant ici sous les pieds du coursier arabe, les neiges fangeuses s'entr'ouvrent sous les pas de nos soldats. La tristesse d'un champ de sépultures succède à l'enivrement du combat, et l'expression de mélancolie qui s'empreint tout-à-coup sur les traits du vainqueur d'*Eylau* est plus éloquente peut-être que les paroles qu'il prononça : « Si tous les » rois de la terre osaient assister à un pareil spectacle, » ils renonceraient peut-être à la guerre. » Cette tra-

duction de la pensée par le mouvement des yeux, le geste du bras, l'héroïque pâleur du grand capitaine, est plus éloquente que les émotions écrites ou racontées. Elle rend l'accent de la parole au moment qu'elle s'échappe du cœur.

Quand ces trois tableaux parurent au Louvre, ils durent exciter une vive admiration. Mais combien ne serait-elle pas plus vive aujourd'hui, si on pouvait les revoir publiquement, après seize ou dix-neuf ans d'intervalle. Alors, la peinture prenait un essor dont on ne pouvait calculer la hauteur; Gros lui-même était dans toute la jeunesse de son talent, et les espérances partout fondées faisaient différer le moment de s'acquitter en éloges. Aujourd'hui qu'est devenue cette fougue générale de compositions, cette chaleur, cette vie, cette émulation de retracer de grandes choses? Elle s'est tournée, je le sais, vers les inspirations de l'Église et les images du catholicisme; mais Raphaël, le Guide, le Dominiquin, n'avaient pas mal fait déjà cette sorte de peinture; le champ des martyrs et des béatifications était moissonné avec quelques succès, et pour être moins édifians, les pinceaux guerriers et français avaient du moins l'originalité et la hardiesse d'une généreuse erreur.

Si quelque détail pouvait ajouter au piquant intérêt qu'excite l'atelier de M. Gros, ce serait le lieu même où il s'élève. Ce lieu est l'ancienne *Comédie française* qui s'ouvrait en face du café Procope. Les toiles de Jaffa et d'Aboukir s'appuient sur les murailles qui ont porté les premières décorations d'Athalie et de Mérope. Voici la trappe où se glissait l'ombre de Ninus, elle passe derrière le village d'Eylau; cet enfoncement

est celui d'où le souffleur envoyait à Lekain et à Clairon ces vers alors nouveaux que tout le monde sait aujourd'hui par cœur. Le marbre de cette cheminée a peut-être été caressé par les vieilles mains de Voltaire. Ainsi la gloire appelle la gloire : mais qui succédera à M. Gros, peintre si dramatique, avec autant d'honneur et de bonne grâce qu'il occupe lui-même ce temple des Muses?

— Feydeau répète *la Dame Blanche* de Boïeldieu, qui, malgré sa qualité de Française, n'en a pas moins de mérite. On assure que Talma a obtenu de jouer une seule fois à son bénéfice *la Mort de César*, qui fut aussi représentée une seule fois sous le règne de Napoléon. *Mahomet* est toujours défendu, quoique *Tartufe* soit permis. « Que voulez-vous, disait l'autre jour l'acco-
» lyte d'un ministre, il faut subir *Tartufe*. C'est
» une calamité de l'époque. «

— Le nom de madame Céré-Barbé nous fut autrefois révélé par un ouvrage bizarre pour un sexe qui n'a pas, dit-on, tout ce qu'il est nécessaire d'avoir pour faire une tragédie. Celle de *Maximien*, en démontrant cette vérité, avait néanmoins annoncé pour la poésie un talent que l'auteur a justifié dans ses hymnes religieux. Encouragée par le succès, madame Barbé va publier, sous le titre assez singulier de *Vues de l'Ame*, une espèce de carême poétique. Quel est le prédicateur chargé de distribuer aux fidèles les litanies du Parnasse? Un libraire qui veut peut-être expier, par la publication d'un bon ouvrage, le scandale dont il s'est rendu complice en divulguant naguère les demi-secrets de son confesseur en jupons.

➳ On raconte que lorsque l'empereur Napoléon voulut épouser la fille de César, il fut quelque temps partagé entre le désir de reculer le moment d'une séparation douloureuse et la préoccupation de fonder sa dynastie. Il interrogea Corvisart, médecin savant, et pourtant spirituel, afin de savoir jusqu'à quelle époque on peut, sans danger, différer de chercher dans le mariage les profits qu'on en attend pour sa postérité. « Cela, dit Corvisart, dépend de l'organisation et du tempérament de chaque mari, et aussi des économies qu'on a pu faire sur les erreurs de sa jeunesse. — J'entends bien, dit l'Empereur ; mais, selon vous, quel est le terme moyen de la puissance, en matière de paternité? Par exemple, un homme de soixante ans qui épouse une jeune femme a-t-il encore des enfans? — Quelquefois. — Et à soixante et dix? — Toujours, Sire. »

➳ Que feront les auteurs désignés par leurs collègues et les commissaires extraordinaires, appelés par l'autorité, au moment où l'on semble vouloir mettre un terme à la spoliation des produits de l'esprit? Ils se réuniront, comme nous l'avons dit, pour examiner le projet de loi, élaboré au conseil d'État, sur la propriété littéraire, et qui doit être soumis ensuite à la sanction du pouvoir législatif.

Les auteurs avaient d'abord choisi deux mandataires pour assister en leur nom au Congrès dramatique qui se réunira probablement à la même époque que celui de Panama; mais il a été décidé plus tard que les écrivains auraient quatre députés. La muse tragique sera représentée par M. Lemercier; la comédie et l'opéra

par l'un de nos collaborateurs, M. Étienne; le vaudeville, créé par Favart, Piis, Barré, Radet et Desfontaines, aura pour représentant un autre de nos confrères, M. Moreau, et le vénérable M. Champein, doyen des compositeurs, plaidera la cause de Grétry et de Nicolo. M. de La Ville, qui avait d'abord été désigné par ses pairs, s'est vu dans l'obligation de ne pas accepter la mission qu'il lui avait été confiée, attendu que déjà, en sa qualité de maître des requêtes, il avait reçu de l'Autorité le même mandat.

Les Élections littéraires, comme toutes les élections, ont donné lieu à des intrigues, à des manœuvres; heureusement elles n'ont point été le résultat de la fraude. Tous les électeurs ayant été appelés, et les *intrus* n'ayant pu s'introduire dans l'assemblée, les choix, loyalement faits, ont tous été honorables. Parmi les candidats qui briguaient l'honneur des votes, et qui ne l'ont pas obtenu, on cite l'auteur du *Pélerin-Blanc* et celui de *Fanchon la vielleuse*, qui ont vainement essayé de persuader aux plus distraits qu'ils s'étaient occupés de travaux littéraires. Ils ont complètement échoué, et comme on n'a pas voté au scrutin secret, ils n'ont pu même compter une voix.

Parmi les personnes qui doivent être appelées par le Pouvoir, on désigne MM. Bellart, Raynouard, Vatismenil, Quatremère-de-Quincy, Auger, Laly-Tollendal, Lainé, Andrieux, Perceval-Grandmaison, Picard et Alexandre Duval. Il paraît que l'Administration a fait comme les auteurs; elle a oublié celui qui doit mettre ce vers pour épigraphe en tête de ces œuvres:

Je n'écris que pour ceux qui ne savent pas lire.

➳ *Léonidas* se prépare à faire son apparition sur la scène. Ce n'est plus un secret depuis dix ans, si cette tragédie est l'ouvrage de M. Pichat; mais ce qui restera long-temps un secret, pour beaucoup de poëtes, c'est le talent de style que possède l'auteur. Après Léonidas viendra *Guillaume Tell*. Le même pinceau a représenté deux fois une figure couronnée par la liberté. Faisons des vœux pour que la victoire de l'un applanisse la carrière de l'autre. Le pâtre d'Altorf peut triompher aux *Thermopyles :* ce n'est pas la première fois qu'une grande cause aurait été gagnée hors de son terrain.

➳ Tandis qu'un auteur déjà célèbre, qui n'a pas encore fait un bon ouvrage, mais qui a prouvé dans tous ceux qu'on connaît de lui, qu'il était doué d'un grand talent, voyage vers Naples, d'autres disent vers la Grèce, où les manes de Byron appellent un poëte, le libraire qui publie ses œuvres dramatiques s'est avisé d'une modestie nouvelle. Il accompagne les quatre pièces de théâtre de M. Delavigne, qui se seraient bien vendues seules, de quatre commentaires renouvelés des gazettes de toutes couleurs. Se sauvant par le nombre des annotateurs, de l'idée qu'il pouvait faire naître d'une similitude entre le Parnasse et le Calvaire, il se vante de ce savoir faire qui intéresse la vanité de quatre hommes de bonne volonté au succès de son édition. Ce n'est pas en terre, en effet, que la portent ces *quatres officiers*. M. Delavigne ne peut manquer d'obtenir un succès complet. Évidemment c'est l'auteur des *Deux Gendres* qui porte ici *son grand sabre*. De qui dira-t-on : *l'autre*

ne portait rien? En attendant, lecteur bénévole, vous avez eu le loisir d'apprendre par cœur une déclaration circulaire, par laquelle les journaux accrédités vous ont répété, sans frais de rédaction variée : « L'examen des drames de M. Delavigne est confié aux critiques de nos jours les plus distingués : MM. Duviquet, Bert, Étienne et Dumoulin. » Du moins, vous l'avez lu dans le *Journal des Débats*, où travaille M. Duviquet; dans le *Constitutionnel*, où écrit M. Dumoulin; dans le *Journal du Commerce* où chiffre M. Bert; et vous le voyez maintenant dans le *Mercure*, où n'écrira jamais assez M. Étienne, au gré de nos souscripteurs.

M. Charles Dupaty vient de mourir. Les journaux ont déjà payé à cet habile sculpteur le tribut d'éloges que méritait l'auteur d'*Ajax*, de *Biblis et* d'*Oreste*. MM. de Jouy et Cartellier ont, au nom des lettres et des arts, exprimé sur cette perte prématurée des regrets nobles et touchans. On a remarqué dans ces deux discours une simplicité d'éloquence et une économie de paroles qui conviennent à la vraie douleur.

La plus importante des nouveautés *littéraires*, qui ait été publiée cette semaine, est certainement LA LETTRE *politique, morale et religieuse adressée à M. Bellart par M. Cauchois-Lemaire*. Nous en rendrons compte si nous pouvons; autrement nous prions nos lecteurs de voir dans notre silence une raison de plus pour la lire.

C'était la veille de la première représentation

d'une tragédie classique. L'auteur se trouvait à dîner avec un critique célèbre chez l'actrice chargée du premier rôle, et le soir il se fit une partie d'écarté. Le poëte croyait poli de parier pour l'Aristarque; un coup-d'œil lui fit comprendre qu'il fallait jouer contre lui; et sous les ordres de la plus belle de nos Sémiramis, il se prépara à partager les chances du combat. Avec des jeux superbes elle perdait à chaque coup : elle écartait le roi au lieu de le marquer. L'auteur trouvait que l'exil absolu d'un personnage aussi utile était ici un peu trop libéral. Dans la crainte pourtant que son héroïne ne retînt mal ses vers, il n'osait lui reprocher des étourderies si coûteuses. Quand il eut achevé de perdre tout ce qu'on jugea convenable de ne pas lui faire gagner, feu Geo..... se leva, et d'un air compatissant : Je ne doute pas, dit-il, que vous ne soyez plus heureux au théâtre qu'à l'écarté. Quand représente-t-on votre pièce ? — Demain, j'espère. — Alors, Monsieur, nous nous reverrons après-demain, et j'aurai l'honneur de vous donner votre revanche. L'auteur comprit que sa défaite était une victoire, et qu'il la compléterait en s'immolant une seconde fois. Il tomba..... mais il n'en joua pas moins encore pour adoucir le poids de sa chute.

Il en coûte bien cher pour mourir à Paris,
Et les enterremens, Monsieur, sont hors de prix.

Nous sommes, sans nous en douter, dans le siècle des vastes entreprises. On a long-temps accusé la France de manquer d'historiens originaux; mais voici un homme qui s'est occupé pendant vingt ans dans la retraite d'un ouvrage immense, sous le titre

d'*Annales du moyen âge*. Il embrasse l'histoire des temps depuis Auguste jusqu'à la mort de Charlemagne. Autant qu'une lecture rapide du premier volume nous a permis d'en juger, l'auteur est riche d'instruction, et possède l'art assez peu commun d'apprécier les faits par la manière dont il les expose. Le démon de la modestie lui a conseillé de garder l'anonyme; mais quand on vient combattre l'indépendance publique escorté de huit tomes in-8, il faut, en se nommant, l'avertir de se mettre en garde. L'auteur est M. Frantin de Dijon.

« Que le libraire Audot soit de ce monde ou » de l'autre, nous écrit lui-même ce respectable commerçant, cela n'est pas d'un intérêt bien majeur » pour le public. Mon absence a pu occasioner un » *quiproquo*, et je n'ai appris qu'à mon retour de » voyage la nouvelle de mon décès. D'ailleurs, tué » dans le *Mercure* et ressuscité dans le *Constitutionnel*, » j'en ai été quitte pour voir de mon vivant l'effet de » ma mort. Cependant, Messieurs, pour vos lecteurs » qui n'ont pas lu le Constitutionnel du 7 novembre, » je suis défunt, et je les vois exposés, pour peu qu'ils » croient aux revenans, à trembler de peur à ma » rencontre. Permettez-moi de les rassurer, ne fût-ce » que pour ne pas les empêcher de souscrire à l'OEuvre » de Canova, qui est enfin terminé. »

Trois auteurs prennent un matin la résolution de faire un mélodrame. Les malheurs d'un peuple, qui verse son sang pour racheter sa liberté, occupent tous les esprits; c'est en Grèce qu'il faut placer la scène. Ce point arrêté, on se met à l'ouvrage; il est achevé. Le

comité de l'*Ambigu-Comique* s'assemble ; la pièce est loin d'être un chef-d'œuvre, mais le sujet a trouvé grâce aux yeux du comité. Elle est reçue ; et les auteurs s'empressent de la soumettre à une épreuve non moins redoutable, celle de la censure. La censure ne voit aucun inconvénient à ce que l'ouvrage soit représenté ; elle n'a qu'un seul petit changement, qu'une bagatelle à demander. Il ne s'agit que de changer le lieu de la scène. On se rappelle alors au théâtre que la pièce un peu faible n'a été reçue que parce qu'il s'agissait des Grecs. On peut juger du désapointement des administrateurs. Cependant ils ont reçu cette pièce ; les auteurs doivent-ils être victimes d'un arrêt injuste? Les auteurs travaillent sur nouveaux frais. Ils transportent leur action en Chine. Excellente idée ! Un peuple dont les journaux ne parlent jamais, et qui élève des murailles pour se garantir des progrès de la civilisation de ses voisins, ne saurait causer d'ombrage. Mais si le pays était changé, la pièce ne l'était peut-être pas assez ; c'était toujours la même action ; un peuple opprimé finissant par triompher de ses oppresseurs. La censure, toujours équitable, conciliante et paternelle, déclare au second examen qu'elle est satisfaite du nouveau lieu de scène, et qu'elle ne voit aucun inconvénient à ce que la pièce soit jouée, pourvu que le héros du peuple opprimé, *Panaros*, dont le nom sonne mal à ses oreilles à cause de la consonnance grecque, au lieu de triompher de ses oppresseurs, finisse par être vaincu. En résumé, on exige que le dénouement soit aussi changé.

Les auteurs se résignent encore. Mais les administrateurs du théâtre disent froidement : « Comme, » grâce à ce nouveau changement, la pièce que vous

» nous rapportez n'est plus celle que nous avons reçue, » nous ne la jouerons pas. — Vous la jouerez ! » Et là-dessus, signification par huissier. Point de réponse de la part de l'administration, qui se voit citée devant le tribunal de commerce. Arbitre nommé pour prononcer en dernier ressort. Jugement qui renvoie les parties devant M. Picard. A peine cette sentence est-elle prononcée, que M. Picard voit arriver chez lui les trois administrateurs. « Monsieur, lui disent-ils, un » académicien n'aura pas besoin de grandes réflexions » pour juger qu'il est impossible que la pièce soit jouée » si *Panaros* n'est pas vainqueur. » Un instant après arrivent les trois auteurs. Ils ne doutent pas que l'arbitre ne prononce qu'il est impossible que la pièce soit représentée si *Panaros* n'est pas vaincu. Au bout de trois jours, M. Picard rend un arrêt auquel probablement aucune des parties ne s'attendait : il déclare qu'il lui semble absolument indifférent que *Panaros* soit vaircu ou que *Panaros* soit vainqueur. Cette décision n'était favorable ni à l'ouvrage ni aux administrateurs, qui prétendaient qu'il n'y aurait plus de pièce si *Panaros* était vaincu. Ceux-ci essayèrent d'entrer cependant en arrangement avec les auteurs. « Tenez, » votre pièce, lorsque nous l'avons lue, était assez » mauvaise, et nous ne l'avons reçue qu'à cause du » sujet : vos Grecs n'étaient pas bons, mais vos Chi- » nois sont détestables ; ainsi, dans votre intérêt » comme dans le nôtre, renoncez à ce sujet ; faites » une autre pièce, de votre mieux ; nous aurions bien » du malheur si elle n'était pas meilleure que celle-ci. » D'ailleurs nous en courrons les risques pour ne plus » entendre parler de *Panaros*. »

Les auteurs ont suivi ce conseil ; *les Ruines de la Granca* ont vu le jour, et c'est au public à décider ce qu'il doit à la censure.

➼ *Eveline* est un roman dont il n'a jamais été rendu compte dans cette feuille ; mais qu'*Édouard* dont on parle toujours, pourrait rappeler à quelques personnes. Il y aurait en effet des rapprochemens possibles entre l'idée première de ces deux ouvrages, et quelques-uns seraient peut-être à l'avantage de l'auteur d'*Eveline*. Cet auteur est resté inconnu ; car la supposition qui attribuait cette gracieuse *esquisse* à madame de B..glie est tout-à-fait fausse. Ce qu'on sait seulement, touchant Eveline, c'est que cet essai est d'une très-jeune personne. Ce n'était pas manquer de tact et d'adresse, que d'avoir écarté le personnage de l'amant plébéien, en ne l'amenant qu'à la fin, et après l'avoir habilement tenu dans l'ombre. C'était le moyen de ne pas le placer dans cette attitude équivoque où la délicatese et la timidité sont toujours un peu voisines de l'humiliation et de la niaiserie. Un des deux écrivains trouve fâcheux à la vérité, mais déplacé, qu'une grande dame aime un roturier, et réciproquement ; tandis que l'autre a voulu montrer que cet amour entre personnes de rang inégal n'a de tristes conséquences que par notre faute, et qu'après tout nous ferions bien de sacrifier nos préjugés à notre bonheur.

➼ La *Société philotechnique* tiendra dimanche une séance solennelle. MM. Vilnave, Merville, Febvé, Viennet liront des vers et de la prose ; M. Romagnési chantera. Jamais tant de motifs attrayans n'auront

conduit le public à l'Hôtel-de-Ville, par le *Tourniquet-Saint-Jean.*

— Il y a, à Paris, dans la maison d'éducation de M. Duprat, au Marais, un pauvre enfant de huit ans, arrivé en France depuis peu de mois, et que ses camarades ont tourmenté les premiers jours, à cause de son costume étranger. Il porte la soubreveste, le large pantalon et la toque écarlate, qui distinguent les Grecs de l'Archipel. Son naissant courage et sa résistance à toute attaque ont bientôt désarmé ses camarades; mais le pauvre exilé s'accoutume peu encore à notre climat. Il parle avec regret de son pays; il appelle souvent sa mère, et il raconte quelquefois avec terreur des scènes de combat et d'incendie. Il les raconte toujours en grec; il n'a pas encore traduit dans une langue nouvelle les premières images qui se sont gravées dans son imagination. C'est M. Piscatori qui l'a amené de Missolunghi où il lui avait été confié, et c'est le comité grec qui le fait élever à ses frais. Cet enfant ne voit jamais une mère venir embrasser un de ses camarades et le faire sortir pour quelques heures, sans verser de nouvelles larmes. Une dame à qui on racontait ces détails, s'est transportée hier à sa pension, elle l'a comblé de caresses presque aussi douces que si elles eussent été maternelles, et elle a obtenu la permission de le garder tout un jour à l'*Abbaye-aux-Bois.* Cet enfant est le fils de Canaris; et la dame, est-il besoin de la nommer? On remarque seulement que le Candiote qui disait ordinairement de chaque femme qu'on lui montrait, que *sa mère était quatre-vingts fois plus belle*, a singulièrement diminué le terme de la comparaison.

Cet enfant s'appelle Thémistocle.

PAUSANIAS *.



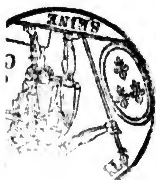
Le héros de Platée avait trahi sa gloire.
Malheureux! il osait, oubliant sa victoire,
Implorer de Xerxès un trône avec des fers :
Le ciel l'abandonnait au courroux des enfers.
Et déjà d'un œil sûr le vigilant Ephore
Suivait ses noirs complots par-delà le Bosphore :
Car sa mollesse impie et son royal orgueil
Bravaient le grand Lycurgue en son lointain cercueil **.
Au vil éclat de l'or accoutumant sa vue,
Il entourait ses pas d'une pompe inconnue;
Quand l'ardent Sirius brûlait le moissonneur,
De l'ombrage et des eaux il cherchait la fraîcheur :
Même on parlait encor de farouches caprices,
D'esclaves égorgés, peut-être ses complices;
Mais de leur sang impur la trace était sans voix
Pour accuser le fils et des dieux et des rois.
Du satrape nouveau l'arrogante puissance
Lassa pourtant des Grecs la libre obéissance;
Et Sparte, en abdiquant sa longue autorité,

* Ce morceau, dont le sujet est si éminemment classique, est emprunté à un jeune poëte de l'école moderne. Son recueil, qui paraît aujourd'hui même, est intitulé : *Inspirations poétiques*. C'est déjà le louer que d'en extraire ce fragment.

** On sait que Lycurgue alla mourir loin de Sparte, après avoir fait jurer à ses concitoyens d'observer ses lois jusqu'à son retour.

Rappela dans son sein ce vainqueur irrité.
Hélas ! qui n'eût alors frémi de reconnaître
Sous les riches habits, honteux orgueil d'un traître,
Cet homme qui jadis fier de ses hauts destins,
Noblement des vaincus insultait les festins?
Prodigue des détours d'une vaine éloquence,
Lui-même il célébrait sa gloire, sa vaillance;
Mais à leur souvenir tous les cœurs étaient sourds :
Un froid monosyllabe arrêtait ses discours.
Enfin son crime éclate : ô justice suprême !
Sur les bords de Ténare, au pied des autels même
Où l'humide nocher vient acquitter ses vœux,
Sparte invisible entend ses coupables aveux.
Le remords inquiet à son âme ulcérée
Montre aussitôt Thémis de son sang altérée ·
Il fuit l'ardent courroux du peuple souverain,
Et Pallas l'a reçu dans son temple d'airain.

Une foule indignée à flots pressés assiége
Cet asile sacré qui sauve un sacrilége.
Tout-à-coup elle s'ouvre : aux yeux du criminel
Paraît sa propre mère, et d'un pas solennel
Elle vient sur le seuil déposer une pierre;
Puis, regardant son fils sans pitié, sans colère,
Calme comme le Sort, calme comme la loi,
« Qu'un mur s'élève ici ; vous tous, imitez-moi. »
Elle dit et s'éloigne, et déjà tout s'écarte,
Car elle a fait frémir l'inexorable Sparte.
Le captif peut soudain s'enfuir loin de ces lieux :
Il s'élance, il recule.... En vain devant ses yeux
Librement se prolonge une immense étendue ;
En vain le doux printemps veut inviter sa vue ;
En vain le soleil luit dans un riant azur :
La pierre reste seule, et seule elle est un mur,



Un mur qui de la vie à jamais le sépare.
L'infortuné succombe, et sa raison s'égare.
Mais la faim dévorante aux horreurs de son sort
Vient ajouter l'horreur d'une éternelle mort.
Oh ! qu'alors son œil fixe avidement contemple
La racine qui sort des vieux degrés du temple!
Il étend de bien loin son bras pour l'arracher;
Et puis se roidissant et n'osant approcher,
Il s'assied; mais soudain sa force l'abandonne :
Il se traîne, il s'écrie : « O ma mère ! oh ! pardonne!
» Moi, j'ai sauvé la Grèce, et j'ai faim, et je meurs ! »
Les dieux (dirai-je, hélas! ou clémens, ou vengeurs?)
Ont enfin entendu sa lamentable plainte :
La foudre en traits de feu perce la voûte sainte,
Éclate, et lance aux pieds du terrible Minos
Celui qui fut un traître et qui fut un héros.

Le comte GASPARD DE PONS.

De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développemens, *par* M. B. Constant *.

Cet ouvrage si recherché, si remarquable par le sujet et par le nom de l'auteur, par le caractère germanique, presque nouveau pour nous, du système religieux ; par le développement d'une érudition très-vaste, enfin par le vague et la subtilité d'un langage toujours pur, brillant et sonore, ce traité doit avoir quatre volumes. Nous commençons à soupçonner qu'il en aura un plus grand nombre, parce que l'auteur aime à s'enfoncer en d'énormes controverses littéraires, mythologiques, historiques et critiques, dont ses lecteurs n'aperçoivent peut-être pas comme lui toute la nécessité.

Dans le premier volume, il a exposé sa philosophie et sa théologie, sa manière spéciale d'apprécier toutes les religions, et une histoire nouvelle du fétichisme ou des premières lueurs de culte et de sacerdoce qu'on peut observer chez les sauvages.

Dans le tome suivant, il décrit la religion des peuples sortis de l'état sauvage, et il continue son histoire du pouvoir sacerdotal, considéré sous l'ancien polythéisme comme obstacle funeste à la liberté et au perfectionnement civil et religieux. Il trouve cet obstacle chez tous les anciens, excepté chez les Grecs, et

* Tome II, in-8°. 1825.

il consacre un livre entier pour expliquer ce grand phénomène exceptionnel, pour montrer combien il est *heureux, cent fois heureux pour la race humaine*, que les Grecs se soient affranchis du joug des prêtres, conservant seuls cette *liberté d'intelligence qui permet à l'ame les élans les plus sublimes*, et à l'esprit *ses plus nobles développemens ;* il ajoute : Si *tous les peuples éclairés ont pu s'élever au point de comprendre et d'embrasser le christianisme, c'est*, humainement parlant, *que les Grecs*, par leur propre énergie, restant libres du joug sacerdotal, ont su conserver la vie de la pensée et la force morale; c'est que Platon avait préparé les esprits à recevoir le théisme épuré par le divin auteur de la religion chrétienne, et à résister aux tentatives violentes et obstinées des Juifs convertis qui prétendaient faire rétrograder la nouvelle religion jusqu'au judaïsme dominé par les prêtres.

Le tome troisième contiendra, 1° un exposé complet des dogmes et des rites qui entraient dans les religions sacerdotales de l'antiquité; 2° un examen particulier de l'authenticité des épopées homériques, *question*, nous dit l'auteur, *de la plus haute importance* littéraire et philosophique, parce que *de sa décision dépend tout le système qu'il faut adopter sur la marche de l'esprit humain*, et que c'est *l'histoire entière* de notre *espèce ;* il sera établi que la *mythologie de l'Iliade* est *vraiment homérique*, mais que *l'Odyssée* n'est ni du même auteur, ni de la même époque, et qu'elle contient une interpolation très-notable relative aux ministres du culte.

Enfin, le quatrième volume doit présenter l'histoire du plus haut degré d'harmonie et de pureté où est

arrivée la *première forme religieuse qui se soit présentée à l'intelligence humaine*.

Tel est le canevas de ce grand ouvrage, où M. B. Constant a regretté de n'avoir pas à la fois publié tout son travail, afin de mieux prévenir les attaques d'une *orthodoxie ombrageuse et sévère*, à propos d'un livre dont *les incrédules lui savent le plus mauvais gré*, parce qu'il a réfuté leurs attaques et n'a pas dépeint la religion comme *source de tous les maux*, ni la divinité comme une *laborieuse création de l'imposture*. Mais il ne veut ni taire une vérité, ni se courber devant une erreur : c'est ce qu'il a déclaré par une lettre publiée en 1824 dans la *Revue Européenne*, n. 2, à l'occasion de son premier volume. Nous croyons avec lui que tous les hommes impartiaux qui auront lu attentivement son second tome, reconnaîtront que l'auteur ne mérite pas les soupçons dont il se plaint, ceux d'*athéisme*, de *panthéisme*, et même d'un *théiste* qui nierait la révélation chrétienne. Il sera toujours compté parmi les apologistes du christianisme, c'est-à-dire parmi ceux qui ont caractérisé avec le plus de savoir et réfuté avec le plus de vigueur, outre les sophismes particuliers de l'ultramontanisme, les attaques des incrédules les plus fameux de tout pays et de toute classe.

Son système ne satisfait point les catholiques ; mais l'auteur est connu pour *protestant;* il se proclame tel, il a le droit de le faire, et il doit l'avoir selon la raison, l'Évangile et la Charte ; son système peut encore ne pas convenir à la généralité des protestans, à ceux qui ont conservé la foi protestante du seizième et du dix-septième siècle, puisqu'il n'admet point, par

exemple, l'inspiration ni l'authenticité de bien des textes historiques de l'Ancien Testament; mais chacun, dans le protestantisme, peut régler et limiter sa foi par son jugement individuel. Au dix-huitième siècle, il s'est élevé, en diverses parties de l'Allemagne, une branche nouvelle de protestantisme qui fonde son christianisme sur un sentiment naturel. Et si l'auteur a écrit, tome I, page 140 : « La *nature de l'homme est la source unique de toutes les religions* et *de leurs modifications*; voici comme il s'est expliqué, t. II, p. 239, 247, 248 et 251 : « Dans notre opinion sur le judaïsme, il n'y a *rien qui nous sépare de la communion chrétienne à laquelle nous appartenons*. Nous *reconnaissons la révélation faite à Moïse*..... nous *reconnaissons la révélation chrétienne* *.... Notre jugement sur des *faits partiels* est *un hommage de plus* à la *divinité des deux religions accordées par le ciel au genre humain*. » Cependant il a dit, t. I : « Le sentiment intime est la révélation même ; » et t. II, p. 221 et 222 : « Ce que nous nommons *révélation, d'autres l'appellent sentiment intime*, etc., *peu nous importe* : toute lumière vient de Dieu.... la *révélation* est *partout où* il y a quelque chose de *vrai*, de *noble* et de *bon*. » En effet, cette doctrine est celle d'une branche nouvelle de protestantisme allemand, qu'on a souvent ap-

* Il convient, t. II, p. 486, qu'elle *n'est point perfectible, qu'elle est parfaite*. Que devient donc avec elle cette prétendue *perfectibilité perpétuelle et progressive* selon la civilisation, cette perfectibilité que l'auteur voit inséparable de toute *forme* de religion ? Je dis *forme*, car pour notre auteur, le christianisme même n'est que *forme* et non *religion*. (T. I, p. 125, 181 et 182.)

pelé simplement *religiosité*, *mouvement* vers le christianisme, ou *christianisme naturel.* Cette doctrine, j'ai dû la remarquer; je ne dois pas ici la combattre.

Dans notre annonce du premier volume, au *Mercure* de juin 1824, nous avons paru estimer l'opposition vigoureuse et généreuse de l'auteur à la doctrine de *l'intérêt bien entendu*, c'est-à-dire au fond *très-mal entendu*, puisqu'il n'y a, selon lui-même, d'intérêt *bien entendu* que celui d'être juste et fidèle à la loi de Dieu. Malgré ce témoignage d'estime dans lequel nous persistons, après avoir éclairci l'équivoque, nous croyons très-raisonnable et très-chrétienne* la célèbre condamnation de cet *amour pur* défendu à Rome par les jésuites, de ce quiétisme *qui fait lui seul sa vie extérieure et son culte extérieur* (t. I, p. 48); qui délaisse et la vertu d'*espérance* et l'amour de Dieu *comme récompense*, deux choses pourtant recommandées par les Écritures. Cet amour pur serait commode pour les cœurs tendres et pour ces hauts esprits qui, afin de perfectionner le *sentiment* religieux ou sa *forme*, ne

* Il faut savoir que de l'orient à l'occident de l'Asie, et en Égypte comme en Espagne, en Italie, en France, etc., le détachement absolu des œuvres et du culte et de la récompense a produit les plus honteux désordres, cachés, dans l'Inde, sous le nom d'*union à Dieu*, chez les Musulmans sous le nom de *soufisme*, et en Europe sous celui de *molinosisme* (*Voy.* mon Analyse de l'*Oupnek' hat.* In-8°, Paris, 1823, chez Dondey-Dupré, p. 96 et 97. *Voy.* les ouvrages de Bossuet sur le quiétisme, et le trop fameux volume sur la vie de l'évêque Ricci, imprimé à Bruxelles en 1825.) M. B. Constant a pu, sur ce sujet, se ranger de l'avis de Fénélon, improuvé par les catholiques, sans donner lieu d'attaquer le moindrement la pureté de ses vues.

voudraient souffrir ni prêtres ni églises. Il est vrai que l'auteur a dit trop légèrement, t. I, p. 58, 59 et 60, que la forme qu'il appelle aussi religion chrétienne *ne veut point de sacerdoce, de temples ni d'autels*, ni etc.; il est vrai qu'il a dit en son article christianisme, t. VI de l'*Encyclopédie nouvelle*, que l'autorité voyait dans les premiers chrétiens des hommes qui ne voulaient point de culte extérieur; mais il a déclaré, t. II, p. 659 et 660, qu'il *ne veut point l'absence de tout sacerdoce;* que la *société de religion* est *convenable* aussitôt qu'on sort du fétichisme, et que le *christianisme a des rites extérieurs;* il a proclamé l'utilité d'un ministère d'amour et de paix, et *les exemples* de cette utilité, il les trouve dans la communion qui est la sienne, et *dans les autres communions chrétiennes.*

Mais est-il, selon lui, bien sage de se fier aux *raisonnemens* qu'il fait là-dessus, et même sur tout autre point? Il ne saurait le vouloir, puisqu'à son avis (t. I, p. 73—79), en fait de religion, il faut rejeter non-seulement l'*autorité de la parole et du témoignage*, mais aussi le RAISONNEMENT, parce qu'il *ne conduit qu'au doute, et que la logique fournit des syllogismes insolubles pour et contre toutes les questions.* Cependant, il avait dit, p. 44 du même tome, que *la logique est un besoin de l'esprit, comme un besoin de l'ame*, ce qui élèverait *la logique* à la hauteur même du *sentiment religieux;* enfin, dans son ouvrage, malgré le mépris qu'il fait du raisonnement, il se flatte assez souvent d'avoir *prouvé*, d'avoir *démontré* ses assertions de tout genre, sur des objets qui ne sont point matériels.

Ceci nous conduit à examiner en finissant, si le sen-

timent qu'il vante comme *notre guide le plus sûr et la révélation même*, il convient de s'y fier plus qu'au raisonnement et à l'autorité de la parole et du témoignage. Vous allez voir, toujours d'après notre auteur, par *la nature du sentiment religieux* qu'il invoque, et par *les résultats* de ce même sentiment, combien c'est un guide peu digne de confiance, combien il importe d'y joindre *la logique*, et même l'*autorité* de la révélation divine promise au commencement de notre histoire, selon les juifs et les chrétiens, cette révélation que Socrate paraît avoir désirée et prévue par instinct, et que le philosophe Confucius semblerait avoir annoncée par tradition quatre siècles avant J.-C.

Dans sa nature, le *sentiment religieux*, selon M. B. Constant, *est une faculté, un besoin, un désir de recevoir des communications merveilleuses, de se mettre en rapport avec la nature, autrement avec ses forces inconnues.* C'est une *faculté de l'ame d'être exaltée, subjuguée en sens contraire de ses intérêts* (sans doute mal entendus); c'est aussi *l'instinct*, c'est *la conscience, nous avertissant du rapport des forces de la nature avec nous;* c'est un *avis* de notre *cœur;* c'est un *mouvement*, *c'est une émotion naturelle, involontaire, universelle, indéfinissable* et *inexplicable;* c'est enfin, suivant un texte de lord Byron, indiqué par M. B. Constant (t. 1, p. 142), c'est la méditation du spectacle du ciel et de la terre, qui nous détachant de l'égoïsme et nous dépouillant avant le temps, de notre enveloppe terrestre, *plonge notre ame dans le grand abîme.*

Si tout cela vous semblait vague, et un *je ne sais quoi*, une idée obscure pour des Français, écoutez le

reste (p. 80, 361 et suiv. du t. 1), et jugez *le sentiment* isolé dont il s'agit, jugez-le d'après ses résultats. Il *mène* les sauvages *au fétichisme*, à la sorcellerie, aux sacrifices humains; il *mène* l'homme civilisé non juif ni chrétien, *aux superstitions; mais ces superstitions sont-elles donc si funestes?... sachons-leur gré d'embellir des plages sombres*, comme le grand abîme de lord Byron, et hâtons-nous de convenir qu'il y a ici *un bien relatif qui excède le mal; le mal n'est jamais dans ce qui est naturel; le véritable bien, c'est la proportion* (avec les temps, avec chaque époque de civilisation). Enfin, l'auteur ne dissimule pas que *le sentiment* conduit à des formes qui sont des dissolutions honteuses, des crimes horribles, à des *formes* qu'il appelle avec raison *abominables, intolérantes, oppressives, sanguinaires;* mais c'est la faute des prêtres surtout, et des formes; ce n'est pas celle du sentiment qui est toujours *le fond.* Il faut se ressouvenir que toutes les religions ne sont que *des formes;* le christianisme dans ses dogmes, sa morale, ses rites et sa discipline la plus générale, n'est vraiment qu'*une forme;* il a cela de commun avec tous les systèmes de polythéisme, de superstitions et de dissolutions religieuses les plus délirantes. Maintenant, lecteurs, voyez et jugez; *éprouvez tout*, dit Saint-Paul, *et retenez ce qui est bon;* à notre avis, il y a certainement de très-bonnes choses accessoires dans le système vicieux au fond de M. B. Constant.

LANJUINAIS.

Congrès de Chatillon, *extrait d'un essai historique sur le règne de Napoléon; par* Pons de l'Hérault.

Napoléon est un nouvel et mémorable exemple de cette triste vérité: Que l'homme tombé du pouvoir doit s'attendre à un débordement de haines, de déclamations et d'outrages. Je l'ai vu indignement insulté le lendemain de sa chute par des hommes qui avaient encore touché la veille le salaire de leurs éloges accoutumés. Ginguené connaissait bien ces hommes, lorsque sollicité de prendre la plume contre l'empereur qui l'avait méconnu, il répondit: « Laissez faire ceux qui l'ont loué. » Effectivement, ils ont justifié, par un concert de fureurs dont les étrangers eux-mêmes furent scandalisés, l'opinion de l'écrivain qui leur donnait un si noble exemple de respect pour soi-même; il faut avouer que toutes les passions, déclarées alors contre le restaurateur de la royauté chancelante avant lui en Europe, n'étaient pas viles; il y en avait même de généreuses; celles-ci gardaient de la pudeur jusque dans les reproches les plus sévères; elles ne diffamaient pas Napoléon; elles n'en faisaient pas un monstre de tyrannie; elles l'accusaient de n'avoir pas consacré son génie et son ascendant à fonder la liberté qui eût à jamais préservé la patrie d'une invasion étrangère. Cette accusation était juste et sans réponse possible; mais au nombre de toutes celles que tant de déclamateurs soldés ou non soldés accumulaient sur Napoléon, il était des erreurs qui avaient pris beaucoup de con-

sistance, et que le jour de la vérité a détruites sans retour. Ainsi, grâce à des mensonges accrédités, on pensait que Napoléon avait presque toujours été l'aggresseur dans la guerre. Eh bien! consultez les monumens diplomatiques que chaque jour nous révèle ; ils attestent qu'il n'a fait souvent que se défendre et voler au-devant d'une attaque ouverte ou près d'éclore. On représentait encore sa politique comme aussi perfide que sa force était violente; aujourd'hui l'histoire contemporaine nous apprend que les cabinets étrangers ont été presque tous sans foi envers lui; au moment même où telle puissance lui jurait amitié dans un traité solennel de paix et d'alliance, elle contractait ailleurs des engagemens secrets qui n'ont été, pendant quinze ans, qu'une conjuration permanente contre la France et contre lui. Après l'abdication de 1814, les censeurs de Napoléon lui reprochèrent de même avec beaucoup d'amertume comme une faute impardonnable envers la France et envers lui-même de n'avoir pas voulu la paix au congrès de Châtillon; ce nouveau grief va disparaître encore, grâce à M. Pons qui se présente armé des faits les plus incontestables pour justifier l'empereur avec les seules armes de la vérité.

La coalition trompait toute l'Europe, en annonçant des intentions pacifiques et modérées, à l'issue de la campagne de 1813; les trois puissances qui avaient partagé la Pologne avec tant de scandale, ne voulaient point rétablir l'équilibre de l'Europe qu'elles seules avaient rompu; elles ne voulaient pas, comme elles affectaient de le proclamer, la France *grande*, *forte*, *heureuse*, capable de maintenir cet équilibre

pour lequel on affectait un respect hypocrite; leur but était de l'affaiblir, de la dépouiller, de la réduire à un rang secondaire. Pour justifier les bonnes intentions dont on faisait parade, il aurait fallu, puisqu'on la forçait de rentrer dans ses anciennes limites, rétablir la Pologne que l'on avait déchirée par lambeaux, et rendre à leurs anciens possesseurs les conquêtes que nous avions faites; mais on ne cherchait qu'à se les approprier comme nous l'avons vu. On n'a juré la ruine de Napoléon que pour hériter de ses dépouilles, et usurper après lui l'empire absolu. Les chefs de cette entreprise se seraient bien gardés de découvrir ces intentions hostiles, avides et ambitieuses à l'Europe et à la France; l'une n'aurait pas prêté ses secours à de pareils desseins, et l'autre se serait soulevée tout entière pour les refouler dans la pensée de leurs auteurs. Mais n'oublions pas qu'il s'agit de prouver que les vœux, les désirs, les efforts de génie, les exploits, la politique de Napoléon, n'ont eu alors pour but que de sauver la France par des prodiges de gloire unis au courage des sacrifices.

Ici un ministre d'un caractère honorable, qu'on n'a jamais accusé d'avoir oublié son ancien dévouement et renié un grand homme, va peut-être s'alarmer, mais comme ses intentions sont toujours respectées par l'auteur dont je répète les paroles, ma conscience ne saurait avoir ces scrupules, que l'on doit concevoir lorsqu'on s'expose à répéter des assertions qui attaquent l'honneur et le caractère moral d'un citoyen. L'ombre même de la calomnie me fait tellement peur, que j'aimerais mieux cent fois en être la victime que l'écho. Si M. Pons a raison, Napoléon sera justifié aux dépens

de son plénipotentiaire, mais ce dernier ne restera convaincu que d'une erreur, et l'erreur est un attribut de l'esprit humain; écoutons M. Pons.

Au retour de M. le baron de Saint-Aignan, ministre de France à la cour de Weimar, prisonnier par la plus insigne violation du droit des gens, et renvoyé à Paris avec les conditions que l'on voulait imposer à la nation française, Napoléon, en demandant l'ouverture d'un congrès à Manheim, adhérait, dès le 16 novembre, aux propositions de la coalition, qu'il avait connues le 15, et choisissait pour ministre des relations extérieures M. de Vicence, désigné, disait-on, par les ministres des grandes puissances comme l'*homme de la paix*, *l'homme unique de la paix*. En même temps il traitait avec le pape et rendait le trône et la liberté à Ferdinand VII : mais le 10 décembre suivant les puissances alliées ne voulaient déjà plus négocier sur les bases proposées par elles-mêmes. L'empereur Napoléon envoie au quartier-général des monarques ennemis le duc de Vicence; mais, dit M. Pons, le ministre qu'on avait presque demandé pour négociateur est arrêté aux avant-postes, sans pouvoir seulement obtenir des passe-ports pour traverser les armées belligérantes. Un temps considérable s'écoule; la France est envahie; voilà les préludes du congrès de Châtillon!

Le duc de Vicence arrive le premier, et quinze jours avant les autres plénipotentiaires; ils sont enfin réunis à Châtillon; mais on ne trouve parmi eux aucun représentant des puissances du second ordre; apparemment elles ne méritaient pas de compter pour quelque chose dans les négociations où l'on allait décider du sort de l'Europe. Mais voici d'autres sujets d'étonne-

ment : le ministre russe n'a point reçu ses instructions ; d'un autre côté l'Angleterre ne veut point de discussion sur le Code maritime ; elle domine évidemment au congrès ; il fallait de suite s'emparer d'elle en la désintéressant ; dès la première séance ce but était clairement indiqué au plénipotentiaire français, mais il ne l'aperçoit pas, et laisse échapper la plus précieuse occasion de briser ce premier anneau de la chaîne dont tous les autres anneaux dépendent.

A la seconde conférence, la coalition, qui à Francfort proposait pour principe que la France conservât ses barrières naturelles, c'est-à-dire le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, exige maintenant qu'elle rentre dans les limites qu'elle avait avant la révolution. Dans ce moment la fortune sourit à nos armes ; les manœuvres de l'ennemi, après les sanglantes affaires de Brienne et de la Rothière, semblent promettre à Napoléon qu'il touche au moment désiré de pouvoir attaquer séparément Blucher de Schwartzemberg, mais il ne veut pas abandonner les destinées de la patrie au hasard d'une bataille, et pour obtenir la paix, objet de tous ses vœux, il investit son plénipotentiaire au congrès de pouvoirs illimités ! L'empereur disait par l'organe du ministre secrétaire d'État au duc de Vicence « *qu'il lui donnait carte blanche, pour préserver la capitale et éviter une grande bataille où étaient les espérances de la nation.* » La lettre écrite le 5 février fut remise le 6 au duc de Vicence ; une autre lettre du 17, qui révoquait les pouvoirs illimités, ne parvint à ce plénipotentiaire que le 21 ; ainsi donc il a eu pendant quatorze jours entiers carte blanche pour conclure la paix ; pourquoi ne l'a-t-il pas faite ? voilà l'objection de

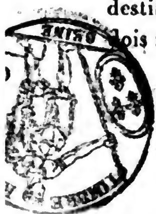
M. Pons dans toute sa force; elle semble demander une réponse catégorique.

A la vérité, dans cette conférence l'ambassadeur russe déclara que son maître désirait la suspension des séances. Mais M. Pons croit pouvoir attribuer cette étrange et brusque détermination à une démarche de M. de Vicence qui, de son propre mouvement, s'avisa de confier à M. de Metternich *qu'il se proposait de demander aux plénipotentiaires des cours alliées, si la France consentant à rentrer dans ses anciennes limites, obtiendrait immédiatement un armistice; la confidence est du 9 février: la suspension des conférences est du* 10. On a pourtant publié que la confidence avait été faite après la suspension, assertion qui est démentie par une lettre même du plénipotentiaire. Le rapprochement que nous venons de citer n'est pas sans doute dénué de quelque force, il a frappé M. de Vicence au moment même de l'événement, et depuis ce ministre a dû reconnaître que sa confidence, dont *il était loin de prévoir les suites*, avait eu un résultat funeste. M. Pons propose ici un autre argument aux plénipotentiaires de Napoléon. Pourquoi M. le duc de Vicence a-t-il refusé le 7 février la paix proposée, aux conditions qu'il demandait le 9, dans le dessein d'obtenir un simple armistice? Pourquoi? Parce qu'effrayé de la responsabilité d'un refus qui pouvait tout perdre, il voulait réparer sa faute, et malheureusement il en commit une plus grave en donnant aux ennemis le secret de notre politique et la mesure de ce qu'ils pouvaient exiger. Aussi M. Pons appelle-t-il la confidence à M. de Metternich un malheur.

Cependant, malgré leur mauvaise foi évidente, les

alliés, en déclarant qu'ils ne pouvaient pas demander moins que *ce qu'on avait offert*, c'est-à-dire, la *rentrée dans les limites de la France avant la révolution*, proposaient encore des conditions de paix; pourquoi M. de Vicence, investi de pouvoirs illimités, repousse-t-il une seconde fois le moyen qu'on lui présente d'attacher son nom à la pacification de l'Europe !... nous ne sommes qu'au 17 février, ses pouvoirs illimités existent, sa carte blanche n'est pas supprimée, il reste le maître absolu de la paix et de la guerre. Telle est la nouvelle objection de M. Pons; telles sont aussi ses expressions.

J'ai du plaisir à répéter ici que M. Pons ne laisse pas même entrevoir la pensée d'élever le plus léger soupçon sur la loyauté de M. de Vicence, il rappelle à tout moment toutes les entraves que les autres plénipotentiaires mettaient à la conclusion de la paix; mais il croit que, soit pendant la durée de ses pouvoirs illimités, soit après leur révocation, M. de Vicence au lieu d'enlever cette paix par une habile et prompte résolution, a fourni lui-même des moyens dilatoires à l'ennemi par des propositions étranges et quelquefois en opposition directe avec les ordres positifs de son gouvernement. Suivant notre auteur, Napoléon a tout fait pour la paix, et n'a refusé aucune concession au grand intérêt de l'indépendance nationale, et si M. de Vicence n'a point signé la paix, c'est qu'il n'a pas voulu le faire; sans doute les motifs de cette conduite étaient généreux; mais ils n'en ont pas moins fait une cruelle illusion aux lumières du ministre qui tenait alors les destinées de la France dans ses mains. Cependant je dois rappeler ici un grand argument qui milite en fa-



veur de M. le duc de Vicence; Napoléon a survécu longtemps au congrès de Châtillon, et il n'a pas élevé de plainte ou montré de soupçons sur la conduite de son ministre.

Quant à la conduite des alliés soit au bord du Rhin, soit à Francfort ou à Châtillon, M. Pons prouve sans réplique qu'ils n'ont respecté envers Napoléon aucun principe, qu'ils lui avaient déclaré une guerre à mort, et qu'ils avaient résolu de le renverser pour abattre la fortune de la France et briser en un jour tous les traités qu'ils avaient contractés avec l'homme qui avait relevé des empires et donné des couronnes.

L'ouvrage de M. Pons intéresse la mémoire d'un grand homme et l'honneur national; il sera lu avec avidité, parce qu'au mérite d'une discussion lumineuse et d'une argumentation forte, il unit un ton de candeur et de modération qui annonce un ami de la vérité. On doit vivement presser l'auteur de nous faire d'autres révélations, il doit en exister de précieuses dans ses souvenirs.

P.-F. TISSOT.

MOEURS CONTEMPORAINES.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Combien de mendians plus pauvres mille fois et plus misérables que celui qui tend aux passans une main suppliante! mendians sans pudeur, gueux volontaires, qui, du sein de l'opulence, se prosternent devant les titres et les faveurs. Ils croient encore dans leur faste manquer du nécessaire, s'ils n'accumulent sur leurs têtes toutes les charges et toutes les dignités. Ils dérobent à l'homme de bien son salaire, et privent de sa récompense la vertu même. Rendez-vous à leurs supplications, faites à leur vanité l'aumône, vous les verrez retirant d'abord une main, présenter l'autre aussitôt. Ils ne sont jamais contens, la grâce qui suit une première grâce n'arrive jamais assez vite. On les menace, ils sourient; on les chasse, ils se retournent; on leur pousse la porte, ils heurtent de nouveau. Il faudrait les battre, et les battre au sang; encore diraient-ils, *frappe*, *mais accorde !* Ils tiennent comme cernés la cour et ses avenues, les palais des ministres, l'Église et l'autel; ils viennent vêtus de pourpre et chamarrés d'or solliciter la part de la veuve et de l'orphelin. La mendicité en haillons n'enfanta jamais de pareilles lâchetés. Banqueroutiers, voleurs, espions, vous pouvez sans trop de déguisement vous placer sur les rangs;

il y a pour l'infamie un moyen sûr de tout obtenir : Alisse vous l'enseignera. L'hypocrisie n'est plus aujourd'hui qu'un masque tombé que l'on porte plus à l'aise, et sous lequel on s'embarrasse peu d'être reconnu.

Théodote n'a de vocation que pour le métier de traitant, il a donné la préférence à une recette générale sur un office de cour, sur une préfecture, sur un régiment ; et cependant Théodote, qui veut s'enrichir, ne voudrait pas déroger à l'aristocratique grandeur de ses ancêtres. Pour éviter donc toute honte et tout scandale, il a fait entre ses noms un adroit divorce : du nom de famille, toujours moins connu, il signe les bordereaux et la correspondance financière ; il réserve à la cour et pour un certain monde son nom féodal. La maison, dont il a fait choix, bâtie sur deux rues différentes, offre d'ailleurs deux issues commodes. Du côté le moins apparent, sur la porte de derrière, on lit, d'une écriture coulée, *Bureaux du Receveur général* ; puis sur la belle façade, en grandes lettres d'or, HOTEL DU COMTE DE ***. Mais Théodote ne se borne point à ces sages précautions, il est inutile de dire que toutes ses pensées et ses doctrines sont également à double, que toutes ses opinions ont aussi deux portes. Théodote se montrera toujours ce qu'il faut qu'il soit, non pour être homme de bien, mais pour avancer sa fortune.

Demandez maintenant à Pallide s'il a émigré? *Naturellement!* vous dira-t-il ; et, par ce seul mot, il faut entendre qu'un homme de qualité ne pouvait s'en dispenser. Mais au retour de votre exil vous faisiez, si je

ne me trompe, Pallide, une cour assidue au consul? *Naturellement!* Ne l'avez-vous pas salué du nom de César, et ne chantiez-vous pas comme les autres, le *Salvum fac imperatorem?* A quoi Pallide indigné répond qu'il a chanté constamment *fac regem.* C'était donc bien bas, Pallide? *Naturellement!* Et la boîte, Pallide, dont vous fit présent Napoléon! Vous en avez brisé la miniature, vous avez foulé aux pieds l'image de l'*usurpateur!* Mais les diamans qui l'entouraient, ne trouvâtes-vous pas qu'ils étaient bons à conserver? *Oh naturellement!* Votre confession, Pallide, est celle de bien des gens; on ne saurait trahir plus *naturellement* sa conscience et l'honneur.

Depuis que Doris s'est enrôlé dans la noblesse, chacun peut à son gré se croire gentilhomme et chevalier, c'est pour toute roture une amnistie solennelle. Vainement éclaterez-vous contre l'aveugle faveur qui le fit naguère baron ou marquis. Doris prête à usure! c'est à l'État désormais qu'il prêtera. Mais il s'est, dit-on, trompé de signature! distraction ministérielle. Mais il passe pour avoir fait à Toulon un voyage sur les vaisseaux du roi! eh bien! dans ses armoiries nous mettrons une rame. Gens de bonne volonté, qui distribuez si largement des patentes de seize quartiers, et qui voulez nous faire tous comtes et marquis, le privilége, dites-moi, conspire-t-il aussi contre lui-même? prétendrait-il faire plus aujourd'hui pour l'égalité que ne fit autrefois la hache révolutionnaire? Tout au moins ne comblez pas l'intervalle qui sépare les fripons des gens de bien! laissez subsister l'inégalité sainte que mit de tout temps entre eux la vertu: faites-en deux classes d'hommes bien distinctes; vous

accorderez ensuite vos grâces et vos faveurs à celle qu'il vous plaira d'anoblir.

Lorsqu'on a pris le parti de rompre avec une terre coupable, il ne faudrait pas ressembler tant à ceux dont on a maudit les crimes et les excès. Nous faudra-t-il tenir compte à Narcisse des mauvais jours de son exil, lui qui n'a fui la France que pour échapper à d'importuns créanciers? Narcisse peut émigrer une seconde fois, et quitter sans trop de regret sa femme et ses enfans : il retrouvera en Allemagne d'autres enfans et une autre femme légitime. Que de gens en cette affaire ont eu la mémoire courte! Je ne parle pas seulement de Narcisse; mais je veux aussi nommer Dorfeuil, qui, de son hôte généreux épousant la fille et dévorant la fortune, ne se souvenait plus à Amsterdam, qu'il avait un ménage en France. Si je ne me trompe, le cas est pendable. Or, je ne voudrais pas qu'un défenseur de la bonne cause, tout de feu maintenant pour Montrouge et les jésuites, eût à se reprocher de ces insolites oublis; je ne voudrais pas qu'on pût lui dire, ici tu as mérité le fouet, là la potence. Courage Narcisse! courage Dorfeuil! la faute est légère, si vous n'êtes jansénistes ou philosophes. Louez maintenant en vos écrits les mœurs et la religion, louez surtout les fils de Loyola : c'est par eux que sont effacés les vieux péchés, et qu'on reçoit en pénitence dignités, pensions et honneurs.

Que n'a point entrepris Bérulle pour rétablir en France les bonnes doctrines? D'abord il ouvrit aux ennemis les portes de l'empire, et fit passer au camp des alliés les provisions de notre armée. Il appelle sur la tête de nos soldats une colère qui ne fut jamais

dans l'ame du prince ; il brigue, il sollicite hautement la triste et cruelle fonction de les condamner. Et ce serait encore pour Bérulle de faibles exploits s'il ne frappait d'anathême la philosophie, s'il ne tenait registre des confessions et des communions, et ne préludait déjà à la bénigne sollicitude du Saint-Office. La guerre éclate-t-elle avec les cortès, Bérulle aussitôt prêche la croisade. Il prend lui-même le bourdon, court vers Bayonne, se rend à la frontière, d'où il fait le voyage de Madrid comme autrefois il fit celui de Coblentz. Vite que du même coup l'on rende à la France les jésuites, à l'Espagne l'inquisition ; Bérulle n'a point d'autre dessein. Mais la campagne est longue et pénible, et Bérulle, épuisé de travaux et de fatigues, prend un congé pour revenir à Paris se faire enterrer. Quel sera le sort de sa veuve et de ses enfans? On ouvre le testament de Bérulle, et l'on y voit qu'après avoir légué la moitié de son bien à Zirphile la danseuse, il assure le reste aux révérends pères. Bérulle en échange aura des messes à Montrouge et un pas de deux à l'Opéra.

A. Dumesnil.

LE CLOCHER DE SAINT-MARC, *poëme, suivi d'une Ode sur la mort de Bonaparte et de divers fragmens;*

Par M. JULES LEFÈVRE *.

Nous allions publier un article sur cet ouvrage, quand nous avons reçu la lettre suivante. Nous ne ferons point à l'auteur l'injure de croire que sa modestie n'est qu'une vertu simulée. Il nous pardonnera de mettre nos lecteurs dans la confidence de son opinion sur lui-même, et de ne point priver ses rivaux d'une piquante émulation de sincérité.

Au Rédacteur. — 20 novembre 1825.

Vous êtes poëte, mon très-cher rédacteur; je le reconnaîtrais à vos attentions pour moi. C'est peu de *commander* un article bienveillant sur mon compte, vous me le soumettez, vous m'en envoyez les épreuves. Eh bien! mon ami, je les garde; vous ne les reverrez plus. Je ne puis supporter qu'on me vante à outrance; on ne me traiterait pas mieux si j'étais mort. Dieu merci, j'ai encore le malheur d'être vivant : déchirez donc ces feuillets flatteurs, et croyez-m'en, faites l'article vous-même. Sondez hardiment mes blessures; ne refusez pas de me faire du bien dans la crainte de me faire du mal. Soyez sévère, inflexible, impitoyable même, et si votre amitié a besoin d'un microscope pour voir mes défauts, adressez-vous à moi.

N'annoncez pas, comme on le fait pour tant

* Un vol. in-8°. Paris, Urbain Canel, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9, à la librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n° 10, et Ponthieu, Palais-Royal. Prix : 4 fr.

d'immortels anonymes, que le public attendait impatiemment de nouvelles preuves de *mon talent*. Le public à mon égard ne s'est jamais piqué d'impatience. Pourquoi lui attribuer une curiosité dont il ne se doute pas? Je vous assure qu'il était fort résigné à mon silence, beaucoup trop résigné. J'ai gémi de cette insouciante philosophie que je prendrais pour une vertu, si j'y étais moins intéressé ; mais c'est peu d'en gémir, il faut tâcher de la vaincre. Si vous voulez m'aider, n'attestez pas d'abord que mes vers sont *superbes* : cela est plus facile que de le prouver. Donnez plutôt à vos lecteurs le désir de me connaître, en indiquant la source de mes pensées. Dites que le poëme du Clocher de St.-Marc est un hymne au patriotisme et à la liberté, un hommage au dévouement d'un beau génie pour une cause plus belle encore. Il vous faudra des citations, car il en faut toujours. Alors, mon cher critique, ne choisissez pas ce qui vous paraît le plus élégant, choisissez ce qui vous paraît le plus généreux, une tirade sur l'égoïsme de l'Europe, la fin de ce discours à lord Byron, quand il s'embarque pour la Grèce :

Va mêler un grand nom à cette noble lutte,
Et nous, froids baladins et vils joueurs de flûte,
Tandis que nous loûrons ceux qui brisent leurs fers,
Homère en action, exécute tes vers :
Sois l'auteur des exploits qu'aurait chantés ta lyre,
Ou chante, en combattant, la cause qui l'inspire.
Va comme un autre Eschyle aux champs de Marathon,
Rafraîchir dans le sang les lauriers d'Apollon ;
Livre, tout palpitant de tes hymnes de gloire,
Ton aigle poétique au vol de la victoire,
Et que son bec, rougi du meurtre des vaincus,
Te rapporte, brûlante, une palme de plus.

L'usage exigerait un examen de ce passage: affranchissez-vous de cette routine trop souvent pernicieuse. Quand la critique s'attache à détailler des fautes, le lecteur devient minutieux comme elle et néglige une beauté pour chercher une tache. Une faute isolée n'est rien, un trait de plume en fait justice, mais une faute qui se renouvelle, parce qu'elle est dans le système du génie de l'auteur, voilà ce qu'il faut voir, ce qu'il faut attaquer. Si parmi les fleurs de nos jardins, vous apercevez une plante qui en dérange la symétrie, vous en êtes quitte pour l'arracher en passant. Si la plante indiscrète s'y trouve multipliée, n'en chercherez-vous pas la cause, et dans l'intérêt de l'avenir n'examinerez-vous pas la nature du sol pour en corriger la triste fécondité? Agissez de même. N'usez pas vos efforts à déraciner des erreurs, et réservez votre logique à combattre des vices qui tiennent de l'individu et non pas du hasard. Il n'est pas un auteur qui ne soit incorrect, mais on ne relève ses incorrections que quand l'homme est jugé. Jugez d'abord ce que je suis, vous aviserez plus tard au moyen de me perfectionner, si je puis l'être. Quoiqu'on ait répété dix mille fois que le style était l'homme, cela n'en est pas moins vrai. Ainsi vous n'avancerez pas maladroitement que mon style est toujours pur. Tant d'indulgence me serait nuisible et personne ne croirait à votre sincérité. L'avocat de mon choix ne doit pas mentir d'office. Exprimez-vous devant le public, comme au coin de notre feu, quand la pluie nous rassemble, et que nous n'avons rien de mieux à faire qu'à parler de nous. Songez qu'on ne soutient guère ceux qu'on exalte, qu'on ne les place bien haut que pour s'en débarrasser. Cette élévation

est une véritable chute. Comme Mongolfier qui se *précipitait dans les airs*, nous allons tomber dans les cieux.

Si l'auteur du Clocher de Saint-Marc n'était pas moi, il me semble que j'en parlerais ainsi : M. Lefèvre manque en général de simplicité et de naturel; c'est qu'il obéit à l'impulsion d'un esprit qui voit le but qu'il se propose, et qu'il n'a pas la force de l'atteindre. L'élan qu'il est obligé de prendre pour y parvenir, donne à sa marche quelque chose de brusque et d'inaccoutumé. Il est parfois étrange, exagéré, bizarre : c'est qu'incapable de rendre ce qu'il sent, il adopte une expression qui puisse faire sentir où il voulait aller. Cette apparence de vigueur est une véritable faiblesse. C'est le cachet d'une impuissance qui lutte contre elle-même, d'une défaite qui se déguise sous un air de victoire. Enfin il paraît trop énergique, parce qu'il ne l'est pas assez. M. Lefèvre n'a pas ce qu'on appelle de la manière : l'affectation est une condition de sa nature. Il est affecté, parce qu'il est né avec une force d'esprit inférieure à ses émotions. Je le comparerais à un sourd et muet, qui, furieux de ne pouvoir exprimer ce qu'il voit ou ce qu'il éprouve, se roulerait, comme dit Massillon, dans le cercle de sa colère, poussant des cris plaintifs ou lamentables. Quelques-uns dans le nombre pourraient, sans qu'il le sût, avoir l'éloquence de la douleur. Si vous trouvez ce portrait un peu trop ressemblant, je vous laisse le soin d'adoucir la ressemblance, sans en changer la physionomie.

Quant à l'ode sur la mort de Bonaparte, vous vous étonnerez sans doute que j'aie consacré à un monar-

que absolu quelques grains de l'encens que j'offre à la liberté. Cependant je ne me contredis pas. L'oppresseur est tombé, je rends hommage à son génie et rien qu'à son génie; je me tairais s'il était encore debout. A votre place je me souviendrais de ces deux strophes:

S'il attache la France au joug de l'héroïsme,
Courbé sous sa grandeur, j'en ai maudit le faix:
Mais je n'en rends pas moins justice à ses hauts faits,
J'admire le despote, et haïs son despotisme:
Semblable dans son règne à ces puissans Romains,
Qui promenaient partout leurs fers républicains,
Son souvenir est roi comme celui de Rome;
Et son nom dans le monde où son sceptre est brisé
Tient la place d'un peuple, et non pas d'un seul homme;
Voilà pourquoi je chante, et n'ai point accusé!

Oui j'ai voulu chanter un conquérant célèbre
Qui s'est absous du trône, en vivant détrôné.
S'il fût mort dans sa pourpre on nous eût ordonné
D'offrir à sa dépouille une oraison funèbre:
Mon ame inexorable eût retenu sa voix;
Même quand ils sont morts ne flattons pas les rois.
Jamais César heureux n'enflamma mon délire;
Parmi ses courtisans je n'allai point m'asseoir:
J'eus droit de confier son malheur à ma lyre,
Mais j'ai sur son cercueil brisé mon encensoir.

Ce ne sont pas celles que je préfère, mais elles sont dans la couleur d'indépendance que doit avoir le poëte. J'ai horreur des hymnes vendus ou qui demandent à l'être. Si le poëte devient jamais courtisan, il faut que ce soit de l'infortune. Il n'en aura que moins de rivaux. Cette ode serait meilleure si j'avais suivi vos conseils. C'était une belle idée que de représenter Bonaparte creusant pour ainsi dire un abîme autour des

monumens qu'il élevait, de mettre en regard de ses actions funestes l'immense bien qu'il aurait pu faire, de montrer que sa gloire stérile et personnelle fut la cause de sa chute, et que sa mission, aux yeux de l'avenir, sera d'avoir dégoûté les peuples d'une tyrannie même éclatante. Vous vous acquitterez mieux que moi d'une tâche si difficile : citez néanmoins nos deux strophes. Je tiens beaucoup plus à ce qu'on estime mes sentimens que mes vers. Si ces derniers ne valent rien, et je ne le crois pas entièrement puisque je les publie, ce ne sera pas la première fois qu'un bon arbre aura porté de mauvais fruits.

J'ai ouï dire qu'il y avait du charme dans les fragmens du poëme de Don Juan, qui est plus original que son nom. C'est une opinion que je partageais sans doute quand je les fis imprimer : mais, entre nous soit dit, ce sont des tableaux de genre, qui ne méritent pas d'occuper sérieusement l'attention. C'est une triste chose à présenter aux yeux qu'un homme qui change de perfidies aussi facilement que de parures. On dirait qu'à force d'aimer les femmes on finit par leur ressembler. On peut bien le penser, mais faut-il le dire ? N'en parlez pas.

Des élégies sont sans doute peu importantes ; mais cette passion qui influe sur toute l'existence, qui la fane et la décolore plus souvent qu'elle ne l'embellit, cette passion aussi variée que les êtres qui l'éprouvent, mérite bien qu'on s'arrête un instant sur des pages que l'on croit vraies. Je m'abuse peut-être ; mais je serais étonné qu'on n'y retrouvât rien de l'émotion qui les a dictées.

Qu'on n'interprète pas, en faveur des regrets,
Ces rides que l'ennui vient jeter sur mes traits !

Je subis, sans aimer, cette froide tristesse
Qu'une longue habitude en se brisant nous laisse,
Et d'un chagrin trop vif récemment échappé
La blessure survit au trait qui m'a frappé.
On ne recueille, hélas! d'une amitié profonde
Qu'un dégoût de bonheur qui détache du monde :
L'orage qui s'éloigne, en passant m'a flétri,
Et je sens bien qu'on meurt d'un mal qu'on a guéri.

Ces vers, sous le point de vue poétique, n'ont rien de remarquable ; mais manquent-ils de vérité ? n'y retrouvez-vous pas l'expression de ce sentiment pénible que nous laisse l'espérance quand on ne croit plus à ses promesses. Pensez-vous qu'on guérisse vraiment des blessures qui ont atteint le fond du cœur, et n'est-ce pas mourir que de survivre à ses illusions ? Aurais-je donc si mal dépeint ce que nous avons si bien senti ?

Cette lettre est longue, mon ami, longue comme une matinée d'automne à la campagne, quand le soleil qu'on attend ne veut pas se montrer, quand le brouillard cache à demi vos arbres effeuillés, quand la flamme du foyer semble s'échapper humide et froide des tisons noircis. Je ne vous ai pas dit pourtant la moitié de ce que je voulais vous dire. Tâchez de le deviner, et sans sortir du ton de l'élégie, ayez soin, si vous êtes bien rigoureux, que vos rigueurs soient comme celles d'une affection qui se cache sans se déguiser, et dont les réticences sont des aveux.

Jules Lefèvre.

Histoire de la Sardaigne ancienne et moderne, *considérée dans ses lois, sa topographie, ses productions et ses mœurs, avec cartes et figures; par* M. Mimaut, *ancien consul de France en Sardaigne* *.

« Les Patagons nous sont mieux connus que les » Sardes. Nous avons des relations satisfaisantes d'O- » taïti, des îles de la Société, des Amis et des Mar- » quises, mais nous ne savons guère ni ce qui se » passe, ni même ce qui s'est jamais passé dans une » île en vue des côtes d'Italie, et séparée par un dé- » troit de quelques lieues d'une autre île qui est un » département français. »

Ce passage, emprunté à l'introduction de l'histoire de la Sardaigne, exprime une vérité : aucune partie du monde civilisé n'est aussi peu connue, sous le rapport de l'histoire, des institutions, des produits naturels et des mœurs que cette île si voisine de nous. La Sardaigne, autrefois conquise par les Romains, comme nous l'apprennent quelques lignes de Tite-Live, devint, par sa florissante agriculture, un de leurs greniers d'abondance; tombée entre les mains des barbares avec le reste de l'Europe, envahie ou déchirée par les républiques italiennes du moyen âge, courbée pendant plusieurs siècles sous le sceptre de plomb de l'Espagne, appauvrie, dépeuplée, elle passa, au com-

* Deux volumes in-8°. Prix : 16 francs. Chez J.-J. Blaise, rue Férou, n° 24; et à la librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n° 10.

mencement du siècle dernier à la maison de Savoie, et lui conféra le titre et les honneurs de la royauté; voilà tout ce qu'on sait à peu près de ce pays, et il faut avoir fait presque des recherches, pour apprendre qu'il compte d'autres villes que Cagliari, sa capitale.

L'auteur, dans une introduction aussi judicieuse que piquante et pleine d'esprit, explique les raisons de cette ignorance universelle sur ce qui concerne l'existence politique ou sociale de la Sardaigne, et de l'obscurité qui a toujours enveloppé ses destinées, quoique dignes de fixer l'attention des hommes à diverses époques de son histoire.

Je m'étais demandé souvent, comme probablement tous ceux qui en ont fait la remarque, si la cause ne devait pas en être attribuée au peu d'intérêt historique qu'offraient ce petit peuple et ses annales. M. Mimaut nous prouve, dans son discours préliminaire, que nous étions dans l'erreur : il le prouve bien mieux par la lecture de son livre.

Jusqu'à lui, on ne pouvait puiser quelques notions imparfaites de la Sardaigne que dans un petit nombre d'ouvrages incomplets, erronés, remplis d'exagérations ou de mensonges ridicules, et dans de gros in-folio latins que leur masse et l'ennui rendaient inabordables. Les écrivains nationaux, car il y en a bien eu quelques-uns, sont si peu d'accord entre eux dans leurs relations des circonstances les plus ordinaires et des faits journaliers, que tout devient matière à contestation et à dispute. Ils épuisent dans leur polémique acerbe le dictionnaire des aménités littéraires; ils se reprochent leurs *fautes grossières*, leurs *gasconnades*, leurs *extravagances*. C'est bien autre chose encore,

lorsqu'un étranger s'avise de porter sur leur île un jugement irréfléchi ou peu mesuré. Deux ou trois écrivains français ont été pour ce fait rudement flagellés. Un voyageur anglais, nommé M. Galt, avait eu le malheur dans un court chapitre de dire un peu de mal de la Sardaigne, qu'à la vérité il n'avait vue que de loin sur son bâtiment. On lui répond fièrement que les Sardes ne sont pas assez jaloux de plaire aux Anglais, pour copier *leurs manières gauches et maussades*, *tordre le poignet de leurs amis*, *se moucher avec les doigts*, et se permettre en public toutes *sortes d'incongruités*.

L'auteur de l'Histoire de Sardaigne, qui n'a ni une telle ignorance à se reprocher, ni de telles injures à craindre, a dissipé tous ces nuages et débrouillé ce chaos. Personne ne pouvait se trouver dans une position plus favorable pour remplir cette lacune de l'histoire des peuples. Une combinaison de circonstances heureuses avait placé dans un pays curieux à étudier, et tout neuf à force d'avoir été long-temps oublié, un homme doué de connaissances profondes et du talent d'observer et d'écrire, revêtu d'un caractère public qui facilitait les recherches, et lui ouvrait toutes les sources où il avait à puiser pour l'intérêt de la vérité.

On ne s'étonne pas qu'un pareil ouvrage ait coûté à son auteur plusieurs années de travaux assidus. C'est une de ces entreprises, qui, pour être mises à terme, demandent une grande force de volonté ; c'est une de ces productions solides et consciencieuses, comme l'Histoire de la république de Venise par M. Daru, ou celle de la Conquête des Normands par M. Thierry, qui, dès leur apparition, occupent d'emblée, dans l'estime

publique et dans la littérature, une place qu'on ne saurait plus leur disputer.

L'histoire de la Sardaigne embrasse, dans les divisions dont elle se compose, non-seulement la série des faits et des événemens historiques, depuis les premières colonies grecques jusqu'au moment où nous sommes, mais ses anciennes institutions politiques, fort remarquables, quoique abolies ou tombées en désuétude, ses circonscriptions géographiques, sa topographie et sa statistique, le tableau de ses productions naturelles et de ses mœurs, usages et coutumes; ce qui fait véritablement de ce livre un voyage de découverte dans une île inconnue de la Méditerranée.

Je déclare, pour mon compte, savoir maintenant l'histoire de Sardaigne aussi bien, et peut-être mieux, que je ne savais celle de Normandie, avant le résumé de M. Thiessé. La description que nous donne M. Mimaut de l'intérieur de ce singulier pays, que je croyais peuplé de sauvages, et où je ne pensais pas qu'eût jamais pénétré un homme comme nous, me le fait connaître aussi exactement que le département de l'Ardèche ou de l'Aveyron. Je comprends même qu'on pourrait être poussé par la curiosité à tenter le voyage, si on y trouvait des routes, et surtout si on n'y trouvait pas un air malsain et la mort.

Ce qu'ajoute cet ouvrage à nos connaissances historiques, géographiques et biographiques, fait supposer ce qu'exige une composition littéraire de ce genre. Le goût n'a pourtant point à s'y plaindre de la science et de l'érudition; la saine critique, dont les lumières guident l'auteur dans les ténèbres des anciens temps et du moyen âge, n'ôte rien à l'intérêt et à la rapidité de

la narration, constamment soutenue par la noblesse et l'élégance du style.

L'Histoire de Sardaigne participe des deux systèmes qui divisent l'opinion littéraire sur l'art d'écrire l'histoire ; elle appartient à l'un par l'observation et par les aperçus philosophiques, à l'autre par l'abondance et par la multiplicité des faits.

L'auteur a dû nécessairement s'étendre moins sur les événemens de l'antiquité, dont les historiens nous ont instruits d'une manière bien incomplète, que sur ceux du moyen âge et des époques plus voisines de nous. Ces temps anciens en offrent cependant plusieurs qui sont dignes d'attention. La Sardaigne eut alors ses héros de l'indépendance et ses victimes de la liberté. Les Carthaginois, long-temps maîtres de cette île, où leur joug était abhorré, et les Romains eux-mêmes, sous les armes desquels le monde avait succombé, ne purent jamais soumettre entièrement les montagnards de l'intérieur ; leur toute-puissance vint échouer au pied des rochers et des cavernes où se réfugiaient ces barbares, descendans directs d'une émigration troyenne, échappée aux désastres de sa patrie, et des anciens Grecs fondateurs des premières colonies.

Subjuguée enfin, moins encore par la force des armes que par la puissance des institutions et par la fusion des intérêts, selon le système si habilement calculé de l'ancien gouvernement romain, la Sardaigne fut désormais attachée aux destinées de la république ou de l'empire, et subit les mêmes vicissitudes politiques. L'auteur, dans une narration rapide et animée, la peint à grands traits, livrée aux convulsions et aux longs déchiremens qui précédèrent, accompagnèrent et

suivirent la dissolution de ce colosse ; passant successivement des mains des Vandales, des Goths, des Lombards et des Sarrasins, entre celles des Pisans et des Génois, qui avaient choisi cette île pour un des théâtres favoris de leurs sanglans démêlés, et conquise enfin, sur ces républiques turbulentes et sur les petits princes indépendans, par l'Aragon, incorporé à son tour dans la monarchie espagnole, dont elle vint augmenter les vastes domaines.

La diversité des intérêts politiques, la multiplicité des chefs aventuriers, des conquérans, des usurpateurs, le mélange des familles par les alliances, et la complication des événemens font des annales de la Sardaigne, pendant plus de six siècles, la partie la plus obscure de l'histoire italienne du moyen âge. M. Mimaut a porté dans ces épaisses ténèbres le flambeau de la critique, et a su tirer de la nuit profonde, où ils étaient ensevelis, des personnages et des événemens qui méritaient de n'être point effacés de la mémoire des hommes. La sagacité de ses investigations, dont on ne voit que les intéressans résultats, sans en apercevoir la fatigue, rappelle naturellement le travail qui a produit l'admirable introduction à l'histoire de Charles-Quint de Robertson, qu'il s'est évidemment proposée pour modèle.

Quelques-uns de ses personnages, mis enfin au grand jour, sont véritablement remarquables par le rôle qu'ils ont joué, bien que sur un petit théâtre, ou par la singularité de leurs aventures. On y trouve un certain *Barisone,* prince souverain de la plus belle partie de la Sardaigne, qui, possédé de la manie de la royauté, achète un vain titre de l'empereur *Frédé-*

ric Barbèrousse, à la cour duquel il se fait roi à la suite, et qui, n'ayant pu rembourser aux Génois, ses prêteurs, l'argent du marché, est mis en prison pour dettes par ces bons amis, sans respect pour la majesté royale; et un autre prince de cette même maison d'Arborée, nommé *Hugues*, qui reçut du duc d'Anjou une ambassade, à l'occasion de laquelle il développa, dans sa fierté sauvage, des formes diplomatiques un peu brutales, et qui, massacré par ses sujets fatigués de son despotisme, leur légua en mourant la république, suivie peu après d'une restauration.

C'est un genre d'intérêt plus doux qu'inspire le législateur de la Sardaigne, *don Pèdre* d'Aragon, qui, au milieu du quatorzième siècle, quand tout le reste de l'Europe était plongé dans le désordre et l'anarchie, lui fit le plus beau présent qu'un peuple puisse recevoir de son prince, celui du gouvernement représentatif. On l'a dit et ce nouvel exemple le prouve : le pouvoir absolu est moderne en Europe; c'est la liberté qui est ancienne.

Les deux chapitres de cet ouvrage qui contiennent le précis historique de l'établissement constitutionnel de l'ancien Aragon et des modifications qu'y introduisit la sage expérience du roi don Pèdre, pour en composer celui de la Sardaigne, nous paraissent un morceau achevé, et digne, sous le rapport de la pensée et de l'expression, d'être placé en première ligne.

Si la Sardaigne dut à un prince éclairé sa constitution politique, c'est une femme qui lui donna le Code de ses lois civiles et criminelles. Cette femme, dont le nom mérite d'être tiré de l'oubli où il était injustement tombé, est Éléonore d'Arborée, sœur de Hugues,

cette triste victime de la révolution; ses Codes, réunis sous la dénomination de *Carta de Logu*, charte locale, sont devenus la jurisprudence universelle de ce pays, « où ils sont encore aujourd'hui en vigueur, dit » M. Mimaut, et où, malgré les traces de la rouille » du temps, ils n'ont cessé d'être pour les magistrats » et les légistes, un objet d'étonnement, d'admiration » et d'étude. » Il faut avouer pourtant que le mérite de cette législation surannée est uniquement relatif, et consiste surtout en ce que, conçue et publiée dans un temps où celle de l'Europe entière était un chaos de lois absurdes et barbares, elle est exempte des plus atroces monstruosités qui les déshonoraient, et qu'elle offre généralement une proportion plus raisonnable entre les délits et les peines. Dans l'analyse supérieurement faite que nous donne *M. Mimaut* de ce qu'il appelle, un peu ambitieusement peut-être, l'*esprit des lois d'Éléonore*, on reconnaît l'ignorance, la grossièreté du temps, et le désordre qui régnait alors dans la rédaction des actes publics. On y trouve, il est vrai, l'origine des assurances appliquées aux produits des récoltes et du système de solidarité et de surveillance réciproque des communes en matière de délits publics, dont d'autres gouvernemens ont profité en des temps plus modernes; mais aussi dans une foule de dispositions, réformées depuis par l'effet du progrès des lumières, étaient prodiguées les amputations de membres, les incisions, les extirpations de la langue et des yeux. C'était tellement l'esprit du temps, qu'une ordonnance appliquait aux ânes, pris en maraude, la peine de la mutilation. Elle est placée à côté de celle qui règle les fonctions et les honoraires des notaires. Peu de lignes après l'ordonnance qui punit le blasphê-

me, on en lit une qui décerne des peines contre les propriétaires des chiens malfaisans et des bœufs de *mauvaise réputation*. La loi du sacrilége est immédiatement suivie de celle qui condamne à l'amende le voleur d'un chien de chasse. Le viol et le rapt sont mis dans la catégorie du vol.

Le concubinage avait obtenu autrefois en Sardaigne une sorte de reconnaissance légale; c'était peut-être une des nécessités du climat. La femme mariée, prise en flagrant délit dans la maison de son mari, était publiquement fouettée et dépouillée de ses biens propres et de sa dot. Une des ordonnances de la charte sarde punit l'impertinent qui a ri d'un mari trompé, et caractérisé son malheur. Elle porte, dit M. Mimaut, « que » celui qui aura donné à un homme marié le ridicule » nom que notre langue juridique n'a point conservé, » paiera l'amende de vingt-cinq livres, s'il prouve » le fait, et de quinze livres, s'il ne le prouve pas. »

Après un extrait non moins curieux des sessions les plus importantes du parlement général des Cortès, depuis son institution dans le quatorzième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième, l'historien de la Sardaigne arrive aux événemens de la guerre de la succession, dans lesquels cette île a joué un rôle, ayant été pendant sa durée l'objet de plusieurs opérations militaires. Il a eu le bon esprit de ne s'attacher qu'aux faits entièrement nouveaux ou peu connus, et ceux qu'il a recueillis forment un récit plein d'intérêt.

La partie que l'auteur appelle l'*état physique* est aussi riche en faits naturels et en observations, que la précédente en faits historiques. Le tableau de la géographie comparée est un travail précieux, auquel les savans ne refuseront pas plus leurs éloges, qu'aux re-

cherches de l'auteur sur les restes de l'antiquité. Ces derniers sont depuis un quart de siècle à la quête des monumens cyclopéens. M. Mimaut prétend qu'il en existe plus de six cents en Sardaigne moins remarquables, il est vrai, par leur beauté, que par leur origine et leur destination primitive. Voilà un beau coup de filet pour M. Petit-Radel.

Les lecteurs de toutes les classes apprécieront le mérite d'une description topographique et statistique de l'intérieur, remplie de choses nouvelles, et un tableau des trois règnes de la nature, peint des plus brillantes couleurs.

L'ouvrage de M. Mimaut, orné de deux cartes, antique et moderne, fort bien exécutées, et de jolis dessins lithographiques représentant des paysans et costumes sardes, se termine par des considérations sur la langue nationale, et par une esquisse vive et légère des mœurs et usages de ce peuple insulaire. Nous serions tentés de trouver qu'il a tourné un peu court sur cette dernière partie, s'il n'y avait pas conscience à vouloir lui faire grossir encore deux volumes de près de 1,300 pages, comme dit le libraire *Blaise*, qu'on ne trouve pourtant pas trop longs, une fois qu'on les a ouverts.

L'importance et la nouveauté des faits dont abonde l'*histoire de Sardaigne*, l'érudition pleine de critique, le goût, la pureté, l'élégance du style, assurent à cet ouvrage une place dans la bibliothèque de l'homme d'État, de l'homme du monde, du naturaliste et de l'antiquaire; il prendra un rang élevé parmi ceux dont s'honore notre littérature historique.

E. B.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

➽ M. E. Bignon, qui a laissé tant d'honorables souvenirs dans la carrière diplomatique, et qui a recueilli des renseignemens dignes de l'histoire sur les pays où ses fonctions l'ont appelé, est certainement un de nos hommes d'État les plus propres à juger sainement du mérite de ces écrivains, qui s'occupent spécialement des lois, des mœurs et de l'industrie des nations étrangères. Ses opinions, consignées dans une feuille hebdomadaire, seraient déjà profitables au public, mais l'estimable député consacre ses loisirs à composer un corps d'ouvrage digne de toute sa réputation.

➽ Girodet qui a traduit deux fois Anacréon, Girodet dont le pinceau était plus éloquent que la plume, a laissé une belle traduction de l'Énéide. Ce sont soixante-douze dessins achevés, sur un nombre de deux cents qu'il avait le projet d'exécuter pour les œuvres de Virgile. Les meilleurs élèves du peintre se sont chargés de lithographier cette collection. Nous avons vu quelques épreuves; et nous pouvons affirmer qu'elles sont dignes de l'empressement qu'elles doivent exciter. Le fameux *Quos ego!..* prononcé par le dieu des mers, espèce de *juron* que les rimes ni la prose de nos versions n'avaient jamais rendu en français, nous paraît surpassé par l'expression du Neptune de Girodet.

➽ L'école de peinture en France n'est pas moins divisée sur ses doctrines que ne le sont les champions littéraires. Les médiocrités pittoresques font jouer à l'illustre David, à l'auteur des Révoltés du Caire, du Peintre d'Ossian et de Bélisaire, à celui des Pestiférés de Jaffa, les rôles de Boileau, de Mar-

montel et de La Harpe. On les atteste à leur insu. Ces talens originaux deviennent, sans le savoir, une règle d'imitation, et les colonnes d'Hercule pour qui ne sait créer ni sentir. Les Immobiles de la toile croient mériter le nom d'artiste, parce qu'ils copient assez exactement. Il faut ajouter cependant que quelques hommes de talent se laissent enrôler par ceux qui n'en ont pas. On cite dans les rangs classiques MM. de Pujol, Langlois, Droling, Picot, Couder, Heim, Coutan, Hesse, Guillemot. La bannière romantique sera portée au prochain salon par MM. Delaroche, Cognet, Scheffer, Mauzaisse, le brillant Horace, Sigallon, Robert, Schnetz, Delacroix et beaucoup d'autres. Car l'avenir appartient tout entier aux peintres de l'expression de la vérité et du pathétique, et l'école des statues enluminées ne se recrutera jamais.

M. Delacroix, jeune peintre, dont les *Massacres de Scio* ont excité des jugemens si divers à la dernière exposition du Louvre, mais à qui personne n'a refusé un talent énergique et original, est de retour d'un assez long voyage en Angleterre. *Notre* ministre de l'intérieur lui a commandé deux tableaux : un Christ au jardin des Oliviers et un sujet pris chez les Grecs *anciens*. On sera étonné de la grâce et de la simplicité qui régnera dans la première composition, et l'on espère que quelque chose des matelots de Canaris et des soldats de Mavrocordato reparaîtra dans une sédition apaisée au temps de Licurgue.

Les amateurs de livres, pour qui l'ornement et le bon goût d'une bibliothèque sont aussi un besoin de l'esprit, connaissent les statues de bronze, exécutées par Pigalle, sous la direction de M. Charles Bizet. Cette collection, qui se composera de douze figures, représentant les hommes qui ont le plus honoré nos fastes civils, se continue avec zèle, avec succès. Après *Montaigne*, *Mirabeau* et *Molière*, Pierre *Corneille* vient de reprendre, sous le bronze, toute la noblesse et toute la naïveté de son génie. La finesse des têtes, l'heureux agencement des draperies sont remarquables. Tous ces grands hommes n'ont ici que vingt-

deux pouces de hauteur. Il en coûtera mille écus pour posséder ces douze images; mais quelle galerie serait complète, quelle bibliothèque mériterait le suffrage des connaisseurs, si elles ne possédaient cette collection nationale *?

M. de Blainville vient d'être nommé à l'Académie des sciences pour y remplacer M. de Lacepède ; ses concurrens étaient MM. Serres, Audouin, le Comte Déjean et M. de Férussac. Tous avaient plus ou moins de droit à lui disputer les suffrages. Le candidat qui en a obtenu le plus après M. de Blainville est M. Cuvier, connu seulement pour être le frère du baron Cuvier, secrétaire perpétuel de la classe, conseiller-d'État, orateur ministériel.

Des plaisirs offerts au peuple, à certains jours de l'année, les Spectacles gratis sont les seuls dont il n'ait pas à rougir. Prétendre l'amuser avec des feux de joie ou des combinaisons plus ou moins médiocres de lampions et de verres de couleurs, c'est insulter à son bon sens. La vue d'un bouquet d'artifice, si brillant qu'il soit, la conquête d'une pièce de pâtisserie municipale, si délicate qu'elle puisse être, sont de tristes amusemens; les pauvres gens qu'on régale de fumée et de festins gratis en conviennent. Le peuple devrait-il être convoqué, comme les chiens de Monseigneur, pour la curée? Si j'avais le malheur ou, si l'on veut, l'honneur d'être préfet de police, j'imaginerais bien vite pour le peuple quelques divertissemens qui ne tourneraient point à sa honte, et je croirais honorer le monarque si le jour de sa fête je n'immolais pas sur les places publiques la dignité de l'espèce humaine.

Autrefois on donnait sur le théâtre de la cour des intermèdes, dont l'étiquette forçait le monarque de subir la représentation. C'était pour les courtisans une occasion de renouveler leurs protestations de zèle et de dévouement à la personne du roi. Ces intermèdes n'étaient pas joués à la ville. On avait alors meilleure opinion du peuple, bien qu'on affectât de paraître le mépriser Il n'y avait pas alors de primes pour les manufactu

* On souscrit chez M. Bizet, rue du Hâsard Richelieu, n° 9.

riers de louanges à jour fixe; tel employé de M. de Castries ou de M. de Sartine ne conservait pas son siége à la marine ou à la guerre au prix d'une pièce de la foire. Le peuple se réjouissait à la naissance d'un dauphin, mais il riait tout haut avec Mercier des vers adulateurs de Dorat Cubières et de M. Dupuis-des-Ilets. Aujourd'hui, les fabricans de pièces de circonstance ont un crédit ouvert au ministère de l'intérieur; cinq cents francs sont affectés à chaque ouvrage; cette rétribution est payée aux gens de lettres, auteurs de ces *à-propos*, comme à l'épicier qui fournit les Lampions. On avait annoncé qu'aucune récompense ne serait attribuée cette année aux productions de circonstance; on menaçait le ministre de le laisser manquer de denrée élogieuse; Monseigneur a frémi, et l'on a encore gratifié les perpétuels munitionnaires de fêtes.

Si les pièces de circonstance étaient nécessaires, pourquoi les pensionnaires du gouvernement ne les composeraient-ils pas? Comment ces messieurs gagnent-ils donc leur argent? Nous ne voyons guère que M. Lormian qui mette de la conscience à s'acquitter de ses devoirs; l'édition entière de son chant du Sacre est chez Aimé André pour déposer des scrupules et des intentions de l'auteur.

Pourquoi les académiciens ne célèbrent-ils pas la circonstance? Pourquoi M. Auger qui composa, avant d'entrer à l'Institut, une arlequinade, ne se cottiserait-il pas avec M. Roger, auteur de vaudevllies bouffons, pour payer la dette du Théâtre des Variétés? Pourquoi M. Raynouard ne ferait-il pas une tragédie à allusions pour la Comédie-Française? M. Campenon ne pourrait-il arranger quelques scènes pour l'Opéra-Comique? M. Lacretelle le jeune ne pourrait-il inventer une comédie historique pour l'Odéon, M. Laya un drame pour l'Opéra; et le traducteur du Tasse qui sait, dit-on, l'italien, ne réussirait-il pas à merveille à écrire le *libretto* d'un opéra pour le Théâtre de Rossini?

Rien n'est plus commun, plus ennuyeux que la musique de cette pauvre *Rosa Bianca* qui, en 1812,

lorsqu'elle parut, fit fureur en Italie. Certainement elle n'était point exécutée par des chanteurs que l'on puisse comparer à Rubini et à madame Pasta. Pourquoi tant d'enthousiasme alors et tant d'ennui en 1825? Je ne sais. C'est là un des grands problèmes de la musique.

Le fameux duetto du second acte *è deserto il bosco intorno*, est un chef-d'œuvre; c'est que le bon Mayer qui, malgré sa musique sur des paroles italiennes en allemand, a osé suivre franchement l'inspiration naturelle à son pays. La mélodie de cet admirable morceau est tendre et vague, et non passionnée et rapide comme Rossini l'eût faite, et comme le cas l'exige. Il y a eu à la dernière représentation un moment, à la fin du duetto, qui a été sublime, même pittoresquement parlant : c'est celui où madame Pasta, déjà revêtue du manteau et de la toque chargée de plumes de Vanoldo, déguisement au moyen duquel elle doit échapper à ses gardes, refuse de percer le sein de cet ami perfide, qui essaya de lui ravir sa maîtresse. Ce moment a été parfait; le groupe à demi-éclairé par la rampe était magnifique. Rubini, le seul ténor *a falsetto* que nous ayons vu en France depuis bien des années, s'est montré digne de madame Pasta. La grâce *naïve* qui fait le charme de ce duetto, ne se trouve jamais dans Rossini; mais aussi Rossini n'est jamais ennuyeux, et le bon Mayer l'est d'autant plus dans le reste de la *Rosa Bianca*, qu'il cherche la vivacité et l'entraînement du faire italien. A l'exception d'une cavatine passable, les chants que nous avons entendus ressemblent fort à de la musique de contredanse dont l'on aurait ralenti la mesure. C'est dommage; jamais la voix de madame Pasta n'avait été plus brillante et plus sonore. Rubini n'a pas eu l'occasion de reproduire l'enthousiasme qu'il excite dans la cavatine d'*Ermione*, placée dans la *Donna del lago*.

A la dernière représentation, le public peu respectueux s'est avisé de huer les décorations. Rien de plus misérable et de plus laid. Il faut avouer que ces toiles salies plutôt que peintes, font un contraste ridicule avec les dorures et les fraîches couleurs de la salle. Il

serait bien simple de prendre à l'essai, ne fût-ce que pour trois mois, un peintre en décorations de Milan. Le célèbre *Sanquirico* nous enverrait un de ses élèves. Mais les décorations de la *Scala* ne coûtent pas le tiers des nôtres. Voilà une objection. D'ailleurs, que dirait l'*honneur national?* Comme il faut *se soutenir* dans les arts, plusieurs amateurs célèbres qui ont été en Italie, déclarent que les décorations de ce pays ne valent pas les nôtres. Essayons.

➳ Nous avons souvent parlé à nos anciens lecteurs d'un bel ouvrage où le texte et les dessins rivalisent d'intérêt et de mérite. Ce sont *les voyages pittoresques dans l'ancienne France* par MM. Taylor, Nodier et de Cailleux. La Normandie explorée, les auteurs s'occupent maintenant des monumens francs-comtois, et l'entreprise est continuée avec un succès toujours croissant, toujours honorable. M. l'historiographe des faits et gestes de la Cour, à la cérémonie du sacre, n'est pas tellement absorbé dans les méditations de sa charge, qu'il ne songe quelquefois à achever un monument national; son admiration pour M. de Corbière lui laisse encore le temps d'écrire de belles pages, et il concourt à la perfection d'un beau livre entre deux enthousiasmes pour un bouquin. M. le commissaire royal près le Théâtre-Français aime à revenir sur le vrai théâtre de sa gloire; et M. le secrétaire des Musées de France s'est fait aggréger récemment et avec raison à une société d'antiquaires, pour que rien ne manquât à son éducation romantique.

➳ On assure à tort qu'il existe entre les feuilles périodiques une rivalité naturelle, qui empêche leurs rédacteurs de se rendre mutuellement justice. Si nous avions besoin de prouver, par un exemple de plus, que nous ne sommes point critiques de profession, nous prierions de remarquer que, loin d'être atteints de cette jalousie contagieuse, nous allons annoncer un journal inconnu. Ce confrère est le *Journal de la Jeunesse.* Les deux premiers noms qu'on pourrait lire sur sa couverture sont ceux de madame la comtesse d'Hautpoul et

de M. Baour-Lormian. Il est annoncé, par le prospectus de ce journal, qu'il est destiné *à l'un et à l'autre sexe.* L'académicien est sans doute chargé de plaire aux dames; reste à décider s'il connaît aussi bien ce secret que le chevalier Robert? Parmi les autres écrivains de la Jeunesse voilà MM. Parceval de Grandmaison et l'abbé Rolleau, M. Ancelot et le vicaire Juin! MM. Guiraud, Soumet, Émile Deschamps, qui vous a conduit dans cette association ecclésiastique? Quel crime poëtique avez-vous donc commis, qui mérite cette pénitence? Et depuis quand l'humilité est-elle devenue la vertu des poëtes? Nous voulons croire, que comme l'annonce votre journal, « la partie historique présentera des traits d'histoire; » que « la morale développera, *insinuera* de grandes pensées sous le voile de l'allégorie; » que « la partie littéraire se composera de fragmens de poésie et de prose; » enfin que les nouvelles, *repoussant toute ombre de politique*, exposeront des faits; mais que feront autour de vous l'émulation de MM. Boitet, Auvillard, Vollant Chanut?

Cela n'est point notre affaire. Celle que nous voulons achever ici est de servir de héraut à votre gloire. Confessons bien vite que vous n'avez pas tellement *repoussé l'ombre* que vos tableaux puissent manquer d'éclat dans ce journal de la Jeunesse. Vous avez peut-être eu tort d'imprimer que « M. Baour est trop poëte; » Autant valait lui reprocher d'être *trop homme.* Mais combien vous calculez judicieusement, dans vos articles, que l'âge de vos lecteurs n'exige pas une trop grande élévation de pensées! Il faut accoutumer de bonne heure la génération qui s'élève à chercher autre chose que du plaisir dans les livres. Ceux qu'on lui défend avaient ce défaut, et vous la corrigerez d'une exigence séditieuse.

L'ENFANT DE CANARIS.



Madame Tastu va publier, sous ce titre, une pièce de vers où l'intérêt qu'inspire aux amis de la liberté le sort de cet enfant du héros de la Grèce, élevé parmi nous, est retracé avec tout le charme et toute l'éloquence de son talent pudique et maternel.

L'événement qui met notre France en deuil a surpris le poëte au milieu de l'inspiration. Sa lyre n'a pu se défendre de mêler des accens de regrets à des chants d'espérance. Nous empruntons ce fragment à un manuscrit encore inachevé; mais nous nous flattons de pouvoir offrir prochainement cette composition tout entière à des lecteurs pour qui le nom de Madame Tastu est déjà si noblement recommandé.

. . . .
. . . . Liberté, Patrie !
Si les Grecs sont vaincus, votre cause est flétrie!
Dans quels lieux désormais vous chercher parmi nous ?
Qui donc, s'ils succombaient, s'immolerait pour vous ?

Ah ! ne trahissez pas leurs efforts magnanimes !
Hélas ! de leurs revers vous seriez les victimes,
De nos dédains cruels s'accroîtraient vos soucis,
Et, comme ces beautés des fabuleux récits
Qui mouraient du regret de n'être point aimées,
On vous verra languir lentement consumées.
Loin de ce monde ingrat vos pas iront chercher
Un désert, un abri qui vous puisse cacher.
Peut-être quelques voix vous nommeront encore ;
Mais vous ne serez plus qu'un bruit vague et sonore !

Déjà, signaux passifs, emblèmes éclatans,
Vos noms brillent encore au sein de nos murailles
Comme ces étendards levés dans les batailles
Pour rallier les combattans ;
Mais parmi ces soldats, ennemis sans colère,
Aveugles instrumens de deux pouvoirs rivaux,
Mille croisent le fer pour gagner leur salaire,
Bien peu mourraient pour leurs drapeaux.
Ceux-là même, déjà, par degré s'affaiblissent ;
Les noirs pressentimens dans leur ame se glissent ;
Leur nombre fatigué décroît, et chaque jour
L'inexorable mort les décime à son tour !

Hélas ! elle a fermé ces lèvres courageuses
Qu'illustraient des partis les luttes orageuses !
Tribune, où se débat le droit des nations,
Ce cœur ne battra plus sous tes émotions !
Silence admirateur, tumultueux murmure,
Vous n'accueillerez plus cette voix libre et pure ?
Jamais le monde encor n'entendra sur ses pas
Courir ce bruit flatteur qui le nommait tout bas,
Ne verra les regards d'une ardente jeunesse



D'un hommage muet l'environner sans cesse,
Et la foule pressée ouvrir à son aspect
Ce passage soudain que frayait le respect.
Triomphe mérité, gloire digne d'envie!
Couronne, noble prix de cette noble vie,
Où l'essor du talent n'est point vague et sans fruit,
Où des mots éloquens ne sont point un vain bruit,
Où parler c'est agir, où le génie et l'ame
Utilisent l'élan de leurs ailes de flamme;
Où le don d'émouvoir peut espérer l'honneur
De nous hâter d'un pas vers le commun bonheur!...

Tu le sais, toi qui dors sur la couche éternelle!
De tes nobles amis le cortége fidèle
Compte, le cœur en deuil et les yeux obscurcis,
Quel vide tu laissas dans leurs rangs éclaircis.
Et ceux qui, du pouvoir instrument arbitraire,
Opposaient à tes vœux leur nombre mercenaire,
N'osent, libres enfin de cette autorité
Que prêtait à ta voix l'austère probité,
S'applaudir de l'espoir que la mort leur envoie,
Et, tout bas triomphans, rougissent de leur joie!...
. . . .

De l'Éducation publique en Pologne. — Fragment historique.

Vers la fin du XVIe siècle, les jésuites commencèrent à pénétrer dans la Pologne. Des prélats pleins de zèle, tels que le cardinal Hosius et Protasawier, évêque de Wilna, crurent trouver en eux des hommes propres à s'opposer aux progrès de la réformation, et les accueillirent. Là, comme ailleurs, le but avoué de la compagnie de Jésus était d'instruire la jeunesse. A leur arrivée, ils trouvèrent l'Académie de Cracovie dans un état assez florissant pour cette époque; les professeurs étaient des prêtres et des laïques de tous les pays qui enseignaient la théologie, la philosophie, les mathématiques, la jurisprudence et les sciences naturelles. Le fruit de ces travaux se faisait déjà sentir, et la nation polonaise qui, jusqu'au XVe siècle, n'avait, à l'exception de ses prêtres, possédé que peu d'hommes en état d'écrire, pouvait alors se glorifier d'un grand nombre de savans, sortis des dernières classes, et particulièrement de celle des paysans: tels étaient Gamrat, Hosius, Kromer, Kopernik et tant d'autres qui s'étaient distingués dans les sciences exactes, politiques, philosophiques, ou dans la poésie, et qui écrivaient soit en latin, soit en pur langage polonais. Dans la seconde partie du XVIIe siècle, les jésuites pullulaient déjà dans toutes les provinces; ils avaient établi leurs succursales dans toutes les villes peu considérables, et avant que l'on s'en fût aperçu,

ils s'étaient emparés de l'éducation publique. Les Polonais, avides de science et d'instruction, secondèrent avec ardeur les projets des bons pères, et, grâce à leur éloquence insinuante, la générosité des plus riches particuliers les mit bientôt en état de fonder de plus grands établissemens. Ils eurent des églises somptueuses, de spacieuses maisons communales, et des terres fertiles et étendues. La modestie extérieure, les manières engageantes, le maintien honnête et le ton mielleux des jésuites formaient un vif contraste avec les mœurs abjectes des moines de la Pologne; ils séduisirent, en peu de temps, la partie éclairée de la nation. La multitude imita ses maîtres. Les pères avaient, en outre, une politique qui les servait merveilleusement; ils s'efforçaient, en principe, d'attacher à leur ordre trois sortes de personnes: les hommes riches, les hommes d'un bel extérieur et les hommes de talent. Ils les employaient alternativement et toujours d'une manière infaillible dans leurs négociations épineuses. D'une intolérance extrême contre tout système d'éducation qui n'était pas le leur, les jésuites mettaient tout en œuvre pour déraciner et étouffer les doctrines qui leur étaient opposées; mépris, calomnies, sourdes manœuvres, tout fut employé pour renverser les institutions académiques de la Pologne. Lorsqu'ils ne pouvaient s'emparer d'un collége, ils en fondaient un autre à quelques pas de-là, et leur activité faisait le reste.

La hiérarchie jésuitique se fondait en Pologne, comme dans les autres pays, sur une abnégation complète de tout lien de famille et d'amitié, et sur une obéissance aveugle et absolue envers ses supérieurs.

Le système entier était régi par le général de l'ordre qui résidait à Rome, et qui avait des subdélégués dans la personne des pères provinciaux, lesquels exerçaient, à leur tour, sur les pères recteurs, un pouvoir aussi despotique que leur général romain sur eux-mêmes. Chaque mois, un rapport détaillé des revenus et des dépenses de chaque collége, du nombre de ceux qui l'habitaient, de leurs opinions, de leur capacité, passait du père provincial, au révérend père général; et l'on s'est convaincu, par nombre de faits, que les jésuites ne se faisaient aucun scrupule de divulguer, dans ces rapports, les secrets du confessionnal. Sous un tel état de choses, il était facile aux jésuites qui possédaient déjà de grandes richesses et la confiance générale, d'aplanir tous les obstacles qui s'offraient encore dans ce pays pauvre et privé de lumières. Aussi vit-on bientôt l'Académie de Cracovie succomber sous leurs coups multipliés, et les écoles provinciales de la Pologne, qui s'élevaient au-delà de quarante, les unes disparaître, et les autres, réduites à l'enseignement élémentaire, ne compter plus dans leur sein qu'un petit nombre de fils d'artisans qui s'éloignaient bientôt pour aller exercer la profession de leurs parens.

Le plan de l'éducation jésuitique était combiné de manière à isoler l'intelligence, à l'engager dans certaines directions, et à la fasciner de telle sorte, qu'il ne lui était plus loisible d'abandonner cette route pour en choisir une autre. Les sciences scholastiques se traitaient dans leurs écoles d'après ce vaste plan, et les sciences morales, voilées d'un mysticisme obscur, se perdaient dans le labyrinthe des principes casuistiques de la Société de Jésus. La langue latine était employée

par les jésuites à l'exclusion de toutes les autres, même de la langue nationale; et pour en rendre l'étude plus longue et garder durant plus de temps leurs élèves, ils avaient introduit dans leur collége l'usage de la grammaire la plus abstraite, celle d'Alvarès *. Leurs écoliers consumaient sept années dans ces arides travaux; nul d'eux ne pouvait se livrer à une autre étude que celle-ci ne fût parachevée, et l'on cite même quelques exemples de folie, survenus à la suite des efforts incroyables de mémoire que faisaient de malheureux enfans pour apprendre le latin par cette méthode désespérante. Après l'étude de la grammaire on passait à celle de la prose, de la rhétorique et de la dialectique, mais toujours en latin; ces cours duraient encore quelques années, et il était fort ordinaire de voir à cette époque un Polonais achever ses études à l'âge de trente ans : encore ce vieux disciple, façonné par des mains si habiles, ignorait-il l'histoire, le droit public, et jusqu'à la langue maternelle de son pays **.

La jeunesse, élevée de la sorte, était cependant destinée à occuper les emplois dans une république aristocratique, et appelée à assister la patrie de son bras

* Son système consiste à retenir nombre de mots, sans les faire apprécier par la comparaison de mots équivalens d'une autre langue.

** On se souvient encore dans les écoles de Pologne du *Signum sermonis polonici*. C'était une médaille ou un signe quelconque que l'on remettait entre les mains de l'élève qui avait commis la faute grave de se servir du langage national au lieu du latin. Il lui fallait guetter un délit semblable, et passer le *signe* à celui qui s'en rendait coupable. L'élève qui, à la fin du jour, se trouvait possesseur du *Signum*, recevait cinq coups d'étrivières.

et de ses conseils. Mais une partie d'entre elle était entièrement perdue pour l'État. Les hommes les plus intelligens, les écoliers les plus adroits se voyaient circonvenus par les ruses des pères, et affiliés à la compagnie. Les uns passaient dans des contrées lointaines, d'autres demeuraient dans le pays pour y travailler au bien-être et à la consolation de la Société de Jésus. Il résulta de ces choses que les Modnowski, les Ocieski, les Zamoïski, Ossolinski, Dinsecki, Klonowski, Ziemorowiez et tous les grands patriotes qui avaient illustré la Pologne au seizième siècle, s'éteignirent sans successeurs, et que le riche et flexible langage polonais, assoupli par les travaux littéraires de Kschanowski, de Skarga, de la spirituelle Bardsinska, se changea bientôt en un jargon barbare, devenu presque inintelligible par le mélange des mots latins. Et qui pouvait alors s'opposer aux progrès du mauvais goût et à l'anéantissement de la nationalité? Les prêtres? ils étaient courbés sous un joug qu'ils étaient forcés de supporter en silence. Les grands? ils voyaient avec quelque plaisir secret l'abaissement des autres classes. Le simple gentilhomme? il était ou trop faible pour s'élever contre les abus, ou déjà tellement habitué dans les écoles à l'assujettissement, qu'il ignorait sa honte propre et celle de son pays. D'ailleurs la presse était enchaînée, et les livres nouveaux, soumis à la censure des moines, ne traitaient, grâce à la vigilante sollicitude des jésuites, que de morale ascétique, de superstitions ridicules et de miracles. Quant aux anciens ouvrages, il était expressément défendu de les reproduire; en un mot, tous les efforts des pères étaient combinés de manière à étouffer la raison ou la renfermer dans les

bornes qu'ils posaient eux-mêmes. Il se trouvait peu d'hommes tentés de les franchir, depuis que les jésuites de Wilna avaient fait brûler publiquement, sous prétexte qu'il était entaché d'athéisme, un gentilhomme nommé Leszerynski, qui s'était exprimé librement sur leur compte.

Les piaristes, qui s'étaient augmentés en Pologne avant les jésuites, ne purent balancer l'influence de ces derniers, et se virent réduits à la direction de quelques écoles primaires. Toutefois, soit jalousie, soit patriotisme, ils s'élevèrent contre le mode d'éducation jésuitique, et leur provincial, Konarski, homme éclairé, proposa au roi Stanislas dont il s'était acquis l'amitié, un plan d'amélioration qui fut soumis aux Pères. Ceux-ci le rejetèrent avec mépris et poursuivirent Konarski de leur vengeance. Ce vénérable vieillard se vit plusieurs fois en danger de perdre la vie dans les visites provinciales qu'il avait coutume de faire aux écoles de son ordre. La chute des jésuites et les embarras qu'on ne tarda pas à leur susciter, sauvèrent le courageux piariste de leur ressentiment et firent même prévaloir son système. Pour récompenser à la fois son zèle et honorer sa fermeté, Stanislas lui fit présent d'une médaille qui portait cette légende expressive : *Sapere auso*.

L'éloignement de Konarski pour le système des jésuites était justement fondé. Leur morale consistait uniquement en un catéchisme mystique qu'ils faisaient réciter à leurs élèves. La nécessité, l'avantage de bien faire n'y étaient motivés que par la crainte des châtimens de l'enfer et nullement par la voix de l'honneur et de la conscience. Tout gissait dans les pratiques ex-

térieures, et avec des jeûnes, des prières, des aumônes aux monastères, on croyait racheter toutes ses fautes. Souvent, à défaut de lois humaines, la religion a le pouvoir d'adoucir la dureté naturelle à l'homme; celle qu'enseignaient les jésuites, défigurée par leurs doctrines, accoutumait au contraire leurs élèves aux traitemens tyranniques et au mépris de leurs semblables; car les maîtres, sortis eux-mêmes des bancs jésuitiques, rendaient avec usure et sans scrupule les mauvais traitemens qu'ils avaient eux-mêmes essuyés dans leur enfance. Et cependant, les jésuites savaient l'art de se donner tant de poids et de valeur, que la jeunesse supportait avec persévérance les longues épreuves qu'il lui fallait subir pour devenir membres des congrégations de l'ordre, et que les jeunes candidats se croyaient au comble du bonheur, lorsqu'ils pouvaient enfin se dire élus de la compagnie de Jésus.

Parmi les moyens qu'employaient les jésuites pour ébranler l'imagination de leurs élèves et produire une impression durable sur leur ame, il ne faut pas oublier les examens annuels qui avaient lieu dans l'intérieur de leurs colléges. A l'approche de cette solennité, on divisait les étudians en sections différentes, et l'on mettait chacune de ces sections sous la surveillance d'un père jésuite qui, dès le point du jour jusqu'au milieu de la nuit, se livrait avec ses jeunes ouailles à de prétendus exercices spirituels. La salle où se passait la scène était entièrement fermée au jour : des tentures noires étaient appendues aux voûtes et recouvraient les murailles; une seule et faible lumière brillait sur la chaire, du haut de laquelle un jésuite psalmodiait de monotones exhortations à son jeune

auditoire. Le bruit le plus léger, la moindre conversation particulière étaient sévèrement punis. Ainsi se passaient ces jours dans les prières, les méditations, les lectures ascétiques et les sermons qui se terminaient toujours par la menace des peines éternelles. Les élèves, déjà affaiblis par les jeûnes et les macérations, se trouvaient tellement exaltés par ces tableaux funèbres, que l'on a vu des enfans de douze ans criblés des cicatrices que leur avaient imprimées les haires chargées de pointes dont ils se ceignaient volontairement; d'autres, absorbés par les impressions qu'ils éprouvaient, parcourir les salles du cloître, se jetant à chaque pas aux genoux des Pères et les suppliant de les admettre dans leur ordre. Enfin, au dernier jour des examens, chaque élève était tenu de déposer dans une urne un billet sur lequel il avait inscrit la profession qui lui semblait préférable. On peut imaginer que, dans les dispositions où ils se trouvaient, la plupart d'entre eux n'avaient de vocation que pour la vie monastique. Malheur à celui qui s'avisait d'écrire sur son bulletin : *Volo nubere!* Il encourait aussitôt les plus rudes réprimandes; car l'hymen et les femmes étaient représentés aux disciples des jésuites comme choses abominables et seulement tolérées.

Le résultat de ces leçons fut que la superstition la plus sombre régna bientôt dans toute la Pologne, et qu'on ne trouva pas, depuis l'Oder jusqu'à la Vistule, un château, une maison, une chaumière, qui ne fussent hantés du diable, et où les sorciers ne tinssent leur sabbat. On conçoit quelles fâcheuses influences durent exercer les opinions diverses que propageait ce genre d'éducation dans une société telle que l'avait

faite la constitution polonaise, dans laquelle chaque gentilhomme jouissait d'une autorité illimitée sur ses vassaux, et où le pouvoir de l'État se bornait à quelques fonctions organisatrices. La facilité de racheter ses désordres par des aumônes et des pénitences, et le manque de lumières véritables, entraînèrent les nobles à des actions tyranniques, à des abus d'autorité sur leurs malheureux serfs; et tel était l'effet immédiat de ces principes, que les plus hautains seigneurs et les tyrans du peuple étaient toujours environnés de prêtres. On les voyait fort assidus à remplir les devoirs minutieux du culte; ils fréquentaient journellement les églises et se montraient pleins de libéralité envers les moines, les couvens et les monastères.

Les congrégations de la Sainte Vierge et du Sacré-Cœur, que les Jésuites avaient fondées, étendirent bientôt leurs ramifications dans tout le royaume. Les riches n'avaient pas de peine à s'y faire admettre; mais la réception des pauvres éprouvait de plus grands obstacles. Les uns et les autres prêtaient plusieurs sermens, entre autres celui d'employer tous leurs efforts pour augmenter le bien-être de la société de Jésus, et de verser leur sang, s'il était nécessaire, pour la maintenir. La force que durent acquérir les jésuites au moyen de ces congrégations, qu'ils multipliaient à l'infini, est incalculable. C'était comme un immense réseau jeté sur tout le pays, et dans lequel venaient s'enlacer les nobles, les bourgeois, l'armée, la magistrature, et en général tous les individus qui voulaient conserver leurs emplois et leur influence.

Pourrait-on compter sur les vertus sociales et le patriotisme de citoyens enchaînés de la sorte? Des hom-

mes accoutumés dès leur enfance à la servitude morale et physique, vivant dans un monde imaginaire, pleins d'horreur pour les femmes et de mépris pour leurs qualités, ennemis des distractions les plus innocentes, pouvaient-ils entrer avec honneur dans les rangs d'un peuple libre, user avec sagesse et modération du pouvoir féodal, exercer avec avec lumières les fonctions législatives; en un mot, devenir bons maîtres, bons époux, bons patriotes? L'élève d'un jésuite ne songeait guère qu'à lui-même, et, dans ses vues étroites, à sauver son ame selon les tristes principes qu'il avait reçus: Rome était sa patrie, et les jésuites ses concitoyens. De-là tous les maux qu'éprouva la Pologne par l'insouciance de ses enfans, l'extinction de l'esprit national, l'oubli des vertus civiles; des villes, des provinces vendues à l'étranger, et des diètes dispersées par la coupable obstination et l'inertie volontaire des palatins qui trouvaient à profiter des abus et de la misère publique. La nation pleurait sur ces calamités; mais toute force de cohésion entre ses membres était rompue; il ne lui restait plus qu'à gémir: et les jésuites, toujours remuans, toujours actifs, se propageaient, envahissaient sans relâche les postes les plus honorables; les tribunaux, les diètes, se remplissaient de leurs créatures; les congrégations pénétraient dans tous les replis du corps social; elles en étaient en quelque sorte l'ame invisible; et, grâce à elles, le souverain le plus éloigné aurait pu tenir, à son gré, les rênes du gouvernement polonais.

C'est ainsi que cette belle Polagne fut avilie pendant cent cinquante années, durant lesquelles elle rongea son propre cœur, en tournant avec résignation la meule

des jésuites. Les progrès qu'elle avait faits au XVIe siècle démontrent clairement que la nature l'avait douée de vigueur et d'intelligence. Beaucoup de nations, qui l'ont devancée depuis dans la route de la civilisation, se tenaient alors loin derrière elle ; et c'est malheureureusement alors que tout annonçait une bienfaisante révolution dans les mœurs et dans les idées, alors que le trône, le sénat et le peuple étaient le plus unis dans l'intérêt commun, que l'ambition et l'astuce de quelques moines étrangers vinrent réduire une population entière à l'état d'abrutissement le plus complet. Hors d'état de rendre justice à ses grands hommes, et méconnaissant les Modnewski, les Opalinski, les Radriwit et tous les esprits supérieurs qui l'avaient illustrée, la Pologne se contenta, durant toute la domination des jésuites, des idées pitoyables et des écrits absurdes des Chmieleski, des Wolnski, Woysko, Zrekrutowane, Adam Naramowski, etc.

Ce sont là des faits que tout Polonais, versé dans l'histoire de son pays, se hâtera de confirmer ; je les ai rapportés tels que les livrent leurs auteurs originaux : ils parlent assez hautement, et il est inutile, je pense, d'y joindre aucun commentaire.

LOÈVE-VEIMARS.

NOUVELLES DE VOLTAIRE.

Que peut-on rapporter aujourd'hui de nouveau sur cet homme extraordinaire qui semble avoir, pour quelques personnes du moins, fatigué la renommée? Le monde connaît ses écrits et sa vie; mais avons-nous pu glaner encore, dans un lieu qu'il habita longtemps, quelques particularités sur sa personne, dignes d'en compléter l'histoire? On en jugera. Voltaire a trop influé sur son siècle et sur l'opinion du nôtre pour que la postérité ne s'intéresse pas aux moindres traces qu'il a laissées.

Dans une excursion faite à Genève et à Fernéy, nous avons dû ne rien négliger pour recueillir des faits qui peuvent avoir échappé aux derniers biographes de J.-J. Rousseau et de Voltaire. Ainsi nous avons appris que l'écrit de Rousseau, relatif à un *Projet de constitution pour la Corse*, manuscrit qu'on croyait perdu, se trouve à présent entre les mains de M. Moultou fils, à Genève, lequel se propose de le publier au profit de la noble cause des Grecs. La maison, dans laquelle est né Rousseau, porte aujourd'hui une inscription qui relate l'époque de sa naissance. Le jardin de botanique, ainsi que d'autres lieux de cette ville, sont ornés du buste en marbre de l'illustre Genevois, dont ses com-

patriotes s'honorent maintenant, à l'exception peut-être des méthodistes rigides qui s'agitent dans la ville de Calvin et les environs.

Genève se plaint qu'on ait laissé Ferney à la France, avec un bureau de loterie dans lequel plusieurs particuliers de la ville viennent déposer leur argent ; mais l'adroite Genève se plaint à tort ; et quatorze millions de francs qu'elle a gagnés (quelques citoyens s'en vantent du moins) dans des spéculations heureuses sur nos fonds publics la dédommagent assez amplement de ces faibles pertes.

Nous ne décrirons ni Ferney, avec son ancienne et sa nouvelle église catholique, ni son temple protestant qui s'élève modestement auprès, ni le château avec ses vastes jardins ou son parc de onze cents arpens, ni sa situation délicieuse : tout cela est trop connu, aussi bien que les appartemens de Voltaire que visitent les voyageurs. On rencontre toujours dans cet ancien temple du dieu du bon goût, ces meubles de fort mauvais goût qui caractérisent le siècle de Louis XV. Les tableaux dans ces appartemens n'offrent pas un meilleur style ; mais la grande ombre de Voltaire, pour ainsi dire présente en ces lieux, les remplit sans cesse d'un charme de vénération et de sa gloire littéraire. Il semble que ces murs répètent encore la voix éloquente du chantre de Henri IV. Ces fauteuils, ce lit ont servi au repos de l'auteur de Mahomet, de Zaïre et de tant d'autres chefs-d'œuvre immortels. D'ici cette ame brûlante défendit Calas contre un fanatisme cruel, comme elle perça des traits d'un ridicule ineffaçable les ennemis acharnés de sa gloire, comme elle foudroya l'ignorance et la superstition. Ferney est

bien la création de Voltaire et à double titre il appartient à la France.

D'ordinaire, on se contente d'une courte visite qui n'apprend rien de nouveau, mais, guidé par un Docteur de Genève aussi instruit que bienveillant, nous parcourûmes les jardins où nous rencontrâmes un vieux jardinier, domestique de Voltaire autrefois, qui conserve de son ancien maître, dans son modeste manoir, des restes curieux, et je ne crains pas de dire fort peu connus. Il raconte avec regret que M. de Voltaire, *partant pour la dernière fois à Paris*, lui abandonna, parmi d'autres objets, une grande quantité de papiers, brouillons de la plupart des écrits qu'il avait lancés dans le public, de cette retraite. Le bon homme en avait fait nombre de cornets et de sacs pour les graines du jardin, et prodigué sans conséquence ces esquisses précieuses du plus brillant esprit du dix-huitième siècle. Il ne lui est demeuré entre les mains qu'une relation assez mal rédigée de Vagnière, secrétaire qui succéda au père Adam, laquelle relation présente sur les derniers momens de la vie de Voltaire des particularités peu connues. On lit aussi des anecdotes sur d'autres personnes.

Pour ne pas perdre inutilement du temps avec le grand nombre de lettres qu'il recevait de toutes parts, Voltaire avait recueilli dans un gros cahier les cachets avec les noms de tous les personnages marquans qui lui écrivaient. Il reconnaissait ainsi d'abord ceux qui lui adressaient des lettres. Nous y avons vu les cachets de tous les souverains avec lesquels il fut en correspondance. Au bas de quelques autres cachets, on trouve

le nom de la personne accompagné parfois d'une épithète fort peu agréable pour elle (celle de *fou* par exemple), qui témoignait, même pour certains grands seigneurs, le peu d'attention que devaient mériter leurs missives.

C'est surtout dans les souvenirs de sa jeunesse, près de Voltaire, que ce jardinier a gardé plusieurs particularités intéressantes. Il nous représentait son ancien maître appuyé du menton sur sa longue canne à pomme de buis, qu'il a conservée, ou se promenant sous les charmilles solitaires du côté méridional de ses jardins, pour y méditer à l'ombre. C'est là qu'il s'asseyait chaque matin, tenant à la main ses tablettes et un crayon, se faisant apporter assez souvent son café par ce jardinier. Nous vîmes aussi le beau platane que Voltaire voulut planter lui-même, et à l'ombre duquel il avait désiré que fût placé son buste. Tous ces lieux, aujourd'hui sont silencieux et, pour ainsi dire, veufs de leur gloire, mais on aime les parcourir encore, comme on croit retrouver dans les solitudes de Versailles l'ombre d'un grand roi.

Un objet, non moins précieux à mon gré, conservé par le jardinier, parmi beaucoup d'autres qui ont appartenu à Voltaire, est le bonnet de nuit, en satin jadis blanc, broché d'or, qui couvrait habituellement la tête de cet illustre écrivain. Nous avons pu juger par-là du volume présumé de cette tête encyclopédique, sur laquelle le docteur Gall et plusieurs autres physiologistes ont disserté sans avoir connu sa mesure précise. Cette question n'est pas sans intérêt, bien qu'il ne faille pas toujours mesurer le génie à la



longueur de la corde dont on ceint la tête. Nous avons examiné le crâne de Descartes ; nous avons remarqué nous-même aussi que le crâne de l'illustre géomètre Lagrange et son cerveau n'offraient pas de plus fortes dimensions que celui d'un homme ordinaire. Le degré de l'intelligence paraît donc aussi dépendre de l'activité de cet organe ou plutôt du principe qui l'anime.

Quant à la tête de Voltaire, elle devait être certainement volumineuse, si l'on en juge par la largeur du bonnet, même en supposant dessous une ample perruque. Il est certain que nous avons trouvé ce bonnet plus vaste qu'à l'ordinaire et beaucoup trop large pour d'autres personnes, même ayant une tête de forte dimension. Voltaire avait la figure petite, dit le docteur Gall * : « Un cerveau qui n'offrirait que quinze à dix-
» huit pouces de circonférence, en le mesurant sur la
» région la plus bombée de l'occiput et en passant sur
» les tempes, et la partie la plus élevée du front, n'an-
» noncerait guère que les facultés d'un imbécille. »
Or, d'après les dimensions les plus modérées qu'on puisse établir, il fallait que la tête de Voltaire toute nue présentât au moins vingt-deux pouces de circonférence, ce qui paraît être le terme où l'homme bien constitué peut atteindre toute la portée de son intelligence, puisque notre esprit exerce mal ses fonctions avec des organes imparfaits. Le grand diamètre des cerveaux les plus développés est de sept pouces et au-delà. Nous ne parlons pas des développemens contre nature du crâne des hydrocéphales.

S'il est naturel de croire que les dimensions du bonnet de ce grand écrivain étaient à peu près la

* *Fonctions du Cerveau.* T. II, pag. 341.

mesure de sa tête, il en faudra conclure, contre l'opinion reçue par les personnes qui n'ont fait attention qu'au visage mince et allongé de Voltaire, qu'il avait certainement un cerveau très-volumineux. Il sut obtenir des succès en plusieurs genres. Nous avons également pu voir ailleurs * le cerveau de ce grand poëte ; mais, ayant été conservé dans de l'esprit de vin par le pharmacien Mitouart, ce cerveau, si bien constitué d'ailleurs, s'était transformé, comme il arrive à la longue pour d'autres substances animales, en une matière grasse, et son volume était affaissé. Ainsi nous avons vu s'enflammer à une bougie et lancer encore en pétillant des rayons de lumière, un fragment de ce cerveau, jadis pensant, qui produisit tant d'éclatans ouvrages et qui laissera de si longues traces dans l'avenir. On doit considérer surtout que Voltaire, comme plusieurs autres gens de lettres et d'anciens philosophes, conserva, jusque sous les glaces de l'extrême vieillesse, une grande partie du feu de ses facultés intellectuelles, tandis que beaucoup de guerriers célèbres, tels que Marlborough, le prince Eugène, le grand Condé, etc., ont vu dépérir en eux, avant le corps, la partie pensante qu'ils exerçaient moins habituellement. Ainsi par toute la terre, la pensée doit survivre à la force.

J.-J. Virey.
Doct. en méd., etc.

* A la Société philomatique, an VII (1799).

Considérations sur les lacunes de l'Éducation secondaire en France; *par* A. Ch. Renouard, *avocat à la Cour royale de Paris, l'un des secrétaires de la Société d'éducation élémentaire* *.

Tous les hommes ont un droit égal à l'éducation et aux lumières : voilà un axiôme fondamental, reconnu par tous les amis de l'humanité. Plaignons sincèrement les préjugés qui, dans cet axiôme, ne voient encore qu'une question à résoudre ! Malheur à ceux qui décident cette prétendue question comme s'ils avaient reçu la mission expresse d'entretenir ici-bas les ténèbres et l'ignorance ! Est-il donc vrai que dans un État voisin de la France **, dans une contrée dont l'une et l'autre frontière regarde des pays que les lettres et les sciences ont illustrés pendant plusieurs siècles, la fortune vienne d'être récemment déclarée, par ordonnance, l'indispensable condition du savoir ? Quoi ! ceux qui ne possèdent pas un certain nombre de pièces de monnaie ***, n'auront pas le droit d'apprendre à lire? Le droit d'enrichir son esprit et son ame par de solides études n'appartiendra qu'à ceux qui seront déjà riches du revenu d'une certaine somme par année ****? L'influence de l'argent n'est-elle donc pas

* Brochure in-8°. A Paris, chez Augustin Renouard, rue de Tournon, n° 6.

** Le Piémont.

*** 1500 livres.

**** 1500 livres.

assez forte dans ce siècle? Quelle folie de l'augmenter encore de la seule puissance qui pouvait lui servir de contre-poids! Les gens riches ne possèdent-ils pas assez de priviléges? N'est-ce pas un aveuglement barbare de leur en accorder encore un nouveau, en l'enlevant au pauvre qu'il consolait de l'absence de tous les autres?

Détournons notre pensée de ces réflexions affligeantes, et revenons à l'intéressant opuscule de M. Renouard, opuscule qui contient plus d'idées saines et généreuses que de gros volumes tant vantés. Tous les hommes ont un droit égal à l'éducation, voilà le premier principe sur lequel se fonde M. Renouard : mais à ce principe il se hâte d'en ajouter un autre non moins sage et non moins vrai : l'éducation ne doit pas être la même pour tous les individus.

Dans un État aussi vaste, aussi riche, aussi peuplé que la France, il faut des poëtes, des orateurs, des érudits, qui parcourent tous les degrés des études les plus étendues, et pour qui les sciences abstraites n'aient point de mystères cachés : mais il faut aussi des artisans, des chefs d'atelier, des manœuvres, dont l'existence active commence de bonne heure, qui, pour la diriger, ont besoin du secours de l'éducation, mais d'une éducation rapide et resserrée dans des limites certaines.

Déterminer les divers objets de cette éducation qu'on pourrait appeler intermédiaire, après en avoir tracé le plan, en indiquer le mode, en marquer le terme : voilà quel était le problême proposé en 1823, par une société qui n'existe plus, et qui même avait cessé d'exister avant la fin du concours ouvert par elle; cette société était l'administration du recueil périodique, connu sous

le nom de Tablettes universelles. Une autre société, celle de la morale chrétienne, empressée de justifier son titre en favorisant tout ce qui peut servir la cause de l'humanité, accepta, en quelque sorte, la succession qui tombait pour ainsi dire en déshérence, et voulut que le prix du concours fût décerné dans son sein. Les juges étaient MM. le duc de Broglie, Guizot, Jomard et Charles de Rémusat; le lauréat fut M. Charles Renouard, qui, jeune encore, unit aux talens du jurisconsulte ceux d'un littérateur éclairé par une étude assidue de tout ce qui se rattache à l'éducation sociale.

En 1824 plusieurs journaux voulurent annoncer le résultat de ce concours. Qui le croirait? la censure qui pesait alors sur la presse périodique jugea convenable de leur interdire cette annonce. Voilà bien un trait digne de certains États où l'autorité conçoit de si vives alarmes sur les progrès de l'instruction générale! mais nous vivons en France, et les temps sont changés. L'auteur, en faisant imprimer son mémoire, a eu raison de répéter avec confiance sa belle épigraphe : *nil desperandum*.

Dans nos établissemens publics il n'y a pas de milieu entre l'instruction primaire et la haute éducation classique. Il faut se contenter d'apprendre à lire et à écrire, ou bien aller passer six années de sa vie dans un collége pour amasser péniblement des connaissances dont on n'aura peut-être jamais besoin. « Dans la société, » disait le programme du concours, cet intervalle n'est » pas vide; il est occupé par une multitude de familles » que leurs intérêts, leurs travaux, leur situation so- » ciale n'appellent point à donner à leurs enfans une

» éducation littéraire, et qui cependant ont besoin de » leur faire acquérir des connaissances et une instruc- » tion bien supérieures à celles que les écoles primaires » peuvent fournir. »

Pour remplir cette lacune, différens projets ont été souvent conçus et proposés : les uns, pour rendre l'éducation secondaire plus accessible à la multitude, conseillaient d'affaiblir ou de supprimer quelques-unes de ses parties les plus élevées : il fallait, à les en croire, remplacer le latin par l'agriculture, la versification par l'arpentage. D'autres, au lieu de rabaisser l'éducation secondaire à la portée de la multitude, voulaient qu'on élevât la multitude au niveau de l'instruction classique. Ces deux plans étaient aussi mauvais l'un que l'autre; le premier bannissait de la société les classes savantes qui l'éclairent et qui l'honorent ; le second, les classes utiles qui la nourrissent et la soutiennent.

Le projet dont M. Renouard développe les points principaux dans son mémoire, repose sur des bases plus solides et plus sagement choisies. Il divise l'instruction en primaire et secondaire, et il désire que toutes les classes du peuple soient également appelées à prendre leur part de l'une et de l'autre. Il n'ignore pas que tous les préjugés, dès long-temps reçus, que tous les esprits routiniers et timides vont se révolter à la seule idée d'ouvrir au peuple des écoles secondaires. Songez aux difficultés, songez aux dépenses, s'écrieront certaines voix trop connues ! A tous ces cris il n'y a qu'une réponse à faire : « La propagation de l'enseignement » primaire a offert aussi des obstacles, qui long-temps » avaient paru insurmontables, et qui se sont évanouis

» devant la constance des amis de l'humanité. Pour-
» quoi l'enseignement secondaire rencontrerait-il d'in-
» surmontables difficultés. »

Selon le projet de M. Renouard, l'enseignement primaire doit avoir pour objets *la lecture*, *l'écriture*, *le calcul*, *le dessin et la musique*. Sans présenter un caractère égal d'utilité, le dessin et la musique méritent de figurer dans cette liste primitive, l'un par la facilité qu'il donne pour tous les travaux, et l'autre par les charmes innocens qu'elle répand sur certains momens de la vie. Voyez les Allemands retirés en France, comment charment-ils leur repos, comment se consolent-ils de l'absence de la douce patrie? En chantant tous ensemble et d'accord quelque chant de la langue nationale. Quant à la possibilité de cette double étude, il n'est permis d'élever aucune objection sérieuse, si l'on veut jeter un coup-d'œil sur l'excellent ouvrage dans lequel M. Francœur a traité du dessin linéaire, et se rappeler les heureux essais tentés par M. Wilhem pour introduire la musique dans les écoles primaires.

L'éducation secondaire commence avec la nécessité de diviser les études ; quand les facultés intellectuelles et morales ont reçu leurs premiers développemens, il devient impossible d'étendre à tous une éducation uniforme : il faut alors que les élèves se partagent entre les diverses carrières qu'ils auront à parcourir. Les objets principaux de l'éducation secondaire seront : la *langue nationale*, *la morale*, sans la séparer de *la religion* qui en est la sanction divine, la *géographie* et *l'histoire*, les élémens des *sciences naturelles* et *mécaniques*, *l'arithmétique* et les élémens de *la géométrie*, *le dessin* et la *gymnastique*.

C'est dans le mémoire même de M. Renouard qu'il faut examiner les motifs qui l'ont guidé dans la combinaison du plan et la classification des diverses études, dont il pense que l'instruction secondaire doit se composer. Sans doute, de plus longs développemens, des méthodes plus détaillées seraient encore nécessaires dans une carrière où il faut tout construire et tout créer; M. Renouard l'a senti le premier, et il le déclare avec franchise. Mais qu'une heureuse occasion se présente, et nous sommes persuadés que personne plus que lui ne serait capable d'achever le plan utile et noble qu'il n'a fait qu'ébaucher encore.

La plus grande difficulté qui se présente dans une entreprise de cette nature, c'est de bien fixer le terme où l'éducation doit s'arrêter. Si, d'un côté, il faut qu'elle soit suffisante, de l'autre, il est impossible qu'elle soit complète : on éprouve à la fois la nécessité et le regret de ne remplir sa tâche qu'à moitié : trouver le juste point où cette tâche, bien qu'imparfaitement remplie, produise cependant des résultats nécessaires à la société, voilà le problême à résoudre! On en a tant résolu d'inutiles, qu'il faut espérer que celui-ci, dont nos futures destinées dépendent, trouvera enfin son Archimède.

Pour essayer les méthodes qui doivent conduire à la solution du grand problême, M. Renouard propose un moyen bien facile, et qui fait le plus grand honneur à sa philantropie. « Lorsque le plan des cours » destinés à cette éducation, dit-il, sera une fois fixé, » on peut sans danger, sans être obligé à aucune fon» dation nouvelle, les ouvrir dans les prisons, et sur» tout parmi les jeunes prisonniers, pour les sujets

» qui savent déjà lire et écrire. Plus d'une fois on a » tenté sur des prisonniers de hasardeuses et barba- » res expériences : celle-ci ne présenterait que des » avantages sans dangers, car des prisonniers auront » toujours quelque chose à gagner à de pareils essais.»

Nous n'avons pu dans cet extrait rapide indiquer que bien légèrement quelques-unes des vues nombreuses dont le petit ouvrage de M. Renouard est rempli : nous engageons tous les amis des lumières, tous ceux qui pensent que les hommes ont les mêmes droits, parce qu'ils sortent de la même origine, à lire, à méditer quelques-unes des pages de ce mémoire, dont l'idée fondamentale doit être considérée comme le germe de l'institution la plus vaste et la plus féconde. Nous avons eu la satisfaction d'applaudir aux premiers essais de l'auteur, lorsqu'il s'annonça par un ouvrage qui rappelait le bonhomme Richard de Francklin, nous sommes heureux de le voir persévérer dans des études aussi honorables qu'utiles, et nous nous plaisons à lui prédire une réputation où l'homme de bien ajoutera beaucoup au talent de l'écrivain.

P.-F. Tissot.

LA VILLE DE LAON EN 1104.

(ESQUISSES DU DOUZIÈME SIÈCLE.)

Le croisé Raimbert était arrivé seul de bonne heure à Laon, attendu qu'il s'était levé assez long-temps avant le jour; on prétend en outre qu'il vint à cheval, ce qui nous laisserait quelques raisons de présumer que Tiégaud et lui avaient exécuté sur l'un des marchands certain projet sinistre. Mais comme il n'existe aucunes preuves qui puissent confirmer ce soupçon, et que la chose n'a pas été éclaircie par le jugement de Dieu, seul moyen qu'on employât alors pour réprimer le peu de crimes dont la connaissance n'échappait pas aux justiciers, nous nous abstiendrons de prononcer.

Quoi qu'il en soit, Raimbert entra par la porte de Coucy, dans cette partie de la ville de Laon, qu'on nomme aujourd'hui la Cité. Déjà une grande quantité d'églises, de prieurés et de monastères, et une formidable enceinte de murailles flanquées de tours, donnaient à cette ville, dont la situation est si belle, l'aspect imposant qui convenait à la capitale de la France. En effet Laon avait encore des prétentions à ce titre, tant à cause de sa population que parce qu'il n'a jamais été démembré du domaine des rois, dont il avait été la résidence sous la dernière dynastie. Ce fut

dans cette cité (identique avec le *Bibrax* dont parle César) que Charles de Lorraine ou Karl de Lothringue, dernier prince de la race carlovingienne, se maintint quelque temps par la force des armes contre l'usurpateur Hugues de Paris, mieux connu aujourd'hui sous le nom de Hugues Capet; mais ayant été trahi, comme chacun sait, par l'évêque, il fut livré, et la prise de Laon assura la couronne au nouveau roi.

A l'époque où nous nous plaçons, la seigneurie immédiate de la ville de Laon était contestée au roi par l'évêque; et il devait naître quelque désordre de ce conflit de juridiction. Les prétentions des évêques étaient fondées sur une cession qu'ils alléguaient avoir été faite à leur prédécesseur Adalbéron, par Hugues le porte-chappe, en reconnaissance du service que cet Adalbéron lui avait rendu, en lui livrant les clefs de la ville et le roi légitime. Mais d'autres causes, entre lesquelles le régime féodal doit être compté pour beaucoup, contribuaient à faire de cette malheureuse ville un théâtre de crimes et un repaire de brigands. Elle était remplie de bandes de scélérats militaires ou roturiers qui, sûrs de trouver l'impunité et le désordre, se livraient aux plus grands excès. Notre historien Guibert, dont la véracité contemporaine ne peut être suspectée, nous en trace un tableau horrible. On y voit des prêtres commettre des meurtres, d'autres assassinés devant l'autel; les serviteurs tuant leurs maîtres pour les dépouiller; les bourgeois tuant les vilains pour les rançonner, et toutes les rues pleines de guet-à-pens. Les palefreniers du roi lui-même n'étaient pas épargnés, et l'on ne se faisait aucun scrupule d'enlever ses chevaux.

Comme, dans ce temps-là, il en était à peu près de même de toutes les grandes villes de France, Raimbert qui avait couru le pays et qui, depuis son retour de la croisade, était déjà venu à Laon, savait parfaitement ce qu'il avait à faire pour y être en sûreté. N'étant pas connu, il n'eut point à craindre d'être puni en prenant les allures d'un homme d'armes. Il fit à son costume l'addition d'un fermail doré qu'il avait peut-être soustrait à quelque marchand dévalisé, et qui lui donna l'air d'un chevalier en habit de ville. Ajoutez à cela qu'il laissa traîner son manteau sur ses talons, comme c'était alors la mode, au lieu de le relever, et qu'il eut soin de mettre ostensiblement à sa ceinture de cordouan dont il serra étroitement la boucle, une dague à manche de pied de biche, qu'il tenait cachée auparavant.

Raimbert, en marchant dans cet accoutrement, la tête haute et toisant d'un air de mépris les bourgeois, devant la porte desquels il passait, arriva dans le quartier le plus populeux de la cité. Après avoir traversé plusieurs rues étroites, tortueuses et d'autant plus sales qu'elles n'étaient point pavées, il se trouva près d'une taverne qu'indiquait une couronne de lierre pendue à une branche de houx. Le tavernier, suivant la coutume du temps, était à sa porte à crier son *ban-vin*, et invitait les passans, le plus gracieusement qu'il pouvait, à venir boire de son excellent hypocras.

Cédant aux courtoises sollicitations accompagnées de ces mots *illustre croisé*, *votre dignité* et autres termes de la politesse du douzième siècle qui caressaient agréablement son oreille, Raimbert allait entrer dans le cabaret, lorsqu'un pauvre écolier sous-diacre s'ap-

procha de lui d'un air humble et soumis, et en tendant la main. Alors la plupart des écoliers et des pauvres clercs, qui nés dans la condition servile n'avaient aucun moyen d'existence, surtout lorsqu'ils étaient loin de leur famille, étaient réduits à demander l'aumône pour vivre.

« — Pour l'honneur de l'Église, le lustre des lettres et des études, le salut de votre ame et au nom de la très-sainte Vierge, donnez au pauvre clerc, noble et vaillant pélerin! disait-il d'une voix lamentable et suppliante.

» — Tiens, clerc, prends ceci, lui dit Raimbert en lui mettant dans la main quelques mailles, non pour l'honneur des lettres et des études dont je m'inquiète fort peu ; mais pour me rendre un service. Pourrais-tu m'enseigner la demeure de Bernard des Bruyères, l'ami du brave Thomas de Marle? »

Le sous-diacre recula quatre pas, en lui faisant signe de parler moins haut.

« — Votre valeur y songe-t-elle bien, sire croisé, lui dit-il ; ne savez-vous pas que ce brave est poursuivi par le prévôt du roi ? le seigneur Yves a déjà apposé sur lui son second *claim* pour certain meurtre qui a été commis dans la censive de l'abbaye royale de Saint-Jean ; or vous savez que ce vaillant prévôt du roi Philippe, ou, si vous voulez, de son sérénissime fils le roi Louis, est en même temps le défenseur avoué de l'abbaye de Saint-Jean, et ce n'est pas pour la justice du roi qu'il poursuit le contumax ; on assure que l'abbé veut que ce crime soit jugé devant sa cour, parce qu'il réclame les produits de la condamnation. Vous pensez, illustre croisé, que le preux Bernard

n'est guère plus à l'aise dans sa peau, que le vieux loup qui entend japper les limiers du fond de sa tanière ; et puis, quand le troisième claim aura été fait....

» — Finiras-tu bientôt, ennuyeux âne de Balaam? tu es donc un de ces clercs qui, au lieu de lire ce qu'ils appellent aujourd'hui leur bréviaire, se livrent à l'étude des coutumes et des lois pour trafiquer de leur savoir et du sang d'une foule d'honnêtes hommes qui font état de manier le fer ? Allons, épargne-moi ton grimoire d'official et conduis-moi chez Bernard, si tu sais où il est.

» — C'est précisément ce que j'ignore, valeureux croisé.

» — Mais sais-tu du moins qui pourra me l'apprendre ?

» — Je connais, dit le clerc, un jeune écolier qui sait tout ce qui se passe dans la ville de Laon, sans qu'on puisse deviner comment il s'y prend pour être si bien informé. On serait tenté, sauf le péché de jugement téméraire, de le croire en commerce avec l'ennemi du genre humain, si l'on ne savait combien il a d'activité, de curiosité et de pénétration. Il a tellement le talent de s'insinuer dans la confiance des hommes qu'il voit pour la première fois que.... Vous vous impatientez, illustre étranger ; eh bien ! je me hâte de vous dire que vous pouvez l'attendre, au moment où le jour tombera, au pied des échelles patibulaires, devant le palais épiscopal.

» — Voilà un rendez-vous bien gai que tu me donnes, l'ami.

» — Je choisis ce lieu, dit le clerc, parce qu'il est plus aisé de se le rappeler. Vous pouvez compter que

mon jeune Laonnais ne manquera pas de s'y trouver, après avoir fait toutes les perquisitions nécessaires pour savoir quelle est la retraite du fameux Bernard. »

Raimbert, après avoir promis de se trouver à l'endroit convenu, alla vainement au palais qu'occupait le seigneur Gérard de Quiercy, non loin de l'abbaye de Saint-Jean dont il était châtelain. Ce noble chevalier était allé à la chasse sur les domaines des religieuses de Saint-Amand dont il était le défenseur avoué. Indépendamment de ces deux charges qui étaient très-lucratives, il tenait en fief, de l'évêque de Noyon, le château jadis royal de Carizy ou Kiercy, et tout cela réuni contribuait à en faire un puissant seigneur. Désespéré du mauvais succès de ses recherches, après avoir interrogé en vain divers bourgeois de sa connaissance, ou après avoir cherché inutilement quelques mauvais sujets avec lesquels il avait eu jadis des relations probablement peu honorables, et dont le domicile n'était ni fixe ni connu, Raimbert sentit tout-à-coup une main s'appuyer fortement sur son épaule. Nous ferons connaissance une autre fois avec le nouveau personnage qui se présente ici.

Fx. B.

CLÉMENT XIV

ET

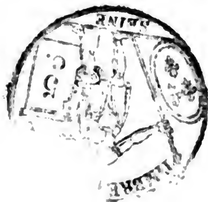
CARLO BERTINAZZI.

CORRESPONDANCE INÉDITE.

Avertissement.

Il y avait, en 1720, dans un Séminaire de Rimini, deux enfans qui se lièrent d'une étroite amitié. L'un était le fils d'un pauvre laboureur des environs de *Santo-Angelo in Vado*, et l'autre l'unique enfant d'un officier de fortune, au service du roi de Sardaigne. Les deux élèves se promirent, quel que fût le sort que l'un ou l'autre éprouverait dans le monde, de ne jamais laisser passer plus de deux années sans s'écrire ou sans se voir. Tous deux ont tenu parole. L'un de ces enfans, nommé Laurent Ganganelli, devint Professeur de philosophie à Pesaro, puis Religieux de Saint-François, puis Définiteur, puis Consulteur du Saint-Office, puis Cardinal, et enfin Pape sous le nom de Clément XIV. L'autre, Carlo Bertinazzi, passa en France après la mort de son père, et plus connu sous le nom de *Carlin*, il devint un des meilleurs Arlequins de la comédie italienne.

C'est la correspondance de ces deux personnes que nous publions aujourd'hui. Peut-être leurs premières lettres paraîtront-elles manquer un peu d'intérêt; mais nous avons cru de notre devoir de n'altérer nulle part le texte original. H.



A LAURENT GANGANELLI.

Ferrare, 17 octobre 1722.

On a coutume de croire, mon pauvre Laurent, que lorsque deux amis se séparent, celui qui reste dans les mêmes lieux est le plus à plaindre. J'espère qu'il n'en est pas ainsi, mon ami, et que tu es moins triste que moi. Les nouvelles choses que j'ai vues et que je vois tous les jours ne me consolent point; je regrette Rimini partout où je passe. Je t'assure qu'il est bien ennuyeux de traverser sans cesse des pays qu'on ne connaît pas et de voir des personnes à qui l'on n'a rien à dire. Si mon père n'était pas avec moi dans le régiment, je crois que j'aurais déjà déserté. Ce régiment a bien peu de religion, et mon père a l'air de se moquer aussi quelquefois de mes prières, que je fais toujours cinq fois dans la journée. Je n'étais pas né, vois-tu, pour être un voyageur et un militaire. J'étais né pour être un religieux. Je ne me consolerai jamais d'avoir quitté notre séminaire, et toi mon meilleur ami, mon pauvre Laurent.

Ma vie est devenue toute dereglée. On ne se lève jamais ici à la même heure, et cela dépend du Capitaine ou du chemin que nous avons à faire pour aller d'une étape à une autre. Si la route est longue, on bat le tambour de bon matin, et si la journée n'est pas forte, ou que la troupe ait un jour de repos dans une ville ou un village, les soldats dorment toute la matinée. Il en est de même des heures des repas. Je me trouve malheureux et comme tout changé, depuis

qu'il n'y a plus d'ordre dans ce que je fais, dans ce que je mange, et dans le temps où je dors. Mon camarade de chambrée a raconté aux autres que je lui avais dit cela. Il me semble pourtant que la règle des Frères Mineurs Conventuels est bien conforme à la volonté de Dieu. Car enfin, le soleil se lève toujours le matin, les étoiles viennent plus tard, les saisons l'une après l'autre, et il n'y a rien de si beau que cet arrangement qui ne se dérange jamais. Je crois que l'ame d'un chrétien et son salut exigent cette observation régulière, et que notre estomac s'en trouve aussi beaucoup mieux.

Je te prie, mon ami, de m'écrire à Venise où nous arriverons la semaine prochaine. Comme mon père s'appelle aussi Bertinazzi, tu mettras sur l'adresse Carlino, soldat et musicien dans le 3e régiment de S. M. le roi de Sardaigne. Je voudrais bien lire ta lettre le premier, et qu'on ne se moquât pas de nous dans la compagnie ; car on ne se fait pas scrupule de fouiller dans les sacs, ce qui fait que je ferme toujours le mien avec ses courroies ; et cependant j'ai perdu les cinq *Paoli* que je possédais, sur la route d'Urbain à Pesaro.

Les soldats ne sont pas si fins qu'ils veulent le faire accroire. Ils se moquent souvent de moi en m'appepelant le petit aumonier; mais je viens aussi de leur jouer d'un tour. Comme je voulais t'écrire et qu'il était déjà dix heures du soir, j'ai frappé aux portes des chambres, dans le corridor de la caserne, en imitant la voix de notre capitaine qui est Génois, et j'ai fait taire tout le monde, sous prétexte de dormir. Au moyen de cela, je t'écris un peu en paix, et je me

recommande à tes prières, mon cher et bon ami. Tu sais que tu n'es pas pour moi seulement un ami, mais un frère. Nous avons bien souvent joué ensemble, et nous avons pleuré aussi. Souviens-toi de ce jour où, en revenant de la mer, quand tu m'avais dit que tu m'aimerais toute ta vie, nous n'avions pas d'argent pour donner à ce pauvre qui nous a bénis.

Adieu encore, mon cher camarade. Tâche bien que le révérend père Bianchi, à son retour de Notre-Dame-de-Lorette, me garde cette image de Saint-Charles qu'il a promis de faire bénir pour ton pauvre et fidèle ami.

A LAURENT GANGANELLI.

Venise, 12 janvier 1723.

J'ai dix-huit ans aujourd'hui! Ceci m'a fait plaisir à savoir. C'est mon père qui me l'a dit; car ma marraine, qui voulait toujours me voir enfant, me soutenait encore, il y a six mois, que je n'avais que seize ans et demi. Dix-huit ans! C'est l'âge d'un homme, n'est-ce pas? Je l'ai dit à une *Camerière*, qui sourit en m'ouvrant sa porte et qui m'appelle toujours Seigneur professeur.

Il faut t'apprendre que peu de jours après mon arrivée à Venise, mon père, qui donne des leçons de musique, m'a procuré aussi un emploi : il m'a fait entrer chez un sénateur qui a deux neveux en bas âge et à qui je fais répéter le catéchisme. Quelques-uns

de mes camarades ayant appris que je passais là mes matinées me raillent souvent. Ils prétendent qu'un soldat ne peut donner que des leçons de danse ou d'escrime, et tout au plus faire quelquefois la barbe au cabaretier, s'il n'a pas d'argent pour payer une demi-mesure; mais je prends mon parti, parce que je suis bien dans cette maison-là. On me donne une *polenta* quand j'arrive, des coquillages, un petit flacon de vin de *Montefiascone* et quelques pâtisseries qui sont toujours délicieuses.

Venise est une charmante ville. Je n'ai jamais tant vu de fromage de Parme qu'on en étale sur le pont de Rialto. Cette ville, dans la mer, est absolument située comme un plat de macaronis au milieu d'une table.

Toutes les fois que je suis seul et libre, je pense à toi. Les officiers et les musiciens de notre régiment vont à la comédie; ils y entrent sans payer, parce que nos camarades jouent des airs pour accompagner les chanteurs et les danseurs. Conçois-tu que le Major donne son consentement à cela? Moi, je ne mettrai jamais le pied dans un lieu pareil. Je sais que c'est un abîme de perdition, et j'en avertissais encore ce matin un Trompette qui voulait me raconter la comédie.

A LAURENT GANGANELLI.

(Deux mois après.)

Venise, 26 mars 1723.

Ami, que ta lettre est venue à propos! elle me donne un peu de repos et de courage. J'espère encore dans

mon salut, puisque tu me dis des paroles d'amitié.

Je ne t'ai pas écrit depuis deux mois..., et pendant ce temps, combien de fautes! Les péchés que j'ai faits sont si énormes que je n'ose pas m'en confesser. Je crois que je ne l'oserai jamais, si tu ne me promets pas que j'obtiendrai un jour l'absolution.

Il faut tout te dire. J'ai été à la comédie. Imagine-toi que mon capitaine, s'étant aperçu que je ne suivais pas les autres quand ils se rendaient au théâtre, m'en a demandé la raison. Je l'ai dite, et je ne veux pas t'écrire ce qu'il m'a répondu. C'est un méchant : que Dieu lui pardonne, à lui! Il a si bien fait qu'il m'a ordonné de choisir les arrêts si je l'aimais mieux. J'ai resté bien des soirs à la caserne, et mon propre père, qui croyait que cela me faisait maigrir, m'a dit aussi qu'il fallait aller à cette comédie. On avait besoin de moi, disait-il; je lui ai répondu avec respect qu'on se passerait bien d'un pauvre fifre; mais il a persisté, ajoutant toujours que je m'amuserais. Je l'ai assuré vingt fois du contraire; mais il a fallu céder, parce que c'est un commandement de Dieu, n'est-ce pas? « Père et mère tu honoreras afin de vivre longue- » ment. »

Ce ne serait rien si je n'avais fait qu'aller au théâtre, mais hélas! je m'y suis amusé! La vérité m'oblige à dire que ces Messieurs chantent et dansent très-bien. Le premier jour, au milieu du ballet, je me mis à réfléchir qu'ils étaient tous damnés, et j'ai pris la fuite. Je n'ai pas eu le cœur assez dur pour prendre plaisir à voir danser des damnés; mais depuis je m'y suis accoutumé.

Le cœur s'endurcit très-vite. Je n'ai pas combattu

assez long-temps contre le démon. Quelquefois même je me surprenais, le soir en rentrant, à répéter dans ma mémoire les phrases et les chansons des comédiens, plutôt que les saintes paroles de l'angélus.

Enfin.... (et je crois que je mourrais de honte si je te racontais ceci à toi-même au lieu de te l'écrire.) Le directeur de cette troupe d'excommuniés, qui est l'oncle de *Tonina*, la camerière du sénateur, vint la chercher pour l'emmener le lendemain. Un de ses acteurs venait de disparaître pour accompagner une Comtesse en Allemagne; et obligé de fermer son théâtre, ce pauvre homme allait faire banqueroute et s'en aller. Tonina m'a tout raconté en pleurant, disant qu'elle était fâchée de partir, parce qu'elle ne me verrait plus. Moi, je ne sais comment cela s'est fait, j'ai pensé à l'instant que je savais par cœur le rôle de ce comédien. J'ai cru que, puisqu'il jouait avec un masque, je pourrais peut-être faire sa partie. *Elle* m'a serré la main; son oncle a dit qu'on n'avertirait personne dans la ville; il m'a envoyé l'habit; et le lendemain au lieu d'aller à l'orchestre j'ai été sur le théâtre.

Heureusement que je faisais un poltron, car je tremblais de tous mes membres en entrant! J'ai contrefait la voix du camarade qui était parti : on ne m'a pas reconnu, et Tonina cette fois m'a embrassé.

Pendant cinq fois j'ai porté ce masque; pendant cinq fois j'ai fait de mon corps cette profanation. Enfin, le directeur a eu le temps de faire venir un comédien de Vicence. J'étais malade, et j'allais devenir fou si on ne m'avait pas délivré. Mon père m'avait reconnu, ainsi que deux Cors de l'orchestre; mais ils ne pouvaient pas le croire, et ils n'ont rien dit. Mon père ne m'a pas

grondé : je craignais bien d'être battu; mais il est vrai qu'il était déjà malade, mon pauvre père, et il empire tous les jours. J'espère qu'il sauvera son corps et son ame; moi je ne sauverai pas la mienne!

O! mon ami, tu ne peux te faire l'idée de mes tourmens ; je vois l'enfer sous mes pieds : je ne crois pas ma vie assez longue pour expier, dans la pénitence et dans le jeûne, le péché mortel que j'ai commis. J'ai résolu de quitter, si je peux, Venise, et d'aller dans la Calabre vivre de racines et de noisettes, comme le bienheureux saint François.

Adieu, mon seul refuge. Tu ne voudras peut-être pas me répondre, car je suis l'ivraie séparée du bon grain ; mais, si tu ne me prends pas en miséricorde, je mourrai peut-être sans être porté en terre sainte. Aie pitié de moi!

P. S. Avant de fermer cette lettre, je crois qu'il faut que je te dise (si tu avais la charité de prier pour mon ame) que le rôle que j'ai joué était un rôle d'*Arlequin*.

LE GLAIVE ET LE TOMBEAU.



M. Bignan vient de publier un poëme intitulé : *Napoléon.* L'ouvrage annonce un vrai talent, et surtout un talent pur et irréprochable. Son héros est bien un peu usé, littérairement parlant, mais il sera toujours poétique. Ce recueil est terminé par la traduction du premier chant de l'Iliade. M. Bignan nous paraît supérieur, du moins pour la vérité locale, à feu M. Aignan qui posséda tant d'autres titres au souvenir des amis des lettres, et qui a laissé de si honorables souvenirs politiques. Que son jeune émule ne croie pas cependant avoir fermé la carrière. Les noms des deux traducteurs (Aignan, Bignan) offrent un singulier rapport de progression alphabétique : peut-être, pour trouver un interprète digne d'Homère, faudra-t-il que cette progression se continue long-temps encore. Ce qui est remarquable ici, c'est la profession de foi romantique, placée en tête du volume que nous avons sous les yeux. Elle annonce un sentiment élevé de la poésie et une véritable conscience littéraire. Que M. Bignan y prenne garde : c'est une renonciation implicite aux couronnes de toutes les académies, lesquelles ne manqueront pas de renier désormais un lauréat qui fut long-temps leur favori.

X.

LETTRES

SUR LE THÉATRE.

N° LVIII.

Paris, le 3 décembre 1825.

Il y a au moins huit ans que M. Pichald, littérateur recommandable par toutes les qualités du cœur et par tous les dons de l'esprit, sollicitait vainement la permission de débuter sur notre première scène nationale. Tous les gens de lettres connaissent quelques scènes de sa tragédie de *Turnus;* la lecture qu'il en a faite dans plusieurs salons de Paris avait révélé le talent poétique de l'auteur, et son Léonidas attendait dès long-temps les honneurs de la représentation. Ce n'est pas toutefois aux comédiens qu'il faut s'en prendre de ces éternels retards, si propres à décourager un nouveau poëte et à le repousser pour toujours de la carrière dramatique. Il a fallu que le Léonidas de M. Pichald traversât la censure, défilé presqu'aussi dangereux que celui des Thermopyles; s'il n'y est point mort, il y est resté long-temps captif, et il n'en est sorti que cruellement mutilé.

Je dois rendre cette justice à l'auteur d'Atala qui, dans ces jours de prospérité où il était tout à la fois Virgile et Mécène, s'intéressa vivement à la représentation de Léonidas; mais ni le poëte ni le ministre n'eurent le crédit d'attendrir les invisibles Parques de

la littérature; Orphée, qui enchantait toutes les divinités infernales, n'eût pas été plus heureux.

Enfin l'instant est venu où l'on a acquis la conviction qu'il fallait, ou fermer le Théâtre-Français, ou se décider à y souffrir la représentation d'ouvrages dont le sujet et les pensées fussent en harmonie avec les sentimens du public, et l'on a permis *Léonidas*. Je ne m'étonne pas qu'il ait eu à vaincre tant d'obstacles, il y a parmi les censeurs dramatiques quelques historiens, et ils savent probablement assez ce qui se passa à Londres dans des circonstances qui ont quelque analogie avec le temps où nous vivons, pour avoir craint qu'une représentation de la tragédie de *Léonidas*, à Paris, ne donnât lieu à des rapprochemens peu flatteurs pour de grandes influences et pour de grandes vanités.

Le célèbre Glover, poëte cher aux muses et à la liberté, qui, avant Shéridan, avait déjà cueilli la double palme de la poésie dramatique et de l'éloquence parlementaire, composa, en 1737, un poëme de *Léonidas* en neuf chants. L'Angleterre se trouvait alors soumise au ministère ou plutôt au despotisme de Robert Walpole; et dans un temps où la corruption était érigée en système, et la liberté menacée, on accueillit avec transport un ouvrage où éclataient surtout le désintéressement et l'amour de la patrie.

Léonidas devint un point de ralliement. Tout ce qui était opposé au premier ministre se prononça énergiquement pour le nouvel ouvrage, et son succès fut universel.

La tragédie de M. Pichald a réuni en sa faveur l'unanimité des suffrages; les sentimens généreux, les

nobles pensées qui y abondent sont les mêmes que dans Glover, et les cœurs français, qui ne battent pas moins que ceux des Bretons pour la liberté, ont accueilli avec transport une composition pleine de chaleur, de patriotisme et de talent.

Les meilleurs critiques anglais, en déclarant que le poëme de leur compatriote dut sa principale vogue aux circonstances dans lesquelles il vit le jour, n'en reconnaissent pas moins qu'il renferme de très-grandes beautés. En France, les hommes les plus sévères exprimeront la même opinion sur la nouvelle tragédie de M. Pichald.

Il faut cependant avouer, sans chercher à affaiblir le mérite de la tragédie nouvelle, que les circonstances l'ont servi bien plus heureusement que le poëte anglais; les Thermopyles ne rappellent plus seulement une antique victoire depuis que la guerre a éclaté entre les barbares Séides du Croissant et les généreux défenseurs de la Croix. Les Thermopyles ont vu les enfans de Léonidas venger, sur les soldats des nouveaux Xercès, la mort de ces trois cents héros qui avaient eux-mêmes célébré leurs funérailles avant le combat; les catacombes, où s'ensevelirent jadis ces généreux fils de la liberté, sont devenues le champ de triomphe des Hellènes. Les deux mondes assistent à cette lutte inégale du petit nombre contre la masse de Barbares que vomissent les successeurs des satrapes et l'Orient qui, suivant la belle expression d'Hérodote, ont heureusement plus d'hommes que de soldats.

Dans Léonidas, si pur, si désintéressé, si vertueux, les spectateurs français n'ont pas vu seulement la censure de la corruption et de l'égoïsme de notre époque;

ils ont salué, dans ces nobles images de la grandeur antique, les Léonidas nouveaux, les Miaulis, les Nicétas, et surtout les Canaris de la Grèce moderne qui affrontent cent fois la mort en un jour, et qui seuls contre tous préparent à d'autres Homères la gloire de chanter de nouveaux Achilles, à d'autres Hérodotes l'honneur d'enrichir l'histoire du tableau sublime des cohortes peu nombreuses de la liberté proscrite aux prises avec les innombrables légions de la tyrannie qui trouve toujours des défenseurs armés ou de muets complices.

Je n'ai assisté qu'à la seconde représentation de Léonidas; les beaux vers, les sentimens héroïques, qui éclatent dans presque toutes les scènes de ce morceau dramatique, suffisaient pour électriser tous les cœurs; mais il se trouvait même quelque chose qui devait seul en assurer le succès, et qui a redoublé la vivacité des transports de la foule qu'avait attirée la représentation. C'est une grande situation à laquelle n'avait pas songé l'auteur, et qui n'était pas la moins intéressante et la moins théâtrale de son ouvrage. Par une heureuse combinaison, il y a montré deux Grecs, encore enfans, qui se trouvent au milieu des trois cents héros de Sparte et qui, comme leurs aînés, n'ont que l'ambition de mourir pour le salut public.

En face de la scène où ces deux jeunes martyrs excitaient si vivement l'admiration et la pitié, dans la loge de S. A. R. M. le duc d'Orléans, se trouvaient les deux jeunes fils de Canaris et de Miaulis que le comité des Hellènes fait élever au nom de la France. Qu'on juge des transports qu'a dû exciter sur un public dont la sensibilité est si ardente et si vive, ce rapprochement

imprévu. L'ivresse a été portée à son comble, le parterre applaudissait Agis dans Thémistocle*, et Thémistocle dans Agis. Il y a dans une telle situation tout ce qu'il faut pour porter aux nues l'ouvrage le plus médiocre? Quel n'a donc pas dû être le succès d'une pièce où il y a un mérite réel?

On ne peut se dissimuler que cette seule action de mourir ne doive paraître un peu monotone dans un ouvrage dramatique qui ne vit que d'oppositions et de péripéties. Les peintres prennent ordinairement une situation dans une tragédie pour en faire un tableau, et c'est dans un tableau célèbre du chef de l'École française que M. Pichald a pris le sujet d'une tragédie. Il a dû trouver du mouvement, de l'intérêt, de la variété; il a fallu qu'il fît agir ce que la toile permet de laisser immobile, et s'il n'a pas triomphé complètement d'une insoluble difficulté, il a montré tout ce que peuvent les efforts d'un beau talent et d'une ame généreuse.

J'attends pour vous parler de l'ouvrage même que l'impression en soit achevée; il est difficile d'apprécier sur une seule représentation une tragédie qui ne vit que par la force du style, par la grandeur des images et la magie des souvenirs.

C'est au moment où s'achevait cette seconde représentation, que la sinistre nouvelle de la mort d'un illustre orateur et d'un vaillant capitaine à circulé dans toute la salle, et les cœurs, déjà si vivement émus par la catastrophe du héros de Sparte, se sont brisés quand on a su la mort prématurée du héros français. Le gé-

* C'est le nom du fils de Canaris.

néral Foy a fait oublier Léonidas, et des douleurs réelles ont remplacé les douleurs qu'avaient excitées les fictions tragiques de la scène. Paris n'a pas versé moins de larmes que Sparte, sur l'orateur, sur le guerrier, sur le citoyen, qui a trouvé la mort dans le sein de la gloire, et pour lequel la tribune nationale fut un autre défilé des Thermopyles où il combattit jusqu'au dernier soupir.

Mais la Grèce ne put rendre à son héros que de tardifs hommages : ce ne fut que quarante ans après, que le vainqueur de Platée lui fit élever un temple, et institua ces fêtes nommées *Léonidées*, où chaque année les jeunes gens se disputaient le prix de la force et du courage.

La France plus heureuse a recueilli les cendres de son défenseur ; la reconnaissance publique n'a point été léguée à l'avenir, et le moment même de la mort du général Foy a été celui de son apothéose.

Je suis, etc.

E.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

Nos lecteurs apprécieront les motifs qui, cette semaine, ont imposé aux rédacteurs de la *chronique* l'obligation de garder le silence.

LE RIVAGE DE POURVILLE.

ÉLÉ IE.



Viens, fuyons les mortels, ô charme de ma vie ;
Laissons leurs vains plaisirs, leurs tristes voluptés ;
Et tous les deux assis dans ces lieux écartés,
Contemplons par les vents la vague poursuivie.

Vois cette vaste mer ! entends ces bruits lointains !
C'est en présence des abîmes
Que l'ame cherche ses destins,
Et trouve des heures sublimes.
J'égarai tes pas dans les champs,
Je t'ai suivie au sein du monde,
Au bocage, au ruisseau, dans la forêt profonde ;
J'ai demandé la vie à tes yeux, à tes chants ;
Animé par ta voix, j'ai partagé tes fêtes ;
J'ai subi de ton sort la joie ou la rigueur,
Mais jamais je n'avais à l'aspect des tempêtes
Contre le mien pressé ton cœur.
Que dit-il aujourd'hui ? Ces cieux qui se confondent
Avec l'abîme mugissant,
Ces bruits frappant les airs, ces échos qui répondent,
Le troublent, en le ravissant.
Ici, naît le remords, car un Dieu s'y révèle....

Sur mon cœur je te sens frémir.
Dieu te parle peut-être ; ô puissance éternelle,
N'allez-vous pas me la ravir ?

Ainsi je t'implorais : et cependant craintive,
Avec des yeux rêveurs tu contemplais les flots,
Et tu me commandais de prêter aux échos
Une ame calme, une oreille attentive.
Je t'obéis long-temps ! le silence est si doux,
Quand se parlent les cœurs, quand la main d'une amie
Pèse amoureusement sur nous,
Et rappelle à l'ame ravie
Les doux mystères de la vie.
O parle, dis-je enfin, je me sens palpiter
D'une mortelle inquiétude ;
La voix de Dieu dans cette solitude
Me semble trop à redouter ;
Ton cœur peut-être !.... il sent son amour s'augmenter !

« O mon ami, mon bien suprême,
» Que ces momens sont solennels !
» Il semble que loin des mortels
» J'avoue à Dieu combien je t'aime ;

» Que je n'ai point trahi sa loi,
» Et que libre enfin de mes chaînes,
» Je vais couler des jours sans peines
» Avec lui, la nature et toi.

» Vois-tu cette voile lointaine
» Qui va disparaître à nos yeux ?
» Le regard la devine à peine,
» Elle semble fuir dans les cieux.



» Oh ! c'est là que je voudrais être,
» Là qu'avec toi je voudrais fuir,
» Que je voudrais voir disparaître
» Ce monde qui fait tant souffrir !

» Par l'amour et par les étoiles
» Guidés sur les flots transparens,
» Nous verrions se gonfler les voiles
» Au souffle paisible des vents.

» Cachés dans un brillant nuage,
» Tous deux nous tenant embrassés,
» Peut-être à quelque beau rivage
» Ensemble serions-nous poussés.

» Mais dût le souffle des tempêtes
» Tourmenter les flots et les airs,
» Dût se balancer sur nos têtes
» La foudre au milieu des éclairs;

» Je veux de la vague entourée,
» Couverte du flot mugissant,
» Unie à ta bouche adorée,
» Sourire encore en t'embrassant. »

ULRIC GUTTINGUER.

ANACRÉON.

RECUEIL DE COMPOSITIONS DESSINÉES PAR GIRODET ET GRAVÉES PAR M. CHATILLON, SON ÉLÈVE, AVEC LA TRADUCTION EN PROSE DES ODES DE CE POÈTE, FAITE ÉGALEMENT PAR GIRODET *.

ON trouve ici dans le même ouvrage deux traductions d'Anacréon, l'une avec la plume, l'autre avec le pinceau. La première atteste la connaissance du texte et le sentiment de ses beautés; quoique fidèle en général, elle respire l'aimable liberté d'un artiste qui ne craint pas d'ajouter quelque chose au modèle et qui abuse quelquefois de cette licence. Ce sont surtout les images qui ont frappé Girodet, et qu'il a reproduites avec le plus de bonheur. Madame Céleste Vien, dont j'ai eu l'occasion de louer le talent, conserve au poëte grec sa précision et sa vivacité, en lui faisant contracter un peu de sécheresse que la mélodie ferait disparaître; Girodet achète l'aisance et l'abandon au prix d'un certain luxe de paroles qu'Anacréon ne peut pas supporter; les deux interprètes n'ont point assez re-

* Cette collection, format grand in-4°, sera divisée en neuf livraisons, composées chacune de six planches.

Les odes, imprimées par M. Firmin Didot, seront, comme les planches, tirées sur feuilles séparées et jointes à chaque livraison.

A partir du 30 juin 1825, il paraîtra une livraison de mois en mois, sans aucune interruption.

Le prix de chaque livraison est de 12 francs. On a tiré cinquante exemplaires sur papier de Chine, dont le prix est de 20 francs.

A Paris, chez Chaillou-Potrelle, rue St.-Honoré, n° 140.

marqué que les vers du chantre de Téos ont la légèreté du vol de sa colombe chérie. Dans un parallèle exact des deux versions en prose, madame Céleste Vien obtiendrait, je crois, l'avantage, parce qu'elle se tient plus près d'Anacréon, mais quelquefois Girodet mériterait la préférence. On peut d'ailleurs regarder son travail comme une suite d'études sévères qu'il avait faites d'un original plein de grâces pour y trouver les élémens de la plus parfaite des traductions d'un poëte par un peintre. On va juger si le talent de Girodet répond aux espérances que donne cet éloge.

Anacréon veut célébrer Cadmus et les Atrides, mais sa lyre ne résonne que pour l'amour. Il change les cordes de l'instrument rebelle; il prend même une autre lyre, et se prépare à chanter les exploits d'Alcide; la lyre indocile ne résonne encore que pour l'amour. Voilà l'ode; voici le tableau : le chantre de Téos, représenté sous les formes les plus élégantes, est debout, la lyre à la main, devant un autel où fume l'encens des sacrifices, en face du buste d'Hercule qu'il essaie de chanter sur un mode héroïque et religieux, mais pendant le prélude du génie qui s'interroge lui-même, l'amour, soutenu sur ses ailes, est derrière le poëte, et lui envoie d'autres inspirations en touchant à sa lyre, dont il monte les cordes sur un ton plus doux.

Veut-on une création plus heureuse encore? on la trouvera sans peine. Le poëte, par une suite de comparaisons, dont quelques-unes sont étranges, annonce-t-il l'intention de prouver l'empire irrésistible des femmes? le peintre s'empare de cette idée et lui donne des formes vivantes. Il nous montre la foule des amans apportant à leur mère, et déposant à ses pieds le bou-

clier de Mars, la lyre d'Apollon, la massue d'Hercule, le trident de Neptune, ou la foudre de Jupiter. Ici Anacréon, contre sa coutume, n'a fait qu'une énumération assez vulgaire, tandis que le tableau de Girodet semble avoir été inspiré par un hymne de Simonide ou de Sapho à la beauté suprême dont Vénus est la divine image.

Maintenant nous allons voir l'un des chefs-d'œuvre d'Anacréon traduit avec une fidélité qui prouve que la peinture et la poésie sont deux sœurs d'une étonnante ressemblance, et qu'elles ont également les moyens d'exprimer les mêmes choses avec la même grâce dans deux langues différentes. L'Amour mouillé contenait trois scènes charmantes; Girodet les a saisies avec un rare bonheur, et les a rendues comme des inspirations de son propre génie.

On a frappé à la porte d'Anacréon; il ouvre, tenant une lampe d'une main; de l'autre, il introduit dans ses foyers un enfant au sourire plein de malice, et qui cache, autant qu'il le peut, ses ailes et son carquois pour ne pas se trahir. Ici le dessin exact de Girodet est élégant et svelte comme les vers d'Anacréon.

Même fidélité dans la seconde scène, où le peintre a si bien exprimé la tendre sollicitude du vieillard pour le perfide enfant qui prépare une flèche et s'apprête à percer son bienfaiteur. La pose du petit dieu, assis sur les genoux d'Anacréon qui le réchauffe, comme la malheureuse Didon caressait le faux Ascagne, est d'une grâce et d'une vérité parfaites.

Dans l'ode d'Anacréon, l'Amour dit, pour adieux, à son hôte : « Mon arc est en bon état, mais ton cœur est bien malade. » Girodet représente Anacréon avec

l'expression d'un voluptueux qui a reçu au cœur une blessure vive et douce à la fois, et qui adresse du geste, du regard et de la voix, des reproches sans colère au dieu fugitif dont il n'a que trop senti la présence. N'est-ce pas là parler?

L'éloge de la rose dans Anacréon est devenu sous le pinceau de Girodet un sacrifice à Bacchus. La prêtresse de ce sacrifice est une jeune beauté demi-nue, que le poëte, son amant, conduit devant le buste du fils de Sémèle couronné de roses Un peintre était seul capable de mettre sous nos yeux, par des images, le songe d'Anacréon. Le poëte est mollement étendu sur la pourpre de Tyr; enfanté par la douce vapeur de Bacchus, son sommeil est léger. Un songe riant l'occupe et lui montre un essaim de vierges charmantes; tandis qu'il rêve leur présence, son image fidèle ou son ombre séparée de lui, fiction conforme aux croyances de l'antiquité, semble les poursuivre, malgré les railleries de quelques adolescens, créations fantastiques comme elles. Pendant cette scène, le poëte repose toujours comme un homme qui se sent dormir, et le mouvement de ses bras qui pressent son oreiller, indique un effort pour ressaisir les douces et trompeuses réalités qui lui échappent. Je ne connais pas de composition plus ingénieuse; Anacréon eût été bien heureux de trouver dans un peintre de son temps un interprète pareil à Girodet.

Je n'aime pas l'expression de la figure du berger dans la Colombe et le Passant; elle est commune et sans esprit; mais il y a grâce et naïveté dans la seconde composition, qui représente Vénus donnant une colombe au poëte, pour prix d'une chanson. L'oiseau

chéri, la blanche messagère d'Anacréon, buvant dans la même coupe que lui, est un de ces sujets où la peinture ne saurait égaler la poésie, parce que sa rivale pouvait faire parler la colombe avec toute la folâtre liberté d'un oiseau tendre et familier, dont la vie est tout amour comme celle de son maître.

Personne ne s'attendrait à l'idée que le combat d'Anacréon avec l'Amour a suggérée à l'imagination de Girodet; le poëte téméraire est vaincu et renversé sur ses armes; l'amour debout sur sa victime, dont il presse de ses pieds le corps et la tête, insulte avec une joie tranquille à l'ennemi qui a osé s'armer contre lui. Le naturel de la pose, la grâce et l'élégance des formes, l'idéal et le vrai de la scène, l'expression de la figure, qui a quelque chose de l'orgueil d'un enfant mutin, qui semble dire : « Je savais bien que je l'emporterais, » tout se réunit ici pour donner l'avantage au peintre; ne pouvant imiter avec son art le dénouement du poëte, il a puisé dans le sujet même la plus originale des infidélités.

La quinzième des odes d'Anacréon nous annonce un ami du plaisir; Girodet en a fait un dieu de la volupté. Le dieu est assis; une femme charmante lui parfume les cheveux, tandis qu'il rafraîchit l'air autour de lui avec un éventail, en attendant que le spectacle d'un beau jeune homme, doucement enlacé avec une nymphe, l'invite à prendre la lyre dont il ne se sépare jamais. Le jeune homme ressemble au bel Antinoüs noyé dans la mollesse; mais la présence de sa compagne corrige ce que l'allégorie de cette ressemblance aurait d'offensant pour les regards et pour la pensée. Girodet, fidèle aux besoins du peintre qui aime les nudités,

parce que son triomphe est de représenter la nature sans les voiles qui la déparent, en cachant ou en altérant ses beautés, a toujours gardé ces ménagemens pour la pudeur.

Si un profane comme Boucher eût voulu tenter l'entreprise de Girodet, nous aurions une Vénus minaudière, pauvre de forme, sans beauté comme sans élégance; des amours qu'on se serait efforcé de rendre jolis; des femmes grimaçantes; un Bathylle vulgaire; et en voyant l'Anacréon transformé par le décorateur des boudoirs de madame de Pompadour, nous répéterions ce mot injuste peut-être de Mirabeau à Barnave: « Il n'y a pas de dieu en toi.» A l'époque des triomphes de Boucher, aucun artiste n'eût été capable d'entendre et de traduire le chantre de Téos, comme Girodet l'a fait pour l'honneur et le plaisir de notre âge. Girodet était plein de l'antique; il en avait sans cesse interrogé les chefs-d'œuvre; il les avait médités à Florence, à Venise, à Rome, dans toute l'Italie, en les comparant avec les compositions de la grande école, d'où sont sortis les Raphaël, les Michel-Ange et toute la famille des artistes du siècle de Médicis. Il avait retrouvé le type du beau dans les créations de son illustre maître, l'auteur des Horaces et des Sabines; la France ne possédait pas une collection qu'il n'eût interrogée. Sans cesse il rallumait son enthousiasme pour les arts du dessin et de la peinture par de nouvelles études. Aussi qu'a-t-il vu dans Anacréon? le contemporain, l'ami des artistes célèbres que Polycrate avait attirés à Samos, un homme en relation intime d'impressions, de sentimens et de pensées avec les illustres prédécesseurs de Phidias, de Myron et de Polyclète. Qu'a-t-il

senti d'abord dans les odes? Les hymnes d'un poëte en commerce avec les divinités de la Grèce, avec Vénus, qui amène à son chantre favori les grâces compagnes de la beauté, le décent Bacchus, et Mercure, le dieu de l'éloquence. Encore plus Grec, plus Athénien qu'Anacréon, qui semble manquer à la gloire de cette reine des arts, Girodet fait de la volupté un culte ou une religion dont Anacréon est le prêtre. Pour juger comment l'élève de David s'est associé au génie d'Anacréon, il faut remarquer la décence, la noblesse et l'expression de l'ivresse du poëte vaincu par le dieu du nectar (ode XVI). L'ode suivante est encore consacrée à Bacchus; mais, dit le poëte, tous les plaisirs se mêlent à mon ivresse. Au milieu des instrumens, au milieu des hymnes, Vénus me paraît plus belle, et de nouveau je veux danser. Girodet traduit ainsi ce passage. « Malgré mon attrait pour le vin, je sais goûter d'autres plaisirs. Le chant des Muses, les suffrages des belles et leurs tendres caresses me causent un ravissant délire, et, dans ces doux accès, je veux former encore des sons harmonieux. » Ajoutez à toutes les images du poëte, Anacréon dans une double ivressse, et mesurant ses pas sur les accords de la lyre, au milieu des scènes de la volupté; et vous aurez en même temps le tableau de Girodet, le secret de sa manière de traduire, et le caractère de son imitation pleine de génie.

J'aurai l'occasion de revenir sur cet ouvrage, dont il n'a encore paru que les cinq premières livraisons; mais qui, d'après tout ce que j'ai vu, mérite de trouver sa place dans la bibliothèque de tous les amis des lettres et des arts.

P.-F. Tissot.

MOEURS CONTEMPORAINES.

(TROISIÈME ARTICLE.)

Insensiblement se sont approchés de la France des jours tristes et funestes, et voilà que nous errons maintenant comme de pâles ombres au milieu des vastes débris de notre gloire. Qu'on ne nous demande plus ce que c'est qu'honneur, dévouement, patriotisme! Nous montrons du doigt nos linceuls d'or, et toute notre attention se fixe désormais à amasser de honteuses richesses. Nous jouons avec les ossemens de nos pères, qui ont péri dans de sanglantes dissensions; nous abandonnons aux vents leur poussière sacrée, et nous proclamons pour toute vertu notre indifférence. Enfans corrompus de quatre-vingt-treize, qu'est devenu entre vos mains l'auguste dépôt de nos libertés? De quelle horrible monnaie avez-vous payé vos titres et vos grandeurs? Jouissez d'une si éclatante fortune à l'ombre de nos colonnes funéraires, ressuscitez pour vos fils des priviléges que naguère vous détruisîtes avec le patriciat, et faites voir à cette nation abusée que les expiations sont pour elle, et pour vous les triomphes.

Demandez à Arbas comment il a passé d'une obscurité profonde à l'éclat des honneurs; quelles furent ses premières armes; comment et en quelle rencontre il a

gagné ses éperons. ? Arbas aujourd'hui n'a point de plus grand contentement que de laisser admirer la magnificence de son palais, d'en montrer la belle distribution et la riche architecture: il y a mille autres curiosités chez Arbas, que les étrangers s'empressent à voir; d'excellentes peintures, une collection de médailles, des vases antiques et les marbres les plus rares. Tout est mis sous vos yeux, tout vous est ouvert avec une grâce infinie; si pourtant on en excepte un petit coffre soigneusement fermé, dont la clef ne fut jamais confiée à la main d'un valet. Quel est ce rare trésor ? Vient-il de l'Allemagne ou de l'Italie? Fut-il conquis sur quelque champ de bataille glorieux à nos armes, à Marengo, à Austerlitz, à Jéna ? Je n'ai point nommé, je pense, ni Saint-Firmin ni l'Abbaye. Certain ami qui le prétend connaître, assure qu'il se compose d'une lourde massue, d'une veste encore tachée de sang, et d'un bonnet de la couleur des taches. C'est, dit-on, le seul souvenir de reconnaissance que garde le maître de ce vaste palais.

Depuis long-temps Braside est fameux, et sa dévotion ne le cède en aucun point à celle des plus doctes fils de Loyola. Ce vétéran de nos armées fait un acte de contrition comme il faisait naguère un ordre du jour; il ne manque ni jeûne ni prière, si de jeûner et de prier le doit mettre en crédit. Braside ne veut point rester en arrière de ceux qui gagnent, sur le terrain de l'hypocrisie, des titres et des pensions. C'est d'un signe de croix, c'est d'une adroite génuflexion qu'il pretend aujourd'hui grossir ses états de service. Communier, pour Braside, est faire une action d'éclat; et le billet de confession, qui lui donne à Montrouge un appui,

vaut bien à ses yeux une honorable mention dans le Bulletin de la grande armée. Comme il faisait jadis servir à sa fortune le sang du soldat, il tourne présentement d'un autre côté ses espérances, se repaît de la chair d'un Dieu, et met à profit le sang même de Jésus-Christ. Ce ne sont pas toujours les plus abominables sacriléges que l'on punit.

Avant que Damis songeât à prendre la grotesque livrée des enfans de la *montagne*, les cheveux plats et le bonnet phrygien, il s'était fait remarquer sous Louis XVI, comme l'un des jeunes seigneurs les plus élégans de sa cour. Plus tard il adopta, sous l'empire, les brusques saillies d'une incivile grandeur et l'air étonné du parvenu; et le voilà maintenant qui retourne dans sa vieillesse aux manières et aux habitudes féodales. Invite-t-il à sa table un bourgeois, ou bien ce qu'il appelle *un homme de la révolution*, il a soin d'abord d'en toucher un mot à ses plus intimes; il allègue, il suppose de fâcheuses obligations, et toujours quelque bonne excuse vient à l'appui d'un nom sans particule. Voici, dira-t-il, un homme de lettres, un magistrat recommandable, un brave soldat qu'il faut honorer; et, tandis qu'il distribue lui-même à ses plus illustres convives les viandes avec les titres, c'est un laquais qui passe sans bruit à la roture les morceaux découpés. Quoique Damis pût amplement et tout à son aise parler de la révolution, on dirait cependant qu'il ne se souvient que des noms de l'ancien régime et des anecdotes de la vieille cour; le reste s'est effacé de sa mémoire comme une débauche de jeunesse. Du temps de l'empire, il portait la tête haute, il avait le regard pénétrant, la démarche fière et hardie; pour ressem-

bler mieux au maître, il croisait aussi ses mains derrière le dos, et affectait en toute rencontre une réserve diplomatique : maintenant il s'est fait courtois et *gentil* chevalier, et a pris je ne sais quel air de noble gracieuseté qui le vieillit d'un siècle : c'est la mode.

Arbres des forêts, vos verts ombrages modèrent les rayons du soleil sans nous priver de sa douce chaleur ; il n'en est pas ainsi des arbustes de cour, qui voilent et empêchent d'arriver jusqu'à son peuple le regard bienveillant du prince. La société n'est plus, hélas ! qu'un livide cadavre qu'agitent et font mouvoir les intrigans ; semblables, si j'ose ainsi dire, au ver des tombeaux qui imprime à la mort un dernier mouvement. Ils ont dévoré la république et l'empire ; sans cesse ils renaîtront dans les entrailles d'une nation corrompue. Il eût été facile de les écraser, et personne ne s'en est senti le courage, non pas même celui qui du sommet des Alpes a posé son pied sur le Liban. Plus forts ou plus habiles que le gouvernement même de la *terreur*, ce sont eux qui ont renversé Robespierre lorsqu'il allait enfin réjouir la nation de leur sang odieux. On les a vu courir à la liberté, on les a vu porter les faisceaux du consulat et se parer ensuite des grandeurs de l'empire ! Maintenant ils sont *légitimes*, zélés croyans et bons dévots. Quel État pourrait se flatter jamais d'échapper à une pareille engeance !

Voulez-vous connaître au dix-neuvième siècle le caractère du *fâcheux ?* C'est un homme dont la mémoire trop fidèle ne laisse échapper aucun trait de notre longue révolution, un homme qui sait au juste le rôle que chacun a joué, et qui poursuit de son implacable souvenir l'inconstance des opinions et les ra-

pides changemens de fortune. Aborde-t-il ce haut et puissant seigneur de l'empire, si fier de sa récente grandeur ; il le salue par son nom, depuis long-temps oublié, et le plaisante sur la guerre qu'il avait autrefois déclarée à la noblesse et aux châteaux. A cet autre, qui, par ses alliances, espère un jour arriver à la cour, qui parle à tout le monde de la parenté de sa fille et des aïeux de son gendre, il lui demandera s'il n'est pas le fils de l'ancien laquais de son père, et s'il n'a pas été lui-même nourri dans sa maison? C'est encore cet homme qui, serrant la main d'un magistrat plein aujourd'hui de zèle pour le trône et l'autel, le félicite de ne s'être point blessé le jour où il abattit, avec une hache, les attributs de la royauté. Avouez, s'écriera-t-il une autrefois, en s'adressant à certain député de la droite, avouez que vous êtes bien revenu de ces temps d'erreur où vous brûliez vos titres de noblesse et célébriez l'anniversaire funeste du 21 janvier. Monsieur le pair, dira-t-il à ce pieux et vénérable docteur du Saint-Office, qui, sans façon, veut qu'on expédie les mécréans à *leur juge naturel*, le célèbre Anacréon de la guillotine n'a fait de sa vie une meilleure pointe ; ce mot seul vous rachète de tous les éloges que périodiquement vous donniez à Napoléon dans l'ancien Mercure de France. En admirant les beaux services et les riches tentures qui décorent le palais d'un grand personnage, il demandera si ces raretés ne viennent pas du Garde-Meuble ; ou bien il parlera de malversations et de liquidations frauduleuses devant un homme d'Etat dont la fortune date de nos jours de calamités. Rencontre-t-il l'historien de la Constituante, fier et belliqueux orateur des Bonnes-Lettres, il ne le quitte pas qu'il ne

sache d'abord de combien de cartons il eut besoin pour remplacer, dans son livre, les éloges de la république par ceux de Napoléon, et les outrages au comte d'Artois par un tribut d'enthousiasme à Charles X. Le *fâcheux* sait tout, il sait ce que coûtent à cet honnête et pacifique citoyen ses états de service, il peut mettre à prix les insignes de sa gloire; il sait le bon parti que certaines gens ont tiré de la dernière guerre d'Espagne; il s'approche de *Varillis*, et lui demande si c'est en réaux qu'il a payé ses terres et son château. Détestable caractère! peste publique que cet homme! véritable fléau de tant d'honnêtes gens qu'une louable émulation de piété devait mettre à l'abri du soupçon.

A. Dumesnil.

Fragmens sans nom d'auteur.

Un écrivain de sens et de raison disait, il y a peu de jours, sur une question devenue triviale : les Classiques défendent la médiocrité régulière, et les Romantiques la médiocrité irrégulière. Un homme de génie vaudrait mieux que toute la dispute.

« Vous n'êtes pas difficile, et nous sommes tous de votre avis, vont lui crier nos lecteurs; mais où est-il ce trésor que les Diogènes de la critique cherchent, à la lueur de leur cynique falot? » En attendant que le Génie se présente, et que les hommages qu'obtiendra une *création* dans les arts, réunissent et apaisent toutes les dissidences, ne négligeons point d'honorer le talent, de quelque modestie qu'il s'enveloppe. Ou nous nous trompons, ou voici dans un Opuscule, imprimé à un petit nombre d'exemplaires, deux citations qui pourraient expliquer mieux que cent feuilletons, comment un sujet du paganisme peut prendre un nouveau charme, et se transfigurer, pour ainsi dire, sous la plume d'un écrivain chrétien; et comment aussi un sujet tout moderne peut, sans infidélité au costume, accuser l'empreinte des formes grecques, et rappeler les plus saines études.

« Un des plus beaux récits que nous ait laissés l'antiquité, est celui des malheurs d'Orphée.

» L'ancien législateur de la Thrace éprouva un autre sentiment plus doux que celui du désir de la gloire:

il puisait sur les lèvres d'Eurydice le double enchantement de l'amour et du génie ; mais bientôt il connut la douleur, ce terrible tribut levé sur tous les hommes. La mort lui enleva Euridice : elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté ; et elle disparut de dessus la terre, comme une de ces ombres qui apparaissent quelquefois sur un rayon du soir, et que les ténèbres enveloppent, à l'instant de leur lugubre manteau.

» Orphée resta seul. Sa lyre alors, au lieu de redire, comme auparavant, les charmes de l'amour, les douceurs de cette vie de l'homme uni à la compapagne que son cœur a choisie, sa lyre était devenue muette. Il se plaignait de son malheur aux arbres de la forêt, il s'en plaignait aux astres silencieux de la nuit.

» Enfin, il résolut d'aller chez les morts pour y retrouver Eurydice, et la ramener sur la terre, ou errer avec elle sur les tristes bords de Léthé. Le dieu du sombre empire se laissa attendrir, et il rendit à Orphée l'épouse que pleurait ce poëte inconsolable ; mais il mit à ce bienfait une condition qui devait le rendre bien amer. Image trop vraie des destinées humaines, qui n'accordent jamais de faveur pure et sans mélange !

« Va, emmène ton épouse, mais garde-toi de jeter
» sur elle un œil indiscret, tant que tu seras dans ces
» affreuses demeures où l'amour est ignoré. Tes re-
» gards, qui exprimeraient toute l'ivresse d'un bon-
» heur qu'on ne connaît plus ici, et où se peindraient
» toutes les illusions de l'espérance auxquelles on a
» renoncé ; tes regards attristeraient encore les mânes
» lamentables, malheureux habitans de mes déplo-

» rables royaumes. Va, c'est à regret que je rends
» ma proie. »

» Orphée se soumit à cet arrêt rigoureux. Il marchait en silence : étonnée de tant de merveilles, les paupières encore oppressées du sommeil de la tombe, et le cœur plein d'une joie dont ses sens qui commençaient seulement à renaître, ne pouvaient savourer toute la plénitude, Eurydice suivait son époux. S'il était possible de dire tout le charme de ce voyage merveilleux, et d'exprimer ce trouble ravissant, ce calme plein d'inquiétude qui accompagnait le couple mélancolique, il serait possible aussi de raconter le rêve du jeune homme qui s'est endormi au fond de la vallée solitaire, après avoir vu pour la première fois celle qui doit faire le destin de sa vie.

» Déjà les ombres devenaient moins opaques ; déjà un faible crépuscule, détaché des rayons du soleil, arrivait jusqu'aux yeux des deux nobles créatures qui s'avançaient vers la lumière du jour. Un instant encore, et elles échappaient à la puissance du dieu des morts : elles touchaient au seuil du séjour des vivans. Mais, ô faiblesse d'un cœur qui aime ! Orphée s'arrête pour écouter le soupir qui errait sur les lèvres d'Eurydice, pour prêter l'oreille au léger frôlement de ses vêtemens aériens. Vaincu par cette puissance contre laquelle l'homme lutte en vain, il se retourne ; et, oubliant sa fatale promesse, il permet à son regard d'interroger, à la faveur de la clarté naissante, les plis du voile qui lui cachait cette touchante victime qu'il avait tant pleurée.

» Hélas ! il l'entrevoit à peine. Eurydice lui est ravie de nouveau, et lui est ravie à jamais. Elle s'é-

vanouit comme un songe qui fuit aux premiers rayons de l'aurore; et sa parole plaintive, inarticulée, meurt dans le vague des airs, semblable à la dernière vibration d'une corde harmonieuse.

» Telle est l'histoire d'Orphée, racontée d'âge en âge. La fable y a mêlé ses aimables mensonges; mais le fond en est vrai, car les larmes sont de tous les temps. L'antiquité nous fait la confidence de ses ennuis, pour charmer les nôtres, sans doute. Il y a sur la terre comme un long gémissement qui se traîne de génération en génération, depuis les premiers mortels jusqu'à nous. Le cœur ne peut se mettre en harmonie qu'avec la douleur. Voilà pourquoi les récits empreints de tristesse et de souffrance vivent dans sa mémoire. Les autres sont dénués de charme et de poésie; ce sont des contes qui amusent un instant son enfance, alors que l'expérience n'a pas encore détruit ses illusions, alors que sa jeune imagination sourit à l'avenir.

» Comme que nous fassions, qu'elle que soit la route que nous ayons choisie, nous sommes toujours déçus : la douleur, sentinelle vigilante, garde toutes les avenues du bonheur; c'est l'épée de feu du chérubin qui défend l'entrée d'Éden. »

Voici le second exemple que nous soumettons à nos lecteurs.

« Un jeune homme et une jeune fille s'aimaient. Le rang de leurs familles n'était pas le même, et leur fortune n'était pas égale. Mais, pleins de candeur et d'innocence, ils ne s'étaient point armés contre le nouveau sentiment qui avait pris naissance en eux à leur insu. Comme ils étaient sans expérience, ils ignoraient que l'amour ne suffit pas pour assurer le bon-

heur. Ils ignoraient aussi que nos penchans, même les plus légitimes, doivent quelquefois céder aux convenances établies qui sont, dans l'état actuel de la société, la sauvegarde de l'ordre et des bonnes mœurs. Lorsqu'ils connurent les obstacles qui s'opposaient à leur union, ils s'en affligèrent et n'en murmurèrent point.

» Sans consumer son temps en lâches plaintes, ou en ces faciles déclamations qu'on a trop répétées de nos jours, le jeune homme forme le dessein d'aller tenter la fortune sous un autre hémisphère. Sans doute, à son retour, la main de son amie sera le prix de ses travaux et de sa constance : cette pensée du moins soutient son courage. Elle, douce complice d'un si charmant projet, et, comme lui, pleine de confiance, reçoit les sermens du voyageur, et lui confirme à son tour le don de sa foi.

» Le voilà parti accompagné de mille vœux, et nourrissant dans son cœur agité des inquiétudes et des espérances égales. Une heureuse navigation le porte bientôt sur le rivage désiré. Déjà trois années sont écoulées. La fortune lui a souri ; il revient comblé de ses faveurs. Mais son étoile pâlit sur les mers ; une effroyable tempête se joue de son frêle navire ; c'en est fait de tous les rêves de félicité : le malheureux périt à la vue du port.

» Cependant Nina (ce nom n'est point inconnu, et l'histoire dont je retrace ici quelques traits est déjà célèbre), Nina voyait arriver avec ravissement le terme d'une si longue absence. Des lettres lui avaient appris et les rapides succès de son futur époux, et son départ du lieu de son exil, et le temps de son retour. Trop de joie était dans son cœur, et cette joie se changeait

presque en tristesse, tant la nature humaine est inhabile à supporter l'attente d'un grand bonheur ! Sur le rocher où elle allait rêver, elle croyait entendre de lointains gémissemens. Des larmes involontaires mouillaient ses yeux ; mais elle essayait de se rassurer, en comptant les jours, les heures, les instans qui la tenaient encore séparée de son bien-aimé.

» Elle arrive ainsi jusqu'au jour où elle croit pouvoir enfin se dire elle-même : *Il viendra demain.*

» Hélas ! il n'y avait plus de lendemain pour lui Elle l'attendit jusqu'au soir du jour si long-temps désiré ; et, le soir, elle dit avec une tristesse infinie : *Sans doute il viendra demain.*

» Dès-lors des journées semblables se succédèrent les unes aux autres, sans que Nina pût être désabusée par la prolongation de l'absence de l'être adoré qui n'était plus. Elle ne recevait point de lettres, mais elle relisait toujours celles qu'elle avait reçues auparavant ; et les anciennes promesses devenaient des promesses de la veille. Le temps, pour elle, ne se composait que de deux époques très-rapprochées ; car le passé était tout entier dans un jour, et l'avenir dans un autre jour.

» Tous les matins elle se levait avec l'aurore, et elle allait sur le chemin par où elle croyait toujours que le maître de ses pensées arriverait ; tous les soirs, frustrée d'une si charmante espérance, elle se retirait en disant, avec un sentiment inexprimable qui s'était changé peu à peu en une douloureuse résignation : *Il viendra demain.* On la voyait passer ainsi, le matin et le soir, à l'heure accoutumée, dans une attitude pensive et mélancolique ; mais cette figure touchante avait quelque chose de

plus calme le matin ; et de plus profondément triste le soir. Les jeunes filles se disaient avec attendrissement : « Pauvre Nina, elle est devenue folle ! » Les hommes se disaient aussi entre eux avec pitié : « Nina ne veut » pas comprendre que son amant est mort ; l'infor- » tunée, elle est devenue folle ! »

» Elle est folle, disaient-ils tous en s'énorgueillissant follement de leur raison. Oh ! qu'il y a de quoi gémir de penser à cette faiblesse humaine qui tantôt accuse, et tantôt est accusée, et qui ne devrait que se plaindre !

» Les jeunes filles sont sans expérience, mais les hommes ne sont pas mieux instruits. Si Nina fut folle, sommes-nous sages, nous qui nous confions sans cesse à des espérances qui sont sans cesse trompées ? et n'allons-nous pas chaque jour au-devant d'un fantôme créé par notre imagination ? Du moins Nina avait reçu les sermens de celui qui devait être son époux ; et rien sur la terre n'est plus facile à croire, parce que rien n'est plus doux à l'ame que les promesses de l'être à qui l'on a confié son avenir. Inconséquens que nous sommes ! nous caressons dans l'intimité de notre cœur des projets dont nous ririons si nous pouvions les voir former par d'autres. Nous méprisons dans autrui nos propres misères.

» Mais je sens combien est insensé l'étrange soin que je prends ici de discréditer les rêves de l'espérance. Nul ne sera désabusé, car je ne le suis point moi-même : et, faut-il le dire ? peut-être ne m'en occupé-je tant, que parce que je suis moins près que tout autre de remporter une aussi triste victoire. »

OEuvres complètes de mesdames de La Fayette, de Tencin et de Fontaines, *précédées de notices historiques et littéraires, par* MM. Étienne *et* A. Jay *.

Madame de La Fayette, dit M. Jay, vivait dans ces sociétés précieuses, d'où le naturel des pensées et la vérité d'expression étaient soigneusement bannis. Elle entendait sans cesse admirer l'illustre Bassa, Clélie et Cléopâtre ; madame de Sévigné, son amie, avouait quelque admiration pour ces ouvrages aujourd'hui si méprisés ; les grands coups d'épée de Pharamond et d'Asbaban ne lui déplaisaient pas. L'auteur aurait pu ajouter que le savant évêque d'Avranches leur donnait ses suffrages, et que le même homme qui a loué Zaïde avec le goût et la délicatesse de Voltaire, vantait l'Astrée de Duré, et les romans de mademoiselle de Scuderi, comme des ouvrages aussi polis qu'ingénieux, la gloire de notre nation. Quel honneur pour madame de La Fayette d'avoir échappé à la contagion de pareilles erreurs ! peut-être faut-il attribuer, avec M. Jay, ce rare bonheur au commerce que cette femme illustre entretenait avec les grands écrivains de l'an-

* Nouvelle édition, ornée des portraits de mesdames de La Fayette et de Tencin ; les cinq volumes, qui composent l'édition, sont maintenant publiés ; ils font honneur aux soins que prennent MM. Etienne et Jay pour la rendre digne des regards du public. Paris, chez P.-A. Moutardier, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4. Ce jeune libraire, en se chargeant aussi de la publication des discours du général Foy, se présente doublement sous de favorables auspices.

tiquité; comme la Sapho moderne, récemment enlevée aux lettres et à l'amitié, madame de La Fayette savait le latin ; mais elle ne s'en vantait pas ; elle lisait en secret Virgile et Térence, et c'est à leur école qu'elle a dû la vérité, l'élégance et cette fleur de politesse et d'urbanité qui brillent dans ses ouvrages. Madame de La Fayette eut encore un autre maître dans Molière.

Quand ce grand homme vint diffamer le jargon des ruelles, et livrer les précieux et les précieuses à la risée publique, madame de La Fayette fut la première à entendre ses leçons. Sous les auspices des anciens et du contemplateur, elle embrassa la raison avec ardeur, et lui éleva un monument dans ses écrits. Mais, soit modestie naturelle, soit défiance de ses forces, soit crainte du préjugé qui semblait interdire la littérature aux femmes distinguées par le rang et la naissance, ses deux principaux ouvrages parurent sous le nom de Segrais. Ce dernier motif paraît adopté par M. Jay qui, en nous montrant la situation d'une femme auteur au siècle de Louis XIV, fait cette remarque judicieuse : « La société, en prenant cette expression dans le sens le plus étendu, n'exerçait aucune influence sur les lettres et les arts. C'était la partie la plus élevée et la moins nombreuse de la nation. C'était la cour de Louis XIV, à son époque brillante, dont la littérature représentait le goût, les mœurs et l'opinion. » Dans le siècle suivant, la cour n'a plus exercé d'influence sur la littérature ; cependant celle-ci ne fut encore que l'écho d'une minorité ; mais cette minorité s'était mise en rapport avec toutes les idées générales, avec tous les besoins de la civilisation, avec tous les intérêts du peu-

ple, et la littérature d'alors, en mettant des idées nouvelles dans les formes anciennes, n'en a pas moins préparé une autre littérature qui va lui succéder.

Un changement est inévitable, puisque les nations occupent maintenant la scène où les rois et les grands figuraient seuls. Par cette grande mutation, tous les ouvrages qui reposent sur des règles de pure convention, sur des caprices de goût, sur des tyrannies d'opinions exercées par telle ou telle portion de la société, sur des mœurs factices, seront à jamais précipités dans les gouffres de l'oubli. Au contraire, l'opinion donnera une dernière et sincère sanction aux compositions qui portent l'empreinte du naturel, de la vérité, de la grandeur sans enflure, de l'éloquence sans déclamation. Cette révolution littéraire n'est pas si loin de nous que l'on pense; je pourrais même prouver qu'elle est déjà commencée; aussi ne m'étonné-je point du succès qu'obtient la nouvelle publication des ouvrages de madame de La Fayette. On dirait même que la gloire de l'auteur vient de rajeunir, tant le public paraît lui savoir gré de rappeler les écrivains par ses exemples à cette exactitude d'observation, à cette connaissance intime du cœur, à cette félicité d'expressions qui ont rendu ses nuances justement célèbres. Si après avoir obtenu les suffrages de Voltaire dont le goût exquis sentait si vivement les beautés d'un ouvrage, après avoir enlevé l'assentiment de deux géomètres, tels que Fontenelle et d'Alembert qui *avaient plus de finesse dans l'esprit que de sensibilité dans le cœur*, madame de La Fayette avait encore besoin d'appui, elle trouverait un défenseur aussi éclairé que plein de zèle dans son nouveau panégyriste.

M. Jay loue madame de La Fayette comme elle aurait pu le désirer, et sur un ton qui ressemble à celui du modèle; c'est dire assez qu'on trouve dans la notice l'observation de toutes les convenances, le naturel, l'élégance, et un rapport parfait entre le sujet, les pensées et l'expression. Il y faut ajouter le mérite d'une pureté parfaite, que madame de La Fayette n'a pu posséder au même degré, qu'un littérateur qui a eu les moyens de comparer ensemble tant de maîtres habiles, et l'art de leur dérober une partie de leurs secrets.

P.-F. Tissot.

Chatimens cruels contre des Chevaliers voleurs.

Il importe de multiplier les lumières sur le temps passé encore méconnu, encore cité comme un modèle, encore invoqué comme une autorité respectable; il importe de contribuer à détruire une erreur funeste à la marche de l'esprit humain.

Dans les siècles les plus barbares, lorsque le régime féodal était parvenu à son plus haut degré de puissance, les seigneurs, continuellement en guerre sur tous les points de la France, brûlaient les moissons, les villages, en enlevant les bestiaux et les laboureurs, anéantissaient l'agriculture, appauvrissaient la population et s'appauvrissaient eux-mêmes. De cette épouvantable anarchie qui a duré environ cinq cents ans résultèrent ces longues et horribles famines où l'on voyait les vivans déterrer les morts, tuer leurs semblables, les fils égorger leurs mères, etc., pour assouvir leur faim dévorante. Ces famines amenèrent d'autres maux, des maladies pestilentielles et cette affreuse maladie, aujourd'hui inconnue, alors nommée le *mal d'enfer* ou *mal des ardens*. Ces trois fléaux, guerres, famines et pestes, se succédaient souvent sans interruption, et quelquefois exerçaient ensemble leurs ravages sur les malheureux habitans des villes et des campagnes.

Les seigneurs étouffèrent les arts, l'industrie, abrutirent leurs sujets, les réduisirent au dernier degré d'abjection par l'esclavage, les *exactions*, les *mauvaises*

coutumes, les servitudes dégradantes et atroces qu'ils leur imposaient.

Ils détruisirent le commerce en l'entravant par des péages onéreux, multipliés et arbitraires, enfin, par les vols qu'ils exerçaient sur les rivières, sur les chemins, contre les marchands souvent contraints de marcher en caravane comme parmi les Arabes-Bédouins.

Ce ne sont point là des exagérations; je puis appuyer tout ce que je viens d'avancer par des témoignages nombreux et irrécusables.

Les nobles de race, qui croient emprunter un mérite réel, en empruntant celui de leurs aïeux, ne doivent pas s'effaroucher; mon dessein n'est point ici de ternir leur gloire généalogique, de détruire leur illusion chérie, je me propose seulement de parler des obstacles que rencontrèrent les seigneurs dans leurs expéditions contre les églises et les monastères, et contre les marchands.

Les chefs des églises et des monastères se précautionnèrent de bonne heure contre le brigandage des nobles. Ils nommèrent des abbés défenseurs, des chevaliers avoués, militaires auxquels ils assignèrent des revenus; mais ces défenseurs envahirent les biens, les rendirent héréditaires dans leurs familles, opprimèrent les laboureurs, tyrannisèrent les prêtres et les moines qu'ils étaient chargés de protéger.

Des églises, des monastères pillés, dévastés par les comtes, les marquis, les ducs, etc., n'opposèrent d'abord aux dévastateurs que les foudres de l'excommunication; ces foudres ne les atteignirent point. D'autres, comme Alduin, évêque de Limoges, faisaient suspendre dans leurs églises le sacrifice de la messe et autres services

divins, ils privaient les peuples des secours de la religion pour punir les nobles et faire cesser leur brigandage. Ils n'obtinrent de cette défense inique aucun succès.

Le chapitre de Tours, attaqué, pillé par le comte d'Angers, Foulques Néra, prit, en l'an 997, la résolution de déposer à terre, sur des épines, les corps des saints et le crucifix. Plusieurs conciles furent assemblés pour aviser aux moyens propres à contenir le brigandage des nobles dont les ravages devenaient chaque jour plus insupportables. Il s'en tint un, en 988, à Charroux; en 990, à Narbonne; en 993, à Reims; en 994 à Limoges: en 1000, à Poitiers, etc.; tous furent inutiles. On imagina de ne point enterrer dans le cimetière des chrétiens les chevaliers morts les armes à la main; on sonna la cloche en colère, *campana irata;* on chanta l'office à voix basse; on composa des formules de prières, et notamment le *clamor ad Deum*, le *clamor in tribulatione*, etc., et des formules d'imprécations et de malédictions curieuses par leur énergie, et qui semblent inspirées par le génie de la vengeance et de la fureur: moyens inutiles.

On réunit dans une même église, notamment à Airy, un grand nombre de reliques vénérées, et pendant le concile qui s'y tint en 1022, on convoqua les seigneurs; on les fit jurer sur ces reliques de cesser leurs guerres et leurs brigandages. Ces seigneurs, très-jaloux de figurer dans les cérémonies, jurèrent volontiers, et les brigandages ne cessèrent point.

On supposa une lettre tombée du ciel; puis en 1034 on proposa une trêve qui fut jurée et non observée; on fit une proclamation où l'on sembla reprocher à Dieu son inaction, sa nonchalance; on chargea de coups et

de reproches les autels dédiés aux saints et leurs châsses, afin d'exciter leur vertu. On fit tout ce qu'on savait faire alors, et tous ces remèdes n'opérèrent aucun changement. Les seigneurs, leurs chevaliers, continuèrent leurs brigandages.

Enfin, en 1041, il se tint, dans les prairies de Tulujes, près de Perpignan, un concile qui produisit cette législation étrange, monstrueuse, où la loi fait la part du crime et d'amples concessions aux habitudes des seigneurs : je veux parler de la *trève de Dieu* ou de la *paix du Seigneur*, loi qui interdisait le brigandage dans certains jours de la semaine et à une certaine distance des églises, et le permettait en d'autres temps, en d'autres lieux. Cette loi, qui manquait de force exécutive, ne fut point observée. Ceux-là même, qui avaient contribué à sa rédaction et l'avaient signée, la violèrent. Invoquée et reproduite en différens pays pendant plus d'un siècle, et quoiqu'au lieu de deux jours et trois nuits par semaine elle eût accordé aux auteurs des brigandages quatre jours et cinq nuits, elle le fut toujours vainement. La trève de Dieu n'offrit qu'un faible obstacle aux habitudes féodales.

Jamais monumens plus authentiques n'ont attesté avec autant d'évidence l'impuissance des rois, les désordres et les vices de la féodalité, le brigandage des seigneurs et les malheurs des peuples. L'accroissement de l'autorité monarchique, l'affaiblissement de la féodalité, et quelques faibles progrès de la civilisation firent ce que les excommunications, les malédictions, les imprécations, les suspensions d'offices divins, les cris à Dieu, les cris de tribulations, les lettres tombées du ciel, les sermens prêtés sur les reliques, etc., n'avaient pu opérer.

Les habitudes des seigneurs féodaux rencontrèrent d'autres obstacles parmi les princes auxquels elles étaient préjudiciables. Ceux qui jouissaient des droits de foires, et qui retiraient, des marchandises qu'on y apportait, des contributions considérables, n'aimaient pas les voleurs embusqués sur les routes.

Thibaud, comte de Blois, écrivit en 1148 à l'abbé Suger : « Guarin, fils de Salo, vicomté de Sens, a pris,
» sur le chemin royal, entre Sens et Braye, des chan-
» geurs de Vezelai, qui se rendaient à ma foire de
» Provins, et leur a enlevé environ sept cents livres.
» Je vous le mande, et vous prie de punir Salo d'avoir
» violé le chemin royal, et que vous lui ordonniez
» impérieusement qu'il restitue entièrement et sans
» délai ce qu'il a enlevé... Ce brigandage tend à la
» ruine de mes foires, etc. *. »

Guillaume-le-Bâtard fut en Normandie le fléau des voleurs qui infestaient ses États; il porta contre eux des peines terribles, qui rétablirent la sûreté des chemins. Il voulait que chacun pût avec sécurité voyager les poches pleines d'or **.

Baudouin, comte de Flandre, surnommé *Apkin* ou *à la hache*, parce qu'il avait constamment cette espèce d'arme pendue à sa ceinture, se montra le plus redoutable ennemi des chevaliers voleurs. Arrivé fort jeune à la souveraineté, il fit, en l'an 1111, assembler tous les hommes puissans de ses États, et leur dé-

* Recueil des historiens de France. T. xv, page 503.

** Ordéric Vital, Recueil des historiens de France. T. xi, page 240. Chroniq. anglo-saxonne, Recueil des historiens de France. T. xiii, page 52.

clara qu'il voulait maintenir la paix *, et que le premier qui la violerait serait puni sévèrement. Ces hommes jurèrent, persuadés qu'un prince aussi jeune ne pourrait faire observer un pareil serment.

Deux mois après cette cérémonie, une pauvre femme se présenta au comte Beaudouin pour se plaindre d'un chevalier qui venait de lui enlever deux vaches; elle indiqua la demeure de l'auteur de ce vol. Alors le comte se met à la poursuite du chevalier, l'arrête et le fait conduire dans la ville de Bruges. Les parens de ce chevalier vinrent solliciter le comte de Flandre en faveur du coupable, et le prièrent de ne point le faire pendre, de ne point arracher les yeux. Il les rassura en leur promettant de n'infliger au coupable aucune de ces peines.

Aussitôt, par son ordre, est portée, sur la place publique, une vaste chaudière; on la remplit d'eau, on allume au-dessous un grand feu, et, lorsque l'eau est bouillante, on prend le chevalier, revêtu des insignes de sa dignité, de son épée, de sa ceinture, et on le plonge dans la chaudière. Ce supplice affreux frappa de terreur, dit-on, tous les voleurs de la Flandre, mais ne les corrigea point.

Peu de temps après, Beaudouin à la hache, entrant dans l'église de Saint-Pierre de Gand pour y assister aux vêpres, trouva une femme qui lui annonça qu'on venait de lui enlever sa vache. Le comte lui dit d'attendre après les vêpres. La pauvre femme lui fit observer qu'étant entouré d'un grand nombre de princes et de chevaliers, il ne lui serait pas possible de lui ex-

* On nommait alors *paix*, la cessation non-seulement des guerres entre seigneurs, mais de toutes espèces de brigandages.

poser sa réclamation. Le comte alors se dépouilla de son manteau et le lui donna en garde. Au sortir de l'église, il reprit son manteau, et répondit aux princes et chevaliers qui l'entouraient et lui adressaient plusieurs demandes, qu'ils n'obtiendraient de lui aucune réponse avant que la vache de cette femme ne lui fût restituée. Cette femme satisfaite combla le comte de bénédictions.

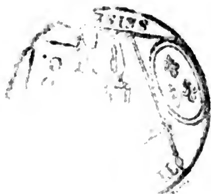
Si Beaudouin à la hache se fût borné à faire restituer les objets enlevés par des chevaliers, ou s'il eût proportionné la peine au délit, il aurait mérité les éloges de la postérité; mais, sur une simple accusation, sans jugement, sans entendre l'accusé dans sa justification, faire périr un chevalier voleur dans une chaudière d'eau bouillante, c'est agir en prince barbare, en tyran féroce.

Ce chevalier, si cruellement puni, aurait pu se justifier; ainsi, « Depuis un temps immémoriable, nous » sommes en usage de nous embusquer sur les chemins » pour y détrousser les passans, d'aller *à la proie*, de » faire *la chasse aux vilains*. Le régime féodal nous a » tous ruinés; il nous faut vivre, il nous faut entretenir » notre luxe, seul mérite qui nous distingue du commun » des hommes *. Nous y sommes autorisés par l'exemple

* Deux troubadours, Rambaud et le marquis de Malaspina, eurent une dispute en vers. Rambaud fait ce reproche au marquis : « *Vous que les Génois accusent d'avoir volé sur les grands chemins, et les Milanais ne l'ignorent pas.* »

Le marquis se justifie en disant : « *Si je me suis adonné au pillage, ce n'est point par envie de m'enrichir, mais pour avoir le plaisir de donner.* » (Histoire des Troubadours. T. Ier, page 335.)

Un autre troubadour, Cadenet, se plaint de ce que les cheva-



» des souverains, seigneurs, comtes, ducs. N'est-il pas » injuste de prétendre, par des supplices horribles, » nous forcer brusquement à renoncer à nos anciennes » habitudes? »

Le comte de Flandre n'aurait pas cédé à de pareilles raisons, il ne savait qu'obéir aux impulsions de sa colère, exercer une justice prompte et cruelle. En voici une preuve plus atroce encore.

Chaque année, à la fête de saint Jean, il se tenait à Turnhout dans les Pays-Bas, une foire où se rendaient plusieurs marchands. On vint avertir le comte de Flandre que dix chevaliers, autorisés par leurs parens, avaient arrêté un des marchands, qui se rendait à cette foire et lui avaient enlevé une partie de ses marchandises. Aussitôt le comte fait saisir les voleurs, et ordonne qu'ils soient enfermés dans une maison.

Les parens de ces chevaliers, épouvantés de leur arrestation, se rendent auprès du comte, implorent sa

liers sont moins magnifiques qu'autrefois. Cette magnificence, dit-il, « vaudrait mieux que *la pillerie à laquelle se livrent nos ba-» rons* qui n'ont que des cavaliers armés à la légère pour aller plus » vite butiner comme aussi pour se sauver plus vite. »

Pour leurs expéditions sur les chemins, les hauts-barons employaient des cavaliers appelés coureurs (*cursores*); ils étaient armés à la légère comme pour la *chasse du vol*. Notre mot *voler* n'a pas d'autre origine. D'abord il eut la double signification de la chasse aux oiseaux et de la chasse aux marchands sur les chemins. Enfin il signifia ce qu'il signifie aujourd'hui.

Le même Cadenet dit encore : « On ne se distingue plus au-» jourd'hui qu'en *pillant les bœufs et les bouviers*, et on n'en est » pas mieux vêtu. » (Histoire des Troubadours. T. Ier, pag. 423, 424.)

La peinture de mœurs qu'offrent les troubadours dans leurs poésies est amplement attestée par l'histoire.

miséricorde, et demandent surtout que les coupables ne soient pas pendus; et, pour le porter à la clémence, ils lui offrirent de l'argent et des chevaux. Le comte, feignant d'être touché de leurs prières, leur dit qu'il allait entrer dans la maison où les coupables étaient détenus. *Il faut que je leur parle*, dit-il, *attendez-moi; je reviendrai bientôt auprès de vous.*

Le comte, entré dans la maison, adresse aux chevaliers cet arrêt terrible : *Celui d'entre vous qui réussira à pendre tous ses camarades pourra obtenir sa grâce.*

Les monumens historiques se taisent sur l'affreuse situation de ces dix chevaliers, sans doute amis ou parens, lesquels, enfermés dans une même prison, étaient condamnés à se donner mutuellement la mort. Chacun d'eux, passant de la crainte à la fureur, attaquant, attaqué, portant, parant et recevant des coups, traite en ennemi son compagnon d'infortune, s'efforce de lui arracher la vie pour conserver la sienne. L'histoire, je le crois, n'offre point d'exemple d'une situation plus affreuse.

Les écrivains qui rapportent ce fait se bornent à dire qu'un seul chevalier, vainqueur des autres, se présenta au comte; que celui-ci lui passa une corde autour du cou; que l'ayant fait monter sur un banc, il attacha l'extrémité de cette corde à une des poutres du plancher; et que d'un coup de pied ayant poussé le banc, le chevalier se trouva suspendu à deux coudées au-dessus de terre.

Après cet exploit le comte de Flandre sortit de la maison, et en présence des parens des dix chevaliers qui l'attendaient à la porte, monta à cheval et s'éloigna rapidement sans leur parler.

L'abbé Hérimann, un de ceux qui ont rapporté ces exploits de Beaudouin à la hache, les admire et s'écrie: « Heureuse la Flandre, si elle eût mérité d'être gouvernée long-temps par un si grand prince*! »

Les chevaliers par leur vol sur les chemins, le comte de Flandre en les punissant d'une manière atroce, l'abbé Hérimann en louant ces punitions, concourent à nous dévoiler une partie des traits hideux qui caractérisent la barbarie du douzième siècle.

Si Beaudouin à la hache ne pendit pas lui-même les dix chevaliers, s'il fit périr dans l'eau bouillante d'une chaudière un autre chevalier, c'est parce qu'il craignait les suites de la coutume du *faida*, coutume alors en vigueur, qui éternisait les haines des familles; faisait de la vengeance un devoir, du meurtre et des assassinats un honneur. On voit, par le genre de supplice qu'il inflige, que le comte de Flandre voulait, à l'exemple de quelques prélats guerriers, tuer les hommes sans verser leur sang; effusion que l'église abhorre. Comme eux il s'attachait à la lettre qui tue, et en dédaignait l'esprit qui vivifie. Aux parens qui auraient voulu venger la mort des suppliciés, il aurait fermé la bouche, en disant : « Ma main n'a point participé à leur supplice et n'a point fait couler leur » sang. »

* *Herimann Tornacensis*, etc. Recueil des histor. de France. T. XIII, pag. 394, 395. *Johanni iperii Chronic. Sithensis*, Recueil des hist. de France. T. XIII, page 482.

DULAURE.

THÉATRE ITALIEN.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE LA *Semiramide*. — DÉBUT DE MADAME MAINVIELLE-FODOR.

LE poëme est excellent, les décorations détestables, Galli a été superbe ; cette soirée eût été un triomphe pour ce grand acteur si le public se fût trouvé disposé à sentir la musique. Mais ce soir on venait pour juger les prétentions de mesdames Mainvielle et Pasta au rôle de Sémiramis. Un public français n'est jamais bien facile à émouvoir aux premières représentations des Italiens; ce soir il était encore plus guindé et plus froid qu'à l'ordinaire. Il faut l'avouer, l'admirable partition de Sémiramis n'a produit aucun effet. Il y a encore un opéra de Rossini à essayer, c'est *Zelmira*, après quoi il faudra probablement fermer le théâtre, car toute musique qui n'est pas de Rossini déplaît, et ce grand compositeur paraît épuisé.

Madame Mainvielle a été saluée par une triple salve d'applaudissemens. Quoiqu'il y eût un nombre immense de billets donnés, ces applaudissemens étaient de bon aloi. On avait du plaisir à revoir ce grand talent. Malheureusement le trouble inséparable d'un début s'est opposé à ce que madame Mainvielle remplît tout-à-fait l'attente du public. Cette grande cantatrice a eu des sons magnifiques dans la cavatine :

Bel raggio lusinghier,

Mais les agrémens placés dans cette cavatine n'ont pas toujours semblé de bon goût. Il y a eu certains *arrêts* de voix, qui ressemblaient beaucoup plus à un manque de respiration qu'à un agrément prévu par l'habileté du chanteur. Cette cavatine était à Naples le triomphe de madame Mainvielle ; et dans ce pays, où le public sait faire respecter jusqu'à ses caprices, chaque fois que notre célèbre compatriote chantait à *San-Carlo*, le prix ordinaire de cinq carlins était porté à sept. Pour qui connaît les Napolitains, cette preuve du mérite de madame Mainvielle est irréfragable. Le temps humide et désagréable, qui nous poursuit depuis quelques jours, a pu altérer et rendre un peu tremblante cette voix si admirée à Naples. Les dilettanti remarquent un effet semblable chez Rubini, dont la voix n'est déjà plus aussi nette qu'il y a deux mois. Espérons que pour la prochaine représentation de Sémiramis, la voix de madame Mainvielle reprendra tout son éclat et toute sa fraîcheur.

Elle a joué sagement le magnifique rôle de Sémiramis. Mais, comme le disait Voltaire, il faut avoir un peu le *diable au corps* pour jouer la tragédie. Il me semble que pour l'intérêt de sa gloire comme pour celui de nos plaisirs, madame Mainvielle devrait reprendre ses jolis rôles d'opéras bouffons dans lesquels elle est sans égale. Je doute que cette grande cantatrice procure plus de huit ou dix représentations à la *Sémiramide*. Personne n'a oublié qu'elle a triomphé soixante fois de suite dans le *Barbier de Séville*. Sa voix si légère et si brillante trouverait le même succès dans vingt opéras bouffons. Il n'y a jamais dans la musique bouffe de ces tenues de voix si fort contrariées par

notre climat, il n'y a jamais surtout de récitatifs profondément passionnés.

Le morceau chanté du haut du trône, au moment où Sémiramis choisit un roi,

I vostri voti omai,

n'a pas semblé assez empreint de la couleur tragique; les manières de la reine semblaient manquer un peu de cette *importance* naturelle chez les personnes qui ont passé leur vie dans l'exercice d'un grand pouvoir. Nul doute que madame Mainvielle ne chante d'une manière encore plus parfaite, lorsqu'elle sera parfaitement remise de son indisposition, mais l'on peut douter qu'elle joue jamais le genre tragique avec la perfection que nous lui avons vue dans la *Gazza ladra* et dans le *Barbier*.

Les honneurs de la soirée ont été pour Galli : il est impossible de se figurer une plus belle tête. Le terrible Assur ressemblait ce soir à Jupiter olympien; et ses gestes, dans presque tout son rôle, ont été au niveau de la beauté sublime empreinte dans ses traits. Galli a été magnifique dans le duetto si tragique du second acte:

Se la vita ancor t'è cara

où la reine et Assur se reprochent leur crime commun. Ce duetto admirable m'a paru n'être pas senti par le public; peut-être est-il un peu long. Le duetto du premier acte entre Assur et Arsace a fait l'effet d'un air. Quoique mademoiselle Schiazetti l'ait chanté avec beaucoup de goût, et que sa voix eût ce soir tout son éclat, celle de Galli est tellement puissante, la colère lui don-

nait un accent si pénétrant, que la voix du jeune Arsace était tout-à-fait éclipsée.

Le triomphe de Galli eût été complet si, dans la scène de terreur du deuxième acte,

Deh! ti ferma.... ti placa.... perdona,

lorsqu'il se croit poursuivi par l'ombre de Bélus, il ne se fût permis quelques mouvemens qui ont plus de vérité que de noblesse : Galli a voulu courir pour éviter l'ombre terrible du roi ; or il est peut-être impossible de courir avec le costume babylonien, qui se compose d'une robe fort longue, sans éviter le rire. Cette scène magnifique et fort bien chantée, n'a produit aucun effet sur le public. Mademoiselle Schiazetti a été charmante dans le rôle d'Arsace, elle l'a chanté avec beaucoup de grâce et de pureté. Elle y a produit beaucoup plus d'effet que dans le rôle de Malcolm de la *Donna del lago.* Quant au maëstro Rossini, son succès n'a pas été brillant : tous les morceaux, à commencer par l'ouverture, ont semblé trop longs. Nous avons eu de la musique depuis huit heures jusqu'à minuit moins un quart. A l'exception d'un duetto mal chanté par Bordogni, je ne vois aucun morceau à supprimer, mais tous peut-être doivent être abrégés. La seule cavatine de Mde. Mainvielle a semblé trop courte. Après avoir raconté le fait du peu de succès de cette partition, j'oserai ajouter que c'est le public qui a tort. Cette musique est en tout digne de l'auteur d'Othello, quelquefois même elle est plus tragique. La présence, sur la scène, d'un corps de musique militaire donne aux effets d'harmonie une vivacité que l'on n'obtiendra jamais en plaçant les instrumens dans l'orchestre, ainsi qu'on

l'a fait ce soir. Les costumes étaient magnifiques ; les décorations toutes bleu de ciel et sans grandiose, semblent avoir été peintes il y a cinquante ans du temps de Boucher. Mademoiselle Amigo, sous le costume d'une princesse babylonienne, était d'une beauté frappante. Espérons qu'à la prochaine représentation le public se montrera moins insensible à la musique de Rossini, et que madame Mainvielle sera tout-à-fait rétablie de son indispoition.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

La littérature et la bibliographie viennent de faire une grande perte dans la personne de M. Barbier, ex-administrateur des bibliothèques particulières du roi, et ancien bibliothécaire du conseil d'État. Généralement aimé et estimé, il emporte les regrets de tous ceux qui ont eu des rapports avec lui. Passionné, dès sa plus tendre jeunesse, pour la bibliographie, il a publié, sur cette science, un assez grand nombre d'ouvrages; le plus estimé, celui qui seul aurait suffi pour le rendre à jamais célèbre, est son *Dictionnaire des Ouvrages anonymes*, dont le quatrième volume de la seconde édition est sous presse. M. Barbier a été successivement bibliothécaire du Directoire, des Consuls, de Napoléon et de Louis XVIII. Créateur de toutes les bibliothèques des châteaux royaux, de la bibliothèque du conseil d'État, de celle de la galerie du Louvre, il s'est vu enlevé, en 1822, à des fonctions qu'il remplissait avec un zèle peu commun, une science plus rare encore, et à la satisfaction des nombreuses personnes qui avaient recours à son obligeance et à son savoir. Depuis la perte de sa place, sa santé avait toujours donné de vives inquiétudes à ses nombreux amis.

Après vingt-sept ans de travaux, consacrés à la

bibliographie et aux devoirs de sa place, M. Barbier, que ses fonctions paisibles avaient protégé contre les terribles dénonciations de 1815, n'a pu résister, en 1822, aux délations mensongères de quelques commis. Il a été remplacé, ou pour mieux dire, on a mis à sa place M. Valery.

Voici comment le révérend Th. Frognall Dibdin parle de notre célèbre bibliographe dans son voyage en France *.

BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

« ...Un homme de service, à la livrée du roi, m'ouvre la porte de la bibliothèque aussitôt que je suis » à l'entresol. Je demande si M. Barbier, le bibliothécaire en chef, est à la Bibliothèque. — Monsieur, il » s'y trouve toujours.... Je vois mon estimable ami » établi tout à l'extrémité, et profondément occupé à » quelque correction de Bayle ou de Moreri. La ré- » ception qu'il me fait est plus qu'amicale, elle est » pleine d'affection et tient de l'enthousiasme...... » M. Barbier doit avoir un peu plus de cinquante ans; » il est un peu au-dessus de la moyenne taille; il a » dans son ajustement quelque chose de l'ancien » temps, que je suis assez Goth pour admirer. D'un » autre côté, la vivacité de sa conversation et la rapi- » dité de sa prononciation, animée encore par des » sourires fréquens et expressifs, rendent sa société » également agréable et instructive. C'est un biblio-

* Cet ouvrage a été traduit en français par MM. Th. Licquet et G.-A. Crapelet, imprimeur. Le Mercure rendra incessamment compte de ce livre curieux, et remarquable aussi sous le rapport typographique. Il forme 4 vol. in-8°, avec 26 figures et fac-simile. Prix : 48 francs. Chez Crapelet, rue de Vaugirard, n. 9.

» graphe littérateur dans toute la force du terme. Il » parle de ce qu'il a fait et de ce qu'il se propose de » faire, avec une *gaieté de cœur* qui plaît extrême- » ment. Son *Dictionnaire des Ouvrages anonymes* et » *pseudonymes*, et sa *Bibliothèque d'un homme de goût* » l'ont placé au premier rang des bibliographes fran- » çais. Son attention à remplir les devoirs de sa place » est telle que, comme bibliothécaire, il n'a depuis le » commencement de l'année jusqu'à la fin, d'autres » vacances que les jours de fêtes. Ses occupations chez » lui, après les heures destinées à ses fonctions (depuis » midi jusqu'à quatre heures), sont aussi invariable- » ment consacrées à des recherches bibliographiques » et littéraires. »

IL faut bien se résoudre pourtant à renoncer à quelques-unes de nos vieilles admirations. Parce que nos bons aïeux ont proclamé l'*Armide* de Quinault un chef-d'œuvre lyrique, sommes-nous donc condamnés, après cent quarante ans, à confirmer, sans examen, le jugement qu'ils ont prononcé? Il semble cependant qu'il devrait être permis de se ranger sous les bannières de Boileau; dans cette occasion, c'est le parti que nous adoptons : les classiques ne récuseront pas ce grand maître; quant aux romantiques, s'ils ne sont pas de son avis tant pis pour eux. Nous demandons donc la permission de répéter, maintenant qu'*Armide* vient de revivre à l'Académie royale de muisque, que nous n'y avons guère trouvé que des *lieux communs de morale lubrique*, qui n'ont plus même le mérite d'être *réchauffés des feux de la musique*. Sans doute les vers de Quinault ont parfois de l'élégance et de la grâce, ils ont même,

au besoin, de l'énergie ; mais les fadeurs y abondent, et vingt fois, dans la pièce, se reproduisent les *charmans* bosquets, le *charmant* séjour, le *charmant* amour, les *charmans* plaisirs, sans compter les doux, les tendres, les beaux yeux de l'enchanteresse qui lancent des feux embrasans. Il y a de ce style-là dans les *précieuses ridicules*, dans Dorat et dans Demonstier.

C'est surtout la partie dramatique de l'ouvrage qui rend difficile à expliquer les antiques hommages dont l'opéra d'*Armide* fut l'objet autrefois. Avant tout, nous voulons aujourd'hui, au théâtre, des situations et surtout du bon sens, de la raison. Comment se rencre compte de la puissance ou de l'impuissance d'une magicienne qui dispose à la fois du ciel et des enfers, qui n'a pas la force de retenir dans son palais un simple mortel, et qui, malgré son pouvoir surhumain, participe à toutes les faiblesses humaines. Le Tasse a expliqué toutes ces contradictions dans son poëme sublime ; Quinault n'en a rien fait dans son opéra. Et ce Renaud, ce géant de la valeur et de la gloire qui se laisse enchaîner avec des guirlandes de roses et qui soupire comme un berger? Est-ce bien un héros celui qui abandonne ses drapeaux pour les *beaux* yeux d'une princesse? Est-ce un héros pour nous qui courons applaudir le noble, l'absolu dévouement des trois cents Spartiates, et qui sommes les témoins de tout ce que peut inspirer de regrets et d'admiration le véritable héroïsme alors même qu'il n'est plus?

Une parodie de Bailly, qui parut à l'époque de la nouveauté d'*Armide*, indiquait assez finement la critique du personnage de Renaud ; il faisait dire à ce héros

de boudoir, lorsqu'il renonce enfin aux enchantemens de la sorcière :

> Partons, mais généreusement,
> Et paraissons être content ;
> Afin qu'à jamais l'on s'écrie :
> Que Renaud mille fois montra
> Plus de cœur dans sa parodie
> Qu'il n'en fit voir à l'Opéra.

Quant à la musique de Gluck, bien qu'elle soit moins vieille d'un siècle, elle produit le même effet que le poëme de Quinault. Sauf trois ou quatre morceaux empreints de ce génie, qui fut le rival et le vainqueur de Piccini, la partition tombe de vétusté ; la musique vieillit bien plus vite que la poésie ; celle d'*Armide* produit aujourd'hui l'effet que produirait, dans un salon, l'aspect d'un petit maître de la cour de Louis XV ; sa toilette était brillante dans les petits appartemens de madame de Pompadour ; de nos jours, elle ne serait que ridicule ; pourquoi ? parce qu'elle ne serait plus à la mode. Grétri, écoutant des airs lugubres, aurait payé pour entendre une chanterelle ; mercredi, à l'Opéra, on était presque tenté de souhaiter une trombone, tant est pauvre et mesquin l'orchestre du chevalier Gluck.

Ces observations générales au surplus ne s'appliquent qu'à la seule partition d'*Armide ;* à Dieu ne plaise que nous prétendions les étendre jusqu'à l'*Orphée* et l'*Iphigénie en Tauride.* Mais est-ce à dire qu'il faille admirer *Othon* et les *Guèbres*, parce qu'on se prosterne devant *Cinna* et *Mahomet ?*

A ceux qui blâmeront nos critiques d'*Armide*, nous dirons qu'à la reprise de la pièce, les plus intrépides admiraient par routine et bâillaient par besoin. Et les autres que faisaient-ils ? — Ils dormaient.

»—« Que dire du *Camille* de M. Lemercier? A peine a-t-il paru une seule fois à l'Odéon ; le parterre l'a traité avec aùtant d'inhumanité que Brennus traita jadis les malheureux Romains. Cette nouvelle production, d'un auteur qui a parcouru la carrière dramatique avec plus de noblesse et de talent que de succès et de bonheur, est tout-à-fait dans le genre admiratif ; malheureusement on ne l'a pas beaucoup admirée. Son succès cependant n'avait pas été assez vivement contesté pour éviter les charges d'une seconde épreuve ; M. Lemercier a mieux aimé recourir au jugement des lecteurs que d'en appeler une deuxième fois à celui des spectateurs. On imprime la pièce ; nous l'examinerons quand elle aura paru. Le héros de l'ouvrage pousse le respect des lois jusqu'au fanatisme, ce qui a fait dire que si *Camille* n'était pas une œuvre dramatique, c'était au moins une tragédie constitutionnelle.

»—«On s'entretient beaucoup, depuis quelques jours, dans le foyer des Italiens, des curieuses aventures de deux dames de haut parage qui auraient traité leurs maris comme..... Mais chut, laissons ce sujet aux Montfleuri de notre époque ; eux seuls sont compétens pour le traiter.

»—« Quoi ! cet illustre guerrier, cet orateur sublime, ce grand citoyen, ne laisse à ses enfans ... —Que son nom et son épée ; mais ces glorieux enfans sont adoptés par la France entière, et une souscription véritablement nationale..... — Monsieur, voici deux billets de mille francs ; je les destinais à courir les chances d'une soirée du salon des étrangers ; daignez les faire agréer au comité de souscription ; je suis étranger, mais j'ose espérer qu'il voudra bien accueillir cet hommage d'un homme libre. (*Historique.*)

L'ENFANT DE CANARIS.



Jeune oiseau voyageur, fils du vautour des mers,
Qui d'une aile puissante, au milieu des orages,
A balayé les flots amers,
Que viens-tu chercher sur nos plages ?...
N'avais-tu pas sur tes rivages
L'éclat d'un soleil éternel,
De fraîches eaux, de beaux ombrages,
Et l'abri du nid paternel ?...
Mais hélas ! sous l'azur d'un ciel toujours tranquille,
Tu n'as foulé qu'un sol toujours ensanglanté
De l'effort douloureux et peut-être inutile
Que fait pour s'affranchir l'antique liberté !
Et tu viens sur nos bords, enfant de l'Hellénie,
De tes doctes aïeux réclamer le génie !
Quoi ! du legs qu'ils ont fait à la postérité
Leur berceau poétique est seul deshérité ?
L'Esclavage et le Temps ont banni de l'Attique
L'hymne de Sunium, les leçons du Portique ;
Mais aux trésors puisés dans ces divins écrits,
Est-ce à toi de prétendre, ô fils de Canaris !
Quelles leçons vaudraient l'exemple de ton père ?

Et de quels tendres soins la douceur étrangère
Peut-elle s'égaler aux baisers maternels?...
Servir la liberté, ton pays, tes autels,
Vivre pour les chérir, mourir pour les défendre,
C'est là surtout, c'est là ce qu'il te faut apprendre,
Et pour y parvenir il n'était pas besoin,
Jeune enfant d'un héros, de t'envoyer si loin!
Si ta noble patrie, à tes mains intrépides,
Doit confier un jour ses brûlots enflammés,
Que ne te laissait-on, pour maîtres et pour guides,
Ses hardis matelots et ses Klephtes armés!
C'était assez pour toi. Leurs chants, dans ta mémoire,
De tes concitoyens auraient gravé la gloire;
Et l'hymne des succès, du deuil ou des combats,
T'eût nommé Pharmakis, Christos, Boukovallas,
Moscho, qui tour à tour mère, épouse, héroïne,
Son enfant au bras gauche, au droit sa carabine,
Des balles dans son tablier,
Savait agir, combattre et mourir en guerrier.
Le sort n'accorda point à ces noms de la veille
De ceux des anciens jours la sonore douceur,
Qu'importe?... Il est toujours assez doux à l'oreille
Le nom qui fait battre le cœur!



De quoi te serviront nos études frivoles,
Cet inutile amas de stériles paroles?
De quoi te serviront ces sciences, ces arts,
Dont la clarté féconde enrichit nos remparts,
Si parmi nous, enfant, de ton ame innocente
Une haleine glacée éteint l'ardeur naissante?

Et si ton père un jour cherche en vain dans ton cœur
Ce généreux secret qui seul le rend vainqueur? *
Ah! crains de respirer cet air qui nous oppresse;
Fuis vers ton sol natal!... ô malheureuse Grèce!
Tu souffres, mais tu vis du moins. Ici tout dort
De ce sommeil pesant précurseur de la mort.
On dirait que la France en sa morne apathie
Avec ta jeune ardeur n'a plus de sympathie:
Elle applaudit de loin aux droits que tu défends
Comme une antique aïeule aux jeux de ses enfans:
Impassible témoin de ta brûlante audace,
Des nobles passions elle a perdu la trace;
Elle en parle aujourd'hui, mais elle n'y croit plus.
La Foi, la Liberté, ces mères des vertus,
Qui respirent encore au sein de tes murailles,
Chez elle ne sont plus que des mots éclatans,
Des étendards levés au milieu des batailles,
Pour rallier les combattans.
Mais parmi ces soldats, ennemis sans colère,
Engagés au hasard dans les deux camps rivaux,
Mille croisent le fer pour gagner leur salaire
Bien peu mourraient pour leurs drapeaux.
Ceux-là même déjà par degré s'affaiblissent;
Les noirs pressentimens dans leur ame se glissent;
Leur nombre fatigué décroît, et chaque jour
L'inexorable mort les décime à son tour.

* Le capitaine d'un vaisseau anglais, qui arrivait à Psara, demande Canaris et l'interroge; il veut savoir comment les Grecs préparent leurs brûlots pour en obtenir de pareils résultats? *Comme vous le faites, commandant; mais nous avons un secret que nous tenons caché ici,* dit-il en montrant son cœur, *l'amour de la patrie nous l'a fait trouver.*

POUQUEVILLE.



Hélas! elle a fermé ces lèvres courageuses *
Qu'illustraient des partis les luttes orageuses!
Tribune, où se débat le droit des nations,
Ce cœur ne battra plus sous tes émotions!
Silence admirateur! tumultueux murmure!
Vous n'accueillerez plus cette voix libre et pure!
Jamais le monde encor n'entendra sur ses pas
Courir ce bruit flatteur qui le nommait tout bas;
Ne verra les regards d'une ardente jeunesse
D'un hommage muet l'environner sans cesse;
Et la foule pressée ouvrir à son aspect
Ce passage soudain que frayait le respect!
Triomphe mérité! gloire digne d'envie!
Couronne, noble prix de cette noble vie,
Où l'essor du talent n'est point vague et sans fruit,
Où des mots éloquens ne sont point un vain bruit,
Où parler c'est agir, où le génie et l'ame
Utilissent l'élan de leurs ailes de flamme,
Où le don d'émouvoir peut prétendre à l'honneur
De nous hâter d'un pas vers le commun bonheur!
Tu le sais, toi qui dors sur la couche éternelle!...

De tes nobles amis le cortége fidèle
Compte le cœur en deuil et les yeux obscurcis
Quel vide tu laissas dans leurs rangs éclaircis :
Et ceux qui du pouvoir, instrument arbitraire,
Opposaient à tes vœux leur nombre mercenaire,

* Le général Foy, mort le 28 novembre.

N'osent libres enfin de cette autorité
Que prêtait à ta voix l'austère probité
S'applaudir de l'espoir que la mort leur envoie,
Et tout bas triomphans, rougissent de leur joie.



Ce siècle verra-t-il tour à tour abattus
Avec nos défenseurs, ses gloires, ses vertus?
Le punis-tu, Seigneur, de son indifférence?
Il n'a plus qu'une seule, une noble espérance,
Elle combat encor pour les Grecs malheureux;
Mais que dis-je? Peut-être elle expire avec eux?
Grand Dieu s'il était vrai!... Foi, Liberté, Patrie!
Les Hellènes vaincus, votre cause est flétrie.
Dans quels lieux désormais vous chercher parmi nous?
Qui donc, s'ils succombaient, s'immolerait pour vous?
Ah! ne trahissez pas leurs efforts magnanimes!
De leurs revers hélas! vous seriez les victimes;
Alors de nos dédains s'accroîtront vos soucis;
Et, comme ces beautés des fabuleux récits,
Qui mouraient du regret de n'être point aimées,
On vous verra languir lentement consumées.
Loin de ce monde ingrat vos pas iront chercher
Un désert, un abri qui vous puisse cacher;
Peut-être quelques voix vous nommeront encore,
Mais vous ne serez plus qu'un bruit vague et sonore!



Non, vous ne mourrez point! nos jours déshérités
Vainement auront vu s'éteindre vos clartés.
A ce flambeau divin si la flamme est ravie,
Un soufle généreux peut lui rendre la vie :
Peut-être, jeune Grec, c'est le tien qu'il attend
Pour briller de nouveau. Peut-être en te quittant
Ce penser en secret préoccupait ton père!
Défiant du succès, dans sa cause il espère :
Le présent est douteux! Il te confie à nous
Comme le germe heureux d'un avenir plus doux!
Vois d'un arbre lointain la semence féconde
Sur d'autres bords, malgré la barrière de l'onde,
Déposer les trésors dans son sein contenus,
Et son ombre étrangère, et ses fruits inconnus.
N'es-tu point réservé pour un pareil prodige,
Précieux rejéton d'une superbe tige,
Par de fidèles mains sur nos bords transplanté?
Mais pour donner ces fruits qu'attend la liberté,
Tu dois croître à l'écart, t'élever en silence.
Oui ceux à qui le sort confia ton enfance
De ce dépôt sacré connaîtront tout le prix!
Ils ne laisseront pas le nom de Canaris
Devenir le jouet d'un engoûment futile,
Ou l'habit étranger de leur noble pupille,
Et sa grâce touchante en sa naïveté
Amuser des salons la vaine oisiveté.

Ah ! qu'il ne quitte point les amis de son âge !
Leur cœur n'a qu'un élan, leur bouche qu'un langage ;
Et jamais leurs discours d'un voile d'intérêt
Ne cherchent à couvrir quelque dessein secret !
Enfant, reste près d'eux. Leur riante jeunesse
Egaîra de tes traits la précoce tristesse :
Autour de toi pressé, que ce peuple enfantin
Essaie en se jouant ton langage lointain ;
Ou que des premiers faits inscrits dans ta mémoire
Attentif et tremblant il écoute l'histoire,
Et s'étonne à ces maux de son âge ignorés.
Dis-lui les Grecs trahis, tes proches massacrés,
Le Pacha dans tes murs, Psara livrée aux flammes,
Les prêtres, les vieillards, les enfans et les femmes
Jonchant le sol fumant de leurs sanglans débris
Sous le fer des vainqueurs ; et devant Canaris
Leurs navires chargés d'une livide proie
Fuyant sur cette mer où s'engloutit leur joie !...
Sur ces mobiles fronts, dans ces regards pensifs
Se peindra le reflet de tes récits naïfs.
Puisse dès ce moment leur jeune intelligence
Epouser ta querelle, adopter ta vengeance,
Avec elle grandir, et couronner demain
Cette œuvre qu'aujourd'hui nous implorons en vain.
Espère, jeune Hellène ! à ton pays unie
Tu verras quelque jour la France rajeunie
Se lever toute entière à ta voix ; et nos fils
Suivre au-delà des mers le fils de Canaris.

Mme Amable Tastu.

Du Perfectionnement moral et de l'Education de soi-même; *par* M. Degérando, *membre de l'Institut de France* *.

(premier article.)

Pourquoi dans le monde la condition du moraliste et celle du disciple d'Hippocrate ne sont-elles pas exactement pareilles? Pourquoi le médecin du corps est-il plus souvent invoqué que le médecin de l'ame? Au moindre dérangement qui trouble nos facultés physiques, nous appelons à grands cris le premier, et souvent notre ame a enduré de longues et cruelles souffrances, sans qu'une seule fois l'idée nous soit venue d'ouvrir Epictète ou Montaigne, La Bruyère ou Fénélon! C'est que pour consulter le médecin du corps, pour nous soumettre à ses ordonnances, nous n'avons besoin que du sentiment de nos craintes et de notre faiblesse : nous nous livrons à lui, et nous nous laissons faire. Au contraire, pour bien choisir les prescriptions du médecin de l'ame, pour les étudier avec fruit, pour les mettre en pratique, il faut encore un sentiment de force et de courage qui nous garantisse que nous n'avons pas perdu tout empire sur nous-mêmes. En un mot, nous sommes passifs dans l'usage de la médecine du corps : il faut que nous soyons ac-

* 2 vol. in-8°. Paris, chez Augustin Renouard, rue de Tournon, n° 6.

tifs dans l'exercice de celle de l'ame : le moraliste nous indique bien le remède; mais il nous laisse le soin de nous l'administrer nous-mêmes.

Voilà sans doute l'une des principales causes des préventions du monde contre les livres de morale ! Nous fuyons avec une sorte d'horreur la guérison qui doit nous coûter quelques efforts. Aussi combien d'écrivains, initiés aux secrets de la faiblesse humaine, ont-ils employé l'adresse et l'art pour déguiser le breuvage salutaire qu'ils destinaient au malade ! Que de formes diverses, que de détours ingénieux et variés la morale n'a-t-elle pas pris dans leurs ouvrages où quelquefois la sagesse ne dédaignait pas le masque et le ton de la folie. Nous devons leur savoir gré de ces ruses généreuses, puisqu'elles avaient pour but de nous guérir malgré nous. Toutefois, en remerciant les empiriques habiles qui, d'accord avec le naïf La Fontaine, nous regardent et nous traitent comme des enfans, ne devons-nous pas un tribut plus élevé d'hommages et de reconnaissance à ces docteurs courageux qui osent nous traiter comme des hommes, et nous présenter les remèdes de la morale sous leur propre nom, et sans couvrir de miel les bords du vase qui les contient.

Parmi ces amis de l'humanité, la justice réclame une place pour M. Degérando : l'ouvrage, dont nous allons rendre compte, n'est pas son titre unique pour être admis dans cette famille d'êtres privilégiés. Ses travaux sont connus de toute l'Europe, et son nom doit s'attacher désormais à l'histoire de la philosophie dans tous les âges du monde civilisé. Le nouveau livre qu'il publie est, comme il le dit lui-même, « un re-
» cueil des expériences de sa vie entière sur ce qui est

» bon et beau dans les caractères et les actions hu-
» maines. » Il a cherché « à déterminer le vrai mérite
» des caractères et des actions, le degré d'approbation
» qu'ils obtiennent et de jouissances qu'ils procurent. »
Plein de confiance dans l'ascendant de la vérité,
M. Degérando n'a point craint d'aborder le siècle avec
toute la sévérité d'un interprète de la philosophie et
d'un médecin de l'ame. Il a donné sans balancer pour
titre à son ouvrage : « Du Perfectionnement moral ou
» de l'Education de soi-même! » La morale ne pouvait pas s'annoncer avec plus de franchise, nous dirions presque, de loyauté : pour cette fois, pas de ménagemens, pas de subterfuges : le médecin ne compose pas avec le malade, et ne lui dissimule pas qu'il veut travailler à sa guérison.

Mais si le titre adopté par M. Degérando, est rigoureusement philosophique, qu'on se garde bien de croire que son ouvrage ne soit qu'un traité *ex professo*, que la sécheresse des principes abstraits, que l'aridité des déductions méthodiques s'y fassent partout sentir, comme dans certains livres dont les auteurs compromettent le succès de leur doctrine par le choix malheureux des formes qu'ils lui donnent. Voici comment l'auteur s'exprime lui-même sur la composition de son livre : « La morale étant tout ensemble une science et
» un art, il y a deux modes distincts de traiter les su-
» jets qui s'y rapportent : l'un qui consiste à exposer
» systématiquement les principes de ces belles théories;
» l'autre qui a pour objet de tracer des conseils ou de
» donner des encouragemens pour les applications les
» plus importantes à la vie humaine. On a générale-
» ment pensé que ces deux modes étant essentielle-

» ment distincts, il fallait opter entre eux sans les » confondre; et les écrivains se sont ordinairement » attachés en effet à l'un des deux d'une manière plus » ou moins exclusive. L'auteur des méditations qu'on » va lire a cru qu'il était possible et même convenable » de réunir quelquefois ces deux manières de procéder: » que les doctrines seraient éprouvées, confirmées, » fécondées par les vues pratiques; que les recomman- » dations et les préceptes recevraient de leur rappro- » chement avec les doctrines une nouvelle dignité, une » nouvelle force, une nouvelle lumière. » Telle est la théorie de ce livre, dans lequel la morale doit être appuyée sur des preuves de différente nature; car on conçoit, d'après le plan que nous venons d'exposer, que l'ouvrage de M. Degérando pourrait être à la fois revendiqué par la philosophie et par l'éloquence.

L'auteur a considéré la vie de l'homme comme *une grande et continuelle éducation :* « Cette œuvre im- » portante, dit-il, commence sous les auspices les » plus sacrés et les plus doux. La Providence semble » s'être chargée elle-même de ces premiers débuts, en » les confiant au cœur d'une mère. Pour un grand » nombre d'individus, il n'y a guère d'autre éducation » que cette éducation maternelle : pour d'autres, elle » se prolonge long-temps encore par l'influence salu- » taire qu'une mère vertueuse exerce toujours sur ses » enfans.

» Plus tard survient, sous la direction des intitu- » teurs, cette éducation artificielle qui ne devrait être » que la continuation de la précédente, mais qui, le » plus souvent, est trop infidèle à en conserver l'es- » prit. » Enfin à cette éducation d'emprunt succède

l'éducation *spontanée :* tel est le nom que l'auteur donne aux leçons que le jeune homme qui s'élance dans le monde reçoit des circonstances et de ses propres réflexions. « Puisse alors, s'écrie l'auteur, un » père, un bon père, placé à ses côtés, lui offrir un » livre instructif dans les exemples de sa propre vie! » Puisse le jeune homme sincère obtenir dans un » homme mûri par l'expérience un ami, qui, sans lui » tracer des préceptes, reçoive ses confidences, entre » en commerce avec lui et prête quelque appui à sa » droiture! »

M. Degérando destine son livre à remplir auprès du jeune homme cette double fonction de père et d'ami. La suite des méditations dont il se compose ne devait d'abord être connue que d'un cercle peu nombreux; mais une voix sacrée pour lui, lui a imposé le devoir de les publier : il désire qu'on n'y cherche point une production littéraire, qu'il n'a pas eu le dessein d'exécuter, mais seulement le recueil des observations et des pensées d'un philosophe qui a passé sa vie à observer et à penser. Nous ne croyons pas que beaucoup de lecteurs soient tentés de prendre à la lettre le trop modeste avertissement de l'auteur : ils verront d'abord dans son livre une œuvre morale et un véritable présent fait par un philosophe à tous les âges, mais surtout à la jeunesse qui, ayant plus de temps devant elle, possède encore plus de moyens de profiter des sages conseils que lui présente un ami aussi tendre qu'éclairé. Mais, après avoir reconnu le premier caractère du livre de M. Degérando, on y trouvera aussi une œuvre littéraire très-distinguée, une œuvre littéraire qui, sans doute, n'est pas exempte de défauts,

ni de taches, mais qui les rachète quelquefois par des beautés d'un ordre élevé.

Dans l'étude des phénomènes de l'existence morale, du développement qu'elle peut recevoir et des moyens propres à le favoriser, il faut bien, pour déterminer ce qu'elle est susceptible de devenir, reconnaître les conditions de son existence et les élémens dont elle se compose. Le premier livre de l'ouvrage de M. Degérando est donc consacré à l'histoire de la vie intérieure, et à la description philosophique de ses instrumens et de ses ressorts.

Je trouve avec plaisir dans la première section de ce livre, la vie de l'homme considérée comme une grande et continuelle éducation dont le perfectionnement est le but; j'aime dans l'auteur la conviction que pour l'homme qui veut remplir sa destinée, ce travail est celui de tous les jours jusqu'à son dernier jour. « On voit des hommes qui, sous le rapport moral, n'ont réellement grandi que dans la maturité: on en voit qui, dans la vieillesse, deviennent jeunes pour la vertu. Il y a une éducation tant qu'il y a un avenir. Le point de départ, dans la voie de perfectionnement, est seul fixe; le terme ne l'est pas. Il est tel individu pour lequel le dernier jour de la vie en devient le plus beau..... Il y a dans chacun de nous des puissances inconnues qui y reposent comme dans une sorte de sommeil, dont peut-être nous ne soupçonnerions pas l'existence; quelque circonstance inopinée, un grand malheur, une grande affection, un grand exemple, peut-être une grande faute, une heure de méditation propice nous en révéleront subitement le mystère. Nous sommes surpris de découvrir à quelle hauteur il nous était

permis d'aspirer.» Rien de plus vrai, de plus consolant, de plus approprié aux besoins et aux facultés de l'homme que ces observations puisées dans l'examen de sa nature et dans les étonnantes métamorphoses qu'il peut subir soit en mal, soit en bien.

L'auteur en recherchant les mobiles de notre volonté reconnaît en nous cinq modes d'existence, cinq vies différentes dont l'harmonie parfaite est le but de la sagesse et la condition du bonheur; mais, pour produire enfin cette harmonie, il faut connaître le but de notre existence. Ici l'auteur démontre la nécessité de cette première des investigations par une comparaison à la manière de Socrate, et tirée du travail de la pensée du mécanicien qui, avant de former le plan d'un ouvrage, se demande d'abord quelle en sera la destination. Supprimez, dit-il, la pensée du but, vous n'avez plus qu'un travail oiseux et des efforts inutiles; il restera des mouvemens et des forces; il n'y aura point d'ouvrage; il y aura destruction peut-être. C'est ce que nous remarquons dans les jeux des enfans; ils veulent aussi mouvoir et exercer leurs forces, mais ils sont inhabiles à concevoir un but, un dessein, et surtout ils ignorent ce qu'ils peuvent. Hors cela, cet exemple familier et simple nous explique les conseils de la sagesse dans le cours de notre vie: le sage est l'ouvrier habile; la plupart d'entre nous sont des ouvriers maladroits ou des enfans qui jouent avec la vie, c'est-à-dire avec la chose la plus sérieuse qu'il y ait en effet pour l'homme. M. Julien, dans son livre de l'Emploi du Temps, dont la pensée première est si juste, a discuté avec beaucoup de soin la nécessité d'un but en toute chose, vérité qui paraît triviale, et qu'il est pour-

tant nécessaire de répéter sans cesse, puisque tant d'hommes ne végètent, ne souffrent, n'échouent, ne tombent dans la nullité intellectuelle et dans l'impuissance morale, que parce qu'ils n'ont point de but ou qu'ils le perdent de vue par faiblesse et par inconstance.

Mais cette unité est-elle compatible avec notre nature? Telle est la question que se propose M. Degérando et que son ouvrage doit résoudre. Elle paraît bien ardue et bien haute cette question, quand on la mesure avec des yeux attentifs. Nous ne saurions, dit à ce sujet le philosophe notre ami qui vient à nous avec des intentions si bienveillantes, mais aussi avec des yeux difficiles à tromper, nous ne saurions faire un pas sans nous donner un démenti à nous-mêmes. Le grand combat de l'homme actif et de l'homme passif, dont il nous a signalé l'origine, envahit toute notre existence, se prolonge pendant toute la durée de nos jours; il compose en quelque sorte toute notre histoire intérieure. C'est peu encore; nos penchans sensuels luttent contre nos affections, les uns et les autres luttent contre nos devoirs; les penchans sensuels eux-mêmes ne peuvent se satisfaire qu'aux dépens les uns des autres, et plus est immense leur variété, plus la discordance en est extrême; tous, d'ailleurs, s'intéressent à notre conservation, et tous cependant nous poussent à notre perte par leurs excès. Nos passions, rivales entre elles, deviennent par-là même réciproquement hostiles; la raison s'arme contre le cœur, le poursuit, l'effraie et le blesse; le cœur se soulève contre la raison; l'imagination est aux prises avec le jugement; la discorde s'introduit entre nos opinions

elles-mêmes, et le doute, le terrible doute, sillonnant au loin l'horizon de notre intelligence, suffirait à lui seul pour introduire une sorte de dissension universelle entre tous les mobiles qui nous entraînent. Et de-là ces deux hommes que Massillon a signalés en nous avec tant de force et que Louis XIV reconnut en rougissant de lui-même, avec une franchise qui fait honneur à sa droiture naturelle et surtout à l'éloquence capable de faire sortir de tels aveux d'un cœur si superbe et si attentif à garder la dignité du monarque dans les paroles de l'homme.

« Toutefois, ne désespérons point de nous; jetons les yeux sur l'univers, sur le système général des êtres; partout nous apercevrons des contrastes, et de ces contrastes nous verrons sortir une harmonie parfaite. Telle est l'image de notre intérieur que certains sages ont appelé un monde en petit, un abrégé de l'univers. » De ces belles pensées, l'auteur arrive par degrés à une conséquence aussi juste qu'élevée: «l'œuvre du perfectionnement consiste pour l'homme à imiter les plans de la Providence dans l'ensemble de la création, et à les accomplir sur lui-même. » Mais cette œuvre, que M. Degérando nous propose si simplement, ne ressemblerait-elle pas à cette prière de haute inspiration, à ces transports de quelques ames sublimes qui semblent avoir obtenu le privilége du commerce avec le ciel? Rassurons-nous, les grandes lois de l'univers sont simples; toutes les intelligences peuvent les comprendre. Que dis-je? nous les portons, nous les sentons en nous et nous n'avons besoin que de regarder dans notre cœur pour les reconnaître. Il ne faut pas de génie pour cela, il ne faut que de l'attention et de la bonne foi. Par

un admirable amour de l'égalité, la justice éternelle a fait de la vertu la science de toutes les créatures; elle a poussé plus loin sa bonté envers l'homme, elle a placé dans son cœur un maître aussi éclairé qu'infaillible. Cet oracle n'est point, comme ceux de la crédule antiquité, relégué dans les sables de Lybie, ou caché dans le temple de Delphes, il habite au-dedans de nous-mêmes, et nous le trouvons toujours prêt à nous répondre, à lever tous nos doutes, à éclairer toutes nos actions.

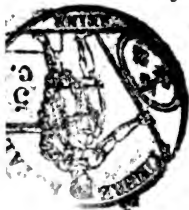
P.-F. Tissot.

Théatre de M. Casimir Delavigne *.

Il ne faut comparer personne à Molière, à Corneille, à Racine ; de tels rapprochemens sont toujours téméraires ; mais il ne faut pas non plus que le fanatisme du passé nous rende injustes envers le présent. La justice, qui tient le milieu entre les deux excès, ne veut pas que les renommées qui ont subi l'épreuve du temps, et celles que nous voyons naître, soient pesées dans la même balance ; mais elle permet néanmoins, lorsque des talens remarquables s'élèvent, de devancer pour eux le jugement de l'avenir. Ainsi, quelques défauts que l'on puisse et que l'on doive reprocher à M. Casimir Delavigne, il est permis de dire, dès aujourd'hui, que son nom et ses ouvrages ne périront pas ; une place lui est réservée parmi les poëtes qui honorent la littérature française, et, quels que puissent être les retours de l'opinion, nous osons croire que cette place sera fort distinguée.

On le rangera d'abord parmi ces génies précoces qui, jeunes encore, ont obtenu des succès dont tous les âges de la vie pourraient se glorifier ; à ce titre de gloire on ajoutera celui d'avoir, dans un temps de décadence, respecté et maintenu la pureté du langage, de s'être préservé de la contagion des nouveautés, et en suivant, pour le choix des sujets, la direction du siècle, d'avoir religieusement conservé les formes dra-

* 2 vol. in-8°. Prix : 16 fr. Chez Ladvocat, libraire, au Palais-Royal.



matiques et ce goût qui distinguent la vraie littérature française entre toutes les littératures modernes, et l'approchent si fort de celles de l'antiquité. M. Casimir Delavigne a résolu le problème des seuls succès durables à notre époque; il a été philosophe, et il est resté classique.

En lui accordant toute la justice qui lui est due, il ne faut pas néanmoins lui prodiguer des éloges sans mesure, et qui pourraient l'endormir dans une périlleuse confiance. Plus ses succès ont été brillans, plus il a de droits à la vérité. Quelquefois cruelle, lorsqu'elle s'adresse au talent qui s'éteint, l'inflexible vérité est un besoin salutaire pour le talent qui peut croître et se fortifier encore; et celui qui le loue sans restriction est moins son ami que celui qui le critique même sans complaisance.

Faut-il attribuer à la conviction de cette vérité l'idée que vient d'avoir un libraire de réimprimer le *Théâtre de M. Casimir Delavigne*, avec les examens critiques de MM. Bert, Évariste Dumoulin, Duviquet et Étienne? Quoi qu'il en soit, il était difficile de mieux choisir parmi les littérateurs qui ont apprécié les divers ouvrages dramatiques du nouvel académicien lors de leur apparition. Le ton général de leurs examens rend ces morceaux des modèles du genre. Les égards dus au talent n'y nuisent jamais au respect du public; le blâme et l'éloge s'y trouvent distribués dans une mesure parfaite, et les observations critiques empruntent leur plus grande force de l'urbanité même du style. On n'oublie pas que si M. Delavigne a fait très-bien jusqu'ici, il peut faire mieux encore. Ainsi, par un dangereux enthousiasme, on ne lui interdit pas

l'espoir de se surpasser quelque jour, et l'on ne prête point un argument à l'envie qui s'efforce toujours de flétrir les seconds ouvrages par une feinte admiration pour les premiers.

Combien de fois en effet n'a-t-on pas dit que les premières Messéniennes étaient meilleures que les secondes, que les *Vêpres Siciliennes* et les *Comédiens* étaient de beaucoup supérieurs au *Paria* et à l'*École des Vieillards* ? Si un tel système de critique pouvait réussir, il en résulterait qu'au lieu de suivre la progression naturelle de l'âge et de l'expérience, le talent de M. Delavigne irait en décroissant, et, dans un temps donné, serait menacé de se perdre dans le néant. Telle est la bienveillance des censeurs de nos jours. Mais heureusement pour la littérature, cet aperçu qui fait toute l'espérance de l'envie ne peut avoir de réalité que dans l'esprit des mauvais juges et des littérateurs superficiels. Le talent de M. Delavigne, quoi qu'on en dise, a grandi avec l'âge ; et ses succès ne l'ont point plongé dans un stérile sommeil. Tous les hommes initiés aux mystères de la composition ont trouvé dans la seule Messénienne intitulée *Parthénope* plus d'art et de maturité que dans les trois premières. Le style du Paria est fort supérieur à celui des Vêpres Siciliennes, et l'École des Vieillards révèle plus de science dramatique, plus d'entente de la scène que les Comédiens. Qu'ensuite il se manifeste en faveur soit de l'une de ces pièces, soit de l'autre, des préférences individuelles, cela est possible ; mais cela ne prouve rien contre la progression du talent de l'auteur. Oui, M. Delavigne a déjà fait des progrès sensibles ; il est appelé à s'élever encore ; c'est un devoir pour de sévères amis de ne pas

lui épargner cette vérité, de ne pas le laisser paisible sur ses défauts, de neutraliser les effets d'un indiscret enthousiasme ou d'un fanatisme ignorant; enfin de lui dire sans cesse que celui qui a résisté à l'ivresse des succès, doit se garder de la contagion soporifique du fauteuil.

Le *Théâtre de M. Casimir Delavigne* est publié par le libraire Ladvocat. L'impression est magnifique, les gravures de Devéria ajoutent au luxe typographique de l'ouvrage. Tous ces ornemens qui ne rendraient pas bons de méchans vers, vont à merveille avec des vers excellens. Aujourd'hui d'ailleurs le public a pris un goût décidé pour les belles éditions; il n'en veut point d'autres, et le libraire Ladvocat connaît trop bien le secret de le captiver, pour négliger ce moyen de succès. Le Théâtre de M. Delavigne figurera avec honneur dans les bibliothèques, à côté des livres précieux que l'art du typographe multiplie chaque jour.

I.. T.

De la Réalité en littérature.

Chaque époque a sa physionomie particulière. Les goûts de la société changent comme ceux de l'individu; et de même que ce qui fit le charme de notre enfance, cesse de nous plaire dans la jeunesse, et que les plaisirs de cette courte période de la vie n'ont plus d'attraits pour nous dans l'âge mûr; ainsi les jouissances morales ou intellectuelles des sociétés varient au gré des temps et se modifient d'après les circonstances qui dominent chaque époque.

Il est des siècles qui ne demandent à l'écrivain et au philosophe que des idées ou des sentimens. Que l'expression en soit plus ou moins vraie, peu leur importe. Une libre carriere est ouverte à l'imagination à qui le poëte ou le penseur peuvent, de quelque façon, mettre la bride sur le cou; inventer, trouver, c'est tout ce que le public vous demande. Tel fut le caractère de la littérature du moyen âge dont l'Arabie avait été le berceau, et dont les Maures portèrent la poétique en Europe. Les littérateurs de cette époque avide de fictions reçurent le nom de *trouveurs* ou *troubadours*, mot qui détermine très-exactement et l'inclination des peuples d'alors, et les moyens que les écrivains employaient pour la satisfaire. La société était encore dans l'enfance, aussi lui fallait-il des contes pour l'amuser.

En ce genre de composition, les Français méridionaux servirent de modèle à l'Espagne et même à l'Italie, jusqu'à ce que l'Arioste, qui fut l'Homère de la

poésie de pure imagination, laissa bien loin derrière lui tous ses devanciers, et vint clorre, par un chef-d'œuvre d'invention, de grâce et de naïveté, la littérature du moyen âge.

L'auteur de *Roland furieux* a fermé en effet la série des *trouveurs* qui jetèrent un éclat si brillant sur notre première littérature moderne.

Le Tasse qui vint après lui n'a pas écrit sous la même inspiration. Ce n'est plus l'imagination vagabonde des conteurs de l'Arabie qui domine dans ses récits symétrisés à la manière des anciens. S'il emploie les idées et les superstitions nouvelles pour attacher ses lecteurs, il consulte toujours Homère et Virgile, avant de les introduire dans son épopée.

L'Arioste avait épuisé la mine féconde des fictions romanesques. D'autres encore voulurent mettre en scène des fées, des géants; mais comme ils ne faisaient que reproduire ce qui avait été dit mille fois avant eux, et ce que le génie du chantre ferrarois s'était approprié, le public s'en dégoûta, car il est à remarquer que la satiété vient toujours après les copies des chefs-d'œuvre.

Alors une réaction se fit; on voulut moins d'imagination et plus d'art et de sagesse dans la combinaison des moyens de plaire et de toucher. Le Tasse entra dans cette route, et guidé par les anciens, substitua la régularité classique à la liberté complète des poëtes du douzième siècle et de leurs successeurs. Ce qui prouve évidemment que les idées du public avaient changé, c'est le succès européen du *Don Quichotte* qui parut bientôt après. Publié cent ans plutôt, ce livre eût été ridicule ou inaperçu, disons mieux, il n'eût

pas existé. Cervantes ne fut que le spirituel interprète de son siècle. La chevalerie n'était plus dans les mœurs, et la littérature qu'elle avait fait éclore devait finir avec elle.

On voulait du positif, on eut recours à la littérature des anciens, que les moines avaient conservée. En France, l'imitation des Grecs et des Romains eut long-temps le caractère d'une grossière idolâtrie. Peu à peu notre littérature se dégagea de sa servile dépendance, et sous des formes étrangères il est vrai, on put du moins reconnaître la muse française, conservant même dans ses entraves un air d'aisance et de naturel, qui aurait pu faire croire à son entière liberté.

Le siècle de Louis XIV vit le triomphe et la fin de cette littérature nationale au fond, mais étrangère dans ses formes, et qui du reste agissait spontanément et sans but philosophique. Les écrivains faisaient un livre pour leur réputation, pour l'amusement ou l'instruction de leurs contemporains, nullement pour faire prévaloir telle doctrine, tel ou tel système religieux ou politique. Ce n'est guère que dans *Tartuffe* qu'il est possible d'apercevoir autre chose que l'intention de faire une comédie. On pourrait le croire cependant, si l'on songe que Molière était le disciple de Gassendi et l'ami de Desbarreaux: ce fut cette école qui précéda et créa peut-être celle qui exerça une si haute influence sur le siècle suivant.

Voltaire avait connu la célèbre *Ninon* qui, comme on sait, lui fit un legs dans son testament. Bien jeune encore, il montra une ardeur caustique contre certaines croyances et certaines classes, qui prouve que déjà, mais surtout sur la fin du règne de Louis XIV, l'esprit

critique avait fait de rapides progrès. Sans doute l'hypocrisie sévère, l'exil et le massacre des protestans, commandés par madame de Maintenon et le père Letellier, rendirent l'impulsion plus prompte et plus active. Dès-lors le public, irrité contre les abus d'un double pouvoir, ne put souffrir désormais que ce qui attaquait l'objet de sa haine et de ses préventions. La royauté, la noblesse, le clergé avaient tour à tour pesé sur la nation; elle saisit avidement toutes les agressions directes ou détournées contre les classes privilégiées. C'était la philosophie de l'époque, et on la retrouvait dans les compositions les plus élevées comme dans les plus frivoles, dans le poëme épique comme dans le roman, dans la tragédie comme dans la chanson. La *réalité* importait peu aux besoins moraux de l'époque. Donnez-nous des *Lettres persanes*, disaient tous les libraires; ce qui voulait dire, donnez-nous des argumens et des épigrammes contre les courtisans, les favorites, les abbés et les moines. Le public s'inquiétait peu de savoir si *Orosmane* ou *Gengiskan*, *Zamore* ou *Alvarez* parlaient conformément à leur caractère historique, à leurs préjugés religieux ou nationaux. Il suffisait que, les apparences sauvées, le personnage placé sur la scène fît entendre une sentence philosophique, qui trouvait des échos dans toute la salle : à cette condition le public eût pardonné à *Mahomet* de s'exprimer comme un encyclopédiste.

Cette disposition des esprits a duré autant que les choses que l'opinion voulait voir détruire ou réformer. Elle a dû finir avec elles; toutefois, les tentatives que l'on fait encore aujourd'hui pour refaire l'ordre détruit n'ont pas peu contribué à donner un nouveau cours

à la philosophie du siècle dernier. Que d'éditions de *Voltaire* et de *Rousseau* les fautes du pouvoir et les menaces de *Montrouge* ont fait vendre! Au fait, les véritables éditeurs des philosophes sont les ministres et les jésuites.

La société s'effarouche aisément après les révolutions; rassurons-nous pourtant sur la possibilité de ramener le passé. On ne remonte pas le cours des siècles, chacun en a l'intime conviction; aussi la critique n'est-elle plus le premier besoin de nos esprits, et ce que nous réclamons, avant tout aujourd'hui, de ceux qui se chargent de pourvoir à nos besoins moraux, c'est la *Réalité*.

L'esprit de secte et de parti ne nous anime plus assez pour nous intéresser exclusivement, et nous faire excuser ce qui choquerait la vérité ou la vraisemblance. Les passions ne s'allument que pour renverser ou défendre ce qui est menacé; mais, à ces époques de transition, où les doctrines sont en quelque sorte flottantes, où la société n'a point encore trouvé l'axe sur qui elle doit reposer, les idées et les sentimens sont insuffisans à nous attacher, si on les isole de la *réalité*, c'est-à-dire de la parfaite imitation des objets qu'on a voulu peindre.

Prouvons-le par des exemples :

Long-temps l'histoire n'a été que le registre monotone des naissances, des mariages, des batailles et des chutes des princes. Pour les nations, les historiens ne daignaient point en parler; à peine s'ils faisaient quelque mention des corps qui défendaient parfois leurs intérêts.

Vinrent les philosophes du dix-huitième siècle, qui

voulurent, avec raison, refaire l'histoire ; mais, préoccupés de leurs passions et de leurs haines présentes, ils cherchèrent, dans les monumens historiques, plutôt des armes contre les institutions anti-nationales, dont ils souhaitaient la ruine, que l'exacte peinture des temps écoulés. Leurs adversaires suivirent leur exemple, et, chose étrange, on les vit les uns et les autres tirer des mêmes faits des conséquences diamétralement opposées. Ainsi, les uns voyaient la démocratie pure où d'autres n'appercevaient que la monarchie absolue. Les uns et les autres avaient raison et tort à la fois, puisqu'ils voulaient faire entrer des faits particuliers, isolés, incohérens, dans un ordre systématique où tout est fixe et régulier ; en un mot, les uns et les autres ne voyaient dans les faits que ce qui servait d'auxiliaire à leurs opinions ou à leurs systèmes.

Il y a bien peu de temps que nous avons changé d'avis relativement à la perspective où il faut se placer pour bien juger le passé. Ce qui peut paraître singulier d'abord, c'est que ce soit un romancier qui le premier ait satisfait au besoin que nous éprouvions tous de voir succéder des tableaux vrais et dégagés de toute personnalité à ces esquisses incomplètes, où l'auteur ne montrait les choses que du côté qui flattait son imagination ou ses préjugés.

Et voyez comme les critiques aristotéliens sont infaillibles et prévoyans dans leurs arrêts !

Le roman historique, né en France, fut d'abord accueilli avec une défaveur marquée. Les successeurs des *d'Aubignac* et des *Le Batteux*, crièrent à la violation des règles, à la confusion des genres, au lieu de s'élever contre la médiocrité et les vices de l'exécution.

C'était un monstre nouveau qui, comme le *mélodrame* enfanté hors de la cuisse d'Aristote, ne serait pas *viable*, ou qui ne produirait que des avortons dégénérés.

Tout-à-coup un homme supérieur s'empare de cette création malheureuse, il voit la possibilité de raviver le goût blasé de ses contemporains ; Walter Scott fait une révolution, non-seulement dans le roman, mais dans toute la littérature.

A quoi faut-il attribuer le succès colossal obtenu par l'écrivain qui, dans la plupart de ses ouvrages, s'est borné à peindre un coin de son pays ignoré de presque toute l'Europe ? à la *réalité* des paysages, des lieux, des caractères, des mœurs, des personnages dont il a tracé le tableau. Le passé était entièrement ignoré ; nous n'avions aucune idée de la vie que nos pères menaient dans leurs châteaux, dans leurs cabanes, ou dans leurs forêts. Quand Walter Scott a paru, on eût dit un de ces chevaliers endormis par la puissance d'un malin génie, qui soudain se réveille, et nous raconte ou, plutôt, met sous nos yeux tous les détails de l'existence publique et privée de nos ancêtres. Nous les voyons agir, combattre, discourir ; nous assistons à leurs jeux, à leurs festins, à leurs misères et à leurs tribulations, comme si la chose se passait de nos jours, ou si nous étions rajeunis de plusieurs siècles. Walter Scott s'est fait le contemporain des époques qu'il a décrites; aucune passion, aucun préjugé ne le préoccupe, ou plutôt il a les passions et les préjugés de tous ses personnages.

Cet écrivain, plus ingénieux encore que savant, a donné un beau démenti aux accusations de stérilité dont notre âge était l'objet, et qui auraient pu faire

croire que la littérature du dix-neuvième siècle était un arbre mort qui ne devait jamais porter de fruits.

Walter Scott est principalement admirable par la *réalité* qui respire dans ses compositions. On peut trouver dans quelques-uns de ses prédécesseurs, ou même de ses concurrens, plus d'habileté dans la combinaison des scènes, plus de passion dans les caractères, plus d'intérêt dans les situations ; mais nul n'a comme lui l'art de *réaliser* tous ses sujets. La *vie* qu'il donne à ses personnages et à tous les accessoires qui les entourent lui vaudra long-temps la préférence sur tous ses rivaux.

L'histoire proprement dite a suivi la route ouverte par le romancier écossais. M. Guizot est peut-être le premier parmi nous qui ait porté dans ses études historiques un entier désintéressement des hommes et des choses d'à présent, et qui n'y ait cherché que la vérité, abstraction faite de tout système et de toute opinion.

M. de Barante est allé plus loin. Il s'est imposé le devoir de traduire les mœurs et les choses du passé, sans y mêler une observation, une critique ou un éloge.

Enfin, M Thierry a complété cette manière nouvelle d'écrire l'histoire, en faisant revivre avec leur costume, leurs mœurs, leur religion et leur nationalité, des populations éteintes par la destruction, ou fondues dans la race des conquérans. Jusque-là l'histoire moderne n'avait été qu'un squelette décharné ; Walter Scott, MM. de Barante et Thierry lui ont rendu ses muscles, ses chairs et ses couleurs.

J'examinerai dans un prochain article si la *réalité*, si heureusement introduite dans le roman et dans l'histoire, ne doit point s'étendre à toutes les autres branches de la littérature.

J.-Jph. V.......e.

LE CHAMPION D'ABBAYE.

(ESQUISSES DU DOUZIÈME SIÈCLE.)

Nous avons laissé le croisé Raimbert au moment où il sentit une main s'appuyer fortement sur son épaule; en se détournant, il se sentit apostropher ainsi :

« — Par saint Amand! est-ce bien toi, Raimbert? tu as tout-à-fait l'air d'un fieffataire ruiné. On ne te reconnaît plus dans ce nouvel équipage. N'as-tu pas peur de subir sur l'échelle du vidame la peine de ceux qui, pétris de notre farine, veulent se donner l'air et l'allure des seigneurs? ou bien, dis-nous avec quoi tu as acheté un fief? on remplit donc vite son sac en Palestine? et quels sont les coquins qui ont affirmé, en levant la main sur l'Évangile, que tu es issu d'un sang ingénu, pour qu'on t'ait donné l'accolade qui t'a fait défenseur des opprimés? »

Notre nouvel interlocuteur accompagna sa dernière saillie d'un gros éclat de rire, afin de la rendre plus méchante. C'était un homme court et trapu, au menton duquel pendait une barbe noire encore, dont les yeux étaient cachés sous d'épais sourcils et dont le nez attestait de longues habitudes bachiques.

« — C'est toi, pieux Renouf, dit le croisé en lui répondant sur le même ton. Tu as donc quitté la vie d'honnête charbonnier que tu menais si saintement dans la forêt de Compiègne, depuis que l'évêque de Soissons t'a renvoyé de la cure, afin que tu apprisses à lire au préalable? Qui pourrait dire combien tu as fait

payer de rachats d'autels * aux moines dont tu as desservi les églises ?

» Mon saint pélerin de la croix, répondit Ranulfe ou Renouf avec un air de composition affectée, je sais que je suis un grand pécheur. Mais après tout il faut vivre, et les temps sont bien durs. Aujourd'hui, certains évêques s'avisent d'être aussi exigeans sur le savoir des clercs du bas-chœur que sur celui des chantres de cathédrale. Bientôt, pour obtenir l'institution d'une cure, il faudra, si cela continue, connaître la théologie, la dialectique et tant d'autres sciences bavardes qui sont en vogue dans les écoles. Il n'y a plus de bénéfices que pour ces bœufs d'Abraham, ces ânes de Balaam qui se chargent du bagage d'un payen qu'ils nomment Aristotèle ou à peu près, et qui se farcissent le cerveau de latin.

» — Par le Saint-Suaire que j'ai vu de mes deux yeux, te voilà bien furieux contre le siècle, maître Renouf; cependant tu conviendras qu'autrefois nous autres hommes du peuple nous n'avions pas autant de ressources qu'aujourd'hui pour nous tirer d'affaire. Maintenant au moins on voit quelques hommes lever la tête sans avoir ni fief, ni éperon, ni haubert. *Besmi allâtri!* (pour parler comme les infidèles sarrazins), avant la sainte guerre les serfs étaient parqués comme

* Les seigneurs laïques qui avaient usurpé une grande partie des églises, en avaient fait don successivement aux monastères pour gagner, par ces pieuses libéralités, l'absolution de leurs crimes. Mais l'évêque, comme ayant de droit l'inspection des églises, devait consentir à ces donations, et il obligeait en même temps les moines à installer dans chaque église un clerc capable de la desservir. A chaque mutation de *personnes* (on nommait ainsi le clerc titulaire de l'église), les évêques exigeaient des moines un droit d'institution appelé *redemptio altarium*. Ce rachat était analogue au droit féodal payé au suzerain du fief à chaque mutation de seigneur.

des troupeaux et tenaient à la terre comme les huîtres au rocher. Mais, Dieu merci ! le saint pélerinage nous a mis un peu pêle-mêle. Aujourd'hui tout le monde court le pays ; on gagne sa franchise avec la croix ou le bourdon et la besace, et l'on tourne sans façon les tallons à son seigneur pour aller visiter les reliques des saints, ou pour suivre dans les déserts les prêcheurs et les fondateurs de couvens.

» — Que le mal des ardens tombe sur tes prêcheurs, repartit Renouf. On ne parle aujourd'hui que de réformes, et pendant que des seigneurs puissans et laïques s'adjugent à leur aise les dignités de l'Église et vivent tranquillement en vrais ribauds, on nous tourmente, nous autres pauvres clercs, pour des peccadilles. Ma femme m'a quitté, plutôt parce que je ne pouvais plus la faire vivre, que par crainte des censures que des rigoristes viennent de renouveler contre les prêtres et les *prêtresses* *. Je ne pouvais plus subsister de l'autel dans un village où les hommes ont été ruinés par la guerre, et sont si pauvres que, loin d'avoir de quoi payer des messes, ils peuvent à peine trouver de quoi mettre sous leur dent ; j'ai essayé plus d'un moyen de tourner le sac. Enfin me sentant de fortes épaules, des bras plus robustes et un poignet plus vigoureux qu'il n'est nécessaire pour les fonctions d'un prêtre, je me suis fait recevoir comme champion en titre de l'abbaye de Saint-Vincent.

» — Ah ! par ma croix rouge ! s'écria Raimbert avec un éclat de rire, c'était-là ta vocation. Tu étais fait pour être clerc comme moi pour être honnête homme. Nous voilà tous deux à notre place : tu es né pour le

* On appelait alors ainsi les femmes ou concubines des prêtres.

coup de poing comme je suis né pour le coup de main. Mais conte-moi tes nobles prouesses.

» — Oh ! je n'ai porté que des horions de roturier sur des côtes de vilain. Je n'étais appelé que dans les causes où la calomnie était portée par quelque homme sans fief. Quand un seigneur entrait au champ de justice contre Saint-Vincent et le monastère, bien entendu que cela ne me regardait pas. Le seigneur, avoué de l'abbaye, ou un de ses cavaliers, étaient là à leur poste. Comme nous autres nous ne combattions qu'avec le bâton ou la massue, j'ai pu exercer mon emploi et assommer bon nombre de chrétiens sans désobéir aux saints canons, car je n'ai point versé le sang.

» — Çà, mon vieil ami Renouf, j'entends parler votre valeur *ordalique* comme si elle avait renoncé aux exploits du jugement de Dieu, et déposé pour jamais le bâton de cormier dans son coin. Dis-moi, as-tu dit adieu aux saintes lices de *joûtise* ? Saint-Vincent a-t-il perdu l'appui de ce poignet fait exprès pour lui ?

» — Hélas ! oui, mon vieux prud'homme ; il faut que je te raconte comment j'ai quitté le métier.

» Bernard des Bruyères, celui-là même que tu cherches, étant revenu du pélerinage au tombeau des saints apôtres à Rome, se donnait, depuis ce temps-là, en public, comme un homme d'armes. Il suivait certains seigneurs à la guerre, à la proie ou à la chasse. Il portait l'éperon doré, le heaume et le haubert, et pourtant on se souvenait de l'avoir vu tenir la charrue chez son père qui était un riche censier des moines. Il ne voulait ni leur payer le cens de la tête, ni faire la corvée pour leur chemin, ni se reconnaître leur homme S'il eût voulu rendre hommage à l'abbé, encore l'et.-

on adjoint volontiers, comme subalterne, au défenseur voué de l'abbaye. Menacé du duel, il fit cependant un aveu au révérend abbé; mais bientôt il s'en désista en se mariant, sans le consentement de sa sérénité, à une vieille femme de race noble qu'il avait ensorcelée, et qui lui apporta en mariage un bon fief avec un petit tas de pierres au milieu. Nouveaux motifs, pour l'abbé, de réclamer, comme son homme, ce damné chien de Bernard qui était devenu plus riche. L'évêque Ingelran (dont l'ame n'est plus de ce monde) s'interposa. Je n'en finirais pas si je devais te dire combien de fois le rusé Bernard éluda l'aveu ou se renonça; puisqu'un jour, qu'après avoir donné sa foi, dans la cour de l'abbaye, il fut conduit à l'église pour jurer sur les reliques des saints, on l'entendit ajouter à voix basse une restriction à son serment. On cria sur lui de toutes parts; les moines, au sacrilége, le peuple, à l'abomination. Il est vrai que ceux qui poussaient les plus grandes clameurs étaient de pauvres diables de cottereaux qui vivent des aumônes de l'abbé. Au milieu de tout ce vacarme et à sa faveur, Bernard saisit un instant où l'on n'a pas l'œil sur lui, et en trois sauts il est hors de l'église; mais on court soudain après le fuyard, on le rattrape *, on dresse un champ clos, et je suis mandé aussitôt pour soutenir les droits de notre patron.

» C'est dans cette circonstance, mon vieux prud'homme, que j'ai vu pour la première fois en défaut la force de ce bras qui fut tant de fois employé à rendre justice aux pauvres des églises et aux vilains en les assommant, de ce poing qui avait toujours soutenu avec honneur le *claim* de Saint-Vincent. Mon diable in-

* V. Glossaire de Ducange, au mot *collibertus*.



carné de Bernard, combattant pour sa liberté, sentait redoubler ses forces ; ajoute à cela qu'il n'était rien moins que novice dans le maniement du bâton et de l'escu. Il trouva donc moyen de m'asséner de si violens coups sur le crâne et sur les épaules qu'il m'étendit par terre presque mort, et fut bien dûment reconnu pour libre et homme de sa tête, sans que personne de ceux qui savaient le contraire osât *porter calomnie* contre lui.

» Pour moi, qu'on emporta sans connaissance, je m'éveillai dans l'infirmerie du monastère, où je fus trois mois au lit, et j'en sortis avec cette balafre au visage, ce trou à la tête, ce bras estropié et une bonne place de moins. Oh ! oui, une bonne place ! jamais je n'en trouverai une pareille. Douze deniers de fixe par combat et la défroque de la partie adverse ; j'étais nourri à la cuisine des moines, et ajoute à cela le droit de couper la queue et les oreilles à tout cochon qui passait la grille de l'abbaye. Encore bien heureux de n'avoir pas eu moi-même le poing coupé, comme tant de cours de justice ont usage de l'ordonner contre tant de champions vaincus. Quant à Bernard, il a été depuis dépouillé de son fief, je ne sais comment, et maintenant il mène la vie de nos bons gars sans aveu dont il est le chef. »

Il est bon d'avertir le lecteur que cette petite histoire de notre athlète clérico-judiciaire avait été arrosée d'un bon nombre de hanaps d'hypocras, attendu que maître Raimbert, dont le gousset était garni, et qui aimait à faire le magnifique, avait fait entrer son ancienne connaissance dans le meilleur cabaret de Laon.

Fx. B.

Réclamation a M. l'Éditeur du Mercure.

Le Mercure du 19 novembre 1825 contient un article signé B. S.... * qui, à l'occasion d'une lettre adressée à M. Deleuze, ne renferme que des inexactitudes évidentes aux yeux de quiconque a la connaissance, soit de ce qui me regarde, soit des habitudes et des institutions de la Prusse, dont il blesserait le souverain ministre au fond de son tombeau, si l'un et l'autre pouvaient être en butte à de telles attaques. En me bornant à repousser les traits dirigés contre moi, je déclare que tous les faits rapportés dans cet article sont contraires à la vérité. L'auteur me prête une autre religion que la religion protestante, qui est la mienne; et sous le voile dont il a couvert ses insinuations, il poursuit son système que je suis réduit à appeler calomnieux. Sorti de Prusse pour une mission scientifique, avec les recommandations les plus honorables et les plus pressantes pour tous les représentans du gouvernement prussien dans l'étranger, je devais peu m'attendre à une agression si peu méritée. Je suis loin de l'attribuer aux auteurs du Mercure, dont la position littéraire et sociale met la loyauté au-dessus de tout soupçon. Mais je réclame d'eux l'insertion dans leur journal de cette lettre destinée à détromper leurs lecteurs.

Paris, le 1er décembre 1825.

Koreff.

* Cet article n'appartient à aucun des rédacteurs ordinaires du *Mercure*.

SPECTACLES.

Le Béarnais, *comédie en un acte et en vers libres, par* MM. Fulgence de Bury, Ramond de la Croisette, *et* Pierre Ledoux. — Le Projet de pièce, *opéra-comique.* — Les Deux Adjoints, *comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par* MM. Vulpian *et* Lassaigne. — Mil huit cent trente-cinq *ou la* Saint-Charles au village, *par* M. Désaugiers. — Le Centenaire, *vaudeville en un acte.* — Le Canal Saint-Martin, *vaudeville en un acte.* — Les Deux fêtes pour une, *à-propos de* MM. Coupart *et du Cheval* A. de Jaquelin. — M. Charles, *vaudeville en un acte, de* MM. Merle, Ferdinand *et* Depeuty. — Les Lanciers, *mimodrame.* — La Noce chinoise, *ballet.* — Les Enfans du Colon, *vaudeville en un acte, par* MM. Duvert *et* Paulin. — Le Père Finot, *vaudeville en un acte.* — La Chaise de poste, *mimodrame en deux actes, de* MM. Saint-Amand *et* Louis. — La Fantasque, *comédie en trois actes.* — Préciosa, *opéra traduit de l'allemand, musique de* Weber. — Les Chapeaux, *comédie en trois actes.* — L'Ami intime, *vaudeville en un acte, de* MM. Ferdinand Laloue *et* Dartois. — Le Chemin creux, *mélodrame, de* MM. Saint-Alme *et* Henri. — Les Ruses espagnoles, *ballet en deux actes, de* M. Coraly. — Le Marchand de parapluies, *vaudeville en un acte, de* MM. Désaugiers *et* Lafontaine. — Camille, *tra-*

gédie en cinq actes, *de* M. Lemercier. — LA DAME BLANCHE, *opéra-comique en trois actes*, *paroles de* M. Scribe, *musique de* Boïeldieu. — LES QUATRE COUSINS, *comédie en trois actes*, *de* M. Picard.

Depuis assez long-temps j'ai des comptes à régler avec le public; peut-être a-t-il oublié que je suis son débiteur, et me tient-il quitte de mes articles; mais j'ai plus de conscience: je ne puis sans scrupule me croire libéré tant que je n'aurai pas rempli mes engagemens; je dois payer et je paierai, morbleu! dussé-je forcer mes créanciers à recevoir par un exploit en bonne forme: car enfin, il faudra bien qu'un jour nous ayons recours aux huissiers, M. Baour et moi, pour nous faire lire.

ÉTAT DE L'ARRIÉRÉ.

Le premier objet qui se présente à mon passif, ce sont neuf pièces de circonstance: triste denrée, et que je ne mettrais pas en ligne de compte, n'était l'exactitude. Exceptez-en les *deux Adjoints* de l'Odéon et le *Centenaire* des Variétés, tout le reste manque même de cette gaîté qu'on peut jeter dans les moindres choses. La louange a beau être sincère et méritée, il n'appartient qu'à certains esprits de lui donner un tour délicat; il faut presque du génie, lorsqu'elle s'adresse aux puissans de la terre, pour empêcher qu'elle n'ait un air de flatterie. Au lieu de ce grain d'encens que l'homme le plus stoïque ne peut refuser quelquefois et qui fait plaisir à respirer, MM. les auteurs de circonstance brûlent à pleines mains cet encens vulgaire qui semble recueilli dans les landes de

Bordeaux; nous plaindrions de tout notre cœur les rois, si cette fumée épaisse montait jusqu'à eux !

Le ballet des *Noces chinoises* a été composé pour des enfans, j'ai presque dit par des enfans. Les petites danseuses que mademoiselle Hullin a ramenées de Londres ont assez de vivacité et de gentillesse... pour des Anglaises. La Porte-Saint-Martin, veuve de son Jocko, ne sait trop où donner de la tête ; dans son trouble, elle passe rapidement d'une extrémité à l'autre : hier c'était des Alcides, aujourd'hui des Pygmées.

On ne le croira pas ! on va dire que c'est impossible! on va crier au miracle ! c'est pourtant vrai ; lisez l'affiche, lisez le journal ; tout vous l'assure : oui, le Gymnase vient enfin de laisser passer une pièce sur laquelle n'est pas le *visa* de M. Scribe ! Le vaudeville des *Enfans du Colon* devait d'abord s'intituler le *Nègre d'Haïti*; par un caprice inconcevable, la censure a exigé ce changement de titre : serait-ce par hasard une petite marque de dépit qu'on a voulu donner aux auteurs du pacte qui vient de lier deux peuples intéressés à s'entendre ? Est-ce pour la même raison qu'on a retranché ce couplet qui eût excité les plus vifs applaudissemens ?

Voyez au loin ces glorieux apprêts ;
Le peuple en foule accourt sur le rivage :
La liberté sous pavillon français,
Vient d'aborder sur notre heureuse plage ;
Déjà l'étendard d'Haïti
S'unit au drapeau de la France.
De l'hymne saint, nos forts ont retenti,
Chez nous partout on n'entend plus qu'un cri,
Celui de la *reconnaissance*.

Le *Père Finot* et l'*Ami Intime* ont paru au théâtre des Variétés, mais avec des destinées bien différentes. Le premier de ces vaudevilles offre des combinaisons assez neuves, et il reçoit un accueil glacial ; le second est calqué sur les *Inséparables* du Gymnase, et il va aux nues. L'ardeur avec laquelle on se met à refaire les vieilles pièces ne doit plus étonner puisque le public a pris pour divise :

Il nous faut de l'ancien n'en fût-il plus au monde !

On assurait dernièrement dans un salon que le plus joué des auteurs dramatiques allait calquer une revue sur *Britannicus* et mettre *Polyeucte* en vaudeville.

Il semble que les faiseurs de mélodrames soient à court. *Le Chemin creux* de la Gaîté est une route bien battue : presque tous les mélodramaturges ont passé par là. Cependant cet ouvrage a réussi complétement, parce que les auteurs l'ont orné de situations terribles et enjolivé de trois meurtres. Il y a, dans chaque acte, un *crescendo* de scélératesse vraiment admirable. L'on remarque, vers le milieu de l'ouvrage, un coup de pistolet du meilleur goût. Au dénouement un des assassins se précipite dans la mer d'une manière tout à fait romantique, c'est-à-dire, la tête la première. A ce même théâtre, deux auteurs, après avoir pillé les principales scènes de *Ma Tante Aurore* et des *Rendez-vous bourgeois*, ont intitulé leur vaudeville : *la Forêt de Bondy*.

Qui est plus en état que les écuyers Franconi de faire rouler la *Chaise de poste* que l'on vient de lancer dans le cirque ? elle est si bien conditionnée que de longtemps elle ne partira sans avoir du monde.

L'Odéon ne compte guère que des chutes depuis deux

mois. *Préciosa* a été obligée de battre en retraite devant des spectateurs peu galans, et un orage des plus curieux a emporté les *Chapeaux*. Le premier de ces ouvrages était soutenu par des chœurs de Weber, où l'on retrouve quelques traces du génie qui créa la partition de *Robin*; mais le poëme a paru d'une telle étrangeté qu'on n'a pu l'écouter jusqu'au bout. Quoique ennemi de tout ce qui ressemble à de la tyrannie, je n'ai pu m'empêcher de penser qu'un comité de lecture avait son utilité, en assistant à la représentation de *Préciosa* : certes, jamais des hommes accoutumés à apprécier des productions littéraires, n'eussent laissé jouer cet ouvrage, du moins sans de grandes modifications. M. Bernard est un habile administrateur, il l'a prouvé; mais il faut des connaissances d'un tout autre genre pour juger des pièces de théâtre. La comédie des *Chapeaux* est pleine de jolis détails; malheureusement la donnée invraisemblable sur laquelle repose l'intrigue a été délayée en trois actes, lorsqu'elle ne comportait que quelques scènes.

Gros Réné du *Dépit amoureux* dit à son maître :

. . . . Lorsqu'une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque.

Voilà le thême qui a fourni les trois actes joués à la Comédie-Française, sous le titre un peu sauvage de *la Fantasque* : ici on a cinq ou six tempêtes au lieu d'une : l'héroïne de la pièce semble vouloir prendre un époux d'assaut, ce qui a gendarmé le public même contre des traits d'un fort bon comique : son opinion, trop sévère sans doute, a éclaté *en forme de bourrasque*. L'auteur a sur-le-champ retiré son ouvrage : on

savait que c'était un homme de beaucoup d'esprit, et il en avait déjà donné plusieurs preuves.

COMPTES COURANS.

Depuis le 1er de ce mois les théâtres ont joué environ une demi-douzaine de nouveautés; mais, pressé par le temps, pressé par l'espace, à peine puis-je dire deux mots des principales pièces : il ne m'est pas permis de m'arrêter un instant devant la *Chambre de Suzon* où est logée la plus piquante des blanchisseuses; il faut passer sans même saluer le *Marchand de parapluies*, qui n'a d'autre défaut que de faire dans le vieux, pour parler comme lui : quittons au plus vite les Variétés; *Camille* et les *Quatre Cousins* nous appellent à l'Odéon; la *Dame Blanche* à l'Opéra-Comique.

Cette *Dame Blanche* est tout simplement la *Dame du Lac* de Walter Scott, réduite à de petites dimensions : l'objet des apparitions de la mystérieuse beauté a changé ainsi que le lieu, mais l'idée première est la même : à la place d'un clan, M. Scribe a introduit l'aimable mauvais sujet de fondation. Il est de principe maintenant que l'auteur du poëme doit s'effacer devant l'auteur de la partition; depuis que les musiciens français veulent faire de la musique italienne, les écrivains se sont mis à leur composer des *libretti*. Aussi n'est-ce pas à M. Scribe, mais à la mode, qu'il s'en faut prendre de la faiblesse de son drame : rendons-lui grâce au contraire si sa docile modestie a facilité les inspirations de Boïeldieu : l'auteur du *Calife de Bagdad* a été digne de lui-même : des airs pleins de charme, d'originalité se succèdent de scène en scène : ils ravissent l'oreille et le cœur par un mélange dé-

licieux de grâce et d'énergie : les motifs en sont si naturels qu'il suffit de les entendre une fois pour ne les plus oublier. Le parterre dans son enthousiasme a appelé M. Boïeldieu, et lui a décerné sur le théâtre les honneurs d'une ovation dont personne ne contestera du moins la justice.

La réputation de M. Lemercier doit être construite sur des fondemens bien solides, puisqu'elle n'a pu être ébranlée par les nombreux ouragans qui soufflent sur elle depuis plusieurs années. *Camille* vient encore de faire naufrage. Il faut l'avouer, le vainqueur de Brennus est un peu trop prodigue de paroles, et il ne parle pas toujours un langage correct : pendant quatre actes il a l'air d'être à la fenêtre à voir passer les événemens ; et quoique ses principes de morale soient excellens, ils ne valent pas des passions pour un parterre qui demande à être ému. Joanny et madame Valmonzey, Alphonse et Beauvalet ont redoublé d'efforts pour sauver la pièce ; mais les autres acteurs semblaient conspirer contre elle, et ils ont réussi à renverser le Capitole.

La comédie des *Quatre Cousins* a obtenu un succès légèrement contesté : M. Picard a encore prouvé d'une manière piquante que les apparences sont trompeuses et que presque tous les hommes ont un masque. On a reconnu l'auteur de la Petite Ville, des Marionnettes et des Ricochets dans une multitude de traits d'observation et de mœurs dont la vérité est frappante : si l'action était à la hauteur du dialogue, les *Quatre Cousins* prendraient un des premiers rangs au répertoire de l'Odéon : tel qu'il est il peut compter sur une longue suite de représentations.

J. J. A...

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

L'Académie des beaux-arts doit bientôt nommer un nouveau membre, et déjà les amateurs et les artistes tournent leurs regards sur les concurrens probables ; on va visiter les ateliers pour comparer les talens, et peser les réputations en examinant ou en comptant les ouvrages. Mais tout cela se fait sans beaucoup de bruit, car les élections de l'Académie des beaux-arts n'ont pas le privilége d'occuper autant le public que celles de l'Académie française. Après tout les artistes candidats feront aussi bien de se féliciter de n'avoir point part à une préférence qui s'exerce quelquefois si chèrement aux dépens des candidats littéraires ou soi-disant tels. Maintenant qu'on sait à quel prix les plus grands personnages parviennent à s'asseoir sur l'un des quarante fauteuils, on serait tenté de croire qu'ils feraient mieux de viser tout simplement à l'Académie des beaux-arts et d'aller s'y tapir incognito comme M. le comte de Pastoret.

En attendant que la haute société, la cour ou la congrégation envahissent le paisible domaine de nos peintres, de nos musiciens et de nos architectes, et se disputent les siéges où nos premiers artistes en tout genre ont le privilége de faire la sieste au bruit mono-

tône des dissertations du perpétuel secrétaire, nous avons lieu d'espérer que l'Académie élira à la place de M. Charles Dupaty un sculpteur plutôt qu'un pair de France. MM. David et Cortot paraissent être jusqu'ici les candidats qui fixent le plus l'attention du public et des électeurs légitimes. Tous deux se recommandent par de nombreux et beaux ouvrages. M. Cortot a réussi auprès d'une grande partie des amateurs par le choix de sujets gracieux et par la suavité de son exécution. M. David s'est fait remarquer par les grandes pensées qu'il a empreintes sur le marbre. Il s'est montré digne de représenter les grands hommes et d'évoquer presque leur ame; témoin son Bonchamp mourant, son Fénélon, son Grand-Condé, etc. Le choix que M. Dupaty a fait de M. Cortot pour continuer ses ouvrages a pu sembler une désignation anticipée. Le génie de M. David méritera bien aussi quelques égards. Mais l'examen des titres des candidats n'est pas de notre compétence, et nous nous abstenons de prononcer.

— *A girl at her devotions.* — Comme ces Anglais entendent bien la composition et l'effet d'une estampe! que cette manière noire est supérieure à notre gravure! Ne trouvez-vous pas qu'il règne dans ceci une teinte de mélancolie qu'un artiste français ne pourrait... — Regardez au bas du cadre, me dit en m'interrompant la personne avec laquelle j'étais à regarder cette estampe devant un étalage, et puis vous pourrez ensuite laisser carrière à votre anglomanie.

Effectivement j'y lis aussitôt que la prétendue gravure anglaise est tout simplement une lithographie dessinée par madame Augustine Fauchery. Mais quelle

lithographie et comme madame Fauchery dessine bien ! Il faut dire à la vérité que c'est la copie d'une estampe anglaise. Mais on s'y trompe et peut-être aimerait-on moins l'original. Et puis ayez donc celui-ci pour 3 fr. et 4 fr. 50 c. sur pap. de Chine *.

— MM. les commissaires chargés de donner leur avis sur le projet de loi, relatif à la propriété littéraire, qui doit être présenté à la prochaine session des chambres, se sont réunis en assemblée générale à l'hôtel des beaux-arts, lundi dernier. Après avoir reçu communication des bases du projet qu'ils sont appelés à discuter, les membres de cette commission extra-législative se sont ajournés à quinze jours. Voici les noms de MM. les commissaires ; les quatre premiers ont été choisis par les auteurs dramatiques, les autres ont été appelés par l'autorité.

MM. Lemercier, Étienne, Moreau, Champein. Royer-Collard, Lally-Tollendal, Lainé; Portalis, de Montbron; Pardessus, Bellart, de Vatisménil, Quatremère de Quincy; Cuvier, Fourrier, Andrieux, Villemain, Delaville, Auger, Raynouard, Picard, Alexandre Duval, Michaud, Perseval-Grandmaison et Taylor. Il faut ajouter Talma, libéralement adjoint au comité, et qui, à la première séance, siégera avec ces messieurs.

On doit espérer d'une telle réunion un projet excellent : il s'agit d'assurer aux enfans la survivance des produits du génie de leurs pères; certes les trois quarts des membres de la commission pourront voter en

* Chez Sozerat et Duval, passage de l'Opéra.

conscience : ils sont complètement désintéressés dans la question.

Le gouvernement français entretient noblement à Rome une école où vont se perfectionner, sous le ciel protecteur des beaux-arts, ceux de nos jeunes artistes qui ont obtenu, à Paris, les grands prix dans les concours de peinture, d'histoire, de paysage historique, de sculpture et de composition musicale. Ce ne sont plus les modèles vivans que ces jeunes artistes vont chercher à Rome; ils y vont étudier les anciens chefs-d'œuvre dont l'heureuse influence du climat et du génie peupla jadis ces belles contrées. Aujourd'hui, pour trouver les premiers maîtres de l'Europe, il ne faut plus sortir de Paris, à moins qu'on n'aille à Bruxelles, où languit encore dans l'exil le maître de tous les maîtres, celui qui joignit les exemples aux préceptes, le créateur de tous ceux qui ont créé les chefs-d'œuvre de l'école française.

On ne saurait contester à la France sa supériorité dans les beaux-arts, que lorsqu'il s'agit de l'art de Mosart et de Paesiello; il est aussi un genre de peinture, genre bâtard il est vrai, que nous devons encore envier à l'Italie, et c'est précisément celui-là seul que personne n'y va étudier. Les journaux vantent chaque jour la magnificence des décorations qui servent d'auxiliaires à nos représentations théâtrales, et pourtant nous sommes, sous ce rapport, à une grande distance des peintres-décorateurs de Naples et de Milan. A tout prendre, nous n'avons vu, à Paris, que deux belles décorations théâtrales, celles du *Songe* et du *Belvédère*, dues au pinceau magique de M. Da-

guerre ; peut-être pourrait-on citer encore le boudoir de *la Lampe merveilleuse.* Mais il faut six mois à nos Cicéri pour peindre deux ou trois toiles de fond, une douzaine de coulisses et quelques nuages; tandis que trois semaines suffisent en Italie pour reproduire à la fois le ciel, les enfers et la terre,

Pour nous qui avons la prétention de tout faire mieux que les autres, et qui attachons tant d'importance aux pompes d'un spectacle, il nous semble que cette partie de la peinture, quelque inférieure qu'elle puisse être, vaudrait pourtant la peine d'être perfectionnée aussi. Il est des proverbes qui manquent de vérité : qui peut le plus veut le moins, dit *la sagesse des nations :* eh bien! chargez Gros ou Gérard de peindre le palais d'*Armide* ou de *Sémiramis*, qui auraient grand besoin d'être peints, et vous verrez comment ils s'en tireront.

Eh! mon Dieu, nous vivons de chimères, d'illusions ; ne négligeons aucun moyen de nous en procurer ; la vérité toute nue effraie tant de gens qu'on ne saurait faire trop d'études, ni se donner trop de soins pour la leur offrir ornée de toutes les séductions qui peuvent lui donner des attraits !

Grande rumeur à l'Opéra : une ordonnance royale vient d'interdire l'entrée des coulisses à toutes les personnes étrangères au service du théâtre, et cette ordonnance s'applique à tous les théâtres royaux. La diplomatie entière est en émoi : on parle d'un Russe qui menace la France d'une invasion, d'un Anglais qui murmure les mots de blocus, d'un Autrichien qui prépare une note pour la Sainte-Alliance, d'un Italien qui a juré de s'adresser aux jésuites. Qu'allons-nous devenir!... c'est le cri de toutes ces dames.

L'AMÉRIQUE ET LA FRANCE

AU 29 NOVEMBRE 1825.



L'AMÉRIQUE.

Toi, dont la nuit des temps a caché la naissance,
Je te laisse ta gloire et ton antiquité :
Je nais avec la liberté;
La liberté fait ma puissance.
J'ignore des splendeurs la folle vanité,
Mais je sais la reconnaissance.
Sur un sol vierge et pur, sur des bords affranchis,
Contre le nom de l'homme utile à son pays
Nul vent jaloux ne se déchaîne :
Quand ils mériteront la couronne de chêne,
France, tu m'enverras tes fils.

LA FRANCE.

Mes fils! non c'est à moi de couronner leurs têtes;
Je ne te permets plus de généreux larcin :
Pour eux, à l'avenir, mes palmes seront prêtes,
Et leurs lauriers futurs fleuriront dans mon sein.

L'AMÉRIQUE.

En as-tu pour celui que ma main te renvoie?
De tes vieux défenseurs c'est l'immortel aîné.

LA FRANCE.

Oui, je le reprends avec joie,
De tes dons enrichi, de tes fleurs couronné.
Je ne porte en mon cœur nulle secrète envie
A ta juste largesse, à ton libre transport.
Garde les fêtes de la vie,
J'ai le triomphe de la mort!
Vois-tu ce peuple entier, debout dans ses murailles,
Au foyer désolé précipiter ses pas?
Qui donc l'appelle aux funérailles?
Est-ce le bronze des batailles,
Ce flatteur des puissans, même au jour du trépas?
Non! c'est le saint amour, c'est la douleur sacrée!
Nul orgueil ne l'a préparée
Cette solemnité, cette pompe du deuil.
Quel aspect!... Un jour sombre et pareil aux ténèbres,
Un char, un noble fer, quelques torches funèbres
Et cent mille Français entourant un cercueil!

L'AMÉRIQUE.

Que vois-je? ô piété! noble et touchante lutte,
Arrosé de leurs pleurs leur bras se le dispute;
Ils demandent des rangs; chacun hâte le sien;
Sous le faix révéré nulle ardeur ne succombe.
Qui donc, ainsi, marche à la tombe?
C'est sans doute un bon roi?

LA FRANCE.

C'est un grand citoyen!
Vingt fois marqué du plomb, il ne rend à la terre
Que le reste d'un sang épuisé par la guerre
Et par de longs travaux, dans la paix, consumé;
Non moins que dans les camps puissant au Capitole,
Et du glaive de la parole
Pour moi, pour la raison, pour la justice armé,



Voilà que je le suis, muet, inanimé!.....
Homme avec le devoir toujours en harmonie,
Ame forte, admirée aux bords les plus lointains,
As-tu connu tout ton génie?
As-tu rempli tous tes destins?.....
Hélas! Il est frappé bien avant les années!
C'est lui que les faveurs, aux mains empoisonnées,
Ne trouvèrent jamais dans les sentiers battus.
O la plus sainte des mémoires!
Par lui tous mes vainqueurs ont été combattus;
Par lui tous mes revers ont été des victoires:
Il est grand de toutes les gloires
Et beau de toutes les vertus!
Sa mort même est utile. Oui, cette mort si prompte
Sur le front des méchans a jeté quelque honte.
Leur insolent espoir semble s'être arrêté.
Ce dernier coup, peut-être, est la fin de l'orage.
Ah! devant ce tombeau si grand, si respecté,
Quel homme, désormais, aurait l'affreux courage
D'insulter à la liberté!

L'AMÉRIQUE.

Leçon grande et sublime!

LA FRANCE.

Elle sera stérile
Pour ces hommes-enfans, qui couronnent leurs fronts
D'une vanité puérile!
S'ils mouraient tous, ces grands, qui n'ont point fait leurs noms!
Ils savent de mes mains ce qu'ils ont à prétendre,
Le luxe funéraire et l'apprêt des douleurs.
J'aurais de l'or pour l'urne où refroidit leur cendre,
Mais pour le héros j'ai des pleurs!
Que dis-je? les beaux arts lui consacrent leurs veilles.
De marbre ce tombeau va bientôt se couvrir.

L'AMÉRIQUE.

Ah! Sans doute, jaloux d'enfanter des merveilles,
Le trésor des grands va s'ouvrir.

LA FRANCE.

Ne leur demandons rien! Le grand homme dont l'ame
Va retrouver son céleste berceau,
Du peuple était sorti; le peuple le réclame
Et s'empare de son tombeau.
L'opulente industrie et la modeste aisance,
Et le travail obscur, dont il prit la défense,
Sur le marbre sacré viendront poser la main,
Et, de l'honneur français féconde et noble preuve,
Nous y verrons tomber, enfin,
Jusqu'à l'épargne de la veuve,
Jusqu'au denier de l'orphelin.

L'AMÉRIQUE.

Eh! ne laisse-t-il pas?...

LA FRANCE.

Silence!
Il fut père, il était époux,
Mais son nom du malheur ne craindra point les coups
Ni les affronts de l'indigence.
Cent mille voix ont adopté
Les fils de son hymen, son épouse chérie:
Sa veuve, ses enfans, son immortalité
Tout appartient à sa patrie!

L. BRAULT,
Sous-Préfet démissionnaire.

LETTRE D'UN GENTILHOMME PICARD, SUR LA LITTÉRATURE ET LA CHASSE.

PARDIEU, monsieur le rédacteur, il est bizarre que ce soit moi, gentilhomme, qui sois forcé de vous apprendre ce que votre métier est de savoir. C'est pourtant ce que je vais faire et ce que j'avais envie de faire depuis long-temps. Voici bientôt un mois, que vous entretenez le public de vos ironies sur la noblesse académique, et sur les honneurs d'un fauteuil où vous ne voulez admettre que le talent roturier; voici un mois, dis-je, que vous êtes intarissable sur cette matière, et un mois que je brûle de vous répondre. Mon courroux m'eût lancé dans votre cabinet particulier, si je n'eusse réfléchi qu'en votre qualité d'homme d'esprit, vous appartenez à cette roture plumitive, qui n'a rien à redouter de mon épée héréditaire.

Eh bien ! Monsieur, je ne ceins point l'épée; je prends la plume; me voici dans la lice, et je prétends emporter d'assaut, à la pointe de ce glaive pacifique, l'avantage que je peux prendre sur vous, dans le champ-clos des gentilshommes. Vous êtes cause, Monsieur, de la tristesse qui s'est emparée de moi depuis trois semaines. J'avais une secrète intention de briguer un jour l'Académie: c'est une bague au doigt, comme disait Richelieu; mon cousin le vicomte m'aurait aidé; j'ai servi à Quiberon; voilà un titre très-valable. Vos épigrammes ont non-seulement démoli l'édifice de mes désirs et de mes espérances, mais, comme j'avais laissé percer, dans le canton, l'ambition que je nourrissais, elles m'ont associé à vos victimes. Un arrière-neveu,

façon de Bretagne, qui s'est jeté dans la littérature, et que j'ai déshérité en conséquence, a composé sur mes lubies académiques une chanson impertinente que tous les vilains répètent; en un mot, Monsieur, je ne sais que devenir. « Je suis, disent-ils, *le baron*, *le grand-oncle de l'homme d'esprit!* » Vainement, pour répondre aux railleurs, ai-je montré quelque condescendance pour votre littérature. En vain, ai-je lu très-attentivement le *Théâtre d'Honneur et de Chevalerie* du sieur Favin, le meilleur livre qui existe, et l'*Histoire généalogique des familles de France*, autre livre d'or. Je me suis abonné à la Quotidienne; et j'ai même en ma possession quelques cahiers de lectures, faites aux Bonnes-Lettres. On m'a dit que je n'étais pas plus littéraire pour cela.

Qu'est-ce pourtant que cette Académie dont on fait tant de bruit, et quelle fut l'intention de Richelieu? Il voulut, Monsieur, si je dois vous en instruire, ériger une fabrique d'esprit à l'usage des gens de la cour. S'il admit, dans ce corps, quelques pauvres hères qui savaient écrire, s'il voulut bien que la tourbe savante jouît, sa vie durant, d'une modique pension, ce fut sous la condition expresse et rigoureuse, qu'on verrait, sur les mêmes fauteuils, s'étaler avec orgueil, auprès des poëtes crottés jusqu'à l'échine, les costumes de la haute aristocratie, les rubans de la faveur et les marques des dignités.

Je vais plus loin, et je prétends que la noblesse ne peut faire de livres, sans déroger. L'antiquité même, qui avait ses patriciens, était absolument de mon avis sur les matières en question. Si quelqu'un des grands du monde avait le malheur d'être instruit,

il cachait comme un tort, comme une inconvenance, comme un vice, cette faiblesse à laquelle il ne sacrifiait que dans l'ombre. Je serai court en citant; et j'avoue que je dois mes exemples à M. le curé de mon endroit, né de paysans, et à qui je permets d'être plus lettré que nous autres.

L'empereur Adrien, à la tête de ses pensées sur le papyrus, eut soin de faire mettre le nom de Phlégon, son affranchi. Le pape Pie II publia, sous celui de Jean Gobelin, l'histoire de son pontificat. Mathieu Tortus, chapelain du cardinal Bellarmin, lui prêta le sien, dans mainte circonstance. Cujas, homme de petite noblesse, mais qui avait raison de soutenir tant qu'il pouvait les droits et priviléges du corps, fit paraître ses premiers ouvrages sous le nom de Marchand, son valet. Le conseiller au Parlement, Sallo, en a usé de même; il a laissé à son serviteur, Hédouville, la gloire plébéienne de publier le Journal des savans, dont son maître était le créateur et le rédacteur. Enfin, ce même cardinal de Richelieu, qui réunissait toutes les concupiscences de la vanité mondaine, après avoir imaginé une mauvaise tragédie, et en avoir distribué la confection entre Pierre Corneille, Rotrou, Boisrobert, Colletet et Létoile, ouvrit sa bourse à Chapelain, sous condition qu'il tracerait son nom à la tête de l'ouvrage que ce ministre-roi croyait avoir fait.

Eh bien! Monsieur, qu'en dites-vous? Ne sont-ce pas là de grands exemples? N'est-ce pas la voix du temps et la sainte autorité des siècles? Est-il permis au gentilhomme, descendant de ces chevaliers qui signaient leurs traités avec une croix (*signo crucis, manu propria, pro ignoratione litterarum*), de se charger

d'un ridicule, que les empereurs et les papes laissaient tomber de tout son poids sur les laquais de l'antiquité et les valets du moyen âge? Ne voyez-vous pas que la qualité d'auteur est aussi incompatible avec celle de noble, que le sexe féminin l'est avec l'épiscopat? Si quelqu'un de nous a donné quelques momens perdus à l'inutile soin de lire et d'écrire, il a cherché un vilain, dont la cupidité se chargeât de la faute et reçût de l'or en échange de sa complaisance. Grâce à ce compromis entre l'orgueil et la faim, la fierté du gentilhomme s'est toujours soustraite à la honte de voir son nom déshonoré, s'exposer sans pudeur aux regards du peuple sur la première page d'un livre.

Cependant, il faut bien que les fantaisies du gentilhomme soient satisfaites. Je suppose qu'un noble, tourmenté par le vain besoin de la publication, résiste à l'autorité des âges, aux statuts de l'ordre, et s'obstine à contrarier les exemples de toutes les bonnes familles: peut-être alors quelques concessions aux exigeances de l'époque lui permettraient de publier un livre, mais exclusivement sur des matières dignes de lui. Ces cas réservés seraient en petit nombre. Il pourrait, par exemple, étudier l'art des Dubouchet, des d'Hozier et des Chauvry. Je lui permettrais de méditer, comme Charles IX, quelque traité de Vénerie, de Fauconnerie et de Louvèterie. La chasse a toujours été chose noble, chose à part. Et puisque me voilà engagé dans une discussion qui m'a conduit à parler de la chasse, je veux vous faire connaître un gentilhomme poitevin, nommé Dufouilloux, qui a fait là-dessus un chef-d'œuvre; c'est le modèle du traité cynégétique français: son livre est l'Iliade du genre.

Dufouilloux, dites-vous, Dufouilloux un Homère! Eh oui, Monsieur, bien qu'il ne fût d'aucune académie! Voulez-vous un échantillon de son vieux langage et de sa naïve éloquence? le voici : c'est la description d'une chasse aux blaireaux, que vous pouvez comparer, pour peu que vous ayez le goût pur et nourri d'études grecques, avec le sixième livre de l'Iliade.

« Tous seigneurs, dit Dufouilloux, qui vouldront » exercer en la chasse des chiens de terre, il fault qu'ils » soient esquipés et garnys de choses qui s'en suivent. » Premièrement, d'une demy-doulzaine de chiens bons » et forts, qui ayent chacun un collier au col, large » de trois doigts et garny de sonnettes, pour l'entrée » des terres, afin que les tessons (les blaireaux) s'acculent plustôt. Et aussi les colliers les garderont d'être » blessés, et à l'heure qu'on verra les tessons acculés ou » que les bassets soyent las ou hors d'haleine, ou bien » que les sonnettes fussent pleines de terre, il fauldra » prendre les bassets et ôter leurs colliers, mais au » commencement, ils servent grandement, d'autant » que les tessons s'en acculent plustôt.

» Plus, pour revenir au propos, le seigneur doit avoir » sa petiste charrette, *là où il sera dedans, avecque » la fillette aagée de seize ou dix-sept ans*, *laquelle » lui frottera la téte, par les chemins*: (c'est ici que » le poëte se confond avec le narrateur didactique; » cette fillette jette un charme inconcevable et une » grâce élégiaque sur la description; Daphnis et Cloé » n'a rien de plus naïf.) Il doit abvoir demy-doulzaine » de mantes pour jetter contre terre, afin d'escouter l'abboy des bassets, ou bien pourra porter un lict plein » de vent, lequel on pourra faire en cette manière; il

» faut couldre des paux ensemble, en quarré, de la » grandeur d'une paillaçe, et que les coultures en soyent » aussi subtiles que celles d'une balle; puis, quand tout » sera bien cousu tout auctour, il fauldra mettre à » l'un des coings un petit lasset, en façon de celtui » d'une balle ou d'une cornemuse, qui se ferme de luy-» même, quand le vent sera dedans: puis l'amplira » avec une seringue, ou avec un bon soufflet, fait à la » semblance de celui des orfeuvres. . . . . . .

» Toutes les chevilles et paux de la charrette doivent » estre garnys de flacons et bouteilles, et doict auoir au » bouct de la charrette *ung coffre de bois, plein de coqs-» d'inde froids, jambons, langues de bœuf, et autres » bons harnois de gueule*; et si c'est en temps d'hiver, il » pourra faire porter son pavillon *et faire du feu pour » se chauffer ou bien entretenir* (je change ici quelques paroles) *de choses d'amour la nymphe.* » (Ces derniers mots sont remarquables, comme l'est, dans Homère, la scène du mont Ida, par la nudité d'une expression vive et naturelle que le faux goût moderne appellerait grossière, et que je sacrifie à contre-cœur.) . .

« Les instrumens pour bescher, doivent être pre-» mièrement, des tarrières de deux sortes de pièces, sa-» uoir et de larges, et d'estroites; un coupant, lequel » doit estre acéré pour couper les racines, une besche » fort large pour tirer la terre, une râcle pour ouvrir » les mères et goulets, de laquelle on tirera de la terre » hors, des tenailles pour arracher et tirer les tessons » (les blaireaux) des pertuis. (Quel ordre! quel dé-tail! c'est le catalogue des vassaux du grand poëte que j'ai nommé); » des paësles de fer ou de bois, des sacs » pour mettre les tessons vifs dedans, une paësle ou

» autre vaisseau pour faire boire les petits chiens.

» Il fault que le Seigneur marche en bataille de » ceste façon, esquippé de tous les ferremens cy-des- » sus mentionnés, affin d'aller donner l'aussaut aux » gros tessons et vulpins en leur fort, et rompre leurs » chasmates, plocus, paraspets (admirable érudition!) » et les avoir par mines et contre-mines jusqu'au centre » de la terre; (remarquez cette exagération si poé- » tique et le mouvement rapide de la pensée qui, de » cette hyperbole, va se jeter dans la raillerie) pour » en avoir les paux et en faire des carcans pour les » arbalestriers de Gascogne (M. Dufouilloux était » ligueur : Henri IV et ses Gascons méritaient la » corde.) J'ay pourtraict cy-après la façon et forme » de chacun des ferremens. » (En effet, non-seulement il a pourtraict *la charrette, attelée d'un seul cheval*, mais encore le gentilhomme, entouré de tout l'attirail de la chasse aux blaireaux, couché, *et la tête sur les genoux de la fillette, qui la lui frotte par les chemins*).

Et voilà comment un gentilhomme doit écrire, quand il respecte son nom. La chasse reprend faveur; bientôt paraîtra sur le même art, un traité supplémentaire auquel je travaille. J'espère, monsieur le rédacteur, que cette concession faite à la littérature par les quartiers de ma noblesse vous suffira, et que vous n'hésiterez pas à me préparer un des fauteuils, dès que cet ouvrage terminé vous aura donné une idée complète de ce que je puis valoir et prétendre, dès que vous aurez pu apprécier ma descendance comme écrivain, et mon style comme gentilhomme.

De V. A.

MÉMOIRES DE ROBERT GUILLEMARD, SERGENT EN RETRAITE, *suivis de documens historiques, la plupart inédits, de* 1805 *à* 1823 *.

ASSEZ d'hommes en renom, hauts et puissans seigneurs de toutes les époques et de tous les régimes, se sont empressés d'offrir au public avec leurs propres mémoires les récits pompeux de nos dernières campagnes; il fallait bien qu'une plume moins ambitieuse se fît un mérite, à son tour, de recueillir des détails et des particularités que semblent avoir dédaignés de si éminens personnages. C'est cette lacune que vient de remplir le sergent Guillemard, avec autant de franchise que de patriotisme, et l'on peut dire que le noble caractère du soldat français est ici seulement peint de ses véritables couleurs. Je ne sais s'il n'y a point quelque innocente supercherie dans le nom et le grade que prend l'auteur de ces Mémoires; mais dussions-nous l'inscrire au rang des généraux, je suis sûr d'avance que celui-là est encore digne de porter les galons de sergent. Ce n'est pas que le style de cet ouvrage, toujours vif et animé, ne pût aller très-bien à la plupart de ces jeunes sous-officiers dont l'éducation, commencée d'abord au sein d'une famille honnête, s'achevait plus tard à l'école de la gloire; seulement il serait difficile de s'imaginer que tant de secrets

* 2 vol. in-8. Paris, chez Delaforest, libraire, rue des Filles-Saint-Thomas, n. 7.

importans que le hasard paraît découvrir à Robert Guillemard, n'aient pas été pénétrés plutôt par quelqu'un d'une position sociale plus élevée. Que le lecteur pèse lui-même ces doutes, et, s'il le faut, qu'il ajoute au dictionnaire du savant Barbier un pseudonyme de plus; notre charge n'est pas de constater de semblables méfaits, mais de faire connaître le livre tel qu'on le publie.

Robert Guillemard, parti en 1805 comme simple conscrit, et mis à la retraite en 1823, a couru, dans un espace de temps si fécond en événemens mémorables, toutes les fortunes de la guerre; sa vie n'est pour ainsi dire qu'un tissu d'aventures héroïques, tableau fidèle de la vie de ces braves qui ont donné des lois au monde et porté en tous lieux la gloire du nom français. Mais à ce premier motif d'intérêt, il faut encore joindre celui que doivent naturellement inspirer de terribles révélations; car ce Guillemard a vu, a ouï des choses incroyables, dont il importe à l'histoire de ne perdre point le souvenir. Il fait son début à Trafalgar sur le *Redoutable*. Transporté ensuite dans une ville d'Angleterre avec l'amiral Villeneuve, il devient son secrétaire, et rentre avec lui en France. Ce général que l'on accusait d'un suicide, Robert nous le montre frappé dans une auberge par de lâches assassins, il ne tient pas à lui que nous ne les touchions du doigt; on les a vus tout sanglans s'enfuir de sa chambre, on les avait vus pour ainsi dire former le complot. Laissons-le maintenant arriver au cabinet de Napoléon, qui, à la nouvelle de ce crime, avait désiré en recueillir de la bouche même de Guillemard toutes les particularités; qui donna ensuite

l'ordre de poursuivre les assassins, et ne fut jamais obéi. La mort funeste du colonel Oudet restera toujours pour moi voilée d'un profond mystère, et, malgré tous les éclaircissemens que donne à ce sujet le sergent Robert, je ne saurais me défendre de partager l'opinion de ceux qui pensent encore que le chef généreux des *Philadelphes* fut jeté dans une embuscade. Il était naturel de redouter tant de courage et de patriotisme, et la vertu singulière d'un homme qui savait exercer une telle influence sur les esprits, que l'on vit à ses obsèques des soldats et des officiers de son régiment se percer sur sa fosse. Guillemard, tombé lui-même auprès du colonel Oudet, dans cette nuit qui suivit la bataille de Wagram, quitta bientôt l'ambulance où il avait vu mourir son protecteur, pour se rendre en Espagne. « Sept à huit mois auparavant, » dit-il, nous y allions aussi, lorsqu'on nous avait fait » arrêter un moment pour gagner trois ou quatre ba- » tailles, et prendre une capitale. » Ainsi parlaient alors nos jeunes vainqueurs! mais il n'est pas de portrait plus ressemblant que celui d'un compagnon de voyage de Robert, vieux sapeur échappé à toutes les campagnes de la révolution. « La guerre était, selon » lui, le grand but de la civilisation; savoir lire et » faire une liste d'escouade, le *nec plus ultrà* de la » science; et le sabre d'honneur qu'il avait reçu à Ma- » rengo, une récompense au-dessus de tous les cor- » dons et de toutes les broderies. »

Aucun ouvrage, je le répète, n'avait aussi bien fait connaître le caractère du soldat français, son heureuse insouciance et sa résignation toujours pleine d'enjouement. Suivons ces généreux guerriers sur les pontons

de l'Angleterre, sur les rochers de Cabréra, dans les mines de la Sibérie ; d'un bout à l'autre de l'univers, dans tous les climats et sous toutes les latitudes, c'est la même constance dans leurs malheurs et la même gaieté. Nos prisonniers qu'avait épargnés la fureur espagnole, jetés sans ressources au milieu d'une île déserte et condamnés à toutes les horreurs de la misère, sans vêtemens, sans abri, quelquefois même sans pain, savaient encore charmer leurs ennuis par la douce image des jeux et des plaisirs de la mère patrie. Ils parviennent à représenter la comédie au fond d'une vieille citerne abandonnée, dont ils ont fait une salle de spectacle : ceux-ci donnent des leçons d'escrime ; ceux-là se font maîtres à danser. « Il n'était pas rare » de voir un pauvre diable à moitié nu, et qui sou» vent n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, » chanter un air de contredanse fort gai, et l'inter» rompre de temps en temps pour dire, avec beaucoup » de sérieux, à son élève vêtu d'un reste de caleçon : » Allons, balancez à vos dames, rond de jambe, » donnez-vous de la grâce. » Les plus industrieux avaient établi une sorte de marché qu'on appelait le *Palais-Royal*, où ils vendaient des morceaux de pain, des poissons salés, du fil, des aiguilles, quelques lambeaux d'habits, du poivre, de la ficelle, et le tout en détail. « Car on pouvait acheter séparément une » aiguillée de fil, un morceau de drap grand comme » la main, et jusqu'à une prise de tabac, dont les » trois coûtaient un sou. Je me rappelle avoir vu un » lancier polonais qui en devait neuf, et à qui le mar» chand refusait de faire un crédit plus considérable. » Guillemard nous transporte bientôt sur les frontières

asiatiques de l'empire de Russie, où le désastre de nos armes lui donne le cruel loisir d'étudier des mœurs si nouvelles pour nous. Il en faut chercher les précieux détails dans l'ouvrage même, et lire ce touchant épisode de *Wassili et Daria*, dont les infortunes arrachaient encore des larmes à ceux qui n'en pouvaient plus trouver pour la patrie.

Le retour du sergent Robert en France n'est pas la partie la moins dramatique du livre. Incorporé dans le 10e de ligne, il fait avec son régiment la campagne de la Drôme : il a vu ensuite la seconde restauration, puis le massacre de ses frères d'armes à Nîmes, puis les assassinats des protestans ; et c'est toujours au péril de sa vie qu'il achète le droit de nous émouvoir par de fidèles et terribles peintures. On ne sera pas peu surpris d'apprendre, dans ces grands changemens de fortune, quel homme, le sergent Guillemard, rentré alors au sein de sa famille, concourut avec quelques anciens compagnons d'armes à faire secrètement embarquer aux environs de Toulon. Le nom de l'illustre proscrit n'était pas encore connu de Guillemard. Celui-ci, arrivé d'abord avec son camarade au rendez-vous, attendit plusieurs heures. La nuit était obscure ; ils se promenaient en silence sur la plage, prêtant l'oreille au moindre bruit. Enfin, à onze heures et demie, ils distinguèrent quatre personnes qui venaient à eux avec précaution. M. Don .. fit un signal auquel elles répondirent ; et elles s'avancèrent immédiatement après. « Tout est-il prêt ? dit M. Aug.... que je recon-» nus alors. — Oui, répondîmes-nous. — Allons, » mon prince, embarquez-vous, dit-il à une personne » qui marchait à côté de lui, enveloppée dans un

» large manteau. — Mais quels sont ces hommes? dit » celui-ci d'une voix émue, en nous montrant. — Des » amis et... — Adieu, généreux Mar...; que le sort » me soit favorable ou contraire, je n'oublierai jamais » votre conduite; et il l'embrassa. — Prince, répondit » celui-ci avec émotion, je n'ai fait que mon devoir. » Comme il achevait ces mots, en se retirant, celui à » qui il s'adressait posa un pied sur le plat-bord du » bateau. C'était un homme d'une haute stature et » d'un aspect imposant. »

Nous ne suivrons pas le sergent Guillemard dans les nouvelles aventures qu'il va courir avec ce prince, ni à son retour sous les drapeaux, dans la guerre qu'il fait encore une fois contre Mina ; en des rencontres si diverses, il a su toujours, par des particularités du plus haut intérêt, donner, comme il le dit lui-même, aux hommes et aux choses leur véritable couleur. Les Mémoires de Robert Guillemard, pleins de nobles sentimens, de prodiges de valeur et d'une juste appréciation de l'ordre social, sont des pages écrites pour la grande histoire. Que l'auteur se console de n'avoir pu obtenir cette épaulette objet de tous ses désirs! N'est-ce pas un vieux sergent comme lui que chantait Béranger ?

A. Dumesnil.

Le Chastoiement d'un père a son fils, *traduction en vers français de la* Discipline de clergie (*Disciplina clericalis*), *ouvrage de* Pierre Alphonse *.

A ce titre en langue latine, et qui semble annoncer un ouvrage de controverse, je vois déjà mes lecteurs s'effrayer, et se hâter de tourner le feuillet. Qu'ils se rassurent; il n'est question ici ni d'érudition ni de mysticisme. La *Discipline de clergie* n'est pas plus un livre de collége qu'un livre d'église. C'est tout simplement un recueil de contes et de fables à peu près semblable aux *Mille et une Nuits*, ou si l'on veut encore, à nos vieux fabliaux. La morale et la philosophie y empruntent le voile de l'apologue ou la forme de l'anecdote. Il ressemble enfin par sa *simplesse* et sa piquante malignité,

A tous ces vieux recueils de satires naïves,
Des malices du sexe éternelles archives.

Boileau, *Sat.* x.

L'auteur, qui était Espagnol, naquit vers 1062. Élevé dans le sein de la religion juive, il en suivit les dogmes jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans. Alors, soit que le doigt de Dieu l'eût touché, soit qu'il eût réfléchi, comme les convertis de nos jours, que la

* Imprimé par les soins de la Société des Bibliophiles français. 2 vol. in-12. Prix . 20 francs. Chez Théodore Leclerc, libraire, rue Neuve-Notre-Dame, n. 3



profession d'une religion dissidente était un obstacle à sa fortune, il embrassa le christianisme, et changea son vrai nom de *Rabbi Moïse Sephardi* en celui de *Pierre Alphonse.* A l'exemple de tous les transfuges, son premier soin fut d'écrire contre ses anciens coreligionnaires. Ceux-ci l'accusèrent d'ignorance et de mauvaise foi; et le nouveau converti, adoptant sans transition le langage classique de l'église romaine, les proclama rebelles et damnés; il composa un gros livre qu'il intitula modestement: *Ouvrage très-digne d'être lu*, et ne persuada personne. Les pièces de cette ridicule querelle dorment dans la poussière des grandes bibliothèques, d'où probablement elles ne sortiront jamais, parce qu'elles sont sans intérêt, sans utilité, et avant tout illisibles.

Mais à côté de ces mystiques inutilités, la bibliothèque du roi possédait plusieurs manuscrits d'un ouvrage du même auteur, beaucoup plus curieux, et cependant encore inédit. Elle possédait de cet ouvrage une traduction en prose du quinzième siècle, et également inédite, et en outre plusieurs manuscrits d'une traduction en vers de la langue romane, publiée d'abord en 1760 dans les fabliaux de Barbasan, ensuite en 1808, avec des additions considérables par le savant Méon. Cette production est la *Discipline de clergie*, qui paraît aujourd'hui pour la première fois en latin et en prose française, et pour la troisième fois en vers français, sous le titre de *Chastoiement d'un père à son fils*, mise au jour par le soin de la Société des Bibliophiles français, et enrichie d'une savante notice par M. l'abbé Labouderie.

Il paraît que Pierre Alphonse fit de la composition

de ce livre un amusement, et qu'il l'écrivit pour se distraire de ses controverses religieuses. Quoiqu'il le présente comme les instructions d'un père à son fils, on ignore s'il prit cette forme comme un cadre propre à renfermer et à lier entre elles les diverses parties du recueil, ou s'il le destina effectivement au complément de quelque éducation particulière. Tout ce qu'il nous apprend dans sa préface, c'est qu'il a nommé son livre, *Discipline de clergie*, parce qu'il rend le *clerc bien doctriné;* il annonce ensuite qu'il l'a *compilé en partie des proverbes des philosophes arabiques*, *et de leurs chastoiemens*, *et des fables et des vers; en partie de semblance de bêtes et d'oiseaux*.

En voilà suffisamment sur l'origine de la *Discipline de clergie*. C'est tout simplement, comme on vient de le voir, une suite de contes et de fables empruntés aux Arabes. Les relations très-fréquentes des Espagnols avec les Maures et les autres peuples d'origine arabe, expliquent assez le choix que fit Pierre Alphonse, et la facilité qu'il eut à se procurer les ouvrages des philosophes *arabiques*. Cette réflexion explique en outre la ressemblance très-grande qui existe entre la *Discipline de clergie* et les *Mille et une nuits*, recueil traduit de l'Arabe; et l'on ne s'étonnera pas non plus si un des contes *compilés* par Alphonse, se retrouve dans le Don Quichotte, soit que Cervantes ait puisé dans le manuscrit du ci-devant rabbin, soit qu'il ait consulté les mêmes sources que lui.

Le plan de Pierre Alphonse est fort simple. Il suppose qu'un Arabe sur le point de mourir donne des conseils à son fils; de temps en temps, ce dernier lui demande des explications, et alors le père lui raconte

une anecdote ou une fable à l'appui de son précepte. C'est ainsi que les apologues et les récits se succèdent sans interruption, et s'enchaînent jusqu'à la fin de l'ouvrage : le lien qui rattache les contes des *Mille et une nuits* n'est guère plus sensible, et il est moins vraisemblable.

J'ai dit qu'un des contes de Pierre Alphonse se retrouve dans le *Don Quichotte*. Si l'on ne savait que notre La Fontaine a puisé dans Pilpay et dans quelques auteurs orientaux, on s'étonnerait de rencontrer également dans le fabuliste français des fables déjà recueillies par l'auteur de la *Discipline de clergie*. Telles sont l'*Homme et la Couleuvre*, le *Renard et le Loup*. Mais ce qui paraîtra plus singulier, et ce que nous recommandons aux compilateurs d'anecdotes dramatiques, c'est la ressemblance d'un conte de Pierre Alphonse avec le dénouement du *Georges Dandin* de Molière ; ressemblance telle que l'on peut douter que l'auteur comique ait eu connaissance, sinon du manuscrit latin, du moins de quelque recueil de fabliaux publié avant celui de Barbazan.

Tout le monde connaît cette scène si comique où Georges Dandin, renfermé dans son logis, refuse d'ouvrir à sa femme qui revient d'une escapade nocturne. Celle-ci commence par l'implorer, par lui prodiguer les noms les plus tendres, par lui promettre de mieux vivre à l'avenir. Georges Dandin reste inexorable ; il veut rendre toute la noble famille témoin de la mauvaise conduite de sa femme, afin d'avoir un prétexte pour s'en séparer. Alors le désespoir suggère à Angélique un stratagême qui réussit. Elle saisit un couteau, feint de s'en frapper, et se jette derrière la porte ,

comme si elle allait expirer. Le bon époux s'en afflige: « Oh? dit-il, serait-elle si bien malicieuse que de s'être » tuée pour me faire pendre? » Il descend, une lanterne à la main, et, tandis qu'il cherche autour de la maison, la dame se glisse par la porte entr'ouverte, la referme, et à son tour va se placer à la fenêtre; les rôles changent alors. C'est elle qui accuse Georges Dandin de rentrer trop tard, et de mener une conduite scandaleuse. La famille survient, et le malheureux mari honni et conspué de tous côtés est enfin obligé de demander pardon.

Certes il était difficile de dénouer une comédie d'une manière plus piquante. Eh bien! ce que nous venons de voir en action dans Molière se trouve en récit dans la *Discipline de clergie*. Je dirai plus, le stratagême différent inventé par la femme est peut-être plus naturel; voici le récit de l'auteur espagnol. « La dame qui estoit pleine d'art et d'engin, prist une pierre et la jeta au puits; et pensa que son mari penseroit au son de la pierre quelle fut cheutte dedens le puits. Quand la femme eut ce fait, elle se mucha (cacha) et plus ne dist mot. L'omme qui simple estoit, quand il oy (entendit) le son de la pierre au puits, cuida (crut) quelle fut saillie dedens le puits, et issy (alla) de sa maison et s'en vint courant au puits cuidant quelle fut noyée; mais la femme qui muchie estoit, quand elle vey l'uys (la porte) de sa maison ouvert ne s'oublia mie, ains entra coyement (en secret) en la maison, et ferma l'uys sur son mari, puis monta à la fenestre. L'omme qui estoit ainsi deçeu commença à dire : O tu, femme decevable, plaine de l'art du dyable, laisse moy entrer layens (là dedans) et je

te pardonneray ton mal fait. Celle le commenca à blasmer et vitupérer, et jura que jà n'y enterroit en criant et disant telles et semblables parolles : haa, desloyal homme, je monstreray à mes parens et amis et aux tiens aussi comment tu es faulz et desloyal, et comment chascune nuit tu te dépars de moy et vas à tes foles femmes et ribaudes ; et ainsi le fist elle. Quand les parens oyrent ce, ils cuidèrent que ce fust vérité, si l'en blasmèrent, et moult lui dirent de villonie (d'injures), etc. »

Le scepticisme le plus décidé ne niera point que ce conte n'ait été le type de la scène de Molière, et peut-être se trouvera-t-il des critiques qui estimeront qu'en voulant l'adapter aux convenancs de la scène, Molière lui a fait perdre quelque chose de sa simplicité et de sa naiveté primitives. Tel qu'il est, au reste, le dénouement de Georges Dandin est un des plus heureux qui existent au théâtre.

L'ouvrage de Pierre Alphonse n'aurait d'autre mérite que d'offrir l'original de plusieurs morceaux de Cervantes, de La Fontaine et de Molière, sa publication serait justifiée, et l'on devrait en remercier la société des Bibliophiles. Mais cet ouvrage se présente avec d'autres titres. Les divers apologues qu'il renferme sont à la fois instructifs et amusans; et la morale en est excellente. On y retrouve cette philosophie des Arabes qui rappelle souvent celle des sages de la Grèce, et qui est si propre à inspirer des sentimens vertueux. Mais c'est sous le rapport philologique et bibliographique que la publication de la *Discipline de clergie* est particulièrement curieuse.

Le texte de Pierre Alphonse offre un monument de

cette latinité du moyen âge qui, mêlée d'expressions tudesques, ne conserve presque plus rien de l'harmonieux idiome illustré par Virgile et Cicéron. Ce n'est plus qu'une langue dure, sauvage, hérissée de locutions barbares ; telle enfin que dans quelques siècles deviendra la langue française, si l'invasion du germanisme continue de la défigurer.

La traduction en prose française, composée au quinzième siècle, et dont l'auteur est, suivant les conjectures des savans, Jean Miellot, présente un modèle de notre langue à cette époque. Le style abonde en tours gracieux, en expressions naïves. On regrette seulement l'extrême infidélité du traducteur qui non-seulement a souvent ignoré le sens de son auteur, mais qui omet à dessein des phrases et même des passages entiers.

La version en vers français forme le second volume de l'ouvrage. C'est plutôt une imitation, une paraphrase, qu'une traduction exacte. L'auteur a changé jusqu'au titre : Pierre Alphonse avait appelé son livre *Disciplina clericalis*, *Discipline de clergie* ; le poëte français nomme le sien : *Le Chastoiement* (*l'instruction*) *d'un père à son fils*. Son style, plus ancien de deux siècles que celui de Miellot, est beaucoup plus difficile à comprendre, et les éditeurs ont dû l'accompagner d'un glossaire. Le *Chastoiement* est à peu près du même temps que le *Roman de la Rose*. Publié d'abord par Barbazan, et ensuite par M. Méon, il paraît une troisième fois avec des changemens et des additions considérables, empruntés à de nouveaux manuscrits ; c'est un autre ouvrage.

La Société des Bibliophiles, réunion de savans et d'a-

mateurs, a donc rendu aux lettres un vrai service, en tirant de l'oubli une production qui intéresse à la fois notre histoire littéraire, et notre histoire philologique. Au désir d'être utile, elle a joint ce qui n'est pas moins rare, le désintéressement. La *Discipline de clergie*, imprimée par Rignoux, à la manière des Elseviers, n'a été tirée qu'à cent cinquante exemplaires, nombre à peine suffisant pour couvrir les frais. Cette modération dans le tirage, fait dès aujourd'hui, de l'ouvrage nouveau, un livre rare et précieux, et que les amateurs doivent s'empresser de placer dans leur bibliothèque.

Un des membres de la société, M. l'abbé Labouderie, ecclésiastique non moins connu par de beaux discours qui sont en même temps de bonnes actions, que par l'étendue de son savoir, a donné ses soins à cette édition. La notice historique qui la précède est un morceau d'érudition très-remarquable. Le glossaire nous a paru très-bien fait, et la correction du texte ne laisse rien à désirer.

Léon Thiessé.

LE FESTIN DES MORTS.

« Si vous êtes de bonnes gens craignant Dieu et les saints, je vous dirai une histoire du temps passé. Vous y verrez comment fut puni de ses débauches un puissant seigneur qui s'appelait Isoard au sanglant panache, car du cimier de son heaume d'acier flottait une longue plume rouge.

» Ce cruel baron, qui riait des plaintes du pauvre, était le sire de la Combe de Lancey. Plus d'une fois il descendit dans la vallée semblable à un violent orage; il brandissait sa large épée à la tête de ses hommes d'armes, car plus de cent bonnes lances et deux fois autant d'habiles archers marchaient sous sa bannière. Il ne priait jamais et ne glorifiait point Dieu le saint jour de dimanche.

» Or c'était du temps du dauphin Jean, le second de ce nom, qui était miséricordieux, justicier et ami du pauvre peuple. Et le dauphin appela son grand bailli de Graisivaudan, lui disant : « — Guigues Aleman, prenez deux cents de nos hommes d'armes couverts de fer, et envoyez un de nos hérauts à Pierre de Chanel, seigneur d'Allevard, afin que tous les deux, mes braves chefs, vous puissiez sûrement châtier Isoard de la Combe, et que vous l'ameniez devant nous enchaîné avec de fortes chaînes d'argent, à cause qu'il est chevalier.

» — Voilà qui est bien, beau sire, mais Isoard au

sanglant panache a fait un pacte avec le démon, et nos lances se briseront sur les écus de ses hommes, comme un brin de chanvre dépouillé de son écorce.

» — Par saint Georges! Guigues Aleman, tel est notre bon plaisir. Dieu vous aidera dans cette entreprise, et l'épée de Dauphiné, qui est montée sur du bois de la vraie croix, combattra pour vous. Isoard est sorti des noires combes de Lancey, il est descendu dans les basses terres, et, comme un vautour affamé, il s'est jeté sur le manoir hospitalier du baron de Froges.

» Les habitans des basses terres ont pris la fuite, et Isoard a enlevé la fille du baron. — Que Dieu bénisse le dauphin, notre Seigneur, dit un jeune chevalier, je leverai la lance à côté de Guigues Aleman; Isoard au sanglant panache tombera sous mes coups, et je planterai la bannière de Saint-Georges sur les tours sourcilleuses de la Combe.

» — Voilà qui est du bon vieux langage dauphinois, dit le prince émerveillé! Qui es-tu, jeune homme au visage pâle? — Je suis Raymond, cadet de Revel : j'ai du sang noble dans les veines, et je veux venger mon affront. J'avais les douces promesses de Béatrix, la fille du Baron de Froges J'étais à ses genoux, et je lui chantais une ballade qui était pleine de paroles d'amour.

» Soudain la grande salle du château s'est remplie d'hommes d'armes, et la plume rouge d'Isoard a paru au milieu d'eux, semblable à l'éclair qui annonce la foudre. Le vieux baron est tombé sous ses coups; deux fois son épée s'est rougie de son sang. J'ai défié le déloyal, mais je n'avais que ma bonne viennoise et je ne portais point d'armure.

» Les hommes d'armes se sont jetés sur moi qui vous

parle ; mon seigneur, ils m'ont lié comme un larron et un traître avec des cordes de chanvre ; ils ont emmené Béatrix évanouie, et j'ai vu Isoard qui la couvrait de ses affreux baisers. On m'a plongé dans un noir cachot : et pendant la nuit Isoard est venu me visiter.

» Il m'a dit : Beau dameret, si tu crois en Dieu, recommande-lui ton ame sans courage ; Béatrix est ma fiancée, je veux que ton sang remplisse notre coupe nuptiale, et il m'a plongé son poignard dans le sein. Voyez, beau sire, ma blessure encore ouverte. » Ce chevalier découvrit sa poitrine déchirée par le poignard.

» Il continua : « Au point du jour je suis revenu à moi ; j'étais couché sur la colline verdoyante où s'élève le manoir d'Isoard au sanglant panache. Une grande ombre blanche était penchée sur moi, et quand j'ai ouvert les yeux elle s'est enfuie et a disparu sous les noirs sapins de la Combe. »

Alors Guigues Aleman quitta sa longue robe fourrée d'hermine et son chaperon violet orné de belles plumes de héron ; il revêtit son armure brillante et prit deux cents hommes d'armes du dauphin. Il envoya un héraut à Pierre de Chanel, châtelain d'Allevard, et le chevalier au pâle visage marchait à ses côtés sur un destrier plus blanc que la neige, dont le pas léger ne résonnait pas sur les pierres du chemin.

» Le premier jour de novembre va finir, un nuage grisâtre enveloppe les tours d'Isoard, et un brouillard épais s'étend sur la Combe. Les échos reproduisent les sons des cloches qui annoncent la veille des morts ; les soldats du dauphin se rangent en silence avec ceux de Pierre

de Chanel, non loin du château aux créneaux sombres.

» La sentinelle ne fait entendre aucun cri d'alarme; des chants joyeux, mêlés au bruit des instrumens, semblent sortir du manoir, et mille flambeaux de cire éclairent ses salles. « — Restons sur la colline, dit le chevalier; le brouillard humide nous cache aux yeux vigilans d'Isoard, il vient d'inviter les morts à son festin; j'y serai à l'heure de minuit, restons sur la colline.»

» Guigues Aleman et Pierre de Chanel cherchent en vain le chevalier, il n'est plus auprès d'eux; il s'est évanoui comme une légère vapeur, et son blanc coursier n'a laissé aucune trace après lui. C'est la fête des saints: que Dieu fasse paix, même aux méchans; quand l'heure de minuit sonnera, on chargera Isoard de chaînes d'argent, à cause qu'il est chevalier. Ainsi disent les nobles hommes sur la colline verdoyante.

» Isoard au panache rouge se promène orgueilleusement au milieu de ses hommes d'armes. Ils boivent à longs traits le vin du baron, et ils dansent à moitié ivres, car ils ont pris deux pauvres jongleurs sur la route, ils les font jouer de leurs vielles, et de temps en temps ils les frappent rudement avec le fourreau de leurs sabres.

» Un seul de ces soldats grossiers demeure silencieux dans un coin de la salle; Isoard s'approche de lui: « — Que fais-tu, vieux pécheur, dans la salle de mon château? Pourquoi ne prends-tu point part à notre joyeuse orgie; tu es un ermite des grands chemins, et le son de la vielle et des verres ne peut te réveiller?

» — Maître, dit le soldat, aussi vrai que Satan est votre chef et le mien, nous ferions mieux de prier à

deux genoux, car c'est ce soir la veille des morts, et la cloche des églises et des prieurés retentit dans les échos de la Combe; ses sons frémissent dans le feuillage des sapins, je ne sais quel murmure menaçant le vent de la colline apporte à mon oreille, et mon cœur n'est pas tranquille.

» C'est la coutume de nos pères, maître, de préparer à pareille nuit un festin pour les morts; il est servi à cette heure sur la table des plus pauvres chaumières. — Merci, Bertrand, merci vieux pécheur, dit le baron en poussant un éclat de rire infernal, crois-tu donc que les morts reviennent!

» Tiens, prends ce flambeau de cire, et descends dans le cachot de ma tour seigneuriale, tu verras si le jeune Raymond n'y dort pas d'un profond sommeil. Obéis, te dis-je, ou mon poignard va t'envoyer promptement lui tenir longue compagnie. » Le soldat prit le flambeau de cire et descendit dans le cachot pour obéir à son cruel seigneur.

» — Eh! bien, joyeux Bertrand, toi qui as tué le riche prieur de Domène, et qui m'as aidé à délivrer de cette vie Hugonette, ma première et triste épouse, as-tu peur? tous les poils de ta barbe sont hérissés, et ton visage est pâle comme celui du vieux baron dont le sang coula hier sous mon épée. Que t'a dit le jeune Raymond? Parleras-tu?

» — Maître, je vous le jure par l'enfer où nous irons, le jeune Raymond n'est plus dans son cachot; je n'ai trouvé que ses liens et sa robe de damoiseau toute sanglante, j'ai dit. — Eh! bien je lui pardonne s'il revient, entends-tu, vieux poltron! car jamais coup de poignard ne fut porté d'une main plus sûre.

» Mais, par mon panache rouge! tu m'as donné une bonne idée, il faut être pieux envers les morts. Holà! mon maître-d'hôtel, mon sommelier, écoutez bien mes ordres et n'y manquez pas, si vous tenez un peu à la liqueur grossière qui coule dans vos veines.

» Dressez une table dans la plus riche salle de ce noble manoir.

» Vous mettrez un couvert pour mon seigneur et père, sur qui depuis cinq ans les moines ont chanté le *requiem*. Qu'il y en ait un pour Hugonette, votre ancienne maîtresse, et ne manquez pas aussi d'y faire une place au vieux baron de Froges, et une pour Raymond aux douces paroles.

» Je veux aussi que Béatrix, ma nouvelle fiancée, y paraisse avec sa blanche robe de noces, et vous servirez devant nous ma grande coupe d'argent, elle est pleine d'un vin nuptial qui réjouira ses lèvres. Quant à vous, mes loyaux compagnons, vous occuperez le reste de la salle, et nous nous réjouirons pour plaire aux morts, suivant la coutume de nos pères. »

» Le baron a été obéi, on a dressé une table dans la plus riche salle de son manoir. L'heure de minuit retentit dans les longs corridors, et frémit dans les sombres créneaux; un sourd mugissement s'élève de la colline, et s'unit un moment aux vibrations de l'airain. Le vent fait vaciller la flamme légère des flambeaux, et agite le long panache rouge qui brille sur le heaume d'Isoard.

» — Holà! dit le baron d'une voix retentissante, holà! Bertrand, Guiffrey, Lanfroy, vous tous mes braves, levez-vous! voici l'heure du festin, suivez votre seigneur. » Mais aucun ne répond, ils paraissent

plongés dans un profond sommeil, et c'est en vain que le baron les frappe de son gantelet de fer et qu'il les appelle tous par leur nom.

» Il saisit un flambeau et marche rapidement vers la chambre dorée où il a enfermé Béatrix. « — Venez, ma jeune fiancée, venez vous asseoir à mon banquet. Otez ce long voile qui me cache vos attraits; pourquoi des roses ne retiennent-elles pas vos beaux cheveux blonds! Que votre taille est gracieuse! que vos regards sont doux, ma belle fiancée. »

» Béatrix suivit en silence le sacrilége Isoard; elle était pâle et blanche comme ses vêtemens de lin, aucun murmure ne froissa ses lèvres immobiles, et une seule larme ne tomba pas de ses yeux éteints. Le festin était servi, et Isoard fit asseoir sa fiancée auprès de lui. Alors il voulut prendre sa main et chercha vainement un sourire sur sa bouche, ce fut un profond soupir qui s'exhala de son cœur.

» — Comme vos mains sont froides, ma fiancée, votre visage ressemble au marbre de la chapelle de mon château; on dirait que la vie a cessé de briller dans vos yeux bleus. Cependant les morts ne marchent point, et vous m'avez suivi à mon banquet; tenez, ce breuvage va vous ranimer. » Et il prend d'une main ferme la coupe d'argent, toute pleine du sang de Raymond.....

» Aussitôt un coup violent ébranla la porte de la salle, elle roula d'elle-même sur ses gonds. C'était une femme, qui s'avança près de la table du festin; elle était grande, sa démarche était noble et fière, son visage avait la couleur des feuilles que le vent d'automne arrache aux arbres; son vêtement était un lin-

ceul tout sanglant, et quand elle marchait ses os bruissaient en se choquant.

« — Par l'enfer ! n'est-ce pas Hugonette qui est sortie du tombeau où elle repose sous une large pierre scellée de mes armes ! Vient-elle au banquet de mes secondes noces ? Eh ! bien, mes nobles épouses, regardez-vous et souriez toutes deux à votre seigneur. » Ainsi parla le baron, mais la coupe sanglante tremblait dans sa main, ses dents claquaient avec force, il était pâle, et ses cheveux se dressaient sur sa tête.

« — Voici encore de nouveaux convives, » murmure Isoard. Il veut se lever de son siége à clous dorés, mais il semble retenu par une main de fer brûlant. Le vieux baron passa alors sous la porte de la salle, et il vint prendre place à côté de sa fille Béatrix. Il était tombé sous l'épée d'Isoard, Béatrix était morte de ses horribles caresses.

» Soudain un chevalier monté sur un blanc destrier entre aussi dans la salle du festin, et Isoard reconnaît Raymond, le cadet de Revel, qu'il avait frappé de son poignard. « — C'est toi, beau dameret, dit-il avec fureur, es-tu encore de ce monde ? Et cependant c'est ton sang qui est dans cette coupe, rival abhorré.

» A moi, tous mes braves, venez sauver votre seigneur. — Isoard au panache sanglant, repens-toi, dit le chevalier, d'une voix sépulcrale, tu vois que les morts ont brisé leurs linceuls pour assister à ton festin, suis-moi, de la part de Dieu. — Que ce soit Satan qui m'accompagne; tiens, Raymond, je bois ceci pour te défier au combat. »

» Il porta à ses lèvres la coupe sanglante, mais aussitôt un grand bruit se fit entendre, et Isoard au pa-

nache rouge tomba frappé de mort. Les soldats du dauphin pénétrèrent dans le manoir, et ils trouvèrent le baron seul et privé de la vie, dans la salle de ses festins. Son visage était noir, et on aurait dit qu'un fer brûlant l'avait couvert de cicatrices.

» Le grand bailli de Dauphiné ordonna de passer à son col un lien de chanvre, et il le fit suspendre à la cime d'un sapin, sur la colline brumeuse de Lancey; les corbeaux et les vautours dévorans se nourrirent de sa chair, et dispersèrent ses ossemens sur les montagnes voisines. Béatrix fut trouvée morte sur la couche où l'affreux Isoard l'avait déposée la veille. Raymond dormait d'un sommeil éternel dans le cachot de la tour seigneuriale, et le vieux baron, percé de coups, fut enseveli par ses serviteurs.

» Voici quel fut le festin des morts et comment fut puni Isoard au sanglant panache. Or maintenant, bonnes gens, qui craignez Dieu et ses saints, suivez les coutumes de vos pères, et honorez leurs cercueils couverts de terre. Les spectres, qui se montrent aux méchans pendant la sombre nuit, ce sont les remords qui les déchirent*. »

* Ce fragment est emprunté d'un ouvrage de M. Barginet, intitulé : les *Montagnardes*, chroniques dauphinoises. Le talent et le caractère de l'auteur recommandent également ce recueil. Il paraît chez le libraire Girard, rue Mazarine, n. 22, 4 volumes in-12. Prix : 12 francs et 14 francs par la poste.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

M. Parseval-Grandmaison vient de publier l'ouvrage de toute sa vie. Nous laissons à celui de nos collaborateurs que son âge et son savoir rendent digne de juger le poëme de *Philippe-Auguste*, le soin d'en examiner les beautés, et de faire ressortir les imperfections que sa conscience lui fera découvrir. Mais nous ne pouvons nous défendre du désir d'inspirer déjà au lecteur un peu de l'intérêt national que méritent si bien le poëte, son sujet, son talent.

Le beau pays qui reprit à Bovines le droit de s'appeler la France, aura-t-il enfin l'honneur de mêler la couronne épique à tous les lauriers que portent ses autres enfans? Sans examiner cette question de collége, si M. Parseval a résolu ce problême : « Faire » lire en France tout un volume de vers alexandrins » sur le même sujet, » nous mépriserons à notre aise les dissertations des pédans sur les quatre-vingt-quinze conditions de l'*épopée*, et ce déni de haute poésie que nous font encore les compatriotes de Milton, du Tasse, de Camoëns, et de Klopstock.

On lira Philippe-Auguste, si nous en croyons les émotions que nous ont données les fragmens de cet ouvrage. Le succès de ce poëme commencé sous les tentes guerrières, à l'ombre des palmiers égyptiens, s'achèvera dans les salons de Paris. Qui ne voudra lire le récit de ces com-

bats, de ces amours, de ces complots qu'écoutait le général Bonaparte, à bord du vaisseau qui ramenait en France un héros et un poëte. Si le vainqueur des *Pyramides*, le regard déjà tourné vers Fréjus, était vivement préoccupé des trahisons du comte de Flandre et des malheurs d'Agnès de Méranie, qui se refusera le temps et l'équité de juger à son tour ces compositions poétiques? La couronne disputée à Voltaire, posée aujourd'hui sur les cheveux blancs de M. Parseval, récompenserait à la fois un talent élevé et un des honorables caractères que les lettres opposent à leurs ennemis dans ce siècle d'égoïsme et de corruption. Plus heureux que le poëte qui se défendit autrefois devant l'aréopage contre l'ingratitude de sa propre famille, M. Parseval nomme déjà ses enfans avec orgueil, espérons que la palme ne lui sera pas plus ravie qu'elle ne le fut jadis au rival d'Euripide.

— M. Baour Lormian fait des satires. L'inspiration en est d'autant plus désintéressée qu'on ne les lit pas. Mais cette inspiration est plus libre que celle qui lui a dicté autrefois tant de panégyriques, de chants, d'hymnes de sacre, et de tombeaux. On dit qu'il s'était associé un petit collaborateur anonyme chargé de la partie *injuriante*. Il a renoncé, et il a bien fait, à l'influence de cet académicien en herbe qui vous croira son ennemi, si vous n'êtes pas asphyxié d'admiration en sa présence. Le *Quarante à la suite*, à qui le nom seul de Lamartine donne des convulsions, ne ferait-il pas mieux de mériter ses succès que de les obtenir en cabriolet? C'est peut-être une chose piquante que de savoir faire une tragédie avec Schiller et un

vaudeville avec M. Odry ; mais ne court-on pas le risque de rester entre deux gloires, comme le proverbe le dit du cavalier entre deux selles?

M. A...... fait des épîtres. Il vient d'en adresser une à M. Parseval, *de l'Académie française*, et il y loue M. Baour *de l'Académie française*. Il a eu tort d'oublier M. de Montmorency, de *l'Académie française*, lequel lui a peut-être assuré pour quelques années un sursis à l'immanquable honneur du fauteuil. Il dit avec raison :

.... des lois du langage observateurs constans,
Respectons les arrêts de l'usage et du temps;
Esclaves du bon goût, libres par la pensée,
Gardons de *soulever* la syntaxe offensée,
Sachons porter son joug! à qui le briserait
Sa *colère* réserve un châtiment tout prêt,
L'obscurité !... »

Il ne serait pas moins juste d'appliquer le même pronostic à un défaut littéraire plus généralement et plus anciennement connu. Ne pourrait-on pas dire :

Des règles de collége observateurs constans,
Vous ne respectez rien que l'usage et le temps,
Ilotes du vieux goût, esclaves sans pensée,
Quand donc proscrirez-vous la routine insensée?
N'acceptez pas son joug ! à qui le porterait,
Votre siècle réserve un châtiment tout prêt,
L'obscurité!... l'oubli.

Avez-vous vu les *Albigeois*, Madame? — Qu'est-ce que c'est que les *Albigeois?* un roman du révérend Mathurin? — Précisément ; le dernier ouvrage de l'auteur de *Bertram*, de *Melmoth*, *de la famille Montorio*. — J'ai commencé de lire le premier volume ; mais je n'y vois point naître d'intérêt ; l'exposition se fait mal, je ne sais si je dois poursuivre. —Poursuivez.

Tout ce que vous dites du commencement est vrai; mais si vous avez senti ces défauts, vous apprécierez tout ce que le reste de la composition renferme d'élevé, d'original et de pathétique. — Dans la moitié de ce premier volume, je n'avais parcouru avec intérêt qu'une Vie de l'auteur, en forme d'introduction; elle me paraît judicieusement pensée, élégamment écrite. — On l'attribue au docteur Pichot. — C'est une recommandation pour le livre. Mais la scène du drame se passe en France; et le peu que j'ai entrevu des peintures de mœurs m'a semblé bien loin de toute vérité. N'y a-t-il point là de fautes, aussi, contre les localités, point d'infidélités au costume? Je suis encore fort ignorante en toutes choses, mais en feuilletant du pouce les quatre volumes, n'ai-je pas aperçu la nature des Alpes et les tempêtes des plus hautes cimes au milieu du Languedoc? Je crois, Dieu me pardonne, que, pour M. Mathurin, le *paraclet*, bâti près de Nogent-sur-Seine, est situé à quelques lieues de Toulouse, et que cette pauvre Héloïse soupire encore à la fin du douzième siècle pour Abeïlard. — Hélas! vous ne vous trompez pas. Vous avez l'instinct des fautes d'un écrivain, comme si vous eussiez fait un cours de journalisme. Mais poursuivez, encore une fois; vous verrez l'action s'engager, se lier fortement, et se dénouer par une terrible péripétie. Je vous promets d'héroïques victimes; des hérétiques qui auront l'insolence d'être plus vertueux que de saints évêques et que les *champions* de l'Église romaine. Vous verrez tout un peuple marchant à la proscription, guidé par un vieillard aveugle et par la plus touchante jeune fille que la poésie ait inventée depuis Antigone. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas

fait périr *Geneviève*, dans ce cercle de feu que les catholiques élèvent autour d'elle, et sous les débris de cette chaumière que veut renverser sur sa tête la charité d'un prélat ? Pourquoi les discours de ce Raymond qui songe à être Pape ont-ils été censurés par M. Gosselin? Pourquoi ce chevalier *Paladour de la croix sanglante*.... — Mais ne me racontez pas ce que je veux lire moi-même. — A la bonne heure. Cette noble figure du Moine de Moncalm.... — Bavard! laissez-moi le plaisir de la surprise. — Lirez-vous, admirerez-vous tout ? — Je m'y engage. Je vanterai même, si vous l'exigez, jusqu'à la beauté de l'édition, jusqu'à la blancheur du papier. — Oh ! pour cela vous en êtes dispensée. Ce pauvre in-12 est tout au plus digne de votre bibliothèque de campagne. Mais l'éditeur a fait trop souvent de beaux livres pour que celui-là ne lui soit pas pardonné. D'ailleurs il a pris sa revanche : voyez déjà sa Biographie *classique* et celle des *Romanciers*, et surtout sa collection in-8° des romans *du grand inconnu*. — Elle n'est pas finie! — On ne peut pas vous tromper sur le moindre anachronisme.

➤ Les *Annales romantiques* sont à peine en vente, et la moitié de l'édition est enlevée. Elle était vendue *sous corde*, suivant le langage de la librairie, c'est-à-dire avant que les feuilles encore humides fussent *assemblées*, *pliées* et attachées en *exemplaires*. Et il y a trois ans les boutiques dédaigneuses du Palais-Royal hésitaient à prendre ce livre *en dépôt*. Où allons-nous? Que diront les partisans de l'ancien régime littéraire, de la main-morte grecque, de la féodalité du Parnasse romain? Étrange déraison du dix-neuvième siècle ! Il

veut de la littérature *contemporaine*. Cette factieuse jeunesse qui désire la liberté d'un grand peuple repousse ses déités cyniques ou fades; elle prétend que l'inspiration des arts peut se renouveler en Europe, sous prétexte que les religions, les mœurs, la politique, tous les intérêts du monde sont changés. De téméraires écrivains pensent que l'*Almanach des Muses* de 1780 ne réussirait peut-être pas en France en 1825. Et ils se consolent de voir ce recueil où brillait Dorat, Marmontel et La Harpe, négligé un peu pour celui qui met sous vos yeux les noms de Châteaubriand, de Lamartine, de Béranger, de madame Valmore, de Casimir Delavigne et de quelques autres.

Le libraire Urbain Canel est bien coupable! C'est lui qui encourage ce schisme poétique. Cette belle impression qui fait honneur aux presses de M. Rignoux, ce papier si blanc, ces caractères si lisibles sont autant de piéges funestes où il prend d'abord les poëtes qui lui offrent leurs compositions, et ensuite le public qui les achète. Demandez aux spéculateurs des rues Hautefeuille et des Maçons-Sorbonne, si le bon temps du commerce français n'était pas celui où l'on imprimait douze fois chaque année les romans de M. Crébillon et les chastes poésies de M. l'abbé Grécourt.

Ces Annales de 1826 ont cela de frappant, qu'elles réunissent les *notabilités* littéraires, sans aucune acception des souvenirs politiques. Le péril de l'ennui, sous lequel veulent nous faire succomber les scholastiques, est tel qu'il peut faire sympathiser des esprits divers et des ames en opposition. Ce rapprochement contre l'ennui paraît monstrueux aux vrais classiques. Nous en connaissons d'assez illibéraux pour s'indigner

qu'on rende une justice poétique à un adversaire de nos doctrines. Selon Cottin, on ne trahissait guère que son roi si on pensait mal de lui, Cottin; mais pour ses continuateurs et *survivanciers*, on trahit *la patrie*, si on avoue qu'un *ultrà* peut écrire une bonne page ou composer six beaux vers.

Toutefois le livre à la mode a bien son côté ridicule, et il présente quelques passages qui mériteraient un autre nom que celui de *romantique*. Nous avons entendu, par exemple, parodier avec succès quarante vers, où le mot *assassin* est répété vingt-et-une fois. La pièce dont nous voulons parler s'appelle dans le recueil *le Spectre et l'Assassin*. Travestie par un classique sur les mêmes rimes et le même rithme, elle est intitulée *le Libraire et le Lecteur*.

Libraire, laisse-moi, trompeur impitoyable,
Assassin!
Pourquoi me poursuis-tu d'un livre abominable,
Assassin!
Laisse-moi, laisse-moi, je veux jusqu'au matin,
Assassin!
Oublier ton volume et le poids qui m'accable,
Assassin!
Etc. . . . .

Serait-il quelque lecteur assez distrait pour ne pas savoir que l'école de peinture anglaise possède en France, en ce moment, une espèce d'ambassadeur? Le Rubens britannique s'honore du titre de *baronnet*. Il est le seul artiste qui porte ce titre en même temps qu'une palette de l'autre côté de la Manche, tandis que ce périlleux honneur est du moins partagé ici entre M. le baron Gérard et M. le baron Gros. Le baronnet LAWRENCE s'occupe à Paris de fixer sur la toile les plus augustes figures; il doit les emporter, dit-on, à Windsor ou à Brighton, car le ministère anglais, plein d'une

confiance exclusive dans l'industrie des naturels de son pays, a commandé ces travaux, ne voulant pas plus des pinceaux français que des schals de Ternaux, et méprisant les élèves de David comme la coutellerie de Chatellerault et de Nevers. Cependant l'étranger est en coquetterie ouverte avec notre premier peintre du roi; Le grand artiste lui rend toutes ses démonstrations de politesse. Eh! pourquoi ne seraient-ils pas tous deux dans un naïf commerce de bienveillance? La jalousie déraisonnable peut entrer dans l'ame d'un poëte, mais les peintres n'ont, comme chacun le sait, aucune rivalité ni aucun amour-propre. Il suffit que deux d'entre eux entreprennent les mêmes ouvrages pour que la sympathie de leurs travaux s'étende jusqu'à leur cœur. Les deux courtisans pittoresques font, dit-on, le portrait l'un de l'autre, dans leurs instans de loisir, du moins notre spirituel Vandick pose déjà pour le successeur de Reynolds. La patience du modèle lui paraît faire partie de l'hospitalité que la France doit à l'Angleterre. On a voulu faire croire que l'auteur de *Bélisaire* et d'*Austerlitz* voyait avec peine s'exercer sur quelques copies de princes et de princesses qu'il a lui-même représentés, un talent qui ne s'est jamais élevé jusqu'à l'histoire; on a dit que la publication prochaine de quatre-vingts gravures d'après les masques de presque tous les potentats de l'Europe, était destinée à humilier le prétendu rival qui n'en a *croqué* que deux ou trois; on ajoutait que cette entreprise, dont le public va profiter, était une noble vengeance, et que l'astre de nos ateliers allait verser des torrens de portraits historiques sur son obscur compétiteur. Mais ces suppositions sont gratuites. Un jeune peintre *de genre*,

assez heureux pour être admis dans les séances de la diète raphaëlesque, et qui retrace à la fois dans une composition de fantaisie l'acteur et le patient, assure que les deux peintres se font lire pendant la séance la vie de Lanfranc et celle du Dominiquin. Serait-ce pour constater que les poignards du dix-septième siècle sont à jamais remplacés par des politesses, et que chaque âge de la civilisation a ses armes particulières?

☞ Il y a déjà long-temps que les fauteurs de la nouvelle école poétique ont dit : « Nous sommes prêts à livrer nos fous à la terrible justice des classiques, pourvu qu'ils nous abandonnent leurs imbécilles. » En attendant cet heureux moment, les défis et les combats se multiplient. On raconte une anecdote qui décèle mieux que les plus amères disputes à quel point est porté l'effroi des choses nouvelle dans quelques ames académiques.

Un de nos quarante, qui a des jardins aussi beaux que ceux de Tibur, sans y faire des odes aussi belles qu'en faisait Horace, mena, la semaine dernière, à sa maison de campagne un grand amateur de paysages. Comme ils marchaient de bosquets en bosquets et d'admirations en admirations, l'amateur s'écria tout-à-coup : « Ah! Monsieur, quel beau point de vue! quel site romantique!—Romantique! Monsieur, romantique! s'écria à son tour l'académicien propriétaire. Quoi! j'ai un site romantique! Ah, mon Dieu, qu'avez-vous dit! Moi qui trouvais mon parc charmant! — Eh bien! Monsieur, cela n'empêche pas; on ne veut plus d'autres jardins; il faut bien se conformer au goût du jour. — Non, non, nous ne connaissons de

goût que *le nôtre*. Romantique ! ah ! je vois maintenant : ces ponts, ces ruisseaux, ces allées ondoyantes, ces collines vertes, ces fabriques, on dirait la campagne même ! voilà bien ce genre faux et extravagant qui perdra tout.

Et dès le lendemain, cent ouvriers étaient là, nivelant, abattant, alignant, replantant les buis, creusant les bassins corrects, relevant les charmilles de la bonne école. Tout fait espérer qu'au printemps les allées seront assez ennuyeuses et le terrain assez plat pour que l'académicien puisse s'y promener sans se compromettre.

A propos de jardins, un riche propriétaire des environs de Paris, M. de Soulange-Bodin, qui n'est point de l'académie, vient de réaliser près de *Ris* les poétiques bosquets de l'Arioste. On trouve dans son établissement les plantes rares des cinq parties du monde, dans une collection de plus de cinquante mille caisses, une liste de multiples de quinze cents articles; une immense réunion d'arbustes en pleine terre, et enfin de magnifiques serres chaudes. Le terrain qu'il cultive est de cent trente arpens. En moins de deux heures, un botaniste y peut passer en revue les merveilles végétales de l'univers.

Tout livre est destiné à subir une double épreuve, il sera examiné dans les journaux, il sera jugé dans les salons. Quand l'ensemble a été apprécié par les critiques, on aime à entendre les observations que quelques détails fournissent à des lecteurs particuliers. Voici des remarques peu suivies, ainsi que le permet la conversation, et que nous avons entendu faire sur un ro-

man du faubourg St.-Germain auquel l'auteur n'avait donné que l'étendue convenable, mais qui occupe pourtant deux volumes. Tandis qu'on parvient à enfermer en un seul les soixante tomes de Voltaire, il se trouve des libraires qui font des pages de soixante mots.

« Pour une femme, dit à Edouard sa Natalie, est-il une autre gloire que d'être aimée, un autre titre que d'être aimée, un autre rang que d'être aimée? — Que cela est mondain! Il y a de quoi contrister les admirateurs des anciennes mœurs. Être si bien aimée, ou du moins en convenir, ce n'était pas une gloire sans doute lorsqu'un des Docteurs de l'heureux temps y voyait une impiété, *horribilis impietas.* Il s'explique, il ajoute: *polluere virginitatem.* Or il peut arriver qu'on soit aimée sans commettre une telle impiété, on doit le croire même: cependant il faut avouer qu'après quatorze siècles la difficulté n'est pas encore bien résolue. Un autre docteur, le subtil Catanée va plus loin; mais son raisonnement, bien que péremptoire en latin, paraîtrait peu convenable en français. Assurément Natalie ne l'avait pas lu; et, bien différente de celles qui ne disent pas tout ce qu'elles veulent dire, Natalie ne voulait pas dire tout ce qu'elle disait.

Edouard s'entendait-il beaucoup mieux lui-même lorsqu'il observait que « si l'amour mêle souvent l'idée de la mort à celle du bonheur, ce n'est pas la mort dans l'appareil funèbre, mais l'idée d'une réunion éternelle? » Quand on a ce désir de mourir, ce n'est guère qu'au milieu des obstacles, et au moment de la séparation. Alors si on veut la mort à cause de l'amour, ce n'est pour ainsi dire qu'indirectement; on ne la veut pas avec la volupté, mais à la place de la volupté.

Le vrai mélange des idées de mort et d'amour est suscité par un sentiment plus profond; il appartient aux plus secrètes faiblesses d'un cœur insatiable, mais borné. On veut se perdre dans des voluptés dont la mort semblera la seule issue, puisqu'il n'y a rien au-delà dans la vie. L'amour ne saurait s'arrêter volontairement; on voudrait n'être pas détrompé; on veut aimer, fût-ce pour mourir...

Là quelqu'un survint. Celui qu'on interrompait n'en parut point fâché; on commençait à ne plus l'écouter, et sans doute il commençait à juger lui-même qu'il valait mieux parler de ces sortes de choses tout simplement, et comme l'ingénieux auteur d'Edouard.

Parmi les hommages nombreux que l'on s'empresse de rendre à la mémoire du général Foy, on distinguera un petit volume in-18, dont viennent de se rendre éditeurs deux jeunes libraires (MM. Le Roy et Désauges), qui commencent leur état par cette publication. On ne saurait débuter d'une manière plus honorable. Ce petit ouvrage est un recueil précieux des pensées du général Foy et des morceaux les plus éloquens de ses discours. On y a joint des dithyrambes et des élégies, comme pour montrer qu'on ne peut pas mourir impunément en France, et que le laurier a aussi ses épines.

Les éditeurs ont eu l'heureuse idée de placer en tête du livre une notice sur le général Foy; notice pleine d'intérêt, et vraiment digne à tous égards de figurer parmi les belles vies de Plutarque. Le portrait du général Foy, réduit par M. Maurin lui-même, et de la plus grande ressemblance, complète en quelque sorte ce recueil, et en fait une sorte de monument.

Sous le titre assez bizarre de : *Souvenirs d'une* Relache, M. U. Canel vient de publier un petit roman qui fait du bruit dans le monde. Ce roman-là, on ne l'attribue point à une *Duchesse*, mais à un *Comte*. La Qualité fournit, cet hiver, une quantité de *Nouvelles* plus singulières les unes que les autres. N'allez pas croire, toutefois, que ces *Souvenirs* d'*une relâche* appartiennent à des mémoires d'apothicaire : ce sont tout simplement les mémoires d'une jeune personne. L'étrange production a aussi pour titre *Joséphine* : nous avions grand besoin de ce nom propre pour nous encourager à la lecture. Lecture faite, nous certifions, sur l'honneur, que dans tout cela il n'y a de *relâché* que les mœurs. Il est vrai qu'elles le sont beaucoup.

Une jeune Espagnole avait dans le cœur une passion insurmontable pour le fils de sa mère. Elle la surmontait cependant. Tout ce qu'elle pouvait faire décemment, c'était d'en mourir. Elle s'en acquittait de son mieux et languissait le plus vite possible, lorsque ses parens prennent fantaisie d'un voyage en Amérique. (Le roi d'Espagne et des Indes avait alors quelques possessions dans ce pays-là.) Père, mère, frère, sœur, tout s'embarque. La navigation ne fut pas des plus heureuses : au bout de quelques jours, une petite tempête survint, qui noya le vaisseau et tout l'équipage. Seulement les deux jeunes gens furent poussés par une vague et surtout par un miracle sur les côtes de l'île de Juan Fernandez. Le sort les conservait pour de plus terribles orages, et la planche qui les sauva n'était pas celle du salut, comme vous allez voir.

Ils pleurèrent long-temps, et se promenèrent plus long-temps encore. Comme ils avaient parcouru l'île

dans toutes les directions, sans rencontrer personne, ils en conclurent qu'elle était déserte. Les voilà donc comme les premiers enfans de nos premiers parens, quand il n'y avait dans le monde que des frères et des sœurs, pour l'empêcher de finir. Alors, cet amour fatal, joint à je ne sais quel système de population qui eût étonné M. Maltus lui-même, se réveilla plus violent dans le cœur de *Joséphine*. *Henri* (c'est le nom de... son... frère) eut d'abord l'air un peu gauche; enfin, soit désœuvrement, faiblesse, tropique........ Bref, trois ans à peine écoulés, trois petits êtres inégaux folâtraient innocemment sous les regards du crime. Ah! si le frère d'*Ourika* et d'*Édouard*, si *Olivier* avait été aussi le frère de *Joséphine*, il eût épargné ce scandale au désert!

Ils en étaient là, et *Henri* venait de perdre la vie après l'avoir donnée trois fois, lorsqu'un vaisseau européen vint *relâcher* à l'île de Juan Fernandez. Il en sortit un Monsieur, puis un prêtre. Ils aperçurent Joséphine, pleurant sur un tombeau avec ses enfans dont elle était la tante. Elle leur raconta son anecdote te mourut. Et le prêtre la bénit et prononça les paroles du mariage sur les incestueux cadavres. On n'est pas plus tolérant.

Règle générale : Quand une jeune fille a le malheur d'être amoureuse, il faut que ce soit le moins possible du fils de sa mère; quand cette seconde infortune lui arrive, il faut qu'elle ait avec lui le moins de postérité possible; enfin, quand elle n'a pu fuir cette troisième calamité, il faut que, le moins possible encore, il se trouve là un prêtre andaloux pour consacrer tant d'irrégularités.

MÉLODIE ÉCOSSAISE.

IMITÉE DE BURNS.



Que n'es-tu la rose pudique,
Aux remparts du manoir antique,
S'exhalant dans l'air parfumé;
Et moi, la perle caressante
Qui tremble, à l'aurore naissante,
Au bord du calice embaumé!

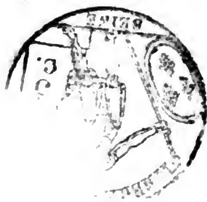
J'irais, dans un muet délice,
Entr'ouvrant le chaste calice,
M'endormir sur ton sein vermeil,
Jusqu'au moment où la rosée
S'évanouirait épuisée
Par les feux jaloux du soleil.

Oh! pourquoi n'es-tu pas encore
Ce frais lilas que mai décore
D'ombrage et de bouquets nouveaux;
Et moi, l'oiseau jeune et timide,
Le soir, ployant son aile humide
Sous la pourpre de tes rameaux!

Quand l'automne et l'hiver stérile
Viendraient de mon riant asile
Flétrir l'ornement dispersé,
Mon chant plaintif et monotone
Accuserait la pâle automne
Et l'hiver au souffle glacé.

Mais quand, par Zéphir ramenée,
Luirait la première journée
Du mois des fleurs et des amours,
Ma voix joyeuse et matinale
Remplirait la forêt natale
De l'hymne éclatant des beaux jours.

ADOLPHE MÉLIOT.



OLIVIER*.

Nous venons de recevoir un petit volume *in*-12 portant ce seul titre. Il est sans indication d'auteur ni de libraire. La forme des caractères, la blancheur du vélin, la perfection du tirage, et jusqu'à cette senteur britannique qu'apportent les livres imprimés de l'autre côté du détroit, tout indique que l'écrivain anonyme a craint de confier aux presses parisiennes la première édition d'un *nouveau* chef-d'œuvre. La personne qui nous l'adresse n'a voulu laisser deviner que son esprit et son sexe : elle ne nous a pas donné la permission de faire part à nos lecteurs du présent qu'elle envoie le 29 décembre ; mais elle ne s'est point expliquée sur l'article de la discrétion, et nous pensons qu'elle connaît toute l'autorité proverbiale que le silence donne à un consentement.

Voici l'analyse rapide de ce roman, célèbre avant de naître. On reconnaîtra, dans beaucoup de salons, les passages d'une lecture essayée devant dix ou quinze personnes... et nous prions même les initiés de nous aider un peu à expliquer à nos lectrices, ignorantes, le caractère particulier et la singulière infortune du héros.

Nous copions textuellement l'introduction.

« Tout le monde a connu la comtesse de R... qui vient de mourir, il y a peu d'années, dans un âge très-avancé. Veuve à dix-sept ans d'un vieil époux qui aurait pu

* Londres ; novembre 1825. 1 vol. in-12.

être son père, elle avait deux ans après, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, épousé en secondes noces M. le comte Olivier de R..., que distinguaient sa naissance, sa fortune et tous les avantages personnels. Cet hymen avait été célébré dans un château appartenant à la famille de R..., et la Société en avait été informée par des avis très-solennellement et très-régulièrement donnés; mais les parens seuls, les plus proches, avaient assisté à la cérémonie, et depuis lors on n'entendit plus parler des deux époux. Seulement on apprit, au bout de quelque temps, que le comte de R... avait disparu. Quelques-uns parlèrent de sa mort, d'autres de sa fuite; mais personne ne put jamais acquérir à cet égard aucune certitude. On savait que madame de R..., malgré sa grande fortune, encore accrue par son mariage, vivait dans la retraite la plus profonde, avec une mère fort âgée et fort infirme. La vie du château de R... était singulièrement monotone; ceux qui l'habitaient ne se révélaient au dehors que par le bien qu'ils faisaient, et les abondantes aumônes qu'ils répandaient par les mains du pasteur, le seul étranger qui fût admis dans leur intérieur.

» La mère de madame de R... mourut. On dit qu'elle avait été consumée d'un chagrin secret. Madame de R..., à peine âgée de vingt-deux ans, ne pouvait rester seule dans une retraite aussi profonde, où tout d'ailleurs contribuait à attrister ses souvenirs. Elle fut obligée de revenir à Paris se placer sous la protection de sa tante, la seule parente qui lui restât. Mais, par malheur, cette dame, quoique d'un âge fort avancé, était de ces personnes qui, seules, ne veulent pas s'apercevoir

qu'elles ont vieilli. Elle avait tous les goûts de la jeunesse, et son salon ouvert pendant toute l'année, n'était pas même fermé dans les jours de l'été où Paris devient tout-à-fait désert. C'était donc là un complet changement pour madame de R... Dès qu'elle parut dans cette société, elle y fit une profonde sensation. Veuve, ou du moins passant pour telle, riche et fort agréable encore, malgré les traces visibles d'un chagrin profond, elle fut bientôt entourée d'hommages, et le fut jusqu'à en être accablée. Mais elle mit dans sa conduite une telle réserve et une mesure si parfaite que, sans blesser personne, elle sut maintenir chacun dans les termes de la convenance la plus exacte et se faire aimer autant qu'estimer. De nombreuses et brillantes propositions de mariage lui avaient été faites, et elle les avait toujours repoussées avec une obstination, dont on paraissait d'autant plus surpris qu'elle ne paraissait fondée sur aucun motif. On ne lui connaissait point d'attachement, et le seul homme qu'elle parût distinguer un peu était celui qui écrit ces lignes. Mais jamais il ne vint à l'esprit de personne d'en concevoir même un soupçon injurieux à madame de R...; et je ne ferai même cette réflexion que pour ceux qui ne me connaissent pas. Elle est complètement inutile pour ceux qui m'ont vu une seule fois.

» Dix ans environ se passèrent ainsi, sans qu'il survînt rien d'important dans la vie de madame de R... Sa position avait d'abord paru assez extraordinaire, et l'on avait long-temps cherché, par tous les moyens possibles, à en pénétrer le mystère; mais depuis que l'âge lui avait enlevé une partie de ses agrémens, on avait

pris son parti de la laisser à ses goûts chéris de solitude et de retraite.

» La révolution vint, et dispersa toute la société où vivait madame de R... Elle se trouva seule, absolument seule, car je fus moi-même forcé de m'expatrier. A mon retour, mon premier soin fut de me rendre auprès d'elle. J'y trouvai installé un homme qu'on appelait seulement *Monsieur*, sans aucune autre qualification. Il portait un habit d'une extrême simplicité, mais son air et toutes ses manières étaient remplis de noblesse, ses cheveux étaient entièrement blancs, mais ses traits paraissaient plutôt flétris par les chagrins, ou les travaux, que par les années.

» Habitué à recevoir les confidences de madame de R..., mais à ne jamais les provoquer, j'attendis qu'elle me parlât de son nouvel hôte ; elle ne m'en dit pas une seule parole.

» Quelques années s'écoulèrent sans que madame de R... vît, excepté moi, d'autres personnes que l'étranger. On avait pour lui les plus grands égards ; il était silencieux et recueilli, et ne sortit pas une seule fois de l'hôtel pendant le séjour qu'il y fit. Il en occupait un appartement tout-à-fait isolé ; un seul domestique avait le droit d'y entrer : c'était un vieux valet de chambre qui avait eu de tout temps la confiance absolue de madame de R...

» Cependant la révolution avait cessé : l'ordre renaissait en France, et l'étranger disparut un jour sans que j'eusse été plus instruit de son départ que je ne l'avais été de son arrivée.

» J'eus encore la même discrétion que la première fois, et je vis que madame de R... m'en savait gré.

Elle me dit même quelques paroles qui me firent croire qu'elle réservait cette confidence pour un autre temps.

» Depuis cette époque son existence n'offrit rien de bien remarquable. Seulement elle recevait fréquemment des lettres, que son vieux domestique allait chercher à la poste. Les dernières qu'elle reçut par cette voie parurent lui causer un profond chagrin, et peu de temps après je la vis, ainsi que toute sa maison, prendre le deuil.

» Mais elle ne le porta pas long-temps, car elle fut bientôt saisie d'une maladie inflammatoire, et les médecins jugèrent que son état était sans remède. Peu de jours avant sa mort, elle me dit : « J'ai eu un secret pour vous, mon ami ; je vous » ai promis de vous le révéler; mais ma faiblesse m'en » ôte le moyen. Je veux cependant acquitter ma pa- » role ; » Et me montrant une petite cassette qui était auprès du chevet de son lit : « Vous trouverez dans » cette boîte des papiers qui vous diront ce que j'ai » toujours voulu vous apprendre, sans pouvoir m'y » déterminer. Je n'ai plus que ce moyen de vous ins- » truire d'un secret que j'aurais voulu dérober au » monde : mais que des intérêts sacrés me comman- » dent de ne pas anéantir avec moi. Je confie ce dépôt » à votre discrétion et à votre amitié, car ils ne me » regardent pas seule et concernent encore une autre » personne...... » Je vis que cette pensée l'oppressait. Elle ne put achever cette conversation ; le soir même elle n'existait plus.

» Abîmé de douleur par la perte de ma meilleure amie, je ne songeai à ouvrir ce coffre mystérieux que lorsque ce soin fut devenu impérieusement nécessaire

pour l'exécution et même pour l'intelligence de l'acte qui contenait l'expression de ses dernières volontés. J'y trouvai des lettres, des actes, des extraits, dont la lecture me causa un étonnement inexprimable. Je compris très-bien le motif de la réserve qu'elle avait eue pour moi, et j'aurais voulu pouvoir ensevelir à jamais le dépôt dont elle m'avait chargé. Mais le soin de sa mémoire, une affaire malheureusement trop célèbre m'obligèrent à mettre quelques personnes, et particulièrement les magistrats d'un tribunal de province, dans la confidence de quelques-unes de ces pièces. Je fus même obligé de m'en dessaisir quelques momens, et je ne fus pas peu surpris en apprenant qu'il s'en publiait secrètement des extraits. Comme ils étaient tous d'une infidélité manifeste et défigurés de la manière la plus grossière, j'ai cru remplir un devoir en rectifiant des erreurs accréditées par la malveillance, ou tout au moins par une ignorance maladroite qui voulait spéculer sur la curiosité publique. »

L'époque où nous place ce roman est à l'année 1780, vers la fin du ministère de M. de Maurepas. Olivier, jeune colonel, brave et spirituel, a pour ami César de S.-H..., officier comme lui, avec lequel il est uni par la plus tendre affection, et par des qualités comme par des défauts tout-à-fait opposés. Autant le dernier est léger et bruyant, autant Olivier est méditatif et réfléchi. César est toujours amoureux ou plutôt ne l'est jamais. Olivier, au contraire, nourrit au fond du cœur une flamme discrète pour une jeune veuve, Madame Émilie de M..., à laquelle il n'ose pas même faire l'aveu de son amour, mais qu'il se plaît à entourer de toutes les séductions et de toutes les surprises imagi-

nables, sans qu'elle puisse découvrir à qui elle doit tant de mystérieux hommages. Écoutons l'auteur :

« Lorsque l'heure de se retirer était arrivée, Olivier, qui avait un grand soin de sortir le premier, allait se placer au passage de la voiture d'Émilie, ou l'attendre à la porte de la maison. Puis il suivait du dehors les mouvemens variés des lumières, et par la combinaison de ce qu'il savait avec ce qu'il ignorait, chaque mouvement de l'intérieur lui révélait quelques-unes des actions d'Émilie. Si, dans cette pièce la plus reculée de son appartement, la clarté redoublait tout-à-coup, c'est qu'Émilie était dans son boudoir, réduit favori pour elle, lieu de recueillement et de réflexion. Si cette clarté se rapprochait des croisées, c'est qu'Émilie était à son secrétaire et qu'elle écrivait. Alors l'imagination d'Olivier, pénétrant à travers les vitres, lui faisait deviner les mots qu'elle traçait par le temps que le flambeau restait stationnaire ; s'il y demeurait plus long-temps que de coutume, la jalousie s'emparait de son ame, elle écrivait à un rival, à un rival préféré ; il le connaîtrait, le provoquerait, et peut-être.... Mais la lumière avait changé de place, le courroux d'Olivier s'éloignait avec elle ; le bruit des sonnettes, celui des portes qui s'ouvraient et se fermaient, un mouvement général dans toutes les dépendances de la chambre à coucher annonçait qu'on s'occupait des préparatifs de la nuit. Le calme succédait à cette agitation, les lumières disparaissaient tour à tour, et il ne restait plus qu'une lueur presque imperceptible qui pénétrait à peine à travers les rideaux fermés, et qui, seule, allait veiller auprès d'Émilie. Lorsque enfin tout était calme, silencieux, Olivier s'éloignait lentement,

puis revenait encore comme pour dire un dernier adieu à ces murs chéris qui renfermaient tout ce qu'il adorait, et il ne pouvait se résoudre à l'abandonnner que lorsqu'il l'avait en quelque sorte confiée au sommeil, seul rival dont il ne fût pas jaloux. »

Cette citation suffirait selon nous, par la grâce qui y respire, pour justifier nos conjectures sur l'origine du livre.

Cependant le léger, l'inconstant César a subi, à son tour, le joug amoureux, et celle qui l'a soumis à sa loi est une baronne de B. assez belle encore, mais dont le caractère est rempli de ruses et d'artifice. Olivier, l'ami de César, paraît surtout lui être odieux. Quelle est la cause de cette inimitié? C'est ce qui n'est point indiqué, même d'une manière détournée. S'il est permis de la soupçonner, ce soupçon est bien vague, et ne prend quelque consistance que lorsqu'on est tout-à-fait à la conclusion du roman. Quel qu'ait été le motif de cette haine, elle ne tarde pas à être justifiée par une action d'Olivier qui lui fait un honneur infini, mais qui l'expose à toute la fureur de la vindicative baronne de B. Il apprend qu'elle a tellement fasciné les yeux et l'esprit de César qu'elle l'a conduit à lui donner sa main, et que le mariage est prochain. A cette nouvelle, Olivier n'hésite plus. Quelles que soient ses craintes de voir madame de B. divulguer un secret qu'elle possède, et dont il doit redouter la révélation, il court chez César, lui prouve d'une manière irrécusable que cette vertu qu'il croit si sévère ne l'a pas toujours été; et César, désabusé, promet qu'il va rompre l'hymen con-

venu... Olivier apprend, peu de jours après, que son ami est marié !

Madame de B., devenue madame de St.-H., se fait la persécutrice du malheureux Olivier dont elle épie toutes les actions, et qu'elle poursuit comme une furie. Elle parvient, à force d'industrie, à découvrir le mystère de son intelligence avec Émilie qu'elle associe dès-lors à lui dans ses ressentimens. Elle croit ne pouvoir mieux se venger de l'un et de l'autre qu'en les unissant... Nous ne ferons pas connaître les moyens qu'elle emploie pour arriver à ce résultat, parce que nous voulons laisser beaucoup de choses à la curiosité du lecteur. Nous dirons seulement que le mariage est célébré, qu'il est consacré par toutes les cérémonies civiles et religieuses, mais que le soir même Olivier, époux du matin, disparaît en adressant à la nouvelle Comtesse de R. une lettre que nous allons rapporter.

« Je suis le plus malheureux des hommes, Émilie, car je vous quitte, et ces lignes sont un adieu... éternel... peut-être au moins en cette vie.

» Si, comme j'ai trop lieu de le craindre, vous devez un jour connaître les motifs de ma fuite, vous la comprendrez. Si, ce que je n'ose espérer, vous pouvez les ignorer toujours, vous devrez croire qu'ils sont bien impérieux, puisqu'ils me forcent à renoncer à tout ce qu'il y a au monde de plus doux, la vertu, la grâce et la beauté. Rien ne saurait adoucir la douleur du sacrifice que je m'impose, si je n'emportais la consolation de penser que c'est pour vous, que c'est à vous qu'il est fait. Vous l'auriez refusé sans doute, car vous êtes généreuse... mais je ne veux la pitié de personne : pas même la

vôtre. Je ne voulais que votre tendresse, que votre amour, et je pars pour les conserver.

» Mon nom est maintenant le vôtre : cependant, avant qu'un mois soit écoulé, notre mariage sera rompu... Vous serez libre... libre même de former un nouveau lien. Vous seule cependant saurez quelle est ma destinée, et vous serez maîtresse de n'en révéler que ce que vous voudrez qu'on en apprenne. Vous pourrez donc ainsi porter mon nom, ou reprendre celui que vous avez eu jusqu'ici. Le dirais-je, cependant? Il me semble que ce n'est qu'en prenant le nom de mon épouse, que vous pourrez répondre à l'empressement curieux de la société, et expliquer mon départ d'une manière qui soit convenable? Croyez, toutefois, que votre intérêt seul me dicte ces réflexions, et non pas le vain soin d'un nom qui n'est pas peut-être sans quelque gloire, qui se serait illustré en devenant le vôtre; mais qui doit, hélas! mourir avec moi tout entier.

» J'ignore comment j'ai eu assez de force pour tracer ces lignes. Je ne l'espérais pas en les commençant; mais le terme de mon courage est arrivé. Mon cœur se brise, ma vue se trouble, ma main tremble et ne peut plus former que des caractères illisibles. C'en est fait, cette épreuve est plus forte que mon courage : mes larmes s'échappent. Émilie ! elles couvrent ce papier, et puisqu'elles arrêtent ma plume malgré moi, qu'elles soient mon dernier interprète, et qu'elles vous disent tout ce que j'éprouve, mieux que ma main n'eût jamais pu l'exprimer. Adieu, chère et toujours plus chère Émilie, adieu pour la dernière fois, adieu pour jamais. »

» A cette lettre était joint un paquet adressé à M. Pluvinet, avocat au parlement, et contenant entre autres papiers la pièce que voici :

» D'après les conseils mêmes que vous m'avez donnés, mon digne ami, voici les dispositions que je fais de ma fortune. Je vous donne les pouvoirs les plus généraux pour en disposer de mon vivant ainsi qu'il suit : ces dispositions seront mon testament après ma mort.

» Comme votre fortune est assez grande pour vos goûts simples, je ne vous offrirai qu'un modeste souvenir de ma bonne et ancienne amitié; c'est ma bibliothèque formée par mon père, et la montre de Berthoud que je tenais de ma mère.

» Je donne aux pauvres de la paroisse de Saint-Louis des Invalides quatre mille livres de rente perpétuelle, et mille livres à M. Comte, son digne curé, auquel je demande de prier Dieu pour mon père, pour ma mère et pour moi.

» Je donne cent louis de rente viagère à l'abbé Géraud de l'Oratoire, mon ancien précepteur.

» Je donne tout mon mobilier à Pierre, et j'y ajoute cent pistoles de rente perpétuelle.

» Je donne à mon régiment une assignation de trois cents pistoles de revenu sur la ferme générale pour la famille des soldats morts ou blessés, et pour l'instruction des enfans de troupe.

» Je donne à mon ami César de Saint-H..., s'il revenait, le revenu de ma terre de Bellevue, en Picardie; en attendant son retour, le produit sera distribué aux pauvres du pays.

» Je réserve pour moi la rente de deux cents pistoles,

dont le capital, ainsi que celui des présentes fondations qui ne sont pas perpétuelles, reviendra après moi, à l'abbaye de .... (ce nom n'était pas rempli.)

» Tout le reste de ma fortune appartient à madame Émilie de Surville née de Nanteuil, aujourd'hui comtesse de R...

Paris, 3 novembre 1780.

» Le 2 décembre suivant, M. Pluvinet apporta à madame de R... un acte en forme régulière et contenant ce qui suit :

» Nous A. E. Rousselot, frère Hilarion, procureur de l'ordre royal, militaire et régulier de Notre-Dame-de-la-Mercy, au nom de R. R. Dom Torrès de la Navarra, général et grand-maître dudit ordre, déclarons que M. le comte Louis Olivier de R. a prononcé aujourd'hui des vœux solennels dans celui des couvens de l'ordre situé à Paris, rue du Chaume, au Marais. Il a pris le nom de frère *Émilien.* »

« Un mariage non consommé, quoique valablement
» contracté, est résolu de plein droit par l'entrée en
» religion de l'une des parties dans un monastère ap-
» prouvé. Dès que l'un des époux s'est engagé par des
» vœux solennels, celui des deux qui reste dans le
» monde peut contracter un nouveau mariage. »

(*Pothier*, *Jousse*, *Denisart.*)

Sur la deuxième édition de Lascaris et l'Essai historique de l'État des Grecs ; *par* M. Villemain *.

Supposez que la république des lettres soit une monarchie absolue, le pauvre public ne serait pas exposé à plus de déceptions : met-on en lumière un ouvrage languissant et décoloré, on donne à Messieurs du feuilleton un dîner succulent où figure le tubercule ministériel ; les convives s'engagent à *pousser* le livre, et, sans le lire, ils déclarent que c'est un chef-d'œuvre ; ils mettent en usage dans leurs longs articles tous les lieux communs de l'exagération. Si, malgré ces efforts, la première édition ne s'écoule pas, on change la couverture du livre sur laquelle on inscrit bravement ces mots : *deuxième édition*. Nous ne prétendons pas qu'il en soit ainsi du *Lascaris* de M. Villemain, dont le nom est si littéraire dans le commerce, si commercial dans la littérature qu'il doit faire vendre rapidement toutes ses productions. Nous allons donc saluer cette *seconde édition* par un second article. Le premier, inséré dans le numéro 121 du Mercure, traitait de Lascaris, celui-ci traitera de l'Essai historique sur l'État des Grecs. On ne trouve pas dans cette seconde partie du livre, comme dans la première, ces phrases quintessenciées, ce bizarre accouplement de mots qui

* A Paris, chez Ladvocat, libraire. Prix : 8 fr.

tourmentent à la fois le langage et le lecteur : au lieu de cette négligence arrangée, de cette coquetterie de style qui trahissent les prétentions de l'écrivain, il règne dans l'Essai historique une excessive simplicité de diction; on dirait que l'auteur, fatigué de ses efforts, s'est abandonné au besoin de détendre ses phrases. Nous craignons qu'il ne soit tombé dans l'inconvénient opposé; un arc trop tendu se brise, mais si la corde est trop lâche, elle ne lance qu'une flèche molle et impuissante.

Toutefois les premières pages de l'Essai se lisent avec intérêt, parce que, au début d'un ouvrage, la simplicité marche avec la noblesse. La statistique de la Grèce, avant et après la conquête, offre un tableau bien ordonné qui semble promettre une belle galerie; on s'attend à voir le style prendre par degré de la force, de la couleur, et lancer, à la manière de Tacite, des traits lumineux qui réchauffent dans le cœur des opprimés la haine des oppresseurs et l'enthousiasme de la liberté. Vain espoir! cette lueur, qui brille sur le commencement de l'ouvrage, ressemble à un crépuscule plutôt qu'à une aurore. Le récit des faits devient de plus en plus terne; il faut toute la conscience d'un critique pour lire ces fastidieux détails d'esclavage et d'oppression. La fatigue est d'autant plus insupportable que l'auteur, ennemi des chapitres, ayant écrit tout d'une haleine les trois cents pages de son livre, vous force à traverser ce désert historique sans rencontrer un point d'arrêt.

Hé quoi! dans un ouvrage contre les Turcs, traiter ainsi le lecteur de *Turc à Maure!* Encore si vous parsemiez votre écrit de quelques épisodes, on prendrait

son mal en patience ; mais vous nous faites subir d'un bout à l'autre du volume une narration froide, décolorée, où le même temps des verbes vient frapper l'oreille de la manière la plus monotone ; jugez-en vous-même par cette phrase sur laquelle une foule d'autres sont taillées :

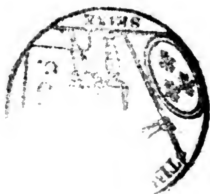
« Tous n'*étaient* pas prêtres, mais les prêtres parmi » eux n'*étaient* pas plus exempts que les autres du tra- » vail matériel ; du reste, tous les rites de l'Église » grecque *étaient* mieux pratiqués qu'en aucun autre » lieu du monde, tous les travaux de la journée *étaient* » marqués par le retentissement d'une plaque de » bois, etc. » Dans la même page (208) on compte autant d'imparfaits que de lignes. Plus loin (page 264) on lit : « Quand *ils apprirent* que l'armée ottomane » avait été défaite, ils n'*hésitent* plus, ils *déclarent* la » guerre à la Porte. » Incorrection choquante ! Si du reste, le tissu du style était ferme et élégant, nous nous garderions bien de faire la guerre à des passages isolés, mais nous donnons ces phrases comme un échantillon de la totalité de l'ouvrage que nous avons lu et que ne liront pas ceux qui crieront merveille ! Ils s'extasieront peut-être devant cette phrase : « On le voit par leurs » vives chansons. Ils avaient, dit l'*une d'elles* avec une » franchise toute homérique, des moutons qu'ils fai- » saient rôtir, et cinq beys pour tourner la broche. » Pour nous, nous trouvons ce passage aussi peu homérique que peu français : l'*une d'elles*, qui se rapporte à chanson, est un véritable solécisme.

Nous ne pousserons pas plus loin nos observations sur la forme de cet ouvrage dont le fond nous semble encore plus défectueux ; avec quelque attention qu'on

le lise, il est impossible d'en rien retenir, dépourvu qu'il est de transitions dans les idées; c'est plutôt un appendice aux Annales de la Turquie qu'un Essai historique sur les Grecs; il n'y a point d'histoire pour un peuple tant qu'il est esclave. M. Villemain devait donc passer rapidement sur les siècles de servitude de la Grèce et s'étendre sur les événemens qui ont accompagné sa régénération, il a fait tout le contraire.

Il dit fort longuement ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

Effectivement sur les deux cent cinquante pages de l'Essai historique, à peine y en a-t-il trente consacrées à l'Histoire de la Grèce moderne; du reste, M. Villemain a souvent sanctifié son récit de l'éloge des moines et de sarcasmes contre la philosophie : il lance le trait obligé contre Voltaire qu'il accuse de se moquer, dans son insouciante légèreté, des descendans de Léonidas. Pauvre Voltaire! vainement tu secourus les opprimés de ta fortune et de ton génie, tu ne trouves point grâce au tribunal de M. Villemain. Pourquoi s'en étonner? Il est tout naturel que l'auteur de l'*Essai sur les Grecs* ne sympathise pas avec l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations :* jamais contraste ne fut plus frappant! D'ailleurs Voltaire est mort, M. de Châteaubriand vit. Aussi reçoit-il à bout portant toute la décharge de l'artillerie flagornante de M. Villemain qui pousse l'audace de son panégyrique jusqu'à admirer la prévision de l'auteur de l'Itinéraire sur la conduite future des Grecs; et, pourtant dans ce même Itinéraire, M. de Châteaubriand dit, en termes fort explicites, que les Grecs sont descendus sous le



joug des Turcs dans un avilissement trop profond pour renaître *jamais* à la liberté. Comment M. de Châteaubriand prendra-t-il cet éloge? Peut-être y verrait-il de l'ironie? Ce serait à tort; M. Villemain en est incapable.

Cet auteur termine brusquement son ouvrage à l'époque de la levée de boucliers des Grecs, précisément au moment de la grande péripétie. Il prétend *que les actions contemporaines veulent être racontées par des témoins*. Pourquoi donc annoncer une Histoire de la Grèce jusqu'à nos jours? M. Villemain croit-il compenser ce déficit par un appel au clergé en faveur des Grecs? Il sollicite ingénument des prières, voire même des aumônes, ce qui rappelle ces vers de La Fontaine dans son *Rat retiré du monde* :

En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister, que peut-il faire,
Sinon de prier Dieu qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

L'auteur s'efforce ensuite d'armer les souverains, afin de seconder un peuple qui *combat pour la liberté*. Chacun sait combien cette considération est propre à attendrir le cœur des rois! Mais bientôt M. Villemain, effrayé de la hardiesse de ses sollicitations, croit devoir les tempérer par l'éloge de la dernière guerre d'Espagne qu'il assimile à des entreprises *hautement politiques, favorables au commerce, à la marine, à l'ascendant de la France*. Il traite les provinces du Mexique *de provinces révoltées*, comme si les droits de l'Espagne sur le Mexique étaient de meilleur aloi que ceux de la Turquie sur la Grèce! Cependant cette vérité

jaillit de l'ouvrage de M. Villemain, que c'est une terrible entreprise à faire de l'histoire sur une banquette du conseil-d'État. N'est-il pas évident que l'Essai historique a été écrit avec la plume de maître des requêtes, comme l'histoire de Cromwel fut tracée avec la plume de chef de division à la police? Funeste analogie qui semble présager aux deux ouvrages une commune destinée!

S. D.

Mémoires de madame la comtesse de Genlis *.

Les tomes neuf et dix des Mémoires de madame de Genlis, c'est-à-dire, le *Dictionnaire des étiquettes* et les *Souvenirs de Félicie*, étaient un supplément aux Mémoires de cette dame et non pas la suite de son interminable histoire. A l'âge de madame de Genlis, quand la course est longue, les forces défaillent; on est exposé à manquer d'haleine; dès le cinquième tome, les signes d'épuisement se sont manifestés, et c'est d'un pas bien lent, en s'appuyant sur tout ce qui se trouvait sur sa route, qu'elle est parvenue jusqu'au bout du sixième volume.

Pour occuper les loisirs d'une halte, devenue nécessaire, madame de Genlis s'est mise à revoir, augmenter, renfler ces œuvres de prédilection et à les publier.

> Elle y trouvait double profit à faire,
> Son bien d'abord et puis le mal d'autrui.

Par *son bien*, j'entends la satisfaction de médire du présent et de vanter le passé; et par *autrui*, cet être moral que les uns nomment philosophie, philantropie, tolérance; les autres, libéralisme, civilisation, esprit du siècle.

Les *Souvenirs de Félicie*, et plus encore le Dictionnaire des étiquettes opposent sans cesse le bon temps des Lauzun, des Bezenval, des Despinay, des Marqui-

* Tomes VII et VIII. Chez Ladvocat, libraire, au Palais-Royal.

ses et des Pompadour, aux temps actuels où l'on vit en famille, bourgeoisement, doucement, en s'aimant et se soulageant les uns les autres, sans cérémonie, sans belles manières; où les mères allaitent leurs enfans, mais sans s'être bien expliqué les devoirs indispensables des nourrices; ce que les femmes qui travaillent aux champs, endurent la fatigue, la faim et la soif, savent et pratiquent si bien; où Talma est estimé meilleur juge du costume et du cérémonial des personnages héroïques, que M. de La Live et le grand-maître de la garde-robe.

Deux volumes, ce n'était pas trop pour de si graves matières, et personne, pas même le libraire Ladvocat, ne plaint les huit cents pages que madame de Genlis a remplies de ces utiles et peu satisfaisantes comparaisons.

C'était un peu s'éloigner du sujet qu'elle aime le mieux, mais ce n'était pas tout-à-fait le perdre de vue, et *des Souvenirs de Félicie* à la continuation des Mémoires de la comtesse, la transition était facile. Madame de Genlis l'opère par un petit tableau de la politesse de la haute société en 1821.

« Étant toujours chez madame de Valence, dit madame de Genlis, je dînai, sur la fin de juin, avec treize personnes parmi lesquelles se trouvaient quatre pairs, quatre maréchaux de France et trois généraux; il y avait parmi les pairs deux ducs. Je restai, avant le dîner, trois quarts-d'heure dans le salon avec toute cette compagnie qui fut, *à sa manière*, fort obligeante pour moi, et moi *très-accueillante* pour elle. A dîner on m'établit entre deux pairs; je n'eus pas la peine de faire les frais de la conversation, car ils ne parlèrent

que politique, en s'adressant à ceux qui étaient vis-à-vis d'eux, à l'autre extrémité de la table. Après le dîner, nous entrâmes dans le salon, et tout de suite, au moment où je venais de m'asseoir, je vis, avec surprise, m'échapper tous les ducs et pairs et généraux; chacun d'eux s'empara d'un fauteuil qu'il retourna et traîna à quatre ou cinq pas de moi : ils formèrent avec ces fauteuils un rond parfait; et tous ces hommes, sans exception, se mirent dans les fauteuils qui décrivaient un rond exactement formé, de sorte que je me trouvai toute seule, ayant devant moi un demi-cercle de dos, mais je voyais les visages de l'autre moitié du cercle. Je crus d'abord qu'ils s'étaient mis là pour jouer à ces petits jeux de société dans lesquels il faut s'arranger ainsi, ce qui me paraissait bien innocent et bien enfantin; mais point du tout, c'était pour agiter et discuter les questions d'État les plus épineuses. Tous étaient devenus des orateurs véhémens, ils criaient à tue-tête, s'interrompaient, se querellaient, s'enrouaient : ils devaient être en nage. C'était une véritable représentation de la chambre des députés; c'était bien pis, car il n'y avait pas de président. J'avais bien envie d'en usurper les fonctions, et de les rappeler à l'ordre, mais je n'avais point de sonnette, et ma faible voix n'aurait point été entendue. Cela dura plus d'une heure et demie; au bout de ce temps, je quittai le salon, charmée d'avoir reçu cette leçon des nouveaux usages du monde et de la nouvelle *galanterie* française, de cette politesse qui nous a rendus si fameux dans toute l'Europe. J'avoue que, jusqu'à ce moment, je n'avais sur toutes ces choses que des idées bien imparfaites. »

Je ne suis ni général, ni maréchal de France, ni pair, ni duc, Dieu merci, et madame de Genlis peut à son aise médire de la nouvelle galanterie, des nouveaux usages, de la nouvelle politesse des hautes classes de la société; ce n'est pas moi qui prendrai leur défense ; cette attaque les regarde ; je n'ai rien à y voir. Peut-être ces messieurs feraient-ils mieux, au lieu d'agiter les questions d'État, de ne se mettre en rond que pour faire ce qu'autrefois on faisait en pareille posture, pour jouer à des petits jeux innocens ; madame de Genlis trouve que cela aurait meilleure grâce, et serait plus conforme à cette ancienne galanterie française qui nous a rendus si fameux dans toute l'Europe. Je n'ai pas pris la plume pour la contredire; mais, si j'ai bonne mémoire, au temps où, comme elle l'a dit si modestement elle-même, elle joignait la fraîcheur aux grâces de la jeunesse, où dans tout l'éclat de ses talens, elle était admirée, louée, flattée, recherchée, madame de Genlis n'était-elle pas, deux ou trois fois par semaine, durant des heures entières, simple spectatrice des parties de jeu? Certain jour où l'on jouait au trente et quarante, des joueurs acharnés ne l'oublièrent-ils pas pour les rois de treffle et de carreau, qui ne me semblent pas plus dignes d'occuper l'attention des honnêtes gens que le pacha d'Égypte et l'empereur de Maroc? N'est-ce pas dans un accès de misanthropie, causé par cet isolement, qu'elle composa la pièce de vers qui peint si bien l'état de son ame.

Secret ennui, sombre langueur,
Dégoût du monde et de la vie,
Poison qu'une main ennemie
Semble répandre sur mon cœur.

. . . .
Un froid mortel, un noir venin,
Glacent mon esprit incertain ;
Le dernier des biens, l'espérance,
N'est pour moi qu'un fantôme vain,
Et je supporte avec chagrin,
Ma triste et pénible existence ?

Je l'avoue, la galanterie qui faisait naître de pareils sentimens ; la politesse qui inspirait de tels vers ; l'usage de se livrer avec fureur aux chances du jeu, au lieu de discuter avec véhémence les questions d'État les plus épineuses, ne me semblent pas aussi regrettables qu'à madame la comtesse de Genlis ; je ne sais si c'est parce que je ne suis pas comte ; mais, je le répète, il me semble qu'il y a plus de dignité à s'occuper du plus petit roi régnant que du grand roi David peint de *rouge et de noir*, comme le dit Voltaire.

Quant à la vie et aux ouvrages de madame de Genlis, ils occupent peu de place dans les deux derniers volumes de ses Mémoires. Quelques connaissances nouvelles, au nombre desquelles le prince Paul de Wirtemberg et M. Coessent occupent le premier rang ; quelques rapprochemens avec d'anciens amis dont elle s'était éloignée ou qui s'étaient éloignés d'elle, M. Fiévée, par exemple ; des cadeaux presque aussitôt distribués que reçus, des visites faites ou rendues, des conversations, la conversion de M. de Valence, *in articulo mortis*, et d'un protestant anglais qui se fait catholique ; deux ou trois maladies, cinq ou six déménagemens : telle est, en abrégé, l'histoire des faits ; celle des ouvrages est plus étendue, car l'esprit de madame de Genlis n'a point perdu sa prodigieuse fécondité, et en fait de

volumes, elle l'emporte déjà de beaucoup sur Voltaire lui-même. Sans renoncer aux romans, elle s'est livrée avec la plus dévote ardeur à la composition de livres pieux : *Heures à l'usage du monde et des jeunes personnes; Vie poétique des Saints; Nouvelles religieuses; Vers sur la basilique de Saint-Pierre de Rome, sur saint Genès et sur sainte Pulcherie, Cantique sur les Fleurs*. Ces titres disent quelle grave matière madame de Genlis a mêlée à ses compositions profanes, *l'Ile des Monstres, l'Ambitieux*, *les Veillées de la Chaumière*, *les Prisonniers*, *les Mémoires imaginaires*, *la Romance de l'Aveugle* et *le Roman d'Alfred*, dont elle s'occupe en ce moment.

Selon madame de Genlis la durée moyenne de la vie doit être de cent cinquante ans; il lui reste donc à peu près soixante-dix années d'existence; pour occuper le long intervalle qui lui reste à parcourir avant d'arriver au terme de ses Mémoires, elle a imaginé trois grands projets : 1° refaire l'Encyclopédie; 2° aller en pélerinage à la Terre-Sainte; 3° convertir les Arabes, chose beaucoup plus facile que les esprits forts ne le croient. Voici en trois mots le plan de madame de Genlis, les moyens d'exécution et les résultats de cette pieuse entreprise : « Profiter de la singularité de cette Anglaise qui est allée s'établir près de Jérusalem, et qui s'est fait déclarer par les Arabes *reine de Palmyre;* d'abord la convertir au culte catholique, ce qui est toujours possible et prompt; ensuite se servir de son ascendant suprême sur les Arabes, pour les porter à embrasser la religion de leur reine, ce qui va de soi; et cela fait rendre les eaux sacrées du Jourdain aux respectables conquérans de la Terre-Sainte, et faire

des Arabes les protecteurs des pélerins opprimés et dépouillés, changeant ainsi les voleurs du désert en nouveaux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le projet de la nouvelle Encyclopédie n'est guère moins facile et moins avancé; quant au voyage à la Terre-Sainte, madame de Genlis prendra tout le temps nécessaire pour en faire les apprêts, bien choisir la saison favorable et les circonstances les plus propres à relever le mérite de cette bonne œuvre.

Ce que nous venons de dire peut faire juger quel intérêt nouveau les deux derniers volumes de madame de Genlis jettent sur la vie militante de cette illustre ennemie de la philosophie et des philosophes, et doivent faire vivement désirer la publication de ceux qui seront consacrés à la dernière moitié de son histoire. Par malheur la génération actuelle, soumise à la destinée de ses pères, ne verra point cette publication : c'est un bonne fortune réservée à nos petits-fils, et il faut toute la puissance du sentiment de la paternité, pour ne pas porter envie aux petits garçons qui vont à l'école.

A....

Histoire de ma plume.

Je voulais offrir au public un article d'observations morales, ou, comme on dit aujourd'hui, de *mœurs parisiennes;* je m'étais enfermé de bonne heure dans le modeste logement que j'occupe dans le plus modeste quartier de Paris ; et là, coiffé par avance comme l'était le bon petit roi d'Ivetot le jour de son couronnement, j'avais remué quelques charbons cachés sous la cendre de mon foyer, préparé mon papier, rafraîchi ma plume, et versé dans mon écritoire assez d'eau pour rendre à peu près liquide la boue noire qui en garnit le fond. En un mot, pour me mettre à l'ouvrage, tout était prêt, *hors les idées.* Mais j'avais beau interroger du regard le plafond et les murs inégaux de ma retraite, j'avais beau, suivant l'usage, me frapper le front du plat de la main, pour dégourdir mes pensées assoupies, pas une ne répondait à l'appel. Je m'appliquais, à ma grande confusion, ce que le doyen * de Saint-Patrice disait à je ne sais quel pauvre auteur qui n'épargnait pas plus que moi sa cervelle inféconde : « Frappe à la porte tant que tu voudras, il n'y a personne dans la maison. »

Vingt fois j'avais pris, déposé, repris la plume sans trouver même un sujet, et j'étais aussi consterné qu'un médecin sans malades ou qu'un amoureux sans argent, lorsqu'une voix à mon oreille prononça très-

* Swift, auteur des Voyages de Gulliver, etc.

distinctement ces paroles : « J'ai pitié de ton embarras, mais je ne puis le concevoir. Un observateur manque-t-il jamais de sujets? Il en trouvera mille sans sortir de chez lui, et rien qu'un petit voyage autour de sa chambre lui fournira de quoi remplir un honnête volume..... Il est vrai que pour cela il faut que cet observateur ait beaucoup d'esprit et d'imagination. »

Lecteur, tu peux juger de mon étonnement. Je croyais être seul, complètement seul. Qui donc troublait ainsi le silence de ma solitude? Je me tournai brusquement à droite, car c'était de ce côté que la voix était venue. Mais je ne vis rien que mon ombre, qui me fit presque peur. Il faut te dire que j'arrivais de la 143e représentation de *Robin des Bois*, et que j'avais la tête encore farcie de lutins, de fantômes et d'apparitions. Le grand chasseur me revint en mémoire, et convaincu que j'allais voir paraître au moins Asmodée, je débouchai avec la plus grande circonspection, et non sans un certain effroi, les deux petits flacons de verre imitant le cristal, qui décorent le manteau de ma cheminée. Il n'en sortit ni fumée, ni diable, et la même voix se fit encore entendre derrière mon oreille droite. J'y portai rapidement la main, et je saisis........ Il faut dire encore que j'ai l'habitude d'accrocher ma plume en sautoir, derrière l'oreille, comme ont fait de tout temps les écrivains publics et les greffiers du Palais. Ce fut donc ma plume que je saisis, et ce qui ne te surprendra pas moins que moi, c'était ma plume qui parlait! J'en fus bientôt convaincu, lorsque, placée sur ma table, elle continua de cette manière, tandis que je l'écoutais bouche béante, et comme dit Virgile,

arrectis auribus, ce qui, par parenthèse, me semble drôle pour des humains :

« Je m'attendais bien, me dit-elle, à te voir frappé d'étonnement, accoutumé comme tu l'es à voir les plumes écrire, et non débiter tant de belles choses et tant de sottises. Mais souviens-toi que « du temps que les bêtes parlaient » (ce bon temps sans doute est passé) les êtres, que dans votre ignorance vous appelez inanimés, avaient aussi le don de la parole. Depuis Ésope jusqu'à La Fontaine, depuis Pilpay jusqu'à M. Creuzé de Lessert, les autorités les moins suspectes nous ont garanti ce privilége. Cependant si tu voulais en douter encore, apprends qu'il entre dans ma composition un certain nombre de ces atômes babillards, de l'un desquels un *humoriste** de la Grande-Bretagne a écrit la très-véridique histoire. La mienne n'est pas moins curieuse ; et quand je te l'aurai contée, peut-être seras-tu moins embarrassé pour trouver le sujet d'un article :

» Je suis née...... mais pourquoi rappeler mon humble origine ? S'il m'est arrivé, dans ma haute fortune, de l'oublier quelquefois, comme font tant de parvenus, il n'était pas plus difficile de me reconnaître, qu'il ne l'est de découvrir, sous leur éclat d'emprunt, l'humilité native de ces messieurs. Il est trop clair que je ne viens pas d'un cygne, mais ma fortune fut rapide, et à peine arrachée à l'aile maternelle, je me trouvai un beau matin dans un hôtel splendide où l'on m'avait transportée je ne sais comment, mais où je ne paraissais pas plus déplacée que celui qui l'habitait.

* Smollet a écrit les Aventures d'un Atôme.

Me voilà donc sous le toit d'un ministre, et sur le bureau d'acajou massif du secrétaire particulier de son excellence. Un tel début promettait; cependant tu verras tout à l'heure que je l'échappai belle.

» Mon maître, qui était un fort joli garçon, n'écrivait pas beaucoup; une fois pourtant il ne dédaigna point d'emprunter mes petits services, pour adresser de tendres témoignages de sa reconnaissance à une très-grande dame qui le *patronisait* chaudement. J'ai presque oublié ce billet; je me rappelle seulement quelques mots, comme: « A ce soir — heureuse absence — jaloux — tyran. » Il est probable que ces gracieuses épithètes ne regardaient point monseigneur. Quoi qu'il en soit, je ne servis que pour ce mystérieux message. Je l'ai déjà dit, mon maître n'écrivait guère; mais en revanche, pour s'occuper utilement pendant le peu d'heures qu'il lui fallait passer dans son cabinet, il nous taillait sans trêve ni merci, et je crois qu'à la fin j'y eusse passé tout entière, si je ne me fusse glissée entre les feuilles d'une pétition humblement adressée à son excellence, par un ancien officier qui disait mourir de faim, et demandait à être admis aux Invalides pour prix de trente ans de service. J'eus le bonheur d'être jetée avec la pétition parmi les paperasses inutiles, où nous allâmes rejoindre la réclamation de la veuve d'un magistrat de province, qui n'avait laissé qu'un nom irréprochable, douze enfans, et l'espérance d'une pension de cent écus.

» Un garçon de bureau qui, sans être généalogiste, fondait sur les papiers ses plus clairs profits, nous porta chez un épicier du voisinage, lequel me tira de mon obscurité, et me vendit sans perte, avec une centaine

de mes sœurs qu'il avait eues par les mêmes moyens, à un marchand-papetier de sa connaissance. Celui-ci me gratta très-proprement, me fit passer pour neuve dans un paquet de plumes toutes taillées, et j'allai commencer une nouvelle campagne dans le comptoir d'un banquier fameux. Grâce à mon étoile qui me destinait aux honneurs, je jouis de l'insigne faveur de me trouver souvent placée entre les doigts du maître. Mais, hélas ! si ma première condition était presque une sinécure, quel travail m'imposa la nouvelle ! Sans cesse ma fierté bureaucratique se trouvait blessée des nombreuses discordances grammaticales, dont l'ignorance de mon Crésus me rendait complice. Du matin au soir, et parfois du soir au matin, je ne faisais que tracer des chiffres ; non pas des chiffres amoureux, ce qui aurait pu m'arriver auparavant chez mon galant secrétaire, mais de véritables chiffres de bordereau, des chiffres aussi *arabes* que mon maître. Les mots les plus élégans, dont j'enjolivais le papier, étaient : « à prime, fin courant, dito, consolidés, etc., etc. » Il m'arriva même une fois de griffonner en sens inverse de l'écriture ordinaire, je ne sais quels caractères barbares, dont le banquier ne se servait qu'avec ses frères et ses confrères d'Angleterre et d'Allemagne. Enfin un beau jour il rentra chez lui plus triste qu'un Juif qui viendrait de lire la prise de Jérusalem dans le véridique historien Josèphe. Il me saisit avec humeur, et se remit à tracer des chiffres ; puis, dans un soudain accès de rage, il donna de son poing, et de l'extrémité de mon bec, un grand coup sur la table, et j'aurais été pourfendue sans doute, si je ne m'étais par bonheur recoquillée en dedans. Je l'entendais qui arti-

culait à peine, d'une voix étouffée,... quelque chose comme *trois* et *cent*, puis les terribles mots de *déroute complète*, de *sauve qui peut !* etc., etc... Je ne crois pas que tant de chagrin lui vînt de ce qu'il avait pris trop à cœur l'infortune héroïque de ces *trois cents*, auxquels tout Paris s'intéresse, comme s'ils ne faisaient que de mourir, ou plutôt comme s'ils commençaient à revivre dans les exploits de leurs descendans et dans les vers de leur poëte.

» Je te fais grâce du récit des nouveaux voyages que j'eus à faire avant de passer en d'autres mains ; ils te fatigueraient bien plus que moi. J'eus dans la suite à confier au papier les chastes écrits d'une dame-auteur très-modeste, qui rangeait dans sa propre estime ses productions imitées de l'allemand, et qui ne ressemblent à rien, bien au-dessus d'*Atala* et presqu'aussi haut qu'*Ourika*. Il est vrai qu'il y avait du désintéressement dans sa partialité ; car de tous ceux qui contribuaient à ses œuvres, c'était elle incontestablement qui y avait la moindre part. Ses écrits étaient comme un album où ses amis et les amis de ses amis apportaient le tribut de leurs pensées ; et comme elle se servait beaucoup moins de sa plume que de celle des autres, ma place était encore à peu près une sinécure. Malheureusement pour moi, le docteur de madame, lequel visait à l'originalité par des distractions plus ou moins involontaires, m'emporta un jour chez lui, après avoir écrit je ne sais quelle ordonnance pour je ne sais quelle maladie à la mode.

« Mon docteur se faisait à peu de frais une réputation d'habilehomme, en publiant des observations *nouvelles* qu'il n'avait que la peine de copier dans les in-folio

de ses devanciers. De combien de meurtres ne me rendit-il pas complice ! Plus cruelle que la plume d'un inquisiteur de la foi, ou d'un censeur dramatique, je signais tous les jours de nouveaux arrêts de mort.

» Mon maître désignait un de ses neveux pour son successeur ; mais celui-ci ne voulait mettre le pied dans l'Hôtel-Dieu qu'après avoir parcouru les sentiers du Parnasse (ce qui avait été jusqu'alors le chemin suivi par les poëtes et non par les médecins). Cet enfant de St.-Côme, qui se disait fils d'Apollon, parce qu'il était confrère d'Esculape, et qui, pour débuter dans la carrière, mettait en vaudeville les aphorismes d'Hippocrate, me prit un jour et me porta dans sa chambre, avec l'écritoire de son oncle ; mais je ne fus pas longtemps entre ses mains. Peu d'heures après, un violent courant d'air me fit voler par une fenêtre, avec quelques poésies *fugitives* qui prouvèrent, par cette échappée aérienne, qu'elles n'étaient pas aussi lourdes que la critique le prétendait. Ce fut ainsi que je tombai entre tes mains. Tu passais dans la rue, et, naturellement économe, tu ne dédaignas point de me ramasser. Quoique les rigueurs salutaires de ton canif m'aient presque réduite à un tronçon, il me reste encore assez de bec pour que tu puisses communiquer au public mes bonnes et mauvaises aventures. N'oublie pas surtout de faire remarquer que je suis partie de bien bas, que j'ai passé par un ministère, et que j'arrive enfin à un cinquième étage. Ceci est d'un trop bon exemple pour ne pas en instruire toute la France, à l'époque des étrennes.

M.



THÉATRE-FRANÇAIS.

La Princesse des Ursins.

Savez-vous quelle femme c'était que la princesse des Ursins? Douée d'un esprit élevé, d'une rare beauté, d'une grande pénétration, l'intrigue, la diplomatie, la politique, trois choses qui ont souvent entre elles beaucoup d'analogie, la conduisirent en Espagne à l'époque de la guerre de la Succession. Le petit-fils de Louis XIV, assis enfin sur le trône des Cortès par la valeur d'un bâtard, avait besoin, pour s'y maintenir, d'un guide, d'un appui, et ce fut la princesse des Ursins que le vieil époux de madame de Maintenon choisit pour diriger au-delà des Pyrénées la royale incapacité de son petit-fils, qui, à l'exemple de son grand-père, se laissa imposer une maîtresse.

Avant d'aller plus loin, il faut s'entendre sur ce mot maîtresse. La princesse des Ursins était celle de Philippe V, en ce sens seulement, qu'elle le gouvernait lui-même et qu'elle régnait par conséquent dans la Péninsule, sans avoir usurpé pourtant les plus douces prérogatives de la reine légitime, auprès d'un roi, dont M. Gérard a fait un Apollon en haut-de-chausse et en large perruque. Madame des Ursins, veuve d'un prince italien, grand d'Espagne, offraît encore avec la veuve du poëte Scarron cette différence, que loin d'appeler, pour s'y soumettre, l'influence régicide et anti-nationale des jésuites, elle s'appliqua constam-

ment à rendre indépendante sur la tête de Philippe la couronne des Espagnes et des Indes. Ce fut là ce qui la perdit. Après l'avoir laissé échapper une première fois, elle reprit et conserva son crédit sous la première femme du roi et tant que dura le veuvage du monarque ; mais aussitôt qu'une princesse de Parme alla succéder à une princesse de Savoie, la disgrâce de madame des Ursins fut résolue et consommée. Le premier agent de l'intrigue qui détermina sa perte, fut un moine ou abbé italien, Albéronī, qui usurpa la puissance. Inspiré, secondé par la cour de France et le parti du duc d'Orléans qui prétendait à la régence, Albéroni ourdit une trame de courtisans, et la princesse des Ursins, au lieu d'aller recevoir la nouvelle reine, se trouva contrainte à fuir l'Espagne pour revenir terminer en Touraine une carrière qui pourrait être offerte en exemple à plus d'un favori des rois.

C'est cette intrigue toute diplomatique que M. Alexandre Duval a tenté de reproduire sur la scène. Il a mis en vue, mais non en action, d'abord l'héroïne de son drame, ensuite la foule des amis de cour qui entourent et obsèdent sa puissance. C'est un Salvador, espèce de Basile politique et religieux qui doit sa fortune, son rang à la princesse, et qui conséquemment est le premier à la trahir; c'est un duc de Popoli, aventurier à titres et à crachats, espèce de fanfaron de vice et d'immoralité qui veut s'allier à madame des Ursins, par sa nièce, afin d'épouser un gouvernement ; ce sont des marquises sensibles et fausses, de petites comtesses dévouées et perfides, un poëte de circonstance, comme on en voit quelquefois; c'est enfin une cour tout entière.

Il faut y ajouter Destouches qui représentait la Fran-

ce dans cette conjuration de ruelles. Ce poëte diplomate joue à peu près le rôle d'un espion en habit *habillé*; cependant, par égard pour la confraternité littéraire, M. Duval a fait d'heureux efforts pour donner de la noblesse à ce caractère.

La pauvre princesse tombe enfin dans les piéges dont elle est entourée; comment pourrait-elle s'y soustraire puisque le roi lui-même conspire sa perte? Une heure avant de la chasser honteusement, il lui adresse une lettre pleine de protestations de tendresse et de dévouement. C'était bien là un monarque du dix-septième siècle?

M. Alexandre Duval n'a reproduit pour ainsi dire, à l'œil du spectateur, que les personnages du second plan. Ni le roi, ni la reine, ni Albéroni ne figurent sur la scène; ils n'agissent que dans la coulisse; aussi, est-ce en dehors du théâtre que se passe l'action.

Une telle combinaison est plus hardie qu'elle n'est heureuse; cependant l'auteur l'a soutenue avec une grande habileté; son dialogue a du naturel; il abonde en traits piquans, en saillies spirituelles, et la pièce depuis long-temps imprimée, a reçu les applaudissemens du parterre.

Mais, demandera-t-on, est-ce une bonne comédie? Je n'oserais le dire; mais je puis affirmer en conscience, que *la Princesse des Ursins* est une production qui ne peut appartenir qu'à un observateur et un peintre d'un rare talent.

E. D.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE;

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, ÉCHOS DES SALONS, ESPRIT DES GAZETTES, CAUSERIES, MÉDISANCES, ETC.

Voici une anecdote qui nous paraît faire beaucoup d'honneur à des personnes qu'on ne nous accuse pas ordinairement de flatter. Le dernier académicien élu pensait à offrir les modestes jetons de sa place à quelque poëte avancé en âge, à quelque savant nécessiteux. Une femme lui donna l'ingénieuse idée d'essayer à faire agréer à une femme cet embarrassant surcroît de richesses. On voulait consacrer à l'encouragement d'un talent rare et modeste, que le ministère ne pense point à récompenser, une pension qu'on eût mieux fait de laisser, avec le fauteuil, au docte La Romiguière, ou à M. de Chênedollé qui se serait peut-être décidé à quitter la province, si Paris lui eût ouvert un asile académique. Une femme pouvait seule pressentir que madame Deshoulières n'enviait pas, de son temps, les honneurs poétiques du duc de Lavauguyon, et que sous les lois saliques de notre Institut on pouvait risquer d'offrir quelque chose à qui l'on n'avait rien dérobé.

Mais un bienfait est souvent plus difficile à accepter qu'à proposer. Ici on se sert d'abord de tout ce que la grâce a de spirituel, et la bonté d'insidieux. On fait écrire un ami, puis un parent de la victime qu'on prétend enrichir; enfin le Numa politique emploie la plume

d'Égérie elle-même, et un beau jour Mme Desbordes-Valmore reçoit à Bordeaux un billet de l'une des amies de madame de Staël, où il lui est annoncé que l'Académie (remarquez la délicatesse du subterfuge) offre une pension de 1,200 livres à l'auteur de deux recueils charmans de poésie.

Mais l'obligée n'a pas moins de pudeur, de fierté et d'esprit que les conspirateurs bénévoles ; il faut s'expliquer, s'entendre, et le refus le plus modeste et le plus noble arrive de Bordeaux huit jours après.

Que pensez-vous qu'ait fait notre Mécène ? Quelque grand seigneur, à la façon de M. Corbière, se fût piqué et eût conservé de tout ceci un souvenir désobligeant. M. de Montmorency a compris que le pays seul et le Roi avaient le droit de venir au secours des Muses, et que des faveurs publiques étaient seules dignes de récompenser et d'honorer les talens. Obligé de garder son dépôt, il a voulu du moins conserver la reconnaissance que lui dédiait, pour son intention, le premier de nos poëtes féminins ; et il a lui-même sollicité et obtenu 1,500 francs de rente annuelle pour madame Valmore, sur les fonds du ministère de la maison du roi.

Voilà, certes, de l'esprit et du crédit bien employés. Maintenant si on voulait savoir ce que nous espérons que nous rapportera, à nous, le métier de courtisan auquel nous nous essayons, le voici : Il existe à Paris, et dans une profonde indigence, une pauvre sœur Saint-Vincent, de l'institution de St. Camille, laquelle sœur a fait bénir le nom de la France dans les derniers désastres de Barcelone. Le ministère n'a pas la réputation d'être fort hospitalier pour les religieuses, dont la règle

ne se subordonne pas immédiatement à celle d'une congrégation privilégiée..., nous pensons qu'il serait d'assez bon goût que M. de Montmorency fermât la bouche aux détracteurs du ministère. Pourquoi laisser au *Constitutionnel* le plaisir de faire seul l'aumône à la sœur Saint-Vincent? La charité que ferait ici l'Académicien, et qui le débarrasserait enfin de ses jetons, ne serait-elle pas une de ces vertus bien ordonnées qui commencent toujours par soi-même?

Le *Constitutionnel* entend mieux la politique et même la charité que la poésie. Préoccupé de la crainte de nous voir perdre nos précieuses conquêtes sur le pouvoir absolu, il ne s'informe guère de notre état de situation poétique : il a raison. La première question, en France, n'est pas de savoir si nous aurons des poëmes et des odes, mais la liberté. Il est fort permis de ne point se connaître en rimes, en hémistiches, et même en satires bonnes ou mauvaises, au dix-neuvième siècle, quand on veille assidument à la préparation des lois, qu'on dénonce les abus, qu'on défend l'égalité des citoyens devant le juge. S'il manque quelque chose dans le pays de Racine et de M. de Peyronnet, assurément ce ne sont pas des vers.

Mais que si l'on parle de vers, encore faudrait-il les aimer et s'y entendre. Il ne faudrait pas pousser la distraction littéraire au point de faire ressembler tel jugement libéral à de l'équité ministérielle. La feuille qui assurait hier à ses nombreux abonnés que la dernière satire de M. Baour, poëte de Sacres et d'Hôtels de Ville, étincelle de *gaîté* et de *grâce*, a tort. N'abusez pas du pouvoir le plus justement acquis : vos lecteurs ordinai-

res sont accoutumés à croire en vos oracles. Il serait d'autant moins généreux de les tromper, en fait de poésie, qu'ils ne sont pas gens à vérifier jamais sur des vers, et surtout sur les vers de M. Baour, ce que vos éloges ont d'exagéré et de dérisoire.

M. Baour! Quoi! c'est là le héros du *Constitutionnel*, le Virgile et l'Horace que son admiration dispute à la bienveillance de M. Delaveau! Est-ce bien pour ce rimeur assez habile, mais toujours sans idées, que les épigrammes de Lebrun avaient *usé* dès le dernier siècle, et les vers de Chénier marqué d'un sceau éternel, que le premier journal de notre Opposition dérobe deux de ses colonnes aux incendiés de Salins et aux victoires de Botzaris? Messieurs, si vous ne reconnaissez point de génie poétique à vos contemporains, puisque les noms de Werner, de Byron et de Lamartine semblent vous répugner à prononcer; puisque vous ne nommez madame de Staël qu'avec restriction; que vous ne citez l'auteur d'*Adolphe* que comme le député du Mans, et M. de Châteaubriand que comme un adversaire de M. de Villèle, ou ne choisissez pas de héros, ou prenez mieux que M. Baour, que Boileau eût appelé le *Childebrand* de la littérature.

Tel prosateur qui vantera demain le Lycée de M. de La Harpe, empruntait hier à M. Auger sa grimace académique pour articuler le nom philosophique de Schlégel. Il applaudit M. Baour pour l'immobilité de son esprit, bien que ce favori d'Aristote et de M. le Préfet ait attaqué injurieusement les amis communs de nos doctrines politiques; et ces jeunes professeurs de l'École Normale, espoir de notre avenir littéraire; et cet écrivain désintéressé qui a jeté tant de savoir et de philo-

sophie dans les Notes d'une prétendue traduction du Tasse, et jusqu'à cet humble voyageur de notre plus intime connaissance, arrivé de Ferrare en 1816 exprès pour expliquer à l'ingrat Baour le *mot à mot* de la Jérusalem.

Qu'importe? Il faut s'appuyer sur toutes les ressources pour essayer de retarder la Réforme que va subir le *fétichisme* français pour des littératures caduques. Le classicisme à moitié noyé veut se faire planche de tout : tout est bon qui soutient sa cabale. On prend, sans examen de caractère et de valeur, des soldats de demi-volonté ; on saisirait un manequin pour figurer un auxiliaire; on demanderait, dans le délire de la maladie, une goutte de liqueur à l'écorce séchée d'une orange, de la virilité à un vieil enfant de la chapelle Sixtine, du mouvement à quelque *caput mortuum*.

Si quelques personnes ont désiré que la satire louée par le Constitutionnel fût lisible, c'est assurément nous-mêmes. Notre feuille y est souvent nommée; la médisance pouvait nous mettre un moment en lumière, et soulever un coin de ce voile sous lequel la littérature de la *bonne école* a laissé ce pauvre Mercure depuis trois années. Mais hélas! elle ne sera pas même lue de nos ennemis, si nous avions l'orgueil de nous en croire quelques-uns; tout au plus, sera-t-elle citée, sur parole, par quelques libéraux s'intitulant *classiques*, qui, pareils aux politiques *ultras*, n'ont rien oublié ni rien appris depuis trente ans.

Ce spectacle d'un ancien athlète autrefois vaincu, essayant de se ruer sur de jeunes talens à propos de plaisanteries inoffensives, est triste et grotesque. « Si dans

votre jeunesse, dit l'antiquité à Bavius, vous avez été moqué des femmes, tâchez d'être respecté des jeunes gens dans votre vieillesse. » C'est un malheur que de ne porter ni couronnes de myrthe, ni couronnes de laurier; mais au moins ne vous coiffez pas volontairement d'un bonnet de fou. Allez rapprendre de notre Horace qu'il faut délier du char un coursier, avant qu'il ne prenne en français un nom ridicule. Faites-vous répéter par Virgile que « vos prés ont assez bu. » Vous-mêmes buvez frais les vins municipaux, et relisez La Harpe, si vous voulez; mais relisez et buvez sans bruit comme sans rivaux. Laissez à d'autres les périls de la liberté littéraire, comme de la liberté politique. Si nous vous rencontrons sur notre route, nous vous promettons ce manteau pudique que les enfans doivent à l'aïeul endormi après le festin. Bavius, ne mêlez plus votre voix *officielle* aux concerts des arts désintéressés. Passez, bon homme, qui quêtez le ridicule, on vous a déjà donné.

Genève élève un monument à J.-J. Rousseau, la ville de Bourg une statue à l'illustre Bichat. Voilà enfin du marbre et de l'or consacrés à deux bienfaiteurs de l'humanité. Le *Médecin de l'ame*, comme le diraient les poëtes de l'orient, pour caractériser un philosophe, reposera dans une île du Rhône à peu de distance du beau lac que le fleuve traverse tout entier. Les traits de notre Hypocrate seront placés devant l'hôtel-dieu de sa ville natale. Ce n'est pas la première fois que la statuaire rend hommage à Bichat: déjà nous avions vu un bronze d'une grande perfection dans la collection nationale de M. Charles Bizet.

M. le docteur Husson a examiné dernière-

ment, dans un rapport lumineux, fait à l'Académie de médecine, s'il fallait reprendre la question du Magnétisme. Ses conclusions affirmatives ont fait désirer à un grand nombre de personnes de connaître l'ensemble des théories, des travaux et des faits qui ont rapport à cette partie d'une science singulièrement cultivée en Allemagne et dans le Nord. Le docteur Koreff qui habite Paris dans l'intérêt d'une mission scientifique, s'est chargé de cet utile travail. Nous saisissons avec empressement une occasion de rendre justice au savoir et au caractère du docteur Koreff, afin d'effacer du souvenir de nos lecteurs un article autrefois publié dans cette feuille, lequel manquait d'exactitude dans ses détails.

Toute l'Allemagne est occupée en ce moment d'une tragédie d'*Olga*. Le sujet, emprunté aux mœurs de la Russie, met dans une forte et dramatique opposition la condition de l'esclave et de l'homme libre. L'auteur est M. Raupach : son ouvrage est applaudi à la fois sur les théâtres de Berlin, de Weimar, de Stuttgard et de Vienne.

On parle avec beaucoup d'éloges d'un poëme intitulé *Raphaël*, composé à Rome par l'illustre Werner. C'est le seul ouvrage qu'il ait laissé inédit en mourant ; nous en offrirons incessamment un fragment à nos lecteurs.

Deux odes sur la mort du général Foy survivront au premier intérêt que la douleur publique a prêté à tant d'hommages prétendus poétiques. La première est de M. Jules Lefèvre, la seconde de M. Louis Belmontey. Nous n'analyserons pas le mérite particu-

lier de ces deux odes, après tant de vers publiés sur le même sujet; mais nous dirons que toutes deux renferment des beautés et des imperfections analogues. La pensée y est élevée, l'expression forte et pittoresque; mais un peu trop de tension dans le style empêche l'émotion de naître. On admire, on n'est pas touché. L'école de Michel-Ange portée dans un autre art que celui du grand peintre manque encore de charme. Messieurs, faites tout-à-fait bien : les envieux sont là pour votre émulation.

Si nous connaissions quelqu'un qui voulût écrire la vérité à ses risques et périls sur un point d'utilité publique, nous lui conseillerions d'intituler son livre : *Libelle calomnieux et diffamatoire.* Ce titre aurait peut-être le mérite d'attirer l'attention des honnêtes gens que les mots *Vérité*, *Opinion impartiale*, dégoûtent d'une brochure avant d'en avoir coupé le premier feuillet. M. de Stendhal vient de pratiquer cette innocente supercherie, à l'égard des *Industriels*, et il a fait subir à leur vanité un bon et impartial jugement, sous prétexte d'ourdir un *Complot* contre eux. Les millionnaires ont fait répondre des injures à l'écrivain qui professe plus d'amour de la liberté que de respect pour des spéculations hébraïques, et le public s'est moqué des millionnaires.

M. de Stendhal va donner la troisième édition de son voyage en Italie, intitulé : *Rome*, *Naples* et *Florence.* Il enrichira ce volume d'un bon tiers d'observations inédites, et entre autres d'un chapitre sur l'*Esprit du Catholicisme*, chapitre dont M. de Lamennais a déjà mis quelques commentaires en action.

— On remarque de la pensée, de la verve, de la chaleur dans une *épître à M. François de Neufchâteau*, signée des initiales *H. B.* Le vétéran de la poésie française doit être flatté d'inspirer les sentimens publics qui sont exprimés dans cet ouvrage.

— Malgré leur prétendu respect pour les souvenirs qui se rattachent aux hommes célèbres, les Anglais laissent tomber en ruines les bâtimens de *Fonthill-Abbey*, rendu si célèbre par le nom et les vers de lord Byron. Plusieurs appels ont déjà été faits par les journaux au patriotisme anglais, et toujours ils sont restés sans résultat. La baisse des consolidés et les embarras du marché au coton ne laissent plus d'attention pour ce qui ne parle qu'à l'imagination et pour les idées qui ne sont que poétiques. On a appris à Londres que le 21 décembre la tour de Fonthill-Abbey était tombée, et avait détruit la plus grande partie des galeries du nord et du sud, ainsi que la chambre *cramoisi* qui est « descendue dans la cour de la fontaine. » Il n'est arrivé qu'un seul accident, ajoute le récit, qui finit par ce trait de tranquillité tout-à-fait britannique : « M. Farquhar et Mistress Mortimer qui habitaient l'aile détruite, ont fait aussitôt leurs dispositions pour se transporter dans celle qui était restée debout. »

— M. Cortot remplace à l'Institut Charles Dupaty. Cette nomination était, dit-on, un vœu testamentaire ; on a bien fait de le respecter. Mais que ce soit, pour l'avenir, sans préjudice des droits du plus digne. Le général des jésuites a seul droit de désigner son successeur. La première fois que la voix publique

sera comptée dans le scrutin des artistes, M. E. David sera nommé.

⁂ Le sort inconnu de Lapeyrouse excite encore chez tous les peuples un intérêt de curiosité, qui serait peut-être éteint si on avait pu le satisfaire à moitié. Plusieurs expéditions ont déjà été envoyées à sa recherche. Il s'en prépare une nouvelle. Elle est confiée à l'habileté du capitaine Durville, qui rassemble autour de lui les savans assez heureux, assez distingués pour mériter de partager ses fatigues. On dit que la poésie aura son député à ce congrès naval.

⁂ M. Darlincourt est vaincu dans la naïveté de son charlatanisme littéraire. M. Ancelot, auteur d'un poëme *brabançon*, a fait déclarer le *même jour* à la direction de la librairie quatre éditions in-18 de son chef-d'œuvre. On a fait, dit-on, numéroter le tirage après chaque douzaine d'exemplaires : les quatre *treizièmes* formeront une édition à part.

⁂ Un libraire et un imprimeur, MM. Raynouard et Firmin Didot ont été adjoints récemment à la Commission chargée de préparer un projet de loi sur la propriété littéraire. Tout fait espérer que le principe du droit commun sera enfin reconnu pour les héritiers des hommes de talent. Le pays ne pourra non plus être privé de la représentation ni de la réimpression des ouvrages dont l'utilité et la gloire composent l'héritage de tous. Nous ne serons pas les derniers à rendre justice à l'Autorité qui a pris l'initiative dans ce projet, s'il s'accomplit dans les règles de l'équité. Déjà nous nous croyons dans l'obligation de donner à une bonne intention les éloges qu'elle mérite.

Les gens qui s'aiment le moins, et qui même ont le plus à se plaindre les uns des autres, se font des politesses en ce moment. Monsieur Dupont, libraire d'une foule d'académiciens, a rendu aujourd'hui même, en une seule course de fiacre, les importunités qu'il avait subies, pendant douze mois, par le Tasso-Bardo-Juvenal de Toulouse, poëte à la mode, en même temps que le danseur Trénitz, et MM. du Directoire exécutif. L'homme d'esprit a dit à l'homme de papier :

Dupont, mon ami,
Qui t'a fait si tendre,
De venir me voir
Dans mon lit malade ?

« Ah! s'est écrié l'Éditeur, si vous faisiez toujours des vers comme ceux-ci, Monsieur, on les vendrait peut-être. C'est moins bien rimé qu'à l'ordinaire ; mais il y a de la pensée. Sont-ils de vous? »

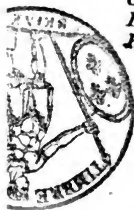
On ne nous a pas dit la suite de cette conversation mélancolique. Nous savons seulement que le petit débitant, jaloux de rendre à la fois un compte entier des profits de la vente de deux ou trois satires, a prié la garde-malade de M. Baour d'aller chercher la monnaie d'une pièce pareille à celle qu'il venait de faire accepter tout entière au cocher de son équipage.

NOTA. *La table du volume qui finit avec ce numéro sera envoyée aux souscripteurs en même temps que la livraison prochaine.*

TABLE

DU ONZIÈME VOLUME *.

* Les titres des ouvrages analysés sont en caractères *italiques*.



FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

